N° d'ordre NNT : 2017LYSE2131

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON en cotutelle avec L'UFSC (Brésil)

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 483 Sciences sociales

Discipline : Géographie Aménagement Urbanisme

Soutenue publiquement le 11 décembre 2017, par :

Hélène CHAUVEAU

Le colono funkeiro et la gaúcha baladeira

Pratiques culturelles des jeunes de l'agriculture familiale et recomposition des territoires ruraux au Sud du Brésil.

Devant le jury composé de :

Martine DROULERS, Directrice de Recherche émérite, C.N.R.S., Présidente

Marie-José CARNEIRO, Professeure, Universid. Fed. Rural do Rio de Janeiro, Rapporteure

Dominique CROZAT, Professeur des universités, Université Montpellier 3, Rapporteur

Yannick SECEBE, Maître de Conférences, AgroSupDijon, Examinateur

Claire DELFOSSE, Professeure des université, Université Lumière Lyon 2, Directrice de thèse

Valmir Luiz STROPASOLAS, Professeur d'université, Universidade Federal Santa Catarina, Co-Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « Paternité – pas d'utilisation commerciale – pas de modification » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2
UNIVERSITÉ DE LYON

THÈSE

Présentée par

Hélène CHAUVEAU

Pour obtenir les grades de

DOCTEURE DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 – Spécialité : Géographie

DOCTEURE DE L'UNIVERSITÉ FÉDÉRALE DU SANTA CATARINA - Spécialité : Agroécosystèmes

Le *colono funkeiro* et la *gaúcha baladeira*

Pratiques culturelles des jeunes de l'agriculture familiale et recomposition des territoires ruraux au Sud du Brésil



Thèse co-dirigée par Claire DELFOSSE et Valmir Luiz STROPASOLAS,

soutenue publiquement le 11 décembre 2017 devant le jury composé de :

Martine Droulers (présidente), Directrice de recherche émérite au CNRS, Géographe

Maria José Carneiro (rapporteuse), Professeure en Sociologie et Anthropologie, UFRRJ, Rio de Janeiro

Dominique Crozat (rapporteur), Professeur en Géographie, Université Paul Valéry Montpellier 3

Yannick Sencébé (examinatrice), Maître de Conférences en Sociologie, AgroSup Dijon

Ce travail a été soutenu financièrement par la Région Auvergne Rhône Alpes

Illustration de couverture : Élie Bôf

« Les sociétés doivent pouvoir choisir leur destinée sans se calquer sur le modèle occidental. Le passé peut être envisagé dans une perspective ouverte : des modes de vie, des techniques, des savoir faire, souvent dévalorisés par l'idéologie du progrès sauront se révéler utiles à une reconstruction sociale. De nouvelles voies de transformation sociale s'ouvrent qui ne s'alignent plus sur les seuls calculs économiques. Dans cette perspective l'agriculture et les paysanneries ont toute leur place. Favoriser le "retour des paysans", c'est remettre en cause la linéarité implicite de tout schéma de développement. Plus généralement, rompre avec le développement, c'est se dire qu'il y a mille manières de vivre sur notre planète, rompre avec le développement c'est considérer qu'il n'y a aucune inéluctabilité à voir le monde se couvrir d'infrastructures en tout genres : routes, usines, aéroports, centres commerciaux, zones industrielles, mégalopoles, centrales nucléaires, et que ce processus peut et doit être stoppé. Rompre avec le développement c'est refuser que des experts nous définissent nos besoins fondamentaux. L'éducation, la médecine, la nourriture peuvent être envisagés autrement, elles le sont d'ailleurs dans de nombreuses cultures et dans ces trois domaines, même au sein des sociétés occidentales, la rébellion s'organise. »

Silvia Perez-Vitoria, *Manifeste pour un XXIème siècle paysan,* 2015, p.117-118

Remerciements

Merci à Claire Delfosse d'avoir accepté de co-diriger ce travail, de m'avoir donné le goût de la recherche et la conviction des Études Rurales. Pour l'amélioration constante et la confiance accordée.

Merci à Valmir Stropasolas d'avoir accepté de co-diriger une géographe française en co-tutelle. Pour les efforts disciplinaires et de langue, pour la constante exigence bienveillante.

Merci à tous les deux, pour la qualité de leurs travaux et les encouragements à travailler sur la thématique de la culture et de la jeunesse en milieu rural.

Merci à Martine Droulers, Maria José Carneiro, Dominique Crozat et Yannick Sencébé d'avoir accepté d'évaluer ce travail et de faire partie du jury de la soutenance.

Aux jeunes et acteurs locaux, merci d'avoir partagé sans limites leurs expériences, leurs toits, véhicules, activités, réseaux, *chimarrão* et *churrasco*, avec la petite enquêteuse débarquée de France qui vous posait tant de questions. Que les événements actuels n'entament pas vos envies pour ces espaces ruraux qui vous sont chers.

Merci à Daniela, Monique, Tiago, Rafael et Bruno pour leur aide sur les retranscriptions, et Laurianne et Hubert sur les traductions d'entretiens, sans eux je ne serais pas venu à bout des dizaines d'heures d'entretien, de tous les accents du terroir et de toutes les expressions des jeunes enquêtés. Merci à Marion pour l'aide sur les traitements statistiques, à Nicolas pour ses belles cartes et schémas, à Émilie, Adrien et Manon pour leurs relectures orthographiques minutieuses.

Merci aux enseignantes-chercheuses Claude Isabelle Brelot, Yannick Sencebé, Claire Cerdan, Mélanie Gambino, Carolina Andion, Tania Welter, Arlene Renk, Zilma Peixer et Maria Ignez Silveira Paulilo d'avoir apporté leurs contributions, réflexions, critiques constructives tout au long du processus et de m'avoir donné l'envie de les suivre en tant que femmes sur les chemins des sciences sociales. Merci aux enseignants-chercheurs tout aussi bienveillants, Pierre Cornu et Ademir Cazella en particulier.

Merci aux membres du Laboratoire d'Études Rurales pour avoir constitué une équipe de chercheurs exigeants et dans laquelle la ruralité est chevillée. Merci en particulier à Pierre-Marie, qui m'a donné envie de me lancer dans la recherche et à Adrien, collègue passionnant et exigent, à Pierre et Cyprien pour les cafés et discussions jardinières et fromagères. Merci à l'équipe du CESAER de Dijon et à celle du Groupe Petites Paysanneries de Nanterre de m'avoir accueillie dans leurs séminaires pour assouvir ma curiosité. Merci également à Véronique Prud'homme et Fabiana Dassoler pour leur aide précieuse à la mise en œuvre administrative de cette recherche.

Merci à la promotion 2015 du PGA du CCA, en particulier Monique, Vladimir, Olimpio, Priscila, Daisy, Alana, Aruana, Gisele, Andrea, Felipe, Jairo, Natal, Luis pour le partage de connaissances et la sincère amitié dont ils ont abreuvé mon année brésilienne. Sejam todos bemvindos na França !

Merci à tous les détenteurs de canapés lyonnais qui m'ont accueillie au cours des années d'aller-retour entre le Brésil, la Bourgogne et la capitale des Gaules : Marie et Julien, David, Coline, Manon et François, Justine, Adrien.

Merci aux membres de l'Université Populaire et Buissonnière et à ceux du Risomes de Mâlain pour les discussions stimulantes et l'ouverture à de nouveaux possibles.

Merci à la Rural Team, Sénia, Manon, Florian et Pauline, pour avoir partagé ensemble tant les sentiers des randonnées et des vignobles, que ceux de l'enseignement et de la recherche. Les parcourir avec vous depuis plus de 7 ans est un privilège et j'espère qu'il se perpétuera d'une façon ou d'une autre.

Merci à Élie, Guillaume, Ericka, Marine B., Justine, Marine C., Adrien, Héloïse, Pierre B., François, Bastien, Loïc, Xavier, Paulo et Jana pour les week-end soupapes et les apéros ensoleillés qui m'ont permis à leur manière d'avancer avec énergie et raison. Aux jeunes chercheuses rencontrées en cours de route, Tiffany, Elsa et les autres.

Merci à mon frère et à ma soeur, pour leur aide concrète mais surtout pour le goût du travail et du dépassement, leurs familles pleines de vie, leurs attentions et leur soutien indéfectible. Merci également à ma belle-famille pour avoir accompagné ce travail avec patience.

Merci à Pierre pour avoir partagé chaque instant, avoir traversé l'Atlantique et les barrières de la langue pour m'accompagner jusque sur les terrains les plus improbables, avoir supporté les mois de séparation et ceux d'écriture. Merci pour me permettre d'envisager le meilleur.

Merci à mes parents, ce travail est le vôtre, puisse-t-il vous rendre aussi fiers que je le suis de vous.

Sommaire général

Sommaire général....1
Liste des sigles....2
Notes de l'auteure....2
Glossaire....3
Introduction générale....4
Première Partie
Pratiques culturelles et jeunes dans le Brésil rural : des mots aux réalités et des réalités aux mots....16
CHAPITRE UN
Un terrain aux multiples visages....18
A. Le « rural » au Brésil....19
B. Trois territoires du Sud du Brésil....40
CHAPITRE DEUX
Choix conceptuels, épistémologiques et méthodologiques....69
A. Quels jeunes ?....70
B. Du temps libre au droit à la culture....88
C. Quels outils et quelle mise en œuvre ?....99
Deuxième Partie
Caractérisation des pratiques culturelles des jeunes sur des territoires ruraux en recomposition 118
CHAPITRE TROIS
Pratiques culturelles pour les jeunes ruraux : quelle offre sur les territoires ? 120
A. Infrastructures et structures spatiales : comment influencent-elles les pratiques culturelles ?....121
B. Des acteurs déterminants....143
CHAPITRE QUATRE
Les pratiques culturelles des jeunes : évolutions, significations et positionnements....190
A. Traditions revisitées, hybridations et créativité 191
B. Une singularisation à travers des conflits et des différenciations 216
Troisième Partie
La recomposition des territoires ruraux par les pratiques culturelles des jeunes 241
CHAPITRE CINQ
Pratiques culturelles et modes d'habiter....243
A. Constantes des modes d'habiter : littérature, liens à la ville, parcours....244
B. Trois modes d'habiter et usages des pratiques culturelles....257
CHAPITRE SIX
Recompositions des territoires ruraux : mythe, réalité et expression dans les pratiques culturelles des jeunes....284
A. Une recomposition générale en œuvre à travers la culture....285
B. Recompositions territoriales : pratiques et représentations des jeunes ruraux....319
Conclusion générale....344
Bibliographie....351
Annexes....375
Index des photographies, cartes et schémas....419
Index des encadrés....420
Index des tableaux....421

Liste des sigles

CAF : Cadastro Nacional da Agricultura Familiar
CAPA : Centro de Apoio e Promoção da Agroecologia
CEOM : Centro de Memória do Oeste de Santa Catarina
CONAQ : Coordenação Nacional das Comunidades Quilombolas
CONDRAF : Conselho Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável
CONJUVE : Conselho Nacional de Juventude
CONTAG : Confederação Nacional dos Trabalhadores na Agricultura
CPT : Comissão Pastoral da Terra
CRAS : Centro de Referência da Assistência Social
CTG : Centros de Tradições Gaúchas
CUT : Central Única dos Trabalhadores
DESER : Departamento de Estudos Sócio-Econômicos Rurais
EFA : Escola Familiar Agricola
EMATER : Empresa de Assistência Técnica e Extensão Rural
EPAGRI : Empresa de Pesquisa Agropecuária e Extensão Rural de Santa Catarina
FAPEU : Fundo de Amparo à Pesquisa e Extensão Universitária
FETAG : Federação dos Trabalhadores na Agricultura
FETRAF : Federação dos Trabalhadores da Agricultura Familiar
IBGE : Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística
IDH : Indice de Développement Humain
INCRA : Instituto Nacional de Colonização na Reforma Agrária
IPHAN : Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional
IPTU : Imposto Predial e Territorial Urbano
MAPA : Ministério da Agricultura, Pecuária e Abastecimento
MDA : Ministério do Desenvolvimento Agrário
MMC : Movimento das Mulheres Camponesas
MPA : Movimento dos Pequenos Trabalhadores
MPB : Música Popular Brasileira
MST : Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra
MTG : Movimento Tradicionalista Gaúcho
ONG : Organisation Non Gouvernementale
PAA : Programa de Aquisição de Alimentos
PC : Ponto de Cultura
PGDR : Programa de Pós-Graduação em Desenvolvimento Rural
PIB : Produit Intérieur Brut
PJR / PJMP : Pastoral da Juventude Rural / Pastoral da Juventude do Meio Popular
PNAE : Programa Nacional de Alimentação Escolar
PNC : Plano Nacional de Cultura
PRONAF : Programa Nacional de Fortalecimento da Agricultura Familiar
PRONERA : Programa Nacional de Educação na Reforma Agrária
PT : Partido dos Trabalhadores
RS : État du Rio Grande do Sul
SC : État du Santa-Catarina
SDR : Secretaria de Desenvolvimento Regional
SESC : Serviço Social do Comercio
UFFS : Universidade Federal da Fronteira Sul
UFRGS : Universidade Federal do Rio Grande do Sul
UFSC : Universidade Federal da Santa-Catarina

Notes de l'auteure

L'ensemble des extraits d'entretiens (tous menés en portugais) et d'ouvrages lusophones apparaissant dans cette thèse ont été traduits par nos soins. Nous avons souhaité les présenter en français pour une meilleure compréhension et ne pas en laisser les versions originales pour une question de volume et de lisibilité du texte. Cependant, la traduction induisant de nombreux biais et une perte du sens pour certaines expressions, nous avons ponctuellement laissé entre crochets et en italique des termes originaux, alors traduits à leur première occurrence ou dans le glossaire. Dans les extraits d'entretiens les passages introduits par « H : » signifient une question ou une relance de notre part.

Les noms des personnes interrogées ont été modifiés ou ne sont pas mentionnés par soucis d'anonymat. Les entretiens cités le sont par leur numéro en chiffres romains ou arabes. Pour les principaux jeunes interrogés, le genre, l'âge et la microrégion de résidence sont indiqués. Voir les annexes n°2 et 4 pour plus de précisions.

L'intégralité des images, cartes et photographies, ont été réalisées par l'auteure, sauf mention contraire.

Glossaire

- ***assentamento*** : (du verbe *assentar* - établir) après l'*acampamento,* campement précaire et clandestin pour occuper des terres inexploitées d'un *latifundio*, *l'assentamento* a une forme proche du village, fait de parcelles distribuées aux militants Sans-Terre par l'INCRA et d'infrastructures plus ou moins précaires selon les cas.
- ***caboclo/a*** : terme utilisé pour désigner le métis d'européen et d'amérindien, en particulier des premiers portugais et espagnols avec les populations natives. Terme souvent péjoratif il est aujourd'hui remis en avant dans la littérature défendant l'existence d'une culture riche et propre à ces populations.
- ***carioca*** : de Rio de Janeiro.
- ***catarinense*** : du Santa-Catarina (abrégé en SC).
- ***chimarrão*** : infusion traditionnelle issue de la culture des Amérindiens Guaranis consommée en Argentine, au Chili, au Paraguay, en Uruguay, et au Sud du Brésil, où elle est particulièrement symptomatique de la culture *gaúcha*. De goût fort et amer, elle est préparée avec des feuilles de maté et son mode de consommation, en cercle en le faisant circuler, est très ancré dans la culture sud-brésilienne.
- ***colono*** : autodénomination des descendants d'immigrés italiens, allemands ou polonais arrivés à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle au Sud du Brésil. Ce terme reflète à la fois le lien au continent européen et celui au travail de la terre.
- **État** : avec une majuscule, désigne toujours l'État fédéré (Santa-Catarina et Rio Grande do Sul par exemple). Dans le cas contraire il sera précisé État fédéral (Union)**.**
- *extensão*, *extensionista* : traduisible par la notion de « vulgarisation », le domaine de l' « *extensão* » se rapproche de l'assistance, comprenant un volet technique agricole, un volet social, et un volet de recherche. *L'extensionista* est l'agent mettant en place *l'extensão* dans les *município*s.
- *fazendeiro* : grand propriétaire terrien et fermier**.**
- *gaúcho/a* : désigne en Argentine, Paraguay, Chili, Uruguay et Brésil le peuple de gardiens du bétail dans les *pampas*. Au Sud du Brésil, le terme est à l'origine de la gentilité *gaúcho*, qui sert par extension à désigner les habitants de l'État du Rio Grande do Sul, où les traditions revisitées de ces populations sont très vives.
- *município* : division administrative la plus fine de la nomenclature brésilienne, équivalent donc à la commune française, mais en réalité beaucoup plus vaste (certains *municípios* que nous avons étudiés font plus de 2000 km2), et qui doivent automatiquement comprendre un noyau urbain.
- *latifundio* : très grande propriété rurale privée, exerçant la monoculture agricole (*latifundiario* : propriétaire d'un *latifundio*).
- *lider, liderança* : littéralement *leader*, façon de désigner un meneur, un individu engagé et se distinguant par son investissement pour la communauté.
- *paulista* : de São Paulo
- *quilombola* : qualifie les personnes ou pratiques descendants des esclaves ayant fuit les plantations.
- *rio-grandense* : du Rio Grande do Sul (abrégé en RS).
- *serrano/a* : de la *serra* (montagne)
- **ruraliste** : nous utilisons ici ce terme au sens français de chercheur travaillant sur le rural, et non au sens brésilien, où *ruralista* désigne un membre du lobby issu de l'agriculture et de l'élevage qui a une influence considérable au sein des institutions politiques.

Introduction générale

> « Jour après jour, les paysans font soupirer les économistes, transpirer les politiciens et maudire les stratèges, en déroutant leurs plans et leurs projections dans le monde entier. »
> Teodor Shanin, « The Peasantry as a Political Factor », *Sociological Review*, 1966

Dans le contexte d'une évolution rapide des sociétés, les territoires ruraux ont été, comme d'autres types de territoires, des lieux de bouleversements profonds au cours des dernières décennies et de nouveaux surviennent aujourd'hui. La remise en cause des paradigmes de développement dans le monde entier touche les ruralités au même titre que les urbanités, que ce soit dans les pays du Nord où les contestations prennent des formes diverses ou dans les pays du Sud traversant des crises profondes autour desquelles les populations s'interrogent sur les voies, politiques et économiques, choisies. Celle qui affecte le Brésil depuis le milieu de l'année 2016[1] est sans précédent depuis la fin de la dictature militaire en 1985. Le géant sud-américain se retrouve ainsi, après une phase de croissance et de progrès social, devant ses contradictions. La préoccupation majeure des acteurs ruraux au Sud du Brésil est la précarisation et le départ des jeunes, et cette migration sélective, si elle varie selon les régions, est le résultat de plusieurs facteurs dont la combinaison est complexe. Crise du modèle d'intégration avec l'agro-industrie, problèmes économiques, carences des politiques publiques, évolution des modes de vie, urbanisation globale, manque de revenus et d'opportunités, difficultés d'accès à l'enseignement supérieur, crise de l'agriculture familiale, sont des facteurs importants et pour la plupart bien connus des observateurs. Ce phénomène, même ralenti au cours des dernières années, a été si fort après la Révolution Verte[2] qu'il a remis en question le « pacte social » sur ces territoires, a compromis leur durabilité et le maintien de communautés dynamiques dans les campagnes sud-brésiliennes, justement réputées pour porter une agriculture familiale forte.

Le **« *colono funkeiro* »** et la **« *gaúcha baladeira* »** sont les figures hypothétiques incarnant les jeunes ruraux restés dans leurs communautés que nous avons choisi de comprendre. À la fois ancrés dans des identités traditionnelles rurales (voir « *colono* » et « *gaúcho* » dans le glossaire), vêtus de *bombacha* et travaillant aux champs, et sensibles à des pratiques culturelles globalisées, celle de l'*aficionado* de *funk*[3] ou de la jeune amatrice de *balada*[4]. Ils ont le portable à la main, mais aussi les outils de pratiques culturelles variées. Ces noms qui forment comme le titre d'une fable sont une façon d'interroger le syncrétisme et l'inventivité mis en place par une jeunesse rurale surprenante. En effet, si dans le même temps que celui des « crises » de l'espace rural, les cultures urbaines sont très étudiées, si le rôle de l' « économie créative »[5] est au coeur des débats du

[1] L'*impeachment* de la présidente Dilma Roussef en août 2016, dénoncé comme étant un « coup d'État institutionnel », a été suivi d'une année de grande instabilité politique et de régression sociale, en lien avec de nombreuses affaires de corruption et la mise en place d'une austérité touchant les mesures redistributives et les droits environnementaux et sociaux.
[2] Politique de transformation des agricultures des pays en développement, fondée principalement sur l'intensification et l'utilisation de variétés de céréales à hauts potentiels de rendements. Au Brésil celle-ci a eu lieu à partir des années 1960 et 1970, notamment à la faveur de la dictature militaire, et reposait principalement sur la production de soja.
[3] Genre musical issu des favelas de Rio de Janeiro et São Paulo, à ne pas confondre avec le funk nord-américain. C'est un genre extrêmement répandu parmi les jeunes générations au Brésil, basé sur une rythmique simple et répétitive.
[4] *Baladeira* désigne les jeunes filles aimant sortir dans les « baladas », terme désignant les soirées en boite de nuit ou autres événements festifs réunissant musique, danse et, souvent, consommation d'alcool.
[5] « Économie des biens, services et industries culturelles » (UNESCO, 2015)

développement des territoires métropolitains, et si les pays développés misent beaucoup sur la culture pour redéfinir leurs capitales et anciens bassins industriels[6], les regards sont trop peu tournés vers le rôle de la culture dans les espaces ruraux et agricoles, et *a fortiori* vers le rôle de la culture dans les ruralités des pays émergents. Pourtant, ces derniers se trouvent actuellement devant des choix de société incluant une resignification de la place de la ruralité, et sa relecture par la jeunesse. Tel est le cas dans le Sud du Brésil, où la place de la culture est tout à fait singulière et prend une part majeure dans les **recompositions** en cours (changement des contextes économiques et politiques nationaux, remise en cause du cycle du système intégré des agroindustries, valorisation des spécificités du rural vis-à-vis de modèles urbains discutés, développement d'une classe moyenne aux attentes et pratiques différenciées, reconsidération de ce qui fait la ruralité au-delà de la fonction productive agricole). Ainsi, si la place de la culture comme facteur de migration ou d'identification des jeunes ruraux et comme élément de recomposition de ces territoires a longtemps été négligée, par les institutions publiques comme privées, par la recherche et par les acteurs locaux eux-mêmes, il nous semble un facteur essentiel à comprendre.

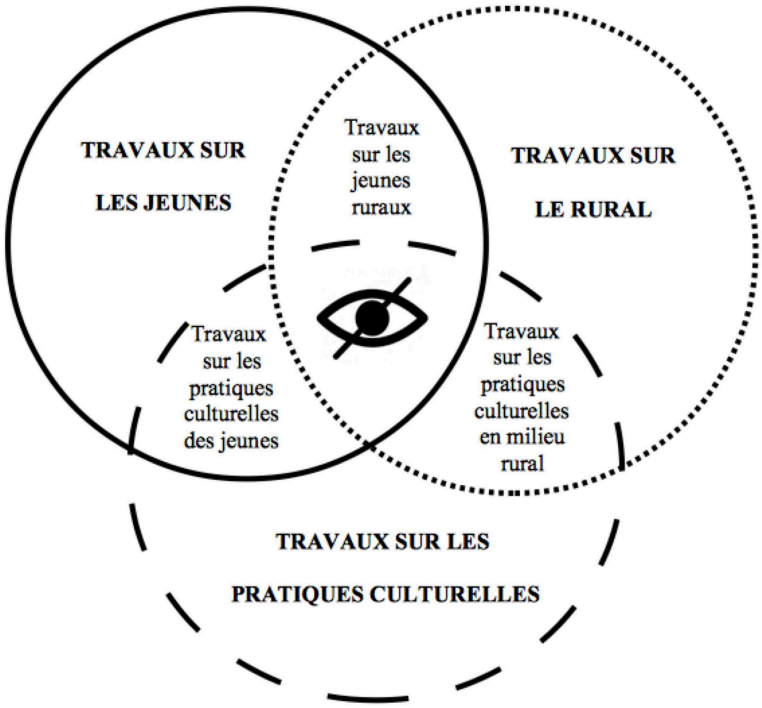


Illustration 1: La triple invisibilité académique de notre sujet de recherche

C'est ainsi que nous avons choisi un sujet à la croisée de trois objets de recherche, qui, s'ils sont chacun individuellement connus dans les sciences sociales, souffrent d'une **invisibilité** réciproque, qui est démultipliée lorsque l'on combine les trois sujets. Autrement dit, comme le synthétise ce schéma, dans les recherches sur les jeunes ruraux (qui sont déjà marginales, dans celles touchant aux jeunes comme dans celles touchant au rural) on parle peu de leurs pratiques culturelles ; dans celles sur la culture en milieu rural (également marginalisées) les jeunes ne sont que très rarement évoqués ; et dans les travaux sur les pratiques culturelles des jeunes, il est rare de

[6] Voir entre autres B. Grésillon, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002, la thèse de Camille Boichot, *Centralités et territorialités artistiques dans la structuration des espaces urbains. Le cas de Paris et de Berlin*, sous la direction de Nadine Cattan, 2012, la communication de Stéphane Chantelot, *La géographie de la classe créative : une application aux aires urbaines françaises*, XLVIe Colloque ASRDLF, Clermont-Ferrand, 6-8 juillet, 29 p., 2009. ou les classiques Florida Richard (2002) *The Rise of the Creative Class. And How It's Transforming Work, Leisure and Everyday Life,* Basic Books ; Landry Charles et Bianchini Franco (1995) *The Creative City,* Ed:Demos ; Boschma R., Fritsch M., *Creative Class and Regional growth - Empirical Evidence from eight European Countries,* Jena Economic Research Papers, n° 2007-066, Friedrich Schiller University Jena, Max Planck Institute of Economics, Thueringer Universitaets und Landesbibliothek, 2007 ; Elsa Vivant, *Qu'est-ce que la ville créative ?,* Presses universitaires de France, coll. « La ville en débat », 2009, 89 p. Ou encore le rapport de Landry C. pour le réseau Urbact Culture , *Culture et régénération urbaine. Activités culturelles et industries créatives, moteurs du renouvellement urbain. Approche intégrée : le rôle de la culture et de la créativité dans le (re)développement des villes*, 2006. Pour les régions industrielles voir les travaux de Christine Liefooghe (2009, 2010).

voir évoquer celles des ruraux.

Or nous pensons que ces trois thèmes peuvent s'éclairer mutuellement pour apporter une nouvelle lecture à une thématique particulièrement ancrée dans les enjeux sociétaux actuels : la **recomposition des territoires.** Notre questionnement est celui qui a toujours été celui de la géographie humaine : comprendre la réciprocité des liens entre l'homme et son milieu, ici des territoires ruraux et des pratiques culturelles des jeunes. Nous souhaitons ainsi apporter des éléments à l'édifice de la compréhension de l'évolution des territoires en lien avec les sociétés qui y vivent. Notre ancrage théorique dans la géographie humaine et sociale qui appréhende l'espace comme le fruit des rapports sociaux nous invite à analyser les vécus et pratiques quotidiennes[7] comme exceptionnelles[8] des individus. Les représentations étant également à la base de la formation des **territoires**, produits de l'imaginaire, des projections et désirs des habitants, elles feront également partie de notre étude, mais dans une moindre mesure que les pratiques qu'elles façonnent et qui façonnent ensuite les territoires. Les études rurales se sont particulièrement emparées de l'approche territoriale, qui stimule la réflexion autour d'espaces qui doivent être considérés au-delà de leur fonction productive et dont les dynamiques exigent une approche systémique de la façon dont les différents acteurs sociaux y interagissent (Abramovay, 2010[9]). Or, « si les territoires sont des liens sociaux, la chose la plus importante est de comprendre la nature de la coopération qui s'exprime en eux. ». Abramovay souligne ainsi les « quatre vertus de la notion de territoire » pour les études rurales en particulier : 1) elle invite à abandonner l'horizon strictement sectoriel en regardant le rural au-delà des activités agricoles, 2) elle empêche la confusion entre croissance économique et développement, la pauvreté rurale étant un processus multidimensionnel, 3) elle rend cruciale l'étude empirique des acteurs et de leurs organisations, 4) elle souligne la manière dont une société utilise les ressources et ainsi la relation entre systèmes sociaux et écologiques[10]. Dans une autre tradition, pour Guy Di Méo (2000), le concept de territoire réunit les notions d' « espace de vie », d' « espace social » et d' « espace vécu », et leur adjoint quatre significations : 1) il est porteur d'identité collective créée au terme de trajectoires personnelles, 2) il permet un mode de découpage et de contrôle de l'espace garantissant la spécificité et la reproduction des groupes humains qui l'occupent, 3) il est source d'une symbolique de l'espace nécessaire à la constitution d'une pensée collective, 4) il est porteur de dynamiques temporelles nécessaires à son existence. C'est pourquoi nous avons choisi de faire des territoires et des recompositions qui y ont cours, notre objet principal. Pour ce faire nous avons choisi de comparer trois microrégions des États du Santa Catarina et du Rio Grande do Sul : Campos de Lages, Extremo Oeste et Santa Cruz do Sul (voir Chapitre 1).

C'est ainsi que s'intègrent à notre questionnement la notion de « recomposition des espaces ruraux » (définie dans le Chapitre 2), sa perception par les jeunes et son lien aux pratiques

[7] Définies comme « l'ensemble des comportements plus ou moins intériorisés et des activités domestiques et/ou sociales qui construisent l'identité sociale d'un individu (ou d'un groupe) /.../ c'est au creux des pratiques répétées et ordinaires que résident des traces de l'inventivité des sociétés » (De Certeau, 1990 cité par Gambino, 2008)
[8] Celles-ci pouvant également révéler et influencer des représentations profondes que les acteurs ont des espaces.
[9] Abramomay Ricardo, « Para uma Teoria do Estudos Territoriais », In Vieira e al, *Desenvolvimento territorial sustentavel no Brasil : subsidios para uma politica de fomento,* Florianopolis : Aped/Secco, 2010
[10] « Les territoires sont le résultat de la manière dont les sociétés s'organisent pour utiliser les systèmes naturels sur lesquels s'appuient sa reproduction, ce qui ouvre un intéressant champ de coopération entre sciences sociales et naturelles dans la connaissance de cette relation »

culturelles. Il s'agira de comprendre, s'il est admis que les territoires ruraux évoluent, vers quoi ils évoluent. Les régions rurales doivent plus que jamais être considérées comme des « espaces de vie » (Wanderley, 2009), offrant des opportunités de développement et de sociabilité différenciées. D'un point de vue spatialisé, cela se traduit par une reconfiguration des territoires, des dynamiques internes et des jeux entre eux, avec une génération qui circule davantage entre les « deux mondes » urbains et ruraux (Carneiro, 1998). Dans cette dynamique de recomposition territoriale, qui a également lieu dans les villes en crise, la dimension culturelle du développement est très mobilisée, autour de l'exemple de « l'effet Guggenheim »[11]. En effet, la culture peut être un outil important de qualification d'un développement qui, pour le moment au Brésil, est souvent considéré sous l'angle quantitatif, soit de la production et du développement économique, en particulier pour les espaces ruraux. Nous verrons ainsi comment concrètement se recomposent les trois territoires que nous avons choisis. Nous avons fait le choix d'un ensemble d'outils méthodologiques pour répondre à ces questionnements, tirés notamment de la sociologie, discipline dans laquelle s'inscrit notre recherche, en sus de la géographie (voir méthodologie détaillée au Chapitre 2). D'une part sont analysés les discours des individus sur leurs pratiques, ce qui se traduira par de larges extraits d'entretiens dans le développement : si les clichés, *a priori* et « jugements » en tous genres émaillent les discours des acteurs et des jeunes, leur intégration nous semble centrale car ceux-ci « sont considérés, vécus et désignés comme réels et comme des enjeux par ces acteurs » (Gambino, 2008, p.85). D'autre part nous analysons également directement les pratiques des acteurs, sans le prisme des discours, par des dispositifs (observation directe, observation participante) qui nous ont permis d'approcher le plus possible les éléments concrets des usages. Cet ensemble de méthodologies a aussi été conditionné et nous a orienté vers un autre objet de notre recherche, qui est le public à travers lequel nous observons les recompositions : les jeunes.

Le poids démographique du Brésil va de pair avec son immensité géographique[12], et les 15-24 ans représentent plus de 34 millions de « **jeunes** », soit plus de 20% de la population du pays. Cela amène de nombreux observateurs à évoquer, malgré un début de vieillissement de la population brésilienne, une véritable « vague jeune » qui submergerait le pays, le rythme de croissance de cette population étant particulièrement dynamique[13]. Dans la région Sud, les 15-25 ans sont 4,75 millions soit 13,7% de la population régionale (IBGE, 2010), soit 7 points de moins que dans la moyenne nationale, ce qui est significatif d'une particularité régionale mais reste un chiffre conséquent. Pourtant, comme l'écrit Sílvio Marcus de Souza Correa, malgré le poids démographique que les 15-25 ans y occupent, le Brésil est loin d'être « une société des jeunes »[14] tant ils y seraient négligés par l'État fédéral et les autres acteurs sociaux, économiques, politiques ou culturels. Leur vulnérabilité est forte à la fois face à l'emploi, aux études, à la violence et aux loisirs

[11] Expression utilisée en géographie urbaine pour caractériser la dynamique de recomposition territoriale à partir d'une initiative culturelle. Elle doit son nom à la dynamique économique créée par la construction du musée d'art contemporain Guggenheim dans la ville industrielle en crise de Bilbao, en Espagne.

[12] Le Brésil occupe près de la moitié de l'Amérique du Sud (47,3%, 8.514.876 km2) et constitue un « pays continent », à la fois par son gigantisme, son isolement, son originalité et sa diversité (Demangeot, 1972, p.8). Il occupe le cinquième rang mondial en termes de population avec plus de 200 millions d'habitants (données IBGE, 2015)

[13] « *onda jovem* » de Madeira, Felicia Reicher et Rodrigues, Eliana Monteiro, « Recado dos jovens: mais qualificaçãoe. » dans CNPD *Jovens acontecendo na trilha das políticas públicas*. Brasília, CNPD, 1998, p. 75

[14] Correa, Sílvio Marcus de Souza, « Brésil : une société des jeunes ? », *Conférence dans le cadre des activités de la Chaire Fernand Dumont sur la Culture* (INRS – Urbanisation, culture et société) et de l'Observatoire Jeunes et Société (28/11/2005).

(Castro, 2001). Si nous avons choisi de travailler sur (et avec) les jeunes ruraux c'est parce que nous adoptons le postulat selon lequel c'est sur eux que repose l'avenir des espaces ruraux. Si l'assertion qui tend à dire « les jeunes sont notre futur, l'avenir du territoire » semble classique ailleurs (Gambino, 2008, p.92), elle est déjà une hypothèse forte dans le rural brésilien où de nombreuses institutions les incitent à partir (en premier lieu l'école et la famille). Nous adoptons ainsi le « postulat théorique qui conçoit les jeunes comme partiellement acteurs du changement social, producteurs de nouvelles valeurs et de nouvelles normes qui construisent notre société » (Gambino, 2008, p.76). C'est pourquoi le choix du récit de vie, malgré le jeune âge des enquêtés, incarne l'acceptation de la présence de décisions dans la pensée des jeunes et leur capacité à mobiliser ou non telle ou telle ressource. C'est également parce que l'approche par la jeunesse permet d'accéder plus directement aux relations fondamentales qui se lient entre un individu et un territoire, à un moment de la vie où la territorialité joue un rôle dans la prise d'autonomie (Gambino, 2008, p.9). C'est en effet dans le moment de transition et de latence qu'est la « jeunesse » (voir définition Chapitre 2) que les individus prennent conscience de leur appartenance à un milieu et des choix et opportunités qui y sont liés. En l'occurence, la perception qu'un individu et plus largement un groupe pourra avoir de la ruralité, se forge en partie lors de la socialisation juvénile, et le rôle de l'organisation spatiale dans la formation de l'identité (Di Méo, 2004) ne peut qu'en être mieux perçu.

Il est pour cela central d'observer la mobilisation des jeunes ruraux eux-mêmes, et la manière dont ils donnent une nouvelle dimension et un sens aux espaces ruraux qu'ils habitent. Étant donné le contexte précaire ainsi que l'affaiblissement du tissu social et la remise en question du modèle culturel en milieu rural, certains fils et filles d'agriculteurs innovent pour proclamer leur droit aux loisirs et à l'expression culturelle. Cette innovation se traduit, par exemple, dans une hybridation des pratiques et des identités socio-culturelles de ces jeunes: rural / urbain, traditionnel / moderne, local / global. Une réinvention des racines culturelles est également visible dans ce Sud du Brésil, accueillant une riche mosaïque culturelle (*gaúchos*, *colonos*, descendants d'Açoriens, d'esclaves, peuples amérindiens, *caboclos*) : cette diversité nous permet d'ajouter la variable ethnique, peu utilisée et pourtant si importante dans l'analyse de l'identité de la jeunesse rurale. Les innovations des jeunes pour exercer leurs pratiques culturelles se manifestent dans leurs initiatives, collectives ou individuelles, dans des projets soutenus ou non par des institutions, organisations et mouvements. Nous examinerons aussi les actions des politiques publiques et des mouvements sociaux et religieux qui cherchent souvent à promouvoir une vision spécifique de la culture, impliquant des activités avec les jeunes. Ainsi, nous voulons comprendre l'impact réel et l'utilisation que les jeunes font de ces outils plus ou moins appropriés. Les jeunes sont consommateurs mais aussi producteurs de culture et sont liés à elle à trois échelles : macro (politique, rapports de force), méso (stratégies des acteurs) et micro (pratiques et représentations individuelles). Les jeunes sont aujourd'hui « praticiens » plutôt qu' « usagers » de la culture car les technologies donnent plus d'autonomie individuelle, de créativité, et l'appropriation des supports fait qu'on est passé d'une culture du *bien* à une culture du *lien* (non pas *avoir* mais *partager* du contenu)[15]. Alors comment ces dimensions touchent-elles les jeunes ruraux sud-brésiliens ? Sont-ils concernés par les mutations

[15] Laurence Allard, Colloque « Jeunes adultes et circulation des biens culturels », Bobigny, Septembre 2014

des pratiques culturelles ? Comment se les approprient-t-ils ? Qu'est-ce que cela révèle de leur singularité et de leur rapport au territoire ?

Pour répondre à ces questions, il faut interroger la place des jeunes dans la société rurale. Les jeunes ruraux « contrairement aux enfants des banlieues urbaines, ont "souffert en silence" », les « figures sociales de la jeunesse populaire banlieusarde (punks, loubards, rappeurs) ont contribué à définir une "culture jeune" » tandis que « les jeunes ruraux, quand ils sont pris en considération et ne sont pas perçus uniquement comme des "ploucs", apparaissent comme le négatif de leurs homologues urbains : moins formés, moins cultivés,... » (Nicolas Renahy, *Les gars du coin*, 2005, p. 19). Ainsi le jeune rural est-il dévalorisé, considéré comme responsable des maux des espaces ruraux, notamment de sa propre migration ou, s'il reste, de son manque d'ambition[16]. Nous souhaitons revaloriser la capacité d'agir des jeunes des espaces ruraux, leurs compétences en termes de force de proposition, en tant que ruraux qui questionnent les valeurs et frontières attribuées aux catégories spatiales :

> « Le mouvement migratoire est le résultat d'innombrables, continues, et petites initiatives qui cherchent la construction de l'identité sociale, redéfinie et élargie, du jeune, qui intègre des valeurs "urbaines" sans cesser d'être rural et représentent la possibilité pour les filles et fils d'agriculteurs d'accéder aux droits de la citoyenneté et aux biens culturels propres à la modernité. C'est enfin la possibilité pour ces jeunes de vivre pleinement leur qualité d'"être jeune". Le fait que les jeunes migrants recherchent des changements qui questionnent les valeurs nucléaires de l'agriculture familiale, redéfinit mais n'annule pas le rôle de l'environnement culturel rural dans le processus de socialisation et dans le comportement futur de cette jeunesse. »[17].

Ainsi, en nous intéressant à un public délaissé par l'analyse géographique et sociologique, dont les pratiques culturelles cristallisent une fascination/répulsion autour d'eux (Octobre, 2014[18]), nous contribuons à éclairer les transformations de l'espace social rural sud-brésilien. Grâce à la diversité du type de lieux enquêtés (salles des fêtes, maisons familiales, match du dimanche, écoles, gymnases, *cancha de laço*[19], *assentamentos*), cette enquête repose la question du territoire et des différentes ressources qu'il offre aux jeunes de l'agriculture familiale. Nous souhaitons montrer comment, par un ensemble de pratiques culturelles et une mobilisation des ressources locales, certains jeunes ruraux, ceux qui restent, tentent de s'insérer dans la vie locale, et les conséquences de cette situation sur la reproduction de l'agriculture familiale.

Le choix de travailler sur l' « univers de l'**agriculture familiale** » nous inscrit dans une longue tradition ruraliste et il faut indiquer que si cela est un recoupement qui retire de notre étude certaines tranches de la population rurale (nous n'avons pas pris en compte les grands propriétaires terriens ou, à l'inverse, les *indigenas*), cette acception recouvre une diversité, une ambiguïté et une idéologie qui doivent être éclaircies. Comme Hugues Lamarche, nous considérerons que « les exploitations familiales agricoles ne constituent pas un groupe social homogène [...], l'exploitation familiale n'est donc pas un élément de la diversité, mais contient en elle-même toute cette diversité. »[20]. La diversité et l'hétérogénéité

[16] Ezequiel Redin, « Relações de trabalho e lazer do jovem rural », *3o Encontro Juventude, Consumo & Educação*, 2009, ESPM, Porto Alegre : « Il est facile de discourir et de montrer que c'est la faute des jeunes qui partent des campagnes […]. Maintenant, tomber dans la réalité et voir les conditions de travail, d'études, d'accès au milieu urbain, d'isolement culturel, social et politique […] et après tout ça, la société lui dit encore qu'il doit rester là-bas [a sociedade ainda argumenta que ele precisa ficar lá]. Pour ensuite être dévalorisé et considéré comme un "colon", "idiot", "retardé" et s'entendre dire que c'est pour ça qu'il ne se développe pas ? »

[17] Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*. Florianópolis: Editora da UFSC, 2006, p.26

[18] Sylvie Octobre, *Deux pouces et des neurones, Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique,* Coll. Questions de culture Ministère de la Culture - DEPS, 2014

[19] Arène des tournois de lasso, ou rodéos, voir annexe n°16 et Chapitre 4

[20] Lamarche Hugues [dir.], *L'agriculture familiale. Comparaison internationale, tome 1 : Une réalité polymorphe*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1991, 304 p. (pp. 13-14)

interne sont des éléments importants de compréhension de la catégorie d'agriculture familiale. Cependant, des définitions permettent de cerner ce que cette acception recouvre (voir encadré n°1). Celle de l'équipe du PGDR[21] et de Sergio Schneider nous semble convenir à l'univers que nous avons voulu cerner :

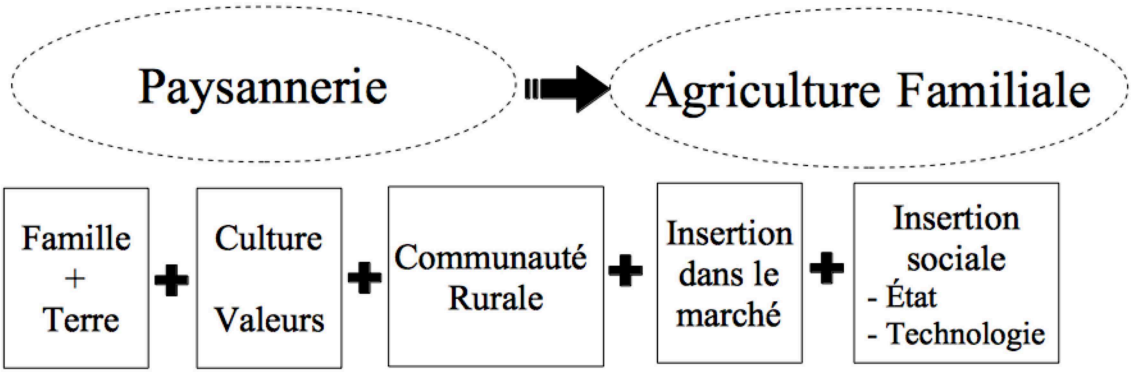


Illustration 2: Définition de l'agriculture familiale pour le ruraliste Sergio Schneider, incluant la paysannerie traditionnelle et une paysannerie insérée dans le marché et socialement. D'après Sergio Schneider au Colloque Agriculture Familiale, Porto Alegre, novembre 2014.

Hughes Lamarche (1998), distingue quatre grands types d'organisation de l'agriculture entre lesquels naviguent une diversitŭ de rŭalitŭs : l'*agriculture familiale moderne* (peu dŭpendante, peu familiale), l'*agriculture paysanne* (peu dŭpendante, trŝs familiale), *agriculture entrepreneuriale* (peu familiale, trŝs dŭpendante), *agriculture entrepreneuriale familiale* (trŝs familiale, trŝs dŭpendante). Jan Van Der Ploeg distingue ŭgalement (2008), trois types « idŭaux » permettant de « penser la diversitŭ de l'agriculture » : agriculture *capitaliste*, *entrepreneuriale* et *paysanne*. Il dŭfinit ainsi l' « agriculture familiale » comme un « phénomène complexe et multidimensionnel », plus large que les « deux aspects individuels qui sont communément utilisés pour la décrire : que la famille soit propriétaire de la terre et que le travail soit réalisé par ses membres. L'agriculture familiale ne se définit pas non plus seulement par la taille des établissements, comme lorsque nous parlons d'agriculture de petite échelle, mais davantage par la forme selon laquelle les personnes cultivent et vivent. C'est pour cela que l'agriculture familiale est aussi considérée comme une forme de vie » (Van Der Ploeg, « Dez qualidades da Agricultura Familiar », dans *Agriculturas, Cadernos de debate* n°1, 2014)

Dans la loi brŭsilienne, l' « agriculture familiale » est dŭfinie dans la loi n°11.326, du 24 juillet 2006 (en cours de modification, voir Chapitre 3) : « L'agriculteur familial est 1/ celui qui ne possède pas, à aucun titre, une aire supérieure à quatre modules fiscaux* ; 2/ celui qui utilise dans les activités de sa propriété une main d'oeuvre majoritairement issue de sa propre famille ; 3/ celui qui dont le revenu familial provient majoritairement des activités développées dans sa propriété ; 4/ celui qui administre sa propriété avec sa famille ».

Sur le terrain, la plupart des acteurs rencontrŭs se définissent comme « agriculteurs familiaux », *colono* (voir glossaire et Chapitre 4) et plus marginalement, dans les mouvements sociaux principalement, comme « camponŭs » (paysan). Nous retiendrons la premiŭre acception pour ŭtre celle qui reflète le mieux la variŭtŭ des « formes de vie » que nous souhaitons analyser.

* l'ŭtendu du « module fiscal » varie en fonction de chaque *municipio* et de son environnement. Dans le Santa Catarina et le Rio Grande do Sul, ŝtats retenus pour cette thŝse, les modules fiscaux mesurent en moyenne 20 hectares. Est donc considŭrŭ comme agriculteur familial celui qui cultive moins de 80 hectares en tout.

Texte 1: Définitions de l'agriculture familiale

Ainsi, malgré sa diversité et son ambiguïté, la catégorie d'agriculture familiale permet de saisir un ensemble de réalités, un ensemble qui fait face à une « **crise de reproduction** » au sens où

[21]Programa de Pós-Graduação em Desenvolvimento Rural de l'Universidade Federal do Rio Grande do Sul

ses composantes sociales, culturelles et démographiques semblent se diluer dans d'autres catégories. Or, quel que soit le contexte historique et géographique dans lequel elle se déroule, la crise de la reproduction de la paysannerie traditionnelle, comme celle observée actuellement au Sud du Brésil, révèle ce qui est nécessaire à toute reproduction sociale : la croyance dans la valeur de la position à reproduire. La crise multifactorielle vécue par les jeunes de l'agriculture familiale est entre autres une crise de croyance dans la valeur de l'activité agricole et du mode de vie qui lui était lié (Champagne, 1986). Ainsi, la prépondérance du facteur économique dans la migration - que l'on ne saurait nier - ne doit pas masquer les facteurs sociaux qui ont modifié « le système de besoins sociaux, c'est-à-dire une transformation du style de vie qui implique désormais des revenus plus importants et un usage du temps moins exclusivement consacré à l'exploitation » (idem, p.42). L'importance d'une dimension « agri-culturelle »[22] dans la préservation et la transmission de la connaissance paysanne au cours des générations est donc incontestable. Celle-ci permet l'attachement des jeunes à un projet de vie identifié comme rural et éventuellement agricole.

Les **difficultés d'accès** aux pratiques culturelles et aux activités de loisirs, alimentées par la précarité du rapport aux lieux de culture, aux institutions, aux équipements, et aux possibilités de développer une pratique, sont une donnée déjà soulignée dans la littérature, mais les pratiques culturelles des jeunes, leur diversité et leur rôle en tant que facteur de départ ou de recomposition du rapport des jeunes à leur espace rural sont méconnus. Le constat du manque d'infrastructures, d'incitations et d'espaces (tant physiques que sociaux) est déjà fait. Cependant, nous supposons que les pratiques culturelles peuvent influencer la décision des jeunes de quitter leurs communautés rurales ou, en y restant, d'y renouveler l'usage qui en est fait. Nous entrons ainsi dans une lacune de la théorie et des politiques publiques, avec la volonté d'enquêter pour comprendre dans quelle mesure cette dimension est importante pour les jeunes et comment elle conduit à redéfinir leur pratique des territoires ruraux. Ces éléments permettent de questionner ce que les jeunes voudraient en termes de politiques et d'actions des secteurs civil et privé pour répondre à leurs attentes. Mais de quelles pratiques parlons-nous ?

L'utilisation du mot « **culture** » apporte avec elle de nombreux débats en place dans la société et dans les sciences sociales elles-mêmes (Cuche, 2010). Nous expliciterons notre approche dans le Chapitre 2 mais nous pouvons d'ores et déjà expliquer que notre démarche de travail avec la culture / la jeunesse / le rural a débuté dès le travail de Master 1[23] et s'est ensuite poursuivie dans le Santa Catarina, en Master 2[24]. Elle a toujours été associée à la volonté de penser la culture non seulement comme porte d'entrée privilégiée mais aussi comme miroir particulièrement pertinent du monde rural et de ses jeunes habitants. L'angle des pratiques culturelles permet d'aborder un côté intime et public à la fois du rapport au monde et aux territoires, de discuter d'activités apportant, en principe, du plaisir et qui sont même constitutives de l'idée de bonheur, quotidien ou plus ponctuel.

[22] Ce terme informel n'a pas de définition stricte, nous l'employons ici comme moyen de mettre en avant la dimension culturelle de l'agriculture, de questionner l'existence, la permanence et la mutation d'un ensemble de pratiques culturelles et de loisirs propres au monde agricole. Il permet aussi de désigner le changement nécessaire de prise en considération de la dimension culturelle dans un contexte de redéfinition de l'agriculture dans le développement durable des territoires.
[23] Master 1 : « Les festivals culturels dans les Pays du Forez, rôle dans le développement local », Université Lumière Lyon 2, Laboratoire Études Rurales, Juin 2011
[24] Master 2 : « Politiques publiques, acteurs et dynamiques territoriales pour la jeunesse rurale, sa culture et ses loisirs Études de cas dans l'État du Santa-Catarina au Brésil », Université Lumière Lyon 2, Laboratoire Études Rurales, Juin 2013

Le dialogue entre ces concepts, les représentations des jeunes et l'observation de leurs pratiques culturelles, doit donc nous conduire à une analyse de la dimension culturelle de leur temps libre, des activités qu'ils apprécient, promeuvent, et qui représentent une partie essentielle de leur vie, en tant que jeunes, en tant que ruraux, en tant que citoyens. En analysant le sens et les limites que ces jeunes donnent à ces activités, on peut révéler une partie méconnue de ce qui les amène à aimer et à s'investir dans leurs communautés et dans leur territoire tout entier, quelle que soit son échelle. Les paysanneries sont « gardiennes de perceptions du monde riches et indispensables à l'humanité » (Silvia Pérez-Vitoria, 2015), mais leur capacité de résilience et leur inventivité montre que ce n'est pas dans leur maintien figé mais dans une évolution passionnante que se renouvelleront ces « perceptions du monde » qui s'expriment, entre autres, à travers les pratiques culturelles et de loisir.

Le modèle actuel de développement rural au Brésil est axé sur la promotion de l' « *agronégocio* » (cette tendance est d'autant plus renforcée depuis l'*impeachment*, après lequel la *bancada ruralista*[25] a vu ses larges pouvoirs renforcés). Pour certains, c'est la possibilité de l'émergence d'une classe moyenne en milieu rural, l'opportunité de dégager d'amples revenus par l'exportation et de les investir dans le développement du pays. Pour d'autres, ce scénario est improbable et l'*agronégocio* ne fait que vider les espaces ruraux de leur substance sociale (Wanderley, 2009) et donc de sa capacité à continuer à abriter des projets alternatifs. Nous devons justifier notre posture de défense d'un scénario différent, qui, s'il est étayé par des observations de terrain et la démonstration qui va suivre dans cette thèse, ne peut nier s'appuyer sur une intuition personnelle. S'il est normal d'avoir des « croyances scientifiques » ou des « intuitions personnelles », il est important de les verbaliser et de les justifier. Nous avons conscience que notre postulat s'appuie sur une vision « normative » et idéaliste d'un rural duquel les jeunes ne partiraient plus et dans lequel ils seraient heureux de s'investir volontairement, ou encore que les agriculteurs familiaux seraient capables de construire une alternative au capitalisme. Mais notre position est plus complexe : elle est celle qui voit dans les pratiques des jeunes la redéfinition des patrons culturels et modes de vie qui se placent entre l'*ethos* paysan et les dynamiques intégratives venues des villes et de la modernité[26]. C'est ainsi que le/a jeune du dessin de couverture incarne pour nous, en tant que « *colono funkeiro* » ou « *gaúcha baladeira* », la possibilité d'un scénario qui intègre certains types de pratiques culturelles avec d'autres, qui ne laisse pas au marché la seule gestion des sociétés et qui repose essentiellement sur des dimensions sociales. Les liens de proximité et les relations de confiance générées dans l'espace rural peuvent devenir des sources décisives de développement (Polanyi, 1983) et « c'est exactement cela qui se perd quand on assiste de manière passive à la désertion [*esvaziamento*] démographique, économique, politique et culturelle des régions où prédomine l'agriculture familiale » (Stropasolas, 2006, p. 36). La désagrégation de la société rurale est ainsi essentiellement un problème social et non économique, où l'individu, dépouillé de la couverture protectrice des

[25]Voir glossaire

[26] « Ainsi placés, d'un côté, dans une économie avec une base paysanne, dans un *ethos* qui valorise la *colônia* comme un mode de vie sociale, dans la religiosité, les relations de réciprocité et d'interconnaissances et, de l'autre, poussés à l'intégration des complexes agroindustriels, à l'interaction avec les valeurs et symboles préconisés par la modernité, à la consommation de biens industrialisés et au loisir permis par les villes, conforma-se un modèle singulier de ruralité, dont les contradictions se manifestent plus visiblement dans les pratiques et représentations des générations les plus récentes […] On observe ainsi la redéfinition des patrons culturels et modes de vie, en particulier chez les jeunes. » Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens,* 2006, p.200

institutions culturelles, succomberait aux effets de l'abandon social (Polanyi, 1983, p. 85). L'important dans la démarche scientifique est de questionner, d'assumer son postulat et de questionner sa réalité, sa mise en place, les éléments qui le sous-tendent. Ainsi, à la lecture d'Abramovay (2010), qui dénonce les travaux visant à faire du capital social l'explication des différences entre régions et critique leur tendance normative, nous avons vu en partie ce que nous voulions faire : comparer pour distinguer le territoire sur lequel le capital social « fait la différence ». Mais nous prétendons dépasser cet écueil simpliste en analysant d'autres facteurs de différenciation des territoires et en analysant ce qui dans la trajectoire des individus et des groupes leur permet de « façonner leurs règles de base » :

> « La coopération sociale cesse d'être le produit vertueux produit par certaines circonstances historiques particulièrement favorables ou par certaines politiques particulièrement bien construites et devient le résultat de la tentative des différents groupes sociaux de façonner leurs règles de base. La coopération suppose la capacité de persuasion, d'interférer dans la propre formation des sens autour desquels s'organise l'action sociale […]. Étudier l'entrepreneuriat, non seulement privé, mais, surtout, du secteur public et associatif est une des voies importantes, dans ces perspectives, pour comprendre la capacité des différents groupes sociaux à établir des leaders et consolider des projets ».[27]

C'est pourquoi nous avons choisi d'orienter notre travail sur des jeunes « *lideranças* » et l'action de certaines « organisations populaires » (pas nécessairement militantes). Dans ce cadre, Ricardo Abramovay enjoint les chercheurs à mener des analyses « particulièrement fertiles » sur des initiatives « altérant les conditions dans lesquelles une région déterminée se reproduit » afin de « comprendre les changements que les nouvelles forces sociales peuvent imprimer à la façon dont [les territoires] sont organisés aujourd'hui » (Abramovay, 2010, p.10[28]).

Ainsi, partant de ces éléments de définition et des postulats explicités, qui continueront d'être détaillés au cours des chapitres, notre problématique sera de comprendre **comment les pratiques culturelles des jeunes ruraux d'une part et la recomposition des territoires ruraux au Sud du Brésil d'autre part s'influencent réciproquement.** Les premières sont entendues comme la partie culturelle des pratiques développées par les jeunes durant leur temps libre et la seconde recouvre l'ensemble des éléments permettant d'évoquer une resignification et une requalification des territoires ruraux, ensemble qui sera observé du point de vue des acteurs sociaux que sont les jeunes ruraux.

Afin de répondre à cette question nous avons élaboré trois **hypothèses**, que la recherche nous permettra de confirmer ou d'infirmer.

La première suppose que **les pratiques culturelles sont mobilisées dans les expériences des jeunes ruraux comme une réponse à une crise multifactorielle des milieux ruraux** (qui

[27] Abramomay Ricardo, « Para uma Teoria do Estudos Territoriais », In Vieira e al, *Desenvolvimento territorial sustentavel no Brasil : subsidios para uma politica de fomento,* Florianopolis : Aped/Secco, 2010

[28] « Particulièrement fertiles à cet égard seront les analyses des marchés locaux et des initiatives menées par les organisations populaires elles-mêmes - on pense, par exemple, à l'impressionnante et récente expérience des monnaies locales en Argentine – afin de modifier les conditions dans lesquelles une région particulière se reproduit. L'étude des territoires du point de vue des forces sociales qui les composent n'est pas seulement une invitation à des analyses empiriques bien-fondées sur leur constitution - plus que des recommandations politiques – mais ouvre la voie à la compréhension des changements que de nouvelles forces sociales peuvent imprimer à la manière dont ils sont organisés aujourd'hui. »

touche les sphères sociale, économique, politique, familiale). Cet élément n'a pas été suffisamment considéré (à la fois par les acteurs politiques, économiques et sociaux), mais il est présent dans les analyses et des observations de terrain, demandant une compréhension poussée de ses implications et mécanismes, dans l'usage qui en est fait par les jeunes et les autres acteurs des territoires. Nous ne reviendrons pas sur l'élément de contexte, déjà éprouvé, que la culture (l'accès aux productions culturelles et aux pratiques) influence les choix et migrations des jeunes. Nous avons choisi ceux qui sont restés pour comprendre justement comment ceux-ci la mobilisent

La seconde hypothèse est que **chaque configuration spatiale et profil territorial** (histoire, géographie, culture, identité, ressources humaines, infrastructures, structure spatiale) **influe sur les représentations et les moyens d'action des jeunes**, aboutissant à des initiatives dont la forme et le contenu dépendent des espaces où ils s'insèrent ou, au contraire, ont des similitudes qui dépassent les spécificités locales. Différents profils de jeunes révèlent des modes d'habiter mobilisant les pratiques culturelles qui sont propres à chaque configuration territoriale. Nous verrons si cette hypothèse reposant sur un présupposé fondateur de la géographie ne relève pas d'un trop grand déterminisme et comment les spécificités de chacune s'imbriquent aux modes d'habiter des jeunes sur chaque terrain.

Enfin une troisième hypothèse présume que **les territoires ruraux sud-brésiliens connaissent un processus de recomposition, dans lequel les rôles socio-économiques, culturels, politiques et symboliques des territoires ruraux sont modifiés par les usages de la jeunesse, en particulier par leurs pratiques culturelles.** Cette recomposition territoriale passe par une requalification spatiale et une série de resignifications, soit un changement des représentations et des modes de vie, tant pour les propres habitants que pour les acteurs extérieurs interagissant avec les territoires ruraux. Agissant sur le tissu social et les possibilités de développement territorial[29], ce processus modifie les territoires, à toutes les échelles.

Pour répondre à cette problématique et vérifier la validité ou l'invalidité de ces hypothèses nous présentons un travail en **trois grandes parties**, chacune partagée en deux chapitres, soit six chapitres au total. Dans la première partie, le but est de contextualiser, définir et poser les enjeux de notre sujet : contexte géographique (Brésil, spécificités du rural, débats en cours, profil du Sud et de nos trois territoires en comparaison), épistémologique (état de l'art, appareil disciplinaire, définitions des concepts), méthodologique (présentation des méthodologies adoptées et de leurs implications et mise en œuvre). La deuxième partie est consacrée à la caractérisation des pratiques culturelles des jeunes sur les territoires ruraux, leur nature, leur environnement et les outils qui y sont mobilisés : nous comprendrons ainsi comment les recompositions en cours les influencent. La troisième développera les impacts de ces pratiques dans la recomposition des territoires, ainsi que l'analyse de ce processus.

[29] Définit comme un « processus durable de construction et de gestion d'un territoire, à travers lequel la population de celui-ci définit, au moyen d'un pacte sociopolitique et de la mise en place d'un cadre institutionnel approprié au contexte, son rapport à la nature et son mode de vie, consolide les liens sociaux, améliore son bien-être et construit une identité culturelle qui a sa base matérielle dans la construction de ce territoire » (Peemans, 2008)

Ce travail de thèse se compose également d'un livret photographique, la photographie étant considérée dans notre démarche comme un outil de révélation de la réalité parcourue et de sa mise en scène par les acteurs et une trace de la façon dont les données ont été récoltées. Nous avons tenté de saisir, en particulier dans l'idée de devoir en rendre compte à des lecteurs ne connaissant pas la réalité sud-brésilienne, des instants quotidiens et plus exceptionnels, liés aux pratiques culturelles et de loisir des jeunes ruraux rencontrés et nous nous en expliquons plus amplement en introduction dudit livret.



Illustration 3: Deux extraits de la bande dessinée populaire Radicci, de Carlos Henrique Iotti, qui caricature le quotidien d'une famille de *gaúchos*, immigrés italiens de la région de Caxias do Sul (Rio Grande do Sul). On peut lire sur le strip du haut : "Je pars, en quête d'indépendance... d'autonomie... libre..." "Je suis parti!" "Oh ! Au fait si jamais, voilà le numéro de mon compte bancaire". Strip du bas : "Qu'est-ce que ça veut dire Simpaty of the devil* ?" "Dieu sauve la sympathie !". Le fils de Radicci est invariablement représenté comme un jeune homme paresseux, rêveur, écologiste (empêchant par exemple son père de chasser), « hippie », amateur de rock et décalé par rapport à ses parents qui ne le comprennent pas.
* référence au titre de la chanson des Rolling Stones *Sympathy for the Devil,* dont le titre signifie littéralement « de la sympathie pour le diable ».

Première Partie

Pratiques culturelles et jeunes dans le Brésil rural : des mots aux réalités et des réalités aux mots

L'étude des pratiques culturelles des jeunes et des recompositions des espaces ruraux en vue de la compréhension de leur influence mutuelle nécessite des définitions précises. Le départ des populations de jeunes ruraux vers les zones urbaines, l'essoufflement social des communautés[30] rurales que les habitants, scientifiques, politiques, agents de développement territorial[31] décrivent avec plus ou moins de panique, d'espoir et de relief, ne sont-ils pas une solution pour ces jeunes, pour ces communautés, un progrès, une juste évolution des choses, un droit d'accéder à la vie urbaine ? Nous l'avons vécu, autant dans la littérature que sur nos terrains, autant chez les adultes que pour les jeunes eux-mêmes, les questions que nous nous posions au début de notre travail ne semblaient pas toujours être celles qui préoccupaient les acteurs. Alors, étaient-elles légitimes ? Quelles questions se poser ? Quel terrain interroger, avec quels mots, depuis quels fondements, autour de quels processus et avec quelles méthodes ? Et quels sont les enjeux, les implications de ce sujet ?

Contextes géographiques, scientifiques et méthodologiques vont donc déclencher la réflexion. D'abord, l'explicitation de ce qui sera entendu comme « rural » dans ce travail et des questions que cela pose, ainsi qu'une présentation précise et analytique des territoires choisis et des enjeux qui sont les leurs permettra de localiser et d'expliquer le choix de nos terrains (Chapitre 1). Ensuite nous définirons les deux objets choisis pour interroger les recompositions de l'espace rural, à savoir les jeunes et leurs pratiques culturelles (Quels jeunes ? Quelles pratiques ? Quelle « culture »?). Enfin, une approche de l'univers épistémologique et méthodologique de notre démarche permettra de comprendre les outils adoptés pour mener à bien l'analyse des parties suivantes (Chapitre 2).

[30] nous employons le terme de "communauté" avec le sens que lui donnent les acteurs rencontrés, l'employant très fréquemment, parfois en complément de "localité". Il ne désigne pas ici le groupe de personnes politiquement et culturellement liées mais l'entité géographique et sociale se rapprochant le plus du village (voir la partie « Il n'existe pas de village au Brésil ! »)

[31] Nous choisissons le terme de développement territorial à l'instar de Bernard Pecqueur (2004) et Carrière et Cazella (2006, p.23), pour qui il est préférable au terme de développement local – auquel il est assez synonyme par ailleurs - car il n'induit pas l'idée d'une petite dimension ou d'une échelle réduite. Il faut rappeler par ailleurs que la notion de développement territorial a un sens différent en Europe Occidentale et au Brésil puisque si la notion a été forgée sur des terrains ayant des indicateurs de développement élevés, il ne faut pas ignorer que le Brésil manque de nécessités basiques et quand un pays comme la France a un objectif d'équité, celui du Brésil reste un objectif plus nettement développementiste (Carrière et Cazella, 2006, p.24).

Première Partie
Pratiques culturelles et jeunes dans le Brésil rural : des mots aux réalités et des réalités aux mots……16
CHAPITRE UN
Un terrain aux multiples visages……18
A. Le « rural » au Brésil……19
1/ Des définitions aux réalités……19
► Les définitions des lois et de l'État fédéral……19
► Structures spatiales : « Il n'existe pas de villages au Brésil ! »……22
► L'importance du secteur agricole……25
2/ Les débats actuels……27
► L'exode rural et la place des jeunes……27
► Des représentations qui évoluent……31
► Vers la « recomposition » territoriale ?……35
B. Trois territoires du Sud du Brésil……40
1/ La « Suisse » de l'Amérique Latine ?……40
► Présentation générale……40
► Une région « en avance » de quels points de vue ?……46
2/ Trois ruralités en comparaison……51
► Le choix de la comparaison……51
► Profil des trois territoires choisis……56
CHAPITRE DEUX
Choix conceptuels, épistémologiques et méthodologiques……69
A. Quels jeunes ?……70
1/ Une jeunesse rurale au-delà de l'hétérogénéité ?……70
► Relativité culturelle de la jeunesse……70
► De l'existence d'un « jeune brésilien rural »……72
2/ Qui sont « nos jeunes » ?……76
► Choix du corpus……76
► Portraits synthétiques……78
3/ Littérature et ressources autour des jeunes ruraux brésiliens……82
► Un foisonnement de travaux……82
► Une triple invisibilité dans l'état de l'art……86
B. Du temps libre au droit à la culture……88
1/ Pratiques culturelles et culture anthropologique……88
► Une distinction fondamentale……88
► Le sens de « culture » au Brésil……90
2/ Temps libre, loisir(s) et pratiques culturelles……93
► Temps libre, loisir et loisirs……93
► Les pratiques culturelles et de loisir en milieu rural……94
C. Quels outils et quelle mise en œuvre ?……99
1/ Une combinaison d'apports……99
► Géographies……99
► Interdisciplinarité……102
2/ Arpenter le terrain……105
► L'observation……105
► La poursuite du sens……110
3/ Les entretiens……113
► Le récit de vie……113
► L'association avec des entretiens classiques……115

CHAPITRE UN

Un terrain aux multiples visages

> « Sommes-nous bien au Brésil dans ces forêts où les feuilles mortes craquent sous les pas ; dans ces champs où d'authentiques paysans alignent d'authentiques petits tas de fumier ; dans cette ferme de briques où l'on attelle un Percheron à une charrue ; dans ce débit de village où l'on boit un bon petit vin blanc ? Pourtant, pas très loin, la forêt brûle pour faire place à une "roça", on cueille de merveilleuses orchidées dans la forêt littorale, et les *gaúchos* capturent le bétail au lasso dans un paysage de pampa. Ce n'est pas l'Europe, c'est bien le Brésil : mais un autre Brésil. » Demangeot, 1972.

Le territoire est pour le géographe à la base et à l'arrivée de son travail : c'est en y voyant émerger les questions qu'il parvient à comprendre les processus qui s'y jouent. Il était donc essentiel de commencer ce travail en définissant la catégorie spatiale choisie, le « rural » puis en tirant un portrait synthétique des cas analysés, notamment pour familiariser le lecteur non sud-brésilien avec cet ensemble d'espaces singuliers. C'est pourquoi ce chapitre entier consacré à la mise en contexte territoriale, à la définition, et à la présentation analytique des terrains s'est imposé comme une nécessité. Celle d'abord de définir la ruralité dans le contexte brésilien, d'en dessiner les traits principaux et les questionnements qui y ont cours afin de commencer à appréhender ce que sont les recompositions que nous avons souhaitées comprendre (*A. Le « rural » au Brésil*). Puis nous présenterons le Sud[32] du Brésil, méconnu, inattendu, ses caractéristiques physiques qui sont le cadre d'une histoire si singulière et encore omniprésente. Nous aborderons ensuite notre choix de terrain triple, justifiant et présentant l'unité et la diversité d'approche qu'offre la comparaison des microrégions de Campos de Lages (SC), Santa Cruz do Sul (RS) et Extremo Oeste Catarinense (SC) (*B. Trois territoires du Sud du Brésil*).

[32] Dans ce travail, nous employons Sud avec une majuscule quand il s'agit de la région administrative portant ce nom.

A. Le « rural » au Brésil

Définir ce qui est rural est source de débat sur toute la planète, et notamment dans la tradition de la géographie française (Kayser, 1996 ; Jean et Périgord, 2009 ; Diry, 1999) dont nous sommes issue. Dans le contexte brésilien les quelques repères acquis en France volent en éclat. L'enjeu est de garder les fondements d'une définition du rural tout en analysant ce qu'impliquent les lois brésiliennes, en étant ouverts à ce que proposent les géographes brésiliens et surtout en analysant les réalités empiriques concernées et les recompositions qui y ont cours.

1/ Des définitions aux réalités

La question de la définition du rural au Brésil est polémique, car elle est sous-tendue par des questions à la fois légales, fiscales et politiques. Des postures idéologiques sont aussi en jeu, induisant des visions de la société qui diffèrent, d'autant plus que celle-ci est en évolution rapide. Le Brésil est « un pays rural qui s'ignore » (Sencébé et Cazella, 2014)[33] dans lequel réaffirmer la place de l'agriculture familiale est une étape incontournable à la compréhension de processus plus globaux.

ң Les définitions des lois et de l'État fédéral

Au Brésil, un lieu desservi par une route asphaltée et non un chemin de terre est quasiment considéré d'emblée comme urbain par la loi, ce qui rend l'absence d'infrastructure intrinsèque à la définition même du rural. L'article 32 de la Loi du Statut de la Terre du 30 novembre 1966[34] définit ainsi les territoires où pourra s'appliquer l'impôt urbain : « Est considéré comme urbain tout territoire qui présente au moins deux des infrastructures suivantes, construits ou maintenus par les Pouvoirs Publics : 1/ trottoir ou chaussée, avec canalisation des eaux pluviales 2/ eau courante 3/ réseau d'éclairage public 4/ réseau d'égouts 5/ école primaire ou poste de santé à moins de 3 km des maisons considérées »[35]

L'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, qui réalise le travail fait en France par l'INSEE, Institut National de la Statistique et des Études Économiques) considère les trois critères suivants pour les relevés statistiques du rural : « l'habitat dispersé, la dépendance vis-à-vis d'un centre municipal ou d'une autre ville proche et la précarité de l'accès aux biens et services socialement nécessaires, y compris l'accès à des activités non-agricoles » (Wanderley, 2007, p.23). Le rural se définit ainsi en négatif par rapport à la ville, par rapport à ce qui ne s'y trouve pas, comme ayant un caractère résiduel, surtout par le poids des infrastructures. Autant d'éléments que l'on ne trouve pas dans les définitions

[33]Yannick Sencébé et Ademir A Cazella, « Le paradoxe d'un pays rural qui s'ignore : urbanisation et place de l'agriculture familiale au Brésil », Espace populations sociétés [En ligne], 2014/2-3

[34] Citée dans Corrêa Josel Machado, Corrêa Walkiria Kruger, Geraldi Lucia Helena, « A problemática da definição e da delimitação do espaço rural e urbano, mudanças no espaço rural e praticas institucionais : o exemplo da Ilha de Santa Catarina », revue *Geografia*, avril 2001

[35] Il est intéressant de noter que selon ces critères la quasi totalité du territoire européen se retrouverait qualifié d'urbain (ce qui ne manque pas d'échapper au regard des Brésiliens venant en France). Il s'agit d'une distorsion importante dans la dynamique comparative.

européennes. On constate ainsi l'obsolescence d'une définition, adoptée dans les années 1930 quand le pays était encore majoritairement agricole, aux réalités contemporaines, dénoncée par le DESER[36]: « pour la législation actuelle, tout siège de *município* et tout siège de district sont classés comme aires urbaines, et les autres aires sont donc considérées comme rurales […]. Cette définition, face aux transformations ayant eu lieu dans la structure socio-économique nationale, devient obsolète, et a besoin d'être revue et actualisée. Le Brésil a besoin de construire une vision contemporaine de la ruralité » (DESER, 2004, p.17). Les définitions « officielles » sont ainsi fortement critiquées par les chercheurs brésiliens ou brésilianistes comme Maria de Nazareth Baudel Wanderley qui explique que, si elle est obligée pour des raisons pratiques d'utiliser les données et définitions de l'IBGE, elle considère qu'elles « ne permettent pas de comprendre la réalité brésilienne dans sa complexité et profondeur, à la lumière des conceptions modernes à propos de la diversité des formes sociales d'occupation de l'espace ». Elle précise que les petites villes font partie du monde rural car « elles sont aussi fréquemment un espace marqué par un lien singulier avec la nature et par les relations sociales d'inter-connaissance » (dans Carneiro et Castro, 2007, p.22).

Un livre, devenu un classique pour les ruralistes[37] brésiliens, a même pour titre *Villes imaginaires, le Brésil est moins urbain que ce qui est calculé*[38]. José Eli da Veiga y recense 5.000 « fausses villes » et fait passer le nombre de ruraux au Brésil de 19% de la population (critères de l'IBGE) à 30% selon ses critères propres. Il dénonce ainsi l'inadéquation entre réalité et statistiques officielles en parlant de « fiction » ou d' « imbroglio statistique ». Des questions fiscales sont en partie à son origine, un *município* (unité la plus fine de la nomenclature politique, équivalent en cela de la commune) pouvant faire payer un impôt plus élevé (l'IPTU : *Imposto Predial e Territorial Urbano*, équivalent des taxes foncières et d'habitation en France) à une résidence classée en zone urbaine. Mais pour José Eli da Veiga, le principal problème tient aux recensements démographiques eux-mêmes (voir aussi Sencébé et Cazella, 2014). En effet, ceux-ci classent les habitants selon le type de zone municipale où se situe leur domicile (zone « rurale » ou « urbaine »). Or, au Brésil, tous les *municípios* sont obligés de déclarer une zone rurale et une zone urbaine (puisqu'aucun *município* ne peut obtenir son indépendance sans zone urbaine), cela aboutit donc à une surestimation de la population « urbaine », celle-ci incluant les habitants de petits bourgs de faible densité, ayant des modes de vie et une culture essentiellement ruraux[39]. Ainsi, la compréhension du processus d'urbanisation au Brésil est pour l'auteur rendue impossible à cause de cette règle « unique au monde » (DESER, 2004) qui considère comme urbain tout siège de *município* (ville) et de district (village) quelles que soient ses caractéristiques structurelles et fonctionnelles. Sur un total de 5.507 sièges de municipes répertoriés au Brésil en 2000, 1.176 comptaient moins de 2.000 habitants, 3.887 moins de 10.000 et 4.642 moins de 20.000, tous avec un statut légal de ville, identique à celui attribué aux noyaux incontestables qui forment les régions métropolitaines. Outre les données quantitatives, l'équipe du DESER a cherché à prendre en compte le manque de certaines

[36] Le DESER, Departamento de Estudos Sócio-Econômicos Rurais, est une structure créée par des organisations d'agriculteurs familiaux qui effectue une systématisation de l'information, la réalisation de recherches et d'études, l'élaboration de propositions et de conseils aux organisations, mouvements, entités et institutions liées à l'agriculture familiale.
[37] Voir mise en garde dans le glossaire
[38] Veiga José Eli, *Cidades imaginárias; o Brasil é menos urbano do que se calcula*. Campinas, Autores Associados, 2002
[39] Ce décalage, et le prisme avec lequel il oblige à lire le rural, est aussi dénoncé par les francophones travaillant sur le sujet comme Magda Zanoni et Hugues Lamarche pour qui « il semble évident que dans ce champ de recherche qui se redessine, les catégories adoptées par l'IBGE doivent être repensées car elles ne contribuent pas à comprendre ce mouvement de la population rurale vers les petites villes et qu'en transformant en "ville" les petits espaces qui bénéficient des politiques publiques d'"urbanisation" elles accentuent la perception de tarissement et de perte de substance du milieu rural. » Zanoni Magda et Lamarche Hugues (coord.) *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement*. Éditions Karthala, 2001. 346p. - page 54

d'infrastructures ou indicateurs fonctionnels dans la définition de l'urbanité de certains noyaux : elle a ainsi « rayé » plus de 4.500 *município*s de la catégorie « urbains », expliquant que cela n'aurait pas de sens « d'imaginer que sont urbains des noyaux qui n'ont aucune loi de zonage, de plan directeur, de collecte des déchets, d'IPTU progressif, de propreté des rues, de voirie, d'assainissement (sans parler de musée ou de salle de spectacle) ? » (DESER, 2004, p.17). Il est intéressant de noter d'ores et déjà que certains équipements culturels sont considérés comme critère d'urbanité.

La catégorisation officielle ne convient plus à un rural brésilien qui change et a besoin de nouvelles frontières, et elle correspond à un héritage politique colonial (Sencébé et Cazella, 2014), qui pourrait s'apparenter à une « occultation » du rural. Ainsi, des définitions qui prennent davantage en compte les dimensions sociologiques sont proposées par les auteurs brésiliens, souvent en s'appuyant sur des auteurs français comme Roger Brunet ou Bernard Kayser[40]. Les dimensions démographiques sont également prises en compte. Lopes (1978, p.57) considérait dès les années 1970 que le recensement, distinguant la population urbaine selon le cadre administratif, n'était pas satisfaisant et il désignait comme urbaines les agglomérations d'au moins 5.000 habitants en parlant de « semi-rural » pour les noyaux se situant en deçà. De nombreux chercheurs brésiliens adoptent depuis le même présupposé, sur la base de nouveaux seuils, souvent 20.000 habitants (Zanoni et Lamarche, 2001 p.47 ; Martine et Garcia, 1987). Le socioéconomiste Ignacy Sachs considère, quant à lui, qu'au Brésil, il existe à la fois de vastes zones périurbaines abritant une population employée épisodiquement dans l'agriculture et de nombreux noyaux de *municípios* qui sont des bourgs ruraux. Ainsi il fait remonter le poids du rural au tiers de la population brésilienne (ajoutant 50 millions de personnes aux 34 millions comptabilisées par l'IBGE[41]).

Dans cette thèse, nous adopterons les définitions données par les chercheurs travaillant sur le même objet que nous : les jeunes ruraux. En effet, dans la littérature scientifique consacrée aux jeunes, les définitions du rural occupent toujours une place intéressante, adaptée à l'utilisation pratique qu'en fait le chercheur observant ce public qui vit au-delà des normalisations. Dans leurs définitions priment la notion de mode de vie, de perception et le lien à la terre (Wanderley, 2011[42] et Stropasolas, 2010[43]). De plus, si les chercheurs commencent à concevoir que le rural peut se définir autrement qu'en négatif par rapport à l'urbain et qu'il faut différencier les bourgs ruraux des villes, ce type de représentation n'est pas celle adoptée par les habitants. En effet pour les ruraux que nous avons rencontrés les critères de l'IBGE et de l'État fédéral sont aussi ceux du quotidien et ceux des imaginaires collectifs et individuels pour définir urbain et rural. Ainsi les noyaux centres de

[40] Cités par exemple dans « Dossiê Reflexões Sobre o Rural » TEIXEIRA, Márcio Antônio et LAGES Vinícius Nobre, *Transformações no Espaço Rural e a Geografia Rural: Idéias para Discussão*

[41] Sachs cité par Droulers Martine « Formes de la Croissance urbaine et environnement au Brésil » dans Dias Leila Christina Duarte; Raud Cecile, *Villes et régions au Brésil,* Paris, L'Harmattan, 2000. 218p.

[42] « Le milieu rural est un espace physique différencié, qui est un lieu de vie, c'est à dire un lieu où l'on vit (particularités de mode de vie et référence identitaire) et un lieu depuis lequel se voit et se vit le monde (citoyenneté de l'homme rural et insertion dans la société nationale). Au Brésil, la majorité des habitants des campagnes est composée par des individus ou groupes qui gardent, sous des formes variées, un lien patrimonial à la terre, dont ils tirent leur subsistance dans le présent et garantissent leur reproduction dans le futur. Il s'agit, plus spécifiquement, de familles d'agriculteurs et d'exploitants et de communautés traditionnelles de diverses origines. » Wanderley Maria de Nazareth « Edito » dans *Juventude na construção da agricultura do futuro, Agriculturas* vol 8 n.1, mars 2011, ASPTA, Leisa Brasil

[43] « Nous entendons espace rural, en premier lieu, un espace physique résultant spécialement de l'occupation d'un territoire, des formes de domination sociale qui ont pour base matérielle la structure de la propriété et de l'usage de la terre et autres ressources naturelles, comme l'eau, la conservation et l'usage social des paysages naturels et construits et des relations ville / campagne. » Stropasolas Valmir Luiz et Aguiar Vilenia Venancio Porte, « As problemáticas de gênero e geração nas comunidades rurais de Santa Catarina », dans Parry Scott, Rosineide Cordeiro e Marilda Menezes, *Gênero e geração em contextos rurais*, Florianopolis, ed Mulheres, 2010

*município*s sont la plupart du temps désignés comme « zone urbaine » ou « ville » par les habitants des zones rurales, quelle que soit leur taille. Inversement, souvent les gens des villes considèrent les villes de *l'interior* comme faisant partie d'un vaste ensemble « rural », lointain et aux caractéristiques marquées, les différenciant d'un vaste ensemble « littoral » lui aussi perçu comme homogène malgré sa grande diversité. Les détails et conséquences de cette perception du rural apparaîtront plus loin dans notre travail car leurs implications pour notre sujet sont importantes. Il est important de noter dès à présent que pour des questions pratiques (usage des statistiques) et méthodologiques (considérer comme rural ce que nos interlocuteurs considèrent comme tel) nous adopterons cette définition restreinte du rural n'incluant pas les bourgs.

Le rural brésilien a aussi été difficile à appréhender et définir pour nous parce qu'au-delà de ses définitions, ses réalités sont fondamentalement différentes de celles des espaces ruraux que nous pouvions connaître. Si l'on ne doit en aucun cas réduire la grande diversité des milieux ruraux françaises et *a fortiori* européennes ni celle sans doute encore plus grande des milieux ruraux brésiliens à des schématisations généralisatrices, il faut noter deux points majeurs sur lesquels ces deux grands ensembles diffèrent encore majoritairement : d'une part les structures spatiales (en Europe domine la structure villageoise et un maillage général de hameaux, bourgs, petites villes, moyennes villes, grandes villes, avec peu d'espaces « vides ») et d'autre part les secteurs d'activités considérés comme partie intégrante du rural (en Europe les situations où la population agricole ne constitue pas la majorité de la population rurale dominent désormais).

ң Structures spatiales : « Il n'existe pas de villages au Brésil ! »[44]

L'histoire de la formation du milieu rural brésilien diffère de l'histoire européenne. Le peuplement massif y est beaucoup plus récent et l'abondance d'espace, longtemps perçu comme inépuisable, a provoqué un étalement extrême, dans l'urbain comme dans le rural. Tout ruraliste européen ressent, en effet, un manque devant l'absence de la structure socio-spatiale du village qui constitue, en France notamment, la base religieuse, puis politique, et celle de la sociabilité locale et de l'espace de vie. Comme l'explique Marcel Jollivet dans sa préface au même ouvrage que celui où cette exclamation est rapportée (Zanoni et Lamarche, 2001, Préface), la paysannerie européenne s'est construite au sein de la « matrice féodale » qui n'a pas seulement créé une base foncière, mais fut aussi le « creuset des solidarités locales ». Les villages ne sont pas de simples regroupements de défricheurs mais ont aussi été à la base des « communautés paysannes, c'est à dire d'une organisation collective à la fois de l'appropriation et de l'utilisation du sol et de la vie en commun ».

Si l'entité de « *comunidade* » remplit en partie ce rôle social nous le verrons, l'absence de villages au Brésil est synonyme d'absence de la « commune rurale » en tant que structure détentrice du pouvoir municipal, accentuant la dépendance à la ville, même petite[45]. Il faut ainsi souligner à

[44] Exclamation de la chercheuse Nicole Eizner, du CNRS, Université Paris X-Nanterre, rapportée par Maria de Nazareth Baudel-Wanderley dans « Regards sur le rural brésilien » (dans Zanoni et Lamarche, 2001)

[45] « Au Brésil, il n'existe pas de communes rurales – à savoir des espaces et des communautés proprement rurales et en même temps détentrices du pouvoir municipal – termes qui, à la lumière des traditions historiques et des conceptions juridiques dominantes dans ce pays, apparaissent comme opposés et contradictoires. Attribuer le pouvoir municipal à un groupement suppose automatiquement

quel point la vie politique et les infrastructures, puisque c'est en partie ce qui va influencer notre objet, sont intrinsèquement urbano-centrées.

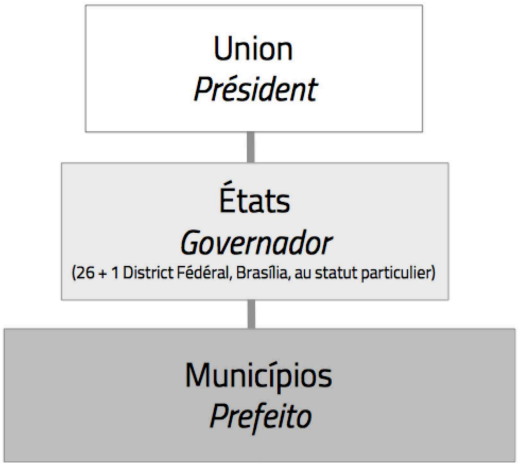


Illustration 4: Structure politico-administrative brésilienne

La législation brésilienne privilégie les fonctions politiques et administratives exercées à partir de la ville. Avec ces fonctions centralisatrices, elle est souvent l'unique pourvoyeur des services, publics comme privés et concentre à l'extrême la distribution d'équipements. De fait, dans l'espace rural, le peuplement est rare, dispersé, et « s'il existe de petites agglomérations elles ne seront pas nécessairement inscrites dans la structure politico-administrative et ne bénéficieront pas toujours des infrastructures et offres de biens et services qui pourraient les distinguer » (op. cit. p.32). Il existe de plus une large fracture spatiale, liée aux distances, à la littoralisation et à l'étalement du peuplement. Si en France par exemple un espace rural même « reculé » est toujours à moins de 200 km d'une grande ville, cela fait sourire les Brésiliens pour qui le mot *interior* est un synonyme littéral de « zone rurale ». En effet, les dichotomies sont si fortes entre littoral urbanisé et « intérieur », que tout ce « reste » du territoire national allant des premières centaines aux plusieurs milliers de kilomètres de cet « hinterland » est souvent considéré comme un grenier, une frange rurale, même si elle peut être ponctuée de centres urbains.

Le processus de production des espaces ruraux brésiliens (influencé par le rôle de l'État, du temps, de la taille du pays, de la culture, le rôle de la division du travail...) a abouti à des structures spatiales singulières, l'habitat étant généralement très dispersé et se regroupant soit sous forme coagulaire, soit sous forme linéaire[46]. Le géographe brésilien Brandão a, en 1995, tenté une classification des structures rurales dans son ouvrage *A partilha da vida* et il propose une explication graduée des termes suivants, du moins « humanisé » jusqu'à l'urbain :

. Sertão : « c'est le lieu où par opposition aux campagnes couvertes de forêts, il n'existe que des forêts sans campagne, certaines impénétrables, de part et d'autre de la Serra » (p.62). C'est une zone reculée, isolée et difficilement accessible, rappelant le wilderness américain.
. Sitio : « le sertão se transforme : il est conquis et cède sa place au monde où l'on habite et travaille comme paysan » (p.64). C'est aussi un synonyme de ferme ou maison rurale ;
. Bairro : « vu comme un endroit pleinement rural, mais non plus sauvage, et il est le lieu de vie vers lequel converge le travail paysan, le lieu qui rend stable la culture rurale et qui permet de rendre communautaire la vie familiale des sitios » (p.66). Sur nos terrains nous avons pu constater que le mot comunidade (communauté) recouvrait cette acception, chaque communauté ayant son propre nom, son église et sa vie sociale[47].
. Vila : « lieu où convergent les bairros. Ainsi, de même que les bairros sont vus, un à un, comme une conquête du travail sur le sertão, la vila est comme un prolongement du bairro et un prolongement de la ville sur lui » (p.69). Ce

la reconnaissance de sa condition de ville. […]. Par définition, le "rural" suppose la dispersion de la population, l'absence de pouvoirs publics sur son espace et même l'absence de la majorité de ces biens et services naturellement concentrés en zone urbaine. En conséquence le "rural" fait toujours référence à la ville, il est en est sa périphérie spatiale précaire, et en dépend du point de vue politique, économique et social » (Zanoni et Lamarche, 2001, p.37)

[46] Muller, 1951, p.173 et 175, cité par Wanderley dans Zanoni et Lamarche, 2001, p.30 : coagulaire : « les maisons bien qu'isolées sont suffisamment proches pour créer une tâche de plus forte intensité dans la dispersion dominante » ; linéaire : « les maisons, bien qu'éloignées les unes des autres, conservent un relatif alignement, en suivant le tracé des routes et des rivières »

[47] Pour Maria de Nazareth Baudel-Wanderley les *bairros* ruraux « ne possède pas le degré d'autonomie, même relative, qui caractérise la vie sociale des "villages" européens, et peuvent être comparés, de façon plus appropriée à de petits noyaux de voisinage » Idem p.31

serait une sorte d'intermédiaire entre le village et la ville mais, de fait, nous n'avons que très peu constaté l'existence de villes moyennes jouant un rôle de relais sur les territoires.
. Cidade : « espace d'échanges opposé au bairro et à la vila, domaines de la culture », ville. Notons l'assimilation à nouveau faite entre culture et urbanité.

On peut en partie synthétiser cette comparaison des structures spatiales par un croquis d'observation qui, s'il ne reflète pas la diversité interne aux réalités nationales (la proportion d'espaces naturels et cultivés, ainsi que la taille des exploitations et la densité de peuplement est très variable selon les régions), est une schématisation visant à clarifier et incarner des observations générales :

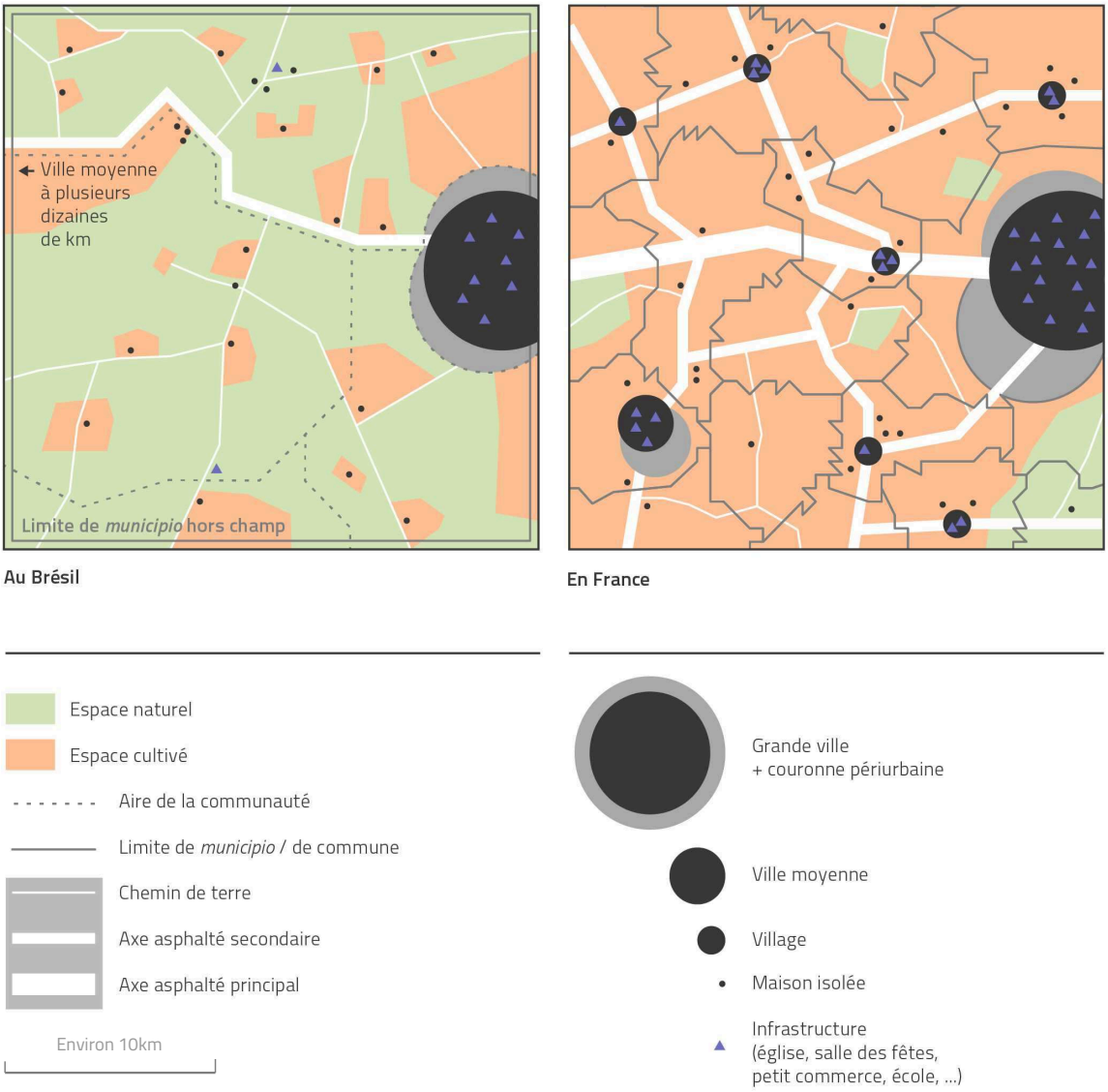


Illustration 5: Schématisation de structures spatiales rurales (réalisation : H. et N. Chauveau, 2017)

On y constate que le maillage routier a une densité bien plus faible au Brésil et surtout qu'il y est peu asphalté. Le degré d'artificialisation des terres est beaucoup plus élevé en France, avec de nombreuses routes, des aires habitées plus denses et une agriculture consommatrice d'espace. Au Brésil, bien que de nombreuses régions présentent des *latifundios* étendus, les exploitations se trouvent le plus souvent autour des habitations qui sont ainsi éclatées sur le territoire. L'entité

« communauté » peut y être très étendue et n'avoir pour centralité qu'un petit pôle d'infrastructures (une église, un « salão de festa », une école plus rarement) sans concentration d'habitations à ses alentours, sans indépendance administrative et politique et possédant très rarement un commerce ou un autre service. En France on observe un maillage municipal dense, avec des villes moyennes, de nombreux villages peu étendus concentrant les services et la population tandis que le *município* brésilien peut avoir une superficie immense, sa centralité devant être assumée par une ville d'une certaine taille, élément dont la distribution est là aussi peu dense.

La structure spatiale du monde rural brésilien, avec ses caractéristiques de dispersion, sa faible densité socioéconomique et culturelle et son absence d'infrastructures politiques est à relier à la forme avec laquelle s'est déroulé le développement capitaliste dans ces espaces, caractérisée par l'alliance entre « ancien régime » (forces sociales héritées du passé colonial) et secteurs liés à une modernisation radicale et socialement conservatrice de l'agriculture (agriculture patronale, secteurs industriels de grande ampleur). Selon Wanderley[48], cette alliance a permis le maintien d'une structure foncière concentrée, avec l'hégémonie des *latifundiários* et la mainmise d'un pouvoir politique patrimonialiste : « C'est le processus d'urbanisation brésilien lui-même qui doit être remis en question, par ce qu'il n'a pas offert à la société dans son ensemble, et à sa partie rurale en particulier. » (Wanderley, 2012, p.8) Le sociologue Florestan Fernandes, dont Wanderley reprends les travaux, analysait l'existence d'une « dépendance dans la dépendance », le capitalisme agraire brésilien s'inscrivant dans un système économique urbano-industriel lui-même soumis au capitalisme international[49]. Une réforme agraire structurelle du pays n'ayant pas eu lieu, ainsi que la démocratisation de l'accès au pouvoir et aux ressources, cela a contribué au maintient d'un espace rural dominé, infériorisé, vidé, hiérarchisé selon les secteurs composants cette alliance, qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Cette structure spatiale trouve également à la fois ses causes et ses conséquences dans un autre élément différentiel déterminant : la place de l'agriculture dans le rural.

ꟷ L'importance du secteur agricole

Être rurale sans avoir de lien personnel ni familial à l'agriculture n'avait pour nous jamais semblé antithétique mais n'a cessé d'étonner nos interlocuteurs brésiliens, jeunes comme moins jeunes, ruraux comme urbains. En effet, dans la définition du rural, le profil économique est beaucoup plus souvent mis en avant qu'en Europe, de la part du législateur, du professeur, des étudiants, des acteurs ou des jeunes ruraux. On considère généralement que ce qui différencie fondamentalement le rural de l'urbain est dans l'ordre : l'activité économique pratiquée, la superficie laissée à l'agricole, la densité en infrastructures et enfin la démographie ; et il est encore difficile d'admettre la multifonctionnalité des territoires ruraux, même si celle-ci fait partie du débat académique.

De fait, les migrations pendulaires, les néo-ruraux, les activités tertiaires ou secondaires

[48]Wanderley Maria de Nazareth, « A sociologia do mundo rural e as questões da sociedade no brasil contemporâneo », *Ruris - Revista do Centro de Estudos Rurais* - UNICAMP, v. 4, n. 1, 2012
[49]Fernandes Florestan, *A sociologia numa era de revolução social*, São Paulo, Nacional. Coleção Biblioteca Universitária, Série 2a, Ciências Sociais, 12, 1963

faisant vivre les bourgs, les services publics employant et répondant aux besoins des populations rurales, les projets de vie ruraux non-agricoles, sont des réalités extrêmement marginales au Brésil. C'est d'ailleurs un des facteurs de l'exode des jeunes ruraux vers les villes. En effet, sur les 615 jeunes entre 15 et 24 ans des aires rurales de l'État de Pernambuco, interrogés par Maria de Nazareth Baudel Wanderley[50] seulement 28 (soit 4,6%) désirent travailler dans l'agriculture alors que 280 (soit 45,5%) déclarent que s'ils le pouvaient, ils resteraient vivre dans leur communauté rurale. La vulnérabilité du petit agriculteur dans le Brésil d'aujourd'hui, l'aspect aléatoire et incertain des résultats de son travail, ainsi que la nature ingrate du travail agricole et le manque de terres sont les facteurs *a priori* les plus évidents de la migration des jeunes ruraux. L'idée que l'agriculture ne subvient pas aux besoins (ce qui est un idée généralement admise, que cela soit une réalité ou non), les systèmes de production aujourd'hui dominants (qui permettent très peu de temps de loisirs et ne garantissent pas de salaire fixe) et l'image du monde agricole (*a priori* difficilement conciliable avec celle de la jeunesse et de la vie dans une société de consommation moderne portée par des interactions plus fréquentes avec les villes) n'invitent pas aux vocations d'agriculteurs. Ce lien à l'agriculture et l'absence d'alternatives poussent de nombreux jeunes au départ, notamment ceux en quête d'un revenu stable (Savian, 2011). L'association exclusive et systématique du rural avec l'agricole est également flagrante dans le cas des politiques publiques. Dans ce pays où un quart du Produit Intérieur Brut (PIB) provient du secteur agro-industriel, et où les « centres » ont longtemps vu l' « intérieur » comme un simple garde-manger, les politiques de développement rural n'ont jamais vraiment traité le monde rural sur d'autres plans qu'agricole, nous y reviendrons dans le Chapitre 4. De plus, les politiques récentes comme le Programme de Renforcement de l'Agriculture Familiale[51] par exemple, ont pour objectif l' « inclusion productive », avec une concentration des moyens sur l'intégration à un modèle productiviste, consommateur d'intrants et de technologies modernes, ce qui met d'autant plus en péril l'équilibre des espaces ruraux.

Selon l'IBGE, plus de 70% de la population rurale déclare travailler dans le secteur agricole[52] (contre 10,9% en France selon l'INSEE en 2006). Avec les précautions nécessaires, il faut rappeler que si ces chiffres incluaient les bourgs et les petits *município*s comme le demandent de nombreux chercheurs, cette proportion baisserait sans doute, révélant un rural pas si exclusivement agricole que cela. De plus, la tendance est clairement à la baisse de cette proportion, les activités non-agricoles croissant fortement[53]. Mais ces chiffres n'existent pas encore et les entretiens et observations permettent d'affirmer qu'en termes de représentation, les ruraux s'identifiant comme tels sont à une immense majorité des habitants vivant de l'activité agricole. Enfin, le manque de services provoque un déficit d'offre d'emplois non-agricoles, même dans les *município*s ruraux.

Voici le cadre global dans lequel se définit le rural et comment il s'incarne concrètement. Mais quels sont les débats actuels au Brésil autour des ruralités, au-delà de celui de leur définition ? Comment se pose la question de l' « exode rural » encore très invoqué ? Comment évoluent les représentations ? Qu'entendons-nous par recomposition des territoires ?

[50] Wanderley Maria de Nazareth, « Jovens rurais de pequenos minicipios de Pernambuco : que sonhos para o futuro » dans Carneiro Maria José, Castro Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p. - p.26
[51] PRONAF, Programa de Fortalecimento da Agricultura Familiar
[52] Mattei Lauro, « Emprego agrícola: cenários e tendências », *Estudos avançados* 29 (85), 2015, p.40
[53] Graziano da Silva, *Velhos e novos mitos do rural brasileiro*, 2001.

2/ Les débats actuels

On commence à le voir, notre réflexion s'inscrit dans des enjeux larges qui, s'il ne s'agit pas de les explorer tous, doivent être expliqués. L'exode des jeunes est sans conteste une préoccupation majeure qu'il faut questionner, tout comme celle des mutations du rural dont il faut poser les grandes lignes. Enfin, nous définirons ce qu'est pour nous la recomposition territoriale que nous souhaitons analyser dans la suite de ce travail, en rappelant la notion de territoire.

ꟷ L'exode rural et la place des jeunes

La population brésilienne a plus que décuplé en un siècle, passant de 16 millions d'habitants en 1900 à 160 millions à la veille de l'an 2000 puis à 206 millions aujourd'hui. En une génération, le pays est passé (selon les critères de l'IBGE) de deux tiers de population rurale à deux tiers de population urbaine et l'exode rural a été particulièrement brutal : depuis les années 1960, chaque année près de 1,5 millions de personnes quittent le milieu rural, toujours selon l'IBGE, provoquant une impressionnante explosion urbaine (Droulers dans Dias et Raud, 2000). Le Brésil traverserait ainsi la même phase qu'ont connu l'Europe ou les États-Unis un siècle ou un demi-siècle auparavant, un exode rural lié à la mécanisation et à la mutation des systèmes de communication (Claval dans Dias et Raud, 2000, p.8). Ce processus a eu plusieurs phases. Dans les années 1970, l'exode fut très intense et produisait essentiellement des mouvements inter-régionaux ; dans les années 1980, le rythme de départ a diminué en même temps que celui du rythme de modernisation de l'agriculture. Durant cette période, les mouvements étaient davantage intra-régionaux, faisant aussi croître les capitales fédérales, les moyennes et petites villes de l'intérieur, et plus seulement les mégapoles carioca et paulista (Graziano da Silva, 2002).

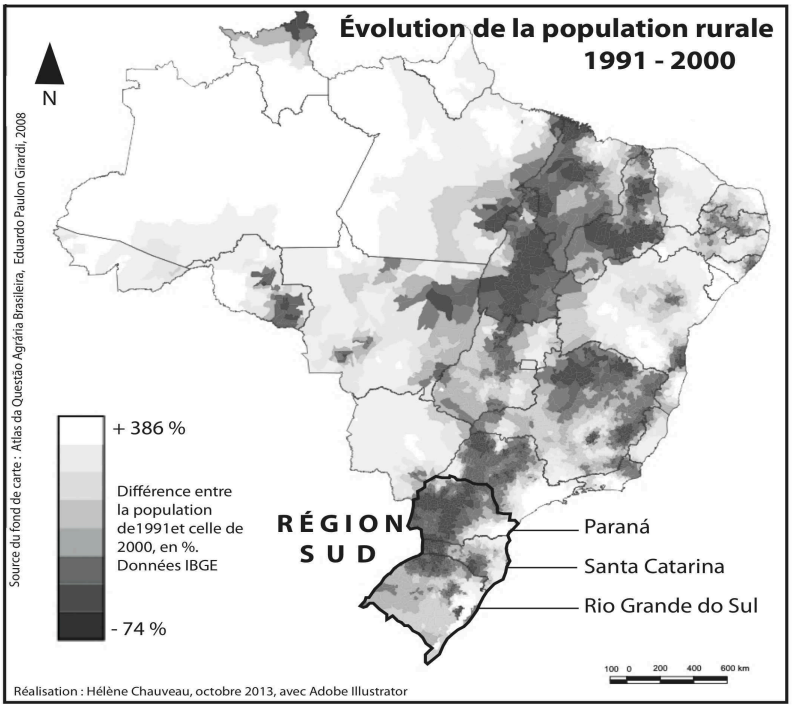


Illustration 6: Contexte démographique rural brésilien à la fin du XXe siècle

Dans les décennies suivantes et jusqu'à aujourd'hui l'exode a continué et atteint surtout un grand nombre de petits agriculteurs, ceux qui ne sont pas propriétaires ou ne dégagent pas suffisamment de revenus pour se maintenir (Wanderley, 2009). Pour de nombreux acteurs rencontrés, ainsi que pour les auteurs ayant travaillé sur le Sud du pays, le phénomène est donc en grande partie à imputer à la structure foncière dominante dans le pays, car le nombre d'exploitations est quant à lui

stable (Vinholi et Martins dans Martins, Sanchez et Welter, 2012). Cette migration prend des formes et a une intensité différente selon les zones. Globalement le Sud du Brésil présente un exode qui a été très fort encore au début des années 2000, qui s'apaise aujourd'hui car les populations ont durablement diminué. Celui-ci y est caractérisé par une fuite de la pauvreté, liée à la crise d'un modèle faisant coexister agriculture familiale et agro-industrie. Dans ce cas de figure la rupture du processus de succession générationnelle démultiplie le phénomène de migration.

Les jeunes souffrent souvent d'une surcharge de travail imposée par la dépendance aux agro-industries (Stropasolas, 2011). Ils sont donc souvent candidats au départ et les enquêtes et recherches menées suggèrent que, outre la dimension économique, les jeunes sont en demande de changements dans la condition sociale et dans les valeurs qui fondent les relations de genre et de génération dans le rural. Ne trouvant pas l'espace pour ces changements dans leurs communautés rurales, ils partent vers les centres-bourgs « urbains » de leurs *municípios* ou vers de plus grandes villes (Stropasolas, 2006, p.173). Ainsi même si la diminution de la population en milieu rural perd aujourd'hui de son intensité en valeur absolue, l'exode rural continue avec de nouveaux traits qui ont pour conséquence une forte masculinisation et un vieillissement de la population rurale, particulièrement dans la région Sud du pays où les pertes de population rurale sont importantes. Il s'agit ici de la population rurale « agricole », vivant dans les *comunidades* rurales considérées et comptabilisées comme telles, et non nécessairement de population rurale en général si on y inclut celle des petits *municípios*, qui ont plutôt tendance à gagner de la population.

Comme les auteurs le notent souvent « l'exode était plus intense dans la décennie 1980 mais il était plus équilibré, aujourd'hui, les politiques publiques (comme celles pour la retraite rurale) ont augmenté les possibilités de rester en milieu rural pour les plus vieux. Mais les jeunes voient encore les villes comme un avenir prometteur »[54]. Si au début du processus de migration rural-urbain au Brésil ce sont donc des familles entières qui prenaient la route des grands centres urbains, aujourd'hui bien souvent les jeunes partent seuls, parfois poussés par leurs parents, pour tenter « d'avoir une vie meilleure » ou « d'être quelqu'un », des expressions que l'on entend souvent. Des facteurs spécifiques liés à la condition du jeune dans le noyau familial ou la société rurale (manque d'opportunité, d'autonomie, de responsabilité, dépendance, conflits familiaux, problèmes de succession) et les inégalités de mode de vie entre rural et urbain au Brésil entrainent particulièrement les jeunes vers les villes. Selon Maria de Nazareth Baudel Wanderley, non seulement la nature même de l'unité familiale de production tend à provoquer la sortie d'un certain nombre d'enfants qui ne peuvent pas être gardés à l'intérieur de l'exploitation, mais la situation est d'autant plus alarmante quand aucun enfant n'est intéressé ou n'a les conditions d'assumer l'exploitation familiale, qui ainsi cesse donc d'exister en tant que telle dans la génération suivante, et quand le fait de rester est à son tour considéré comme le choix « par défaut » (Wanderley, 2011).

La pyramide des âges est ainsi déséquilibrée : pour les 0-14 ans, la réduction de la population reflète une baisse de la natalité, entre 15 et 24 ans c'est la migration des jeunes, entre 25 et 59 ans la réduction existe mais elle est bien moindre et après 60 ans, la population augmente et les genres se rééquilibrent (c'est la seule tranche d'âge où les femmes sont plus nombreuses que les hommes). Ainsi les départs renforcent le vieillissement de la population rurale (Froehlich, Rauber,

[54] Par exemple ici Froehlich José Marcos, Rauber Cassiane da Costa, Carpes Rocardo Howes, Toebe Marcos, « Êxodo seletivo, masculinização e envelhecimento da população rural na região central do RS », *Ciência Rural,* Santa Maria, v.41, n.9, p.1674-1680, setembro 2011

Carpes, Toebe, 2011), les communautés rurales perdent leurs « forces vives ». La problématique devient alors double pour les décideurs : « si la jeunesse est en passe de devenir un public stratégique pour le développement rural, en revanche, le nombre de personnes pouvant jouer ce rôle dans les communautés diminue de jour en jour car quand ils atteignent cet âge les jeunes refusent d'assumer ce statut social dans les zones rurales et migrent vers les villes à la recherche d'une alternative » (Stropasolas et Aguiar, 2010). Les causes qui poussent les jeunes au départ sont multiples et Valmir Stropasolas et Vilenia Aguiar les résument ainsi dans leur article « As problematicas de gênero e geração nas comunidades rurais de Santa Catarina » (dans Scott, Cordeiro, Menezes, 2010) que nous avons synthétisé dans le tableau page suivante. On y voit que les filles sont particulièrement concernées, notamment à cause des relations à l'intérieur même de la famille. Pour elles « le choix entre "campagne et ville" ne constitue pas seulement un choix de lieu de vie mais un jeu de relation entre "dépendance et indépendance" » (Stropasolas, 2010, p.282).

Aspects généraux impliqués dans la migration des jeunes et des femmes des communautés rurales, liés aux conditions...	… de l'agriculture	Vulnérabilité de l'agriculture	En relation au climat : intempéries
			En relation au marché : basse rentabilité, manque d'incitation
			Plus ou moins conforme à l'efficacité du système de production adopté : vulnérabilité à la chute des prix, augmentation des coûts
		Pénibilité du travail dans l'agriculture	Effort physique qui demande une main d'œuvre pour des travaux difficiles physiquement (sens donné à « pesant » dans le Planalto)
			Fait d'être sans temps libre car le système de production est plus intensif (sens donné à « pesant » dans l'Oeste Catarinense)
			« Pesant », sale et lourd pour les filles
		Structure foncière	Manque ou insuffisance de terres pour maintenir toute la famille
			Oeste > pression sur la terre
			Planalto > structure foncière très concentrée
	… du milieu rural	Revenu stable	Absence d'un revenu sûr
			Absence d'un revenu fixe
			Absence d'un revenu de fréquence mensuelle
		Condition de l'infrastructure	Mobilité (transport, routes, distances)
			Exclusion digitale
			Conséquences : isolement social, difficulté à concrétiser les redéfinitions de valeurs vécues et l' « élargissement du monde »
		Loisir	Absence ou peu d'options
			Encore davantage pour filles qui ont moins d'options et moins de liberté d'y accéder
			Cercle vicieux des autorités arguant que le nombre réduit de jeunes ne justifie pas d'investissement
	...du / de la jeune dans l'unité familiale	Division du travail dans l'unité familiale	Sphère domestique / Travail « productif »
			Attraction par la ville
		Manque d'opportunité	Absence d'alternatives de production
			Aval des parents
			Possibilité d'accès aux facteurs de production, à la connaissance et aux informations
		Manque d'autonomie	Dans l'exécution de ses projets
			Manque de valorisation par les parents, aucune possibilité de prendre part aux décisions, d'avoir une autonomie d'action
			Dépendance financière
			Dépendance morale et symbolique
		Condition ou non de successeur	Détermine différentes insertions et intérêts
			Planalto > se fait via la concession d'une petite partie de la propriété
			Oeste > transmission progressive
			Très fort biais de genre : les filles ne sont pas préparées ni incitées à rester sur la propriété

Tableau 1: Aspects généraux impliqués dans la migration des jeunes et des femmes des communautés rurales, liés aux conditions de l'agriculture, du milieu rural, et du jeune dans l'unité familiale. D'après Aguiar et Stropasolas, 2010

Le processus de masculinisation de la population rurale agricole est aujourd'hui une réalité flagrante dans de nombreuses régions du Brésil, parmi lesquelles le Planalto et les « régions coloniales » du Sud[55], comme elle a pu l'être en Europe[56] et en Asie[57]. L'exode vers les villes[58] est aussi dû à des facteurs plus globaux, comme la difficulté de se lancer dans l'activité agricole, et celle de trouver d'autres types d'emplois. Ainsi, même pour ceux que le secteur agricole attire, il est difficile de se lancer : les problèmes fonciers, les mécanismes de succession, le manque de terre obligent beaucoup à renoncer. Ainsi la nécessité de travailler se fond avec celle de migrer vers la ville, étant donné le manque d'opportunités professionnelles alternatives en milieu rural. On retrouve cet aspect dans les données de l'enquête *Perfil da Juventude Brasileira*[59]. Pour le Rio Grande do Sul par exemple, seuls 17% des fils d'agriculteurs veulent se consacrer à l'activité agricole, alors que pourtant presque la moitié des jeunes souhaiteraient rester dans leur localité rurale d'origine (parfois considérée comme urbaine mais aux caractéristiques rurales). Ainsi l'affirmation d'un projet professionnel impose la migration, au-delà d'un possible attachement à la vie en milieu rural (Wanderley, 2011). Le problème de l'alternative à l'agriculture est à son tour lié à un autre problème poussant les jeunes au départ, celui du manque de structures scolaires. En effet, il est rare de pouvoir continuer son cursus scolaire dans une petite ville une fois passé l'équivalent du brevet des collèges, et les structures existantes sont précaires (Wanderley, 2011). C'est donc parfois la poursuite des études qui poussent les jeunes dans les villes lointaines. Or, lorsqu'ils sont partis, ils reviennent rarement, notamment parce que l'enseignement reçu en ville les invite rarement à choisir la vie rurale[60]. En effet, l'enseignement majoritaire n'est en rien adapté aux réalités sociales rurales (Castro, 2009, p.247). Par ailleurs il est commun de penser que pour être agriculteur il n'est pas nécessaire d'étudier et qu'ainsi, si l'on a fait des études, ce n'est pas pour devenir agriculteur[61]. Il existe cependant de nombreuses initiatives d'éducation dans le / et au rural [*educação no/do campo*], et des avancées significatives[62].

[55]La masculinisation des communautés rurales brésiliennes est globale, la proportion garçons / filles est passée de 1,0 en 1970 à 1,10 en 2000. Il faut cependant rappeler les différences territoriales face à ce phénomène. Si dans le Sud du Brésil la masculinisation est une réalité, c'est l'inverse dans le Nordeste, où la dynamique démographique rurale est plus proche de celle des pays d'Afrique : dans ces territoires plus pauvres ce sont les hommes qui partent vendre leur force de travail dans les centres urbains ou dans les régions de plantation, et ils ne reviennent que quelques mois par an ou après plusieurs années d'expatriation, laissant ainsi la propriété, la famille, les terres sous la responsabilité des femmes (Paulilo, 2013). Ce qu'on appelle l' « exode sélectif » est lié à la place laissée à la femme dans les cultures rurales brésiliennes aujourd'hui encore. En plus du désintérêt des filles pour l'activité agricole (étant donné le peu de considération généralement donné à leur avis dans les noyaux familiaux et le peu de chance qu'elles ont d'hériter de la terre), celles-ci souffrent d'un modèle encore très fortement patriarcal. Pour approfondir cette thématique voir notre article « La place des filles dans les débats sur l'agriculture familiale au Brésil », publié dans le Bulletin de l'Association des Géographes Français (BAGF) en 2015

[56] Voir notamment Bourdieu, *Le Bal des célibataires*, 2002

[57] Pour le cas de la Chine par exemple voir Thorborg Marina, Ruiz-Lescot Nicolas. "Où sont passées toutes les jeunes filles ?". In: Perspectives chinoises. N°86, 2004. pp. 2-12.

[58] Métropoles (nationales comme São Paulo ou locales comme Florianopolis ou Porto Alegre dans la région observée) ou villes moyennes locales (ici Lages, Chapeco, Santa Maria). Il y a peu de migration en dehors du pays.

[59] Carneiro Maria José « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo, Branco, 2005

[60] « En ce qui concerne la qualité, la nature de l'éducation nature offerte à la jeunesse rurale fait l'objet d'un intense débat dans la société brésilienne. Il y a un certain consensus quand il s'agit de critiquer la transmission du savoir qui ignore et exclut la culture rurale dans laquelle les jeunes sont insérés, ce qui peu accentuer le sentiment d'infériorité et d'isolement. Cependant, cette position ne peut se traduire non plus par la demande d'un enseignement individualisé, adapté uniquement aux activités agricoles, sachant que les enfants sont aussi éduqués par les familles rurales à aller vers les villes et, surtout, qu'ils ont droit à la culture universelle » Maria de Nazareth Baudel Wanderley, Édito à la revue Juventude na construção da agricultura do futuro *Agriculturas* vol 8 n.1, mars 2011, ASPTA, Leisa Brasil

[61] Cette vision est souvent partagée par les gestionnaires des écoles rurales elles-mêmes, comme celle que nous avons visitée à Lages en 2013, une école itinérante concernant environ 300 jeunes des noyaux ruraux de ce *município* très étendu. Antonio, son gestionnaire, nous explique que « avant 1984 il n'y avait rien du tout pour tous les enfants des zones rurales du *município*, ils n'allaient pas à l'école car il n'y en avait qu'en ville et que c'était bien trop loin. Notre objectif au départ a vraiment été de limiter l'exode rural. Aujourd'hui on se rend compte que notre rôle c'est plutôt de les éduquer pour qu'ils n'aient pas trop de difficulté à s'intégrer en ville ensuite ».

[62]Voir l'expérience des UFFS conquises par les mouvements sociaux dans les régions ouest des trois États du Sud.

Nous verrons dans la troisième partie que la question de l'exode rural et/ou agricole est complexe mais elle prend part sans nul doute aux débats autour du monde rural brésilien actuel, alimentés également par une série d'autres mutations, en particulier liées aux représentations.

▶ Des représentations qui évoluent

> « Le rural apparaît encore au Brésil comme un vestige du passé et fait figure du laissé pour compte d'une industrialisation dont on attend qu'elle résolve à elle seule le problème de la pauvreté. On découvre, au contraire, aujourd'hui que le développement d'un rural moderne – à la fois agricole et non-agricole – dynamique peut être la condition même d'un développement urbain maitrisé. » Jollivet Marcel, « Préface », Zanoni Magda et Lamarche Hugues (coord.) *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement*, 2001, p.13

Jusqu'à il y a peu, et toujours pour beaucoup de citoyens brésiliens, le rural est perçu majoritairement comme « en retard » et source de problèmes sociaux comme l'exode et la misère. Il faut fuir cet espace, aller chercher sa chance ailleurs, ceux qui restent sont ceux qui ont échoué ou n'ont pas eu l'opportunité et l'intelligence de partir. Ce discours est porté aussi bien par les médias, que par l'institution scolaire ou les parents des jeunes eux-mêmes (nous reviendrons sur ces discours aux Chapitres 5 et 6). Les figures populaires de Radicci, Chico Bento et Jeca Tatu cristallisent la caricature faite de l'habitant répandue traditionnellement dans l'imaginaire collectif brésilien, et révèlent en filigrane une autre facette de l' « occultation » du rural.



Illustration 7: Un habitant du rural historiquement caricaturé dans l'imaginaire collectif.
1 : Radicci, personnage de bande dessinée d'origine italienne (*colono* du Rio Grande do Sul donc également *gaúcho*), alcoolique, vulgaire et mangeur invétéré de churrasco.
2 : Chico Bento, petit garçon paysan de la bande dessinée A turma da Monica, invariablement simplet, naïf et admirateur oisif de la nature.
3 : Jeca Tatu, personnage littéraire incarné au cinéma par le comédien Mazzaropi, ignorant et perfide, généralement mal attentionné.
On notera dans les trois cas la représentation avec le chapeau (*gaúcho* ou de paille). Dans ces figures populaires, les femmes sont absentes ou stéréotypées : mégère dans Radicci, source de conflits dans Chico Bento et Jeca Tatu.

Face aux limites du modèle brésilien d'urbanisation, le rural est aujourd'hui revalorisé comme territoire d'autres possibles et la tendance historique du vase communiquant vidant les campagnes et remplissant les *favelas* et *morros* semble se renverser petit à petit. L'évolution des milieux ruraux et notamment l'avènement d'une parité territoriale peut permettre à ce pays de se singulariser, de combattre ses démons de toujours (inégalité, instabilité), de répondre aux problèmes des villes (engorgement, difficulté d'insertion, d'exercice de la citoyenneté, perte de sens, nouvelles attentes en suspens) et ainsi de faire émerger un modèle original. Cette inflexion n'est certes pas majoritaire (et son évocation laisse encore dubitatifs la majorité des Brésiliens), mais elle est réelle, prend de l'ampleur et plusieurs tendances distinctes semblent aller dans ce sens. Ce sont notamment les mouvements sociaux, avec l'engagement des femmes et des jeunes, qui œuvrent pour la resignification du rural comme espace allant au-delà de la production, incluant des modes de vie, des cultures, des patrimoines et comme étant des territoires d'appartenance et d'identité. Nous reviendrons sur ces éléments, les approches théoriques de la recomposition et ses indices empiriques au Chapitre 6, mais il nous paraissait important de les dévoiler synthétiquement en amont afin de contextualiser la suite de l'analyse.

L'agroécologie, dont le développement au Brésil est intimement lié à la société civile et à la mise en place de méthodes participatives d'action, semble une réponse à quelques impasses actuelles du rural. Ce modèle, tel qu'il est pensé au Brésil, promeut l'agriculture familiale en dépassant la dépendance mise en place par les négoces et propose un usage différent de la main d'œuvre dans l'agriculture[63]. La modification du modèle de production et la transition vers l'agroécologie joue un rôle important dans le changement de condition de vie des femmes[64] et permet souvent une plus grande implication des jeunes dans la propriété, insérant son travail dans l'unité productive de la famille et facilitant son accès aux associations et coopératives (Aguiar et Stropasolas, 2010). Le Sud du Brésil est particulièrement pertinent pour l'observation de ces alternatives puisqu'il concentre un grand nombre de marchés paysans, d'associations de producteurs agroécologiques, de dynamiques de formations, de conscientisation du grand public, de mise en place d'alternatives de commercialisation, de mécanismes de certification participative. Ces organisations sont pour beaucoup pionnières et sont devenues des références continentales, voire mondiales, aujourd'hui. C'est le cas notamment de l'AGRECO (Association des Agriculteurs Ecologiques des Encostas da Serra Geral, entre Florianopolis et Lages), du Réseau Ecovida (qui fait de la certification participative dans les trois États du Sud), d'EcoSerra (coopérative de producteurs de la région de Lages), des Groupes de Production et de Résistance de la PJR (Pastorale de la Jeunesse Rurale, surtout dans l'Oeste Catarinense). Bien que l'adhésion à l'agroécologie soit très minoritaire au Brésil par rapport au poids qu'occupe l'agriculture familiale[65], ces organisations

[63] « Pour rompre les chaînes de la dépendance avec les chaînes productives de l'agronégoce, le potentiel créatif et l'impulsion à l'innovation de la jeunesse même sont débloqués et canalisés par le développement d'opportunités de travail de de revenus basées sur la valorisation des ressources économiques, environnementales et socio-culturelles présentes sur les territoires ruraux. C'est dans ce sens que l'agroécologie est assimilée par les mouvements de jeunesse rurale comme une référence théorique et méthodologique pour la transformation d'un monde rural en un espace accueillant une affirmation identitaire, la construction de la citoyenneté et de nouvelles formes d'intégration économique et d'émancipation sociale » Petersen Paulo, « Édito », Juventude na construção da agricultura do futuro, Agriculturas vol 8 n.1, mars 2011, ASPTA, Leisa Brasil

[64] Nicole Fossile Alvez, *Ressignificação dos papeis sociais de mulheres na agricultura familiar de base agroecologica*, Florianópolis, CCA, PGA-LAF, 2016

[65] Voir Cazella, Schmitt Filho, River, Bosa, Magnanti et Chauveau, « Perspectives critiques de l'agroécologie au Brésil » à paraître dans l'ouvrage *25 ans de Dynamiques Rurales*, PUM, 2017

contribuent, chacune avec sa méthodologie, son domaine et son espace d'action, aux recompositions des territoires en répondant aux nouvelles attentes des citadins pour les campagnes et en offrant aux jeunes des alternatives de production et de mode de vie que nous approfondirons avec leurs témoignages.

La **multifonctionnalité** du milieu rural et la **pluriactivité** font aussi désormais partie des débats ruralistes au Brésil. José Graziano da Silva, agronome, actuel directeur général de la FAO, défend la création d'emplois non-agricoles en milieu rural comme étant l' « unique stratégie possible capable de, simultanément, retenir la population pauvre sur son lieu actuel de vie et en même temps d'augmenter ses revenus » (Graziano da Silva, 1999). Il a largement contribué aux débats sur l'émergence d'un « nouveau rural » au Brésil, qui serait pour lui né de la diffusion de la modernisation technologique et d'une certaine urbanisation dans les campagnes brésiliennes. Il écrivait en 1999 que « si les tendances actuelles se maintiennent, la majorité des personnes résidant en milieu rural seront occupées par des emplois non agricoles à partir de 2014 ». Cela est sans doute vrai si l'on considère dans le « rural » les bourgs et autres agglomérations rurales aujourd'hui considérées comme urbaines. Mais pour l'heure certains éléments systémiques dans les communautés rurales comme la précarité générale, le manque d'axes de circulation, l'absence de services et de moyens de communication efficaces, empêchent encore l'explosion de ce phénomène. Sa progression est pourtant incontestable, notamment les cas de familles faisant le choix de partir d'une grande ville pour aller vivre d'une activité industrielle, de service, de commerce ou à leur compte dans un bourg rural, difficile à comptabiliser. Si cela reste marginal, de plus en plus de Brésiliens vivent en milieu rural tout en travaillant en ville. Toutefois, la pluriactivité est souvent dans certaines régions davantage une bouée de secours pour maintenir l'activité agricole, qu'une opportunité positive (Stropasolas, 2006, p.76). Il existe, en particulier dans le Sud du Brésil, de nombreuses initiatives qui débouchent sur la pluriactivité. Pour les jeunes, la question est d'autant plus centrale qu'elle est une condition de leur investissement dans la vie locale (Carneiro, 2015, p. 260), et elle émerge souvent par une combinaison des pratiques, qui révèle un profond renouvellement des représentations du territoire rural, en particulier chez les jeunes puisque la pluriactivité induit un changement profond de la façon dont ils envisagent leur projet de vie dans l'espace rural ; nous y reviendrons tout au long de ce travail et plus particulièrement dans les Chapitres 4 et 6.

Adopter un modèle agricole différent et/ou développer les voies non-agricoles d'activité sont donc des possibilités qui émergent aujourd'hui pour les jeunes ruraux du Sud du Brésil, et constituent des éléments de contexte importants. Mais quel rapport au territoire cela induit-il ? Quelle possibilité d'un **renversement des flux migratoires** ? Dans quelle mesure l'idée d'une « renaissance rurale » (Kayser, 1990) au Brésil aujourd'hui commence-t-elle à être admise et existe-t-elle concrètement ? Des cas de « retour » en milieu rural après un passage en ville, ou de citadins venant s'installer en milieu rural, sont répertoriés. C'est un trait majeur du changement, au-delà du renouvellement des valeurs et des attentes, cela veut dire que le phénomène devient démographique et influence individuellement des rapports au territoire et des trajectoires (y compris spatiales) de vie, nous le verrons dans les cas des jeunes que nous avons rencontrés. De nombreux jeunes réalisent ce qu'on appelle le « double V » : « Vir e Voltar », c'est à dire l'aller (en ville) puis le

retour (en milieu rural) dont la motivation peut être économique (la vie est chère en ville, il est dur d'y trouver du travail) ou plus sociale (désir de retrouver le tissu social amical ou familial d'origine, volonté parfois de reprendre un mode de vie rural). Certains auteurs brésiliens comme Silveira et Vilela parlent d'un processus de « migration de retour ». S'inspirant des travaux de José Eli Veiga, le Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural de São Paulo, a mené une étude démographique[66], tentant de dépasser les chiffres globaux conduisant à la conclusion d'un exode généralisé en utilisant une typologie alternative visible dans ces deux tableaux de synthèse :

Tableau 1

Les cinq anneaux de la raréfaction démographique, Brésil 1996-2000

Anneaux	Nombre de Municipios concernés	Population (millions)		Augmentation 1996-2000	
		1996	2000	(millions)	%
Régions métropolitaines	403	62,9	68,9	6	10
Agglomérations urbaines	116	12,3	13,5	1,2	10
Centres urbains	77	14,6	16	1,4	10
Centres « rurbains »	421	17,2	18,5	1,3	7
Brésil Rural	4490	50,1	52,6	2,5	5
Total	**5507**	**157,1**	**169,5**	**12,5**	**8**

Tableau 2

Les trois rythmes du Brésil rural, Brésil 1996-2000

Anneaux	Nombre de Municipios concernés	Population (millions)		Augmentation 1996-2000	
		1996	2000	(millions)	%
Energique	1496	17,1	19,8	2,7	16
Létargique	1497	18,4	19,1	0,7	4
Se vidant	1497	14,6	13,7	-0,9	-6
Total	**4490**	**50,1**	**52,6**	**2,5**	**5**

Sources : résultats du recensement IBGE 2000 DANS VEIGA José Eli da, 2001, Mimeo

Tableau 2: Typologie des espaces ruraux brésiliens d'après José Eli Veiga

Nous avons testé la typologie du tableau 2 (*municípios* « Énergiques », « Léthargiques » et « Se vidant ») sur nos trois microrégions afin de comprendre leur comportement sur la période intercensitaire 2000-2010 (voir annexe n°1). Au niveau national, les chiffres montrent qu'un processus de densification démographique est en train de se produire dans une partie des *municípios* ruraux du pays avec de rares écarts entre les régions géographiques, ce qui les amènent à conclure que l'exode rural serait un mythe propagé pour faire croire que l'urbanisation est inéluctable et qu'en vérité la population rurale croît, l'exode étant plus agricole que rural[67]. Au niveau de nos trois microrégions la majorité des *município*s à dominante rurale se « vident », parfois de manière tout à fait conséquente. Cependant les infléchissements sont réels, de nouvelles pratiques, de nouvelles représentations du rural et de la ville sont de plus en plus amplement partagées.

Il faut prendre les tendances de renouveau démographique avec précaution, à la fois dans leur représentativité, mais aussi dans l'impact qu'elles peuvent avoir sur les territoires. Par ailleurs la dynamique que nous décrivons ici ne fait pas consensus, et il existe différents projets de

[66] *Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural - Brasil Rural na Virada do Milênio - Encontro de Pesquisadores e Jornalistas 2001*, São Paulo : USP, Borin, Jair ; Veiga, José Eli (org.), Almeida, Wellington, Brasília : Ministério do Desenvolvimento Agrário / Conselho Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável / Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural, 2001. 76 p. - p. 18

[67] idem - page 21

« développement » pour ces territoires, sous-tendus par des idéaux et des conceptions différentes (voir discussion au Chapitre 6). Dans ce cadre, il s'agit également de questionner la base géographique de ce renouveau. S'appuie-t-il seulement sur les « communautés rurales » (celles qui composent ce qui est aujourd'hui seul considéré comme rural) ou dans une complémentarité avec les petites agglomérations considérées comme urbaines mais devant être ré-identifiées comme des bourgs ruraux ; menant ainsi de façon plus vaste à une réelle recomposition territoriale ?

⁋ Vers la « recomposition » territoriale ?

Au-delà du constat de l'émergence d'un « Nouveau Rural » au Brésil à travers des éléments distincts, il faut questionner la réalité plus profonde de ce processus pour la recomposition des territoires. Pour Jan Van Der Ploeg, sociologue des ruralités dans le monde, la « repaysanisation généralisée et rénovée » est ce qui viendra à bout de la crise actuelle du paradigme capitaliste[68]. C'est avec elle que l' « Empire », compris comme étant « le modèle fortement centralisé, constitué de grandes entreprises de transformation et commercialisation d'aliments qui, toujours plus, opèrent à une échelle mondiale », doit être combattu dans tous ses aspects destructeurs, soit les champs sociaux, écologiques et culturels. C'est sur ce dernier champ que notre travail porte, la dimension culturelle d'une recomposition des territoires ruraux, autrement dit d'une redéfinition des rôles et attributs donnés au milieu rural par le reste de la société. À ce propos, Valmir Stropasolas (2011) écrit que :

> « Les fonctions renouvelées, demandées par la société aux familles rurales – parmi lesquelles la production d'aliments de qualité, la préservation des ressources naturelles et du patrimoine historique et culturel rural, l'agroindustrialisation dans les unités familiales, le tourisme rural, etc – peuvent constituer les bases du renforcement des communautés, se posant en recours à la tendance de masculinisation et de vieillissement de la population rurale qui s'observe dans de très nombreuses communautés. Ce sont des choix sociaux qui sont en jeu et qui peuvent définir le sens de développement de ces localités. »

Or, dans le choix de développement qui est en jeu, le rôle de la culture est incontournable et a été largement étudié en Europe, d'abord par les géographes urbanistes (Grésillon, 2002 ; Florida, 2002 ; Landry et Bianchini, 1995; Boschma et Fritsch, 2007 ; Vivant, 2009 ; Landry, 2006 ; Liefooghe, 2009, 2010), puis par les ruralistes, Claire Delfosse (2003) s'étant particulièrement emparée du sujet dans le Chapitre 8 de son HDR[69], consacré aux « Recomposition des espaces ruraux par la culture, l'exemple des cultures régionales et locales ». Elle y montre le rôle de l'identité locale et des cultures régionales dans la recomposition de plusieurs territoires[70], apportant des hypothèses fermes aux problématiques lancées notamment par Bernard Kayser dans les années 1980, sur le devenir de l'espace rural, sur l'évolution de sa culture face aux nouvelles fonctions de l'espace rural, à la recomposition de la société rurale et à l'évolution des pratiques culturelles, et les applications des politiques culturelles au milieu rural[71]. Nous y reviendrons largement dans le Chapitre 6.

[68]Ploeg 2008, *Camponeses e Impérios alimentares*, Porto Alegre: Ed. UFRGS, p.17-71.
[69] Habilitation à Diriger des Recherches : Delfosse Claire, 2003, *Géographie rurale, culture et patrimoine,* HDR, Université de Lille I, 2 vol. : vol. de synthèse (312 p.) et volume de publications (443 p.).
[70] Elle distingue quatre types de dynamique : 1/ Des espaces ruraux qui participent de la dynamique d'une culture régionale affirmée (Kreiz Breizh et Flandre) 2/ Une culture locale, à caractère paysan affirmé, dans un jeu de limites administratives et politiques (Bresse) 3/ Une culture locale qui se cherche, au gré des procédures de développement local et de leurs échelles (Avesnois-Thiérache) 4/ Un espace rural dévitalisé et de confins où la culture apparaît comme un élément clef du développement local (Haute-Marne).
[71]Bernard Kayser, 1987, « Où en est-on de la culture rurale ? », in *Aujourd'hui la culture du monde rural*, p. 23.

Mais il faut tout d'abord revenir sur des définitions claires. D'abord celle de **territoire**, qui n'est pas une simple délimitation spatiale. Dans ce travail, nous considérerons le « territoire » comme un élément dynamique et multidimensionnel, comme de nombreux auteurs de la sphère du développement territorial l'ont défini. Carrière et Cazella (2006, p.33) rappellent que dans les années 1970 « l'espace - lieu de développement support d'activités économiques est devenu un espace - territoire chargé de vie, d'histoire, de culture et de potentiel de développement ». Le « territoire » se distingue par sa construction à partir du dynamisme des individus qui y vivent et désigne ainsi le résultat de la confrontation des espaces individuels des acteurs dans leurs dimensions économiques, socio-culturelles et environnementales. C'est ainsi qu'un territoire donné (délimité politico-administrativement) peut abriter plusieurs territoires construits puisque le territoire est en constante évolution et est le résultat simultané des jeux entre des acteurs (Carrière et Cazella, 2006, p.35). Enfin, nous prendrons fortement en considération le fait que le territoire est avant tout composé de liens sociaux, idée notamment développée par Ricardo Abramovay (2010), économiste appelant à la compréhension de la nature de ses liens et de la coopération qu'ils expriment. Celui-ci souligne en particulier les quatre vertus de la notion de territoire, qui la rende selon lui essentielle aux études rurales (Abramovay, 2010, p.2)[72] et affirme que, si c'est une notion venue de la géographie, son incorporation dans les autres sciences sociales est « extrêmement salutaire ». Il propose ainsi de :

> « considérer les territoires comme des champs dans lesquels s'affrontent des protagonistes aux intérêts divers, d'étudier les processus localisés de coopération non comme expression idyllique de la vertu civique mais comme une forme de domination [...]. Ce qui sera surtout fertile en ce sens, ce seront les analyses des marchés locaux et des initiatives mises en œuvre par les organisations populaires elles-mêmes pour changer les conditions dans lesquelles une région particulière se reproduit. L'étude des territoires du point de vue des forces sociales qui les composent est non seulement une invitation à des analyses empiriques solides sur sa constitution - plutôt que des recommandations politiques – mais elle ouvre aussi la voie à la compréhension des changements que les nouvelles forces sociales peuvent donner à la manière dont ils sont organisés aujourd'hui. »

Ce sont justement les initiatives culturelles des jeunes que nous souhaitons analyser, comme outils de compréhension des recompositions en cours sur les territoires ruraux. En effet les liens entre culture et territoire sont nombreux, complexes et à double sens, si l'on considère par exemple que « les territoires peuvent être définis comme des lieux collectivement appropriés et délimités par une frontière reconnue et naturalisée par une histoire et une mémoire collectives » (Le Berre, 1995, p.602[73]). Nous y reviendrons également.

Ensuite il s'agit de définir de la « **recomposition** » car il est difficile de trouver un terme unique et une littérature qui recouvre exactement ce processus que nous voulons analyser. Entre « requalification », « resignification », « recomposition », « réhabilitation », « reconfiguration » et leurs traductions respectives plus ou moins fidèles et au sens pas toujours équivalent dans les autres langues, les questions d'évolutions des territoires ont plusieurs tenants. « Requalification », traduit par exemple par « revitalising » en anglais, affiche souvent une dimension très économique, de

[72] 1) elle invite a abandonner l'horizon strictement sectoriel en regardant le rural au-delà des activités agricoles : d'un point de vue opérationnel (refonte statistique nécessaire) et théorique (« les territoires ne se définissent pas par des limites physiques mais par la manière dont se produisent en son sein l'interaction sociale ») ; 2) elle empêche la confusion entre croissance économique et développement et oblige à considérer les institutions dans les interactions locales ; 3) elle rend cruciale l'étude empirique des acteurs et de leurs organisations 4) elle souligne la manière dont une société utilise les ressources et ainsi la relation entre système sociaux et écologiques.

[73] Le Berre Maryvonne, 1995, « Territoires », in A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain [dir.], *Encyclopédie de géographie,* Paris, Economica : 601-621.

« réintégration dans une dynamique de développement économique d'un espace urbain dévalorisé » par exemple[74]. Christophe Quéva, parle de « modalités de la requalification, au double sens de nouvelle qualification et de valorisation, des espaces locaux »[75]. Pour les collectivités territoriales, la requalification est souvent synonyme de résorption des friches industrielles, d'aménagement du territoire, de reconversion (des bassins miniers par exemple). On peut aussi parler de « réhabilitation », mais cela suppose que le territoire donné était auparavant comme déclassé, ou de « resignification » qui irait du côté de « redonner du sens » ou changer le sens d'un territoire, penchant ainsi davantage du côté de la sociologie des représentations, ce que nous ne prétendons pas faire. On peut aussi parler de « redéfinition », pour « donner une nouvelle définition », au mot « rural » par exemple, mais ce n'est pas non plus ce que nous prétendons faire, ou encore de « renouvellement », de l'image portée ou des fonctions occupées. Si le terme « recomposition » a d'abord été plutôt dédié au réagencement administratif des territoires[76] et aux débats autour de la décentralisation et des cohérences territoriales[77], on parle aussi spécifiquement de recomposition des territoires ruraux au sens de renversement des courants migratoires, de diversification des activités et des catégories sociales, du renouvellement des pratiques et activités en milieu rural (c'est notamment le terme choisi par le laboratoire LADYSS, Dynamiques sociales et recomposition des espaces). Le terme de « recomposition » permet d'englober à la fois ce qui relève de l'évolution des pratiques (usages et configurations) et des représentations (sens attribué au territoire, non plus comme un espace résiduel mais à part entière, valorisé dans sa complémentarité avec d'autres). C'est donc sur ce concept que notre choix s'est arrêté et nous développerons la littérature qui lui est liée dans le Chapitre 6.

La **place de la culture dans ce processus de recomposition,** ou « recomposition par la culture », est très étudiée, en particulier par les urbanistes qui misent de plus en plus sur l' « économie créative » pour le développement métropolitain, et sur la centralité culturelle pour redéfinir les capitales et anciens bassins industriels[78]. Cet engouement a fait notamment suite à ce que l'on appelle l' « Effet Guggenheim », le musée Guggenheim de Bilbao étant un musée d'art moderne et contemporain situé à Bilbao au Pays Basque espagnol et qui a ouvert au public en 1997 après une période où la ville traversait une forte crise de son industrie sidérurgique et navale. C'est l'un des cinq musées de la fondation Solomon R. Guggenheim et son impact sur la ville a été tel

[74] Thomas Jean-Noël. *Stratégies d'acteurs et requalification du territoire : l'espace Fauriel à St-Etienne / Revitalising urban space and the strategies of different actors : the case of the Fauriel area in St-Etienne*. In: Revue de géographie de Lyon, vol. 66, n°2, 1991. Mutations économiques et requalifications territoriales. pp. 108-114

[75] Christophe Quéva « Entre territoires et réseaux : la requalification des espaces locaux en France et en Allemagne. Jeux d'acteurs, d'échelles et de projets », *Trajectoires* [En ligne], 2 | 2008

[76] Sophie de Ruffray, « De la marginalité territoriale à la recomposition territoriale "marginale" » *Revue Géographique de l'Est* [En ligne], vol. 40 / 4 | 2000

[77] C'est le sens qui lui est donné notamment dans le rapport de Landel Pierre-Antoine et Teillet Philippe, *La place de la Culture dans la recomposition des territoires. Le cas des pays issus de la loi Voynet ;* 2003, Observatoire des Politiques Culturelles.

[78] Voir entre autres B. Grésillon, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002 ; la thèse de Camille Boichot, *Centralités et territorialités artistiques dans la structuration des espaces urbains. Le cas de Paris et de Berlin*, sous la direction de Nadine Cattan, 2012, la communication de Stéphane Chantelot, *La géographie de la classe créative : une application aux aires urbaines françaises*, XLVIe Colloque ASRDLF, Clermont-Ferrand, 6-8 juillet, 29 p., 2009. ou les classiques Florida Richard (2002) *The Rise of the Creative Class. And How It's Transforming Work, Leisure and Everyday Life,* Basic Books ; Landry Charles et Bianchini Franco (1995) *The Creative City,* Ed:Demos ; Boschma R., Fritsch M., *Creative Class and Regional growth - Empirical Evidence from eight European Countries,* Jena Economic Research Papers, n° 2007-066, Friedrich Schiller University Jena, Max Planck Institute of Economics, Thueringer Universitaets und Landesbibliothek, 2007 ; Elsa Vivant, *Qu'est-ce que la ville créative ?,* Presses universitaires de France, coll. « La ville en débat », 2009, 89 p. Ou encore le rapport de Landry C. pour le réseau URBACT CULTURE , *Culture et régénération urbaine. Activités culturelles et industries créatives, moteurs du renouvellement urbain. Approche intégrée : le rôle de la culture et de la créativité dans le (re)développement des villes* , 2006. Pour les régions industrielles voir les travaux de Christine Liefooghe (2009, 2010)

qu'il a donné son nom à ce phénomène : « Ce que nous appelons l'effet Guggenheim est la contribution qu'a eu cette infrastructure culturelle dans le processus de transformation de Bilbao, qui est passé du statut de ville industrielle à post industrielle, c'est le symbole de l'intérêt particulier qui est donné à la culture dans les processus de régénération urbaine [...] Cet "effet Guggenheim" a principalement eu trois éléments de base : le domaine économique et l'emploi, l'image et la promotion de la ville et enfin, la récupération de l'estime de soi de la population de Bilbao qui se sentait vaincue par la crise » (Entretien de Monsieur Ibon Areso, ancien adjoint au maire de Bilbao, en janvier 2010 dans le cadre de sa participation aux États Généraux du Commerce 2010). Malgré le succès de cet « effet Guggenheim », les regards des chercheurs et des politiques sont très peu tournés vers le rôle de la culture dans les espaces ruraux et agricoles, et a fortiori vers le rôle de la culture dans les ruralités des pays émergents. C'est ce que nous nous proposons de faire, en faisant appel principalement à la littérature géographique dans la deuxième moitié du Chapitre 6 de cette thèse.

* * *

On peut résumer les enjeux de la ruralité brésilienne soulevés dans cette partie par ce schéma :

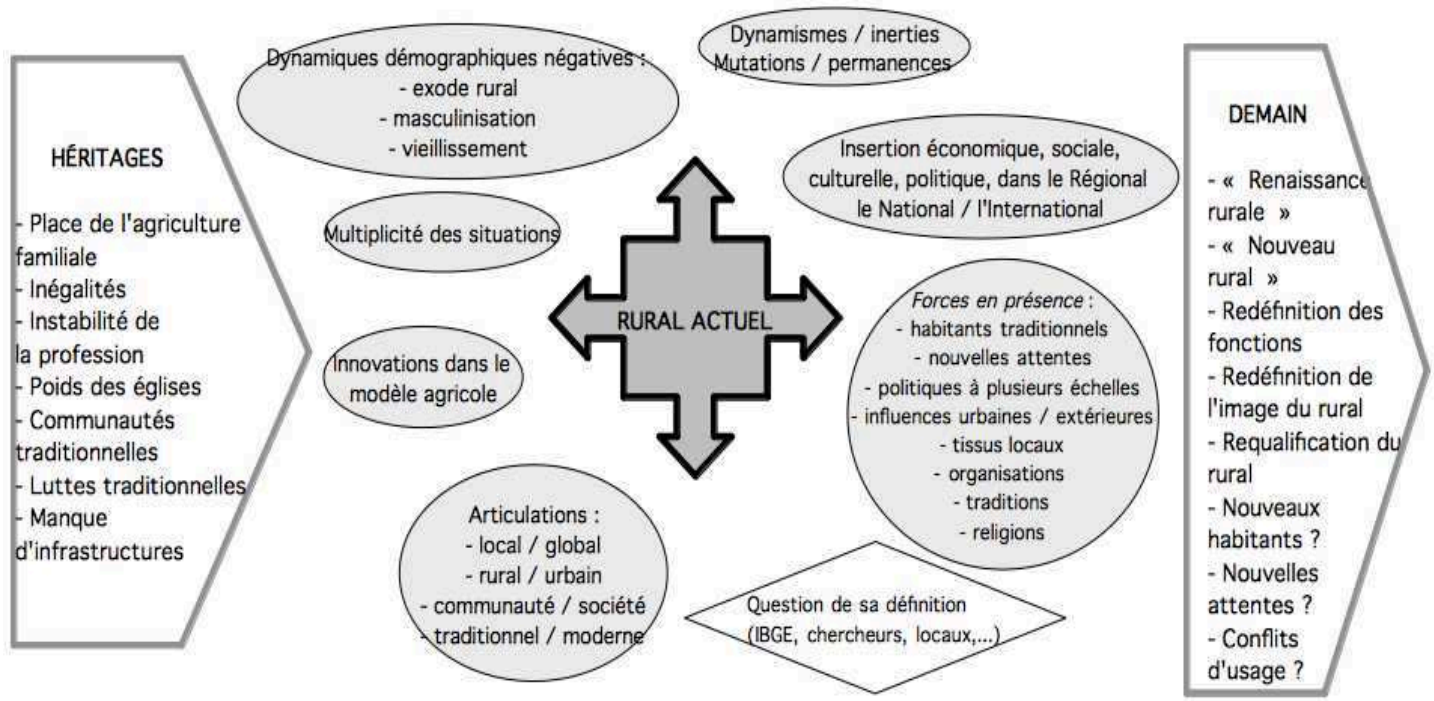


Illustration 8: Enjeux de la ruralité brésilienne

Les défis de la ruralité dans ce vaste pays qui possède une des structures agraires les plus inégalitaires du monde et est traversé par des mutations très profondes (déplacement des frontières agricoles, croissance de l'espace agricole, nouvelles attentes,...), se placent donc dans des héritages à la fois lourds et porteurs. Sur nos terrains, le souvenir des racines culturelles, la présence des traditions, notamment religieuses, la persistance des structures agraires et professionnelles amènent un conditionnement fort de l'appréhension du présent et du futur (ce que nous approfondirons dans

le portrait de chaque territoire). Aujourd'hui, les dynamiques démographiques sont en faveur de l'urbanisation et de la littoralisation, dégradant les équilibres de genre et de génération dans les communautés. Les acteurs de ce monde rural sont en premier lieu les agriculteurs et travailleurs ruraux qui en sont les habitants quasi-exclusifs (toujours si l'on considère comme rural les communautés et non les *municípios*) qui y ont tissé ou non des réseaux, des formes d'organisation, professionnelles, confessionnelles, associatives, politiques à différentes échelles. Des forces économiques et sociales sont également présentes : agro-industrie, tourisme, mouvements et organisations sociales, Église(s), ONG, agents du gouvernement mais aussi des acteurs de passage (résidents secondaires, entrepreneurs, propriétaires, touristes, observateurs, techniciens) qui laissent leur marque, palpable ou symbolique sur ces espaces.

L'intérêt pour l'étude du monde rural et de ses enjeux croît au Brésil ces dernières années, et cela constitue un enjeu sociétal en soi, plaçant les travaux ruralistes au carrefour de questionnements sociétaux :

> « Dans le contexte actuel de la société, dans lequel le modèle urbano-industriel est en train d'être questionné, le rural acquiert une importance quant à la manière de penser le développement, de réfléchir sur la société. Ainsi, les questions de ruralité reviennent au galop, dans le cercle des sciences sociales. Et les discussions autour des notions de jeunesse, d'agriculture familiale, de l'exclusion, du chômage, des modes de vie, de l'espace, de l'environnement, entre autres thèmes se retrouvent au carrefour du rural. »[79]

Les enjeux de demain se dessinent : y aura-t-il de nouveaux types d'habitants, aux nouvelles attentes et pratiques ? Quelles seront les fonctions de ce monde rural renouvelé, quelles seront les permanences ? Sa désagrégation annoncée aura-t-elle lieu ? La réponse à ces questions n'est pas du seul intérêt des Brésiliens ruraux mais de toute la société. Les variables d'ajustement des dynamiques qui traversent les trois territoires ruraux que nous avons choisis d'étudier s'entremêlent et sont, pour certaines observées et traitées par les scientifiques, les politiques, les acteurs de terrains. Certaines autres sont ignorées et considérées comme superflues, celles-là qui ont pourtant coutumes d'être utilisées dans les contextes urbains ou dans les pays du vieux continent, à savoir les leviers du loisir et du développement culturel. En effet, la culture et les loisirs, au-delà des distractions qu'elles apportent, qui sont loin d'être anodines sur des territoires où les jeunes se plaignent de n'avoir rien à faire après le travail au champ, sont aussi des facteurs de développement territorial, d'attractivité spatiale, d'élargissement du champ des possibles pour une génération qui les voudraient illimités.

Après s'être demandé ce qu'est le rural au Brésil, opérant une contextualisation thématique de notre sujet, il est temps de présenter les territoires que nous avons choisis pour notre étude afin de le contextualiser plus précisément d'un point de vue géographique.

[79] Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*, Florianópolis: Editora da UFSC, 2006, 346 p – page 29

B. Trois territoires du Sud du Brésil

Notre terrain n'est pas le pays de la samba ou de la « couleur café », mais celui du folklore européen, de la *bocha* (une variante de la pétanque) et de familles à la tête blonde ou à l'accent italien. Les jeunes de nos trois territoires ont pour beaucoup des noms de familles germaniques ; ils aiment le *sertanejo* (genre musical très populaire et originaire des campagnes) et vont au rodéo, même si le football est, là aussi, roi. C'est un poncif de dire que le Brésil est pluriel, avec sa taille continentale et ses multiples influences au cours de l'Histoire, mais l'image forte de « Belindia » créé par Edmar Bacha (Bacha, *O Rei da Belíndia*, 1974) associant Belgique et Inde ou encore le titre d'un chapitre de l'incontournable *Le Brésil* d'Hervé Théry « La Suisse, le Pakistan et le Far Ouest » (Théry, 2005), évoquent de manière frappante les disparités. Nous verrons d'abord les raisons, géographiques, historiques et culturelles, de la singularité de notre terrain et dresserons un portrait contemporain des contradictions des États du Santa Catarina et du Rio Grande do Sul, supports de notre étude, en rappelant en quoi leurs spécificités en font une étude de cas intéressante pour notre objet. Nous présenterons ensuite nos trois terrains, à la lumière de la démarche comparative.

1/ La « Suisse » de l'Amérique Latine ?

⁋ Présentation générale

Les États de Santa Catarina et du Rio Grande do Sul composent avec le Paraná une des cinq grandes régions brésiliennes : le Sud. Ce Sud est souvent traité à part dans la littérature à propos du Brésil, pour être très différent du pays chamarré présent dans l'imaginaire mondial, plus proche de celui de Rio de Janeiro ou de Salvador de Bahia. Nous avons choisi d'exclure le Paraná de notre étude pour des questions d'ampleur du territoire (manque de temps et de moyens pour parcourir un État supplémentaire), et également car les caractéristiques qui font la singularité de cette région au Brésil y sont légèrement moins prégnantes que dans les deux autres États. Les deux États du Santa Catarina et Rio Grande do Sul réunis atteignent plus de 377.416 km² (respectivement 95.354 et 282.062 km²) soit davantage que l'Allemagne par exemple (357.340 km²). La population de plus de 17 millions d'habitants (6.249.682 catarinenses et 10.855.214 riograndenses) est polarisée par les villes côtières de Florianópolis (469.690 habitants, 1.131.981 dans l'« aire métropolitaine ») et Porto Alegre (1.420.667 habitants), les capitales administratives et culturelles des deux États[80]. Mais ce qui frappe d'abord le voyageur quittant les villes ce sont les paysages catarinenses et riograndenses, fruits à la fois de caractéristiques physiques fortes (relief et climat) et d'une histoire singulière qui ont façonné une occupation spatiale et une culture originale.

En effet, **le climat et le relief s**ont une des premières originalités de la région : la latitude n'est plus tropicale comme dans le reste du pays et le climat s'en ressent, devenant tempéré, abritant des

[80]Source des chiffres : *Estimativa Populacional 2015,* Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística (IBGE)

cultures qui ne sont pas si communes dans le reste du pays, comme la vigne ou les pommes. Le relief est parfois spectaculaire, loin de l'image d'une mer amazonienne, on se retrouve face aux canyons, séparant les hauts plateaux des plaines littorales plus planes.

Le Sud fait partie du « plateau brésilien » (autre grand relief du Brésil avec le « bassin amazonien ») d'une altitude moyenne de 300 à 800 mètres, formé de hauts plateaux entrecoupés de chaînes de montagnes et de vallées. C'est ainsi que la Serra Geral, chaîne parmi les plus hautes du pays culminant au sommet du Monte Negro à 1.398 m, se dresse face au littoral catarinense-riograndense, formant parfois d'impressionnants canyons.

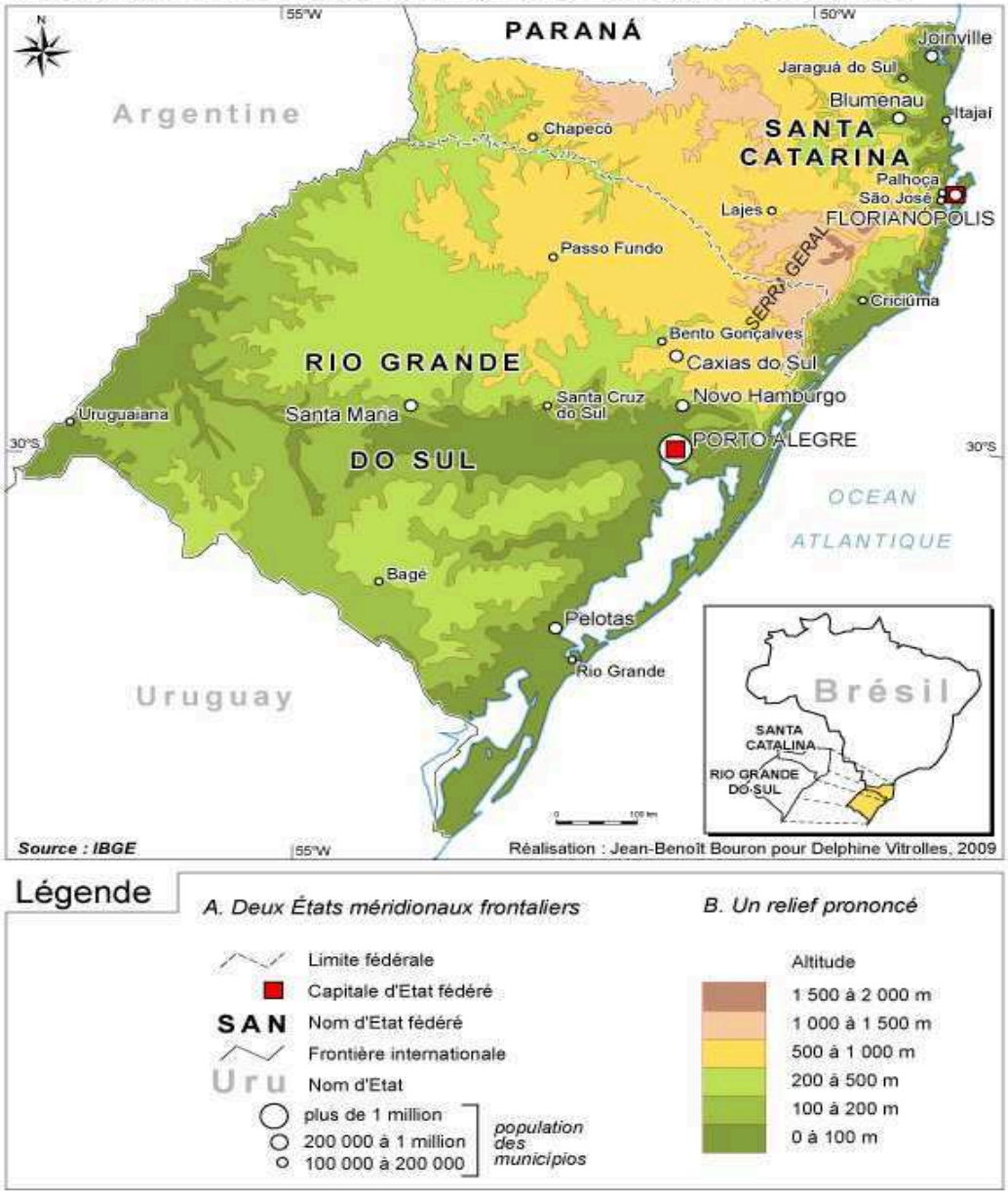


Illustration 9: Rio Grande do Sul et Santa Catarina : deux États au relief contrasté (Vitrolles, 2011)

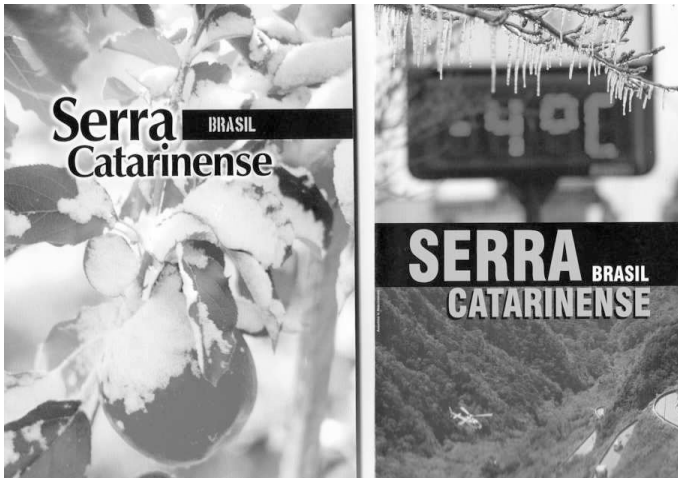


Illustration 10: **Brochures** invitant le touriste dans le froid de la Serra Catarinense, microrégion de Campos de Lages

En lien avec ce relief contrasté, l'alternance saisonnière est plus nette que dans le reste du pays, certaines villes se targuent même de voir tomber la neige tous les ans, provoquant l'enthousiasme du pays et la fierté locale, engendrant également des habitudes culinaires ou culturelles singulières reconnues dans tout le pays comme étant de cette région (gastronomies et produits *serranos* et *gaúchos*, rituel du *chimarrão*[81], etc...). L'identité « sulista » est nette, notamment lorsque que l'on voyage dans le reste du pays.

Jean Demangeot s'étonnait dans les années 1970 de cette singularité (voir citation en début de chapitre) et l'expliquait en priorité par les trajectoires de peuplement étant donné que les « séquelles du système colonial » (système des plantations, descendants d'esclaves noirs) ferait complètement défaut au Sud du pays (ce qui n'est pas totalement vrai). Le peuplement s'y est fait tardivement, « d'une part à une époque où la traite des Noirs était presque morte, d'autre part alimenté directement par une émigration européenne qui n'a pas eu le temps de se fondre dans la masse » (Demangeot, 1972). C'est ce que permet de comprendre un bref historique.

La construction historique du Sud du Brésil est très liée à sa position géopolitique, qui lui a longtemps conféré un statut particulier. Aujourd'hui frontalier de l'Uruguay, du Paraguay et de l'Argentine, il se distingue des autres régions brésiliennes qui peuvent paraître quasi-insulaires et offre au pays un contact avec l'étranger et notamment le Mercosul. Mais avant cela, ce fut une zone de conflits, située du côté espagnol du Traité de Tordesillas (qui divisait le continent entre les deux couronnes ibériques). On voit clairement sur la carte « Les étapes de l'occupation du territoire brésilien » proposée par Hervé Théry que l'occupation de la région fut très progressive, débutant au XVIème par l'île du Santa Catarina et n'ayant, au début du XXème siècle pas encore tout à fait atteint ses frontières actuelles. En fait, jusqu'au milieu du XVIIIème la couronne portugaise n'engage pas de vaste politique de colonisation du Sud du pays où l'occupation est surtout d'ordre militaire et vise à assurer une présence portugaise et à prévenir toute invasion étrangère. L'intérieur des terres n'est pas au centre des préoccupations politiques et géostratégiques, c'est l'époque du minerai, du café et du sucre du Minas Gerais principalement. Seule l'île du Santa Catarina avait bénéficié d'une incitation à l'émigration des Açoriens, invités à venir peupler cet espace vite occupé par des forts de défense stratégique pour la couronne portugaise. L'influence de cette immigration de familles de pêcheurs açoriens, base du peuplement du littoral sud-brésilien, est encore très visible aujourd'hui.

[81]Voir glossaire

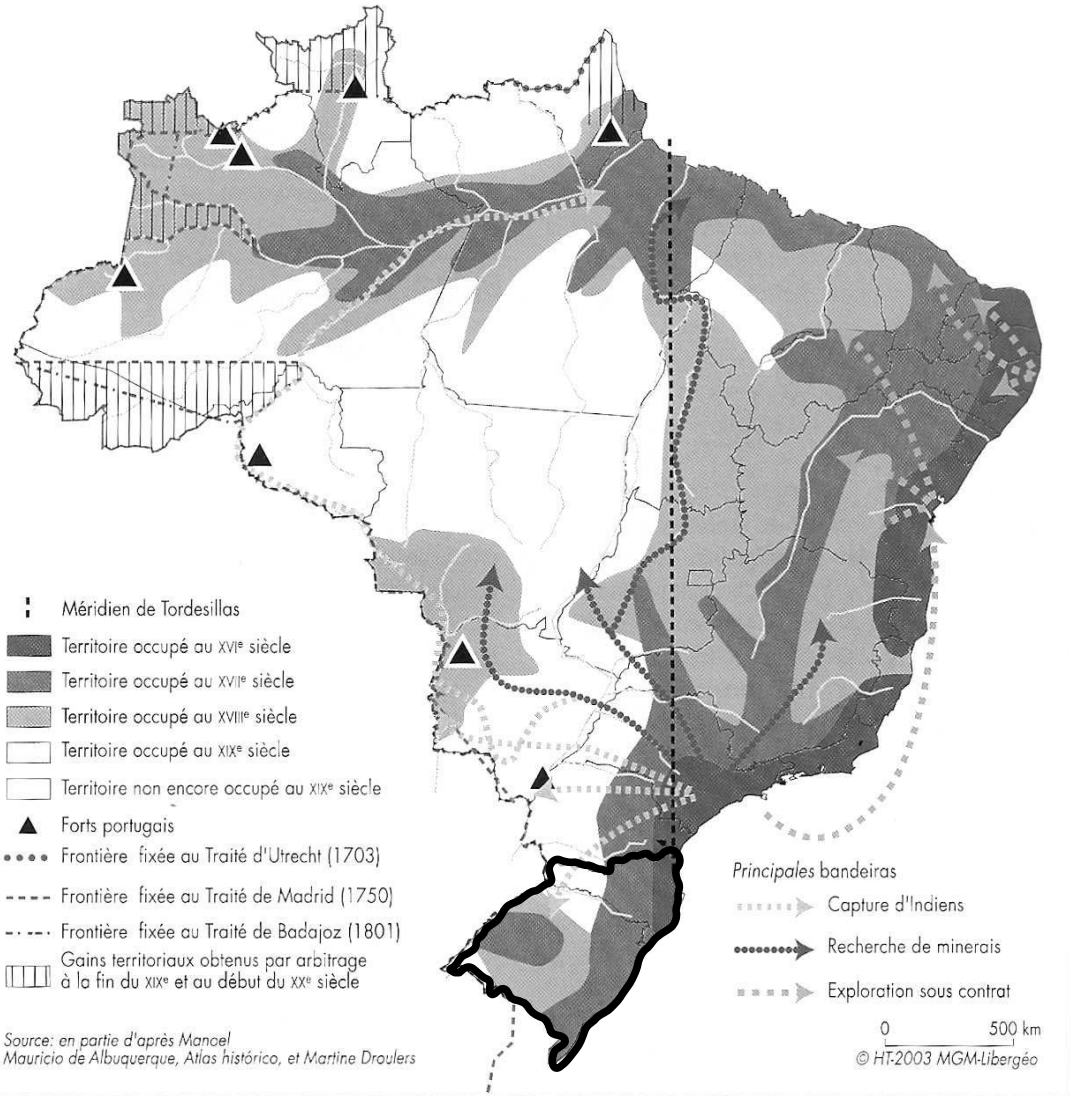


Illustration 11: Carte "Les étapes de l'occupation du territoire brésilien" (dans Théry Hervé et Mello Nelly Aparecida, *Atlas du Brésil*, CNRS-Libergéo et la Documentation Française, Collection Dynamiques du territoire, 2003)

Ce n'est qu'ensuite que « tout s'accélère » comme l'explique Séverine Malenfant dans son travail sur les traditions germaniques dans l'État de Santa Catarina[82] : « Avec l'objectif de blanchir la population et de coloniser des régions peu exploitées, les autorités brésiliennes appelèrent des colons en provenance de la Confédération germanique dès 1824. Ces "faiseurs de terres" intervinrent en pionniers comme de véritables "colons" (du latin colere : mettre en valeur un espace). Ils construisirent des routes, défrichant la forêt vierge et se consacrant à l'agriculture. Ils s'adaptèrent à leur nouveau milieu et modifièrent leurs habitudes quotidiennes, tout en formant des villages, des "colonies enkystées à l'intérieur du Brésil" (Bastide, 1957), parlant leur langue, ayant leurs prêtres et leurs écoles ». L'exhortation à venir peupler le Sud du Brésil parvient aussi aux Italiens, Hollandais et Polonais, des populations rurales souffrant de la famine et de la situation politique complexe de l'Europe d'alors, tant et si bien qu'en un siècle et demi, 4,7 millions d'Européens ont immigré vers le Brésil, cherchant terre, sécurité et sans doute une part de rêve, d'Eldorado et de Nouveau Monde. Les Italiens (en particulier dans le Santa Catarina, au début délaissé par les Allemands), et Allemands sont bientôt bien plus nombreux que les Portugais dans le Sud du Brésil. Le Rio Grande

[82]Malenfant Séverine « La migration du folklore et des fêtes germaniques au Sud du Brésil » dans la *Revue européenne des migrations internationales*, 2009/3 Vol. 25, p. 153-165

do Sul, peuplé en priorité à partir du point d'arrivée qu'était Porto Alegre, ne parvient plus à absorber sur ses terres les 2ème et 3ème générations de « colons » (fragmentation des terres par des familles très nombreuses et aboutissement du front pionnier) qui commencent à migrer vers le Nord, Santa Catarina puis Paraná, et aujourd'hui dans tout le pays et ses derniers fronts pionniers. Cette histoire a peu en commun avec celle des pôles brésiliens peuplés par l'esclavage le plus massif du monde et les immenses *latifundios* distribués à de riches européens dans le Nord, le Nordeste, le Centre et le Sudeste du pays. Dans le Sud du Brésil, la colonisation a eu lieu à l'initiative de l'État fédéral qui l'a organisée, contrairement au reste du pays où les initiatives individuelles ont primé. C'est ainsi qu'on y observe une structure foncière où l'agriculture familiale est centrale, et une diversité culturelle différente de celle présente dans d'autres régions du Brésil.

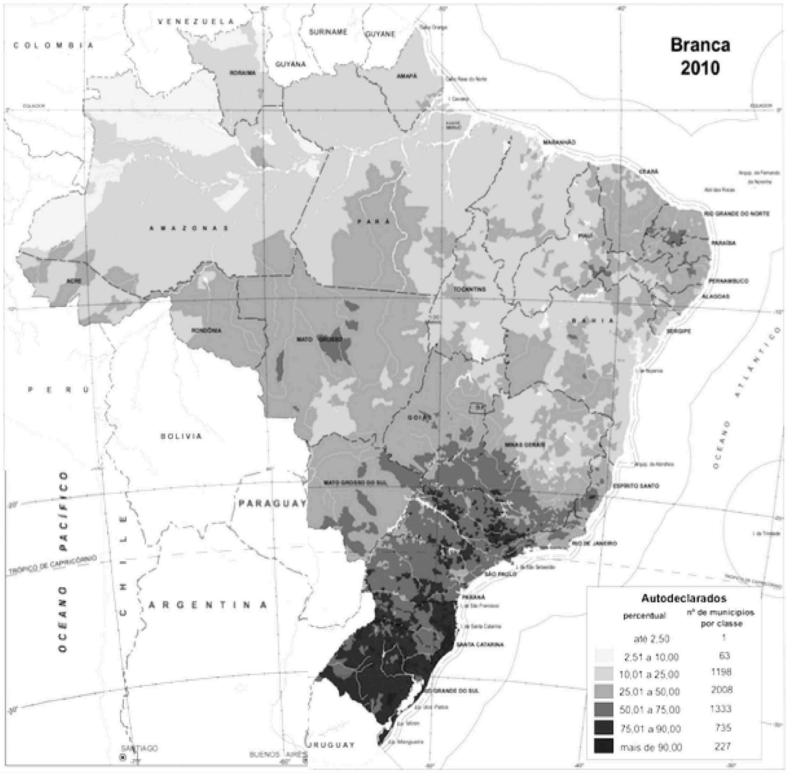


Illustration 12: Proportion de la population s'auto-déclarant "blanche", IBGE, *Censo demografico*, 2010

La prédominance de la population blanche frappe vis-à-vis des autres États du pays (voir carte ci-contre). Mais culturellement, si l'État de Santa Catarina est le « plus allemand des États brésiliens » (Malenfant, 2009), et celui du Rio Grande do Sul le plus *gaúcho*[83], ils sont avant tout de grandes mosaïques. Les influences açoriennes, italiennes, allemandes, *gaúchas* s'affichent et il ne faut pas oublier les traditions des communautés *caboclas*, *quilombolas*[84] et indigènes qui persistent malgré la marginalisation dont elles souffrent. Ces divers marqueurs ont façonné l'espace, le mode d'être, les traditions et les identités des Catarinenses, et en particulier le rapport des ruraux sud-brésiliens à l'ancrage territorial (Vitrolles, 2011). Les clubs, associations, fêtes à teinte açorienne, allemande, italienne ou *gaúcha* sont des lieux importants de sociabilité, notamment pour les jeunes ruraux qui sont nombreux à revendiquer leurs « racines », plus ou moins idéalisées. Par ailleurs les traditions *caboclas, quilombolas* et indigènes sortent aujourd'hui peu à peu de l'invisibilité où elles avaient été placées, même si la valorisation reste marginale et portée essentiellement pas les milieux académiques et associatifs. La page suivante illustre quelques manifestations dont nous avons pu être les témoins au cours de nos travaux de terrain.

[83] Ce terme désignant à l'origine quelqu'un de culture pampéenne, étant devenu le nom qualifiant les habitants du Rio Grande do Sul.
[84] Voir glossaire

Illustration 13 : Une mosaïque culturelle surprenante.

1 : chants du dimanche en italien et en famille pour le *churrasco* d'une famille d'*assentados* / 2 : représentation d'un groupe de danse folklorique, ici de tradition italienne mais ces groupes sont nombreux dans l'État, tout comme les événements les réunissant / 3 : D., jeune fille très fière d'arborer son habit folklorique germanique et de faire partie d'une groupe de danse allemande / 4: Salle des fêtes de São Bonifacio décorée pour la Fête du Pain de Maïs, fête biennale qui célèbre l'histoire germanique du petit *município* / 5 : communauté typique de Santo Antonio de Lisboa, qui a su préserver son patrimoine açorien / 6 : représentation d'un Boi de Mamão, sorte de jeu entre danse et théâtre utilisant des histoires et costumes hérités des açoriens / 7 : cercle de *gaúchos* se réunissant pour chanter et conter des histoires traditionnelles / 8 : groupe de danse *gaúcha*, les jeunes membres viennent toute les semaines en costumes et accompagnent le musicien de leurs pas et de leurs chants./ 9 : communauté *quilombola* Invernada dos Negros dans l'Oeste Catarinense / 10 et 11 : *caboclos* rencontrés à Xanxerê (Oeste Catarinense) / 12 : habitants de la Terra Indígena do Guarita, à Tenente Portela (RS) présentant l'affiche des Jogos Indigenas (source : http://www.ijui.com)





Illustration 14: Campagne du mouvement indépendantiste "Le Sud est mon Pays" (source : www.sullivre.org consulté en décembre 2015). "Les trois États du Sud luttant ensemble pour une nouvelle nation, luttant ensemble pour la liberté !". Notons l'usage fait de la silhouette de *gaúcho*s comme ambassadeurs de cette identité.

Malgré l'apparente valorisation d'une culture variée, de nombreuses ethnies (*quilombolas*, *caboclas*, indigènes) sont écartées par les promoteurs d'une « identité sudiste » et, plus concrètement parfois de toute intégration socio-économique. Par ailleurs, cette forte identité revendiquée, composée de racines *coloniales* ou d'une identité *gaúcha* forte, n'empêche pas une forte identification à la nation brésilienne, mais il existe un certain sentiment que le Sud du Brésil est « supérieur » au reste du pays. Le mouvement indépendantiste « Le Sud est mon pays » en est l'expression la plus forte actuellement, s'étant mobilisé notamment en octobre 2016 pour un plébiscite en faveur de l'indépendance des trois États. Celui-ci a réunit 616.917 votants (sur les 27 millions d'habitants) dont plus de 95% en faveur de l'indépendance.

Le Santa Catarina et le Rio Grande do Sul font aujourd'hui partie de ce qu'Hervé Théry, dans sa typologie des territoires brésiliens en 14 régions, appelle « le sud subtropical », qui comprend aussi des « marges du Sud » dans son *interior* (voir Théry et Mello, 2003). Nous allons voir quelles sont les caractéristiques socio-économiques catarinenses et rio-grandenses résultant des situations géographiques et historiques présentées. Les spécificités historiques et socio-culturelles plus précises des trois territoires choisis seront développées dans la partie suivante.

ң Une région « en avance » de quels points de vue ?

Ainsi le Sud se différencie historiquement, géographiquement et socio-culturellement du reste du Brésil. Mais quelles en sont les conséquences en termes de développement et en particulier quelles sont les caractéristiques ambiguës des ruralités sud-brésiliennes dans le contexte national ?

• Des États « développés »

Vu du reste du pays, les indicateurs de développement de la région Sud sont positifs. Plus riche, divers et égalitaire que le Nord ou le Nordeste, le Sud offrirait également une meilleure qualité de vie que la riche région Sudeste (Théry, 2005). Les secteurs industriels[85] et de service sont en partie responsables de ce succès. Dans chacune de ces sous-régions, de grandes entreprises se sont développées, faisant rayonner la région Sud dans le pays voire le monde entier. Le littoral attire des milliers de touristes venant profiter des plages et du haut niveau des infrastructures proposées.

[85] Du sud du Santa Catarina avec l'industrie céramique, au nord (autour de Joinville) l'industrie du métal et de l'électro-mécanique, dans la Vallée de l'Itajai (autour de Blumenau) le textile, dans le planalto les activités minières, la cellulose et le papier (autour de Lages) et dans l'ouest l'alimentaire (agro-alimentaire et agriculture familiale intégrée, autour de Chapeco). Voir illustration n°9 pour localiser ces villes.

Le développement agricole n'est pas en reste. Le Rio Grande do Sul est reconnu pour ses produits comme la viande, le vin et les céréales produites massivement dans les plaines, et le Santa Catarina affiche la réussite de ses industries agro-alimentaires comme Perdigão et Sadia (récemment rachetées par la grande corporation nationale BR Foods), mais aussi de ses coopératives, qu'elles soient modestes et gérées par les agriculteurs familiaux, ou d'ampleur nationale comme Coopercentral, Aurora, Coopérdia et Cooperio. Le Sud a connu une trajectoire de développement industriel et agro-alimentaire singulière, due en partie au modèle agricole apporté par les immigrés européens. Elle se tourne relativement peu vers la grande échelle et maintient une industrialisation et une modernisation agricole par les petites unités (Andion, 2006). Dans les trois études de cas que nous allons développer la gestion des territoires a été particulièrement marquée par le secteur privé : agroindustrie dans l'Extremo Oeste, industrie du papier dans le Planalto, tabaculture dans la microrégion de Santa-Cruz do Sul.

Le niveau de vie est en moyenne plus élevé que dans le reste du pays. Il existe quelques *favelas* dans les capitales du Santa Catarina et du Rio Grande do Sul, ainsi que des poches de grande misère aussi bien urbaine que rurale dans ces deux États, profondément inégalitaires. Cependant la réalité est incomparable à celles du Nordeste en terme de pauvreté rurale, ou à celle des grandes mégapoles du Sudeste en termes de cadre de vie global. Les offres de services sont bonnes, par rapport au reste du pays, et certaines données relatives au niveau de développement s'en ressentent, comme le montre l'ensemble des cartes page suivante. Par ailleurs, l'indice de Gini (qui mesure le degré d'inégalité de la distribution des revenus dans une société donnée, où 0 correspond à l'égalité parfaite et 1 à l'inégalité totale) est de 0,41 dans le Santa-Catarina et 0,48 dans le Rio Grande do Sul (contre 0,52 au niveau national) et l'IDH (Indice de Développement Humain) des deux États se situe respectivement à 0,77 et 0,74, les situant dans les cinq premiers États du pays (données IBGE 2016)[86]. Ainsi, malgré des inégalités indéniables en leur sein, ils demeurent relativement plus riches que la majorité des autres États brésiliens.

Ces caractéristiques du développement sud-brésilien, aboutissant à une société en moyenne plus riche et égalitaire que dans le reste du Brésil sont aussi valables pour les milieux ruraux de l'État, qui ont un bon niveau de vie moyen. L'économiste Cécile Raud prend le Santa Catarina en exemple lorsqu'il s'agit de démontrer la capacité d'une industrialisation diffuse à participer à un aménagement durable du territoire (Raud, 1997, p.173). Pour elle l'importance de rechercher dans les caractéristiques socio-économiques et politico-culturelles locales la source de l'industrialisation fait toute la force de ce territoire exemplaire (p.168). En l'occurrence la figure de l'« ouvrier-*colono* » et les « valeurs culturelles locales », liées au type de colonisation, ont permis de développer des milieux ruraux à la fois productifs d'un point de vue agricole et associés au développement industriel de la région[87] (p.169). Face aux limites du modèle brésilien hyper centralisé et polarisé (poussant à l'urbanisation), l'État de Santa Catarina « montre la viabilité d'un mode d'industrialisation décentralisé, fondé sur des systèmes productifs localisés » (p.175).

[86]https://cidades.ibge.gov.br/v4/brasil/sc/pesquisa/45/62737

[87]avec ses six pôles spécialisés : métal-mécanique (Joinville), textile-habillement, (Blumenau), céramique (Criciúma), mobilier (São Bento), papier-cellulose (Lages) et agroalimentaire (Chapeco). Cécile Raud y ajoute plus loin des exemples dans le Rio Grande do Sul comme la Vallée dos Sinos, spécialisée dans la chaussure, soulignant là aussi « la disposition de matières premières, d'une main d'œuvre qualifiée et d'un marché consommateur, grâce à une colonisation européenne fondée sur la petite propriété » (p.175)

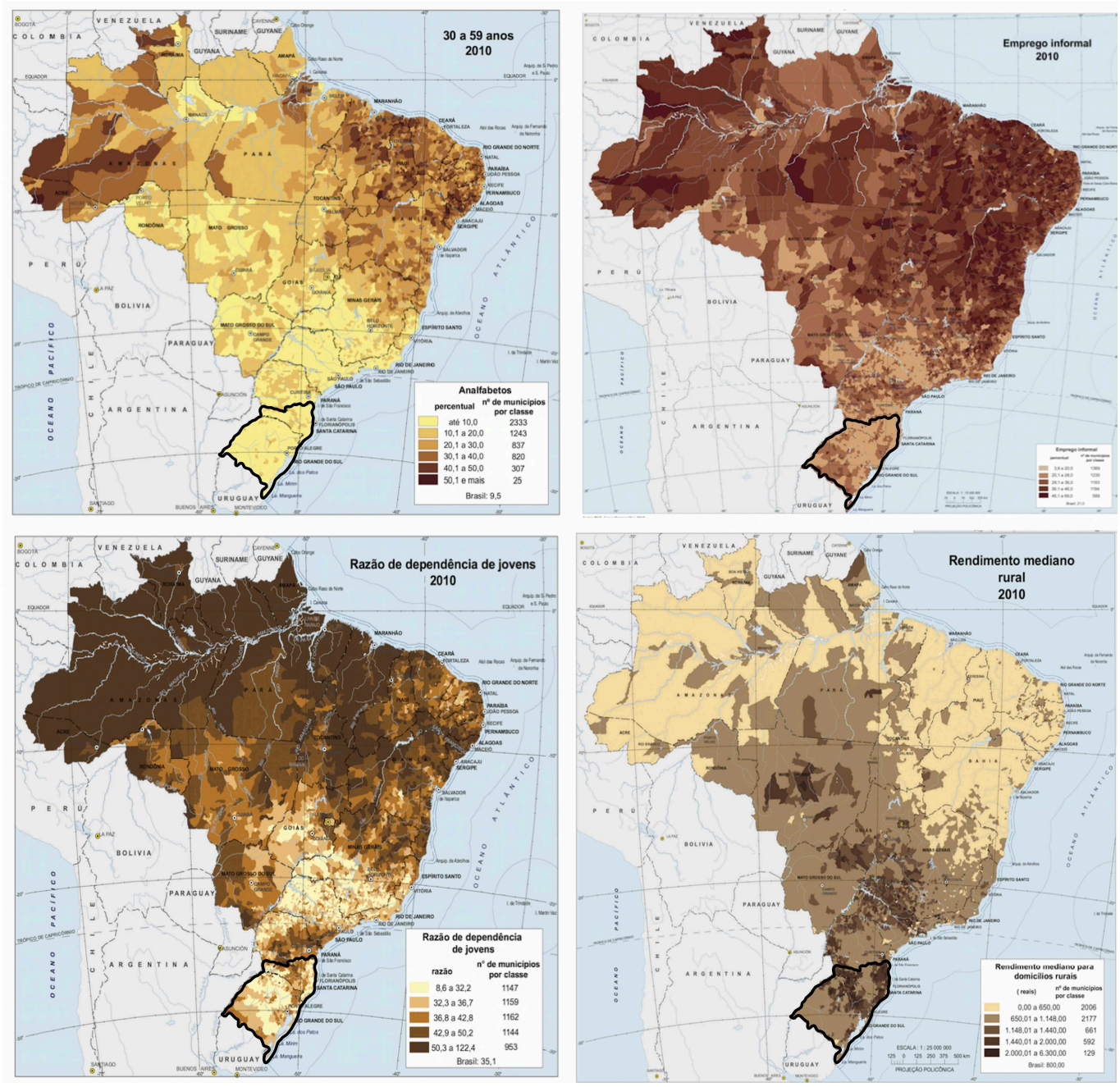


Illustration 15: Ensemble de cartes montrant des indices de développement plus élevés dans les deux États du Sud. Dans le sens de lecture : Taux d'analphabétisme chez les 30-59 ans ; Taux d'emplois informels ; Taux de « dépendance des jeunes »* ; Revenu moyen rural. Source : IBGE, *Censo demografico* 2010

* Ce taux correspond au nombre d'habitants ayant entre 0 et 14 ans pour 100 habitants ayant entre 15 et 64 ans. Il est utilisé par l'IBGE pour mesurer le taux de « dépendance », soit le nombre de personnes « à charge », étant considéré que les « jeunes » de 0 à 14 ans et les « personnes âgées » de plus de 64 ans « dépendent » des 15-64 ans.

Toutefois les disparités restent grandes dans les campagnes et de nombreuses populations sont exclues de ce développement biaisé. Le rural a toujours eu une place importante dans ces États, longtemps considérés comme étant les « greniers » du pays, à l'instar du Brésil au niveau mondial. Désigné comme tel pendant la Révolution Verte, il a accueilli un développement agricole s'insérant dans les problématiques productivistes et modernisatrices. Aujourd'hui ce modèle qui se combine avec une agriculture familiale puissante est en crise, faisant naître de nouvelles problématiques.

• **Problèmes et atouts des ruralités catarinenses et rio-grandenses**

Le Sud du Brésil est souvent pris en exemple pour illustrer la force de l'agriculture familiale, l'État de Santa Catarina est par exemple considéré comme le « paradis des minifundios » (Paulilo et Schmidt, 2003, p.7). Même avec une urbanisation forte, alimentée par un exode rural indéniable, l'économie et la culture des villes de la région restent liées à l'agriculture. Pour Hervé Théry l'agriculture sud-brésilienne a une force d'innovation importante, lui permettant une forte intégration au marché et une forte rentabilité[88]. Ce dynamisme est en partie à relier aux vagues d'immigrations, composée d'agriculteurs, d'artisans, de travailleurs et de commerçants permettant d'établir dans ces milieux ruraux une multitude de petites unités productives familiales qui ont constitué la base de la croissance économique[89], et de la culture locale. L'État de Santa Catarina est aussi une « terre de coopérativisme » (Mior, 2005), en particulier les deux territoires que nous y avons sélectionnés, le Planalto et l'Extremo Oeste, qui, malgré de forts écarts en terme de revenus, ont de hauts taux d'accès au PRONAF (un programme de crédit rural qui a par ailleurs particulièrement privilégié les agriculteurs familiaux des grandes régions Sud et Sudeste), qui révèlent l'importance du réseau de coopération (Dagnese, 2015[90]) . L'agriculture, et l'agriculture familiale ont donc une place particulièrement privilégiée dans ces États, comme le montrent ces deux cartes :

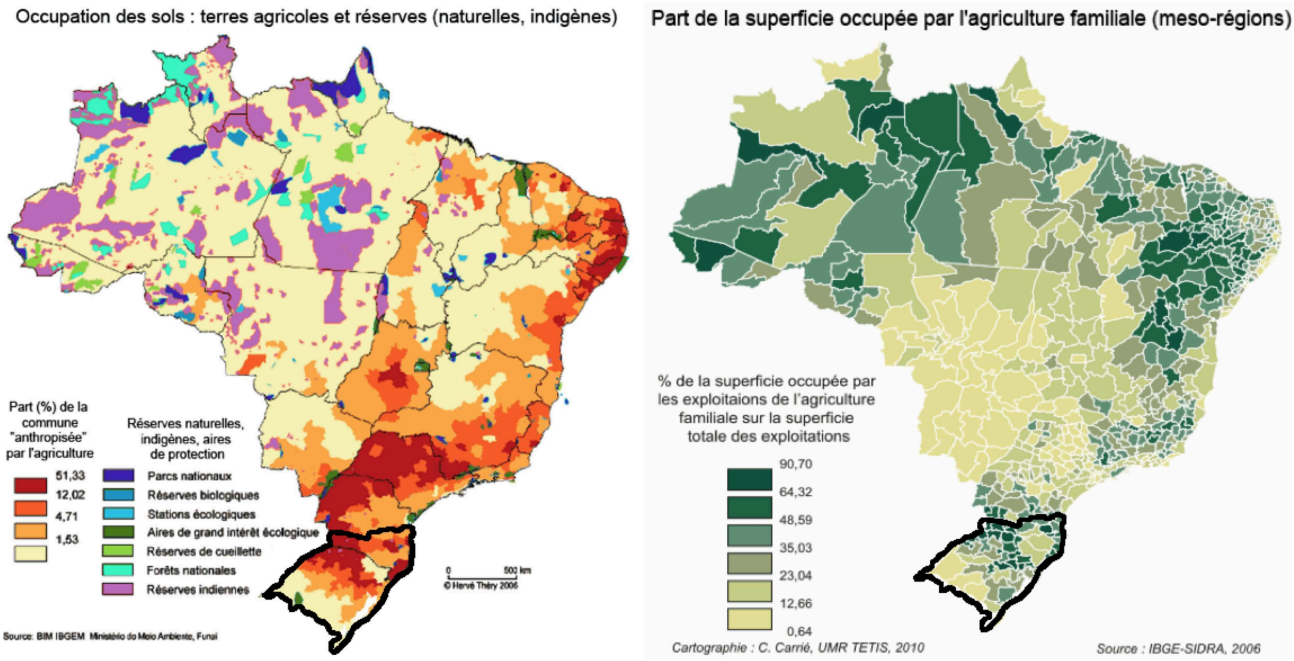


Illustration 16: Une forte anthropisation par l'agriculture et une majorité d'exploitations de nature familiale. Cartes d'Hervé Théry (à gauche) et C. Carrié (à droite), élaborées avec des données IBGE de 2006 (Source : Dossier *Le Brésil, ferme du monde ?*, Géoconfluences, 2009).

Cette particularité familiale n'est cependant pas monolithique et l'agriculture des États de

[88] « Si, vu du Nord ou du Nordeste, le Sud est un bloc, on doit différencier non seulement le Sudeste du Sud [...] mais aussi distinguer, à l'intérieur de ces régions, les marges traditionnelles et les régions dynamiques, où l'agriculture, plus attentive aux sollicitations du marché global, change rapidement. C'est là que les liens avec les industries, en amont et en aval, sont les plus forts, là que se trouve la partie la plus innovatrice et la plus rentable de l'agriculture brésilienne » Théry Hervé, *Le Brésil*, 5. ed. Paris, Armand Colin, 2005, p.103.

[89] Andion Carolina « Développement territorial durable en milieu rural, gouvernance et rôle des organisations non gouvernementales : l'État de Santa Catarina au Brésil » *Mondes en développement*, 2006/4 no 136, p. 85-100

[90] Felipe Dagnese, « Contingente de estabelecimentos agropecuarios de baixa renda beneficiarios do Pronaf em Santa Catarina, uma pesquisa a partir do censo agropecuario de 2006 », *Seminário em Agroecossistemas, PGA-UFSC*, 2015

Santa Catarina et du Rio Grande do Sul présente de très fortes disparités en termes de taille des exploitations et de spécialisation productive (Vitrolles, 2011), du *colono* à *l'assentado*[91] en passant par le *fazendeiro* grand propriétaire, notamment dans les pampas rio-grandenses. De plus, le modèle familial, qui constitue clairement un atout en termes de développement rural et de différenciation des territoires est remis en cause par des politiques de modernisation agricole mises en place depuis les années 1970. Plusieurs études signalent ce changement, provoqué par un alignement avec le modèle brésilien de développement qui amène à une concentration foncière et productive avec la formation de gros complexes agro-industriels spécialisés (Schmidt et al., 2003). Les grandes entreprises s'adaptent aux exigences mondialisées, qu'elles répercutent sur leurs fournisseurs agriculteurs familiaux. Cela entraîne une forte sélection des exploitations et une concentration de la production. Ainsi, de larges pans de populations rurales sont de fait exclues des dynamiques économiques ou sociales profitant au reste des populations de l'État, et de nombreux territoires ruraux sont délaissés par les politiques publiques et les projets de développement.

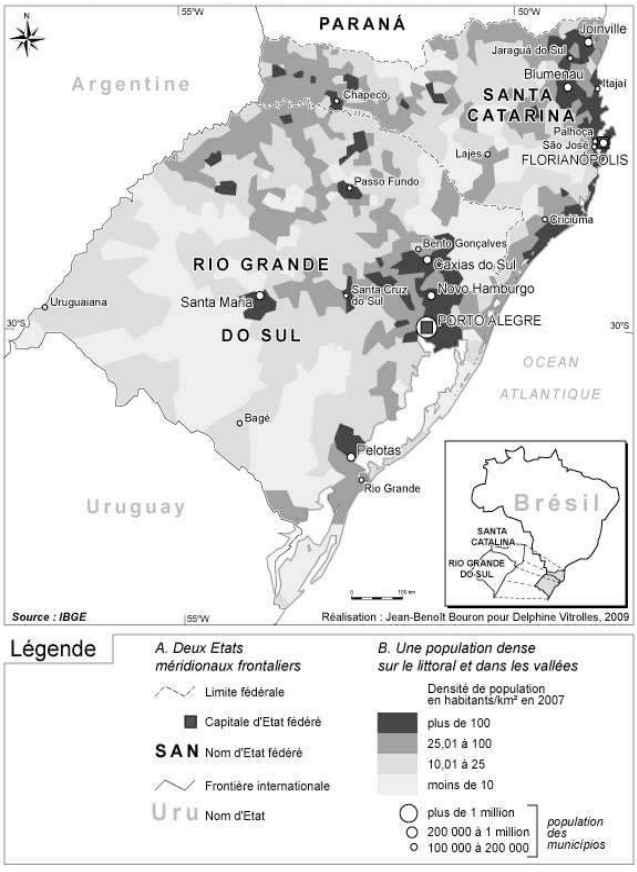


Illustration 17: Des États aux densités très contrastées
(Source : Vitrolles, 2011)

Les régions rurales du Santa Catarina et du Rio Grande do Sul sont également exposées aux problèmes observés dans le reste du pays : pauvreté rurale, grand nombre d'agriculteurs non propriétaires, augmentation de la concentration foncière, sur-exploitation des ressources, exode des jeunes avec pour conséquence la masculinisation, le vieillissement, voire la disparition des communautés. Le peuplement est fortement littoralisé et la population rurale diminue, mais ces États restent en superficie très majoritairement ruraux avec des différences de densité très fortes d'une région à l'autre (voir carte ci-contre). C'est dans ce contexte que les entreprises d'*extensão*[92], l'Epagri (SC) et l'Emater (RS), appuient, à travers l'aide de techniciens agronomes, de vétérinaires, d'assistantes sociales, un modèle productiviste d'agriculture familiale, percevant la ferme comme une unité de production devant être intégrée et adaptée au marché. Toutefois les pratiques et orientations des cellules locales de ces

[91] « Il existe une multitude de vocables pour désigner les petits producteurs au Brésil en fonction de la région, de l'origine des exploitants et de leur considération par la société civile. Certains parlent de paysans (*camponeses*), d'autres de fermiers (*caipiras*, *roceiro*), de producteurs ruraux, sous contrat (*integrados*), de colons (*colonos*), de réformés agraire (*assentados*), etc. La notion de propriété familiale a été définie en 1964 dans le Statut de la Terre établit par la loi n° 4 504 comme "la propriété exploitée directement et personnellement par l'agriculteur et sa famille, absorbant toute leur force de travail, leur garantissant un moyen de subsistance et un progrès social et économique, avec une superficie d'exploitation établie pour chaque région et en fonction du type d'exploitation et éventuellement le recours à l'aide de tiers" » Vitrolles, 2011

[92] Voir glossaire

organismes laissent un certaine liberté aux techniciens orientés vers un autre type de développement de l'agriculture familiale. De plus, le Sud présente la spécificité d'avoir des agriculteurs davantage organisés entre eux que dans le reste du pays. L'État de Santa Catarina compte par exemple plus de 2 6 3 associations de commercialisation de produits agricoles, en faisant une « terre de coopérativisme » (Mior, 2005).

Le milieu rural a une place centrale dans ces deux États méridionaux, tant en termes d'image que de référence culturelle. Face aux changements rapides de valeurs et de mode de vie des habitants, urbains comme ruraux, ces territoires prennent ainsi dans le Sud plus qu'ailleurs au Brésil la voie d'une recomposition, devenant réserves de valeur, de paysages, lieu de tourisme rural, de résidence pour la retraite ou les week-end et de production d'aliments de qualité : « Le Santa Catarina, par l'existence de la structure de petites et moyennes "villes", d'une agriculture familiale qui a montré sa capacité à résister et innover […] paraît présenter des atouts pour la découverte de nouvelles opportunités de développement et pour la formation d'une dynamique constructive dans les relations ville-campagne à l'échelle locale et micro-régionale »[93]. Les ruralités catarinense et rio-grandense ont ainsi de vrais avantages dans les différenciations en cours et nous allons voir comment les pratiques culturelles des jeunes participent ou non de ce mouvement, dans trois territoires spécifiques de ces deux États. En effet, pour étudier notre problématique dans ce contexte territorial si particulier, nous avons choisi une approche comparative.

2/ Trois ruralités en comparaison

ң Le choix de la comparaison

Opter pour l'étude de cas triple, sur trois territoires au lieu d'un seul, tient du défi, en particulier au Brésil, où les distances rendent la circulation coûteuse en temps et en moyens. Ce choix permet de contrer la frustration que génère un travail sur un pays aussi vaste et divers que le Brésil, ayant sans cesse à l'esprit que ce que l'on écrit ne sera valable et représentatif que sur une toute petite partie de territoire, sans rien dire des autres réalités nationales. Bien sûr, ces trois terrains ne nous ont pas empêché de tomber dans cet écueil. Mais le fait d'avoir travaillé sur chacun d'entre eux nous permet d'avancer quelques analyses applicables au Sud du Brésil, en termes de recomposition des ruralités et du rôle que les pratiques culturelles des jeunes y occupent. Certains chercheurs rencontrés nous ont mis en garde contre l'ampleur et l'invalidité induites par ce choix, d'autres, en revanche nous ont encouragé, remarquant que les études transversales, non monographiques, étaient très rares dans le Sud du pays et qu'on en avait ainsi sans cesse une vision localisée, alors que certains enjeux y sont véritablement régionalement problématiques.

[93]Paulilo Maria Ignez Silveira, Schmidt Wilson, *Agricultura e espaço rural em Santa Catarina,* Editora da UFSC, 2003, 311 p. - p. 9

. La démarche comparative

Le choix de la démarche comparative est un choix épistémologique qu'il est important d'expliciter. La littérature est vaste sur cette méthodologie (Béal, 2012 ; Rodrigues, 2012 ; Giraud, 2012 ; Sartori, 1994 ; Fournier, Sabot, 2001 ; Courtin, 2012 ; Reynaud, 1984 ; Lefrançois, 2012 ; Vidal, 2012) mais les ouvrages clefs de Marcel Detienne et Cécile Vigour[94] offrent une analyse de cette posture tandis que d'autres, tout aussi nécessaires, sont plus purement méthodologiques (Remaud, Schaub, Thireau, 2012 ; Lallement, Spurk, 2003)[95]. La comparaison apparaît facile et spontanée a priori, c'est un « mécanisme de pensée courant et ancien » (Vigour, p.7) mais elle fait l'objet de fortes controverses. On y associe la mise en perspective, la prise de recul, la vision d'ensemble. Pour certains auteurs, c'est même un processus basique de la pensée, un des « détours de la connaissance par excellence » (Lallement, Spurk, 2003). Dans les sciences, comparer c'est « mettre sur le même plan/pied d'égalité » (Fournier, Sabot, 2001, p.1) et dans le manuel de Cécile Vigour : « La comparaison renvoie à l'action de comparer, c'est à dire d'établir le rapport qui existe entre les objets, de mettre en parallèle, de confronter. La comparaison désigne une **action,** ce n'est pas un constat » (Vigour, 2005, p.8). Ainsi, la comparaison n'est pas une manière de décrire mais une manière d'analyser et dans les dictionnaires de géographie on retrouve une définition de la comparaison « par ses buts » : pour Roger Brunet c'est un mode de connaissance qui procède par confrontation des caractères de deux objets ou d'un objet à un modèle, permettant de « mettre en évidence la différenciation spatiale et faire comprendre les effets de la variation d'un facteur » (p.118) et pour Levy et Lussault (p.187-188) la comparaison est « une activité critique qui se saisit d'objets complets et non d'abord de ses éléments, procède par synthèse et non par analyse, examinant des fonctions par analogie ».

Il est important de distinguer l'activité de comparaison et la méthode comparative en soi « plus exigeante qu'un simple rapprochement » (Levy et Lussault, p.187-188). Elle connait un certain engouement dans les sciences sociales, où elle est utilisée selon les disciplines avec plus ou moins d'expérience et de tradition. Pour les anthropologues l'activité comparative est comme une évidence selon Marcel Detienne, qui les oppose aux historiens de ce point de vue (Detienne, 2000). Elle est également pleinement constitutive de la naissance de la sociologie[96]. La comparaison internationale, en économie ou sociologie a été théorisée, conceptualisée et réfléchie à travers trois approches méthodologiques précises (Lallement, Spurk, 2003). La géographie est beaucoup moins prolixe et, s'en étonnant également, Jean-Marc Fournier et Emmanuelle Sabot écrivent que « l'idée de comparer est pourtant consubstantielle à la géographie »[97]. Continuant leur analyse, ils

[94] Detienne Marcel, *Comparer l'incomparable,* 2000, Le Seuil, 134 p. ; Vigour Cécile, *La comparaison dans les sciences sociales, Pratiques et méthodes*, Grands Repères Guides, 2005, 336 p.

[95] Deux thèses mettent par ailleurs la comparaison à l'œuvre : celle d'Antoine Fleury (2007), *Les espaces publics dans les politiques métropolitaines. Réflexions au croisement de trois expériences : de Paris aux quartiers centraux de Berlin et Istanbul,* thèse de doctorat en géographie, Université de Paris 1, à laquelle il a donné notamment suite dans sa communication « Croiser les terrains en géographie » au colloque "À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie" à Arras, 18-20 juin 2008 ; et celle de Mélanie Gambino, sur un sujet qui plus est très proche de nos thématiques : *Vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population : pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord Vert (France) et le Rural Galway (Irlande),* Thèse de géographie et d'aménagement, UMR Dynamiques Rurales, Toulouse 2 Le Mirail, 2008.

[96] Weber et Durkeim sont, avec leurs travaux, chacun à leur façon des pionniers de la comparaison en sciences sociales. Durkeim, dans son travail sur le suicide utilise la comparaison comme une expérimentation indirecte « on n'explique qu'en comparant » écrit-il et Weber travaille avec des idéaux-types de société.

[97] « On peut admettre que la géographie réside dans l'étude des différences depuis les échelles les plus locales jusqu'à l'échelle mondiale. Un monde strictement homogène rendrait l'analyse géographique sans intérêt. En ce sens, les différences fondent la géographie et la mesure de ces différences passe nécessairement par une démarche comparative » Fournier J. M. , Sabot E., 2001,

aboutissent au constat qu'il n'existe pas encore de réelle géographie comparée car, si la comparaison en géographie est née en réaction à l'empire de la monographie, on n'a pas encore « un juste milieu entre les applications aveugles et mécaniques de modèles et les déviances des descriptions inorganisées et confuses des monographies » (Fournier, Sabot, 2001, p.63). Trois raisons nous ont poussé à faire le choix de la comparaison :

1) Prendre de la distance avec ce qui est familier : la comparaison est d'abord une dynamique de décentrement, de prise de distance avec les idées véhiculées par un terrain unique et un moyen de rupture avec le ça-va-de-soi, l'introduction d'un décalage temporel et/ou spatial.

2) Apporter des éléments de preuve à des hypothèses de recherche, en classant, ordonnant, définissant des typologies, comme l'écrivent Jean-Marc Fournier et Emmanuelle Sabot (2001, p.60) « Les comparaisons innovantes obligent à tester les catégories et à en créer de nouvelles si nécessaire. » Comparer peut permettre de « mettre en évidence le caractère transnational d'un phénomène tout en saisissant la multiplicité des variantes de ce phénomène en combinant des variables élémentaires [mais aussi de] repérer avant tout des différences en combinant ici aussi un petit nombre de variables élémentaires »[98].

3) Trouver des régularités sociales sans négliger les singularités : « Il faut comparer les objets car il n'est pas de résultats probants qui s'en tiennent à la singularité d'un cas étudié [...] il n'y a pas de réflexivité sans comparaison […] aucun savoir ne naît par génération spontanée à l'intérieur de cadres vides » (Remaud, Schaub, Thireau, 2012 p.8). Le problème est de savoir comment mettre en œuvre un travail de généralisation (de certaines conclusions et dans une certaine mesure) tout en rendant compte des spécificités de chaque cas. La comparaison permet, par la diversité des situations rencontrées, de mieux comprendre des processus aux multiples facettes. Comme l'explique d'ailleurs Daniel Bertaux (2010, p.17) à propos du récit de vie : « Pour éviter de généraliser abusivement au monde social des caractéristiques propres à un type de microcosme seulement (…) il faut multiplier les terrains d'observation et les comparer entre eux ».

. La méthodologie comparative

Les méthodes des comparaisons sont variées également car « en fonction de l'intention, il existe différents types de comparaison et différents niveaux de comparabilité » (Fournier et Sabot, 2001, p.60). Comparer relève en fait d'une construction (Vigour, 2005) et il existe trois grands types de comparaison possible (Fournier et Sabot, 2001, p.59 ; Vigour, p.11-12). Nous optons dans notre travail pour la plus classique, la comparaison dans l'espace, soit « avec un ailleurs de même nature ou approchant » . Il faut aussi distinguer dans la méthode comparative d'une part l'approche exhaustive, ou « terme à terme » (Vigour, 2005, p.185), qui convient au quantitatif, fondée sur une grille de lecture identique exigeant de trouver les mêmes données sur les terrains comparés via les statistiques, et d'autre part l'approche « en miroir », qui convient davantage à la démarche qualitative, croisant différents types de source (voir tableau n°3).

p.59

[98] Lallement Michel « Raison ou trahison ? Éléments de réflexion sur les usages de la comparaison en sociologie » Dans Lallement, Spurk (dir.). *Stratégies de la comparaison internationale*. Paris : CNRS Editions, 2003, 377 p.

	Approche qualitative	Approche quantitative
Méthode	Observation, monographies, études de communautés, entretiens, récits de vies...	Questionnaires, sondages, appareil statistique
Mode de généralisation	Exemplarité du cas	Représentativité de l'échantillon, souci d'exhaustivité
Type de problématique	Compréhension des processus	Imputation causale, recherche des déterminants
Mode d'élaboration théorique	Induction et déduction	Démarche hypothético-déductive
Élaboration des catégories	Pendant et après l'enquête	Avant l'enquête

Tableau 3: Méthodes de comparaison selon l'approche adoptée (d'après Fournier J. M. , Sabot E., 2001, p.59 ; Vigour, 2005 ; Lallement M., Spurk J., 2003)

Nous nous inscrivons dans une démarche qualitative et nous adoptons un angle d'approche, celui des pratiques culturelles des jeunes ruraux, pour comprendre le processus de recomposition des trois territoires ruraux distincts. Les implications de cette démarche se refléteront au cours de l'analyse qui permettra de généraliser certaines conclusions à propos du processus de recomposition ; mais il ne s'agit pas d'uniformiser des constatations de pratiques et de contexte. Ainsi, « la comparaison ne porte pas sur des éléments isolés mais sur des processus localisés, des constructions sociales et culturelles à partir d'une entrée thématique » (Jacquot, 2007, p.55), l'objectif n'étant pas de comparer ces trois territoires de manière exhaustive mais d'y étudier, dans des contextes différents, un processus similaire. Les éléments comparables sont des processus de recomposition, des pratiques culturelles et des représentations de jeunes, et non des lieux en tant que tels. Notre but est de permettre, par la diversité des situations rencontrées, la compréhension de processus complexes et d'émettre, en s'appuyant sur les éléments de similitude et de distinction, des hypothèses sur la recomposition des campagnes du Sud du Brésil, aboutissant à des « généralisations limitées, susceptibles d'être révisées par l'examen d'autres cas, tenir ensemble l'un et le multiple, souligner l'unité sans escamoter la diversité. » (Perrin, 2009).

Le va-et-vient entre les différents terrains est également un choix épistémologique, ce croisement permettant de dépasser l'approche classique du « par rapport à », de l'étude de cas, et de mieux capter une réalité complexe et en mouvement, offrant au chercheur la possibilité d'entrelacer, de se placer à l'intersection des terrains comme des questionnements (Fleury, 2008). Enfin, il faut apporter une attention très particulière au moment de l'écriture, car celle-ci est partie prenante de la réflexion et peut la faire naître, l'étoffer, la construire, en plus de la structurer, en particulier dans la comparaison, où elle est le moment où le chercheur formalise la comparaison en acte. L'écriture, par le retour réflexif qu'elle implique, et par la restitution des données recueillies permet de rendre la comparaison fructueuse et d'établir la plus-value épistémologique d'une confrontation des cas (Giraud, 2012).

La comparaison est davantage qu'une méthode c'est une manière de voir, une stratégie de recherche imprégnant toutes les étapes de la recherche : de la définition de la problématique au choix des terrains, en passant par la construction des données et l'écriture (Vigour, 2005, p.18). La « stratégie » se différenciant de la méthode en ce qu'elle ne relève pas de l'adéquation simple entre des moyens et des fins et qu'elle induit à la fois une méthode, une épistémologie, une éthique et une posture politique puisque « sur la base d'un noyau dur de propositions élémentaires, elle impose davantage de

distanciation, d'inventivité, de variété, de renoncement aux explications globales et enfin, de réflexivité. » (Lallement et Spurk, 2003, p.298). Toutefois, il faut être attentif aux limites de la comparaison et aux problèmes qu'elle pose, et notamment la tension entre montée en généralité et l'idiosyncrasie des objets de recherche, les problèmes de déroulement du terrain et de rapport à l'objet qu'entraîne la collecte de données hétérogènes ; la construction de la comparabilité par l'écriture (Courtin, 2012). Il faut également faire attention à ne pas ériger l'un des cas en modèle (Lallement et Spurk, 2003, p.75). C'est avec ces mises en garde et précautions méthodologiques que nous avons choisi trois terrains pour réaliser notre recherche au Sud du Brésil.

• L'échelle des microrégions et les critères de sélection des études de cas

Il n'existe au Brésil aucune échelle administrative entre le *município* et l'État (puis l'État fédéral) qui soit connue et reconnue du grand public et des acteurs de terrain. Il existe des Associations de *Municípios* mais leur rôle reste consultatif, et de l'aveu par exemple du maire d'Abelardo Luz, que nous avons interrogé en 2013, membre de l'AMAI (Association des *Municípios* do Alto Irani) c'est un simple « consortium » avec lequel les *prefeitos* d'une même zone peuvent mettre en commun leurs ressources pour organiser des services collectifs (la collecte des déchets par exemple) mais il n'y a pas vraiment toujours de réflexion autour de l'élaboration de projets communs. Il existe également des Territoires Ruraux (Programa de Desenvolvimento Sustentável de Territórios Rurais-Pronat, et Ministério do Desenvolvimento Agrário-MDA), et des Territoires de la Citoyenneté, tous deux mis en place par l'État Fédéral pour faciliter l'accès de territoires fragilisés à certaines politiques publiques. Mais ils ne concernent que quelques territoires spécifiques, et nous voulions avoir dans notre étude aussi bien des territoires considérés comme fragilisés que des territoires qui ne le sont pas.

L'échelle de la microrégion s'est imposée à nous malgré son aspect purement statistique. Les Mésorégions (plus larges) et Microrégions sont en effet une nomenclature créée par l'IBGE pour ses recensements et elles n'ont aucune dimension politique, ni culturelle. Cependant leur surface est proche de celle des départements en France et la microrégion est de fait pour les jeunes et les acteurs que nous avons rencontrés une échelle de référence implicite (ils ne parlent pas de « microrégion » dans les limites strictes de l'IBGE mais de « région » dans un sens plus flou), pour parler de leur territoire et des lieux qu'ils fréquentent. Chaque microrégion a par exemple ce que l'on pourrait nommer un « chef-lieu », autrement dit une ville moyenne d'importance régionale, dont le statut de pôle (même si il varie d'un territoire à l'autre), est admis et relayé par la population malgré l'inexistence de rôle politique ou même administratif.

Le choix des microrégions de Campos de Lages, São Miguel do Oeste et Santa Cruz do Sul est d'abord lié à leurs caractéristiques différentes les unes par rapport aux autres. Ce sont trois ruralités très différentes, et pour cela leur comparaison rend possible l'esquisse d'une analyse valide pour le Sud du Brésil, si divers soit-il. Le choix s'est également fait en fonction des pratiques culturelles des jeunes, chaque territoire choisi l'ayant été principalement à cause d'une ou plusieurs initiatives marquantes menées directement par des jeunes ruraux ou des organisations travaillant avec eux. La présence et la rencontre d'acteurs clefs et le travail conjoint avec des équipes de recherche brésiliennes ont également orienté notre choix vers ces trois territoires où nous avons pu trouver des relais, logistiques et relationnels.

ɳ Profil des trois territoires choisis

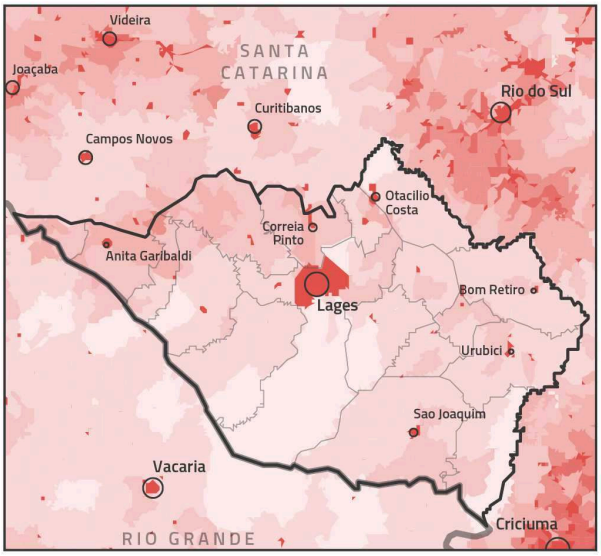
Dans un souci de présentation rapide et utile au développement qui va suivre, le tableau ci-dessous présente de façon très synthétique quelques données générales et les caractéristiques agricoles, culturelles, géographiques et sociales des trois territoires sur lesquels nous avons mené nos études de cas. Il évoque également les liens académiques qui ont pu nous aider à sélectionner tel ou tel et surtout les pratiques culturelles spécifiques, dont le repérage préalable nous a amenée à choisir ces territoires. Les trois cartes de la page suivante présentent le profil démographique global de chacun de ces territoires avec leurs *município*s. De brèves présentations des spécificités de chacun sont faites dans les pages postérieures, qui seront utiles à l'analyse développée dans les Parties 2 et 3 de la thèse.

Microrregion IBGE	Microrregion de **São Miguel do Oeste**	Microrregion de **Campos de Lages**	Microrregion de **Santa Cruz do Sul**
Données générales (IBGE censo 2010)	Superficie > 4.241 km² Population > 174.725 hab. Densité > 41,85 hab/km² PIB > 1.887.648 mil R$ PIB par hab. > 10.630 R$	Superficie > 15.726 km² Population > 284.169 hab. Densité > 18,1 hab/km² PIB R$ > 4.068.871 mil R$ PIB par hab. > 14.444 R$	Superficie > 5.564 km² Population > 317.715 hab. Densité > 57,1 hab/km² PIB R$ > 4.884.439 mil R$ PIB par hab. > 15.779 R$
Caractéristiques agricoles	- élevage porcin et avicole, cultures vivrières - agriculture familiale forte - système intégré en partie avec l'industrie agro-alimentaire	- élevage pour viande bovine - eucalyptus - « latifundios » et agriculture familiale - tourisme rural (produits coloniaux, paysages)	- tabac principalement, soja, maïs également - système étroitement intégré avec l'industrie du tabac, petites propriétés dépendantes des industries
Caractéristiques culturelles	- Indiens, *caboclos*, immigrants européens - «Région Coloniale»	- Colonisation européenne, *gaúchos*, *tropeirismo*, *caboclos* - Forte identification *serrana*	- Culture coloniale et *gaúcha* fortement revendiquée, peu de diversité ethnique
Caractéristiques géographiques	- Éloignement du centre - Lieu de frontières	- Polarisation par Lages - double géographie (planalto/serra)	- relief accidenté, isolement d'une partie du territoire - faible identité territoriale
Caractéristiques sociales	- Mouvements sociaux forts (PJR, MST, ...) - Densité rurale importante, forte présence des agriculteurs familiaux - Départs des jeunes et des filles en particulier	- Mobilisation communautaire faible - Pauvreté, exode fort et généralisé - Faible densité, peuplement dispersé - présence de l'Eglise	- Jeunes bien organisés, présence de l'Emater - Attractivité du rural pour les urbains de la région - Monopole de la Fetag dans la vie syndicale
Liens académiques	Recherches du PGA, travaux du LAF. Recherches de l'UFFS.	Recherches menées par l'UFSC	Recherches de l'UFSM et de l'UFRGS
Pratiques culturelles spécifiques	- Aviario das artes (*assentamento* «modèle» Conquista da Fronteira) - Actions de la PJR	- Actions publiques et de la société civile (Pontos de Cultura, FundCult) - Rodeio, forte présence des CTGs	- Olimpíadas Rurais - Travail de l'AJURATI sur l'année - Escolas Familia Agricola

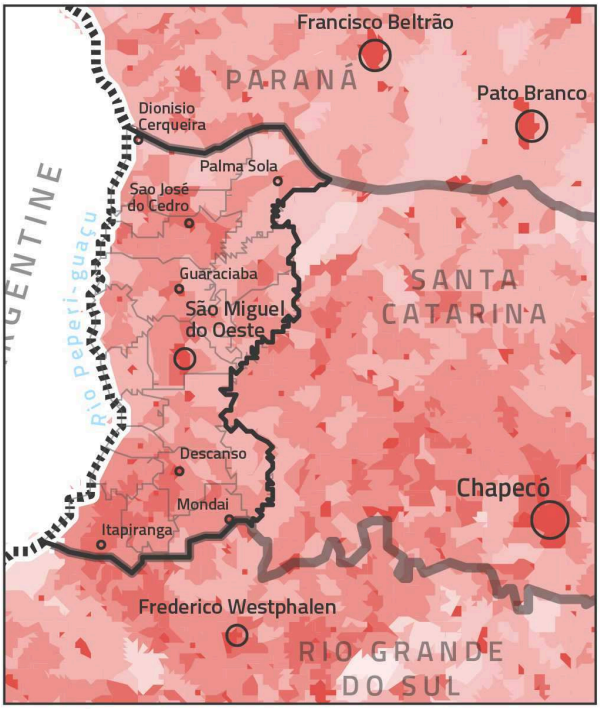
Tableau 4: Synthèse des caractéristiques des trois microrégions d'étude



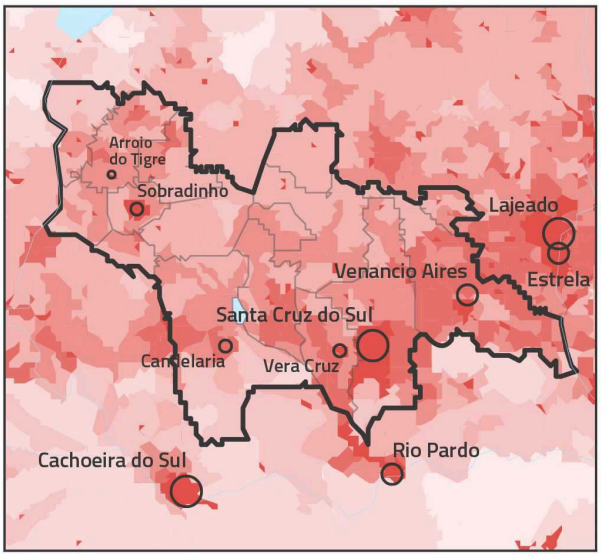
CAMPOS DE LAGES



EXTREMO OESTE



SANTA CRUZ DO SUL



Habitants par km²

- Moins de 1
- 1 à 5
- 6 à 10
- 11 à 20
- 20 à 30
- 30 à 100
- Plus de 100

Trame urbaine

Classification des municipios des microrégions et environnants selon la taille de la population de leur aire urbaine (chiffres IBGE 2010). Nous avons choisi d'indiquer à l'extérieur des microrégions uniquement les villes de plus de 20.000 habitants. À l'intérieur de chaque microrégion en revanche tous les municipios dont l'aire urbaine équivaut à plus de 3.000 habitants sont répertoriés, selon le classement suivant:

- Plus de 120.000
- Entre 50.000 et 120.000
- Entre 20.000 et 50.000
- Entre 10.000 et 20.000
- Entre 3.000 et 10.000

Illustration 18: Cartes de présentation générale des trois microrégions (réalisation : H. et N. Chauveau, 2017)

• Microrregião dos Campos de Lages

À plus de 250 kilomètres de Florianopolis, la ville de Lages (158 846 hab., IBGE 2014) polarise le « planalto catarinense », microrégion la plus étendue de l'État de Santa Catarina (15.726 km²) et la moins dense démographiquement (18 hab/km² en moyenne, 284.169 habitants en 2010 au total sur 12 *município*s). Elle fait partie de la Mesorrégion Serrana (« de montagne »), et c'est le plus pauvre de nos territoires. L'occupation de ce plateau a été marquée par une très grande concentration foncière dès les débuts de la colonisation, avec les activités pastorales, jusqu'à la période de l'industrialisation de la région, avec le « cycle du bois » (implantation des grandes entreprises du secteur du papier et de la cellulose). Dans ces conditions, les rapports sociaux sont fortement marqués à plusieurs niveaux par les relations clientélistes et paternalistes[99]. Ainsi, bien que le PIB par habitant soit plus haut que dans la région Extremo Oeste par exemple, la pauvreté rurale y est davantage présente car les inégalités sont plus fortes (indice de Gini le plus haut de la région Sud). Elle est divisée en deux grands ensembles : le *planalto* à proprement parler, dominé par de grands espaces propices à l'élevage et la *serra*, plus accidentée, faisant la frontière de ce planalto avec le littoral. Cette dernière abrite les villes les plus froides du Brésil, avec des gelées et plus rarement de la neige en hiver. Le climat permet des cultures rares dans le pays, comme la pomme ou le raisin et le développement du tourisme. Les habitations sont très éparpillées et distantes les unes des autres, ce qui a une forte importance pour les jeunes de la région.

Les habitants originels de la région étaient des indiens, qui furent exterminés ou assimilés à la population dès l'arrivée des premiers colons européens, formant la population des *caboclos*. C'est le long du *Caminho das tropas* (reliant São Paulo au Rio Grande do Sul pour l'acheminement des troupes ou du bétail), ouvert en 1730 que se concentrèrent les colons arrivés dès le début du XVIIIème siècle (Costa, 1982, p. 33). Étant sur le chemin du bétail et offrant des conditions naturelles propices (pâturages natifs), la première activité économique de la région fut l'élevage extensif. Les terres ont été distribuées par *sesmarias* (concession de terres accordée par le gouvernement impérial portugais, avec pour objectif de développer l'agriculture), ce qui a pour effet une structure sociale inégalitaire, surtout dans la partie *planalto*. La ville de Lages fut créée pour des raisons militaires et stratégiques, afin d'implanter une population lusophone face aux tentatives d'invasions espagnoles. Les forêts d'*araucarias* furent exploitées plus intensivement à partir des années 1930, créant une effervescence économique attirant de nombreux immigrés du Rio Grande do Sul. Au début du XXème, de nouvelles dynamiques socio-spatiales se mirent en place avec la voie de chemin de fer reliant toujours São Paulo au Rio Grande do Sul. La destructrice et méconnue Guerre du Contestado, oppose de 1912 à 1916 les « rebelles » (*caboclos* expropriés) à l'État fédéral brésilien appuyé par les milices des entreprises colonisatrices (Bloemer, 2000, p.58). Dans la zone géographique de la *serra*, les terres accidentées n'intéressant pas les grands propriétaires ont abrité des *caboclos* devenus les petits agriculteurs familiaux de la région (en particulier à Cerrito, Cerro Negro, Capão Alto e Campo Belo do Sul, voir Loch et al. 2014), développant une sociabilité plus forte, et un rapport singulier à la nature. La culture *gaúcha*, si elle n'est pas la plus significative quantitativement ni la plus anciennement présente, est la plus visible de la région, se confondant

[99] Andion Carolina « Développement territorial durable en milieu rural, gouvernance et rôle des organisations non gouvernementales : l'État de Santa Catarina au Brésil » *Mondes en développement*, 2006/4 no 136, p. 85-100

avec la culture *serrana* du planalto liée à l'activité dominante d'élevage dans les pâturages « natifs ».

Le « cycle du bois » ne s'est pas épuisé avec les réserves d'*araucarias,* aujourd'hui de retour dans le paysage mais protégés de l'exploitation qui avait mené à sa disparition. Ils ont été remplacés par des espèces exogènes, le pin et l'eucalyptus[100], qui forment aujourd'hui de vastes aires productives très visibles dans le paysage. Ces dernières décennies d'autres activités économiques se sont aussi développées, comme la fruticulture (la pomme, emblème de São Joaquim par exemple) l'horticulture, l'apiculture, les cultures temporaires (soja, pomme de terre, fraise) et même la viticulture. Ces nouvelles activités font naître de nouvelles configurations socio-spatiales même si l'élevage et la sylviculture sont encore dominants. Plus de la moitié des *pinhão* (pignons de pin géants, fruits de l'araucaria) catarinenses sont produits dans la région. Lages a également été déclarée « Capitale nationale du tourisme rural » : la première ferme auberge du pays a ouvert en 1984 dans la Fazenda Pedras Brancas. Aujourd'hui le tourisme rural est un axe fort du développement rural dans la région, valorisant la beauté de ses paysages et son identité culturelle.

La grande propriété est encore largement dominante dans cette microrégion et les mécanismes d'asservissement et de dépendance sont ainsi très présents. La distribution des terres est la plus inégalitaire de l'État, avec selon l'IBGE (2000) 14.787 établissements situés dans la Serra Catarinense sur une aire de 1.143.900 hectares : 97,5% sont détenues par des propriétaires individuels, qui détiennent ainsi 86,9% des terres de la région, la taille moyenne des exploitations est supérieure de 150% à la moyenne catarinense. Des les *municípios* de Lages et Capão Alto, les deux plus vastes de la microrégion, ce chiffre atteint même 520%. Il y a ainsi quantitativement peu de producteurs en milieu rural, peu d'habitants, la population est fragilisée et marginalisée et subit une forte attraction des villes, relativement proches. Alors que la population catarinense a augmenté de 15,35 % entre 2000 et 2010, la microrégion de Lages a perdu 1,40% de ses habitants, partis pour la majorité trouver de meilleures opportunités d'emploi. Dans les *município*s d'Anita Garibaldi, Cerro Negro, Correia Pinto et São José do Cerrito, la perte a même atteint plus de 16%.

Lages est une ville à la culture « urbaine », en lien avec son rôle de pôle commercial et historiquement tournée vers le théâtre : le FETEL, Festival de Théâtre de Lages, est par exemple le principal événement théâtral du Sud du Brésil. De ce fait, de nombreuses actions visibles en milieu rural partent d'organisation *lageanas*. Dans les zones rurales, la population est traditionnellement emprunte de *colonialismo*[101]*,* et le pouvoir de l'oligarchie rurale est encore pesant (Geiser et Cazella, 2007). Cela se retrouve dans la principale activité culturelle rurale de la région : les *rodeio* ou *torneio de laço,* activité des « maîtres » par excellence. Ce sport consistant à attraper une vache au lasso, tout en chevauchant, est organisé par des CTG (Centres de Tradition *Gaucha*), sur lesquels nous reviendrons plus longuement et qui polarisent l'activité culturelle régionale.

La microrégion Campos de Lages est parfois considérée (entretiens n°49 et 50, responsables syndical et associatif) comme le Nordeste (région la plus pauvre du Brésil, emblématique de la misère rurale) du Sud, ses ressources naturelles ayant enrichi principalement des groupes extérieurs au territoire avec une économie primaire d'exploitation, mais elle a aujourd'hui de nombreux atouts qui en font un précurseur de la recomposition rurale.

[100] Pour Pereira (2004, p. 151), l'expansion de la région autour de la culture de cette essence a ses racines dans la culture du lageano qui « suit une logique sociale basée sur le moindre effort, la culture propre des éleveurs, qui est de produire avec de faibles niveaux d'investissement, un faible risque et un rendement proportionnel à leurs besoins et aspirations. »

[101] Soumission au « colonel », figure dirigeant la fazenda sous les ordres du *patrão* propriétaire. Nous reviendrons sur cet élément avec des témoignages de jeunes.



Illustration 19: Microrégion Campos de Lages. 1 : paysage de plateau d'altitude à São Joaquim, ces plateaux accueillent de l'élevage bovin et souffrent de températures très basses en hiver, la végétation y est rase. 2 : paysage de serra, vignes et araucarias sur les contreforts de São Joaquim, la viticulture et la pomiculture se développent à la faveur d'un climat frais et de terres fertiles. Les araucarias avec leur silhouette reconnaissable marquent les paysages. 3 : jeunes assistants à un rodéo dans le *município* de Palmeira. C'est le loisir de plus répandu dans la région et les habitants aiment s'y rendre « pilchado » (habillés des tenues traditionnelles *gaúchas*). Une statue de Sainte Aparecida, protectrice du Brésil, veille sur les compétiteurs. 4: Une famille de caboclos tresseurs de rotin à Bocaina do Sul devant leur maison très simple. 5 : Paysage de plateau, élevage et petite fazenda à Lages. Les araucarias regagnent du terrain depuis que leur exploitation a été interdite.

• Microrregião de São Miguel do Oeste

Cette microrégion est la plus à l'Ouest des cinq microrégions composant la mésorégion de l'Ouest Catarinense, et fait frontière avec l'Argentine, à environ 650km de la capitale de l'État (plus de 12h de route). Elle fait partie de ce que l'on appelle au Brésil les « régions coloniales »[102] et est la plus petite de nos trois microrégions. Plus accidentée que le *planalto,* mais aussi plus fertile, la microrégion couvre 4.241.988 km² et abrite 174.725 habitants. Dans leur étude historique sur l'occupation de la région, Bavaresco, Franzen et Franzen (2013) la séparent en trois zones dont les modes de colonisation différents ont induit le découpage socioculturel actuel (Capellesso, 2016) :
a) *la vallée du Rio Uruguai* regroupe des *municípios* marqués par la petite propriété et le travail familial des *colonos* d'origine allemande ou italienne, arrivés dans les années 1920, de confession luthérienne et venant du Rio Grande do Sul (Mondaí, Itapiranga, São João do Oeste, Tunápolis, Santa Helena, Iporã do Oeste, Descanso et Belmonte) ;
b) la zone des *trois frontières* (près du Parana et de l'Argentine), a été longtemps disputée. Les latifundios d'élevage, bien que démantelés dans les années 1940 par la vente à des *colonos* également venus du Rio Grande do Sul, sont toujours présents dans la structure foncière des *município*s de Dionísio Cerqueira, São José do Cedro et Princesa, qui abritent une plus grande diversité culturelle (Italiens, Allemands, Polonais, Arabes, Espagnols, Portugais et *Caboclos*) ;
c) le *centre* de la microrégion (São Miguel do Oeste, Bandeirante, Barra Bonita, Paraíso, Guaraciaba, Guarujá do Sul et Anchieta) a accueilli des entreprises qui ont exploité le bois avant de vendre les parcelles sans faire de distinction ethniques ou religieuses (ce qui aboutit à une certaine diversité). Les Italo-brésiliens catholiques ont cependant dépassé en nombre les *colonos* d'origine allemande dès les années 1940 et cela est visible à São Miguel do Oeste. Cette ville a par ailleurs eu très tôt une vocation urbaine par son rôle dans la commercialisation.

Les indiens et *caboclos* qui peuplaient originellement la région pratiquaient une agriculture « déconnectée des dynamiques nationales »[103] et l'intégration n'eut lieu qu'à partir des années 1930 quand la colonisation s'intensifia suite aux excédents de la « vieille colonie » du Rio Grande do Sul, qui voyait des familles trop nombreuses se succéder sur des terres se raréfiant, envoyant donc dans l'ouest catarinense les colons italiens et allemands avec leur tradition de polyculture et d'élevage. Ce fut donc une colonisation privée, formée par de petites unités, les « colônias » pour lesquelles la forêt native fournissait le bois d'installation. Des sols fertiles ont permis la compétitivité de la région en termes de production, notamment parce que les porcs pouvaient être alimentés par l'abondant maïs. Dès les années 1940, les entreprises agro-industrielles qui font aujourd'hui la réputation de la région et emploient de très nombreux ruraux, se sont établies. Des régions étudiées, c'est celle qui a été peuplée le plus tardivement (par sa population actuelle), les villes sont très récentes (São Miguel do Oeste a été fondée en 1954) et les populations rurales moins ancrées sur leur territoire qu'ailleurs.

Après une période d'exploitation du bois et de l'*erva mate*, la compétitivité locale s'est

[102]En référence au type d'occupation de l'espace lié aux *colonos* d'origine européenne, principalement allemands, italiens et polonais.
[103]Testa V. M., Nadal R. de, Mior L. C.; Baldissera I. T., Cortina N, *O desenvolvimento sustentável do Oeste Catarinente: proposta para discussão*. Florianópolis: EPAGRI, 1996. Consultoria: John Wilkinson. - p. 43

construite sur une étroite collaboration entre production agricole familiale et secteur privé agro-industriel, une « intégration » appuyée par l'Etat. Ce modèle a permis l'articulation socio-économique de la production familiale dans un pôle d'innovation technologique autour de la production et de l'industrialisation des porcs et de la volaille qui fait encore la spécificité de cette région[104]. Depuis les années 1980, ce système est en crise à cause de plusieurs facteurs, conjoncturels (concentration de l'élevage porcin[105], diminution des crédits agricoles, assèchement des ressources naturelles, réduction de la rentabilité de certains produits traditionnels de l'agriculture familiale comme le porc et le maïs) comme structurels (distance des grands centres de consommation, manque de terres cultivables, structure foncière pulvérisée, forte densité démographique rurale)[106]. L'Ouest Catarinense a constitué l'un des plus gros complexes agro-industriels d'Amérique Latine, combiné avec une agriculture familiale qui représente plus de 90% des établissements régionaux.

La très grande concentration de la production porcine principalement, excluant les plus petits maillons de la chaîne a pour résultat un exode très fort, en particulier des jeunes ruraux vers les pôles régionaux et nationaux : entre 1980 et 1991 l'Ouest Catarinense avait déjà perdu plus de 70.000 ruraux, et selon les chercheurs de l'Epagri, sur les 1,1 million d'habitants de l'Ouest, la moitié sont ruraux et près de 250.000 d'entre eux (dont 80.000 économiquement actifs) seraient « exclus de la production agricole commerciale »[107]. Pour pallier à la crise actuelle, ils conseillent notamment d'intégrer davantage les trois secteurs de l'économie et de jouer la carte du tourisme (route thermale, produit coloniaux, ferme typiques, paysages naturels), mais la transition est lente.

C'est ce que dénoncent les mouvements sociaux, dont l'importance est un trait distinctif de la région pour notre étude. En effet, l'Ouest Catarinense se caractérise au niveau fédéral par une forte organisation politique et sociale des agriculteurs familiaux et la région spécifique de São Miguel do Oeste abrite de nombreux *assentamentos* du MST et des cellules très importantes des Pastorales, aile militante de l'église catholique, incontournable sur place. En effet la région a été l'épicentre national des occupations de terre autour de 1985, lorsque la pauvreté rurale et la mobilisation étaient à leur paroxysme. L'*assentamento* de Dionisio Cerqueira est par exemple une référence mondiale en termes de mise en œuvre efficace de la collectivisation des terres, nous reviendrons longuement sur cet exemple et ses contradictions pour notre objet. Ainsi les jeunes que nous avons rencontrés dans la microrégion de São Miguel sont-ils majoritairement liés aux mouvements sociaux, et avec une identité « coloniale » forte, tant allemande qu'italienne. Des communautés *caboclas* constituent également la diversité culturelle marginalisée de ce territoire (Renk, 1997). Cette microrégion est particulièrement touchée par l'immigration sélective des filles. Le taux de célibat et la masculinisation des campagnes sont des questionnements plus forts que dans les autres territoires qui perdent les jeunes des deux sexes (Planalto) ou perdent moins de jeunes (Santa Cruz do Sul).

[104] Mior Luiz Carlos, *Agricultores familiares, agroindústrias e redes de desenvolvimento rural,* Chapecó, Unochapecõ, Editora Argos, 2005, 338p.
[105] On est passé de 67.000 éleveurs de porcs dans les années 1980 à 20.000 aujourd'hui.
[106] Testa V. M., Nadal R. de, Mior L. C.; Baldissera I. T., Cortina N, - op.cit. - page 22.
[107] Idem, page 19.



Illustration 20: Microrégion Extremo Oeste 1: Étang et élevage bovin d'un jeune couple de São Miguel do Oeste. De vastes forêts couvrent la région, ponctuées de défrichements menées pour l'agriculture. 2 : Exploitation « intégrée » produisant du lait et de la viande de porc pour l'agroindustrie. Cette famille de Linha Três Barra a suivi la nécessité de se moderniser pour continuer à produire. 3 : Paysage cultivé à Barra Bonita, où la déclivité empêche parfois la mécanisation du travail de la terre. 4 : Vue aérienne (mise à disposition par l'auteur) d'une partie de l'*assentamento* Conquista da Fronteira. On y voit le jardin communautaire et l'usine de production de la coopérative Terra Viva, commercialisant le lait et les volailles de la Réforme Agraire. 5 : paysage accidenté au nord est de la microrégion, qui engendre des conditions difficiles de travail pour l'agriculture, privilégiant l'agriculture familiale de petite échelle à la grande propriété.

• Microrregião de Santa Cruz do Sul

Le choix de la troisième microrégion dans le Rio Grande do Sul s'est fait autour d'une rencontre, celle d'un jeune étudiant d'Arroio do Tigre, fils de tabaculteur et travaillant sur l'expérience locale des Olympiades Rurales (sorte de Jeux Olympiques municipaux, voyant participer plusieurs « jeunesses », des équipes de jeunes de chaque communauté, voir annexe n°17 et développement au Chapitre 5). Cette microrégion située dans la mésorregion Centro Oriental Rio-Grandense, est profondément marquée par la culture du tabac, les organisations de jeunesse rurale, la culture germanique (la langue allemande y est encore souvent parlée) et un rapport différent au rural, celui-ci y étant moins systématiquement synonyme de relégation que dans les autres régions parcourues. Les 5.564,553 km² de cette microrégion sont, un peu comme celle de Campos de Lages, partagés entre deux biotopes différenciés par leur relief, avec d'un côté la Vallée do Rio do Pardo, propice aux cultures intensives et de l'autre les contreforts de la Serra *gaúcha*, isolant une partie du territoire plus accidentée et plus « ingrate » pour l'activité agricole (les voies de communication sont concentrées dans la vallée et il est difficile d'accéder à la Serra, les routes étant rares et mauvaises). C'est cependant la plus densément peuplée de nos trois microrégions et les 317.715 habitants profitent du PIB par habitant le plus élevé des territoires étudiés.

La région, qui avait toujours été peuplée d'Amérindiens (selon les recherches du Père Walter Gihel citées par Redin, 2015), a commencé à être colonisée au XVIIème siècle par les missions jésuites portugaises et espagnoles, et notamment la mission de São Joaquim, qui serait responsable de l'extinction des peuples amérindiens dans la région, par leur commercialisation pour l'esclavage et par le métissage (Redin, 2015, p.60). C'est ensuite l'État fédéral qui organise les immigrations allemande (à partir de 1824) et italienne (à partir de 1875) autour de la recherche de terres « vierges », du peuplement par de petits propriétaires et de la nécessité de « nourrir le Brésil », notamment caféier, de l'époque (Pesavento, 1982). Attirer de nouveaux immigrés, en montrant un modèle de « colonisation réussie », « blanchir » cette partie du pays et, dans le cas de Santa Cruz do Sul, occuper des aires jusqu'alors « improductives » étaient les objectifs centraux du gouvernement impérial, qui a organisé la colonisation de cet espace. Pour Arlene Renk (2000, p. 73) « ce qui a attiré ces Européens vers les tropiques peut être regroupé dans la triade : recherche d'abondance, de liberté et d'obtention de terres ». C'est ainsi que l'énorme majorité des familles de la microrégion de Santa Cruz do Sul sont des descendants directs d'Allemands et Italiens. Les premiers se sont concentrés dans la partie basse de la vallée et les seconds dans la zone plus accidentée de la Serra. Ils sont réputés pour être des « batailleurs, guerriers, ambitieux, travailleurs » (Redin, 2015, p.65), avec une identité ethnique et religieuse très ancrée et un degré de cohésion fort entre familles qui se retrouve dans les modes d'appartenance actuels (voir Chapitre 5).

Si l'on cultive du soja, du maïs et des haricots (Sobradinho est connue comme étant la « capitale du Feijão » et Arroio do Tigre le « cellier du Centro-Serra ») dans la région de Santa Cruz do Sul, toute l'économie tourne autour d'une principale production : le tabac. La production agricole est le fait de petites propriétés familiales mais elle est intégrée dans un système contrôlé par les industriels du tabac. Les autres productions sont en forte baisse depuis les années 2000. Au départ, la production de tabac permettait d'avoir une monnaie d'échange de haute valeur sur le marché, et complétait une polyculture d'autosubsistance, puis elle a pris de l'ampleur, permettant

l'insertion des agriculteurs sur le marché moderne. C'est à Santa Cruz même que l'activité était d'abord concentrée (la ville gagne au début du XXème le titre de « Capitale mondiale du tabac »), mais les agriculteurs venant de la vallée et remontant sur les pentes de la Serra avec leur familles ont porté avec eux la culture du tabac dans toute la microrégion. Les multinationales du secteur ont ainsi un rôle central dans la région, nombre d'entre elles ayant un siège à Santa Cruz do Sul. Elles sont omniprésentes dans le paysage urbain, rural, institutionnel, politique, les offres scolaires et culturelles. Le marché du tabac étant vertical (Redin, 2015, p.96), il crée une forte dépendance forte vis-à-vis des fluctuations du marché et des industriels, omniprésents aux côtés du producteurs (vente d'un « pack productif » incluant les semences, les intrants, l'assistance technique et l'achat ou non de la production annuelle). L'entreprise Souza Cruz, filiale de British American Tobacco et dont les méthodes ont été étudiées par Maria Ignez Paulilo dans le sud du Santa Catarina, est particulièrement présente dans la microrégion de Santa Cruz do Sul. Elle participe à l'endettement des producteurs : le paiement en une fois de toute la récolte donne à la fois un attrait à la tabaculture qui paraît ainsi lucrative mais rend également les producteurs extrêmement dépendants de la firme. Plus largement, l'économie agricole rio-grandense est particulièrement liée au marché et produit peu pour l'autoconsommation (Redin, 2015, p.98), par rapport à celle d'autres régions, même si on y repère aujourd'hui de fortes incitations à la diversification (par l'Emater notamment) et des dynamiques tournées vers la conversion agroécologique (travail du Centre d'Appui et de Promotion de l'Agroécologie - CAPA, ou des Écoles Familiales Agricoles - des EFAs).

Cette microrégion se caractérise également par une forte empreinte coloniale et des migrations, internes au Rio Grande do Sul, qui permettent d'aborder la question la mobilité comme constitutive de l'identité rurale du Sud du Brésil (Paulilo, 1998), qu'elle soit provoquée ou activée par ses propres populations. Les habitants sont peu attachés à ce territoire dans son ensemble (il n'y a pas de sentiment d'une « identité Centro-Serra ») mais davantage à leur communauté en tant que telle[108]. Ceci se traduit aujourd'hui, entre autres, par la présence d'organisations de jeunesse très actives et mobilisatrices, liées au théâtre amateur (région de Candelaria) ou au sport (les Olympiades Rurales d'Arroio do Tigre sont les plus grandes du Sud du pays). Ces associations font un travail d'animation du territoire tout au long de l'année en s'appuyant notamment sur le dynamisme du sentiment communautaire.

Cependant, la région est extrêmement touchée par les dégâts environnementaux et sociaux liés à la monoculture de tabac : Santa Cruz do Sul est le *município* avec le plus fort taux de suicide de tout le Brésil, 28 pour cent mille habitants contre une moyenne nationale de 5 pour cent mille, ce que des recherches relient aux effets des pesticides et du système d'endettement des petits tabaculteurs[109]. Par ailleurs, la vie syndicale dans la région a été entachée par des scandales financiers et c'est aujourd'hui la FETAG - Federação dos Trabalhadores na Agricultura (syndicat de travailleurs mais plutôt conservateur) qui a le monopole dans plusieurs communes de la région, même si les mouvements sociaux restent organisés, notamment autour de la proposition d'éducation agricole en alternance des Écoles Familiales Agricoles (sœurs ennemies des Maisons Familiales Rurales inspirées du mouvement français du même nom). Les opportunités liées à la diversification des activités et à la persistance de d'une population rurale nombreuse et mobilisée font de cette microrégion un terrain intéressant d'observation des recompositions.

[108]Redin fait l'hypothèse que la présence au XIXème de « maisons de commerce » aurait produit dans cette zone une dynamique communautaire par ailleurs rare dans le rural brésilien (Redin, 2015, p.65).
[109]Voir Peres, 2009 et Dianin, 2006



Illustration 21: Microrégion de Santa Cruz do Sul. 1 : fin de match aux Olimpiadas Rurais d'Arroio do Tigre. Les organisations de Jeunesse Rurale mettant en œuvre des compétitions culturelles ou sportives sont significatives dans la région. 2 : rue principale de Santa Cruz do Sul pendant l'OktoberFest, mettant à l'honneur la culture germanique, par ailleurs visible dans l'aménagement de la ville. 3 : agriculteur passant des pesticides dans son champ de tabac. En contrebas, un *balneario*, aménagement de loisir à proximité d'une rivière. 4 : paysage de plaine planté de tabac à Candelaria. Des maisons et séchoirs en bois typiques de la région sont fréquents quoique souvent abandonnés. 5 : paysage accidenté planté de maïs et de tabac à Arroio do Tigre. Les descendants d'immigrés italiens sont les plus nombreux dans la partie *serrana*, plus ingrate pour l'agriculture.

* * *

Les trois terrains choisis pour cette étude sont donc à la fois proches, par leur composition ethnique, la présence d'agricultures familiales, leur insertion dans une région Sud plutôt développée et en mutation. Mais leurs différences, tenant à leurs histoires, leurs configurations spatiales et politiques, leurs organisations sociales et leurs profils productifs, vont nous permettre de questionner l'influence de telles caractéristiques sur l'investissement des jeunes ruraux dans un projet de vie et un territoire rural, à travers le développement de pratiques culturelles.

Ces pratiques seront développées dans les Parties 2 et 3 de cette thèse mais on peut d'ores et déjà en donner quelques caractéristiques régionales pour clore ces portraits et préciser ce qui a été observé dans ces régions. Les pratiques que nous avons été amenée à observer ne sont pas strictement caractéristiques de telle ou telle microrégion et des manifestations de chacune d'entre elles sont visibles dans les trois territoires choisis. Mais certaines sont plus présentes et représentatives dans les observations menées auprès des jeunes de certaines microrégions et forment la base des analyses menées dans la suite de ce travail, ce pourquoi nous les présentons ici rapidement avant d'y revenir ensuite plus en détails. Ainsi, dans la microrégion Campos de Lages, les jeunes rencontrés développent principalement des activités culturelles et de loisir autours des traditions *serranas*, à la fois d'influence *gaúcha* (à travers les rodéos, tournois de lasso, bals *gaúchos*), et *caboclas*, à travers des pratiques plus discrètes et en voie de réhabilitation. Dans l'Extremo Oeste, ce sont davantage les pratiques liées à la présence des mouvements sociaux qui retiennent notre attention (chanson engagée, art militant, événements collectifs), ainsi que des pratiques plus générales dans l'agriculture familiale *colonial* (bals, jeux en communauté). Enfin, les jeunes de la microrégion de Santa Cruz do Sul témoignent de pratiques encadrées par des organisations de jeunesse actives (théâtre, sport), ainsi que de la vivacité de l'identification aux origines européennes, mais aussi d'autres pratiques courantes dans les espaces ruraux en général (musique, médias, danse, artisanat). Nous verrons que les pratiques des jeunes de ces trois territoires sont par ailleurs hybrides et diverses, comme le suggère notre titre autour du « *colono funkeiro* » et de la « *gaúcha baladeira* », traduisant l'existence dans ces espaces de cultures *a priori* urbaines.

Conclusion du Chapitre 1

Les territoires ruraux sont hétérogènes et c'est même un enjeu de définir ce qui fait leur ruralité. Pour notre travail, il était central de comprendre les structures spatiales et la place de l'activité agricole dans la perception du rural au Brésil. Nous avons présenté le profil, composite mais identifiable, du Sud du Brésil, puis celui des trois territoires qui sont les supports de notre étude comparée. Ce chapitre a donc permis de contextualiser notre enquête en apportant les premières analyses à propos des territoires où elle se déroule. Ces éléments sont utiles à l'appréhension du développement et à celle des implications locales de la discussion menée.

Contextualisation, définition, et description analytique du terrain faites, nous devons maintenant nous pencher sur les deux autres composantes de notre sujet : les jeunes ruraux et leurs pratiques culturelles. Après avoir vu dans ce Chapitre 1 sur quels terrains portent notre étude, pourquoi ceux-ci ont été choisis et dans quels enjeux de la ruralité s'inscrit notre sujet, nous verrons dans le Chapitre 2 comment notre corpus de jeunes a été choisi, selon quelles définitions de la jeunesse rurale, quels sont ses traits principaux. Il s'agira aussi de cerner quels objets nous avons exactement observés, en revenant sur la définition de la culture et la circonscription des pratiques culturelles analysées. Nous verrons ensuite grâce à quel appareil méthodologique, alliant sociologie et géographie, nous avons arpenté notre terrain.

CHAPITRE DEUX

Choix conceptuels, épistémologiques et méthodologiques

> « Je suis habitée d'une triple conviction : d'abord la nécessité de la reconnaissance du jeune rural dans son individualité [...] ensuite l'affirmation de l'importance de cette partie de la population rurale pour la vitalité des communautés rurales, et enfin la perception que ce sont les jeunes, aujourd'hui en processus de formation, qui constitueront le monde rural de demain. Tout dépend de ces jeunes : la reproduction des asymétries et des conflits générés par l'imposition du modèle productiviste de développement rural ou la construction d'un autre modèle de développement rural durable, qui fasse du monde rural un véritable espace de vie. » Wanderley, 2011

Nous allons aborder dans ce chapitre les définitions de nos objets. Il est bon de rappeler qu'il n'est pas en sciences sociales de définition absolue, définitive ou universelle et les réflexions que nous allons mener ici tour à tour à propos des « jeunes ruraux », puis des pratiques culturelles n'ont pour objectif que de nous permettre de définir les enjeux de notre sujet et non de statuer sur des débats épistémologiques.

Nous délimiterons d'abord ce qui est l'objet principal de notre travail, les jeunes eux-mêmes, passant d'une définition globale de la jeunesse à celle de la jeunesse rurale brésilienne puis au portrait de « nos » jeunes (*A. Quels jeunes ?*). Ce sont ensuite les concepts de culture, de loisir, de temps libre que nous articulerons avant d'en dresser les enjeux, globaux comme spécifiques (*B. Du temps libre au droit à la culture*). Enfin, nous présenterons les méthodes avec lesquelles nous avons mené cette recherche, notamment le choix d'une tension entre géographie et sociologie, afin d'analyser au mieux notre problématique de départ. Si la géographie apporte une analyse des faits culturels et de leur liens aux recompositions des territoires, la jeunesse est avant tout une catégorie sociologique et l'association de ces deux approches est au coeur de notre démarche (*C. Quels outils et quelle mise en œuvre ?*).

A. Quels jeunes ?

Les « oubliés », les « invisibles », les « autres » : ce sont souvent les noms donnés aux jeunes des milieux ruraux dans la littérature qui leur est consacrée au Brésil[110]. Les jeunes ruraux ont en effet longtemps été à la marge de tous les observatoires, restant dans un isolement social fort, loin des préoccupations des scientifiques comme des initiatives privées et publiques.

1/ Une jeunesse rurale au-delà de l'hétérogénéité ?

ꟷ Relativité culturelle de la jeunesse

Le choix d'une « fourchette » d'âge en dessous de laquelle on ne serait pas un « jeune » mais un enfant ou un adolescent et au-dessus duquel on se serait plus un « jeune » mais un adulte ou un « vieux » n'a rien d'anodin, et ne le fut en aucune époque et aucune contrée. Pierre Bourdieu expliquait la dimension éminemment politique de ce débat dans son texte « La jeunesse n'est qu'un mot »[111], écrivant que le réflexe professionnel du sociologue est de rappeler que les divisions entre les âges sont arbitraires, que la jeunesse et la vieillesse ne sont pas des données mais sont construites socialement. Pour lui « le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente ». La jeunesse serait pour lui un « univers d'irresponsabilité provisoire : ces "jeunes" sont dans une sorte de no man's land social, ils sont adultes pour certaines choses, ils sont enfants pour d'autres »[112]. Enfin, l'extrême diversité des situations sociales fait naître pour le sociologue « l'abus de langage » du mot « jeunesse » qui fait croire que l'on pourrait désigner sous un même vocable des « univers sociaux qui n'ont pratiquement rien de commun ». Or ce problème d'extrême relativité et d'hétérogénéité ne disparaît pas, au contraire, lorsqu'on accole l'adjectif « rural » au nom de « jeunesse ».

La relativité historique et sociale de cette catégorie est importante, et scientifiquement, l'étude des jeunes en tant que telle est très récente, Hobsbawm (1997) évoque à ce propos le réveil du XIXème à propos de cette frange délaissée par le monde scientifique, alors qu'elle ne l'était pas nécessairement par les autres milieux[113]. Si depuis les années 1960 les adolescents commencent aux yeux du reste de la société à avoir leurs propres lieux, codes, référents, on assiste ensuite à une « *teenagisation* de la culture occidentale » (ou « jeunisme »), comme l'analyse par exemple la psychanalyste brésilienne Maria Rita Kelh dans « La jeunesse comme symptôme de la culture »[114].

[110]Et ailleurs également, « silent others » pour les anglosaxons par exemple (Caputo, 1995 citée dans Gambino, 2008 traduisant par « Ces autres que l'on n'entend pas », p.74).
[111] Bourdieu, Pierre, « La jeunesse n'est qu'un mot », Entretien avec Anne-Marie Métailié, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages, 1978
[112]Ibid.
[113]Hobsbawn Eric, *On History,* Weidenfeld & Nicolson, 1997, 404 p.
[114] La jeunesse comme symptôme de la culture, Kelh Maria Rita, p. 90, dans Novaes Regina, Vannuchi Paulo, Ribeiro Renato Janine. *Juventude e sociedade: trabalho, educação, cultura e participação,* São Paulo: Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2004. 303p.

Les travaux sur ce phénomène qui dépasse aujourd'hui les frontières de l'Occident sont nombreux et il est intéressant de réinterroger cette dynamique du point de vue des réalités du rural brésilien : le jeune post-moderne profiterait des libertés du monde adulte tout en étant préservé de ces responsabilités. Ce n'est pas souvent le cas dans les milieux ruraux que nous avons parcourus, pourtant, l'image du jeune y est tout de même celle d'un modèle de beauté, de liberté, de sensualité pour toute la société, un objet d'identification et de projection très forte[115].

Mais dans la réalité de la société rurale brésilienne on peut questionner l'existence d'une « jeunesse » dans la mesure où les phases de la vie s'y succèdent avec rapidité : lorsqu'on se marie, qu'on a des enfants, que l'on travaille dès 15 ou 18 ans, passe-t-on vraiment par une phase de « jeunesse » ?[116] Cela rend d'autant plus difficile toute définition de la jeunesse qui ne soit pas péremptoire et interdit dans tous les cas de la poser en termes numériques comme le rappelle l'introduction du numéro de la revue Pour, consacré aux *Initiatives des jeunes dans les espaces ruraux* : « la notion de jeunesse ne paraît plus guère se délimiter par un critère absolu d'âge. Nous proposons de la poser ici comme une période de tuilage personnel entre l'état d'étudiant-apprenti-stagiaire et les premières expériences professionnelles durables »[117] ou encore dans un des articles : « la jeunesse, qui n'est finalement peut-être que le moment où la vie a encore une certaine plasticité »[118]. Olivier Galland, sociologue français de la jeunesse, adopte la notion d' « entrée dans la vie adulte », vue comme un passage qui s'effectue sur deux axes : scolaire / professionnel & familial / matrimonial jalonnés par quatre étapes : la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ du domicile familial et la formation du couple. L'autonomie à la fois affective, économique et résidentielle est pour lui un marqueur sûr, à partir duquel on note d'ailleurs « l'allongement de la jeunesse » dans les sociétés dites « développées ». Là encore, ces points ne sont pas nécessairement pertinents dans la société brésilienne où il n'est ni rare de fêter ses 30 ans sous le toit de ses parents, ni d'arrêter ses études avant 15 ans, et cela exclurait une trop grande part des jeunes, ruraux en particulier.

Ce sont donc les auteurs brésiliens qui donnent les définitions les plus pertinentes pour notre thèse, notamment celles de chacun de ces trois auteurs clefs de la sociologie rurale et de la jeunesse, Maria de Nazareth Baudel Wanderley, Anita Brumer et Paulo Petersen : « Nous considérerons que la jeunesse correspond à un moment dans le cycle de la vie, caractérisé comme une période de transition entre l'enfance et l'âge adulte. Culturellement déterminée, la démarcation de cette étape de la vie est toujours imprécise. »[119] ; « La phase juvénile se caractérise par une transition progressive jusqu'au moment où l'on assume totalement les rôles adultes dans toutes les sociétés, tant rurales qu'urbaines. La jeunesse dure de la fin de la puberté jusqu'à la constitution d'un couple et d'un foyer autonome. […] Les limites varient entre sociétés et classes sociales même si l'on peut considérer la fourchette 15 / 24 ans comme assez légitime. […] La notion de jeunesse dépend autant de l'auto-identification que de la reconnaissance des autres. »[120]; « Période de transition entre l'enfance et l'âge adulte, la jeunesse correspond à un

[115] Idem, p.93
[116] « Comme à la campagne le jeune normalement a besoin de travailler pour survivre après ses 15 ans et assume parfois le rôle de chef de famille, est marié, a des enfants et ne fait pas d'études, il paraît légitime de penser que la jeunesse s'y termine avant d'avoir commencé. » Carneiro Maria José, « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo Helena Wendel, Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - pages 243 et 244
[117] Introduction anonyme de la Revue *POUR* : « Initiatives des jeunes dans les espaces ruraux », *POUR* n°211 - Septembre 2011 - Coordonné par Philippe Sahuc, Audrey Auriault, Bertrand Coly, Mélanie Gambino, Marc Lacaille et Marie-Odile Nouvelot-Gueroult
[118] Sahuc Philippe, « L'initiative jeune, en toute diversité ? », Revue *POUR* op. cit.
[119] Maria de Nazareth Baudel Wanderley dans son article « Jovens rurais de pequenos municìpios de Pernambuco : que sonhos para o futuro » paru dans Carneiro Maria José, Castro Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p.
[120] Anita Brumer dans son article « A problematica dos jovens rurais na pòs-modernidade » dans Carneiro Maria José, Castro Elisa

moment du cycle de la vie pendant lequel l'individu construit progressivement son autonomie par rapport à ses parents. Comme toute transition, il s'agit d'une étape marquée par les indéfinitions et les incertitudes vis-à-vis du futur, appelant la jeunesse à assumer une posture active dans le choix des chemins qui se dessinent sur ces horizons de possibilités culturelles, idéologiques et économiques. »[121] . « Transition » est ainsi le maître mot et ce sont avant tout des critères qualitatifs (mode de vie, degré d'indépendance) et subjectifs (point de vue du jeune sur sa propre condition, point de vue de son entourage) et non nécessairement la détermination d'une fourchette numérique qui guident notre usage du terme de « jeunesse » dans cette thèse.

ң De l'existence d'un « jeune brésilien rural »

Antonio Lassance s'indigne et se questionne dans l'ouvrage *Retratos da juventude brasileira* sur la possibilité et la pertinence de parler d'une jeunesse brésilienne dans un pays si vaste et divers[122]. Il conclut par l'affirmative étant donné les proximités régionales du point de vue du profil démographique, des aspects cruciaux de la condition des jeunes, des sujets de préoccupation et des dispositions relatives à la politique. Non pas que les jeunes soient semblables dans tout le pays mais les différences ne seraient que de nuances et la séparation pertinente serait davantage « entre villes de grande et de petite portée[123] » plutôt qu'entre régions brésiliennes. Il y aurait donc une plus grande unité de la *jeunesse rurale brésilienne* que de la *jeunesse sud-brésilienne*[124]. Nous parlerons ici de « jeunes ruraux » et non de « jeunes des territoires ruraux » car, malgré la pertinence de la seconde dénomination, c'est la première qui est utilisée par les jeunes eux-mêmes, et tous les acteurs travaillant avec eux, c'est ainsi la plus pertinente pour notre analyse de leur discours.

Il existe en effet de nombreuses problématiques et traits de définition communs à une grande partie de la jeunesse rurale brésilienne. On se confronte d'abord dans les milieux ruraux brésiliens à un décalage entre ce qui pourrait faire par ailleurs la définition de la jeunesse et la lente évolution des réalités quotidiennes : une jeune de 20 ans mariée et avec des enfants n'y est plus considérée comme jeune par la société malgré son jeune âge, ce qui diffère de la situation en milieu urbain[125]. Dans l'espace rural, l'enfant peut être amené à effectuer des tâches productives, mais le jeune n'acquiert vraiment son indépendance que lorsqu'il se marie, qu'il part ou hérite, ce qui peut arriver à des âges très variés : ces deux extrêmes rendent difficile la délimitation d'une « jeunesse » en milieu rural, questionnant même sa réalité. Cependant, comme ailleurs, ces jeunes ont des doutes et certitudes générationnels, repérés par Helena Abramo dans cet extrait :

> « Dans la diversité des analyses il apparaît cependant que la jeunesse est un moment de définition du projet de vie, de recherche de la manière de construire une façon de vivre sa vie adulte […]. La demande de "vivre sa jeunesse" est une constante : partager certains processus, activités, expériences souvent liées aux possibilités de formation, participer à la vie sociale, aux loisirs, aux divertissements et à la sexualité […] est une demande profondément partagée par les jeunes ruraux[126]. ».

Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p.

[121] Petersen Paulo, Édito à la revue *Juventude na construção da agricultura do futuro* Agriculturas vol 8 n.1, mars 2011, ASPTA, Leisa Brasil

[122] « Dans quelle mesure existe-t-il un seul et même jeune brésilien, national, dont la proximité, du nord au sud, de l'est à l'ouest, soit plus grande que les immenses distances du territoire ? [...] Qui sait, au lieu de l'échelle régionale, on aurait les asymétries existant entre capitales, grandes villes et régions métropolitaines d'un côté et les villes petites et moyennes de l'autre. » Lassance Antonio « Brésil : jeunes du nord au sud » dans Abramo Helena Wendel, Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. p.73 - 74

[123] On parle de « portée » des villes au Brésil pour décrire l'étendue de leur zone d'influence. Plus la ville est métropolisée, plus elle est considérée « de grande portée ».

[124]Ce postulat sera questionné à l'échelle de nos territoires dans la suite de notre thèse.

[125] Maria de Nazareth Baudel Wanderley dans son article « Jovens rurais de pequenos municìpios de Pernambuco : que sonhos para o futuro » paru dans Carneiro et Castro, 2007

[126] Intervention d'Helena Abramo dans Carneiro et Castro, 2007, p.67-68

Ce sont ces dénominateurs communs qui sont souvent source de préoccupation de diverses institutions et de tensions au sein de la société, où le jeune est une cible de séduction permanente (voir exemples dans les brochures ci-dessous).



Illustration 22: Brochures récoltées dans des arrêts de bus de la région de Xanxêre (novembre 2012). 1 : "Jeune ! Où vas-tu ?", tract de l'Église évangélique quadrangulaire / 2 : "Jeune, garantit ton futur ! Embrasse la carrière militaire ! Ici il n'y a pas de crise !" dépliant de l'armée brésilienne.

Au-delà du relativisme d'une part et des éléments communs à la condition juvénile en général d'autre part, on peut tenter de dresser une liste non exhaustive de ce qui définirait fondamentalement les jeunes ruraux. Pour Maria de Nazareth Baudel Wanderley cela a d'abord un sens de différencier jeunes ruraux et urbains car si « il est important de dire que ceux qui ont leur lieu de vie dans le milieu rural sont, avant tout, des jeunes, et que, comme tous les autres, ils doivent se dédier à la préparation de leur futur », en revanche « leurs conditions concrètes de vie sont, sous beaucoup d'aspects, différentes de celles que connaissent les jeunes urbains, justement en raison de leur appartenance à un environnement social spécifique – le milieu rural – et, souvent, à l'unité de la famille agricole, avec des caractéristiques également spécifiques »[127]. Après avoir rappelé ces importantes distinctions, elle souligne les caractéristiques principales de différenciation. Tout d'abord le fait d' « être un travailleur » et de « connaître la pluriactivité » : en effet, dans le rural brésilien les jeunes sont encore appelés précocement à aider leur famille dans la production agricole même ou dans le complément du revenu familial par un emploi. Cela influence beaucoup la relation des jeunes ruraux avec le temps libre, élément important de notre recherche, et avec la dimension d'autonomie et d'individualisation, avec lequel le travail n'a aucun lien automatique. Pour Chayanov[128], la famille paysanne est une unité de travail qui commence et se termine avec le couple. Elle atteint son apogée en termes de production quand les enfants ont entre 15 et 25 ans, réduisant d'autant plus les chances de s'émanciper du cadre familial à ce moment-là. Un autre élément de différenciation relevé par Wanderley est l'éducation car elle est perçue par les familles rurales, plus que par leurs voisines urbaines, comme une des principales « voies de sortie » vers un avenir meilleur, les jeunes y sont parfois un capital sur lequel toute la famille investit,

[127]Maria de Nazareth Baudel Wanderley, Édito à la revue *Juventude na construção da agricultura do futuro* Agriculturas vol 8 n.1, mars 2011, ASPTA, Leisa Brasil
[128]Chayanov, A. V. *The theory of peasant economy*. American Economic Association, Illinois, 1966.

pression sociale comprise. La différence, en une génération, du degré de scolarisation des ruraux est très importante au Sud du Brésil mais les problèmes d'accès, la nature de l'enseignement et la faible qualité des infrastructures sont encore responsables de beaucoup d'abandons précoces. Maria de Nazareth Baudel Wanderley ne note pas ici l'accès à la culture ou les pratiques culturelles comme étant des éléments déterminants de la singularisation des jeunes ruraux au Brésil : l'enjeu de notre travail sera en partie de voir si ce ne sont en effet pas des éléments assez différenciateurs. Ainsi, c'est en faisant l'hypothèse d'un facteur spatial, d'un rôle primordial des catégories d'espace, de leur définition et des pratiques et représentations que les acteurs en ont, que nous ancrons notre démarche à la fois dans la géographie rurale et la sociologie de la jeunesse.

Malgré les points communs entre jeunes ruraux, qui eux-mêmes varient d'une région à l'autre et d'une famille à l'autre, il y a surtout dans les milieux ruraux brésiliens une extrême diversité de situations et parler de jeunesse**s** rurale**s** constitue l'importante reconnaissance de la diversité des individus qui la compose. Du fils de grand propriétaire bovin à celui de salarié agricole en passant par la fille *d'assentado* ou celle de viticulteur, la diversité est immense et nous aurons à cœur de la parcourir, même si notre étude se concentre sur l'univers dit de l'agriculture familiale. L'hétérogénéité des situations révèle une certaine homogénéité des problématiques comme montré par de nombreux chercheurs travaillant sur la jeunesse rurale[129], et en particulier Valmir Stropasolas pour le Sud du Brésil : « Les jeunes ruraux mènent et vivent des questions et problèmes similaires, mais la forme avec laquelle ces questions et problèmes se présentent ou même la manière dont les jeunes les affrontent sont aussi diverses que les situations rencontrées dans l'espace rural » (Stropasolas, Aguiar dans Scott, Cordeiro et Menezes, 2010).

L'étude des jeunes ruraux revêt donc des enjeux spécifiques, souvent cristallisés autour de la question du « *rester ou partir* », ce qui a de fortes implications sur les territoires. Dans les deux cas, de nombreux paramètres entrent en ligne de compte : la réalité quotidienne mais aussi les représentations qui gravitent tout autour. La question qui se pose à tous les jeunes pendant cette période singulière, celle du choix du métier, du choix de vie est obligatoirement géographique pour les jeunes ruraux car très vite se pose la question ***où*** ? Le rapport à la famille et plus largement à la communauté est également différent, car cette première est souvent l'unité de production agricole en plus d'être une unité affective et logistique. Des enjeux sociétaux sont sous-jacents à ces facteurs, comme l'expriment les chercheurs brésiliens travaillant sur les jeunes ruraux (voir la citation de Maria de Nazareth Baudel Wanderley en début de chapitre). Pour Paulo Petersen également, les jeunes ruraux sont le segment social le plus affecté par le choc des valeurs générationnelles et par les changements structurels qui ont une incidence sur les conditions de reproduction du milieu et des modes de vie dans lesquels ils s'insèrent (Petersen, 2011). De plus, leur étude n'est pas une simple porte d'entrée sur le rural mais observer leurs pratiques c'est déjà chercher des solutions aux problèmes de la société (Carneiro et Castro, 2007, p.144), en analysant leur façon de s'adapter à une expérience que les générations antérieures n'ont pas connue (idem, p.67). Ce schéma tente de résumer les enjeux gravitant aujourd'hui autour des jeunes ruraux et qui sont autant de facteurs influençant ou étant influencés par les pratiques culturelles des jeunes :

[129]au Portugal Sallas et Bega, 2006 ; en France Galland, Lambert, 1993 et Renahy, 2006 ; sur l'Irlande et la France Gambino, 2008.

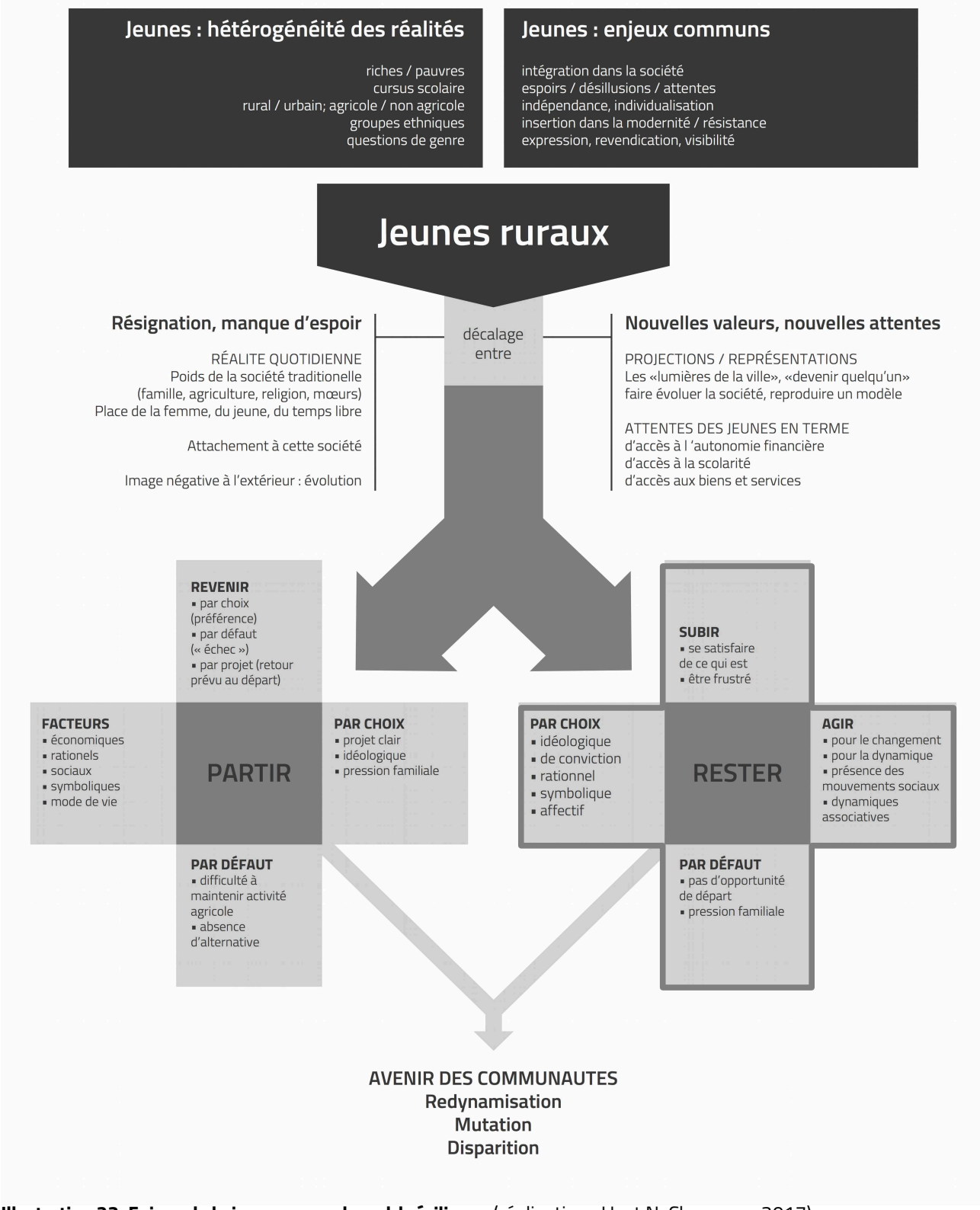


Illustration 23: Enjeux de la jeunesse rurale sud-brésilienne (réalisation : H. et N. Chauveau, 2017)

2/ Qui sont « nos jeunes » ?

Parmi la diversité de la jeunesse rurale du Sud du Brésil, nous avons délibérément choisi de travailler avec les jeunes restés (ou arrivés) en milieu rural et ayant *choisi* d'y mener leur projet de vie. Contrairement à une tradition de la sociologie rurale analysant la migration comme une forme de promotion sociale, nous avons fait l'hypothèse que « ceux qui restent », peuvent aussi le faire par choix (mais nous ne nions pas que ce n'est pas une majorité), et transformer leur ancrage en revitalisation. Ils représentent une certaine variété au sein de l'agriculture familiale (cultures différentes, productions variées, revenus de très précaires à confortables), ont des parcours variés (voir Chapitre 5) et des justifications parfois opposées. Nous allons expliciter la façon dont nous les avons choisis et ceux que le terrain nous a révélés comme pertinents à enquêter puis dresser des portraits synthétiques, permettant une première appréhension des réalités observées.

ң Choix du corpus

Le choix du corpus dans une recherche qualitative relève de plusieurs paramètres, dans notre cas, nous avons retenu quatre paramètres simples et deux plus complexes :
1) L'âge : la fourchette 18-29 est celle que nous avons adoptée[130]. En effet, il nous a semblé qu'en dessous, l'influence de la famille et le manque d'indépendance sont un frein à l'expression de choix et de pratiques vraiment personnelles et au dessus le poids des responsabilités et la maturité estompent déjà certaines représentations et attentes dont l'observation nous intéresse. La question de la majorité (plus de 18 ans) était aussi un facilitateur pour des raisons de responsabilité légale. C'est également la fourchette utilisée pour l'orientation des politiques publiques destinées aux « jeunes agriculteurs ».
2) Le lieu de vie, le domaine d'activité : les jeunes devaient vivre dans une communauté rurale et considérée comme telle au moment de notre rencontre avec eux, que cela soit après une enfance, une adolescence, une brève période passée en ville, ou non. Ils devaient aussi avoir l'intention d'y rester. Nous avons cherché à inclure une dimension rurale plus large que la dimension agricole mais de fait les jeunes rencontrés faisaient tous partie de familles agricultrices (fil/les ou époux/ses de responsables d'exploitations) et étaient en revanche eux-mêmes agriculteurs ou non. Le Brésil est, on l'a dit, un cas d'école ultime du dualisme agraire. Nous observons les pratiques des jeunes faisant partie de la dite « agriculture familiale », par choix, mais également car les acteurs de l'agriculture dite « agronégoce » ne vivent bien souvent pas sur les territoires ruraux, et sortent ainsi de fait du cadre de notre étude.

[130] Une autre fourchette pertinente serait 15-24, qui est la tranche d'âge que les principales institutions nationales et internationales utilisent - l'OIAJ (Organização Ibero-Americana da Juventude) et l'OIJ (Organização Internacional da Juventude) utilisent cette fourchette 15-24 ans, de même que l'IBGE, l'UNESCO ou l'OMS. Pour elles, la délimitation nette permet les enquêtes quantitatives et la définition de publics cibles pour les politiques publiques, c'est donc la plus pertinente à choisir si l'on veut oser une comparaison avec leurs données. Ensuite c'est la tranche utilisée par l'enquête menée dans le cadre du Projeto Juventude qui pendant plus de 10 mois a réalisé la plus grande enquête quantitative nationale jamais réalisée au Brésil sur les jeunes. 34 millions de Brésiliens de 15 à 24 ans ont été interrogés et les résultats ont été présentés dans plusieurs publications, cette tranche de population représente au Brésil 20% de la population nationale. Là aussi, si l'on veut tenter les comparaisons, la tranche 15-24 est la plus pertinente, mais ce n'est pas notre cas.

3) Leur disponibilité : le jeune devait être disposé à nous parler. Une question d'affinité entre en jeu, en particulier pour les jeunes choisis pour des récits de vie approfondis. La première approche a généralement pu avoir lieu par indication de la part d'encadrants (des mouvements sociaux, des associations sportives et culturelles, d'écoles et de l'Epagri) ou par recommandation de pairs.
4) Le genre et l'origine ethnique : nous avons prêté attention à distribuer de façon équilibrée les entretiens avec des filles et des garçons et avons essayé de rencontrer des jeunes de plusieurs « ethnies » même si cela s'est avéré plutôt peu fructueux.

Le premier paramètre complexe de la constitution du corpus est la question de sa taille, difficile à trancher en sciences humaines, même s'il y a consensus sur le fait que dans une enquête par entretien il est plus réduit que dans une enquête par questionnaire « dans la mesure où les informations issues des entretiens sont validées par le contexte et n'ont pas besoin de l'être par leur probabilité d'occurrence » (Blanchet, Gotman, 2007, p.50). Autrement dit une seule information donnée par l'entretien peut avoir un poids équivalent à une information répétée de nombreuses fois dans des questionnaires. Pour Daniel Bertaux (2010, p.98) « une dizaine de récits ne permet pas d'atteindre la saturation mais suffit à faire apparaître des basculements d'hypothèses, des récurrences, quelques phénomènes ignorés et mécanismes sociaux ». En effet, les récurrences apparaissent rapidement car « le tissu social est tissé serré » (idem) et nous avons complété ces récits par des entretiens semi-directifs à la fois auprès de jeunes et d'acteurs car ils permettent de constater des répétitions et de confronter différents points de vue, différentes sources pour élaborer notre propre analyse. La validité des généralisations mises en place se mesure non seulement par la confrontation avec les statistiques disponibles, mais aussi par comparaison avec des explications alternatives « purement théoriques ». L'enquête a alors une valeur de « contre-généralisation » de contradiction du sens-commun, et la profondeur de la description donnée lui fait gagner en universalité[131].

Le second paramètre complexe est la question de la représentativité. Elle n'est pas recherchée dans la mesure où l'enquête qualitative ne prétend pas avoir d'effectifs suffisants et où ne se pose donc pas le problème de représentativité statistique de l'échantillon. C'est plutôt la diversité des cas qui a été valorisée, car elle est conseillée dans le cas d'un thème multidimensionnel comme le nôtre (Blanchet, Gotman, 2007, p.51). La constitution du corpus diversifié subit une double contrainte et résulte de la double nécessité de distribuer de façon la plus contrastée possible les individus et situations et simultanément, d'obtenir des unités d'analyse suffisantes pour être significatives[132]. Il faut ainsi tenter de favoriser le choix de *cas contraires* (idem, p.52) comme nous l'avons fait avec le choix de jeunes aux profils très différents les uns des autres. Cette diversité est définie en fonction de variables stratégiques liées au thème et supposées a priori jouer un rôle dans la structuration des réponses : sexe, âge, type d'agriculture, famille, lieu, éloignement ou non du centre, expérience de la ville, antécédents familiaux dans la vie associative/militante ou non[133]. Il faut cependant justifier le choix que nous avons fait de choisir des jeunes « lideranças » (« leaders »,

[131] Voir à ce propos la *thick description* de l'ethnologue américain Clifford Geerts (1973).
[132] Voir le *theoretical sampling* de Glaser et Strauss, 1967
[133] « La vraisemblance des généralisations à propos d'un monde social repose toute entière sur la découverte de "mécanismes génériques", de configurations spécifiques de rapports sociaux définissant des situations, de logiques de situations et des logiques d'action se développant – par delà les phénomènes de différencialité – en réponse à ces situations ; et de processus sociaux ainsi engendrés. C'est en découvrant le général au coeur des formes particulières que l'on peut avancer (….) Il s'agit plutôt de multiplier les études de cas individuels en faisant varier le plus possible les caractéristiques des cas observés. » (Bertaux, 2010, p.33)

« meneurs »), instigateurs de dynamiques, investis dans leur région ou leur communauté. Par ce fait, et celui de rester (ou aller) vivre en milieu rural ils sont déjà différents de la majorité de leurs homologues[134]. Ils sont membres d'association, de mouvement social, ont une trajectoire de vie singulière, ont fait un choix de vie à contre-courant et ne sont pas pour cela, « n'importe quel » jeune rural. Si la sociologie travaille généralement plutôt sur ce qui est régulier socialement et moins sur les exceptions, ce choix nous a semblé pertinent car, pour nous, ce sont ces jeunes qui portent les recompositions en cours dans les territoires choisis, et qu'il s'agit d'une de nos hypothèses de travail.

Portraits synthétiques

En annexe nous présentons un tableau des jeunes que nous avons interrogés pendant notre enquête, le lecteur pourra s'y référer quand les jeunes seront cités dans la suite de notre travail (voir annexe n°2). Sont cités le numéro du ou des entretiens les concernant, leur âge (avec leur année de naissance étant donné que certains ont été rencontrés à plusieurs reprises), lieu de résidence, leur profil (l'élément qui nous a poussé à les choisir) et un bref commentaire. Nous souhaitions le compléter par les portraits synthétiques des neuf jeunes (trois de chaque microrégion), avec lesquels nous avons menés des entretiens plus approfondis (récits de vie), étant parfois hébergée chez eux et participant à des activités auxquelles ils nous conviaient.



Illustration 24: Les neuf jeunes pour lesquels nous avons mené des récits de vie. 1: C. avec son mari et son fils devant leur maison; 2: J. nous montrant l'enclos de ses vaches laitières ; 3: G. et une partie de la troupe Rindo à Toa; 4: R. dans un champ de la famille qui l'héberge à Barra Bonita ; 5: L. arborant le symbole d'un club de football lors d'un match dominical ; 6: L. jouant du Didgeridoo lors d'un atelier à l'Aviario das Artes ; 7 : C. A. commentant un rodéo à Palmeiras ; 8: C. nous faisant goûter les fraises qu'il produit ; 9: L. et les chevaux qu'il a en dressage

[134]De la même façon, voir les travaux d'Ani Wierenga (dont « Transitions, local culture and human dignity Rural young men in a changing world », *Journal of Sociology*, 2011), qui a choisi également de travailler sur l'identité et les pratiques culturelles des jeunes ayant choisi de rester dans les petites villes rurales d'Australie.

Dans la microrégion de Santa-Cruz do Sul, C., 25 ans, était une fille « de la ville » d'Arroio do Tigre (3000 habitants dans la partie « urbaine » et un peu plus dans la partie « rurale »), qui depuis petite voyait se dérouler chaque année les Olympiades Rurales, sans pouvoir y participer. En effet, la participation aux compétitions de cette festivité réunissant 2000 participants et plus de 15.000 spectateurs (en 2015) est réservée aux jeunes ruraux membres d'un des 17 groupes de jeunes formés dans les communautés rurales alentour. Pour elle, il n'y avait en ville rien de semblable, rien d'aussi fédérateur pour les jeunes, pour ne pas se tourner vers la drogue qui « circule facilement dans ces petites villes ». Aujourd'hui elle est mariée à un jeune tabaculteur et vit dans une communauté rurale où la vie sociale est « intense » (entraînements sportifs pour les Olympiades, nombreux déjeuners, messes, rencontres entre voisines). Elle participe enfin aux Olympiades et souhaite élever son enfant né en 2015 dans cette « culture communautaire » qu'elle apprécie tant.

J. a 30 ans, mais il se considère toujours comme un « jeune rural », identité exacerbée par l'appartenance à l'association AJURATI (qui organise les Olympiades Rurales d'Arroio do Tigre et d'autres activités pendant l'année), dont il devrait devenir prochainement président. Leader, il l'est déjà dans sa communauté de Linha São Roque où il est un pivot de l'organisation des festivités, tournois, etc. Fils de tabaculteurs en reconversion vers la production laitière, il pressent des changements importants dans sa région mais pour lui l'essentiel est d'entretenir ce qui fait l'agriculture familiale : la famille, les amitiés, et surtout la dynamique, l'attachement et le développement de sa communauté, tout ce qui représente la « culture » pour lui.

G. a 26 ans, elle vit dans la « zone rurale » de Candelaria, dans la microrégion de culture du tabac de Santa-Cruz do Sul. Elle a fondé en 2010 la compagnie de théâtre amateur Rindo a Toa grâce à laquelle, avec plusieurs autres jeunes de sa communauté, elle monte intégralement (écriture, mise en scène, costumes, interprétation) des pièces inspirées d'histoires locales, racontées par les anciens, souvent en allemand, la langue des descendants d'immigrés. Aucune infrastructure ni aucun soutien ne les aident à fonctionner (des 52 communautés rurales de Candelaria seules 6 possèdent une salle communautaire et le secrétariat municipal à la culture a récemment été supprimé faute de moyens), mais la compagnie a un certain succès dans les environs, que Gracie explique par la proximité des thèmes traités et l'humour avec lequel les racines locales sont rappelées.

Quand nous rencontrons R. il se présente comme fervent militant de la PJR et étudiant en Sciences Sociales (à l'UFFS de Chapeco, une université dont l'ouverture a été acquise par la mobilisation sociale). Au fil des entretiens nous appréhendons le parcours atypique de ce jeune né dans la ville de São Miguel do Oeste dans un contexte très précaire, qui a découvert le milieu rural et le travail agricole à travers les activités conjointes de la PJR et de la PJMP (Pastorale de la Jeunesse des Milieux Populaires). Il ne se reconnaît pas dans un partage entre urbain et rural mais entre « dominants et dominés ». Il passe le plus clair de son temps libre (entre études et petits boulots vitaux) dans la propriété de sa famille rurale d' « adoption » comme il le dit où il aime l'ambiance de la communauté et le travail de la terre. À 25 ans, avec des goûts culturels éclectiques, une homosexualité assumée, et peu de chance d'accéder un jour à une terre, il ne sait pas encore comment il va pouvoir réaliser son rêve de vivre d'une agriculture familiale et biologique, mais il est certain que son engagement ne pourra s'épanouir que dans ce contexte. Il maintient cependant

des liens avec le milieu urbain dont il connait les problématiques par sa famille.

L. est d'une famille de Sans-Terre arrivée à Barra Bonita dans les années 1990. Aujourd'hui il n'a que 17 ans mais il connait par coeur l'histoire de cette occupation puis celle de sa communauté 25 de maio qui s'est vidée petit à petit car elle est très isolée, que la terre y est difficile et que le Mouvement des Sans-Terre ne les a pas aidés à y trouver les conditions pour rester. Lui voudrait rester, perpétuer ce pourquoi ses parents se sont battus, mais il aime aussi le football, le rap et aimerait voir plus souvent des jeunes de son âge, qui habitent tous à plusieurs kilomètres de chemins de terre. C'est pour ça qu'il est entré à la Pastorale de la Jeunesse Rurale (PJR), et rencontre aujourd'hui tous les deux mois environ des jeunes ruraux comme urbains de sa région. Pendant ces rencontres, il se forme sur des problématiques de société et échange sur ses goûts musicaux et footbalistiques. Il aimerait vivre plus proche d'une ville pour augmenter la fréquence de ses matchs et participer à plus de rencontres mais la terre de ses parents est aussi essentielle à son projet de vie.

Dans l'*assentamento* Conquista da Fronteira à Dionisio Cerqueira dans l'Extrême Ouest Catarinense, L., 24 ans, est une fervente militante du MST (Mouvement des Sans-Terre), qui a permis à ses parents d'accéder à une terre dans les années 1980. Comme le défend le mouvement, elle pense qu'il ne suffit pas de se battre pour avoir une terre et un toit mais également pour tout ce qui permet une vie digne au travailleur rural, y compris l'accès aux moyens de production de sa propre culture, une culture « populaire et paysanne ». C'est pourquoi elle a créé en 2014 avec d'autres jeunes de l'*assentamento*, l'Aviario das Artes, un ancien poulailler réaménagé en lieu de création artistique où les jeunes participent à des ateliers de poterie ou de musique, ainsi qu'à des débats, des projections et des soirées festives. Pour elle, comme pour beaucoup de jeunes du mouvement des Sans-Terre, l'important est d'exprimer son identité militante et paysanne, hors de toute autre assimilation.

C. A. vient de la région de la Serra, près de la ville de Lages, et il est dévoué à la culture *gaúcha*. À 20 ans, cela fait plus de cinq ans qu'il est commentateur sur les rodéos et tournois de lasso des environs, un poste très important dans une pratique clef de la culture rurale sud-brésilienne. Il fait ainsi partie d'un des sept CTG (Centre de Tradition Gaúcha) de sa petite commune de Palmeiras et a récemment reçu son attestation officielle de commentateur de rodéos de la part du puissant MTG (Mouvement Traditionaliste Gaucho), fort de presque 3.000 associations affiliées dans le pays. Ce jeune aime l'aspect convivial et l'idée de rendre hommage à ses ancêtres en participant à ces tournois où un cavalier doit attraper du bétail au lasso. Il pense ainsi s'ancrer davantage sur son territoire, où, dit-il « il n'y a rien d'autre à faire les week-end que d'aller au rodéo ». Il gagne son propre revenu grâce à cette activité mais il souhaite avant tout perpétuer l'élevage bovin de ses parents, avec l'aide notamment de l'Epagri.

Incontournable des organisations (syndicales, associatives et agricoles) de son *município* d'Anita Garibaldi, C., 19 ans, est très investi dans la vie locale. Motivé par l'apprentissage (il s'est notamment formé à l'hydroponie pour cultiver ses propres fraises sur la propriété familiale) et la conviction du maintien de jeunes comme lui en milieu rural, il fait des études en alternance dans une ville voisine. Il anime un groupe de jeunes agriculteurs des environs qui table aussi sur une offre de loisirs pour motiver ses membres. Très critique à l'égard de l'Epagri et engagé dans la vie

politique de son territoire qui lui a permis de voyager, il considère que la culture est un axe important pour développer l'attractivité de la région *serrana*, et que les loisirs ou l'accès à internet sont trop peu considérés par les responsables politiques à toutes les échelles.

D'une famille évangélique radicale, L., 24 ans, est revenu il y a peu vivre en milieu rural avec toute sa famille par passion pour les chevaux de rodéo. Dans sa communauté de Rancho de Tabuas, à quelques dizaines de kilomètres du centre de Lages, il participe à la vie de la propriété familiale qui produit des légumes distribués en circuit court. Mais son activité est le dressage de chevaux, ceux de cavaliers pour beaucoup urbains, qui lui confient ce rôle important pour la culture *gaúcha*. Résolument engagé dans ce projet original, il a reçu de l'aide de l'Epagri et souhaite plus que tout pouvoir rester sur la ferme, dont il aime le calme et la possibilité de contact avec les animaux. Mais les difficultés financières sont réelles et les attaches en ville rendent précaire cet équilibre qu'avait choisi sa famille.

* * *

Après avoir défini puis caractérisé le public faisant l'objet de notre étude, il s'agit de connaître les ressources existantes à son propos, et de ce qu'elles révèlent de sa place dans la société et la réflexion scientifique.

3/ Littérature et ressources autour des jeunes ruraux brésiliens

Deux constats sont récurrents dans tous les travaux que nous avons pu lire sur les jeunes ruraux : le sujet a longtemps été ignoré et délaissé même si depuis quelques années de nombreux chercheurs viennent combler le manque[135]. Valmir Stropasolas évoque dans la première partie de son intervention au Seminario Juventude Rural em Perspectiva « De l'invisibilité au saut qualitatif théorique »[136], une « négligence » vis à vis des jeunes ruraux, tant théorique que pratique, tant dans les études que dans la réalité du terrain, social ou politique. Les études rurales ayant été elles-mêmes sous-estimées, ses habitants n'attirent l'œil des chercheurs que depuis récemment, et dans ces études, des groupes ont été historiquement négligés : les femmes, les minorités culturelles et les jeunes.

⁋ Un foisonnement de travaux

En 2007, l'organisation du *Seminario Juventude Rural em Perspectiva*[137] à Rio de Janeiro vient couronner dix ans d'efforts pour sortir cette catégorie de l'invisibilité académique. Clôt par la publication d'un ouvrage clef réunissant les principaux auteurs spécialisés sur la question[138] : 64 universitaires, 26 représentants d'institutions, 24 de mouvements sociaux, 4 d'ONG, et des représentants des ministères de l'Agriculture, de l'Éducation et du Secrétariat National à la Jeunesse et du CONJUVE[139] étaient réunis, ainsi que de nombreux jeunes, eux aussi présents. Le constat d'un réveil académique (mais aussi politique et social) y est fait à la fois par des figures historiques de la recherche sur la jeunesse rurale[140] et par des chercheurs travaillant plus récemment sur le thème. Ce sont principalement Helena Wendel Abramo, Maria José Carneiro et Ricardo Abramovay qui ont rompu le silence dans les années 1990 avec des travaux de référence.

Dans son état de l'art des recherches sur les jeunesses rurales[141], Nilson Weiseheimer dresse un panorama du débat académique brésilien sur la jeunesse rurale entre 1990 et 2004. Il répertorie 50 travaux réalisés par 36 chercheurs (thèses, livres, mémoires, articles) et note la récurrence des thématiques suivantes :

- Jeunesse et éducation rurale avec deux angles de recherche : le décalage entre un modèle éducatif qui prend pour modèle les sociétés industrielles urbanisées et les besoins spécifiques des jeunes

[135] « Le thème de l'invisibilité des jeunes ruraux et de son dépassement doit être abordé. On pourrait dire que les études sur la jeunesse rurale, domaine lié à celui des études sur la jeunesse traverse actuellement un moment favorable, pas seulement émergent mais en phase de consolidation dans notre pays. L'invisibilité pourrait être observée sous deux aspects : l'invisibilité des jeunes d'un point de vue public et politique et l'invisibilité d'un point de vue de la production de recherche. » Intervention de Marilia SPOSITO dans Carneiro et Castro, 2007, p.123

[136] Dans Carneiro et Castro, 2007

[137] Organisé par le Programa de Pós-Graduação em Desenvolvimento, Agricultura e Sociedade (CPDA) de l'Université Fédérale Rurale de Rio de Janeiro (UFRRJ) et par le Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural (NEAD) du Ministère du Développement Agraire (MDA), avec l'appui du Secretaria Nacional de Juventude.

[138] Carneiro et Castro, 2007

[139] Conselho Nacional de Juventude (Conseil National de la Jeunesse) : conseil composé par la société civile et le gouvernement ayant pour mission la formulation et la proposition de directives concernant les politiques publiques de la jeunesse.

[140] « Aujourd'hui, on peut déjà dire qu'il existe de nombreuses études et recherches sur les jeunes ruraux. Toutes tentent, avec des approches différentes, de répondre aux questions fondamentales, qui sont-ils, où vivent-ils, comment vivent-ils, que pensent-ils, comment se projettent-ils dans le futur » Wanderley Maria de Nazareth « Jovens rurais de pequenos municìpios de Pernambuco : que sonhos para o futuro » dans Carneiro et Castro, 2007 - p.31

[141] Weisheimer, Nilson. *Juventudes Rurais: mapa de estudos recentes*. Brasília: MDA/NEAD, 2005.

ruraux; la participation des jeunes à des projets de formation professionnelle dans l'agriculture

- La définition de la jeunesse rurale : comme tranche d'âge ou comme période de transition
- L'accent sur les générations : le potentiel conflit entre générations, les jeunes et l'ordre établi
- La jeunesse comme culture ou mode de vie : « Dans de nombreux travaux la jeunesse se définit par des critères culturels mettant en évidence une culture jeune et l'importance des espaces de sociabilité dans la construction des identités […] La culture juvénile ressort comme étant un produit de l'abondance intimement lié à la société de consommation ».
- La jeunesse comme représentation sociale et auto-représentation : la condition juvénile est avant tout une position dans la hiérarchie sociale, qui détermine les identités dans des contextes socio-culturels, en l'occurrence les espaces ruraux.

L'existence d'autres états de l'art montre également l'importance que le sujet a pris dans le monde académique, au-delà des auteurs clefs. Par exemple Maria Regina Clivai Capelo, Aparecida Martins Suely et Wagner Roberto do Amaral systématisent (dans leur article au titre significatif « Jeunes de la campagne : à la recherche d'une visibilité sociale »[142]) les résultats du groupe de recherche de l'Universidade Estadual de Londrina (UEL) sur la jeunesse rurale. Ils y notent une grande hétérogénéité sociale et économique de cette catégorie malgré la récurrence de thèmes comme le rapport à la propriété de la terre et les difficultés d'accès au foncier. Ils relèvent aussi les nombreux travaux (notamment de Ricardo Abramovay) qui évoquent les flux migratoires, leurs raisons et conséquences pour la « désertification », la masculinisation et le vieillissement des campagnes. Ces deux derniers sujets, et notamment par le biais des études de genre (voir Parry Scott, Rosinei de Cordeiro e Marilda Menezes, *Gênero e geração em contextos rurais*, Florianopolis, ed Mulheres, 2010), sont aussi parmi les plus documentés lorsque l'on dresse un état de l'art brésilien autour de la jeunesse rurale.

Dans un livre regroupant des études à l'échelle de l'Amérique Latine (Alvarado, Vommaro, *Jóvenes, Cultura y Política en América Latina: algunos trayectos de sus relaciones, experiências y lecturas* 1960-2000) les principaux chercheurs actuels[143] sur le sujet au Brésil dressent une chronologie de leur champ. Dans les années 1950, l'image de la jeunesse est associée à celle de l'augmentation de la violence dans les centres urbains. Dans les décennies suivantes, on passe de l'image de rupture avec la société, de rébellion inspirée du mouvement hippie et étudiant à une jeunesse « individualiste, apolitique et apathique »[144]. Entre 1960 et 1999, la production scientifique sur les jeunes est peu conséquente et correspond à un total de 19 références, soit moins d'une publication par an. À partir de 2000 les auteurs identifient une croissance significative de la production bibliographique, qui atteint une moyenne de 22 travaux par an. Le champ de l'éducation fut pionnier pour les mémoires et autres thèses. Dans le peu de références trouvées avant 1985, les catégories utilisées sont celles de « jeunes ruraux », « travail infanto-juvénile » et « éducation rurale » ce qui oriente vers une compréhension du jeune en tant qu'objet d'éducation et de travail

[142] Capelo Maria Regina Clivai, Suely Aparecida Martins, Amaral Wagner Roberto do Amaral. « Jovens do Campo: a procura da visibilidade social » dans Paulilo Maria Ângela Silveira, Jeolas Leila Sollberger, Capelo Maria Regina Clivati. *Juventudes, Desigualdades e Diversidades*. Londrina: Eduel, 2007.

[143] Castro Elisa Guaraná de, Correa José G., Matrins Maíra. Ferreira Salomé Lima. « A categoria juventude rural no Brasil: o processo de construção de um ator político. Contribuições para um estado da arte. » dans Alavaro Sara Victoria Alvarado. Vommaro Pablo A. *Jóvenes, Cultura y Política en América Latina: algunos trayectos de sus relaciones, experiências y lecturas (1960-2000)*. Rosário: Homo Sapiens Ediciones, 2010

[144] Idem – page 56

avec deux problèmes majeurs : l'évasion scolaire et l'exode rural. Les travaux se concentrent alors sur les programmes et projets de pédagogie rurale. De 1995 à 1999 le champ des recherches se modifie peu à peu, les nouvelles catégories montrent l'association de la jeunesse aux processus de mutations sociales du milieu rural : jeunes « assentados » « sem terra » « jeunes et agriculture familiale » « élève-travailleur rural ». De 2000 à 2002 ces premières catégories ne tombent pas en désuétude mais d'autres questions émergent : la reproduction de l'agriculture familiale, la migration rural-urbain et le jeune toujours comme fils de l'agriculteur.

Aujourd'hui les choses ont de nouveau évolué et les jeunes ruraux, sortis de la simple condition de fils d'agriculteur sont devenus une catégorie importante dans les études rurales, associés à certaines questions spécifiques comme celles de l'exode rural et des migrations. Ainsi les jeunes sont-ils perçus comme ceux qui vivent le dilemme de la circulation entre villes et campagnes, et souffrent le plus directement des transformations sociales dans les zones rurales. C'est pourquoi « comprendre comment la jeunesse construit ses représentations sur les milieux ruraux et urbains a été, sans aucun doute, une question qui a fortement imprégné une grande partie de la recherche. Si d'une part de nombreuses recherches identifient le manque d'intérêt des jeunes par rapport au rural et aux professions agricoles, d'autres ont remarqué dans les villes l'exploitation du travail, ou même des processus de lutte pour la terre, qui ont contribué à la redéfinition de la campagne pour une partie des jeunes. »[145]. Ainsi les recherches sur la jeunesse rurale en Amérique Latine s'approprient-elles de plus en plus de thèmes. Au-delà de la production qualitative scientifique, d'autres ressources sont aussi aujourd'hui disponibles.

Si « les enquêtes quantitatives servent moins à prouver des réalités qu'à soulever de nouvelles questions pour la réflexion[146]», il est important d'y prêter attention et de nombreuses études quantitatives de grande qualité ont été menées ces dernières années, afin de cerner ce grand ensemble de la jeunesse brésilienne, de mieux le connaître et donc tenter de répondre à ses problématiques. Nous avons particulièrement utilisé les données de la grande enquête *Perfil da Juventude Brasileira* (dans le cadre du Projeto Juventude), menée en 2003 auprès de 3.501 jeunes entre 15 et 24 ans, dans 198 *município*s et ayant donné lieu à la publication de plusieurs ouvrages de divulgation et d'analyse des résultats. Dans l'une d'elles les auteurs expliquent que :

> « le Projeto Juventude a offert aux pouvoirs publics un ensemble de données, analyses, informations, suggestions et propositions qui montrent les besoins de cette jeunesse dans sa diversité et ses fortes inégalités sociales. L'originalité de l'enquête Perfil da Juventude Brasileira c'est son amplitude à divers niveaux : taille, cadres géographiques (urbain, rural, petites grandes moyennes villes, littoral et intérieur), variables (salaires, genre, âge, scolarité, ethnie, religion, situation conjugale et sur le marché du travail), thèmes (160 questions divisées en 10 thèmes) et donc la possibilité de mettre en relation les données entre elles. »[147]

En effet, si la dizaine de thèmes abordés ne nous intéressaient pas tous a priori, il a été très important pour nous, ne serait-ce que pour mesurer les différences entre sociétés européennes et brésiliennes[148], de parcourir avec beaucoup d'attention cette enquête. Nous l'avons également utilisée pour élaborer nos trames d'entretiens, notamment les sections « Appréciation et

[145] Idem – pages 71 et 73
[146] Abramo Helena Wendel, Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - page 13
[147] idem
[148] C'est grâce à cette enquête que nous avons pris conscience que 65% des jeunes brésiliens vivent chez leur parents (ou un des deux), 3% seulement vivent seuls ou avec des gens de leur âge et 17% seulement des jeunes partiraient de chez leur parents même s'ils le pouvaient (et cela dépend peu de la CSP interrogée). Par ailleurs, l'enquête révèle que 46% des jeunes ont déjà perdu un proche de mort violente, 38% ont déjà vu une mort violente et 42% ont déjà tenu une arme à feu, ce qui donne une idée de la fréquence de certaines situations dans le contexte national.

connaissance des politiques publiques », « Activités culturelles et de loisir » et « Influence et préférence des médias » afin à la fois de puiser des idées (et des modèles de grilles de réponse plus adaptées que ce que nous pouvions nous-même imaginer, en termes de musiques et de gamme de loisirs par exemple même si les grilles se sont vite avérées décalées par rapport aux jeunes rencontrés) et d'avoir une certaine échelle comparative.

Outre cette enquête ponctuelle nous avons également beaucoup utilisé les données quantitatives de l'IBGE. Nous en connaissons les limites, notamment en termes de définition et de rigueur sur l'urbain et le rural. Mais la base de données, complète et vaste nous a tout de même éclairée sur les spécificités et le profil de nos territoires, complété par les données parfois transmises par les sièges municipaux. Plus spécifiquement, le document « Informaçoes basicas municipais », donnant lieu à la publication *Perfil dos municípios brasileiros* recense de nombreux éléments précis, notamment en termes d'équipements (17 types d'équipements, en indiquant sa présence et parfois sa quantité dans tel ou tel municipe), d'infrastructures (existence d'association culturelle, d'organe de gestion du patrimoine, etc...) et de politiques publiques (existence d'un secrétariat indépendant ou non, date de création etc...) dans 5.560 *município*s du pays.

Enfin nous avons utilisé des documents dits de littérature grise[149]. Certains fonctionnaires ou responsable d'institutions rencontrés ont parfois pu partager avec nous leurs documents de travail riches en informations (budgets de SDR, de PC et de SESC, dossiers de demande de subventions reçus, documents propres à diffusion restreinte[150]). Des documents plus officiels relevant de la production par les services de l'État fédéral nous ont également parfois été utiles : rapports du Ministère de la Culture[151], de l'Agriculture[152]. Des articles également non scientifiques ont été pour nous source d'information : les articles parus dans *Le monde diplomatique* (édition brésilienne) ou des journaux très grand public comme la *Folha* de São Paulo ou *O Globo* de Rio reflètent une atmosphère et un ressenti autour des questions touchant les jeunes ruraux et nos problématiques. Ils offrent un point de vue plus commun, « lambda » et parfois partisan ou teinté de préjugés qui doit aussi être une source de réflexion pour le chercheur quant à l'insertion de son sujet dans la société.

[149] Terme qui recouvre tout ce qui est produit par toutes les instances du gouvernement, de l'enseignement et la recherche, du commerce et de l'industrie, et n'est pas contrôlé par l'édition commerciale, elle n'est donc pas disponible par les circuits classiques et est parfois constituée de documents de fonctionnement internes

[150] Le Portfolio du Projeto Teatro Circula Dô par exemple, comportant cartes et et données financières et quantitatives

[151] Jordão Gisele (coord.), *Panorama setorial da cultura brasileira* 2011/2012, São Paulo, 2012. 216 p. ; Ferran Marcia (ccord.), *Perspectivas da Economia da Cultura: um modelo de análise do caso brasileiro - Área: Indicadores para Política Cultural no Campo da Arte Contemporânea,* Ministério da Cultura / Fecamp Projeto, Campinas, 2012, 50p.

[152] Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural, *Brasil Rural na Virada do Milênio - Encontro de Pesquisadores e Jornalistas*, 2001, São Paulo : USP, Borin, Jair; Veiga, José Eli (org.), Almeida, Wellington (texto). Brasília : Ministério do Desenvolvimento Agrário / Conselho Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável / Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural, 2001. 76 p.

ꟸ Une triple invisibilité dans l'état de l'art

Les travaux existants sur les jeunes ruraux sont donc assez nombreux, mais ils ont des limites, relevées par les chercheurs eux-mêmes, et principalement leurs tendances aux approches mono-thématiques, mono-graphiques et mono-disciplinaires. Si Nilson Weisheimer note dans son état de l'art[153] la prédominance, parmi les 50 travaux observés, de ceux cherchant à comprendre les relations entre jeunesse et processus de reproduction sociale de l'agriculture familiale d'autres chercheurs, comme Helena Abramo, invitent les *ruralistes* à enrichir le champ des études sur la jeunesse grâce à leurs méthodes et leur point de vue singulier, pouvant ainsi alimenter un débat plus large[154]. En termes d'études systémiques du monde rural, ce ne sont pas seulement les approches pluri-thématiques qui manquent mais aussi l'omniprésence de la monographie. En ce qui concerne l'État de Santa Catarina par exemple nous avons observé que toutes les études utilisées se focalisent sur un territoire très délimité (un *município*, une association de *município*s, une mésorégion[155]) et que rien de comparatif ou de plus transversal n'avait été proposé, amenant une grosse production de travaux sur des thèmes variés (le riz, les latifundios, etc.) mais très peu d'un point de vue régional, aboutissant à une connaissance très limitée de certains phénomènes globaux.

Cela fait en revanche émerger la nécessité d'un regard à une échelle différente, moins monographique, qui traitent de thèmes peu courants, en corrélation les uns avec les autres et surtout qui croise davantage les disciplines, comme nous essayons de le faire avec la géographie et la sociologie. Par ailleurs, ces lacunes, au-delà de justifier la nécessité d'une recherche sur tel ou tel sujet, reflètent une tendance académique et politique à encore méconnaître les enjeux des pratiques culturelles pour les jeunes ruraux. Au Brésil, dans les recherches sur le rural, les jeunes ont ainsi longtemps été considérés seulement comme une partie d'un grand tout et non pour eux-mêmes et Maria José Carneiro, relevant la dimension très culturelle de cette invisibilité, écrit que « généralement les recherches sur l'organisation sociale des campagnes se réfèrent aux jeunes seulement dans leur condition de membres de l'équipe de travail familial […] Vue de cette manière depuis l'optique du travail, la jeunesse rurale reste dans son invisibilité par rapport à sa participation aux autres sphères de la vie sociale. Cette invisibilité découle d'un stéréotype fondé sur une vision urbaine de la notion de jeunesse, soutenue par la perception de l'existence d'un espace culturel proprement juvénile »[156].

Cette « triple invisibilité » est également flagrante dans les politiques publiques brésiliennes (celles qui ciblent les jeunes ruraux ne ciblent pas leurs pratiques culturelles, celles qui ciblent la culture en milieu rural ne ciblent pas les jeunes, etc...), nous y reviendrons dans notre analyse des politiques publiques en place sur les territoires enquêtés. Cette invisibilité est également celle du thème de la culture et des jeunes eux-mêmes dans les organisations professionnelles présentes en milieu rural. Des organisations de jeunesse existent, comme la commission jeunesse du CUT, Central Única dos Trabalhadores, un syndicat qui organise de nombreux débats et séminaires avec

[153] Weisheimer Nilson. *Juventudes Rurais: mapa de estudos recentes*. Brasília: MDA/NEAD, 2005.
[154] « Les recherches sur les jeunes ruraux et le débat développé et accumulé dans ce domaine, contribuent, parce qu'ils amènent des méthodes d'analyse, à offrir de nouvelles perspectives et des questions qui peuvent aider à qualifier le débat déjà existant sur la jeunesse dans d'autres environnements. » Abramo dans Carneiro et Castro, 2007, p.67
[155] Voir respectivement Constante, 2011 ; Bernardy, R. J.; Zuanazzi, J.; Monteiro, R. R., 2008 ; Testa, V. M.; Nadal, R. de; Mior, L. C.; Baldissera, I. T.; Cortina, N. , 1996
[156] Carneiro Maria José, « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo Helena Wendel; Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - pages 243 et 244

les jeunes ruraux. Mais dans un document produit à l'une de ces occasions[157], la CUT fait le constat d'une insuffisance de représentation de cette population dans ces instances :

> « Habituellement, quand la participation des jeunes ruraux aux organisations de l'agriculture familiale (syndicats, associations, coopératives, etc.) est débattue il est commun de remarquer leur absence ou la difficulté qu'ils ont à participer de ces processus. Parmi les principaux facteurs contribuant à l'effacement des jeunes dans ces entités on peut citer : le manque de volonté et d'intérêt, le manque d'union dans l'organisation, l'individualisme, le manque de formation, en plus de l'absence classique de politiques publiques. Les groupements de jeunes liés à l'Église sont actuellement selon nos observations les principaux espaces rencontrés par les jeunes pour discuter des thèmes qui leur sont propres. La participation aux syndicats est trop faible car la famille est toujours représentée par le père. ».

Enfin, la focalisation sur le jeune rural en tant que travailleur agricole[158] est symptomatique de la perception globale des campagnes par la société brésilienne comme étant avant tout un lieu de production. Un vide est ainsi à combler en termes de thématiques traitées par la recherche. En particulier les thèmes culturels (en sens des pratiques et du loisir) ne sont que très marginalement et superficiellement abordés dans des études plus larges, et aucune ne les analyse exclusivement. Il faut considérer ces « autres sphères de la vie sociale »[159], mais davantage plus que ce thème même, c'est aussi la façon d'appréhender les jeunes ruraux et la ruralité brésilienne en général qui est à compléter. Par l'apport d'une thématique originale, son croisement avec de grandes problématiques de recomposition des territoires, par la dynamique comparative et le regard géographique posé sur le fait culturel nous souhaitons renouveler la compréhension des pratiques culturelles des jeunes ruraux au Sud du Brésil.

[157] *Juventude rural abrindo espaços e conquistando direitos,* Comissão de Jovens do Fórum Sul dos Rurais da Central Única dos Trabalhadores (CUT), Curitiba, 2000, 20p.

[158] Comme l'écrit Anita Brumer, quand la recherche brésilienne travaille sur la jeunesse rurale, deux thèmes sont récurrents : les tendances migratoires des jeunes, en grande partie justifiées par une vision relativement négative de l'activité agricole; et les caractéristiques ou problèmes existants autour du transfert des établissements agricoles familiaux aux nouvelles générations. Or « il y a déjà une grande accumulation d'informations sur ces questions et les autres thèmes se retrouvent trop souvent au second plan » Brumer Anita, « A problematica dos jovens rurais na pos-modernidade » dans Carneiro Maria José; Castro Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p. - p.35.

[159] Abramo, Helena Wendel; Branco, Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p.

B. Du temps libre au droit à la culture

> « Le terme "culture" étant visiblement à la mode, de plus en plus de géographies s'auto-proclament "culturelles". Mais qu'y a-t-il de commun entre les Géographies culturelles des uns, consistant en une étude de quelques événements culturels dans des villes du Sud-Ouest français (Augustin, Berdoulay, 2000), et la Géographie culturelle des autres, procédant d'une approche qui se veut plus généraliste, épistémologique et universaliste (Bonnemaison, 2001 ; Claval, 1995) ? Le mot culture est le même, mais le concept, lui, renvoie à des réalités fort différentes. »[160]

La géographie française s'est emparée du thème culturel, et nous nous y sommes abreuvée. Mais ces travaux existants rendent d'autant plus impérieuse la nécessité de définir ce terme, comme l'exprime Boris Grésillon dans ce passage. Il faut ensuite redoubler de vigilance quant à la compréhension du terme sur le terrain et sa définition par les propres acteurs, sans quoi le décalage entre ce que l'on veut analyser et ce que l'on va observer peut être conséquent. Ainsi, les changements progressifs que nous avons dû apporter à notre délimitation ont été importants et ce cheminement fait lui-même partie intégrante du travail de recherche.

1/ Pratiques culturelles et culture anthropologique

Les espaces ruraux et leur rapport aux pratiques culturelles amènent à revoir certaines définitions « classiques » de la culture, et en particulier la liaison entre production (création) et consommation (diffusion) de contenus jugés « culturels ». Delfosse et Georges (2013)[161] questionnent la pertinence de l'opposition rural/urbain pour « distinguer les spatialités créatives » montrant à la fois que les espaces ruraux sont riches en potentialités créatives, faisant « contrepoids au paradigme de la centralité créative et urbaine comme unique moyen de penser l'action culturelle » et qu'ils ne doivent pas se penser « indépendamment des proximités urbaines ». Ainsi une relecture de la « culture » et de la façon dont on la définit est une façon de réinterroger les liens urbain-rural.

⁋ Une distinction fondamentale

Il existe, en particulier depuis le début du XXème siècle, des dizaines de définitions du terme « culture » et celui-ci ne se « stabilise » jamais, rendant essentielle la compréhension du sens que chaque contexte lui donne[162]. En effet, une rapide étymologie nous permet de voir que si la première signification de *culture* (en latin) était celui de la *culture de la terre*, puis par analogie avec l'esprit, de la *culture du savoir,* des capacités intellectuelles, au Moyen-Âge seul reste le volet agricole. À la Renaissance, l'acception de *culture de l'esprit* fait son retour, toujours comme faculté

[160] Boris Grésillon « Ville et création artistique. Pour une autre approche de la géographie culturelle », Annales de géographie 2/2008 (n° 660-661), p. 179-198.
[161] Delfosse Claire, Georges Pierre-Marie, « Artistes et espace rural : l'émergence d'une dynamique créative » , *Territoire en mouvement* Revue de géographie et aménagement, 19-20, 2013
[162]« Le débat se pose perpétuellement sur la définition de la culture et des contenus des biens dits culturels. La définition de la culture n'est pas stable et stabilisée, ni en tant que pratiques, ni en tant qu'objet de politiques publiques. », Sibertin-Blanc Mariette, « Cultures et projet(s) de territoire:une approche géographique des enjeux d'aménagement du territoire », *Sud-Ouest Européen,* n°27, 2009

intellectuelle, « se cultiver ». Aujourd'hui, en philosophie et en psychologie par exemple le mot *culture* désigne ce qui est différent de la nature, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de l'acquis et non de l'inné, et qui distingue l'humanité du règne animal (Freud : « Tout ce en quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus de ses conditions animales et ce en quoi elle se différencie de la vie des bêtes »). En sciences sociales (ethnologie, sociologie, anthropologie), les définitions majeures sont celles de Taylor et de Lévi-Strauss que l'UNESCO a reprises pour sa propre définition de culture : « Dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ». Notons qu'en Allemand *Kultur* désigne un patrimoine social, artistique, éthique appartenant à un ensemble d'individus disposant d'une identité. Ainsi, ce terme homophone, qui correspond plutôt en français à l'une des acceptions de *civilisation* s'est petit à petit amalgamé avec le sens initial du mot *culture* en français, l'équivalent de notre « culture » étant en fait *Bildung* (proprement : *formation*, qui correspond donc à notre définition de la culture individuelle ou « culture générale »).

Du côté des géographes, l'approche est allée en s'affinant au cours des décennies. La définition de Pierre George[163] est par exemple très sommaire et assez inexacte et le seul lien fait avec un objet géographique est l'idée d'aires culturelles (culture au sens donc de civilisation). Dans le dictionnaire de Roger Brunet en revanche la définition est plus longue et problématisée et explique clairement que la géographie a, à la fois, « *affaire au culturel et au cultural* ». Le premier se marquant concrètement par des « implantations structurantes, des activités ponctuelles et des productions de richesse et des déplacements de consommation », s'associant ainsi au concept de loisir. Le « cultural » définit lui « tout ce qui relève, tant dans l'idéel que dans le matériel, de ce que comptent l'apprentissage en général, et l'activité intellectuelle en particulier, comme dimension des individus et des sociétés : tout ce que naguère on appelait d'un côté les superstructures, d'un autre les civilisations. »[164]. Ce dernier est clairement l'objet des anthropologues, plus ample que ce sur quoi nous souhaitons nous concentrer. Les définitions choisies par Boris Grésillon d'une part et Olivier David d'autre part correspondent ainsi bien à notre problématique. Celle du premier, dans son article « Ville et création artistique. Pour une autre approche de la géographie culturelle »[165] permet d'inclure une diversité de lieux et de faire le lien avec la sociabilité : « N'est-ce pas un choix trop restrictif de travailler sur la création artistique pour qui veut rendre compte du fait culturel dans sa globalité ? Une réorientation possible de la recherche pourrait alors consister à élargir le champ d'analyse aux lieux de production ainsi qu'aux lieux de diffusion artistique (librairies, musées, galeries d'art, voire cafés-galeries, associations artistiques…), autant de lieux hybrides, à la fois lieux d'art et de sociabilité. ». Celle du second, dans son Habilitation à diriger des Recherches intitulée *Le temps libre des enfants et des jeunes à l'épreuve des contextes territoriaux* (2010) permet une approche particulièrement adaptée aux jeunes : « l'ensemble des services mobilisés et des activités pratiquées dans le cadre du temps libre (hors temps scolaire, au sein et en dehors du cadre familial, organisés ou non), c'est-à-dire aussi bien les accueils de loisirs, les activités sportives et culturelles réalisées auprès d'associations ou de clubs, les écoles de musique, les activités ludiques et informelles, les sorties entre amis, les discussions sur internet..., ainsi que les activités ludiques du quotidien car elles occupent une place très importante dans la construction des parcours éducatifs

[163]George P. (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, Presses universitaires de France, 1970. Article « culture »
[164]Brunet R., *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus-La Documentation française, 1992, (dir., avec R. Ferras et H. Théry), 518 p. Article « culture »
[165]Boris Grésillon « Ville et création artistique. Pour une autre approche de la géographie culturelle », *Annales de géographie* 2/2008 (n° 660-661), p. 179-198.

des enfants et des jeunes (ces activités regroupent les loisirs non encadrés, tels que la télévision, la lecture de films ou de DVD, les jeux vidéo, l'informatique, les activités de plein air, la lecture et l'écoute de la musique). ». C'est ainsi un ensemble de pratiques culturelles, mais aussi de loisirs que nous souhaitons appréhender. Cette définition permet également d'appuyer notre choix de n'inclure le cadre scolaire que de façon marginale, malgré le fait qu'il soit, a priori, un des principaux pourvoyeurs de « culture » pour les jeunes dans l'espace rural. Ce choix est lié d'une part au fait que nous souhaitions nous focaliser sur le temps libre, non contraint, et d'autre part au fait d'avoir rencontré des jeunes majeurs, pour qui rester dans l'espace rural signifie renoncer aux études supérieures (situées en ville), ou les mener de manière intermittente. De plus, l'école a été de fait très peu citée comme agent permettant l'accès aux pratiques culturelles plébiscitées par les jeunes, une présence en creux sur laquelle nous revenons au Chapitre 5 sur les parcours de vie.

Enfin, les ruralistes nous invitent à être vigilants quant aux dangers des définitions normatives de la culture, notamment par l'État. Pour Claire Delfosse, le milieu rural est précisément un « terreau favorable au développement culturel où l'initiative privée a sa place car l'État et les collectivités territoriales sont moins présents qu'en ville »[166]. La discrétion des institutions et des politiques culturelles y faciliterait le dynamisme d'acteurs multiples, d'une culture éclatée, hybride, et d'un foisonnement : « La multifonctionnalité des espaces ruraux, les formes héritées comme la valorisation du patrimoine, le dynamisme associatif et des mouvements d'éducation populaire, sans oublier le renouveau démographique rural contribuent au foisonnement culturel rural. ». Nous y reviendrons au Chapitre 6 pour aborder la place de ces éléments dans les recompositions analysées, mais grâce à ces éléments émerge ainsi une définition ouverte, adaptée à une réalité rurale singulière. La brésilianité est également un élément important à apporter à notre choix d'une telle définition.

ᵸ Le sens de « culture » au Brésil

Le mot « culture » est pris au Brésil le plus souvent dans son acception la plus large, à l'exemple du Ministère de la Culture qui travaille davantage que son homologue français sur des contenus qui seraient qualifiés en France de « folkloriques » ou liés aux nombreuses communautés se définissant par leur appartenance à une descendance, que ce soit italienne, allemande, açorienne, des anciens esclaves, etc. Cette particularité, de la mise en avant d'une multiplicité de « cultures », est à relier pour Martine Droulers (2001) à la géohistoire de ce territoire immense qui ne s'est transformé en État qu'au cours du XIXème et dont l'histoire de la formation territoriale est celle d'une occupation lente et progressive par noyaux de peuplement isolés. La géographe explique que l'émergence lente d'une identité brésilienne ne commence à se décrire que tardivement en Brésil, par une « brésilianité » une et multiple dans laquelle les mouvements sociaux et culturels jouent un rôle central (p.12). L'affirmation d'une variété de pratiques singulières et distinctes est donc un des traits forts du rapport à la culture dans le pays.

En milieu rural on parle de *culture rurale* au sens des coutumes, traditions, fêtes

[166]Claire Delfosse, « Patrimoine-culture en milieu rural : désert culturel ou foisonnement ? », Pour 2015/2 (N° 226), p. 29-38.

communautaires et de l'associatif tant religieux que sportif et dans la littérature grise aussi le terme est repris dans sa définition la plus large comme dans le « Panorama sectoriel de la culture brésilienne » paru en 2012[167]. Il faut noter que, traditionnellement, beaucoup de « villes » brésiliennes n'ont pas nécessairement une culture très « urbaine » et sont aussi d'une certaine façon un « espace à caractère rural », ou investi par les ruraux, comme le notaient Emilio Willems en 1947[168] et Maria Isaura Peireira de Queiroz dans les années 1970[169]. Cette absence relative de dichotomie culturelle a beaucoup évolué ces dernières décennies et surtout elle est à nuancer selon la taille et l'identité de chaque ville. En outre, deux auteurs ont particulièrement marqué la réflexion nationale autour de la culture, de sa définition, dans un pays ayant une telle histoire : les sociologues Gilberto Freyre et Antonio Cândido. Le premier, en particulier dans *Casa-Grande e Senzala* (respectivement la maison des maîtres et l'habitation des esclaves composant à elles deux la propriété typique d'une plantation de canne à sucre) paru en 1933, revient sur la formation socio-culturelle du pays en donnant une importance, inédite à l'époque, au métissage ; le présentant comme un élément fondamental et positif de l'identité brésilienne. Il démystifie ainsi le rôle de la « race » (ou ethnie, ces deux termes étant utilisés également au Brésil encore aujourd'hui) dans la formation d'un peuple, revalorisant le rôle de la culture et de l'environnement. Le second, dans son œuvre la plus célèbre *Os parceiros do Rio Bonito: estudo sobre o caipira paulista e a transformação dos seus meios de vida,* parue en 1964, scrute le mode de vie des paysans de l'État de São Paulo au début des années 1950, en partant de l'analyse des liens entre littérature (en l'occurence la poésie populaire très présente) et société, et observant les effets de l'urbanisation sur l'alimentation, les modes de coopération, de festivité, de religion. Il décrit que la culture « caïpira » n'a pas été pensée pour le « progrès », mais repose essentiellement sur la terre, le travail, la solidarité et les moments de loisirs, les communautés ne produisant que ce qui est nécessaire pour la survie. Ainsi, ces deux auteurs pourront nous éclairer, tout en considérant que les régions et époques observées diffèrent, au moment d'analyser les rapports singuliers des Brésiliens, en particulier ruraux, au temps libre, à autrui et à la culture en général.

Les pratiques traditionnelles (ou « folkloriques ») sont pour les acteurs de la culture que nous avons rencontrés dans le Sud du pays des éléments subversifs face à une « normatisation » et une appropriation de la définition de ce qui fait culture ou non : une réaction qui rejette à la fois les formes de cultures dites « élitistes » venant des groupes conservateurs voulant perpétuer les inégalités socio-culturelles du pays avec une culture en partie héritée du passé colonial, et les formes de culture populaires mais modernes, souvent perçues comme venant exclusivement d'une culture « de masse », urbaine et occidentale, ne pouvant constituer, dans cette logique, une source

[167] « Le concept de culture, comme nous l'entendons aujourd'hui, […] est compris comme un ensemble de connaissances, croyances, arts, morales, loi, coutumes et la capacité et les habitudes acquises par un individu comme membre d'un groupe. […] À partir de cette définition on peut comprendre que la culture est présente dans toutes les activités humaines et qu'elle acquiert différents sens selon les contextes dans lesquels elle est observée. » *Panorama setorial da cultura brasileira 2011/2012* /Gisele Jordão, Renata R. Allucci – São Paulo : Allucci & Associados Comunicações, 2012. 216 p.

[168] « Il n'y a pas de relations de réciprocité bien équilibrées entre ville et campagne. Il est vrai que les habitants de la zone rurale doivent aller jusqu'au chef-lieu pour avoir un moyen de transport et des communications rapides, pour solliciter les services administratifs et religieux, pour payer leurs impôts, pour voter ou s'insérer dans la politique locale. Ils voient la ville comme un centre récréatif, bien qu'aucune des grandes fêtes de l'année ne puisse être réalisée sans le concours des gens de la terre. » Willems Emilio, *Aculturação dos alemães no Brasil*, São Paulo, Editora Nacional, 1946

[169] « La société brésilienne est historiquement marquée par l'absence d'une "dualité marquée" entre la campagne et la ville : l'influence des campagnes se faisait sentir par la présence de la culture rustique dans les centres urbains eux-mêmes, et inversement, l'expansion du milieu rural consécutive à l'avancée des frontières agricoles. » Queiroz Maria Isaura Peireira, *O campesinato brasileiro (ensaios sobre civilização e grupos rústicos no brasil)* Petrópolis: vozes, 1973

de pratiques alternatives. L'omniprésence de la notion de « culture traditionnelle » ou « culture populaire » est notamment flagrante dans les Pontos de Cultura, structures de forme associative soutenues par l'État fédéral via un programme tourné vers une définition très large de la culture (voir Chapitre 3), comprise dans un sens universaliste et poussant chaque « communauté » à travailler sur sa propre identité. Des entretiens avec des responsables de ces structures permettent de saisir la portée subversive de cette redéfinition :

> « Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai choisi de travailler les cultures traditionnelles et les racines culturelles. Pourtant j'ai un parcours plutôt éloigné de ça, j'ai fait des études, été à l'université et puis plutôt agi dans les domaines contemporains. Mais bon j'ai toujours aimé, raconter des contes par exemple et puis il y a un lien avec ma famille.[...]je suis bien meilleure dans les choses de l'art-éducation car c'est l'éducation et la découverte pour l'autre » (entretien n°LXXVIII).
> « La culture populaire est à la base du programme de Gilberto Gil et il y a quelque chose de culturel là-dedans, parce que les conservateurs ici, ils sont liés à la culture classique, celle qui vient du haut, et les progressistes se réfugient plutôt dans le traditionnel, le folklorique, ce qui vient vraiment d'ici et n'a pas été importé de l'extérieur. Et ce qui a toujours concentré les moyens c'est la musique érudite, le théâtre classique et tout ça. […] Et les choses de la culture populaire c'est toujours lié à des traditions, à la dimension de l'oralité, de la transmission des savoirs oraux. » (entretien n°LXXIX).

Une fois de plus il faut être attentifs et sur le terrain, en particulier avec les jeunes pour qui, aller à un concert de rock ou chanter avec sa famille ne relève pas nécessairement du même degré de loisir, bien que les deux constituent une pratique culturelle. Il ne fut pas toujours facile d'expliquer que l'on voulait travailler sur la « culture » dans les zones rurales au Brésil mais qu'une tradition culinaire ou un savoir-faire artisanal ne faisait pas partie de la définition que l'on en retenait, même si ces objets font partie d'une définition tout à fait légitime par ailleurs de la « culture ». Notre choix correspond ainsi également aux définitions « du terrain », c'est-à-dire des jeunes ruraux eux-mêmes, dont nous développerons les définitions de la culture dans différentes parties de cette thèse mais dont on peut d'ores et déjà donner des exemples significatifs. À la question « qu'est-ce que la culture pour toi ? » nous avons ainsi pu avoir les réponses suivantes, révélant d'ores et déjà pour certaines l'attachement au territoire :

> « Ça dois être une... où on apprend plein de choses hein ? En fait... quelque chose comme ça je pense, d'échange. Par exemple une culture différente de la mienne, je vais là-bas, je cherche à l'acquérir et je cherche à lui repasser la mienne. Parce qu'un culture, j'ai une culture, parfois, de vivre et l'autre en a une autre, une forme de vivre, une forme de travailler. Je pense que pour moi c'est ça, une culture. » (entretien n°62) ;
> « Culture ? Ah, culture c'est l'art, hein ? La culture c'est, on va dire comme ça, c'est un, c'est une histoire qui, qui doit être racontée. » (entretien n°89, F, 26 ans, StC).
> « Tu sais que quand tu commences à analyser, et si on réfléchit, on ne fait rien de réellement culturel enfin, de *théâtre*, *danse* [façon de dire ces deux mot un peu « chic »], cinéma, on ne fait rien de tout ça, on voit la famille, les amis, on déjeune, on rentre. H : Et ça ne te manque pas ? C : Je ne me sens pas 'moins' pour ça, je ne me sens pas vide de culture parce que je ne fais pas ça tu sais... mais je pense que la culture c'est très intime et très subjectif, ce qui est de la culture pour toi peut ne pas l'être pour moi. Et on finit toujours par échanger des informations alors je pense qu'on apprend toujours. » (entretien n°53, F, 24 ans, StC).

Nous voyons dans ces divers éléments qu'il a été nécessaire d'élargir notre définition originelle et restreinte de la « culture » et surtout d'y accoler d'autres concepts, comme ceux de « loisir », « loisirs-culturels », « pratiques culturelles » et « temps libre », que nous allons définir à leur tour.

2/ Temps libre, loisir(s) et pratiques culturelles

Pour de nombreux objets, la question s'est posée, s'agit-il de « pratiques culturelles » au sens où nous voulions l'observer ou de « culture anthropologique » ? Comme nous voulions avant tout évacuer ce qui relève de la culture quotidienne des peuples, sans pour autant exclure toutes les activités du temps libre ne relevant pas *stricto sensu* de la « Culture » au sens restreint (théâtre, musique, spectacle, etc), les dimensions d'activités de « loisir » et la notion de « temps libre » nous ont interrogée. En tant qu'espace-temps dans lequel le choix individuel de développer des pratiques culturelles et artistiques s'exprime, tout en étant induit par le milieu et les possibilités d'accès, il faisait partie de nos investigations.

ꟸ Temps libre, loisir et loisirs

« Loisir » est le nom donné au « temps libre dont on dispose en dehors des occupations imposées, obligatoires, et qu'on peut utiliser à son gré, [aux] distractions, amusements auxquels on se livre pendant ses moments de liberté. »[170]. Ce temps *libre* s'oppose traditionnellement au temps *prescrit*, c'est-à-dire contraint par les occupations habituelles (emploi, activités domestiques, contraintes sociales et familiales...) et ses collatéraux (transports, par exemple). Les rapports au loisir ont évolué dans le temps : Sénèque louait les mérites de l'*otium* et le considérait comme la caractéristique de l'homme vraiment libre ce qui s'est longtemps prolongé dans la conception aristocratique. Au XXème siècle, le loisir devient un droit, puis il devient même au-delà un acte normatif dans notre société : « De nos jours, le loisir est non seulement permis mais il est un droit, et il est même vivement recommandé, s'agissant de la consommation »[171]. Un glissement sémantique de « loisir » (temps libre) à « loisirs » (divertissements) s'est amorcé dans les années 1960, sans doute suite à son usage répété dans l'expression « civilisation des loisirs », expression que l'on doit à Joffre Dumazedier dans un de ses ouvrages, publié en 1962, *Vers une civilisation du loisir ?*. C'est de nouveau une spécificité française, d'ailleurs en portugais « lazer » ne s'emploie qu'au singulier. « Loisirs » au pluriel n'évoque plus la « disponibilité temporelle » mais une gamme de distractions, l'ensemble des activités de loisir que l'on pratique.

La géographie a tardé à s'approprier le terme[172], même si récemment, Dominique Crozat et Sébastien Fournier en proposaient par exemple en 2005 une « re-définition nécessaire », montrant très bien les limites et apports de chaque conception :

> « Une nécessaire re-définition du concept de loisir s'impose. On peut l'entendre de trois manières différentes (temps, activité, expérience), toutes insuffisantes. La plus usitée, comme **temps**, l'oppose aux temporalités du quotidien et au travail payé […] mais elle est restrictive [certains individus n'ont pas les moyens financiers, physiques ou culturels d'en profiter]. Comme **activité**, le loisir nous permet d'inclure les activités banales du quotidien [et des statistiques et enquêtes aident aussi]. Mais ce n'est pas plus satisfaisant : […] les formes les plus institutionnalisées (golf, opéra, théâtre...) sont sur-valorisées au détriment des activités banales du quotidien. Enfin, les loisirs de certains peuvent être le métier des autres [...] Envisager le loisir comme **expérience** permet de prendre en compte le contexte dans lequel il s'inscrit et devient producteur d'émotions, de sentiments, mais

[170] Dictionnaire Larousse
[171] Brunet Roger, Théry Hervé, Ferras Robert, *Les Mots de la Géographie, dictionnaire critique,* Collection Dynamiques du territoire, RECLUS La Documentation Française, Montpellier-Paris, 520p. 3ème édition 1993.
[172] Bonneau Michel. « L'analyse géographique des loisirs. Présentation », *Norois*. N°120, 1983. Octobre - décembre 1983. pp. 479-480 et Mirloup Joël, « Les loisirs des français, approche géographique », *Revue de géographie de Lyon,* Vol. 59 n°1-2, 1984. pp. 15-27.

aussi les obligations qui lui sont associées. »[173] .

Face à ces problèmes sémantiques qui prennent un réel sens quand on se confronte aux jeunes ruraux brésiliens et à leur quotidien, définir le loisir par l'expérience apparaît comme central : « Le loisir est défini par l'usage du temps, pas le temps lui-même. Il doit être distingué par le sens de l'activité, non sa forme » (Kelly, 1983). Ainsi, pour John Kelly[174], une relative liberté et sa perception sont la principale caractéristique du loisir, même si un fort contrôle social s'exerce depuis toujours sur les loisirs. La notion de loisir est difficile à déterminer car elle est très empreinte de subjectivité et c'est l'individu qui, seul, est en mesure de déterminer le caractère de loisir qu'il applique ou non à l'activité qu'il pratique (à l'image du jardinage ou de la lecture par exemple). Cette dimension est particulièrement importante dans notre étude de l'agriculture familiale, où par exemple le travail de la terre est perçu tour à tour comme une obligation professionnelle ou un hobby.

Il existe diverses variables pour qualifier les loisirs : loisirs domestiques (télévision, lecture, jardin), loisirs d'extérieur en plein air (sport, pêche, balade) ou non (cinéma, musique, sorties), loisirs actifs (sport, jouer d'un instrument, artisanat) et passifs (repos, spectacles), individuels ou collectifs, même si les frontières sont parfois difficiles à tracer. Les loisirs-culturels sont une de ces catégories. Ils peuvent être de natures très variées et donc recouvrir à nouveau toutes sortes de réalités. Yvette Barbaza en propose une classification pour les géographes : les thèmes liés à la jouissance d'un patrimoine culturel, les thèmes liés à la création d'un argument culturel et enfin les thèmes du « loisir culturel quotidien résultant de choix individuels (bien que fortement conditionnés) et qui ont créé un marché des loisirs exploité à des fins culturelles certes, mais aussi commerciales (cinéma, théâtre, télévision, lecture...). »[175] Malgré la diversité, l'expression loisirs-culturels propose une unité de contenu autour de la culture, tout en élargissant à des activités plus quotidiennes et accessibles que l'activité strictement culturelle et réalisée en tant que telle. Nous emploierons pour les désigner le terme de « pratiques culturelles », plus courant dans le langage au Brésil et permettant une compréhension plus directe par les interlocuteurs. Ce terme est d'ailleurs celui utilisé depuis 1973 par le Ministère de la Culture en France pour mener ses grandes enquêtes, centrales en termes de données et de compréhension de l'évolution de la société[176].

ᵸ Les pratiques culturelles et de loisir en milieu rural

L'intérêt de l'étude des loisirs pour la compréhension d'une société semble croitre en même temps que le temps et l'espace qui lui sont consacrés, ils sont une « donnée sociétale fondamentale, reflet de l'évolution de nos sociétés et de nos modes de vie, ils sont aussi devenus une composante majeure de l'évolution des territoires »[177]. L'étude de cet objet revêt une dimension particulière surtout en milieu rural. Comme cela a été théorisé dès les années 1970 par les Anglo-saxons, la prise de conscience de la réalité des

[173] Crozat Dominique et Fournier Sébastien, « De la fête aux loisirs: événement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de géographie,* 2005/3 n° 643, p. 307-328.
[174] Kelly John, *Leisure Identities and Interaction*, London, George Allen and Unwin, 1983
[175] Barbaza Yvette « Approche géographique et thématique des loisirs », *Norois* N°120, 1983. Octobre - décembre 1983. p. 481- 490.
[176] L'enquête porte sur les différentes formes de participation à la vie culturelle (lecture de livres, écoute de musique, fréquentation des équipements et des manifestations culturels, pratiques en amateur), tout en accordant une large place aux usages des médias traditionnels (télévision, radio, presse) et, depuis l'édition de 2008, aux nouvelles technologies liées au développement du numérique. Source : http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr
[177] Dewailly Jean-Michel, Flament Emile, *Géographie du tourisme et des loisirs,* SEDES, Paris, 1993 – page 9

temps de loisir serait la conséquence du passage de la société rurale et agricole à une société industrielle et urbaine. Le travail agricole est un travail « à plein temps » en quelque sorte, « les loisirs n'y sont qu'occasionnels et rares, situés sur le lieu même du travail et psychologiquement intégrés à la vie de travail conçue comme la vie toute entière »[178], tandis que le travail urbain est plus facilement délimité dans le temps et est localisé dans l'espace de manière ponctuelle, invitant ainsi plus facilement à l'observation des loisirs (nous reviendrons bien sûr largement sur les implications de cette spatialisation des loisirs sur nos trois territoires). Serge Salaün et Françoise Étienvre, dans l'introduction de leur ouvrage[179], offrent une comparaison entre les traditions espagnole et française en termes de considération des loisirs et donnent une vision intéressante de la singularité historique rurale en la matière, rappelant que si la société rurale implique une occupation du temps en continu, la société moderne, industrielle et urbaine, introduit le temps calculé du travail, et entraîne une prise de conscience d'un "temps libre", d'où une définition plus élaborée du loisir, qui n'est plus seulement le temps laissé libre après le travail, mais le temps disponible après avoir décompté le temps investi.

Dans le contexte académique brésilien, l'étude des loisirs et du temps libre en milieu rural est souvent lié à une vision marxiste, devant contrer la logique de travail capitaliste. La condition reste néanmoins que ce temps ne soit pas consacré à la consommation, en particulier culturelle, champ que la société capitaliste a rapidement et intensément investi[180]. Les travaux de Marlene Grade[181] et Idaleto Malvezzi Aued, par exemple, analysent au Brésil l'apport des écrits marxistes à la compréhension du temps libre comme nécessaire libération du travailleur et principe organisateur de la société (Aued, Grade, 2005, p.31). Sur le temps libre en milieu rural, nous verrons comment il est un élément central de l'identité rurale[182].

Le loisir, la culture et la sociabilité sont des thèmes centraux pour l'expérience juvénile, non comme temps négatif, pris sur celui des études et du travail, mais comme fondamental pour l'élaboration des identités personnelles et collectives, pour la formation des valeurs et références, pour le développement de la relation à l'espace public et pour l'action collective (Brenner, Dayrell, Carrano, dans Abramo, Branco, 2005). La conclusion de ces mêmes auteurs est que la diversité culturelle brésilienne et les bases socioéconomiques inégales ont une incidence forte sur les possibilités d'accès, l'expérimentation et la création de modes de culture, de loisir et de temps libre. Pour eux, le loisir est fondamentalement « un temps sociologique dans lequel la liberté de choix est un élément prépondérant et qui se constitue, dans la phase de la jeunesse, comme un champ potentiel de construction des identités,

[178] Anderson Nels, *Man's Work and Leisure,* Leiden, J. Brill, Monographs and theorical strudies in Sociology and antropology in honour of Nels Anderson, 4, 1974, 146 p.
[179] Serge Salaün, Françoise Étienvre, *Ocio y ocios. Du loisir aux loisirs en Espagne (XVIIIe-XXe siècles),* Études coordonnées par Serge Salaün et Françoise Étienvre, CREC, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2006
[180] Extrait d'un mémoire de master soutenu à l'UFSC en 2009 : « C'est un sujet communiste que d'affirmer que le loisir est un droit, notamment pour ces jeunes ruraux qui ne devraient que cultiver la terre ou aller en ville remplir les usines. Le loisir est un fort sujet d'exclusion, de ghettoïsation car sans certains facteurs, ils ne sont accessibles qu'aux gens solvables […] "Loisirs encadrés" et "loisirs transgresseurs" sont des expressions formulées par Parker, la première se réfère aux formes du loisir aliénées, des sujets adaptés aux maux du système, qui fournit du divertissement superficiel, le plaisir sans interruption et que "condamne" le loisir transgresseur ». Nascimento Laurien Cristine Ziem, *Espaços e equipamentos urbanos para o lazer da juventude na cidade de Florianopolis* – SC. Florianopolis, Outubro 2009, Dissertação de Pós- graduação em Educação Física – Mestrado, do Centro de Desportos da UFSC
[181] Grade Marlene, *Forum do Maciço do Morro da Cruz e Agreco como espaço transitorio : germinando a espacialização de relações solidarias em Santa Catarina,* Universidade Federal de Santa Catarina Centro de Filosofia e Ciências Humanas Programa de Pós-graduação em Geografia, Tese de Doutorado em Desenvolvimento Regional e Urbano, Florianópolis 2006
[182] Nous utiliserons en particulier Patrick Champagne : « La reproduction de l'identité » In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 65, novembre 1986. *La construction sociale de l'économie*. pp. 41-64. ; « Capital culturel et patrimoine économique ». In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 69, septembre 1987. Pouvoirs d'école-1. pp. 51-66.

de découverte des potentialités humaines et d'exercice de l'insertion effective dans les relations humaines » et peut donc être considéré comme « l'espace de l'apprentissage des relations sociales dans un contexte de liberté et d'expérimentation ». Il faut cependant toujours garder à l'esprit qu'il est aussi « la recherche d'activités qui procurent du plaisir, de l'excitation, permettent l'expression et la réalisation personnelle […] une fugue temporaire de la routine quotidienne et des obligations sociales ».

Or, comme l'écrivent les mêmes auteurs (Brenner, Dayrell, Carrano, dans Abramo, Branco, 2005, p. 178), « l'existence de temps libre n'implique pas nécessairement le loisir et le temps libre de travail peut souvent signifier l'espace de la pénurie, de l'oppression, du manque d'opportunités » soulignant la nécessité d'inclure ces questions dans la perspective du droit à la culture : « Les espaces de culture et de loisir peuvent se poser en termes de droit, et parler d'un droit culturel ou d'un droit à la culture implique de créer des conditions d'accès aux produits, aux informations, aux moyens de production, de diffusion et de valorisation de la mémoire culturelle. ». Cette notion a, depuis, été formalisée en 2007 par la Déclaration de Fribourg qui reconnaît les droits culturels suivants : la liberté de choisir ses références culturelles, d'établir des priorités et de les changer ; la liberté d'exercer des activités culturelles, sous réserve du respect des droits d'autrui ; le droit de connaître les patrimoines ; le droit de se référer ou de ne pas se référer à une communauté culturelle ; le droit d'accéder et de participer à la vie culturelle, à commencer par la langue ; le droit à l'éducation ; le droit à une information adéquate ; le droit de participer à la vie culturelle et à ses politiques.

En l'occurrence, les jeunes ruraux rencontrés réclament l'accès aux pratiques culturelles[183] et se trouvent largement dans ce cas de figure où le temps libre de travail ne mène pas nécessairement aux bénéfices que l'individu peut tirer des loisirs selon Dumazedier (1962), à savoir les « 3D » : Délassement, Divertissement, Développement. En effet, d'après les entretiens et les lectures (en particulier Aguiar et Stropasolas, 2010 et Paulilo, 2009) nous avons élaboré un schéma[184] et déterminé trois conditions à l'exercice des pratiques culturelles : celui-ci n'est possible qu'en dépassant les problèmes de disponibilité, de subordination et d'opportunités. Ces conditions, si elles ne lui sont pas propres, sont particulièrement prégnantes dans les espaces ruraux puisque la disponibilité (avoir du temps libre, hors travail scolaire, aide de la famille dans la production ou l'administration du quotidien), la subordination (pouvoir utiliser son temps libre comme bon il semble sans coercition familiale ou contrôle social de la communauté) et les opportunités (avoir accès à une offre de pratiques culturelles pendant son temps libre) y sont de vraies fourches caudines, des conditions pour le moins difficiles à réunir, comme de nombreux témoignages de jeunes nous l'ont révélé[185]. Des jeunes se plaignent par exemple de la quantité d'animations pour les personnes âgées en rapport au peu d'opportunités pour les jeunes[186]. Considérer le temps libre et

[183]Voir notamment les témoignages relevés dans l'Oeste Catarinense par Valmir Stropasolas dans son documentaire *Juventude rural : trajetorias de vida* (2010).

[184] Les éléments synthétisés dans ce schéma ont largement été abordés dans les entretiens que nous avons menés et sont très présents dans les histoires de vie recueillies. Nous y reviendrons donc plus longuement dans la partie 2.

[185]Ces témoignages sont présentés dans l'annexe n°12. Il nous a semblé pertinent de les disposer en annexes étant donné que le thème de notre recherche n'est pas directement le temps libre ou le rapport au temps des jeunes rencontrés, qui mériterait un travail différent. Le troisième obstacle est lui l'objet d'un développement au sein de la thèse dans son ensemble, notamment au Chapitre 3.

[186]« H: Et il y a des jeunes ? V : Il y en a, mais bon, ils préfèrent quand il y a des choses pour les jeunes vraiment. Alors par exemple, quand c'est le week-end, il y a des choses oui, il y a des rencontres, la *bodega*. Il y a la communauté. Mais quand c'est pour les personnes âgées, ils ont un club avec seulement des personnes âgées, alors là c'est plus restreint, il n'y a que les personnes âgées, il n'y a pas de jeunes à ce moment-là. Tu y vas il y a toute les tables pleines de grands-pères qui jouent aux cartes, aux boules. […] Il y a pas mal de choses pour les personnes âgées, et peu pour les jeunes. C'est plus organisé pour les personnes âgées, pour les jeunes il n'y a que quelques bals, quelques rencontres, quelques choses, mais sinon les week-end c'est plus pour les personnes âgées qu'il y a des choses. » (entretien n°122)

l'exercice de pratiques culturelles appropriées pendant ce temps libre comme un *droit* est donc essentiel, en particulier dans une perspective de développement et d'équité territoriale.

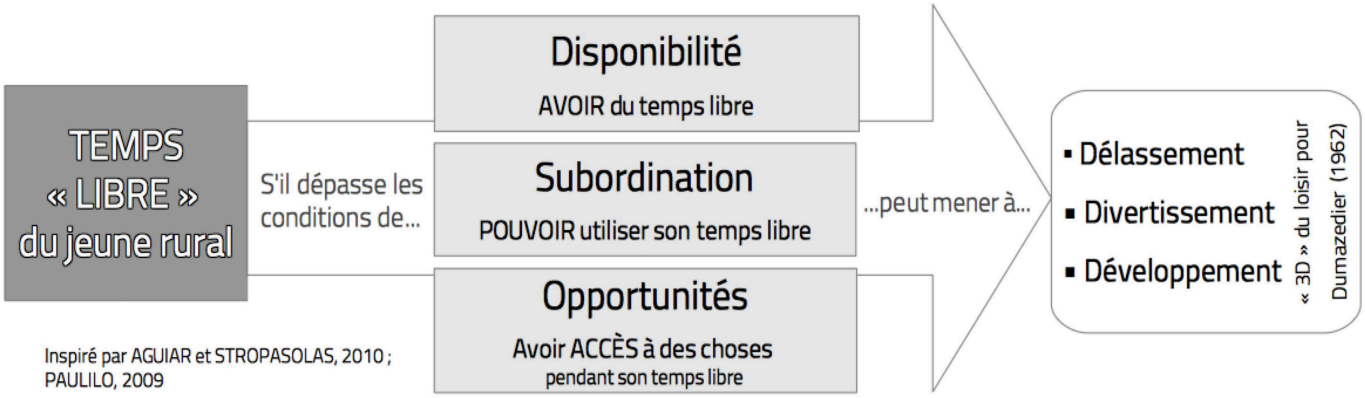


Illustration 25: Contraintes se posant à l'accès au temps libre et ses bénéfices

Enfin, les enjeux du monde rural et des jeunes que l'on peut observer de manière privilégiée par le biais des pratiques culturelles sont nombreux. Celles-ci ont également au Brésil leurs enjeux propres qui peuvent se révéler dans ces contextes puisqu'elles font l'objet d'une forte instrumentalisation par divers acteurs pour le contrôle social, politique ou religieux, le développement économique, la pacification sociale, l'aménagement, le marketing territorial ou encore l'animation locale. Cela rappelle en creux le pouvoir subversif de la culture qui, selon les acteurs qui s'en emparent, est capable d'agir sur l'évolution des territoires et de la société.

Les pratiques culturelles influencent fortement le rapport de l'individu à son territoire : identification, appropriation, enracinement, dynamisme. Plus largement il est aussi un élément clef de la représentation liée aux territoires, en particulier dans la confrontation rural / urbain, souvent matrice de la décision des jeunes de quitter ou non les campagnes. Au-delà du fait d'être un agent de développement territorial c'est surtout un outil de recomposition, réelle et symbolique, de la ruralité. Les questions de l'effacement, de la persistance, de la mutation ou du renforcement des frontières entre rural et urbain, si elle existe pour tous les champs de la société, se pose avec acuité pour les objets culturels. En effet, y a-t-il volonté de différenciation ou mimétisme à l'égard de la ville, y a-t-il des singularités, des particularismes originels ou créés, y a-t-il traitement inégal de la part des aménageurs, des politiques, des acteurs culturels ? Comment évaluer les jeux de concurrence et de complémentarité entre ces deux grands types de territoire ?

Les pratiques culturelles et de loisirs des jeunes ruraux nous permettent aussi d'observer leur identité contemporaine de façon pertinente et singulière : sont-ils différents de leurs homologues urbains ? Quels sont leurs rêves, leurs idéaux ? Qu'aiment-ils faire, entendre, voir ? Quelles sont leurs valeurs, leurs goûts ? Comme l'écrit Paul Claval dans sa *Géographie culturelle* (p.236) « la géographie culturelle analyse les loisirs avec d'autant plus d'attention qu'ils sont révélateurs d'aspects de la vie sociale qui seraient sans cela occultés. » Pour lui, le temps libre offre la possibilité de souffler et de s'affirmer hors du travail, l'occasion d'exister pour soi-même et non pour sa place dans l'économie ou la société, de revendiquer son identité « ses capacités cachées et ses passions profondes », ainsi « même

éphémère, le décor mis en place pour ces moments d'évasion livre des indications précieuses sur les motivations, les préférences et les rêves des gens. […] Le temps libre, les loisirs, les fêtes cessent d'être considérés comme des moments futiles, sans signification, ils donnent son sel à la vie. C'est pour en jouir que la plupart travaillent dur : beaucoup de gens n'ont le sentiment d'être eux-mêmes que lorsqu'ils sont hors de leur travail ». Les loisirs sont ainsi un angle intéressant pour appréhender un public, et c'est particulièrement le cas pour les jeunes brésiliens, pour comprendre « les sens du temps propre à la jeunesse dans les sociétés » (Brenner, Dayrell, Carrano dans Abramo, Branco, 2005, p. 210) car c'est principalement dans cet espace que les jeunes construisent leurs propres normes et expressions culturelles et sociales. C'est enfin particulièrement pertinent lorsque l'on veut observer les différences entre les « jeunesses » car « les contrastes socioéconomiques de la société brésilienne se manifestent de manière éloquente dans l'inégalité de la qualité du temps libre juvénile et dans le précaire accès aux biens, services et espaces publics de la culture et des loisirs de la majorité de la population jeune. »[187]

* * *

Dans des espaces ruraux hétérogènes mais ayant des caractéristiques communes fortes (ruralité, réalité sud-brésilienne), nous avons fait le choix de rencontrer des jeunes, aux profils hétérogènes également, mais ayant tous en commun un lien au rural agricole et une volonté de s'y inscrire durablement, y développant leur vie sociale et culturelle. Chez ces jeunes nous avons choisi d'analyser des pratiques, se déroulant sur le temps libre, parfois à la frontière du culturel et du loisir, mais toujours symptomatiques de choix personnels et d'opportunités locales. Des concepts opérationnels nous permettent d'appréhender une réalité complexe et sur laquelle les jeunes ont leur propre réflexivité. Après avoir ainsi présenté le contexte du terrain, puis nos objets, il s'agit de savoir comment nous avons abordé notre sujet, avec quel appareil méthodologique et sous angle épistémologique.

[187] Idem – p. 212

C. Quels outils et quelle mise en œuvre ?

> « Entre les questions essentielles et nous, une philosophie trop systématique interpose d'autres problèmes : "Avant de chercher la solution, dit-elle, ne faut-il pas savoir comment on la cherchera ? Étudiez le mécanisme de votre pensée, discutez votre connaissance et critiquez votre critique : quand vous serez assurés de la valeur de l'instrument, vous verrez à vous en servir." Hélas! ce moment ne viendra jamais. Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où l'on peut aller : c'est de se mettre en route et de marcher. » Bergson, 1911

Après cette mise en garde nous savons qu'il ne s'agit pas de venir à bout de débats épistémologiques fondamentaux, mais nous tâcherons dans ce chapitre d'expliquer, en présentant nos outils et les intentions de ceux qui les ont façonnés, comment nous nous « sommes mis en route et avons marché ». Nous avons utilisé différentes postures des géographies rurale, culturelle, des loisirs, du développement, en les mobilisant principalement autour des jeux rural/urbain et des dynamiques de recomposition des territoires. Nous avons aussi emprunté aux sociologies de la jeunesse, rurale, et de la culture, en mobilisant cette discipline principalement pour ses travaux autour de la catégorie de la jeunesse et sur l'analyse des pratiques et représentations. Nous verrons également le protocole suivi une fois sur place et de quoi notre travail de terrain a-t-il été constitué pour répondre à notre problématique de départ.

Issue d'une formation pluridisciplinaire en sciences sociales et littéraires, puis dominée par les études rurales et la géographie, nous avons fait le choix d'une géographie rurale culturelle, revendiquée dans sa singularité. Mais celle-ci ne saurait se déployer sans une interdisciplinarité réelle, mise en œuvre notamment grâce à la co-direction par un sociologue, permettant de renouveler des questionnements et les méthodes pour y répondre.

1/ Une combinaison d'apports

ң Géographies

• Géographies culturelles et des loisirs

Dans le dictionnaire de Lévy et Lussault, Jean-François Staszak explique les deux façons dont on peut selon lui aborder la géographie culturelle[188]. Dans les thèmes classiques comme nouveaux, la géographie culturelle ne se confond pas avec une géographie des faits culturels, qu'elle ne fait pas du tout, ou marginalement comme composante d'une culture beaucoup plus large. Dans son

[188] « Pour les uns il s'agit d'une géographie du fait culturel – tout comme la géographie commerciale est une géographie du commerce. Elle s'intéresse à la géographie des lieux sacrés, des universités, des musées, des cinémas, des restaurants, etc. Il s'agit de la culture au sens le plus large du terme [...]. Cette géographie ne dispose pas de méthode spécifique [...]. Pour les autres il s'agit d'une approche culturelle des faits géographiques. La géographie culturelle ne s'attache pas à un objet particulier [...] elle se fonde sur une approche spécifique qui est attentive aux "conditions de matérialité, d'historicité et géographicité de tout fait humain et social" (Claval, 1999) » Lévy Jacques et Lussault Michel (co-dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003. Article « Géographie culturelle » de Jean-François Staszak

dictionnaire en revanche Roger Brunet[189] écrit que : « Le géographe est intéressée par la dimension culturelle des organisations spatiales et par la dimension spatiale des phénomènes de culture : cela peut inclure les manifestations d'art, le cinéma, la musique, la forme des maisons et des toits, la danse, la gastronomie ou la religion, et les appréhensions plus globales de comportements et d'institutions culturelles. » Pour notre part nous tenterons d'étudier non pas « la dimension culturelle des organisations spatiales » ni d'avoir une « approche culturelle des faits géographiques », mais nous nous inscrirons davantage dans « une géographie du fait culturel » qui s'intéresse à « la dimension spatiale des phénomènes de culture ». Notre objet est culturel, notre approche est géographique au sens large, car il ne s'agit en aucun cas de cloisonner les disciplines ni au sein de la géographie ni des sciences humaines en général d'ailleurs, comme l'écrivent Maria Gravari-Barbas et Philippe Violier dans leur ouvrage *Lieux de cultures, culture des lieux* : « L'ambition est double, esquisser une approche géographique de la production culturelle et saisir le prétexte d'un champ, la culture, pour faire de la géographie : la culture interroge la géographie, son épistémologie, ses discours, ses concepts, ses méthodes. On ne cherche pas à contribuer à une géographie de la culture qui se constituerait comme autonome et cloisonnée. »[190]

Au-delà de l'objet culturel ce sont aussi plus largement les pratiques culturelles et de loisir que nous allons observer, objet autour duquel la géographie a également une tradition d'analyse, même si elle est plus récente en France. Les Anglo-saxons sont les premiers à s'y intéresser, peut-être parce que ce sont eux qui ont inventé certains loisirs modernes (Salaün, Étienvre, 2006). En France, l'intérêt pour les loisirs ne naît vraiment que dans les années 1960 et plutôt chez les sociologues : en 1962, Joffre Dumazedier est en quelque sorte un pionnier, avec *Vers une civilisation du loisir ?* C'est avec l'extension de « l'Histoire culturelle », à la fin de années 1970 et au début des années 1980, que les loisirs deviennent véritablement un objet d'étude « légitime » ; les travaux de Roger Chartier, Jacques Le Goff, Maurice Agulhon, Alain Corbin, Pierre Nora, Pascal Ory, Jean-François Sirinelli, entre autres, favorisent la production scientifique consacrée aux loisirs. Mais la géographie tarde beaucoup à s'en emparer.

C'est d'abord autour du tourisme que leurs travaux se tournent après la Seconde Guerre mondiale (Bonneau, 1983), accordant au phénomène touristique une place de plus en plus grande au sein des analyses régionales. Les autres loisirs sont laissés de côté[191]. En 1984, le projet LORETO (pour LOisir, de la REcréation et du TOurisme) est créé en France, pour informer les chercheurs francophones des publications et innovations intéressantes sur ces sujets[192]. Tourisme et loisir prennent alors place aux côtés des disciplines traditionnelles : géographie urbaine, rurale etc... L'inscription de cette thématique au programme de l'Agrégation et du Capes (concours du professorat en France) en 1992 est une autre étape de reconnaissance. Georges Cazes publiait la

[189] Brunet Roger, Ferras Robert et Théry Hervé (co-dir.), *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique,* Reclus-La Documentation française, 1992. Article « culture »
[190] Gravari-Barbas Maria et Violier Philippe (sdd), 2003, *Lieux de culture, culture des lieux : production(s) culturelle(s) locale(s) et émergence des lieux dynamiques, acteurs, enjeux*, Presses universitaires de Rennes, 301 p.
[191] « Le tourisme n'est en définitive qu'un aspect de la manière d'utiliser son temps libre. C'est incontestablement le plus géographique puisqu'il entraîne des déplacements à travers l'espace, qui peuvent être mesurés, cartographiés et qu'il modifie cet espace. Mais ce n'est pas le seul. Des activités récréatives de plus en plus variées sont apparues et occupent une partie non négligeable du budget-temps des citadins, pouvant s'exercer à l'extérieur de la maison ou chez soi. [C'est un thème riche mais extrêmement difficile à appréhender] Ces difficultés tiennent à deux grandes séries de causes. La première concerne les imprécisions du vocabulaire et des concepts. La seconde tient au caractère récent de l'étude géographique des loisirs » Bonneau Michel. *L'analyse géographique des loisirs*. Présentation. In: Norois. N°120, 1983. Octobre - décembre 1983. pp. 479- 480.
[192] Delbaere R. *L'approche géographique de l'étude des loisirs. Le projet Loreto et l'importance de la linguistique dans cet ensemble*. In: Norois. N°124, 1984. Octobre - décembre 1984. pp. 605-608.

même année un éclaircissement des concepts et des processus de la discipline[193], déplorant que ces objets aient été trop longtemps le seul apanage des sociologues, malgré les conséquences sociales et spatiales de ces activités. Il faut noter cependant que les objets de la géographie des loisirs sont encore trop souvent circonscrits (le tourisme toujours, l'événementiel, les sports, les aspects économiques et symboliques) et qu'il reste des objets à observer, surtout hors des frontières européennes, où la prégnance de problématiques plus fondamentales dans le développement pur et simple empêche trop souvent de s'attarder sur ce type de sujets, ce que nous nous proposons de faire sur nos terrains.

• Géographies rurales

En France, l'expression « Géographie Rurale » apparaît dans les années 1920 avec les *Principes de géographie humaine* de Vidal de la Blache (publiés en 1922) et atteint son apogée après 1945 avec les ouvrages d'Albert Demangeon, Maxilien Sorre et le *Précis de géographie rurale* de Pierre George de 1963 (Jean, Périgord, *Géographie Rurale, La ruralité en France*, Armand Colin, 2009). Il faut noter l'histoire distincte de cette discipline avec la *Géographie Agraire* (Faucher, 1949), Max Derruau (1967) tentant par exemple de démêler géographie *agraire* (qualitative, faisant référence aux résultats de l'exploitation sur le paysage), *agricole* (plus quantitative et tournée vers l'agronomie) et *rurale* (« géographie des campagnes avec beaucoup d'habitants qui ne vivent pas du travail de la terre »). Apparait ensuite la notion d' « espace rural » en tant qu'espace triple : agricole, naturel et habité (Diry, 1999 ; Duby, 1975). Aujourd'hui, la géographie rurale est l'objet d'un fort intérêt de la part de la communauté scientifique en France, reflété par de nombreuses revues, laboratoires, formations, événements scientifiques et associations (Jean, Périgord, 2009, p.16).

Au Brésil, la géographie rurale s'inscrit fortement dans les pas de la tradition française, et la Géographie Agraire des débuts y est clairement un « prolongement de la Géographie Française »[194]. Pour Flamarion Dutra Alves « l'histoire de la Géographie rurale brésilienne passe inévitablement par l'influence des bases théorico-méthodologiques françaises, ce que nous devons aux premiers géographes fondateurs des cours supérieurs de géographie au Brésil, d'origine française, qui ont diffusé la pensée acquise en France sous la tutelle de Paul Vidal de La Blache »[195]. Antonio Candido a lui aussi rendu un vibrant hommage à cette tradition française dans les Études Rurales brésiliennes, soulignant la pertinence des méthodes apportées[196]. La tradition nationale s'est cependant peu à peu affirmée, étant longtemps un secteur majeur de la géographie humaine nationale mais étant également par la suite rattrapée par les Études Urbaines[197].

[193] Cazes Georges, *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs,* 1992
[194] Teixeira Márcio Antônio; Lages Vinicius Nobre. *Dossiê reflexões sobre o rural. Transformações no espaço rural e a geografia rural : idéias para discussão*. Dans Revista de Geografia/UNESP; São Paulo, v.14, p.9-33,1997.
[195] Dutra Alves Flamarion, « O pensamento francês na geografia rural do Brasil », *Confins*, 16, 2012, http://confins.revues.org/7814
[196]« Si je me rapporte à l'expérience personnelle, je me souviens, à la fois gai et surpris, que mes professeurs brésiliens se flattaient de citer des auteurs européens, de montrer une connaissance minutieuse sur l'Europe, une bonne prononciation du français et de l'anglais, et d'utiliser des catégories de la pensée européenne pour construire des images abstraites d'une réalité vague. Tandis que les maîtres français nous obligeaient à regarder le monde environnant, à recourir aux sources locales, à découvrir des documents, à regarder la réalité proche. Les Brésiliens […] finissaient par nous enlever du Brésil en nous initiant dans un monde inexistant. Les français, en utilisant leur langue, en employant leur méthodes, nous mettaient dans notre pays » Antônio Candido, *Uma palavra instavel*, Folha de São Paulo, août 1995
[197] Idem : « La forte présence de Leo Waibel se détache, lui qui a travaillé en 1946-1950 au sein du Conseil National de Géographie, à Rio de Janeiro. La Géographie Agraire Brésilienne, qui pour une longue période a été responsable de la plupart des travaux de Géographie Humaine, passe à la fin des années 60 et au cours de la décennie suivante, en arrière-plan, en raison d'un intense

La sociologie rurale brésilienne est également fondamentalement influencée par les géographie et sociologie rurales françaises, notamment par les travaux et méthodologies du Laboratoire Dynamiques Sociales et Recompositions des Espaces (LADYSS) à Paris, où de nombreux chercheurs brésiliens ont collaboré (Maria Nazareth, Maria José Carneiro, Valmir Stropasolas, etc.).

Nous le verrons dans notre état de l'art, certains champs restent cependant très méconnus, car le souci d'études systémiques est récent. Trop souvent encore au Brésil, la Géographie Rurale est confondue avec la plus traditionnelle Géographie Agraire, exclusivement consacrée au monde agricole, et les Agronomes sont d'ailleurs très présents dans les institutions de recherches rurales. Mais d'autres types et thèmes de géographie rurale plus humaine émergent et font croître ce champ d'étude dans le pays. Face aux transformations actuelles cependant, les études font encore fortement défaut, notamment sur l'exemple précis de notre terrain[198].

ᵸ Interdisciplinarité

Nous nous situons dans le champ des Études Rurales, alliant sociologie, anthropologie et histoire avec une prédominance ici de la géographie rurale. L'interdisciplinarité est inhérente à l'appréhension même de l'espace rural (Delfosse, 2003 ; Kayser, 1990) et le thème de la culture lui-même l'appelle également. Au sein du PGA[199] nous avons pu exercer une réelle interdisciplinarité au jour le jour.

En choisissant pour orienter nos recherches une directrice française géographe ruraliste et un directeur brésilien sociologue de la jeunesse nous avons ancré d'emblée notre travail sur ces deux rives. Après une formation en « humanités » (notamment philosophie, histoire, langues anciennes, littérature en classe préparatoire littéraire) puis en histoire et géographie (double licence et Master Études Rurales bidisciplinaire), il nous semblait naturel de continuer à lier les disciplines. C'est ainsi que le Laboratoire d'Études Rurales, pluridisciplinaire également, a accueilli nos recherches. De plus, l'apport de la sociologie rurale pour notre sujet est tout à fait fondamental et nous en avons pris toute la mesure en suivant les cours d' « Agriculture et Ruralité » dispensés par Maria Ignez Paulilo à l'UFSC, dans le département de sociologie politique. De Marx à Van Der Ploeg en passant par P. Champagne et Chonchol, nous avons pu agréger la pensée de ces sociologues à notre réflexion géographique. On ne peut nier également la place centrale des anthropologues et ethnologues dans la bibliographie sur la culture, la jeunesse et le milieu rural. L'interdisciplinarité, c'est enfin pour un ruraliste travailler avec des géographes urbanistes, notamment parce que la question de la culture est liée aux relations ville-campagne, parce que les géographes urbains travaillent sur le rôle de la culture dans la régénération urbaine et que leurs apports peuvent aider à comprendre le rôle de la culture dans la recomposition des territoires (Delfosse, 2003, p.33), ce que

processus d'urbanisation qui provoque une explosion des Études Urbaines. Teixeira (1981), Diniz (1973), Gusmão (1978) nous montrent l'évolution des Études Rurales au Brésil, indiquant combien la compréhension des phénomènes dans leur globalité a été affaiblie par la compartimentation entre zones rurales et urbaines. Le divorce entre Géographie Rurale et Géographie Urbaine, doit cependant, selon nous, être réinterprété aujourd'hui (Auriac, 1994). Fondamentalement, toute Géographie Humaine étudie la façon dont les êtres humains, leurs activités et leurs œuvres se localisent les unes par rapport aux autres »

[198] « Il y a peu de publications qui analysent l'agriculture et l'espace rural catarinense. Le problème c'est que les publications sont en général celles de l'UFSC, des mémoires, thèses et articles qui restent restreints à l'aire académique. D'où l'idée de faire ce livre, vu les transformations qu'a connues cet espace durant les 30 dernières années. » Paulilo Maria Ignez Silveira, Schmidt Wilson, *Agricultura e espaço rural em Santa Catarina*, Editora da UFSC, 2003, 311 p. - page 8

[199] Programme de Pos-Graduação en Agroécosystèmes au sein duquel nous réalisons cette thèse en co-tutelle

nous verrons au Chapitre 6.

Nous souhaitons également inclure ce travail dans l'interdisciplinarité prônée par les défenseurs de la « perspective ethnosociologique » qui combine une conception aussi ethnographique que possible du terrain avec une conception beaucoup plus sociologique des questions examinées et de la construction des objets étudiés (Bertaux, 2010). « La perspective ethnosociologique est l'épistémologie dont relève l'enquête sociologique. C'est un type de recherche empirique fondé sur l'enquête de terrain et des études de cas, qui s'inspire de la tradition ethnographique pour ses techniques d'observations, mas qui construit ses objets par référence à des problématiques sociologiques » (idem, p.16). Ainsi une enquête ethnosociologique ne s'inscrit pas dans le même espace épistémologique que celui qui s'est élaboré à partir d'une autre forme d'enquête, l'enquête par questionnaires sur échantillons représentatifs, canon de la sociologie des années 1940 à 1970. La méthode étant différente, il faut donc des critères différents d'évaluation de la qualité de l'enquête (Bertaux, 2010). Ce type de méthode appelle également à une certaine généralisation des conclusions (Bertaux, 2010, p.16-17)

> « L'ethnosociologie c'est tenter de passer du particulier au général en découvrant au sein du terrain observé des formes sociales – rapports sociaux, places et positions dans ses rapports, situations qui en découlent, logiques et contradictions inhérentes à ces situations, logiques d'action, mécanismes sociaux générateurs de conduites, logiques sociales, processus récurrents – qui seraient susceptibles d'être également présentes dans une multitude de contextes similaires. […] L'hypothèse centrale de la perspective ethnosociologique est que les logiques qui régissent l'ensemble d'un monde social (mésocosme), sont également à l'œuvre dans chacun des microcosmes qui le composent : en observant de façon approfondie un seul, ou mieux quelques-uns de ces derniers, et pour peu qu'on parvienne à en identifier les logiques de situation, les mécanismes générateurs de conduite, les processus de reproduction et de transformation, on devrait pouvoir saisir certaines au moins des logiques sociale du mésocosme lui-même. »

La mise en œuvre de cette interdisciplinarité au sein du PGA (Programa de Pós-Graduação em Agroecossistemas - Programme de Master et Doctorat et Agroécosystèmes) a été déterminante. Ce programme a accueilli notre recherche dans le cadre de la co-tutelle et j'ai ainsi intégré la promotion d'étudiants débutant leurs recherches en mars 2015 (début de l'année scolaire brésilienne). Elle est majoritairement composée d'agronomes, mais aussi de zootechniciens, vétérinaires, nutritionnistes, journalistes, agroécologues, écologues, ingénieurs forestiers, économistes. Le programme intègre fréquemment des chercheurs en sciences humaines (comme notre directeur de thèse, sociologue), géographes, historiens, sociologues, même s'ils ne sont pas en grand nombre. Tous viennent au CCA pour profiter d'une formation axée sur les « Agroécosystèmes », terme peu usité en France et défini par l'UNESCO comme étant « un produit de la modification de l'écosystème par l'homme et constitue un espace d'interaction entre l'homme, ses savoirs et ses pratiques et la diversité des ressources naturelles. » L'agroécosystème est l'unité de base permettant d'étudier les relations entre une communauté humaine, son environnement et les services que les écosystèmes fournissent pour assurer sa subsistance. L'agroécosystème est donc une « association dynamique comprenant les cultures, les pâturages, le bétail, d'autres espèces de flore et de faune, l'atmosphère, les sols et l'eau en interaction avec les usages qu'en font les hommes sur la base de leurs systèmes de valeurs et traditions. Leur développement durable constitue sans doute un des principaux défis auquel devra faire face l'humanité dans les prochaines décennies » (2009, International Coordinating Council of the Man and the Biosphere Programme). Nous avons ainsi dans le cadre du PGA reçu des cours sur les Relations référentielles en Agroécosystèmes, comprenant un volet sur le développement rural, donné un cours sur l'agroécologie ou fait une présentation sur la multifonctionnalité de l'activité agricole.

Aires de concentration	Lignes de recherche	Projets de recherche
Agroécologie	Abordages agroécosystémiques des processus productifs	Gestion et conservation du sol et de l'eau
		Systèmes agroécologiques et production animale et végétale
	Étologie, élevage et bien-être animal	Comportement animal et éthique dans la production animale
	Évolution, gestion et conservation de l'agrobiodiversité	Faune et flore natives et leurs écosystèmes
		Recours génétiques des agroécosystèmes
Développement rural et performance environnementale	Agriculture familiale, nouvelles ruralités et territoires ruraux	Diversité sociale, marchés et politiques publiques en milieu rural
	Dynamiques des systèmes socioécologiques	Évaluation, monitorat de la performance et récupération environnementale
		Pensée systémique appliquée en situations de complexité

Tableau 5: Tableau de synthèse des aires de concentration, lignes de recherche et projets de recherche du PGA

Notre travail s'est par ailleurs tout à fait intégré à ceux du LAF (*Laboratorio de Agricultura Familiar*), travaillant sur l'Agriculture Familiale et plus particulièrement la place des femmes et des jeunes, et à ceux du LEMATE (Laboratoire d'Étude de la Multifonctionnalité des Territoires Ruraux) avec un projet sur les politiques de décentralisation par exemple. On voit ci-dessous la ligne de recherche « Agriculture familiale, nouvelles ruralités et territoires ruraux » où notre travail a sa place.

L'interdisciplinarité aura été quotidienne dans la fréquentation de mes collègues en majorité issus des sciences naturelles et surtout de l'agronomie, dont beaucoup ont connu des expériences professionnelles en tant qu'*extensionistas*[200] voire de longues carrières dans les mouvements liés à l'agroécologie. Ainsi, travailler en groupe avec eux, partager les réflexions autour des cours et surtout comprendre leurs recherches et leur expliquer la nôtre aura été un exercice sans égal. Sensibiliser des zootechniciens et ingénieurs forestiers à l'importance des pratiques culturelles des jeunes dans l'espace rural n'est pas une évidence, mais fut une étape très intéressante de la réflexion.

Si invoquer et revendiquer l'interdisciplinarité est devenu un poncif, il n'est pas de meilleure démonstration de sa pertinence que sa mise en œuvre, sur le terrain, comme nous nous proposons que l'exprimer dès à présent. En effet, à l'autre bout de la chaîne, en regard de l'état de l'art, se trouve le terrain, son analyse, son traitement, son parcours. Nous évoquerons ici nos choix méthodologiques, quelles ont été les techniques qui nous ont accompagnées sur nos différents terrains, nous jetterons un regard plus sensible sur l'expérience et son apport en termes de recherche, puis nous détaillerons la méthodologie et l'usage que nous avons fait du récit de vie.

[200]Voir glossaire

2/ Arpenter le terrain

> « L'Européen ou le Nord-Américain qui débarque au Brésil peut croire possible d'y appliquer les concepts qui ont fait leurs preuves ailleurs, les techniques de recherches auxquelles il est habitué […], alors qu'il faut bâtir là-bas ses propres catégories sociologiques et découvrir de nouvelles méthodes d'appréhension des faits. » Bastide Roger, « Trois Livres sur le Brésil », Revue Française de Science Politique, 1955, p.110

Sans créer de nouvelles méthodes ni prétendre bâtir de nouvelles catégories, c'est en associant plusieurs méthodologies de terrain que nous sommes parvenue à cerner notre problématique, en adaptant chacune aux différentes situations, supports et types d'objets à comprendre. Différentes méthodes scientifiques d'observation se sont avérées appropriées pour l'appréhension spécifique des pratiques culturelles et de loisir et le temps long nous a permis de développer la potentialité de notre travail et de son originalité principale : l'étude des recompositions du territoire.

ꝑ L'observation

Il existe plusieurs type d'observation dans les sciences humaines et sociales, rendant possible la récolte de données exploitables dans la réflexion. Si l'observation « indirecte » a longtemps primé (questionnaire, entretiens déléguant en fait l'observation à l'enquêté), les méthodes d'**observation directe** ont pour but principal de s'assurer de la réalité des pratiques évoquées en entretien et de résister aux constructions discursives (Arborio, Fournier, 2010, p.8[201]). Mais il s'agit de faire une « observation armée » consistant en « l'exercice d'une attention soutenue pour considérer un ensemble circonscrit de faits, d'objets, de pratiques dans l'intention d'en tirer des constats permettant de mieux les connaître » (idem). Elle permet, en accédant à ce qui se joue « derrière les discours », de restituer les jeux d'acteurs, la cohérence des comportements, « les rapports au monde que chacun manifeste à travers ses pratiques » (idem). L'observation directe est particulièrement pertinente pour « les comportements qui ne sont pas facilement verbalisés ou qui le sont trop » (idem, p.22), comme les pratiques culturelles et de loisir nous semble être de parfaits cas. Si l'observation des paysages est une pratique de base de la géographie, observer les comportements sociaux n'est pas le propre du sociologue, et ce qui le singularise dans cette activité c'est son intention : « rechercher ce que la pratique doit à l'immersion de son auteur dans le monde social et ce qu'elle nous dit de son fonctionnement » (Arborio, Fournier, 2010, p.47), dans notre cas, ce que la pratique culturelle doit à l'immersion du jeune qui la met en place dans le territoire et ce qu'elle nous dit de ses recompositions.

Le principe de l'**observation participante** est de s'immerger dans son objet d'étude pour ne plus en être seulement un observateur extérieur mais une partie prenante et intégrante. Pour Alain

[201] *L'observation directe*, Arborio, Fournier, 2010, Armand Colin.

Touraine, il s'agit en quelques mots de « la compréhension de l'autre dans le partage d'une condition commune » (Beaud, Weber, 1997). Inventée en 1924 par le sociologue Lindeman, de l'école de Chicago (Kirk et Miller, 1986, p. 76), l'expression d'observation participante indique que « par un séjour prolongé chez ceux auprès de qui il enquête (et par l'apprentissage de la langue locale si celle-ci lui est inconnue), l'anthropologue se frotte en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier. Il peut ainsi l'observer, sinon "de l'intérieur" au sens strict, du moins au plus près de ceux qui la vivent, et en interaction permanente avec eux. » (Olivier de Sardan, 1995). À défaut de séjours « prolongés », nous avons tout de même été hébergée chez l'habitant, et donc souvent chez un des jeunes de notre corpus, durant la majorité de nos 45 journées sur le terrain. Nous avons passé des week-ends dans les familles et les communautés nous accueillant, créant de réels liens et devenant, même si trop peu de temps, une réelle observatrice-participante. En prenant des notes au cours de chaque moment de sociabilité et de loisir vécu par les jeunes, en recherchant à « vivre leur vie » quelques jours, nous avons pu recueillir des données riches et uniques accessibles d'aucune autre manière, consignées ou gardées par la propre imprégnation dans notre raisonnement (c'est « la familiarisation de l'anthropologue avec la culture locale, dans sa capacité à décoder, sans à la fin y prêter même attention, les faits et gestes des autres, dans la façon dont il va quasi machinalement interpréter telle ou telle situation […] et cela interviendra très indirectement et inconsciemment, mais très efficacement, dans la façon d'interpréter les données relatives à l'enquête », Olivier de Sardan, 1995).

Nous avons pu jouer un rôle lors de plusieurs moments du travail de terrain, me faisant tour à tour animatrice auprès des jeunes (à Florianopolis ou Abelardo Luz lors du Master 2), public observé des événements culturels (*Olimpiadas Rurais, rodeios* où notre présence n'est jamais passée inaperçue) ou membre éphémère des communautés (en restant plusieurs jours sur place, logeant chez les agriculteurs et prenant part aux activités des jeunes), m'offrant à chaque fois des « postes d'observations » privilégiés. Parfois, le fait d'avoir été considérée par les adultes pas seulement comme une observatrice distante mais comme une curieuse investie m'a permis de saisir certains témoignages, de prendre part à des activités, d'avoir des contacts et des facilités pour le terrain. J'ai dû me présenter comme neutre face à certains intérêts ou combats sociaux et témoigner le plus de respect possible aux différents jugements exprimés, tout en en gérant le fait qu'une des premières demandes du terrain par rapport au chercheur est justement son propre positionnement sur le sujet. On doit montrer « pâte blanche » (en particulier à la fois à l'intérieur et en dehors des mouvements sociaux) et expliquer que notre rôle est de comprendre les choses, et non de les juger. Il faut également attester de son sérieux, de son intérêt et de sa sincérité afin de « conquérir son maintien sur le terrain » (Arborio, Fournier, 2010) et de pouvoir y revenir à plusieurs reprises. Il faut être attentif à la fois aux risques d'empathie (prendre pour sienne l'analyse des acteurs) et de manipulation (gérer la place que les acteurs nous assignent). Nous avions également à l'esprit les enjeux de méthodes liés au fait de travailler sur le Brésil : question de la « transférabilité » des idées venues de l'extérieur, de la négociation due aux conditions de travail de terrain, différences culturelles[202].

Du point de vue des jeunes, avoir été saisie tour à tour, selon les situations et les terrains soit comme l'une des leurs (jeune et rurale), soit comme membre de l'équipe d'un projet (pour les Pontos

[202]Voir Brochier Christophe, « Quelques remarques sur les enjeux de méthode dans la recherche sociologique sur le Brésil », dans Leturcq Guillaume, Louault Frédéric, Schneider Marques Teresa Cristina, *Le Brésil : un laboratoire pour les sciences sociales*, L'Harmattan, 2013, p.15-16

de Cultura par exemple) m'a aidée à mieux accéder à leur parole, à pouvoir les observer sans qu'ils modifient trop leur comportement et à comprendre leurs avis sur mes problématiques sans leur poser, dans un premier temps, de questions directes et formelles avec une posture de chercheuse. De ce fait, être présentée sur le terrain en temps qu' « amie d'untel », « companheira », « collègue » de tel acteur ou jeune connu sur le terrain a pu être un avantage conséquent, renforcé par le fait d'être moi-même « jeune » et de pouvoir être considérée comme pair (Arborio, Fournier, 2010, p.36).

Au cours de l'intégralité de nos recherches, sur le terrain ou non, nous sommes accompagnée, outre l'appareil photo (voir Portfolio sur l'usage de la photographie dans notre travail) et le dictaphone indispensables, de cahiers de recherche, centraux dans le développement de notre réflexion. Le carnet de terrain est un outil central de la démarche ethnosociologique, par la posture qu'il donne au chercheur en observation participante (pour justifier sa présence ou son retrait) et parce qu'il participe de l'organisation et conservation des observations faites, « c'est le lieu où s'opère la conversion de l'observation participante en données ultérieurement traitables » (Olivier de Sardan, 1995). Dans notre cas, son association avec la prise de note permanente sur des lectures, événements scientifiques, cours, voyages, en fait une pierre angulaire du propre raisonnement, relu à chaque occasion pour optimiser notamment les séjours sur les trois terrains distinctifs. Ces données permettent ensuite dans le travail de donner corps et chair aux pratiques observées, de faire apparaître le « degré de vitalité de l'acte » (Malinowski, 1922).

Le temps long des quatre années de présence entrecoupée au Brésil (depuis le Master 2 en 2012 à la fin de notre séjour à l'UFSC en 2016) permet d'intégrer aux classiques séjours de terrain d'autres éléments d'observation-participation et des opportunités originales qui ont aussi fait partie prenante de notre compréhension des problématiques abordées dans cette recherche :

- suivre des cours à l'Université brésilienne (UFSC et UFFS) : choisis par affinité avec mon sujet de recherche (Sociologie de la jeunesse, Géographie Rurale, Géographie du Santa Catarina, Socio-économie rurale lors du Master 2 et Agriculture et Ruralités en doctorat), et liés à la réalisation du doctorat en co-tutelle (cursus complet du PGA Agroécosystèmes).
- participer à des stages de terrain et réaliser des voyages hors-terrains : les activités de terrain organisées par l'UFSC (lectures de paysage dans le périurbain de Florianopolis, semaine autour du géotourisme rural dans le Paraná avec des doctorants en géographie, semaine sur la formation socio-spatiale du Santa Catarina) ainsi que des voyages réalisés personnellement dans d'autres milieux ruraux du pays (États du Mato Grosso do Sul, du Minas Gerais et de Rio de Janeiro principalement) permettent l'appréhension de la diversité des situations au Brésil (malgré une méconnaissance totale du Nord et Nordeste).
- participer à des équipes de travail : nous avons pu au fil des terrains participer à des réunions de travail (avec les chercheurs de l'Epagri à Chapeco ou les Pontos de Cultura du Santa Catarina par exemple) et surtout intégrer des équipes de recherche comme le LAF ou le LEMATE du PGA, participant ainsi à la mise en place de projets de recherche (par exemple le projet FAPESC *Études des initiatives de décentralisation des politiques publiques de développement rural dans la Santa Catarina*) et de divulgation de la recherche (réalisation d'un cours sur l'agroécologie au Brésil pour

l'école d'agronomie AgroSup Bordeaux en décembre 2015). Nous avons également pris part à un diagnostic participatif réalisé par l'UFSC dans les *município*s d'Anita Garibaldi et Cerro Negro en novembre 2015 et février 2016.

- réaliser des interventions et publications à propos de nos travaux pour participer au débat académique. Elles nous ont également aidée à formuler et défendre nos hypothèses de travail (voir liste dans annexe n°3).

- utiliser un compte sur un réseau social : la création d'un compte professionnel sur un réseau social très utilisé par les acteurs rencontrés a été portée initialement par la volonté de récolter des informations souvent révélatrices sur les pratiques culturelles, tout en gardant à l'esprit le prisme inhérent à ce genre de support. Le partage de mes travaux et ceux d'autres chercheurs ayant trait à la géographie rurale à la fois avec les acteurs de terrains, les jeunes et des collègues académiques, nous a également motivée, dans une dynamique de restitution. Ce compte s'est enfin révélé très utile pour garder contact avec mes informateurs et notamment recueillir leurs témoignages sur la crise politique et l'évolution de projets que nous avions pu évoquer sur place.

S'il est difficile de « mesurer le rendement informatif d'un temps de terrain supplémentaire » et le « risque de diluer le projet d'analyse dans l'infinie particularité d'une situation observée » (Arborio, Fournier, 2010, p.43), nous avons stoppé le recueil d'information sur le terrain en février 2016. Nous avons ainsi réalisé durant l'année brésilienne de co-tutelle 10 séjours de terrain, 45 jours au total (environ 15 sur chaque territoire), au cours desquels nous avons mené plus d'une centaine d'entretiens, s'ajoutant aux 70 menés en Master 2. Un tableau présente en annexe les dates, lieux et durées de nos activités de terrain ainsi que les noms et fonctions des personnes rencontrées (voir annexe n°4). Il est ici synthétisé dans une cartographie récapitulative des entretiens, par type d'acteur et lieux :

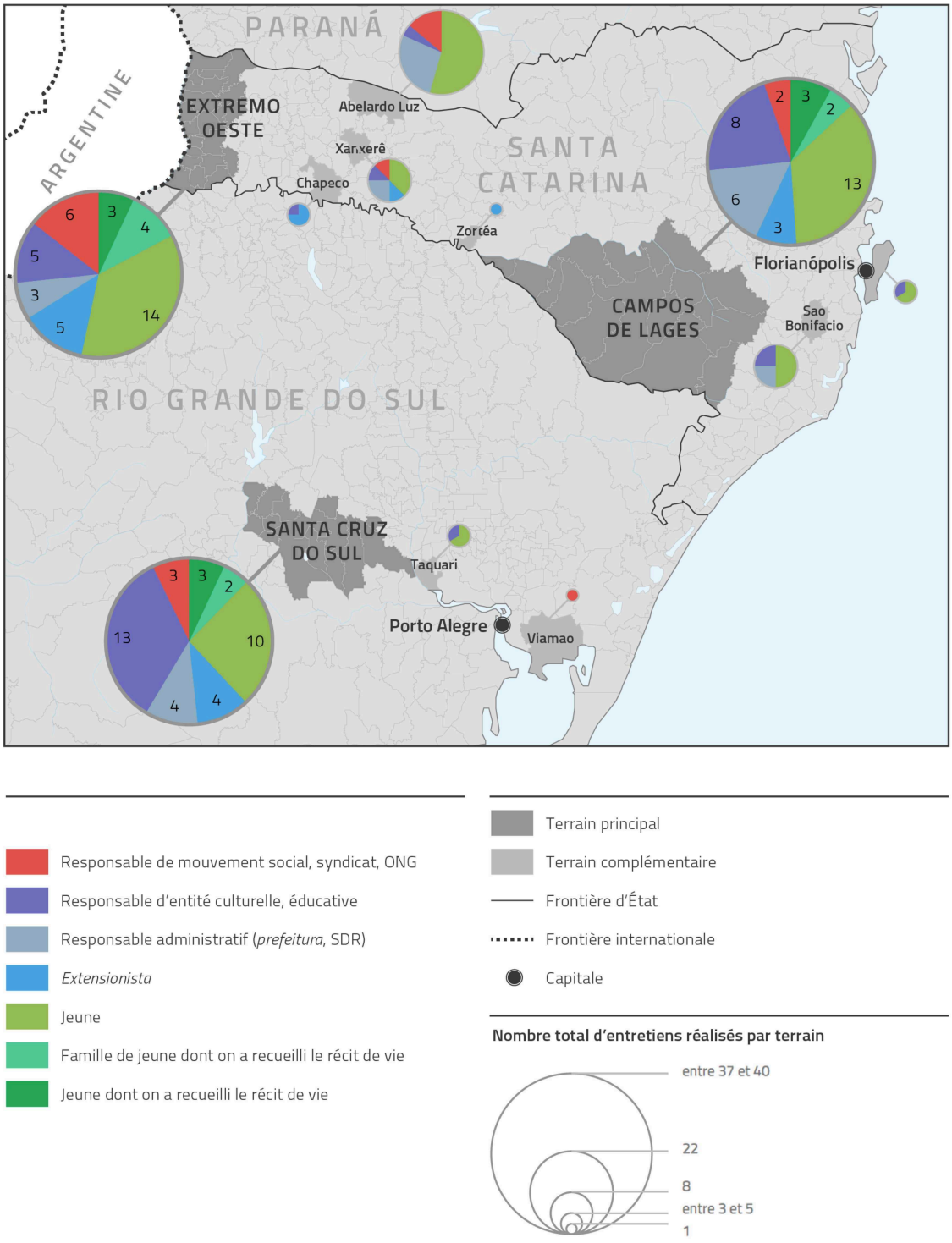


Illustration 26: Carte des entretiens menés (réalisation : H. et N. Chauveau, 2017)

ꟸ La poursuite du sens

> « Le géographe a pour lui sa sensibilité propre, son savoir-faire qui est avant tout d'ailleurs un précieux, un irremplaçable savoir-voir. » Rochefort cité par Kayser, 1990

Le contact avec le terrain et ses problématiques n'est possible qu'avec l'enquête de terrain qui est pour Bernard Kayser un « aller-retour permanent entre matériau, recueil d'informations et idées, élaborations hypothèses : c'est la poursuite du sens » (2008). Il existe des méthodes propres au monde rural et même à l'étude de la culture en milieu rural, en effet Claire Delfosse, écrit par exemple que : « L'importance accordée à l'enquête de terrain est liée à la géographie et en particulier à la géographie rurale. La "collecte" des dires d'acteurs permet de considérer la culture dans toutes ses dimensions, alors que, dans des documents à caractère statistique et de type technique, elle n'est envisagée que sous un angle, voire absente. »[203]. Nous avons donc pris le parti d'arpenter nos trois terrains. D'un point de vue logistique et pratique, traverser des États comme le Santa Catarina et le Rio Grande do Sul, et nos trois territoires si distants les uns des autres à l'aide d'un système de bus qui est une institution au Brésil[204], fut une occasion importante de ressentir les distances et la précarité des voies de communication qui sont un trait important du profil de notre terrain.

Parfois sans voiture, ce n'est qu'avec le *jeito*[205] très brésilien que l'on arrive à destination, en bus ou en *carona*[206] et que l'on y reste, chez l'habitant ou ses amis, partageant alors le quotidien de ces jeunes que nous étions venu interroger. Nous avons chaque fois été accueillie avec la plus grande hospitalité, permettant de très nombreux contacts et une véritable imprégnation de ce terrain si varié. Manger des grattons (*torresmo*) au petit déjeuner n'est pas toujours facile, et j'ai sans doute par cette option de la proximité été parfois moins libre dans le choix des lieux de chute et des entretiens menés, mais ce terrain singulier m'a permis d'aller dans des lieux auxquels je n'aurais pas forcément pensé et d'interroger des acteurs auxquels je n'aurais pas eu accès autrement. Le temps long sur place donne la possibilité « aux informations d'arriver au gré des développements de l'activité observée », ce qui est utile afin de « ne pas tenir pour ordinaire ce qui n'est peut être qu'exceptionnel » (Arborio, Fournier, 2010, p.33). Être présente, dans des moments de fête mais aussi de travail, de repas en famille, de repos, de préparation des repas, a permis une assimilation de notre présence et un accès aux « expériences intimes ». Dans la préface à l'ouvrage de Nicolas Renahy *Les gars du coin*[207], Stéphane Beaud et Michel Pialoux encouragent ce « mode de présence intensif sur le terrain » : « Cette proximité est une arme précieuse pour comprendre les pratiques sociales [...] elle donne l'impression de livrer accès aux pratiques à la fois les plus banales et les plus cachées mais souvent les plus décisives pour dépasser la "façade" qu'aiment à offrir d'eux-mêmes les enquêtés […] Il s'agit de montrer en quoi cette proximité a permis à l'ethnographe de travailler sur ce qui est peut être le plus difficile dans le travail sociologique : comprendre et rendre raison de l'expérience intime des agents sociaux. » Ils ajoutent en note que si « ce type d'enquête se verra toujours reprocher sa faible représentativité […] nous considérons que c'est parce que l'auteur entre à fond dans la singularité de la trajectoire de ses copains, qu'il "fouille" scrupuleusement cette singularité qu'il peut arriver

[203] Delfosse Claire, 2003, *Géographie rurale, culture et patrimoine,* HDR, Université de Lille I : Troisième partie.
[204] tant il résiste par les divers lobbies à l'évidente nécessité de la mise en place d'un réseau plus sûr et efficace (le mot « train » renvoyait souvent nos interlocuteurs à une vision d'un siècle passé ou d'un rêve de mobilité fluide inatteignable).
[205] Littéralement « manière, façon », sorte de système D et de talent à toujours arranger les choses à son avantage.
[206] Mélange du covoiturage et du stop européens, système de solidarité dans les déplacements qui constitue un des modes de déplacement privilégié pour tous les ruraux .
[207] Renahy Nicolas, *Les gars du coin*, 2005 p. 10.

à des conclusions très générales, parfaitement valides sur le plan scientifique ».

Nous nous sommes, comme l'écrit et l'analyse Malinowski « rendu coupable de manquements à l'étiquette » (1922), et porter une alliance a par exemple pu s'avérer nécessaire (sur les conseils d'une ethnologue), afin de ne pas provoquer de situations compromettantes[208]. Nous avons compris que boire le *chimarrão*[209] presque systématiquement proposé, est une façon de se faire accepter aussi importante que d'apprendre la langue et d'employer certains régionalismes. Le travail sur le temps libre et les pratiques culturelles appelle d'autant plus au contact réel et au partage de moments en communauté puisque de nombreux moments anodins pour nos interlocuteurs sont en vérité scientifiquement significatifs (Malinowski, 1922)[210]. Si on ne se laisse pas surprendre et emporter par ce que le terrain propose, on peut risquer de passer à côté de certaines problématiques réelles, même si cela rend d'autant plus difficile la sélection parmi la quantité d'informations recueillies. Mais on ne peut nier la difficulté à franchir certaines frontières qu'on ne parvient (partiellement) à dépasser qu'avec une « persévérance courtoise et une méthode dont le point de départ est d'établir des liens de respect mutuel de long terme et qui permet d'avoir accès aux sujets intimes et personnels » (Arborio, Fournier, 2010, p.22).

Au-delà d'une option dans la réalisation d'un terrain de recherche, la richesse d'une expatriation temporaire dans une formation de Géographie constitue aussi un réel apprentissage du ressenti de l'espace et du territoire. Il est impossible, et heureusement peut-être, d'aborder un terrain en pays étranger, en particulier de l'hémisphère Sud, si occidentalisé soit-il, comme on aborde un terrain français, en tant que Français. Nous n'avions aucun lien familial avec le Brésil et c'est presque « par hasard » que notre travail de recherche s'y est ancré. S'expatrier est une expérience tout à fait singulière, qui ne peut aboutir qu'à une manière de travailler nouvelle, en particulier pour le géographe à qui cela peut permettre d'aborder avec un œil neuf les problématiques spatiales, territoriales et humaines qui le préoccupent. Au cours des cinq dernières années (le premier voyage a eu lieu en janvier 2012), nous avons réalisé quatre séjours au Brésil, 24 mois au total. Le Brésil, pour une amatrice de géographie, c'est d'abord *a priori* la terre des explorateurs, des *bandeiros* à Levi-Strauss en passant par Saint-Hilaire, et nous ne connaissions rien du Brésil avant d'y arriver, ni même du continent américain, même si les voyages, y compris dans des sociétés différentes des nôtres, nous constituent depuis longtemps. Mais l'expatriation n'est pas de l'ordre du simple voyage et contient l'obligation de devoir s'intégrer un tant soit peu. Il a fallu intégrer la langue, et beaucoup d'autres vecteurs d'identification et de sociabilité, l'appropriation des lieux se faisant aussi. Il est permis de vivre ainsi (presque) comme tout un chacun et on peut enfin commencer à comprendre l'espace nouveau où l'on se trouve et avec lui, les personnes qui l'habitent. Appréhender ce territoire comme un espace de vie et non comme un lieu de voyage, a sans doute été nécessaire à l'étude des habitants et des dynamiques qui s'y produisent. L'usage de la langue portugaise, avec ses nuances locales notamment rurales, et l'apprentissage des codes sociaux ont été indispensables au recueil de

[208] Sur les stratégies des femmes chercheuses sud-brésiliennes pour réaliser leurs travaux de terrains voir : Bonetti Alinne, Fleischer Soraya, *Entre saias justas e jogos de cintura. Experiencias de trabalho de campo de jovens antropologas brasileiras*, Florianopolis : EdUnisc, 2007

[209] Voir glossaire

[210] À propos du rôle médiateur du *chimarrão*, et de la singularité de l'appréhension des loisirs dans le contexte rural sud-brésilien, voir les remarques faites par Susana Bleil sur son travail de terrain dans Bleil Susana, « Entre la voix et le regard : ethnographie des Sans-Terre dans le Sud du Brésil », dans Leturcq Guillaume, Louault Frédéric, Schneider Marques Teresa Cristina, *Le Brésil : un laboratoire pour les sciences sociales*, L'Harmattan, 2013

données pertinentes, parfois par le truchement de discussions apparement informelles, où l'esprit scientifique doit cependant toujours rester éveillé (Malinowski, 1922).

Les moments d'échanges avec les collègues de doctorats, membres d'équipes de recherche et enseignants-chercheurs très disponibles ont grandement enrichi cette intégration et permis notre travail. La manière de faire de la géographie, d'appréhender le terrain, la recherche elle-même est différente au Brésil et toutes ces interactions ont au sens propre *modelé* notre sujet. Si à défaut de « sang, de sueur et de larmes », Bernard Kayser promet au jeune chercheur, « du doute, de la salive et des pas » (1990) c'est avec appétit que nous avons parcouru nos trois terrains de recherche. Être chercheur français au Brésil sur les sujets de la culture et de la ruralité est loin d'être anodin, et cela peut même paraître tout à fait opportun, étant donnée la quantité de références au « modèle français », tant pour les politiques culturelles que pour celles de développement rural, trouvées dans la littérature brésilienne, y compris la littérature grise des acteurs de terrain, et dans les discussions. Le défi était cependant de ne pas calquer des questionnements hexagonaux au terrain brésilien. Il fut également intéressant de voir à quel point notre recherche a pu soulever la curiosité de nombreux acteurs rencontrés, la plupart interloqués par l'association de ces trois thèmes jeunesse – ruralité – culture et notre approche géographique. « C'est de la sociologie que vous faites ! » m'a-t-on dit, ou encore « Ces problèmes ne se posent pas du tout ici ». Ça aurait pu en être déboussolant si en regard nous n'avions eu, plus nombreuses encore, les remarques encourageantes « Nous on ne se poserait pas cette question, ou pas comme ça, mais c'est très bien de la poser » ou « Vous nous avez apporté un œil neuf sur nous-mêmes et nos problèmes ». En effet si « l'observation directe consiste en une transplantation de chercheur dans un univers qui s'écarte du sien, imposant un déplacement du regard dont on peut espérer tirer un parti de connaissance à partir de la confrontation des systèmes de référence, le sien et celui ou ceux des enquêtés » (Arborio, Fournier, 2010, p.63), il nous semble que la subjectivité du chercheur est une ressource plus qu'un obstacle, à condition de l'analyser.

Dans ce processus de recherche sur le temps long, l'appréhension de cette même longueur de temps au niveau des entretiens nous a semblé pertinente. En effet, la reconstitution d'itinéraires singuliers, couplée à l'observation de moments collectifs permet de comprendre, au-delà de tel ou tel parcours singulier, tel agent social, quelle est la nature des recompositions, de la crise des espaces ruraux et des réponses qui lui sont apportées.

3/ Les entretiens

> « L'art du clinicien consiste, non à faire répondre, mais à faire parler librement et à découvrir les tendances spontanées au lieu de les canaliser et de les endiguer » Piaget, 1926, p.9

Nos trois hypothèses présentées en introduction induisent de comprendre le point de vue des jeunes et le discours qu'ils produisent, à la fois sur le lien entre leurs pratiques culturelles et la crise des espaces ruraux, sur l'influence des configurations spatiales locales sur la nature de leurs pratiques et conditions d'accès aux pratiques, et enfin sur les recompositions éventuellement en cours des ruralités. C'est pourquoi l'outil du récit de vie, complété par celui des entretiens auprès d'acteurs variés nous sont apparus comme pertinents à mettre en place.

⁋ Le récit de vie

Le récit de vie est une méthodologie d'enquête née avec l'École de Chicago (années 1920) et particulièrement adaptée à l'étude de « l'action et de ses motivations (qu'est-ce qui pousse telle personne à faire telle chose) car les cours d'action individuelle qui comptent dans la vie s'inscrivent tous dans la durée. » (Bertaux, 2010, p.6). Pour Daniel Bertaux, qui a longuement travaillé avec cette méthode, les récits de vie sont « des fusées éclairantes des contextes sociaux traversés », révélant chacun des détails différents. À l'inverse du quantitatif qui apporte un petit nombre d'informations standardisées sur un grand nombre d'individus, les études de cas permises par les récits de vie apportent un grand nombre d'informations approfondies et croisées sur un petit nombre de cas. Les exceptions à la règle statistique sont nombreuses dans la réalité et ce sont les études de cas qui permettent de commencer à les comprendre (Laurens, 1992 ; Lahire, 1995), comme dans notre cas celui des jeunes choisissant de rester ou d'aller vivre en milieu rural au Sud du Brésil.

Il est parfois reproché au récit de vie de n'être rien d'autre qu'une reconstruction subjective de l'expérience vécue après coup, et c'est en étant conscient de ce biais que son utilisation est viable. Notamment dans notre cas pour l'étude des parcours de ces jeunes, qui ont parfois déjà un retour réflexif et une reconstruction de leur vécu (même si l'avantage de ce public est que ce biais y est peut être moins présent que pour des adultes). Il existe, entre les expériences vécues par un sujet et le récit qu'il en fait, un grand nombre de médiations, mais le sociologue (et a fortiori le géographe) a pour objet le phénomène socio-historique et non le phénomène discursif. On peut donc être amené à recouper les témoignages (le jeune, sa famille, ses amis, tel ou tel acteur le connaissant).

Le récit de vie est particulièrement recommandé pour trois objets d'études (Bertaux, 2010, p.17 à 19), au croisement desquels se trouve notre recherche :

- les mondes sociaux : en observant de façon approfondie un seul morceau de monde social, ou quelques-uns de ces derniers, on peut saisir certaines des logiques sociales (mécanismes générateurs de conduite, processus de reproduction et de transformation) du monde social lui-même. Les récits

de vie permettent dans notre cas de décrire de l'intérieur les communautés rurales.
- les « catégories de situation » ou situations sociales qui sont aux yeux de l'administration ou du sens commun autant de catégories présentant des caractéristiques spécifiques (pour nous « le jeune rural » ou « l'agriculteur de moins de 30 ans »). Ces individus ont une situation sociale commune sans nécessairement avoir d'activité commune (les pratiques culturelles dans notre cas). Or, le récit de vie s'avère utile pour « saisir par quels mécanismes et processus des sujets en sont venus à se retrouver dans une situation sociale donnée » (idem, p.18) : pour nous, comment tel jeune s'est-il retrouvé à vivre en milieu rural et à avoir telle pratique culturelle, et comment il gère cette « situation sociale » originale dans des régions où les départs sont massifs.
- les trajectoires sociales : il s'agit plus de questions de mobilité sociale, voire d'historiques de famille (Laurens, 1992 ; Bertaux et Thompson, 1997) que nous n'aborderons pas pour ainsi dire, même si une étude au plus long cours sur les familles des jeunes que nous avons choisis pourrait être intéressante.

La mobilisation du récit demande également l'usage d'une méthodologie particulière, de l'entretien à l'analyse en passant par l'élaboration des hypothèses. Le récit de vie résulte, en effet, d'un type d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel le chercheur demande à une personne de lui raconter tout ou partie de son expérience vécue (Bertaux, 2010, p.10). Il faut être attentif à plusieurs éléments pour échapper à plusieurs pièges du récit de vie : subjectivité du narrateur, choix d'un objet social ayant suffisamment de cohérence interne pour faire l'objet d'une étude sociologique. Pour cela nous avons suivi un guide d'entretien adapté disponible en annexe (voir annexe n°5), qui suit les prérequis comme celui du « pacte » entre chercheur et interviewé lancé par une phrase du type « Je voudrais que vous me racontiez comment vous êtes devenu … / qu'est-ce qui vous a amené à ... », qui permet d'orienter et de pré-centrer l'entretien (Lejeune, 1975).

Nous avons choisi certains jeunes pour réaliser ces entretiens approfondis selon des critères explicités plus haut. En termes de méthodologie, cela a permis notamment d'élaborer des lignes de vie qui sont analysées dans le Chapitre 5 pour comprendre le rôle des pratiques culturelles dans les parcours individuels des jeunes rencontrés[211]. Parmi les domaines de l'existence à prendre en compte pendant l'entretien (Bertaux, 2010, p.40 à 46) se démarquent pour nous en particulier les relations familiales et interpersonnelles et l'articulation des domaines de l'existence. En effet le récit de vie permet mieux que toute méthodologie de saisir cette double dimension de l'articulation des domaines de l'existence et de la durée dans laquelle elle s'effectue. S'ajoutent à cela les domaines spécifiques à notre sujet de recherche : pratiques culturelles, rapport au temps libre, à la ruralité (voir annexe n°5).

Enfin, l'analyse dans le récit de vie commence très tôt, et se développe parallèlement au recueil de témoignages, en incluant des observations et d'autres matériaux car c'est « principalement par la comparaison des récits de vie et la recherche de récurrences entre eux que se consolide le modèle » (Bertaux, 2010, p.68). Il faut garder à l'esprit que le discours recueilli par le récit de vie est spécifique, et il ne s'agit pas de tirer toutes les significations qu'il contient, mais seulement celles qui sont pertinentes

[211]La préoccupation pour le parcours des jeunes est présent aussi dans les dispositifs d'évaluation des politiques culturelles comme nous avons pu le constater l'ors d'une réunion d'évaluation du dispositif CTEAC en Rhône alpes (LER – 10/05/2016 à Valence) pendant laquelle les techniciens ont demandé au LER d'évaluer notamment l'impact des conventions CTEAC sur les parcours individuels des jeunes.

pour une recherche donnée et y prennent le statut d'indice. Cela s'articule avec la démarche de l'ethnosociologie de ne pas formuler trop tôt ses hypothèses de recherche puisqu'il s'agit davantage d'enquêter en se détachant des pré-construits relevant parfois du jugement moral, du stéréotype, du préjugé, voilant ce qui peut être révélé par l'observation concrète. L'accent est aussi mis, non sur l'intériorité des personnes elles-mêmes mais sur les contextes sociaux dont les personnes interrogées ont acquis par l'expérience une connaissance pratique (Bertaux, 2010, p.20). C'est le cas pour les jeunes que nous avons rencontrés, dont nous ne cherchons pas à saisir la psychologie ni les représentations mais dont nous recueillons la connaissance qu'ils ont de leur condition de jeune rural par l'expérience quotidienne.

⁋ L'association avec des entretiens classiques

> « Puisqu'aucune catégorie d'acteur ne détient à elle seule toute la connaissance objective, mais que la vision de chacune détient une part de vérité, c'est par leur mise en rapport critique par le chercheur que passe le travail de construction d'un modèle de l'objet social étudié. » Bertaux, 2010, p.100

Nous avons réalisé des récits de vie approfondis grâce à des entretiens répétés avec neuf jeunes, mais cette méthode étant largement combinable avec l'observation directe ou participante, les entretiens semi-directifs, les conversations informelles, le recours à des informateurs centraux, nous avons développé également ces méthodes en complément. Nous avions utilisé l'outil du **questionnaire directif** lors de l'enquête préliminaire menée en Master 2 et en gardons quelques données systématisées (voir la trame dans annexe n°5), mais il se prêtait très mal à notre sujet de recherche. En effet, les contraintes de questions ayant des réponses demandant peu de rédaction (le rapport à l'écrit étant souvent problématique pour ces jeunes), cantonnent à des analyses trop schématiques et aplanissent les différents profils de jeunes (ce n'est pas parce qu'un jeune répond le même mot qu'un autre pour définir « le rural » par exemple qu'il lui donne le même sens).

Nous avons en revanche davantage utilisé les **entretiens semi-directifs**, avec la même trame très libre que pour les récits de vie mais sans qu'un même approfondissement soit toujours possible. De plus, comme le dit Kayser « l'entretien est un échange, mélange de contrôle et d'empathie » où le contrôle justement est souvent permis par la trame de l'entretien semi-directif, lorsque le contexte de l'entretien (entre deux activités, entouré de mouvement, parasité de multiples façons) est un frein à un déroulement efficace. La trame permet également de ne pas perdre pied, dans un contexte en langue étrangère avec un contraste entre des acteurs très bavards, sortant du cadre des questions posées, rendant commun des entretiens de plusieurs heures, et d'autres plus timides nécessitant des relances permanentes. Les entretiens furent variés, plus ou moins formels selon les moyens mis à disposition, selon les personnes, la spontanéité de la demande ou le temps passé hors entretien avec l'enquêté. Les Brésiliens sont globalement très prompts à parler et orienter le chercheur vers toujours plus d'informations. Nous avons choisi de nous confronter à plusieurs catégories d'acteurs pour avoir accès à une mosaïque de points de vue :

- Les jeunes et leurs proches : rencontrer des proches (familles, amis, encadrants, voisins) a permis de cerner davantage chacun et l'image renvoyée, ainsi que les évolutions des territoires, les adultes ayant un recul temporel plus long.
- Les membres d'ONG ou mouvements sociaux : ces acteurs sont souvent impliqués de longue date dans les évolutions du monde rural, ils en connaissent les problématiques et ils agissent pour les voir changer ce qui donne à leur parole une teinte particulièrement critique.
- Les membres des administrations municipales : nous n'en avons eu que trop peu l'opportunité, mais accéder aux témoignages de ces acteurs de terrain permet de saisir les représentations et pratiques en cours dans l'administration brésilienne et de comprendre le contexte municipal qui abrite plus spécifiquement nos questions (secrétariats à la jeunesse, à la culture, à l'agriculture).
- Les membres des PC, des Sesc et des Epagri / Emater : ils incarnent chacun d'une manière différente l'action effective auprès des jeunes ruraux, ils sont donc parmi les mieux positionnés pour connaître leurs pratiques et faire part des expériences qui leur sont dédiées, ils sont aussi d'excellentes voies d'accès aux jeunes « leader » auprès desquels ils nous ont parfois introduite.

Notre difficulté majeure fut de n'avoir pas pu interroger davantage de personnes, notamment de politiques (leur manque de disponibilité et de volonté à partager sur leurs actions fut flagrante) et d'artistes (par manque de temps et de réseau principalement), mais la quantité de données recueillies sur les jeunes eux-mêmes a été très conséquente. Tous les entretiens ont été enregistrés et retranscrits (intégralement pour les entretiens de jeunes, plus partiellement pour les autres). Nous avons ensuite réalisé une analyse thématique de contenu manuelle (Paillé et Mucchielli, 2012) avec d'abord une lecture globale dans le but de répertorier les différents thèmes évoqués par chaque individu pour, dans un deuxième temps, identifier les convergences entre les différents entretiens en regroupant des éléments, bruts ou traités, au sein de « catégories conceptualisantes », attribuant ainsi une signification plus précise aux phénomènes auxquels se rapportent ces éléments du corpus. Par la catégorisation il est possible d'aller « au-delà du simple relevé de contenu pour toucher à la théorisation même des phénomènes » (Paillé et Mucchielli, 2012, p.20), même si cette démarche s'est avérée longue, entre autre car il s'agissait de traiter des entretiens en portugais, et menés de façon non directive.

Dans la rédaction nous avons choisi, pour refléter la richesse des informations relevées, d'intégrer de longs et nombreux extraits d'entretiens. Ils permettent de refléter la complexité et les nuances de la réalité. À chaque reprise, nous avons contextualisé les extraits a priori les plus significatifs, ce qui donne lieu à des encarts, planches et annexes traitant d'un cas spécifique. Nous avons également retranscrit des extraits de carnets de terrain pour donner à voir certains événements concrets. Cela permet au lecteur de s'immerger dans le discours et les pratiques des acteurs, en particulier des jeunes, qui sont le fondement de notre travail.

Conclusion de la Première Partie

Les trois terrains que nous avons sélectionnés se placent dans un contexte territorial singulier, celui du Sud du Brésil, et des États du Santa Catarina et Rio Grande do Sul, à l'histoire et aux caractéristiques étonnantes. En cerner la ruralité a été l'occasion de questionner comment se définissent les espaces ruraux dans ce pays du « nouveau monde ». Chacune des microrégions a ses spécificités, dont la comparaison nous permettra de mettre au jour les facteurs infléchissant le processus dont nous souhaitons comprendre les dynamiques.

Nous savons désormais également quels jeunes et quelles pratiques culturelles nous avons voulu interroger et pourquoi. Croiser ces deux objets avec en toile de fond la recomposition de la ruralité fait naître de nombreux questionnements, reflets d'enjeux locaux, d'enjeux de société, d'enjeux scientifiques aussi. Comprendre pourquoi les jeunes sont attirés par les « lumières de la ville » et réfléchir au modèle qui pourrait leur être offert est pour nous le principal défi dont la réalisation doit passer par la compréhension de perceptions, l'évaluation d'actions et par un questionnement incessant. Comprendre aussi pourquoi certains jeunes ont au contraire l'espoir de voir changer le monde singulier qui les entoure, tout en voulant sauvegarder, voire développer ses spécificités fait aussi partie du défi de questionnement des dynamiques actuelles et futures du rural sud-brésilien.

C'est à l'aide d'une bibliographie à la fois riche et qui laisse aussi le champ libre à certaines innovations que nous appréhendons ce sujet. Les géographies culturelles et des loisirs, inscrites dans la géographie rurale, l'ethnosociologie et l'interdisciplinarité guident notre approche. Mais celle-ci est essentiellement faite des mois de terrains que effectués méthodiquement.

Nous avons désormais tous les éléments pour nous lancer dans la compréhension et la réponse à notre problématique, le rôle des pratiques culturelles des jeunes ruraux dans la recomposition des ruralités et l'influence de ces recompositions sur les pratiques des jeunes. La longue partie qui s'achève permet d'aborder la caractérisation de ces pratiques de façon précise.

Deuxième Partie

Caractérisation des pratiques culturelles des jeunes sur des territoires ruraux en recomposition

Les caractéristiques d'un territoire changent, évoluent au fil du temps et des conjonctures régionales, nationales, mondiales. Elles façonnent les conditions d'accès, de réalisation, les opportunités différentes qui, si elles n'influent pas davantage les pratiques des jeunes que leurs contextes socio-culturels individuels, sont à considérer de façon privilégiée par le géographe. Pour entamer notre réflexion autour de l'influence des recompositions territoriales sur les pratiques culturelles des jeunes et sa réciproque, nous allons analyser dans cette partie comment les recompositions et les permanences des espaces ruraux observés influencent ces pratiques.

Il s'agit d'abord d'analyser l'offre culturelle présente sur les territoires, les conditions de mise en place de pratiques culturelles pour les jeunes : infrastructures, conditions spatiales, acteurs politiques, sociaux, privés et associatifs présents ou non. Nous verrons comment celles-ci sont en train d'évoluer, de se recomposer ou pour certaines de se maintenir, composant une construction nouvelle du support d'actions et de représentations qu'est le territoire. Au fil de ces éléments il sera important de saisir comment les jeunes jouent avec et modifient ces caractéristiques territoriales pour développer leurs pratiques. Au-delà d'un contexte, il s'agit de questionner ce qui est en jeu dans l'offre territoriale : une conjonction de politiques publiques, d'acteurs dynamiques et de contraintes infrastructurelles et spatiales, dans laquelle la culture est mobilisée, avec des intentions diverses, dans des recompositions globales (Chapitre 3).

Ces pratiques doivent être présentées en tant que telles, à travers des descriptions concrètes qui permettent de saisir les dimensions symboliques qu'elles engagent, en particulier dans le rapport des jeunes à la ruralité. Quelles sont leurs pratiques ? Les relient-ils à une identité rurale ? Si oui laquelle et comment ? Ont-ils des pratiques plus neutres et quelle identité révèlent-elles alors ? Y-a-t-il une réelle singularité des pratiques des jeunes ruraux vis-à-vis de leurs aînés ruraux ? Et vis-à-vis des jeunes non ruraux ? Quels conflits naissant des recompositions territoriales se cristallisent dans les pratiques culturelles ? Au terme de cette partie nous pourrons évaluer comment les recompositions des territoires influencent les pratiques culturelles des jeunes ruraux rencontrés (Chapitre 4).

Deuxième Partie

Caractérisation des pratiques culturelles des jeunes sur des territoires ruraux en recomposition 118

CHAPITRE TROIS

Pratiques culturelles pour les jeunes ruraux : quelle offre sur les territoires ? 120

A. Infrastructures et structures spatiales : comment influencent-elles les pratiques culturelles ?.....121

1/ Spécificités des infrastructures, structures spatiales et équipements.....121

► Infrastructures d'accès et situations dans une structure spatiale éclatée.....121

► Équipements culturels : entre manque et développement.....126

2/ Les pratiques culturelles des jeunes à l'épreuve des structures spatiales et du manque d'infrastructures.....133

► Mobilité culturelle et de loisir.....133

► Implications des structures spatiales sur les pratiques culturelles.....140

B. Des acteurs déterminants.....143

1/ Politiques publiques 143

► Le contexte des politiques de développement rural, de jeunesse et sur la culture.....144

► Des programmes à l'intersection des thématiques de jeunesse, ruralité et culture 154

► Les limites de l'action politique.....162

2/ Mouvements sociaux, initiatives privées et associatives : des conceptions orientées du rôle de la culture pour les jeunes ruraux 169

► Dans les mouvements sociaux.....169

► Le privé : Sesc et fondations.....177

► Dans l'associatif : le cas des associations sportives.....184

CHAPITRE QUATRE

Les pratiques culturelles des jeunes : évolutions, significations et positionnements.....190

A. Traditions revisitées, hybridations et créativité 191

1/ Des pratiques culturelles qui s'inscrivent dans la ruralité.....191

► Gaúchos, caboclos, colonos : la réinvention des traditions et du lien au rural.....191

► Bals, football, pêche, jeux : des pratiques communes plébiscitées 200

2/ Des pratiques culturelles qui ignorent les catégories spatiales.....207

► Déviances ?.....207

► Individualisation et uniformisation des pratiques.....210

B. Une singularisation à travers des conflits et des différenciations 216

1/ Des conflits de valeurs ?.....216

► Une communauté pourvoyeuse et limitatrice de pratiques culturelles.....216

► Le corsetage des pratiques culturelles des filles.....223

2/ Des différences de pratiques.....228

► Un rapport différent des autres générations au territoire rural comme lieu de loisir.....228

► La singularité renouvelée des jeunes ruraux par rapport à leurs homologues urbains 233

CHAPITRE TROIS

Pratiques culturelles pour les jeunes ruraux : quelle offre sur les territoires ?

Dans ce chapitre, nous proposons d'analyser l'offre présente sur les territoires observés au Sud du Brésil et comment celle-ci est en train d'évoluer. En partant de ce qui existe, en termes de contraintes infrastructurelles et spatiales (*A. Infrastructures et structures spatiales : comment elles influencent-elles les pratiques culturelles ?*) et des acteurs en présence *(B. Des acteurs déterminants*), nous allons développer la réflexion déjà entamée sur ce qu'est la culture sur les territoires observés, comment elle est gérée et surtout les évolutions récentes qui affectent les pratiques des jeunes. Politiques publiques, mouvements sociaux, initiatives privées et associatives, ces éléments font tous partie d'une construction nouvelle de l'offre territoriale et des recompositions plus largement constatées. Plus qu'un contexte favorable ou non à l'épanouissement des pratiques culturelles des jeunes ruraux, c'est un cadre qui les oriente et les définit, un enjeu fort en particulier avec les bouleversements politiques intervenus depuis 2016. La culture, avec tous les acteurs et les caractéristiques locales qui la façonnent, fait partie de la construction d'une offre de territoire plus large, à laquelle s'adaptent les jeunes qui choisissent de rester dans leurs communautés rurales. Nous verrons comment les jeunes intègrent leurs pratiques à l'offre présente, l'hétérogénéité des pratiques découlant en partie de celle de l'accès à des infrastructures, de celle des positions dans une structure spatiale, et de celle de la connaissance et de la mobilisation de tel ou tel acteur du territoire.

Ces éléments nous permettront de commencer à appréhender les effets du contexte territorial sur les pratiques culturelles et de loisirs des jeunes ruraux. À travers la dimension physique, infrastructurelle et matérielle mais aussi à travers la configuration des acteurs mettant en place une offre de services et d'activités à destination des jeunes, nous amorcerons la compréhension de la façon dont les recompositions des territoires influencent les choix de pratiques culturelles des jeunes ruraux et si celles-ci répondent à leurs attentes.

A. Infrastructures et structures spatiales : comment influencent-elles les pratiques culturelles ?

Le réseau d'infrastructures a une influence forte sur les pratiques, quelles qu'elles soient, et particulièrement sur les pratiques culturelles qui, n'étant pas vitales, sont davantage conditionnées par la facilité d'accès[212]. Nous ferons dans cette partie l'état des lieux des infrastructures d'accès disponibles pour les jeunes ruraux que nous avons rencontrés, ainsi que des configurations spatiales dans lesquelles ils se trouvent. Nous verrons ensuite comment cela influence leurs pratiques culturelles : les territoires ont des caractéristiques que les habitants s'approprient pour mettre en place leurs pratiques, qui ont des conséquences à leur tour sur des processus comme la recomposition des territoires.

1/ Spécificités des infrastructures, structures spatiales et équipements

Avant d'observer les pratiques des jeunes en elles-mêmes il faut saisir les spécificités du contexte dans lesquelles elle se déroulent : manque d'infrastructures, situation des jeunes dans les structures spatiales observées et caractéristiques de l'offre d'équipements culturels.

Ң Infrastructures d'accès et situations dans une structure spatiale éclatée

Routes et transport sont des outils essentiels de la mobilité et de l'accès à des offres, en particulier pour les jeunes, parfois dépendants des transports familiaux et amicaux. Outre la faible densité du réseau viaire[213], c'est aussi la précarité de ses infrastructures qui frappe. Les routes en particulier, souvent non goudronnées, rendent difficile tout déplacement, *a fortiori* si celui-ci n'est pas considéré comme essentiel et se situe dans une zone sans couverture téléphonique, comme nous l'expliquait un jeune vivant dans un *assentamento* d'Abelardo Luz dans l'Oeste Catarinense (entretien n°XXXV) : « si tu veux sortir c'est compliqué, tu risques toujours de crever un pneu sur la route qui en en mauvais état, et si tu crèves dans un endroit où le téléphone ne passe pas, ta soirée est foutue. Et puis risquer ça pour aller quelques heures en ville c'est pas évident » . D'autres extraits d'entretiens confirment que les infrastructures de transport sont une préoccupation importante pour les jeunes ruraux : une jeune fille d'Arroio do Tigre (microrégion de Santa Cruz do Sul) explique que la « frustration » face à l'état des routes est la première préoccupation du parti politique qu'elle a choisi (entretien n°53, F, 24 ans, StC), un jeune homme de Cerro Negro (microrégion Campos de Lages) qu'il n'a pas continué ses études faute d'accès aux transports (entretien n°62), un autre d'Anita Garibaldi (idem) dont un ami habitant « *lá no fundão* » (« là-bas tout au fond » au sens d'un éloignement très prononcé) a raté sa cérémonie de remise de diplôme parce que la pluie avait rendu impossible la circulation

[212] S'il est compliqué ou coûteux de se rendre à tel événement ou telle activité culturelle, on s'en passera plus facilement que pour d'autres pratiques (accès à l'alimentation ou à l'éducation par exemple)
[213] Ainsi que ferroviaire, quasiment inexistant alors qu'il peut être ailleurs une réponse aux difficultés de mobilité des jeunes dans les espaces de faible densité (voir l'usage fait du TER - Train Express Régional par les jeunes dans les régions rurales de France)

près de chez lui (entretien n° 143, M, 18 ans, CdL). Les situations diffèrent selon les microrégions étudiées, le planalto (microrégion Campos de Lages), possédant par exemple des infrastructures plus précaires que les deux autres microrégions et l'Extremo Oeste étant dans ce domaine la mieux dotée. Cependant, la question des infrastructures est considérée comme « très importante pour l'exode des jeunes » pour de nombreux acteurs rencontrés (ici un jeune rural élu de Xanxêre, entretien n°132), jugeant par exemple que le programme d'aide à la construction immobilière *Minha Casa Minha Vida* a aidé à « fixer » les jeunes dans les espaces ruraux. De fait, ce sont également de nombreuses politiques d'amélioration des routes et réseaux de communication qui ont été menées pendant les mandats de Lula et Dilma Roussef, faisant considérablement progresser les conditions infrastructurelles des espaces ruraux brésiliens. Mais la situation reste souvent aléatoire et fragile et si des photographies peuvent aider à comprendre cette réalité quotidienne (voir ci-dessous) c'est surtout en éprouvant des temps de parcours longs, liés aux conditions matérielles des routes, que nous avons pu considérer les difficultés de mobilité des jeunes (parfois plus d'une heure pour parcourir 20 kilomètres).



Illustration 27: Infrastructures routières des communautés visitées. 1 : Sur son profil d'un réseau social, un jeune de Santa Rosa (*município* d'Abelardo Luz dans l'Oeste Catarinense), se réjouit ironiquement de l'état de la route conduisant à sa communauté : « *Merci à l'administration publique. Elle a réalisé le rêve des enfants, en laissant nos routes devenir des terrains de moto-cross... C'est pour cela que nous avons élu chacun d'entre vous. Le peuple de Santa Rosa vous remercie. Rien n'est meilleur que de se retrouver sans route.* » (source : capture d'écran Facebook) / 2 : Certaines communautés sont dotées de pavés dans leur « centre », comme à Villa Progresso (*município* d'Arroio do Tigre dans la microrégion de Santa Cruz do Sul) / 3 : Les panneaux indicatifs sont très rares et artisanaux dans les zones rurales des *municípios*, ce qui rend très difficile l'orientation pour quelqu'un de l'extérieur (ici à Barra Bonita dans l'Extremo Oeste Catarinense) / 4 et 5 : routes de terre précaires menant à des exploitations vinicoles et d'élevage à São Joaquim et Anita Garibaldi (microrégion Campos de Lages).

L'accès à une éventuelle offre culturelle dépend aussi aujourd'hui beaucoup de l'**intégration numérique**, c'est à dire de l'accès à internet, aux moyens de communication, aux médias en général. Si l'accès au matériel est plutôt généralisé (les jeunes rencontrés ont en grande majorité un smartphone ou leur foyer en est équipé, sans être passé par la case du téléphone fixe ou de la télévision), la plupart « ne captent pas » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO) et cela compromet l'accès à une offre de loisir, comme cela peut également rendre difficile la poursuite d'études. Le témoignage d'un jeune d'Anita Garibaldi, qui ne peut accéder au bureau virtuel mis en place dans son université et se plaint de l'immobilisme des opérateurs, en est un exemple[214]. Cette absence d'infrastructure - qui devient une blague quand on nous dit que « Le signal télé est si mauvais que "Mardi libre" [programme de télévision populaire] passe le jeudi ! » (entretien n°142) ou qu'il faut laisser le portable posé à côté de l'antenne dans la maison pour qu'il capte (entretien n°76, M, 22 ans, CdL) - est parfois combattue directement par les familles qui s'organisent pour installer des antennes comme nous le rapportait un *extensionista* de Santa Cruz do Sul (entretien n°77). Si la situation diffère là aussi selon les microrégions, le planalto se trouvant également particulièrement démuni d'infrastructures numériques, on peut parler pour la majorité des espaces parcourus d'une véritable exclusion numérique. À l'heure où internet devient un liant essentiel entre les espaces et leurs habitants et pour la diffusion culturelle en particulier, cela pénalise d'autant plus les espaces ruraux et les jeunes qui y résident dans la mise en place et le développement de leurs pratiques. En effet, l'intégration numérique facilite et crée des espaces, même dits « virtuels », pour l'épanouissement de pratiques culturelles et de loisirs, par l'accès à une grande diversité de contenus et la possibilité de diffuser sans limites. Un animateur de terrain, interrogé par Maria Garcia Castro, évoque de ce point de vue un « apartheid digital » formant des « légions d'exclus technologiques » et l'urgence de combattre l'« analphabétisme digital »[215].

Outre la problématique infrastructurelle, la réalité des jeunes ruraux rencontrés est de se situer dans une **structure spatiale éclatée où les situations individuelles sont diverses.** Les jeunes enquêtés vivent des réalités différentes, et celles-ci sont en partie déterminées par la localisation de leur lieu de vie par rapport aux infrastructures existantes. Il y a des jeunes ruraux plus ou moins éloignés du centre, ce centre pouvant être une ville à l'urbanité bien établie, un bourg rural qui tait son nom (car les habitants le nomment « ville ») ou une petite ville ayant des caractéristiques très rurales. Cela nous amène à nous questionner sur la centralité, sa définition et son rôle pour les pratiques culturelles. En vérité les centres perçus (les grandes villes, avec leurs infrastructures culturelles visibles et convoitées) semblent différents des centres vécus puisque les pratiques culturelles des jeunes rencontrés gravitent souvent autour d'un ou deux lieux où se concentrent leurs

[214] « Le principal problème que j'ai ici c'est qu'il n'y a pas internet. Et du coup par exemple à l'université, là-bas il y a le système AVA, l'Environnement Virtuel d'Apprentissage, grâce auquel sont fait les examens, les travaux, les devoirs, tout passe par là, tout est fait on-line. Et ici je n'ai pas accès à internet, seulement sur mon téléphone portable, et j'utilise l'internet du téléphone sur l'ordinateur, mais mon abonnement est de 500 méga par mois. Du coup en une seule fois j'utilise déjà tout ça rien qu'en 2h. Ce n'est pas possible... il faudra que je gaspille 300 R$ par mois pour avoir internet pendant tout le mois. Ça ne marcherait ici que si on met une tour. Mais tu parles avec les gars des opérateurs et eux non, ils s'en fichent. Ils ne trouvent pas ça viable parce qu'il y a trop peu de maisons et ils ne veulent pas mettre une tour ici » (entretien n°143, M, 18 ans, CdL)

[215] « Il y a beaucoup d'analphabètes parmi les jeunes mais ce qui est en train d'arriver aujourd'hui c'est que, alors qu'un tiers des européens ont accès à Internet, au Brésil, seulement 4% de la population y a accès et seulement 9% ont accès à des ordinateurs, au travail ou dans un lieu public. De ces 4% qui ont accès à internet, 16% sont de la classe C et seulement 4% de la classe D. Cette situation montre un apartheid digital, qui est en train de former des légions d'exclus technologiques. Alors oui c'est une action urgente de combattre l'analphabétisme digital car cette population aux faibles revenus a besoin d'avoir accès à ce que la technologie amène en termes de marché du travail, opportunités de services, loisir et divertissement et d'éducation » Castro Mary Garcia, *Cultivando vida, desarmando violências : experiências em educação, cultura, lazer, esporte e cidadania com jovens em situação de pobreza.* Brasília: UNESCO, 2001. 583p. - p.50

activités de loisir comme nous le verrons dans les schémas de la sous-partie suivante. En termes de structures spatiales, ce qui est en jeu est donc l'usage que font les jeunes de la faible densité davantage que son desserrement. Mais ce desserrement parfois extrême doit être présenté.

À Cerro Negro par exemple, *município* de 416 km², et où seulement 500 des 3000 habitants vivent dans la « zone urbaine », la communauté rurale la plus lointaine est située à 50 km du « centre » (soit 1h30 de route en terre), où se situent l'école et d'où partent les camions des entreprises laitières qui refusent depuis peu de se rendre dans les exploitations les plus distantes. Les jeunes soulèvent fréquemment le problème de l'éclatement résidentiel, rendant difficile la rencontre du groupe d'amis ou la fréquentation d'espaces qui sont en ville des lieux de rencontre entre jeunes : « J'ai pas mal d'amis ici à la campagne, mais ils sont dispersés et donc les activités de loisirs... H : Ils sont partis ? G: non, des amis qui sont là, sauf que dans des communautés qui sont loin » (entretien n°81) ; « Ici il y a une communauté, mais où les maisons sont très loin les unes des autres et avec un centre communautaire, un poste de santé, une école et c'est tout. En ville les maisons sont proches et il y a tout, un centre commercial, des magasins, des choses comme ça et tout est plus facile, plus facile à faire, plus facile d'accès » (entretien n°XX) ; « Il n'y a pas une facilité d'accès terrible alors qu'en ville tu as besoin de quelque chose et voilà, ici non, même pour aller à l'école il faut penser aux kilomètres et tout ça. » (entretien n°6).

La proximité d'une ville semble aider au développement d'une sociabilité entre pairs échappant un peu à la mécanique communautaire, entre voisins et familles, comme pour ce jeune (entretien n°120) qui déclare aller « souvent » dans le centre de la capitale régionale São Miguel do Oeste, situé à 8km de sa propriété (dont 4,5 de route de terre), où il retrouve des « connaissances » aussi bien de la ville que rurales qui se retrouvent « généralement en ville » pour échapper à la présence parentale ou par commodité pour chacun, ce jeune justifiant qu'il « n'est pas du genre à prendre un moment pour aller voir les voisins, comme ça »[216].

Nous allons donc présenter trois exemples de localisation spatiale de jeunes, chacun dans leur contexte en termes d'infrastructure et d'équipement, montrant la diversité des situations et suggérant des conditions d'accès très différentes aux pratiques culturelles et de loisirs, ou du moins à leurs lieux, pour chacun des trois jeunes.

[216] « je ne suis pas du genre à prendre un moment pour aller rendre visite aux voisins, genre comme ça... » entretien n°120

Texte 2: Localisation des domiciles de trois jeunes dans la structure spatiale de leur *município*



L'habitation de la famille de Claudio est située en bord de route régionale («SC»), ce qui rend l'accès rapide aux centres proches. Mais les municipios alentours sont tous de taille très modeste et l'accès aux centres communautaires ruraux dont « dépendent » Claudio est plus difficile car il se fait par routes de terre. Cependant sa localisation en bord d'asphalte lui permet d'être accessible facilement notamment pour les collecteurs de sa production de fruits.

Léo vit dans une maison très isolée, distante de plusieurs dizaines de kilomètres de routes de terre en mauvais état des centres potentiels : centre de la communauté (peu active), centre du petit municipio de Barra Bonita et centre de la capitale régionale Sao Miguel do Oeste. Cependant l'existence de ce pôle et l'entraide existant entre familles et jeunes des Pastorales lui permettent de s'y rendre de temps à autre.





La maison de la belle-famille de Camila où elle vit avec son mari et son fils est relativement éloignée de l'asphalte mais avec de bonnes conditions de circulation entre les centres, à la fois communautaires et « urbains » locaux. Cependant, la nature plutôt rurale des bourgs en question place Camilla a distance d'infrastructures plus importantes, situées plutôt à Santa Cruz, distante pour elle d'une centaine de kilomètres.



ɳ Équipements culturels : entre manque et développement

Ce sont ensuite les infrastructures culturelles à proprement parler qui manquent, et pour reprendre le témoignage plus haut relatif au risque de circuler sur des routes en mauvais état, le même jeune poursuit en disant que « de toute façon à Abelardo Luz, même dans la ville il n'y a pas de cinéma, ni rien » (entretien n°XXXV). Dans *Panorama sectoriel de la culture brésilienne*, Gisele Jordão[217] fait le point sur les infrastructures du pays et conclut que « la distribution actuelle des espaces culturels corrobore les inégalités économiques » : 93% des *municípios* n'ont pas de cinéma, 79 % n'ont pas de musée ni de salle appropriée pour recevoir du théâtre. Les données de l'IBGE sur la répartition des équipements culturels dans les 5.565 *municípios* du pays permettent de percevoir précisément les inégalités sociales et spatiales (voir les cartes de l'annexe n°9). Les bibliothèques sont l'équipement le plus présent à l'échelle municipale (79%) alors que moins de la moitié des *municípios* brésiliens disposent d'une librairie (43%). Quand 64% ont un loueur de vidéo, seulement 8% ont un cinéma, ce qui marque l'importance des équipements domestiques et la faiblesse des salles de cinéma. Les théâtres sont présents dans 19% des *municípios* et les musées dans 17%. Le principal émetteur de télévision couvre quant à lui 98% des *municípios*. Des groupes de musique sont présents dans 44% des *municípios* et des orchestres classiques seulement 6%. « Plus le *município* est petit, moins il y existe d'équipements culturels »[218] et de manière générale les *municípios* brésiliens, qu'ils soient à dominante rurale ou urbaine ont peu d'équipements culturels. Cependant, le grand nombre de gymnases et de clubs (dans 76% et 70% des municipes) montre l'importance qu'y occupe le sport. Dans nos trois microrégions la situation est la suivante (voir aussi annexe n°8) :

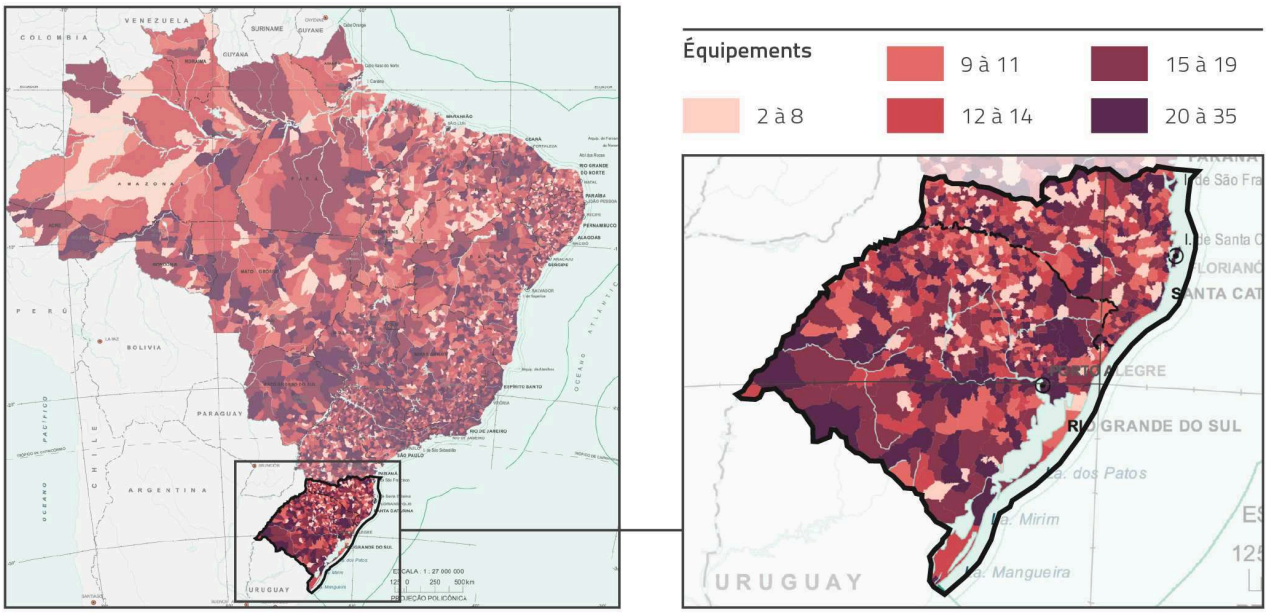


Illustration 28: Carte du nombre d'équipements culturels et moyens de communication existant dans chaque *município*. Réalisation : N. Chauveau, 2017 d'après Diretoria de Geociências, Coordenação de Geografia. IBGE, Perfil dos Estados e Municípios Brasileiros : Cultura, 2014

[217] Jordão Gisele, Renata R. Allucci, *Panorama setorial da cultura brasileira 2011/2012*, São Paulo : Allucci & Associados Comunicações, 2012.
[218] Brenner Ana Karina, Dayrell Juarez, Carrano Paulo, « Cultures du loisir et du temps libre des jeunes brésiliens » dans Abramo Helena Wendel; Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - p.177-179.

Les « capitales » de nos microrégions sont les mieux dotées avec toujours plus de 20 équipements. Tous les autres *municípios* sont en majorité mal pourvus, abritant le strict minimum en terme d'infrastructures, et généralement dans les sièges urbains des localités, d'après ce que nous avons observé sur le terrain. La carte reflète ainsi mal la réalité puisque les données sont relatives aux *municípios* mais ne témoigne pas de la concentration des équipements dans leurs seuls sièges. De la même façon, ces chiffres ne distinguent pas vraiment nos territoires par rapport aux données nationales, mais confirment plutôt une carence généralisée. La microrégion Extremo Oeste est la moins bien dotée des trois terrains observés, ce qui peut être rattaché à la taille du pôle qu'est São Miguel do Oeste, à l'éloignement du littoral et au profil général du territoire. Certains *municípios* se distinguent, comme Lages, le plus culturellement urbain des pôles de nos trois territoires qui possède le théâtre Marajoara, exemple de l' « art déco lajeano », et dont les nombreuses « boates » et « casas de show » (Baracão, Tradição, Centro Serra, Secret Garden Lages) ont été citées lors des entretiens avec les jeunes ruraux rencontrés.

Le développement d'**infrastructures de loisirs privées** fait partie du contexte culturel : des équipements que l'on peut louer, sortes de « salle des fêtes » mais qui se révèlent souvent peu appropriées (coût, présence d'autrui, taille, localisation) pour des événements entre jeunes par exemple (voir encadré sur le Clube 25 d'Arroio do Tigre). La mise à disposition du wifi peut transformer un bar ou un restaurant donné en haut lieu de rencontre pour les jeunes des alentours (« *o ponto de encontro da galera* »), comme dans le cas de l'Aquarius à Cerro Negro (entretiens n°62, 142 et 144). Les lieux de loisir d'extérieurs sont également de plus en plus aménagés et privatisés, comme le déplore cet éleveur d'Anita Garibaldi : « Avant il y avait beaucoup de choses de loisir, aujourd'hui non, je ne saurais pas dire pourquoi... tout a été privatisé : les terrains de foot sont payants, les *balnearios* comme de Lago Azul Campestre Clube,... Il y a aussi moins de jeunes. Ils vont tous en ville [*na praça*] » (entretien n°108). Cela peut en effet générer une source de revenus non négligeable comme pour une famille de céréaliers d'Arroio do Tigre, dont la moitié du revenu annuel vient du « *balneario* » familial (proposant une piscine, un accès à la rivière, de la pêche, des terrains de volley, football et *bocha*, 18 bungalow loués tout l'été) – l'autre moitié provenant du soja. Le succès d'infrastructures privées comme le Salão Rohde à Candelaria (qui annonce sur YouTube être « un des meilleurs lieux de fête [*casa de festas*] de la région avec une méga-structure de son et de lumières »), critiqué pour accueillir des mineurs, contrôler peu la consommation d'alcool et être passé de « *bandinha* » à « *boate* »[219], rappelle la bataille des années 1990 dans l'Indre entre la « discomobile » et la « discothèque » mise en scène dans le documentaire *Un samedi soir en province*[220]. Des images de ces équipements privés permettent de considérer leur inclusion dans la vie des communautés, l'offre disponible et l'usage qui en est fait :

[219] Entretien n°89 : « Il y a des salles où ils disent que les moins de 17 ans ne peuvent pas entrer. […] Mais tu vas dans la partie boîte de nuit, mon Dieu, il y a des enfants de 11 ans en coma éthylique ! […] Et même dans cette salle Rohde quand ça a commencé ce n'était que des petits groupes il n'y avait pas de boîte de nuit. Et là il y a eu de moins en moins de public, de moins en moins. Il a commencé à mettre la boîte de nuit et ça a commencé à chauffer. Et maintenant il n'y a plus que la boîte. »
[220] Jean-Michel Destang, 1995.



Illustration 29: Infrastructures culturelles et de loisirs privées dans les microrégions de Campos de Lages et Santa Cruz do Sul. 1: Entrée du Restaurant Aquarius, lieu de rencontre pour les jeunes de Cerro Negro; 2: Un jeune de Cerro Negro profite du wifi de l'Aquarius entouré d'affiches annonçant les prochains concerts se tenant dans la région; 3, 4, 5 : équipements du Clube 25 d'Arroio do Tigre, cancha de bocha, piscine et salle de réception, le Clube a beaucoup investit dans ces aménagements réservés à ses adhérents ; 6 : une pancarte "Son fort interdit" près des tables de pique nique du Balnéario Hermés à Arroio do Tigre.

Le Clube 25 a été créé en 2001 par un groupe d'amis souhaitant un « lieu pour se réunir, se retrouver » à Arroio do Tigre. Ils ont d'abord créé l'association culturelle 25 de maio, avec idée d'accueillir des bals, en partenariat avec les communautés alentours. Cette salle, seule infrastructure de loisir de la ville d'Arroio (avec le gymnase), a un partenariat avec la *prefeitura* pour accueillir également les événements municipaux. Elle fonctionne comme une « société » avec 350 adhérents qui ont accès à une piscine, un terrain de *bocha*, et une grande salle où de nombreuses fêtes ont lieu (mariages, fêtes de famille, fêtes des Juventudes, bingos, bals, fêtes de carnaval réputées dans la région). C'est un lieu attractif dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres car il mise sur la qualité : « Ici notre Club attire un peu les gens de l'extérieur parce que l'accueil est bon, nos fêtes sont de bonne qualité, l'alimentation aussi, le buffet et tout . Il y en a aussi dans les autres municipios, chacun a son ensemble d'événements. Tous les dimanche il y a buffet à volonté mais pour moi ça n'interfère pas avec les fêtes de communautés, c'est un autre public [...] C'est ici que se passent tous les événements, il n'y en a que quelques uns qui ne se déroulent pas ici. ». Le patron estime l'importance d'un tel lieu dans les environs tout en considérant la précarité de sa situation face aux faible dépenses de loisirs des habitants : « C'est important un lieu comme le nôtre. Dans notre région c'est difficile qu'un Club culturel fonctionne, ici il y en a peu. Tu vois autour ils sont tous presque désactivés, on dirait qu'ils ne fonctionnent plus... il n'y a que des sociétés fermées... ici on ouvre aussi à ceux qui ne sont pas adhérents... Si on ne s'appuyait que sur les adhérents ça ne suffirait pas... les adhérents ont des avantages sur les prix, la piscine est gratuite par exemple. C'est difficile de fonctionner peut être parce que les familles n'ont plus de ressources à dépenser là dedans, et les jeunes qui ont des revenus partent tous d'ici, avec leur voiture et tout ça. »

Sa proposition relève davantage du loisir que d'une offre culturelle dont le patron dit « Des choses plus culturelles il y en a peu... ces dernières années il n'y a rien du tout ici... le public peut être n'accepte pas, les gens n'ont pas... Les seuls qui ont fait quelque chose en théâtre par exemple c'est la JTI [agroindustrie du tabac] ». À propos des jeunes, le responsable du Clube admet que si « Les adhérents sont des familles, chaque personne ne paye pas l'entrée, c'est par famille, mais les jeunes en eux-mêmes il y en a moins. Il n'y a pas réellement d'"aile jeune" qui fonctionne, jusqu'à aujourd'hui je ne comprends pas ». Il dit pourtant essayer d'attirer ce public : « On accueille des groupes de danse gratuitement, on les laisse utiliser l'espace pour les inciter. Il y a des cours et ils font un bal après, de musique gauchesca par exemple [...]. ici on fait aussi boîte de nuit, pour les célébrations de diplômes, on a des partenariats avec les écoles » mais il pense que son créneau n'intéresse pas les jeunes et que sa rigueur sur la consommation d'alcool le dessert : « Il y avait une boîte qui s'appelait Republica, qui attirait plus les jeunes, ça a duré quelques années et maintenant c'est terminé. Ils faisaient plus des choses de discothèque. Nous on avait arrêté un peu de faire ça à cette époque là mais on n'était même pas concurrents parce que les jeunes n'aiment pas trop venir ici dans le Clube parce qu'on surveille, les gens le savent, et ils préfèrent aller dans les coins et rester là bas... Ils préfèrent aller dans les endroits où il y a moins de sécurités, parce que nous on engage des gens pour faire la sécurité ». Le contrôle social exercé sur les jeunes se rendant dans ce lieu dont le patron connait toutes les familles des environs est aussi un paramètre important à considérer, étant donné les relations étroites entretenues entre le patron du Clube et les familles locales.

Texte 3: Un équipement de loisir privé, le Clube 25 d'Arroio do Tigre. Informations et citations issues de l'entretien n°95 avec le patron du Clube 25.

De **petits équipements publics de proximité** émaillent aussi les territoires ruraux. Les « *salão de festa* » ou « *salão comunitario* », souvent proches de l'église et/ou de l'école de la communauté (quand il y en a une) jouent ce rôle. Ils rappellent la salle des fêtes, décrite par Nicolas Renahy comme un lieu « qui structure liens de sociabilité et convivialité à base villageoise » (2005, p.77), avec un investissement associatif cependant souvent bien moindre que celui constaté par le sociologue même si le *salão* accueille toutes les manifestations de la communauté : événements familiaux, repas dominicaux, bals, *churrascos*. Il est toujours muni d'un bar (*boteco*), souvent d'une cuisine, d'une *churrascaria* (espace aménagé pour les grillades de viande indispensables à toute fête), d'une scène surélevée et plus rarement d'une *cancha de bocha* (une piste pour jouer à l'équivalent italien de la pétanque). Les plus vieux y jouent aux cartes, les « clubs de mères » s'y retrouvent pour jouer a u *balaozinho*, mais les jeunes les fréquentent peu en dehors des grandes fêtes ou événements ponctuels dont nous reparlerons dans le chapitre suivant. Un gymnase existe parfois, souvent en mauvais état, mais chaque communauté a en revanche invariablement à sa disposition un terrain de football, plus ou moins formalisé et aménagé.

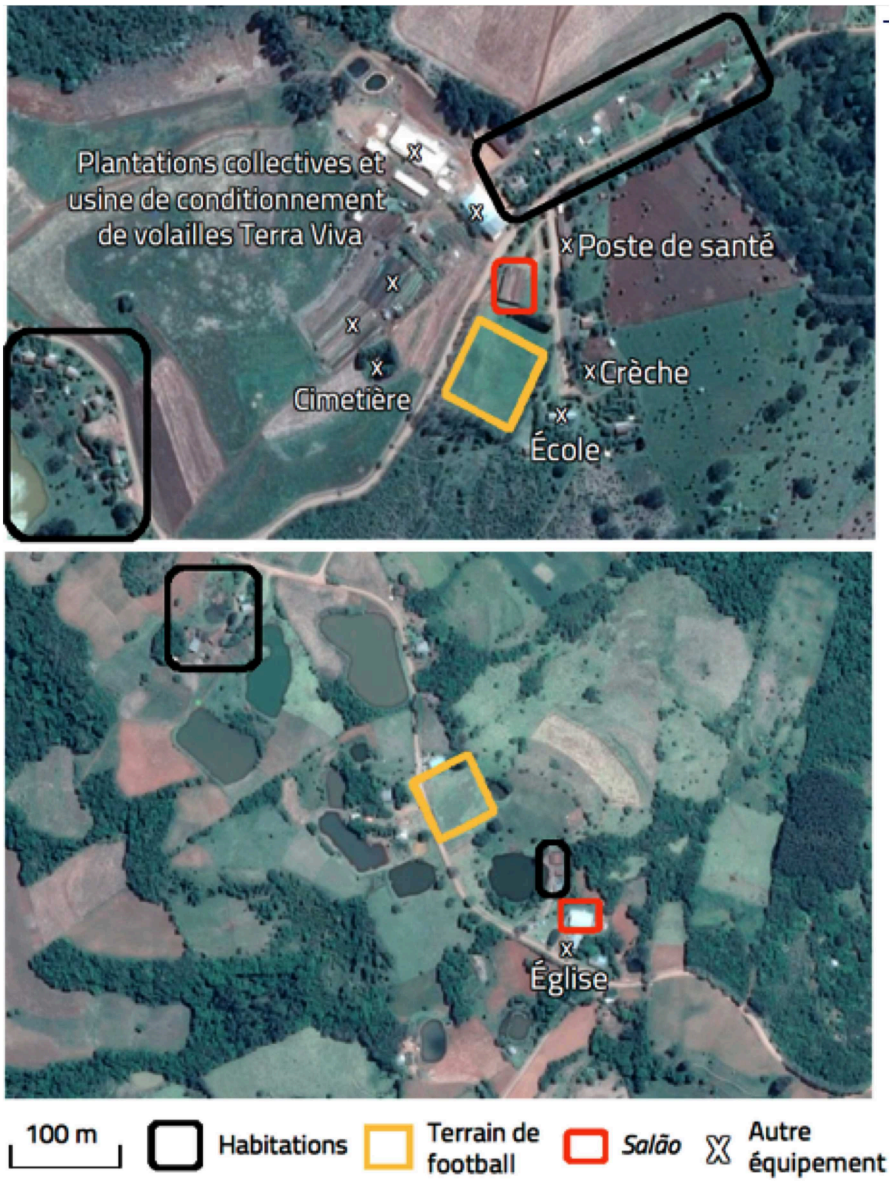


Illustration 30: Vues aériennes du centre de l'*assentamento* Conquista da Fronteira à Dionisio Cerqueira et de la communauté d'Alto Cacador à Barra Bonita. Images du CNES/Astrium 2017, habillage H. Chauveau.

La localisation du *salao* à côté de l'église, de l'école (en fonctionnement ou non) et du terrain de football de la « communauté » (voir Chapitre 4 B 1) marque le centre géographique et le siège matériel de sa vie sociale. Dans la communauté de R. et V., un couple de jeunes de São Miguel do Oeste (entretien n° 122), le *salão* est géré à tour de rôle, chaque famille étant responsable du lieu pour trois mois. Si R. semble d'abord dire que l'ensemble de la communauté est présente de façon hebdomadaire dans le *salão* (« mais la majorité des gens y vont, c'est seulement certaines familles qui n'y vont pas. Les gens vont toujours à la bodega le dimanche ») il précise que seuls les hommes fréquentent le *boteco* du *pavilhão*, et que celui-ci a ses habitués.

Outre le *boteco* du *pavilhão*, il existe également des **bars** (« *gleba, avenda, bodega, armazem*, chacun donne un nom différent » entretien n°50) parfois éloignés de toute autre infrastructure et servant de lieu de rencontre et de petit commerce. Nous en avons eu un exemple avec le Like Bar (voir photo ci-dessous) dont un jeune nous a parlé comme d'un lieu très informel où il ne se rend pas

(entretien n°62). Ces bars ou *bodega*[221] sont rarement fréquentés par les jeunes et n'ont aucune existence formelle, étant souvent tenus de manière aléatoire par des agriculteurs locaux. Leur présence s'estompe également avec le temps comme en témoigne un jeune couple de Cerro Negro : « A: Il y a le petit bar [*barzinho*], mais maintenant c'est très peu fréquenté. Avant ça l'était davantage... même quand on a commencé à sortir ensemble, il y allait lui aussi, mais aujourd'hui il ne s'y passe plus grand chose. » (entretien n°142).



Illustration 31: Le "Likes Bar" dans la communauté de Sagrado à Cerro Negro, microrégion de Lages, octobre 2015. Sur l'affiche on peut lire « O bar dos amigos » (Le bar des amis).

Toutefois, ces équipements « de proximité » sont loin d'être suffisants en nombre et en qualité[222]. Sans prôner la construction d'un théâtre ou d'une salle de concert dans chaque bourg il faut rappeler que « le manque d'équipements de loisir, de sport et de culture peut inhiber le libre cours des aptitudes et des désirs et pour cela, ils [l'auteure parle ici des jeunes des quartiers populaires] sont réellement sans option, l'option c'est la rue elle-même et les jeunes circulent dans un rayon restreint, ségrégués dans leurs quartiers » (Castro, 2001, p.62), ou leur communauté rurale pourrait-on ajouter tant la situation rappelle celle des jeunes ruraux rencontrés au Sud du Brésil. Un jeune actif dans les mouvements des Pastorales autour de São Miguel do Oeste, composés de groupes de base appelés « Grupos de Jovens », apporte ainsi son analyse :

> « Le problème c'est qu'à la campagne il n'y a rien, les Grupos de Jovens en fait aident surtout à trouver des revenus pour se maintenir, ce qui est bien, mais les propositions de ces groupes ne sont pas bonnes bien souvent. Les écoles rurales ferment, et il n'y a plus d'espaces pour occuper ses loisirs, il n'y a plus de conseils communautaires ! Nous avons un problème parce que nous n'arrivons pas à garder les jeunes impliqués dans l'organisation communautaire, à 15 ou 16 ans, ils sont obligés de travailler pour subvenir aux besoins de leur famille, alors entre étudier et travailler qu'est-ce qu'il reste aux jeunes après ? Aller à une station service pour se distraire et occuper son temps de loisir ? […] Les lieux de concert, du type bar rock ne manquent pas spécialement en zone rurale, car

[221] « *Bodega* : terme régional (Rio Grande do Sul) qui désigne un petit établissement commercial situé dans les bourgs des communautés où généralement les gens (principalement les hommes), se réunissent les week-end pour des activités de loisir comme jouer aux cartes, à la *bocha* ou autre […]. Lieu important, comme le terrain de foot ou l'église où se constitue un groupe social rural. » Sulzbacher, A. W. e David, C. De. « O rural na construção de suas alternativas: a Agroindústria Familiar Rural » In: *Encontro de Grupos de Pesquisa. Anais,* Porto Alegre: UFRGS, 2007, p.01-10.

[222] Entretien n°89 avec une jeune membre d'une troupe de théâtre amateur : « G: L'infrastructure où nous avons commencé et où nous sommes jusqu'à aujourd'hui c'est le champ là en bas. H : Mais pour le théâtre par exemple, il y a une salle ? G: Le théâtre, nos répétitions c'est tout ici, ici sur ce terrain, où il y a le terrain de *bocha*. Ou sinon à la maison, parfois on le fait ici, ou chez quelqu'un d'autre, et voilà on marche comme ça. »

il n'y aurait pas de public suffisant. Mais ce qui est nécessaire ce sont des espaces de loisirs et des options différentes des bals classiques. Mais pas non plus comme en ville où aller à un concert ça revient à consommer un produit culturel sans échange entre les personnes. Ce qu'il faut c'est des espaces publics, pour que les jeunes puissent se retrouver ailleurs qu'à la station service à traîner, car les jeunes aujourd'hui souvent n'ont même pas un endroit pour jouer au foot ou regarder des films. » (entretien n°4)

Pour certains acteurs institutionnels de la culture, **l'absence ou la mauvaise qualité de l'infrastructure et des équipements dans les espaces ruraux empêche d'y mener des actions appropriées.** L'équipement « basique » est utilisé pour tout : « On utilise les gymnases des écoles municipales et les *galpões* des communautés. L'infrastructure est basique, c'est le même endroit où ont lieu les réunions de communauté, les bals, les fêtes de la communauté. » (responsable municipal à la culture, São Miguel do Oeste, entretien n°129). La précarité des infrastructures rend aussi difficile la rencontre des publics éloignés, à cause du coût et de la durée des transports : « Les écoles nous rendent visite mais celles de l'*interior* c'est plus compliqué à cause du transport qui coûte cher » (responsable d'un musée municipal, entretien n°39) ; « Pour jouer dans les communautés rurales il faut plus de moyens, pour le transport surtout, même si on aimerait bien c'est compliqué » (comédien, entretien n°40). Cela aboutit souvent pour les *municípios* à la nécessité de sélectionner certaines communautés plutôt que d'autres pour bénéficier d'une offre culturelle[223]. Les agents des Sesc[224] mettent également en avant le manque d'équipements appropriés et la problématique de la distance pour justifier leur moindre action dans les espaces ruraux. Chez les responsables politiques rencontrés (entretiens n°LXXIV, XI, 38, 94), le cercle vicieux enclenché par l'absence de jeunes se répercute nécessairement sur leur manque de motivation à investir dans la création ou l'aménagement d'infrastructures et ils envisagent comme inutile l'action qui n'a pas encore été réalisée pour retenir les jeunes ruraux dans leurs communautés. S'il n'y a plus de jeunes, pourquoi investir pour eux ? L'État, autant à son échelle nationale, fédérale que municipale, est absent des investissements dans les équipements sociaux et culturels dans les petits localités et les communautés rurales, étant donné la vision urbano-centrée déjà décrite. Les gouvernements de Lula puis Dilma Roussef ont été actifs en termes d'installation par exemple de postes de santé, mais peu de variations sont observables en termes d'infrastructures culturelles, même si des incitations ont été mises en place. C'est le cas par exemple à travers les Orcamentos Participativos, système de Budget Participatif, que la communauté administre elle-même à destination de l'infrastructure dont elle a le plus besoin. Avec la rupture démocratique provoquée par l'arrivée de Michel Temer en août 2016, de nombreux droits des communautés rurales et politiques publiques qui leur étaient destinées ont été supprimés, ce qui devrait renforcer le manque d'équipements dans ces espaces en général.

[223] Responsable municipal à la culture, São Miguel do Oeste, entretien n°129 : « On ne peut pas en offrir plus parce qu'on n'a pas le budget suffisant pour amener plus d'activités dans plus de localités. Et aussi pour déplacer un professeur ça a un coût élevé […] C'est administrativement impossible de desservir toutes les communautés […] Celles que l'on dessert c'est Alto Guamirim, une grande communauté, bien organisée dans ce sens là, et celle de Dois Irmãos, qui n'est pas si grande mais c'est la plus distante et c'est celle qui a un *assentamento*. »

[224] Serviço Social do Comércio, institution ayant un vaste programme de diffusion culturelle, voir partie B.2 de ce même chapitre.

2/ Les pratiques culturelles des jeunes à l'épreuve des structures spatiales et du manque d'infrastructures

L'impact de la taille des *municípios* sur le pourcentage de jeunes choisissant de développer une activité culturelle est important, comme cela a pu être soulevé dans l'enquête nationale *Projeto Juventude* : « dans les villes de grande taille 6% des jeunes ont des activités culturelles pour occuper leur temps libre du week-end, dans les villes de petite taille cet indice tombe à 1%. Ces données pointent les effets du manque d'équipements (salles de cinéma ou de théâtre par exemple) et de politiques culturelles, en particulier dans les *municípios* les moins peuplés »[225]. Ainsi, après avoir dressé l'état des lieux des infrastructures, équipements et structures spatiales auxquels les jeunes ruraux des trois territoires choisis ont accès, il faut questionner l'impact de ces éléments sur leurs pratiques effectives. Il s'agit d'abord d'analyser la mobilité culturelle des jeunes : fréquences, distances, natures, modes de transports utilisés dans leurs déplacements de loisir, avant de voir quelles autres stratégies compensatoires ils mettent en place localement.

ң Mobilité culturelle et de loisir

La mobilité est une variable d'ajustement centrale pour les jeunes, afin d'accéder à une offre culturelle et de loisir localisée plus ou moins loin de leur domicile. Mais cette mobilité est difficile à cause de la conjonction d'une série de caractéristiques territoriales déjà développées, qui rendent la motilité (capacité à être mobile) contradictoire et les déplacements incommodes.

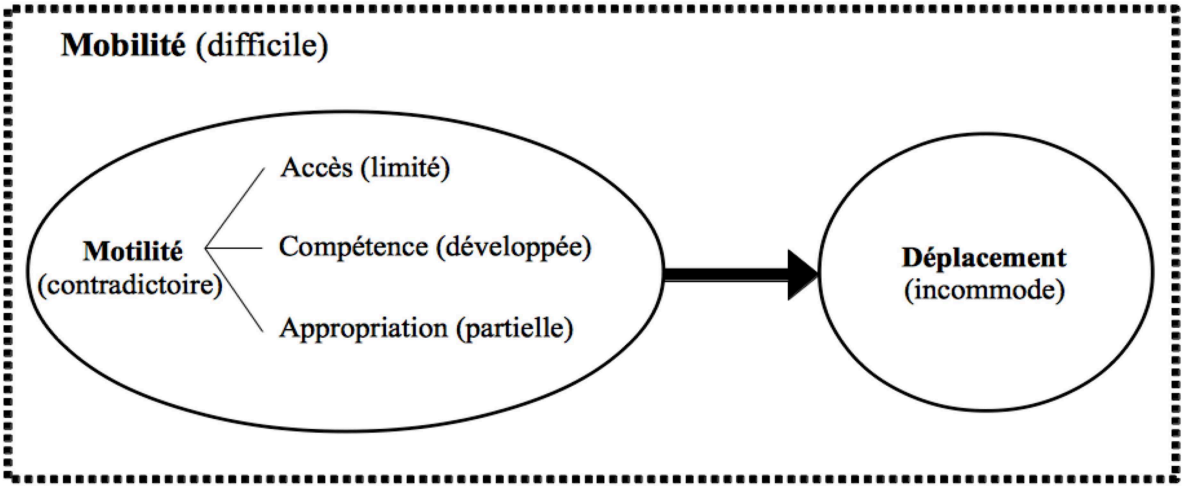


Illustration 32: Reprise du schéma « Conceptualisation schématique de la mobilité » présenté dans « La motilité, une forme de capital permettant d'éviter les irréversibilités socio-spatiales ? », Vincent Kaufmann et Christophe Jemelin (Lausanne, octobre 2004). Les éléments entre parenthèses ont été ajoutés par nos soins afin de qualifier le rapport général à la mobilité des jeunes ruraux sud-brésiliens.

Cependant, et comme souligné dans le schéma ci-dessus, la **motilité** des jeunes ruraux rencontrés bénéficie aussi d'une compétence relativement développée à la mobilité et d'une bonne appropriation globale de la propension à se mouvoir. On considère ainsi la motilité des jeunes

[225] Abramo Helena Wendel, Branco Pedro Paulo Martoni, 2005, p. 188

ruraux comme un capital, une compétence à mobiliser face aux obstacles imposés par le territoire[226]. Ce capital, malgré la « révolution » qu'a représenté la démocratisation de la voiture et de la moto dans les espaces ruraux brésiliens dans les années 2000 (*extensionista* de Santa Cruz do Sul, entretien n°77), est encore mal distribué parmi les jeunes ruraux[227]. Selon Jean-Paul Carrière, le maintien sur un territoire n'est possible que si on peut justement en sortir. Or, des typologies des conditions face à la mobilité montrent qu'il existe, outre les « non vulnérables » et les « vulnérables », une catégorie d' « assignés territoriaux » (Le Breton, 2002 ; Dupuy, 2001) qui sont les ménages qui n'ont pas (ou difficilement) accès à la mobilité pour des raisons financières (empêchant le passage du permis de conduire ou l'achat de véhicules en nombre suffisant), physiques, culturelles (forte difficulté physique ou psychologique à quitter son territoire) ou comportementales (déficit des capacités de mobilité). Comme « prisonniers » de leur espace de vie, le territoire que ces ménages peuvent parcourir est limité, ils sont dépendants de l'offre de proximité et de leur réseau familial et amical proche, ce que Le Breton (2002) qualifie de « mobilité dépendante », et la rationalisation de leurs déplacements est une nécessité, allant parfois jusqu'au choix des seuls déplacements véritablement essentiels (achats, enfants, travail) aux dépens des autres (visites, loisirs). La mobilité vers la ville peut ainsi être conditionnée par la nécessité d'acheter des produits moins chers. Un couple nous expliquait ainsi la stratégie d'économie mise en place, la nécessité de s'organiser davantage lorsque l'on habite en milieu rural, pour eux qui se rendent moins de trois fois par an à la grande ville voisine distante de 80 km[228]. La ville est ainsi fréquentée essentiellement d'un point de vue utilitaire, comme dans le cas de cet étudiant en alternance trois jours par mois à Chapeco, capitale régionale à 300km de chez lui, expliquant « En ville si on y pense bien, on ne profitait de rien, parce que on y allait juste pour étudier et on rentrait. On n'avait pas le temps pour sortir, ces choses là... » (entretien n°143, M, 18 ans, CdL), ou de cette mère de famille qui va à São Miguel do Oeste pour acheter « les choses pour la maison, la nourriture, ces choses qui sont bien moins chères là-bas ».

Dans ce cadre, on observe que le ***jeito***, « système D » brésilien, est très développé en ce qui concerne la mobilité. Nous avons pu en profiter personnellement lors des séjours où nous ne disposions pas de véhicule et dépendions donc, certes des transports en commun, mais surtout de l'amabilité des conducteurs de véhicules divers. Nous avons également pu à l'occasion d'autres séjours, faire profiter à certains jeunes de notre véhicule, afin de les conduire à notre tour. Le *carona* (institution brésilienne entre l'auto-stop et le covoiturage) est ainsi un mode de déplacement essentiel pour les jeunes ruraux, y compris pour des déplacements de loisir, et certains n'hésitent pas à le faire fonctionner : R. est toujours rentré de Chapeco à São Miguel do Oeste par ce moyen avec nous ou d'autres conducteurs, le bus lui coûtant trop cher, et nous avons par exemple partagé un trajet en camion avec L. entre son domicile et la ville de Lages où il se rendait pour un concert (le

[226] Voir Mélanie Gambino et Olivier Desmesure, « Habiter les espaces ruraux : les enjeux des formes de mobilité des jeunes. Regards interdisciplinaires », Norois 2014/4 (n° 233), p. 25-35. et Vincent Kaufmann, Emmanuel Ravalet, Élodie Dupuit (dir.), *Motilité et mobilité : mode d'emploi,* Neuchâtel, Éditions Alphil, coll. « Espaces, mobilités et sociétés », 2015, 256 p.

[227] Pour les différences de socialisation à la mobilité géographique selon le milieu social voir Jamieson, « Migration, place and class : youth in a rural area », *The Sociological Review*, 48-2, 2000

[228] Entretien n°142 : « [À propos du fait de se rendre à Lages] On y va parfois pour faire une course, de choses qu'on ne trouve pas ici... et là bas c'est beaucoup moins cher, les habits mais aussi la nourriture, là bas c'est plus notre budget. Sauf que parfois ça ne compense pas d'aller là-bas, sortir d'ici et dire "ah aujourd'hui je vais faire mes courses là-bas". C'est plus quand on a l'opportunité, quand on doit faire un autre voyage. Parfois on réuni de l'argent et on se dit "je vais réunir suffisamment d'argent pour aller à Lages faire des courses" ».

chauffeur était venu livrer sa famille et retournait justement en direction de la ville). Le *jeito* implique aussi des petits arrangements avec la loi comme la conduite avant 18 ans qui permet de « rouler un peu partout dans la région »[229].

La **dépendance à autrui** dans la mobilité est prégnante en particulier sur les plus longs trajets, car si certains jeunes possèdent une moto, ils sont peu nombreux à avoir une voiture. Dans la tranche d'âge étudiée les garçons semblent cependant assez mobiles en véhicule, et c'est davantage la météo ou la qualité des routes qui remet en question les trajets. En revanche les filles sont souvent plus dépendantes, n'ayant pas leur permis de conduire ou pas de véhicule et étant tributaires de leurs frères, pères ou maris pour se déplacer. Dans ce contexte on comprend que seuls les déplacements les plus nécessaires soient réalisés (travail, santé, études) ou ceux incluant une participation du reste de la famille[230]. Néanmoins, une jeune de São Miguel do Oeste, alors qu'on la questionnait sur la possibilité de se rendre à pied ou à vélo (pratique très peu développée au Brésil) chez ses amis nous expliquait que : « pour aller chez mes amis en l'occurrence c'est loin... c'est à quatre, huit kilomètres. Du coup on essaye de se retrouver le week-end. Sauf quand il y a du travail... on peut aussi, mais là c'est elles qui viennent ou bien moi je vais chez elles H: Mais du coup c'est vos parents qui vous emmènent ? A: ou bien elles viennent en bus scolaire, avec moi après les cours » (entretien n°119). La mobilité pour des pratiques culturelles dépend aussi du groupe d'amis avec lequel elle s'envisage. Un jeune souligne par exemple comment l'absence d'autres jeunes célibataires dans sa communauté l'amène à faire plus de 40 km (dont la moitié de routes de terre) pour rejoindre la grande ville la plus proche : « bon, ici dans la localité non, le seul jeune qu'il y ai et qui ne soit pas encore marié c'est moi ! Du coup je vais à Lages, on se retrouve là bas, avec des gens que je connais » (entretien n°76, M, 22 ans, CdL). L'accès à la « grande ville » est parfois plus facile que celle au bourg, et les jeunes finissent par y concentrer davantage certaines de leurs activités de loisir comme ce jeune qui vit à 60 km de Santa Cruz do Sul et affirme y avoir un accès plus facile qu'au centre du *município* dont il dépend, car en utilisant la voiture de l'entreprise dans laquelle il est en stage, ou le bus « ça me prend que 50 minutes parce que la route est bonne, elle est toute goudronnée, il n'y a que 3km de routes de terre » contre 43 km du centre du *município* mais avec « que de la route de terre, l'accès est horrible, la route n'est pas entretenue », cela impactant fortement sa relation au centre bourg, même si celui-ci propose des activités[231]. Ainsi, toutes les distances ne sont pas perçues ni pratiquées de la même manière.

Les travaux de Mélanie Gambino sur les jeunes ruraux du Périgord et d'Irlande[232] relie des types de mobilité (alternante, sédentaire et de proximité) à trois modes d'habiter, dont nous reparlerons au Chapitre 5.A.1 (voir aussi annexe n°13). Avec Olivier Desmesure, elle analyse en particulier une appropriation décalée de la mobilité par les jeunes ruraux, déconstruisant cette notion « devenue, au fil du temps, une sorte d'injonction paradoxale entre un encouragement social à la mobilité (Le

[229] Entretien n°143, M, 18 ans, CdL : « Je sors pas mal. J'ai ma voiture, je la prends... pour l'instant je n'ai pas mon permis mais ici la police... […] À 15 ans je roulais déjà en coccinelle par ici, alors à 17 ans j'ai acheté cette voiture [...] Du coup je roule partout, dans la région ici. »

[230] Entretien n°27, F, 24 ans, ExO : « [Tu es déjà allé à un concert ?] Oui déjà..., je suis allée à São Miguel do Oeste, à Beltrão, papa est notre chauffeur. Il y a va, il nous emmène […]. Une fois il a emmené deux ou trois jeunes de l'*assentamento* à São Miguel do Oeste pour un concert. »

[231] Entretien n°81 : « Il peut y avoir des activités culturelles, mais c'est plus dans le centre du *município*. C'est que j'habite dans une région du *município* qui bon, qui rend difficile ma relation avec eux, parce que mon accès au centre de mon *município* est pire que l'accès à ici, à Santa Cruz […]. Je ne vais au siège du *município* que dans des relations de travail, de nécessité en rapport avec la communauté, avec le *município*, plutôt que pour m'intégrer avec la jeunesse ».

[232] Voir notamment Mélanie Gambino et Olivier Desmesure, « Habiter les espaces ruraux : les enjeux des formes de mobilité des jeunes. Regards interdisciplinaires », *Norois* 2014/4 (n° 233), p. 25-35.

Breton, 2005) et une vie qui se sédentarise de plus en plus (Chauvel, 1998) ». Deux exemples de discours sur la mobilité de loisir de deux jeunes ruraux sud-brésiliens permettent de comprendre à la fois l'aisance et la relative faiblesse de l'appétence pour la mobilité de loisir parmi les jeunes que nous avons rencontrés :

– Entretien n° 100, M, 29 ans, StC : J. estime aller quatre fois par an à Santa Cruz do Sul, vendre son tabac, mais admet n'avoir connu la grande ville qu'à l'occasion d'une opération médicale « la première fois je n'y suis pas allé seul, parce que je ne savais pas vraiment où c'était. Du coup j'y suis allé avec quelqu'un. Et après on s'est baladé un peu dans la ville pour découvrir ». Il explique ne jamais y être allé ou envisager d'y aller pour une activité culturelle. Sobradinho est une ville assez fréquentée par les jeunes d'Arroio do Tigre, pour sortir voir les amis, dîner, mais c'est le « centre » même du « Tigre » (surnom de la bourgade) qu'ils fréquentent le plus : ce couple habitant à 4km y va au moins une fois par semaine, pour les courses et les sorties.

– Entretien n° 74 : La maman de R. considère que son fils et ses amis « se voient de temps en temps. Ils font du foot tous les week-end dans le centre de Bocaina [*na sede de Bocaina*]. Ici il n'y en a pas. Il y va en moto. Ils sortent pas mal, il y a un bar et un restaurant dans le centre là bas, c'est ce qu'il y a ici pour eux [*é o que tem aqui para eles*], il n'y a pas grand chose mais ils y vont. Leur divertissement c'est dans le centre, ils vont tous là bas, c'est le divertissement qu'ils ont ». R. explique lui que s'il va « au match dans le centre, je vais dans les resto aussi aussi mais moins que les autres gens d'ici car je travaille beaucoup. Beaucoup de jeunes d'ici travaillent dans la ville et vivent ici ou ne rentrent que les week-end. Je sors dans le centre ici, même si c'est pas vraiment la ville », il sort surtout dans la ville pôle de la région à 45 km de chez lui : « Je vais pas mal à Lages pour les soirées, j'aime tous les types de musique. Je vais a une fête, si c'est pas terrible je vais dans une autre et ainsi de suite. »

Globalement, les jeunes rencontrés se déplacent peu pour leurs loisirs. Ils restent dans un périmètre restreint et n'accèdent à une mobilité plus étendue qu'occasionnellement (vacances, visite à la famille éloignée), le **rapport au lointain** est ainsi conditionné par des activités de groupe. La famille en premier lieu, à qui on rend visite, que ce soit pour les vacances à 15km de chez soi (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), dans une ville de la région (entretien n°142, qui explique tout prévoir au centime près pour une visite par an ; n°119) ou une métropole plus lointaine (à São Paulo par exemple, entretien n°53, F, 24 ans, StC). Les visites à la famille sont à la fois vécues comme une contrainte et comme une opportunité bon marché de partir, pour des jeunes qui en ont peu la possibilité, rendant difficile la séparation entre moment de loisir individuel et obligation du maintien des liens familiaux[233]. Les vacances se font parfois avec la communauté : les *Juventudes,* par exemple, récoltent de l'argent pendant l'année pour partir quelques jours à la plage ou dans un parc d'attraction, donnant l'occasion d'apprendre à ses membres à organiser un tel voyage et d'emmener parfois les parents qui n'avaient jamais vu la mer (entretiens n°53, 71 et 100[234]). Les organisations

[233] Entretien n°142. Entretien n°62 : « H: Tu aimerais avoir plus de temps libre ? D: En fait, enfin, j'aimerais pouvoir prendre une semaine à la fin de l'année pour qu'on voyage quelque part. Tout le monde, parfois, en janvier tout le monde est toujours en vacances, mais ici ce n'est pas possible, du coup... H: Pourquoi ce n'est pas possible ? Tu ne peux pas laisser la propriété ? D: C'est que parfois il y a d'autres... il y a toujours pas mal de gens qui arrivent ici en fin d'année, la famille. Et du coup on ne peut pas partir. Parce qu'on a de la visite, ces choses là et du coup... Mais si on avait l'opportunité, on était en train d'organiser avec mon cousin d'aller à Caxias, parce que là bas il a sa soeur et de là bas on pourrait aller à Torres. »

[234] Entretien n°100, M, 29 ans, StC : « Dix ans après être entré dans la Juventude j'ai été "chef de la plage" [*líder da praia*]. C'était toujours une nouvelle excursion. On faisait, on réservait le bus, la maison à Torres, on organisait tous les gens de la Juventude, et on allait à la plage ! [...] Les excursions que j'ai faites ça a été comme ça. Là en bas, avec la Juventude Cristo Rei. On organisait une fête, on invitait les gens. Pour aider, on destinait les recettes pour les dépenses à la plage. [...] Porto Alegre on y va au moment des Olympiades pour inviter les députés, le gouverneur. »

d'agriculteurs ou mouvements syndicaux et sociaux permettent également des voyages dans le cadre rassurant de partage de valeurs et habitudes communes comme en témoignent des jeunes du MST, des EFA, de la FETRAF ou même de l'Epagri :

> Entretien n°27, F, 24 ans, ExO : « J'ai plus voyagé avec le mouvement. Mon premier voyage un peu lointain était à Florianopolis, c'était il y a 10 ans, pour une rencontre des Sem Terrinha [littéralement les « petits sans terre », groupe des enfants du MST]. Après ça je suis allé à Chapeco plusieurs fois, à Brasilia aussi, en général pour des rencontres. […]. Pour que moi je parte d'ici, il faudrait que ce soit avec le mouvement, pour avoir des expériences nouvelles. Tout avec le mouvement. »
>
> Entretien n° 81 : « Avoir un espace et étudier, l'EFA m'a offert cela, et de connaître d'autres endroits du Brésil, j'y suis allé. Cela m'a vraiment marqué en tant que jeune. H : Où es-tu allé ? G : Une fois je suis allé à un congrès, un congrès de l'Unibaf à Brasilia, et j'ai connu quelques, quelques trucs comme ça plus dans la campagne, une région proche d'Orizona dans le Goiás. Et là dernièrement, une autre à Juazeiro dans l'État de Bahia, une rencontre d'agroécologie où je suis allé en lien avec l'EFA. Là bas que j'ai connu ça. Et là ça m'a..., ça m'a enchanté on va dire, j'ai pas mal aimé ça et ça m'a marqué [...] C'est que là bas j'ai rencontré d'autres gens, des gens qui sont dans les campagnes mais dans d'autres conditions, avec d'autres réalités, ça a été très, très bien. »
>
> Entretien n°143, M, 18 ans, CdL : « Parfois quand il y a des voyages du syndicat on va à São Joaquim, Chapeco. L'année dernière je suis allé représenter le Collectif Jeunesse de la Fetraf dans un événement là bas en Argentine [...] [Il raconte que pendant sa journée d'attente à Porto Alegre il a été accueilli dans une permanence du MST, et raconte avec entrain les différents bus qu'il a dû prendre, les heures de transport]. Mais le voyage le plus long que j'ai fait en bus c'était jusqu'à Brasilia, 36 heures de voyage ! […] C'était pour la prise de fonction de Dilma, j'y suis allé avec le PT catarinense qui avait prévu un bus. H: Tu voyages avec le syndicat, le parti, mais en dehors de ça tu pourrais ? CJ: Si ce n'était pas de cette façon ce ne serait pas possible. »
>
> Entretien n°62 : « Je suis allé il y a deux ans dans la région des Missions, dans le Rio Grande do Sul, avec l'Epagri aussi. Sur... on est allé visiter une ferme avec des vaches laitières, des pâturages, ces choses là. On est allé à une exposition de matériel l'année dernière et là, la semaine dernière on est allé à Vacaria visiter... des petits fruits, avec le groupe ici de Cerro Negro. »

Les jeunes ont ainsi peu la possibilité, économique, temporelle et morale, de voyager à titre personnel sans autre but que le divertissement ou la découverte : certains en rêvent (entretien n° 122), mais beaucoup témoignent que ces divers supports leur permettent de connaître des espaces auxquels ils n'auraient pas du tout eu accès individuellement.

Nous n'établirons pas de typologie précise des mobilités des jeunes ruraux comme cela a pu être fait par exemple par Rieutord et Thomasson[235] avec leurs types de mobilité « enracinée », « ancrée » ou « amarrée » car nous intégrerons ces éléments à la typologie des modes d'habiter du Chapitre 5. Cependant, il faut souligner l'importance d'observer la mobilité des jeunes, et ici de trois cas individuels, pour la compréhension de leur rapport aux pratiques culturelles, au territoire et à ses recompositions, et nous reprenons ici leur méthodologie pour élaborer ces schémas. Il convient de rappeler que ces exemples étant issus des jeunes choisis pour le dynamisme de leurs pratiques culturelles, ils présentent une mobilité en moyenne plus élevée et étendue que d'autres jeunes ruraux. Les trois ici sélectionnés présentent eux-mêmes des rapports différents à la mobilité de loisir, comme nous le décrivons ici et le schématisons page suivante :

Pour Carla, la mobilité est très influencée par son travail, où elle se rend quotidiennement avec sa voiture personnelle. En termes de loisir, c'est une mobilité de proximité qui est privilégiée (« on va dans la maison des unes et des autres »), ou, si elle se déplie jusqu'à Santa Cruz do Sul, est conditionnée par la présence du mari ou des amis « dix couples comme ça, qui sommes toujours ensemble ». Les vacances à Torres ou São Paulo se font en famille ou avec la *Juventude*.

Comme Clecio, un certain public est prêt à se déplacer loin pour des événements culturels précis : selon lui, le rodéo de Palmeiras auquel nous avons assisté attire « pas mal de sportifs du littoral,

[235] Rieutord et Thomasson, « Quel sentiment d'appartenance pour les jeunes ruraux ? », 2016, Pour n°228

le littoral vient en masse, ça remplit le parc ! Ils viennent de Blumenau, de Gaspard, d'Ilhota, il vient pas mal de gens de loin comme ça » entretien n°64, M, 19 ans, CdL). C'est aussi le cas de ce jeune qui, passionné de rodéo se rend souvent dans les centre-bourgs de la microrégion et au-delà pour y participer. Il n'est en revanche jamais sorti du Santa-Catarina et ne se rend dans la ville de Lages que pour des questions utilitaires. Pour les petits trajets, il part de chez lui à cheval.

La mobilité de Léo et Luis, duo sertanejo, dépend beaucoup de la géographie des bals et bars musicaux de la région. Ils se déplacent peu pour vendre leur production biologique qui est achetée sur place par les transporteurs, en revanche ils sillonnent les communautés des alentours et les centres-bourgs de la microrégion pour donner leur concerts. Ils se rendent souvent à Lages, notamment l'année dernière pour enregistrer leur album.

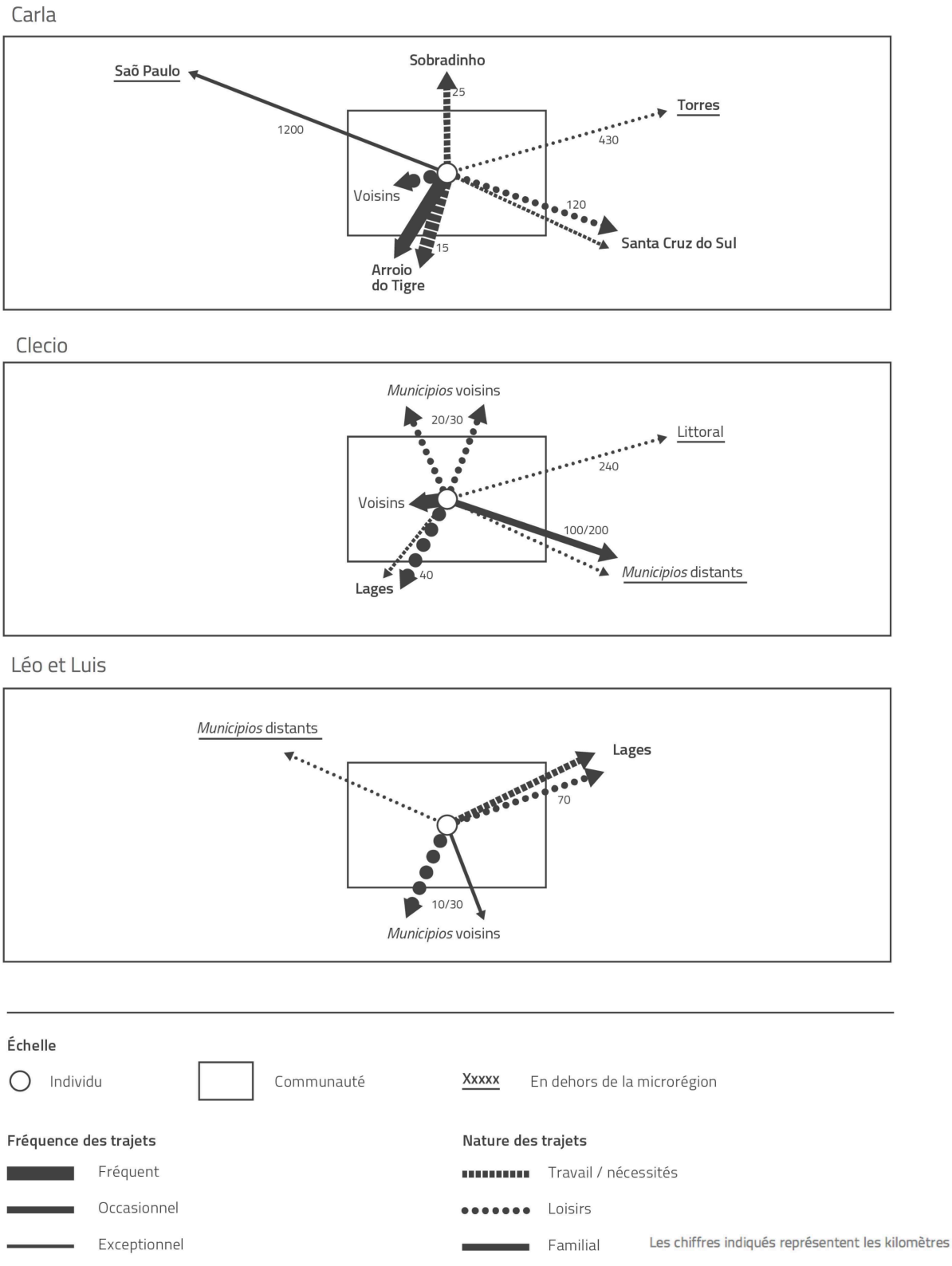


Illustration 33: Schémas individuels de mobilité : les exemples de trois jeunes. Réalisation : H. et N. Chauveau, 2017

ң Implications des structures spatiales sur les pratiques culturelles

> « Principalement, j'ai vu le rôle de la jeunesse qui, qui ne fait que partir, qui n'arrive pas à voir ça comme faisant partie de la vie. Et du coup réellement, ça c'est quelque chose qui pose question. On est bien limités en termes d'infrastructure. Ça aussi ça limite, il n'y a pas... il n'y a pas grand chose à faire. » (jeune garçon de Sinimbu, entretien n°81)

Comment les jeunes composent-ils à la fois avec la faiblesse des infrastructures, les difficultés posées par la structure spatiale et les caractéristiques des équipements culturels ? La mobilité est un élément clef mais elle n'est pas suffisante pour expliquer comment les jeunes inscrivent leurs pratiques sur leurs lieux de vie malgré ce contexte. En effet, les jeunes rencontrés mettent également en place toute une série de stratégies compensatoires afin de développer leurs activités culturelles et les caractéristiques des contextes territoriaux constituent un des éléments d'explication majeur des difficultés d'accès aux pratiques culturelles de loisirs.

On peut d'abord évoquer un « système D » particulièrement développé, pour la mobilité on l'a vu plus haut, mais aussi pour le **développement des réseaux d'interconnaissance permettant l'accès à certaines pratiques culturelles**. C'est ce que certains auteurs nomment le capital d'autochtonie[236] et jugent particulièrement développé chez les jeunes ruraux. Nous avons pu en voir des éléments dans les stratégies d'un jeune duo pour trouver des lieux où se produire en concert (entretien n° 144), d'une jeune fille pour aller au cinéma (entretien n°124) ou dans le discours d'un *extensionista* à propos des changements induits par les contrôles d'alcoolémie sur les routes[237]. Une autre conséquence des structures spatiales et lacunes des infrastructures sur les pratiques culturelles est l'attrait pour les événements, du fait même de leur petit nombre. En effet, le peu d'offre semble provoquer une demande proportionnellement plus forte : moins il y a d'événements, plus ceux-ci sont fréquentés. Nous avons pu constater que l'absence généralisée d'infrastructures culturelles amène aussi les jeunes à ne pas ressentir de manque ou d'injustice, tant « faire autrement » a toujours été la réalité et la normalité du loisir pour eux.

Les jeunes développent aussi ce que l'on pourrait appeler des **infrastructures ou équipements de loisirs informels**. Ils font sans structure et pour certains y parviennent très bien. C'est le cas dans les centres urbains (petites et moyennes villes principalement) où le « *posto de gazolina* » est une institution. En effet, le fait de se retrouver pour « traîner » devant une station service est une activité en soi, par ailleurs largement stigmatisée dans les médias[238]. Certains jeunes que nous avons rencontrés rejettent totalement cette activité (tout en lui reconnaissant son ampleur), d'autant plus que les rencontres se transforment souvent en « compétition de son », interdites par la

[236]« Le capital d'autochtonie est la ressource symbolique, liée au fait d'être né ici, d'y avoir des parents, une lignée, dont peuvent jouir les classes populaires, peu pourvues en capital économique et culturel, pour s'insérer localement dans l'emploi (réputation, savoir-faire spécifique) et dans les activités sociales et culturelles locales (chasse, foot, sapeurs-pompiers). Ce capital est en crise lorsqu'il ne garantit plus l'accès à l'emploi local (du fait des délocalisations ou des formes de recrutement), à l'autonomie (pouvoir se loger, fonder une famille) ni même la reproduction sociale de son groupe. » Yannick Sencébé, *Multi(ples) appartenances en milieu rural*, CNAF, 2011

[237] Entretien n° 77 : « Il y a des bals aussi, où il y a des jeunes aussi, ce sont des bals plus généraux. Ça arrive que les jeunes de la ville y aillent, mais il arrive davantage le contraire, maintenant avec cette question du contrôle qu'on ne peut plus conduire si on a bu de l'alcool ils privilégient les choses sur place, pour ne pas avoir à venir trop en ville, à cause des contrôles policiers. Alors ils restent plus dans les localités, même s'il y a peu de jeunes là bas. »

[238] Voir les articles dans la presse locale :
http://correio.rac.com.br/_conteudo/2013/03/ig_paulista/37264-posto-de-combustiveis-vira-balada-de-funkeiros.html
http://meutatuape.com.br/2015/10/25/point-de-jovens-em-posto-de-gasolina-atrapalha-moradores/

police[239]. D'autres y voient une certaine ségrégation entre jeunes des villes et jeunes ruraux, reproduisant une distinction de conditions sociales dans ces espaces semi-publics[240]. C'est le cas aussi des « praças »[241], où des « compétitions de son » ont aussi lieu[242], ainsi que dans des lieux complètement informels[243]. C'est le cas enfin en « rase campagne » où par exemple un périmètre situé en haut d'une colline et où les jeunes captent les réseaux téléphonique et internet peut devenir un lieu de rassemblement spontané sans que rien n'y soit installé (entretien n°145). Ainsi, les jeunes se retrouvent et « privatisent » (par une mise en scène, en cercle, une attitude défiante envers l'extérieur) des lieux liés à leur mobilité comme les stations service (comme dans le Rural Galway Irlandais observé par Gambino, 2008, p.189), ou les lieux « à l'écart » comme, dans les cas que nous avons observés, les alentours des *salão* ou même des lieux naturels de type cascades ou bords de rivières (voir également Gambino, 2008 à propos de ces lieux « moins exposés » : arrières cours, parkings peu éclairés, ruines).

Ceci renouvelle une spécificité des loisirs ruraux comme le note Olivier David : « Si certaines activités sont moins répandues en milieu rural, elles mobilisent quand même les jeunes sur des temps plutôt longs. Il est possible de relier ce constat au moindre recours des jeunes ruraux aux activités encadrées, notamment sportives et culturelles. Lorsque l'offre d'activités fait défaut, les solutions ludiques et informelles prennent le relais dans le quotidien des jeunes. » (p.87)[244]. Mais cela constitue aussi un signal de la dépendance à la communauté (voir Chapitre 4 B.1), puisque contrairement à de nombreux jeunes ruraux européens, les jeunes enquêtés n'ont pas, pour la plupart, accès à un espace autonome, incarné par exemple par l'« appart » dans les travaux de Nicolas Renahy (2005, p.198) :

> « espace autonome où l'on peut se retrouver entre copains (sur la base d'une proximité générationnelle affective) et convier ses amis, et qui devient un lieu de rencontre privilégié pour ceux de "la bande" [...] sa principale fonction est de permettre l'expression d'un entre-soi qui ne doit pas aux générations plus âgées et permet de se différencier des plus jeunes, des plus riches et des autres "bandes" de l'espace local. [...] La sociabilité festive peut alors s'exprimer de manière plus indépendante, construisant par des pratiques partagées un univers de références commun. »

Les jeunes rencontrés ne peuvent trouver que de façon très marginale et informelle cet espace de liberté et n'ont que très rarement un « chez eux », ni même ne fréquentent entre eux les bars ou *pubs* comme le relève Mélanie Gambino pour les jeunes irlandais et périgourdins (2008, p.181).

Pour pallier au manque d'infrastructures et d'équipements culturels, classique en milieu rural, **l'itinérance** est également développée. Mais contrairement à la France par exemple où cette itinérance peut être celle des structures culturelles[245], elle est dans les communautés que nous avons

[239] Consistant à faire monter des décibels de son équipement musical automobile le plus possible. Entretien n°120, n° 53, F, 24 ans, StC

[240] Entretien n°122 : « H: Et là bas à la station essence c'est mélangé ? Il y a des jeunes ruraux et urbains ? R: Il y en a, mais il n'y en a pas beaucoup de la campagne, il y a cette division encore. Normalement ceux qui y vont c'est plutôt ceux qui sont plus tournés vers la ville, normalement, ceux qui ont une condition un peu meilleure finissent par aller ailleurs, dans d'autres stations essence principalement où c'est plus cher, parfois ils évitent ceux qui sont un peu plus de la campagne, pas parce qu'ils n'avaient pas les moyens, parce que parfois ils les ont, mais il y a un certain préjugé aussi. »

[241] Équivalent catarinense du centre-bourg (entretien n°62).

[242] Entretien n°82, jeune fille de Vera Cruz : « Dans ma ville de 25.000 habitants, la majorité prend sa voiture, avec son "son", va sur la place municipale, s'arrête là pour boire des bières ou n'importe quoi d'alcoolisé. »

[243] Entretien n°64, M, 19 ans, CdL : « Là bas il y a genre, un endroit, c'est genre un endroit de rencontre de "son". Qui est... là ils mettent les voitures avec le "son" [*carro de som*] ; dans un endroit loin de la ville, mais même là bas parfois de la maison on entend. C'est loin de la maison, une quinzaine de kilomètres […] c'est un endroit isolé de la ville, pour ne pas avoir de problèmes, mais là de la maison on peut entendre, tous les samedi soirs on entend. »

[244] David Olivier, « Le temps libre des jeunes ruraux : des pratiques contraintes par l'offre de services et d'activités de loisirs », *Territoire en mouvement,* Revue de géographie et aménagement, 22 | 2014

[245] Voir Claire Delfosse, « La culture à la campagne », Pour 2011/1 (N° 208), p. 43-48.

traversées davantage appropriée directement par les habitants, avec par exemple le système du « *rodizio* » (une sorte de tournée qui permet de se réunir pour que la fête ait lieu chaque semaine dans une communauté différente du secteur). Là où auparavant chaque communauté était suffisamment peuplée et dynamique pour organiser en son sein chaque week-end des tournois de football, des bals, fêtes, banquets, les dates tournent désormais entre plusieurs communautés d'un même secteur afin de maintenir la vie sociale, à la manière des prêtres qui, trop peu nombreux pour couvrir le territoire, prêchent chaque dimanche dans une église différente.

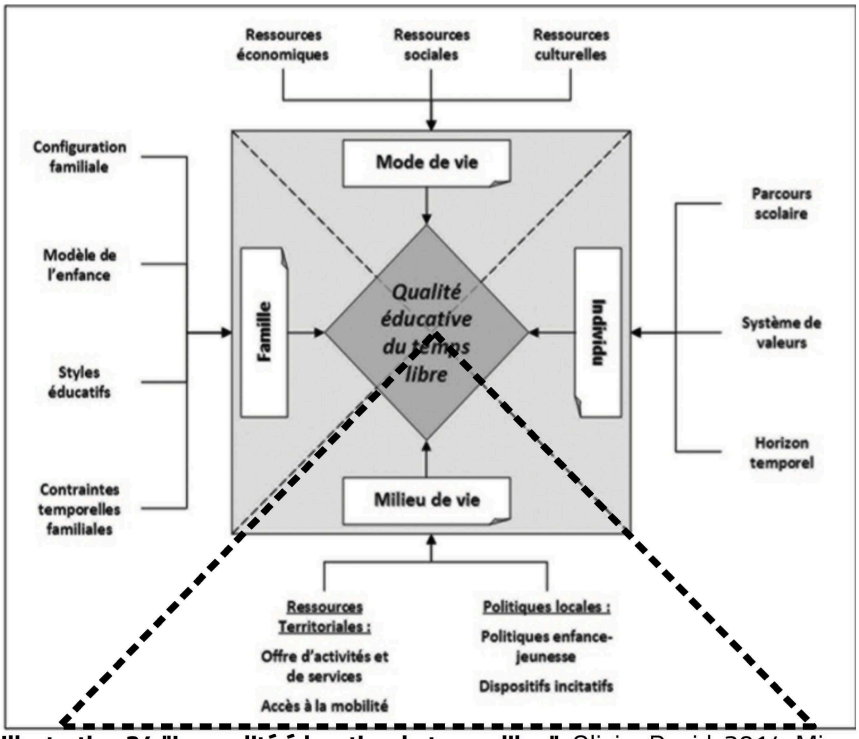


Illustration 34:"La qualité éducative du temps libre", Olivier David, 2014. Mise en évidence de l'élément "Milieu de vie" par nos soins.

Comme proposé par Olivier David dans ses travaux sur le temps libre des jeunes ruraux d'Ille-et-Vilaine (France), « en posant l'espace comme cadre et support de l'action des sociétés, nous cherchons à mettre en lien les pratiques de loisirs des jeunes avec les caractéristiques des territoires dans lesquels ils évoluent »[246]. L'espace est « obligatoirement pris en compte par les acteurs (jeunes, parents, élus locaux, organisateurs d'activités, collectivités...), consciemment ou non, dans la mise en œuvre de leurs actions et de leurs stratégies. » (David, 2014, p.89) et les jeunes ruraux sont d'autant plus « en situation d'injustice face à l'espace qu'aux inégalités d'offre et de disponibilité en ressources s'ajoutent des inégalités de capacité à mobiliser ces ressources » (Sechet, David et al. 2008). Ainsi, si la possibilité d'accéder à une pratique culturelle épanouissante (voir schéma sur le temps libre dans la partie 1), est conditionnée par de nombreux paramètres ; le milieu de vie, et ses caractéristiques, est différenciateur, comme c'est le cas pour la qualité éducative du temps libre présentée dans le schéma d'Olivier David ci-dessus. Dans « milieu de vie » sont compris les ressources territoriales mais également les politiques locales et autres acteurs présents agissant sur le territoire et l'offre qui s'y développe, que nous allons aborder dès à présent.

Le réseau d'infrastructures et d'équipements disponibles, ainsi que la structure spatiale desserrée du rural brésilien influencent significativement les pratiques culturelles et de loisirs des jeunes rencontrés, les obligeant à mobiliser des ressources singulières. D'autres acteurs sont amenés par des motivations diverses à développer leurs activités dans ce contexte et participent aussi de l'évolution des caractéristiques des territoires sur lesquels les jeunes cherchent à s'inscrire.

[246] David, Olivier « Le temps libre des jeunes ruraux : des pratiques contraintes par l'offre de services et d'activités de loisirs », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement*, 22 | 2014

B. Des acteurs déterminants

Comprendre le contexte dans lequel se déroulent les pratiques culturelles des jeunes ruraux dans les trois territoires choisis au Sud du Brésil c'est donc constater le manque et l'inadéquation des infrastructures, ainsi que l'influence des structures spatiales sur les usages créatifs des habitants. Mais outre les jeunes eux-mêmes, ces territoires et ces problématiques incluent d'autres acteurs, qui ont eux-mêmes une influence déterminante sur l'offre locale de pratiques culturelles ou la possibilité d'en développer. Ces acteurs ont tous des intentions plus ou moins déclarées et des intérêts à mener des actions autour des pratiques culturelles des jeunes ruraux. Les jeunes ont un point de vue sur ces acteurs, et ils les mobilisent à leur manière. Ce sont ces éléments que nous allons analyser, d'abord en abordant les politiques publiques, puis en évaluant les actions des mouvements sociaux et du secteur privé, commercial et associatif.

1/ Politiques publiques

> « Les espaces de culture et du loisir doivent se poser en termes de droit, mais parler d'un "droit à la culture" implique de créer des conditions d'accès aux produits, aux informations, aux moyens de production, de diffusion et de valorisation de la culture. On doit donc espérer une politique publique démocratique qui augmente la capacité critique des jeunes avant que la tendance des industries culturelles à homogénéiser ne renforce les ghettos de l'identité. »[247]

On peut déclarer un droit, mais si les conditions de sa réalisation ne sont pas données il ne peut être exercé. Or, les problèmes des politiques et programmes publics observés sont récurrents et tiennent pour la plupart aux dysfonctionnements mêmes du système brésilien : manque d'infrastructures, absence de supports et d'expertise pour mener à bien les projets font partie d'un contexte fortement inhibant. Ensuite, les politiques ou supports qui voient le jour souffrent des défauts d'un système qui ne leur permet pas de développer leur potentialité. Malgré un essor quantitatif et qualitatif dans les années 2000, le secteur public demeure plutôt absent dans les domaines qui nous intéressent, et les événements politiques de 2016 ont eu pour effet un net désengagement de l'État fédéral et des États fédérés (graves crises financières aboutissant au non-paiement des fonctionnaires, au non-règlement de contrats engagés, à une suspension de nombreux programmes en particulier dans les domaines de la jeunesse et de la culture). Nous ferons d'abord un état des lieux des politiques existantes, avant de voir les limites, tant conjoncturelles que systémiques qui empêchent aujourd'hui l'efficience de l'État brésilien sur les problématiques soulevées. L'absence de politique publique est déjà une politique publique.

[247] Brenner Ana Karina, Dayrell Juarez, Carrano Paulo « Cultures du loisir et du temps libre des jeunes brésiliens » dans Abramo Helena Wendel; Branco, Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional,* São Paulo, Instituto Cidadania : Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - p. 177

ң Le contexte des politiques de développement rural, de jeunesse et sur la culture

Notre sujet étant à l'intersection de trois domaines, culture – jeunesse – ruralité, il faut observer d'abord distinctement les politiques menées dans les chacun de ces champs afin de clarifier la démarche, comment ils sont croisés ou non, avant d'analyser des programmes essayant de lier spécifiquement les trois aspects.

• Développement rural

Dans ce pays où un quart du PIB provient du secteur agro-industriel, et où les « centres » ont longtemps vu l' « intérieur » comme un simple grenier, les politiques de développement rural n'ont jamais vraiment traité le monde rural sur d'autres plans qu'agricole, alimentant le manque actuel d'infrastructures, même les plus fondamentales (on ne peut qu'être frappés par le manque d'écoles, de routes ou d'assainissement) car « dans la vision traditionnelle, le développement rural est perçu comme une garantie de l'accroissement de la production agricole, sans tenir compte des conséquences et des impacts de cette croissance pour la conservation de la biodiversité, la souveraineté et la sécurité alimentaire, la préservation des modes de vie et la reproduction de la culture »[248]. Il n'est pas pertinent de retracer ici l'histoire des politiques agraires brésiliennes, mais il faut souligner leur singularité. Celles-ci ont connu plusieurs phases[249] : politique agraire généraliste des années 1970 à 1990, politiques spécifiques pour l'agriculture familiales dans les années 1990 parallèlement à un fort soutien à l'agronégoce, politiques thématiques (jeunesse, écologie) aujourd'hui, mais avec toujours le même horizon : moderniser et considérer l'agriculteur seulement comme un producteur. Les politiques publiques ont accentué, en particulier dans le Sud du pays, territoire « récent », les aspects économiques et productifs, et ont totalement négligé la recomposition des territoires du point de vue culturel. De plus, les observateurs dénoncent une « évidente dichotomie entre politiques à caractère productif et celles destinées à l'assistance sociale » et analysent ce processus de dualisation des politiques destinées à l'agriculture familiale[250]. Les thématiques des politiques liées à l'agriculture familiale et à la souveraineté alimentaire et nutritionnelle ont donné lieu à une production bibliographique particulièrement abondante (voir en particulier Catia Grisa et Sergio Schneider (dir.), *Políticas públicas de desenvolvimento rural no Brasil,* UFRGS, 2015).

Nous nous focaliserons ici uniquement sur les politiques de ces dernières années, et seulement sur celles prenant en compte un développement rural plus large que le développement agricole. Tout d'abord la *Política de Desenvolvimento do Brasil Rural* (PDBR) élaborée par le *Conselho Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável* (CONDRAF), est le résultat de dix années de débats et réflexions participatives ayant culminé en 2008, à Olinda, lors de la *Conferência Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável e Solidário* (CNDRSS). Le document

[248] CONDRAF, *Política de Desenvolvimento do Brasil Rural,* 2010. Le CONDRAF (Conselho Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável) est un organe collégial faisant partie du MDA, un espace de concertation et d'articulation entre différents niveaux du gouvernement et des entités de la société civile dans le domaine du développement rural, de la réforme agraire et de l'agriculture familiale.

[249] Tonneau et Sabourin, *Agriculture Familiale et politiques publiques de développement territorial : le cas du Brésil de Lula*, Confins, 2009

[250] Voir Cazella Ademir Antonio, Capellesso Adinor José, Medeiros Monique, Tecchio Andréia, Sencebé Yannick et Burigo Fabio Luiz, « Políticas publicas de desenvolvimento rural no Brasil: o dilema entre inclusão produtiva e assistência social », *Politica & Sociedade*, Florianopolis, Vol. 15, Ediç o Especial, 2016.

propose de « réorienter le processus de développement des aires rurales du pays, en faisant la promotion d'un changement effectif des priorités des actions historiquement accomplies par l'État fédéral »[251]. Le PDBR a été conçu comme une « ligne de division des eaux » entre une ancienne conception du rural par l'État brésilien exclusivement dans sa dimension agricole et une nouvelle conception politique qui aurait pour but de « dépasser les manques conceptuels ». Il s'articule autour de sept principes directeurs (démocratie, durabilité, inclusion, diversité, souveraineté, égalité, solidarité) et trois attributs fondamentaux du rural : la production (agricole ou non), la relation avec la nature et la reproduction de modes de vie différenciés. Ce dernier point nous intéresse plus particulièrement, présentant le rural comme « un espace de vie, une organisation sociale et de production culturelle pour les personnes qui y résident ou pour d'autres segments sociaux qui recherchent les aménités typiques du rural pour vivre ». Pour atteindre ces objectifs « d'égalité et d'harmonie », le PDBR met en place des dizaines de « directives stratégiques » organisées en quatre thèmes : 1/ potentialisation de la diversité et de la multifonctionnalité des espaces ruraux, 2/ dynamisation économique et durabilité, 3/ qualité de vie avec inclusion sociale et égalité des opportunités, 4/ renforcement de l'État en tant qu'acteur politico-institutionel fort.

Une volonté et une prise de conscience semblent donc présentes au sein même de l'État fédéral vis-à-vis du rural et de la nécessité d'y implanter, par exemple, davantage de programmes de loisirs et de culture. L'axe de l'éducation notamment a été développé, mais sans les autres politiques publiques, la promotion de l'éducation en milieu rural ne bénéficie pas nécessairement au développement des territoires dans leur ensemble[252]. Les politiques d'éducations rurales sont dénoncées pour être « sans continuité et élaborées sur un mode hiérarchisé [suivant] les modèles internationaux et les paradigmes de l'éducation urbaine » (Vansuita, 2007). Ainsi, les jeunes rencontrés se sentent majoritairement délaissés par les pouvoirs publics d'abord en tant que ruraux, affirmant que « le *município* ici ne fait rien », ou que « les autres institutions elles sont très loin de ce débat »[253].

Face aux critiques et pour pallier aux dysfonctionnement de l'État central, il existe une tendance à la décentralisation des politiques publiques de développement rural, en particulier dans le Sud du pays. À travers la gestion du PRONAF par exemple on observe le passage d'un processus de formulation des politiques centralisées (top-down ou exogène) à une intervention plus décentralisée (bottom-up ou endogène)[254]. L'État de Santa Catarina est particulièrement intéressant en la matière, les politiques publiques rurales y étant passées sur les trente dernières années d'une vision macro et d'une perspective descendante à un développement local et durable (notamment avec le programme Microbacias 1 puis Microbacias 2, rebaptisé SC Rural dans sa troisième

[251] CONDRAF, *Política de Desenvolvimento do Brasil Rural,* 2010, p.6

[252] « Il est vrai que les ruraux qui ont accès au savoir ont davantage les conditions pour réfléchir à leurs droits et les revendiquer collectivement. Cependant, l'absence ou l'insuffisance d'autres politiques publiques, de combat contre la pauvreté, la garantie des droits, le développement rural, l'amélioration des conditions d'infrastructures comme l'habitat, les écoles, l'assainissement, les routes, le droit au loisir, à la santé, à l'alimentation donnent encore la sensation que dans ces conditions il "manque tout" et on comprend alors la démotivation des populations à s'engager dans des programmes éducatifs qui demandent un investissement personnel et familial. Pour cela il faut insister sur la nécessité d'application de politiques publiques qui répondent aux demandes réelles des populations rurales. » Vansuita Ana Paula, *Educação de jovens e adultos do campo : um estudo sobre o PRONERA em Santa Catarina*, Florianópolis, agosto de 2007, p. 113

[253] Entretien n°62 : « H: Le *município* fait des choses pour inciter les jeunes à rester en milieu rural ? D: Ah, pas grand chose... le *município* en lui-même ne fait rien, n'incite en rien en fait [...] Le gouvernement de l'État aussi devrait aider en quelque chose parce que... il aide, il fait tellement de chose, et parfois pour l'agriculture, qui est le plus important, il ne fait rien du tout » ; Entretien n° 143, M, 18 ans, CdL : « [Parlant de l'intérêt du syndicat de producteurs] Les autres institutions sont très loin de ce débat, ils n'arrivent même pas à résoudre les problèmes les plus triviaux qu'ils ont. »

[254] « Oeste Catarinense : uma região emblematica para estudo da mudança rural » dans Mior Luiz Carlos, *Agricultores familiares, agroindústrias e redes de desenvolvimento rural*, Chapecó, Unochapecõ, Editora Argos, 2005, p.162

mouture). La centralisation et l'orientation productiviste sont questionnées[255] et des tentatives de décentralisations telles que les SDR, Secretaria de Desenvolvimento Regional[256] ont été mises en place. Cette évolution vers une dimension territoriale des politiques publiques rurales a notamment été analysée dans *Desenvolvimento Territorial Sustentavel no Brasil,* ouvrage coordonné par Paulo Vieira, Ademir Cazella, Claire Cerdan et Jean-Paul Carrière (2010).

Depuis l'impeachment d'août 2016 et la crise politique qui s'en suit, les politiques de développement rural ont été énormément bouleversées. La suppression de l'emblématique MDA et sa transformation en un secrétariat dépendant du MAPA, le ministère historiquement chargé de l' « agronégoce », de l'agriculture d'exportation et des grands propriétaires, a été un symbole fort. Elle a eu des répercutions très concrètes sur la baisse de sa capacité à faire avancer la Réforme Agraire, à redistribuer les richesses vers l'espace rural et à donner plus de droits aux travailleurs ruraux. La définition de l'agriculture familiale par l'État fédéral a elle-même été restreinte par le décret n°9.064, du 31 mai 2017 instaurant le Cadastro da Agricultura Familiar (CAF), mettant en péril l'accès aux politiques publiques pour une large part de la population rurale. Une loi est en discussion permettant le paiement des ouvriers ruraux seulement en nature (hébergement), ce qui est considéré par de nombreux observateurs comme une légalisation du retour à l'esclavage. Les mesures de protection environnementales et des minorités ethniques sont également largement compromises, le lobby « ruralista » souhaitant permettre la vente et l'exploitation du plus de ressources possible. Enfin, la criminalisation des mouvements sociaux ruraux et notamment l'assassinat de plusieurs militants courant 2017, est un signal fort donné en termes d'orientation du rôle de l'État dans les espaces ruraux.

• Politiques de jeunesse rurale

> Les liens sociaux des jeunes sont davantage noués aux relations primaires par défaut d'un État-Providence mais cela ne veut pas dire que les Brésiliens peuvent se passer d'un État-Providence. Il y a là une double tâche : parvenir à une socialisation intégrale des jeunes et bâtir une société démocratique.[257]

Le souci de formuler des politiques publiques pour la jeunesse, est très récent, voire encore dérisoire au Brésil (Novaes, Vannuchi, Ribeiro, 2004. p.19 ; Carneiro, Castro, 2007, p.23). En tant que « sujet de droit et de politiques publiques, le jeune n'a émergé au Brésil que dans les années 1980 »[258] et c'est ensuite surtout à partir du premier gouvernement Lula que sont apparues des mesures significatives comme la création, en 2005, d'un Secrétariat national de la jeunesse qui vise à élaborer des politiques destinées à la jeunesse et a notamment permis l'institutionnalisation du CONJUVE : Conseil national de la jeunesse composé pour deux tiers de représentants de la société civile (diverses entités, organisations et mouvements sociaux ruraux et urbains) et d'un tiers de représentants du gouvernement.

[255] Paulilo Maria Ignez Silveira, Schmidt Wilson, *Agricultura e espaço rural em Santa Catarina,* Editora da UFSC, 2003, p. 11
[256] Vladimir Oganauskas Filho, *Descentralização administrativa do Estado de Santa Catarina: caracterização e resultados (2003-2015)*, Florianopolis, 2016
[257] Correa Sílvio Marcus de Souza, « Brésil : une société des jeunes ? », Conférence à la Chaire Fernand Dumont, INRS – Urbanisation, culture et société, Observatoire Jeunes et Société, novembre 2005
[258] Novaes Regina « As juventudes e a luta por direitos », *Le Monde Diplomatique,* édition Brésilienne n°64, dossier Juventude e politica, novembre 2012, p. 10 à 18

L'évocation de cette mise en place permet d'aborder un aspect central et singulièrement brésilien des politiques publiques des années 2000-2010 : leur co-construction avec les mouvements sociaux et le lien direct de l'obtention de certaines mesures avec la mobilisation de la société civile. Cet aspect est présent également dans d'autres domaines : agroécologie[259], souveraineté alimentaire o u encore agriculture familiale[260]. Ainsi, dans ce cas des politiques de jeunesse « ces initiatives apparaissent dans un contexte d'intenses débats promu par les entités représentatives de la jeunesse urbaine et rurale, autour de questions relatives au rôle des jeunes dans la société, ainsi qu'à leurs droits et revendications »[261], s'inscrivant ainsi dans un processus social plus large de construction et de reconnaissance d'un nouvel acteur social.

En termes de jeunesse rurale, ce processus a abouti à des actions mises en place ces dernières années au niveau fédéral : création d'un groupement social Jeunes Ruraux, action conjointe du gouvernement et des organisations syndicales (le gouvernement transfère les ressources à la CONTAG[262] qui met en œuvre le programme via ses commissions au niveau des États), programme complémentaire à la réforme agraire intitulé « Nossa Primeira Terra »[263] et une ligne d'investissement du PRONAF pour les jeunes « Pronaf-Jovem »[264] qui visent à générer des revenus, stimuler l'installation des jeunes dans une exploitation agricole et réduire l'exode rural. Ces mesures souffrent toutes de lourdeurs bureaucratiques où les critères de sélection sont souvent critiqués par les organisations représentant les travailleurs ruraux. Ainsi « Nossa Primeira Terra » a été rebaptisé « notre première dette » par les jeunes du MST. Ces programmes passent souvent par l'intermédiaire des organes d'*extensão rural* (voir glossaire), Epagri (dans le Santa-Catarina) et Emater (dans le Rio Grande do Sul), qui sont techniquement des entreprises auxquelles sont déléguées des missions publiques, mais considérées par les agriculteurs comme étant la présence de l'État auprès d'eux.

L'Epagri et l'Emater sont effectivement présents auprès des jeunes, les forment, appuient et financent parfois leurs projets, comme pour G. (entretien n°81) qui a reçu des conseils (pour l'application de la subvention et la viabilisation légale) et 60.000R$ pour son projet d'agroindustrie (par le *Fundo Estadual de Apoio ao Desenvolvimento dos Pequenos Estabelecimentos Rurais - FEAPER*, accessible exclusivement avec l'aide de l'Emater). Les *extensionistas* sont la personne référente la mieux identifiée par les jeunes, non seulement pour parler de questions productives mais aussi pour ce qui touche à la vie personnelle et familiale en milieu rural. La formation en alternance « *Jovem empreendedor rural* » de l'Epagri du Santa-Catarina a aidé plusieurs jeunes que nous avons pu rencontrer. Ils en retirent une expérience très positive, notamment d'un point de vue humain (mais nous avons pris contact avec eux justement via l'Epagri, ce qui a pu biaiser leur discours). L'influence sur leurs parcours personnels peut être décisive comme en témoignent

[259] Voir notre chapitre co-écrit avec Ademir Cazella, Abdon Schmitt Filho, Oscar Rover, Jairo Antonio Bosa, Natal João Magnanti, « Perspectives critiques de l'Agroécologie au Brésil » dans l'ouvrage à paraître en 2017 sous la direction de Bernard Charlery, Fabienne Cavaillé et Micha l Pouzenc aux PUM, La Renaissance rurale d'un siècle à l'autre ?
[260] Voir les travaux de Sergio Schneider, Claire Cerdan ou Ademir Cazella à ce propos.
[261] Carneiro Maria José Teixeira, « Des politiques publiques pour la jeunesse rurale au Brésil », *Grain de Sel*, n°38, 2007
[262] Commission nationale des jeunes de la confédération nationale des travailleurs agricoles
[263] « Notre première terre » apporte un financement pour l'acquisition de terres. Il est partie prenante d'un programme national de crédit foncier. Le public cible est constitué de fils d'agriculteurs ou d'étudiants des écoles d'agriculture ou maisons familiales rurales âgés de 18 à 24 ans qui doivent eux-mêmes être organisés en association pour avoir accès au crédit. L'échéance de remboursement est de 17 ans avec des intérêts de 3 à 6%, selon le montant du prêt.
[264] Ligne de financement pour le développement d'activités agricoles ou d'investissements à la campagne. Elle est orientée vers les jeunes entre 16 et 24 ans qui suivent une école technique agricole ou qui ont un minimum de 100 heures de cours technique ou de stage. La limite de financement est de 6 000 Reais (2 200 euros), avec des intérêts de 1% par an.

plusieurs d'entre eux, parlant d'une ouverture d'esprit, de rencontres, de formation de « liderança »[265] et de renforcement de leur volonté d'être ruraux et de s'investir dans leur territoire (entretien n°64, M, 19 ans, CdL) :

> « CA: On n'a pas beaucoup, mais on réussit à survivre, c'est pour ça que j'ai décidé d'investir dans ma propriété, justement aussi à travers le cours. Être rural, après que j'ai commencé ce cours ça s'est renforcé H: Tu as aimé ce cours de l'Epagri ? CA: Oui, j'ai beaucoup aimé ce cours, et même avant ce cours je ne voyais pas tellement de bénéfices, pas tellement de futur à la ferme, mais après que j'ai commencé ce cours j'ai commencé à avoir de nouvelles idées. Là bas ce sont éclaircis d'autres facteurs c'est ça qui a pas mal aidé [...] Là bas on a beaucoup appris, tout ce qu'on a appris avec les professeurs et aussi avec les autres collègues des autres régions. »

Ce cours, avec des financements notamment de la Banque Mondiale et de l'État catarinense, se déroule dans treize centres de formation de la région autour de quatre axes : environnement, partie « sociale », revenus et gestion. Les cours techniques sont adaptés aux profils productifs de chaque région et ils alternent avec des temps sur la propriété familiale. À la fin, les jeunes doivent présenter un « projeto de vida » pour lequel une partie recevra des fonds. Ces projets relèvent généralement de l'aménagement ou de l'investissement dans la ferme pour la production, la conversion ou plus rarement des activités de tourisme rural ou de transformation de la production (entretien n°37). Si la philosophie générale et les modes d'action des Epagri sont souvent critiqués (nous y reviendrons dans la partie sur les limites des politiques publiques), leur force médiatique est indiscutable, ce que nous avons pu constater lors de deux événements publics auxquels nous avons pu assister courant 2014-2015 dans l'État de Santa-Catarina (voir encadré n°4 page suivante).

Mises à part celles développées en direction des jeunes de l'agriculture familiale, les politiques publiques de jeunesse sont absentes de l'espace rural au Brésil et elles sont difficiles d'accès pour les jeunes ruraux car concentrées dans les métropoles (Macedo, 2007). Les politiques adressées directement et réellement accessibles aux jeunes ruraux sont souvent centrées sur le travail et en particulier l'agriculture, ne reconnaissant pas suffisamment un « droit de rester en milieu rural », incluant l'accès à la terre, au crédit, mais aussi à la culture et aux loisirs, des conditions qui « permettent vraiment de choisir entre rester ou partir »[266]. Ces éléments sont abordés dans l'ouvrage *Juventude rural e políticas públicas no Brasil,* coordonné par Marilda Aparecida de Menezes, Valmir Luiz Stropasolas et Sergio Botton Barcellos (2014), reprenant une des principales orientations qui avaient présidé à la création du Secretaria Nacional de Juventude (SNJ) en 2005, à savoir reconnaître les jeunes comme sujets de droits et de politiques publiques.

[265] Entretiens n° 76 n°62, n°122 : « abriu um leque » « abriu a mente » « foi muito aprendizagem »
[266] Intervention de Severine Carmem Macedo Dans Carneiro et Castro, 2007, p. 95

Seminario Epagri Sucessao familiar e politicas publicas – Chapeco – Décembre 2014

L'événement à destination des jeunes du cours de *Liderança, gestao e empreededorismo dos jovens rurais*, débute par une sorte de *mistica* réalisée par des jeunes du cours («Dieu a créé l'agriculteur pour transformer la nature en aliment» puis mise en scène du départ d'un jeune vers la ville symbolisée avec le bruit, la pollution et la solitude. Il rentre ensuite chez ses parents à la campagne sur la musique «quelle belle vie sur le chemin de ma campagne [meu sertao]» et quelqu'un distribuant des brochures SC Rural). Un extensionista rappelle ensuite les liens entre le travail de l'EPAGRI et les jeunes depuis les Clubes 4S et le fort enjeu du maintien de la vie en rural. Chant des hymnes brésilien et catarinense. S'en suivent plusieurs interventions d' «experts» de la jeunesse rurale, dont moi-même, invitée quelques jours auparavant à m'y exprimer pour une comparaison avec la ruralité française, et un élu de SDR déclarant sous les applaudissements des jeunes présents «La meilleure politique publique c'est de l'argent dans la poche des jeunes, c'est son indépendance financière».

1º Encontro Estadual de Jovens Empreendedores do Meio Rural Catarinense, Centroserra Convention Center, Lages – août 2015

Réunissant plus d'un millier de jeunes de l'ensemble de l'État de Santa Catarina, ayant a priori tous participé au cours «Liderança, Gestão e Empreendedorismo»*, il s'agit de la première rencontre de ce type et elle a lieu dans l'équivalent du Centre des Congrès de Lages. La presse est présente et les bus de jeunes sont arrivés tôt le matin. La mise en scène est forte en sons, en lumières et en solennités. Les discours d'introduction (notamment du maire de Lages et du Gouverneur de l'État) disent la force agricole de l'État en termes productifs et en mettant en avant le rôle des agriculteurs «entrepreneurs des milieux ruraux» dans la cohésion de la société. L'accent est mis très fortement et à plusieurs reprises sur les valeurs (notamment «communautaires») intrinsèques aux colons et le peu d'efficacité des «lois bureaucratiques» pour sauver les ruraux : «L'entrepreneur est un leader, un missionnaire, un travailleur, c'est notre patrimoine local, ses valeurs sont le travail et la famille, nous avons un engagement avec le passé» (discours du gouverneur Colombo, rappelant les origines «paysannes» de sa famille latifundiaire) ; «vous êtes candidats [estao se candidatando] pour être les agriculteurs qui gagnent! On ne va plus être agriculteur par hasard, allons au delà de la victimisation/habitude de se plaindre [coitadismo] du petit agriculteur!» (discours du secrétaire catarinense à l'agriculture).



La journée est émaillée de « présentations culturelles » (groupes professionnels gauchos, serranos, jeunes ruraux amateurs dont le duo sertanejo auprès de qui nous ferons des entretiens et une chorale de jeunes d'Itajai et Joinville avec des t-shirt #sourural) et surtout de récits d'expérience de huit jeunes, choisis pour être «ceux dont la vie a le plus changé après le cours », avec à chaque fois une mise en scène élaborée (commençant toujours par une référence à la famille) pour montrer la fierté d'être rural, ce que le cours a permis en termes d'investissement sur la propriété et en changement de l'auto-considération : «ce cours a accentué mon leadership [ampliou minha liderança] dans la société», «ce cours est important pour échanger des expériences», «je suis très heureux et très heureux de pouvoir faire ce que j'aime», «avant j'avais honte de dire que je suis d'origine polonaise [polako], aujourd'hui je suis moins timide», «c'est une bénédiction d'être agriculteur», «les machines ont permis d'avoir plus de temps pour sociabilité et loisirs, c'est super !».

De nombreux paniers de produits serranos sont remis : au représentant local de la Banque Mondiale, aux *extensionistas*, à la jeune venue du plus loin pour la rencontre, aux jeunes témoignant, à un couple de parents en hommage à tous les parents (ovation). Interrogeant une organisatrice par la suite, elle nous explique que l'idée de cette journée vient « du bureau central à Florianopolis », pour « donner de la visibilité à ce qu'on fait ». Ils ont choisi Lages pour « sa centralité dans l'État » (qui est très en réalité très relative...).

* Nous avons quelques mois plus tard recueilli le témoignage de C. (entretien n°143) qui avait aussi participé à cette journée, bien que n'ayant jamais participé à un de leur cours, il explique : « Ils n'avaient rien d'organisé, ils sont allé au syndicat demander à nos jeunes. Ils n'ont rien [...], quand ils ont besoin de quelque chose ils viennent nous chercher [...], Ils ont fait un bus ici depuis Anita. Et après plein de gens disent "plus de deux mille jeunes entrepreneurs ruraux de l'Epagri ont participé à l'événement". Mais s'ils y en avait cinq cent là bas qui venaient vraiment de l'Epagri c'était déjà beaucoup... »

Texte 4: Extraits de notes de terrain lors d'événements organisés par l'Epagri à destination des jeunes ruraux

Une émergence politique et intellectuelle des thématiques culturelles au sein des politiques de jeunesse avait ainsi pris de l'ampleur avant 2016, perçue par les universitaires comme par la société civile[267]. Si l'importance des évolutions apportées par les gouvernements du Parti des Travailleurs en termes de développement rural et de politiques de jeunesse est parfois discutée, l'envergure des changements dans les politiques culturelles est en revanche incontestable.

[267] Carneiro Maria José Teixeira, « Des politiques publiques pour la jeunesse rurale au Brésil » dans la revue Grain de Sel, n°38 Mars – Mai 2007 pp 23-24 ; Documento final do Projet Juventude – Documento de Conclusão – Instituto Cidadania – 2004 - 2.1.5 – Cultura e participação

• Les politiques culturelles au Brésil

La culture au Brésil est en termes de PIB un des secteurs qui reçoit le moins d'investissements, tant de la part du public que du privé. Yakoff Sarkovas, figure brésilienne du mécénat d'art, note le fossé paradoxal entre la richesse de la diversité culturelle du pays et l'extrême carence en ressources du marché culturel brésilien, il suggère l'élaboration d'une politique culturelle plus efficace, effective et participative : « le rôle de l'État doit être d'opérer comme financeur direct de tout ce qui est important culturellement pour la société, hors ce n'est pas le cas traditionnellement au Brésil »[268]. La culture est, en général, difficilement considérée comme facteur de développement, de cohésion sociale ou de distinction des territoires. En termes de politiques publiques pour la culture au Brésil, Antonio Albino Rubim identifie « trois tristes traditions » : l'absence, l'autoritarisme et l'instabilité[269]. Les auteurs brésiliens évoquent souvent les « modèles européens de politique culturelle » distinguant anglo-saxons (où l'intervention publique directe est moins fréquente que l'aide publique par financement indirect d'indépendants qui agissent eux directement) et français (où la tradition est que les dépenses culturelles soient de la responsabilité de l'État). Le « modèle brésilien » en termes de politiques culturelles relève davantage de l'appui indirect par subventionnement : les *editais* (appels à projets avec demande de subvention) sont le principal mode de distribution de ressources par le Ministère de la Culture pour appuyer, via la sélection, des projets et initiatives culturelles venant du privé ou de la société civile.

Historiquement, l'orientation du gouvernement brésilien en termes de politique culturelle est celle d'une incitation au financement privé[270] : en 1986 la première loi d'incitation fiscale, loi Sarney, pour la culture apparaît. Elle reçoit de nombreuses critiques quant à des problèmes d'application et de clarté et elle est abolie en 1990. Les *municípios* créent alors pour certains leurs propres lois incitatives, creusant le fossé entre « centres » et « intérieurs ». En 1991, la Loi Rouanet favorisant le mécénat est mise en place[271]. Dans la décennie 1990 sont aussi créés le Fundo Nacional de Cultura (FNC) et Fundo de Investimento Cultural e Artístico (FICART) qui constituent encore aujourd'hui les principaux mécanismes d'appui indirect aux activités culturelles. Depuis 2003, le Brésil des politiques culturelles a connu l' « ère Gilberto Gil / Juca Ferreira », du nom de ces deux hommes ayant été successivement à la tête du Ministère de la Culture dans le gouvernement Lula, la nomination du premier ayant marqué une volonté particulièrement forte de rénovation[272]. Dans son article « La transformation du paysage culturel brésilien », le sociologue

[268] Sarkovas Yakoff. *Palestra: Estratégias de financiamento Privado*. UNESCO: Encontros Temáticos, 2002.
[269] Rubim Antonio, « Politiques culturelles du gouvernement Lula/Gil: défis et affrontements » *Intercom* – Revue Brésilienne des Sciences de la Communication, v. 31, jan.-jun. 2008, p. 183 – 203, p. 183
[270] Campo Fioretti Elena, *Políticas públicas para a cultura como fator de desenvolvimento econômico e social no estado de Roraima,* Porto Alegre, 2009, dissertação de Post-Graduação em economia da UFRGS – page 77
[271] Toujours centrale aujourd'hui dans le financement de la culture, elle fonctionne sur un système d'avantages fiscaux pour les entreprises ou particuliers investissant dans des programmes ou infrastructures culturelles. Mais cette loi reste très imparfaite et insuffisante à bien des égards. Ana Carla Reis, tout en notant les qualités telles que la consolidation de la vision entrepreneuriale des créateurs et producteurs culturels, les agissements plus actifs de la part du secteur privé et l'augmentation du nombre de projets menés, dénonce les défauts de cette démarche : pas de prise de risque par les investisseurs, absence de critères pour les projets passibles de remises fiscales et donc absence d'orientation vers les publics qui devraient êtres prioritaires, confusion entre processus et résultat, fins et moyens, absence d'accompagnement des ressources versées (voir Reis, Ana Carla Fonseca. *Economia da cultura e desenvolvimento sustentável: O caleidoscópio da cultura*. Barueri: Manole, 2007)
[272] Entretien n°LVI : « quand Lula a été élu en 2002, ce fut de fait une révolution au Brésil, nous vivions cela, un gouvernement populaire, un gouvernement de gauche même s'il avait dû faire quelques compromis conservateurs, c'est un gouvernement de changement. Le Ministère de la Culture tel qu'il se discutait à l'époque, on pensait qu'il irait au PT, qui est un parti qui a toujours discuté de la culture. Mais le président a surpris tout le monde en mettant un artiste au Ministère, qui a un historique de militant au PV (Partido Verde), Gilberto Gil. Ce fut un des choix les plus sages du président d'alors. Gilberto Gil est arrivé et a mis un coup de

brésilien Laymert Garcia dos Santos parle d'une « métamorphose des politiques culturelles brésiliennes ». L'un des éléments clefs de la stratégie de Gilberto Gil a été le lancement d'une vaste consultation nationale sur ce que les Brésiliens entendaient par « culture brésilienne » et la façon dont la politique publique pouvait construire les interactions entre culture et société. L'une des initiatives les plus reconnues des politiques mises en place par la suite est les Pontos de Cultura, que nous présentons dans la partie suivante.

Par ailleurs, concrétisé par une loi en 2010, le projet phare du Ministère de la Culture de ces dernières décennies est le PNC, Plan National de la Culture : « un ensemble de principes, objectifs, stratégies et mesures qui doivent orienter le pouvoir public dans la formulation des politiques culturelles. Son objectif est d'orienter le développement de programmes, projets et actions culturelles qui garantissent la valorisation, la reconnaissance, la promotion et la préservation de la diversité culturelle existant au Brésil »[273]. Il fut élaboré avec une volonté participative[274] (voir schéma chronologique des étapes ci-dessous) et aboutit à des dizaines de mesures avec des résultats à plus ou moins long terme, des déclinaisons locales et un budget annualisé. Le document qui rend publiques les conclusions de ce travail insiste sur la « consolidation de la citoyenneté culturelle », et la culture comme « axe de développement qui permet aux Brésiliens d'avancer, en mêlant justice sociale, égalité des chances, conscience environnementale et coexistence dans la diversité. »[275] Parmi les mesures annoncées, l'une impose que « 100% des plans présentés au CNPC soient orientés en partie vers les enfants et la jeunesse », mais aucune mesure ne fait mention du milieu rural.

La récolte et le recoupement de nombreuses informations, ainsi que le maintien du lien avec certains de nos interlocuteurs du monde de la culture depuis l'impeachment d'aout 2016, nous permettent d'affirmer que les politiques culturelles font partie de celles qui ont été les plus déstabilisées par la crise politique (avec les politiques de préservation de l'environnement et de protection et redistribution sociale[276]). Dès son arrivée au pouvoir, Michel Temer (vice-président ayant organisé la destitution de Dilma Roussef) a supprimé le Ministère de la Culture. Suite à la pression populaire, le ministère a rouvert ses portes avec à sa tête le diplomate Marcelo Calero, jugé totalement extérieur au monde culturel. De nombreuses démissions et une absence globale d'activité ont caractérisé son mandat. Son acte le plus fort fut sa démission, qu'il a justifié dans une lettre officielle par le refus de pratiquer des « irrégularités »[277]. C'est le député Roberto Freire qui lui succède en novembre 2016 avec une gestion considérée comme « inexpressive » et une baisse du budget de la culture de 44%[278]. Il doit démissionner six mois plus tard suite au scandale de corruption atteignant une grande partie du gouvernement actuel. C'est actuellement le cinéaste João Batista de Andrade qui a été nommé « ministre par intérim ». En une année ce sont donc succédés trois ministres et on assiste à un démontage, une paralysie ou un abandon des programmes de participation de la société civile qui avaient été mis en place par les gouvernements du Parti des

pied dans la fourmilière : "Ecoutez, le Ministère de la Culture n'appartient plus à un parti, il n'y aura aucune prédominance", et là ont donc cohabité la base politique du gouvernement fédéral : PT, PC do B, et PV principalement. »

[273] Ministério da Cultura. *As metas do Plano Nacional de Cultura*, apresentação de Ana de Hollanda e Sérgio Mamberti, São Paulo, Instituto Via Pública; Brasília: MinC, 2012. 216 p. - page 140

[274] Une volonté dont l'effectivité sur le terrain est contestée, par exemple par une muséographe qui a participé à des débats dans le Santa-Catarina nous a parlé de « *forum tartufesque* », intervenu bien trop tardivement par rapport aux débat nationaux (entretien n°L)

[275] Ministério da Cultura. *As metas do Plano Nacional de Cultura,* apresentação de Ana de Hollanda e Sérgio Mamberti, São Paulo, Instituto Via Pública; Brasília: MinC, 2012. 216 p. - page 10

[276] Voir notamment à ce propos le documentaire de Zingaro et Bonnassieux, *Brésil, le grand bond en arrière*, 2016

[277] Voir la lettre officielle : http://www.cultura.gov.br/noticias-destaques/-/asset_publisher/OiKX3xlR9iTn/content/carta-de-demissão-do-ministro-marcelo-calero/10883

[278] Source vérifiée : http://www.revistaforum.com.br/2016/11/11/com-pec-recursos-da-cultura-terão-corte-de-90

Travailleurs. Avec les coupes budgétaires, certains programmes déjà engagés continuent mais les demandes sont suspendues. Pour une muséographe rencontrée dans l'Oeste Catarinense en 2012 (entretien téléphonique en juin 2017) :

> « On était dans un processus de consolidation des politiques de l'État pour la culture, un fait inédit dans l'histoire du Brésil. Nous n'étions jamais arrivés aussi près d'avoir une politique culturelle forte, capable d'arriver dans les lieux les plus distants, dans les régions rurales, les communautés... Il y avait des actions positives / affirmées pour les communautés noires, pour les femmes artistes, les jeunes, beaucoup d'actions de valorisation des savoirs traditionnels... il y avait une volonté/enthousiasme [*ânimo*] dans le secteur culturel avec la possibilité, pour la première fois, pour les faiseurs de culture de vivre de leur art, de leur savoir, de leur pratique culturelle. Il y avait une confiance pour l'ouverture à la participation des gens dans les instances de décision, pour la transparence dans l'accès aux ressources, pour la variété des appels à projets dans les différents domaines... Tout ça est à l'arrêt, paralysé, sans perspectives. On revient violemment en arrière et le secteur culturel est celui qui a le plus perdu d'espace, de ressources, d'espoirs »

Outre l'État et son instabilité actuelle, les ***municípios*** sont aussi des acteurs importants de l'offre culturelle sur les territoires. L'IBGE a inventorié les organes publics qui y sont en charge de la gestion de la culture afin d'évaluer la gestion publique municipale de la culture et comment celle-ci est située dans les administrations locales. Le recensement de la présence et de la nature de l'administration en charge de la culture dans les *municípios* (existence de conseil municipal de la culture, mécanismes d'articulation entre administration publique et société civile pour la construction de ces projets) révèle que la fonction culturelle est en immense partie (dans 70,9% des *municípios*) exercée par des secrétariats municipaux conjointement avec d'autres politiques (principalement l'éducation, le tourisme et le sport). Seuls 9,4% des *municípios* ont un secrétariat exclusivement dédié à la culture et 1,9% ont un organe d'administration indirecte dédié à ce domaine, indiquant le peu de reconnaissance attribuée au rôle de la culture et la précarité de son traitement même si la situation s'est améliorée (le pourcentage de secrétariats municipaux exclusifs a plus que doublé entre 2006 et 2009)[279]. En termes de gestion du patrimoine, le panorama est un peu plus positif, un tiers des *municípios* avaient en 2009 une législation de protection du patrimoine (28% pour le patrimoine matériel et 7% pour l'immatériel, avec une croissance respective de 63% et 188% entre 2006 et 2009). Les Conseils Municipaux des Politiques Culturelles (CMPC), qui sont une des formes les plus récentes d'interaction institutionnelle entre société civile et pouvoir public local, existent dans 24% des *municípios*. Toutefois, l'enquête de l'IBGE précise que 18% n'ont pas fait appel à ce conseil depuis 12 mois au moins, alors que ces conseils ont pour rôle de porter la voix de la société civile culturelle dans l'élaboration des propositions municipales. Dans cette même dynamique, les consortiums, partenariats et soutiens mutuels dans les domaines de la culture et du tourisme sont « une marque d'une plus grande autonomie administrative et d'attribution de responsabilité au pouvoir local »[280].

[279] IBGE. *Perfil dos Municípios Brasileiros,* Gestão Pública, 2001. Rio de Janeiro: IBGE, 2003. - p. 56
[280] idem

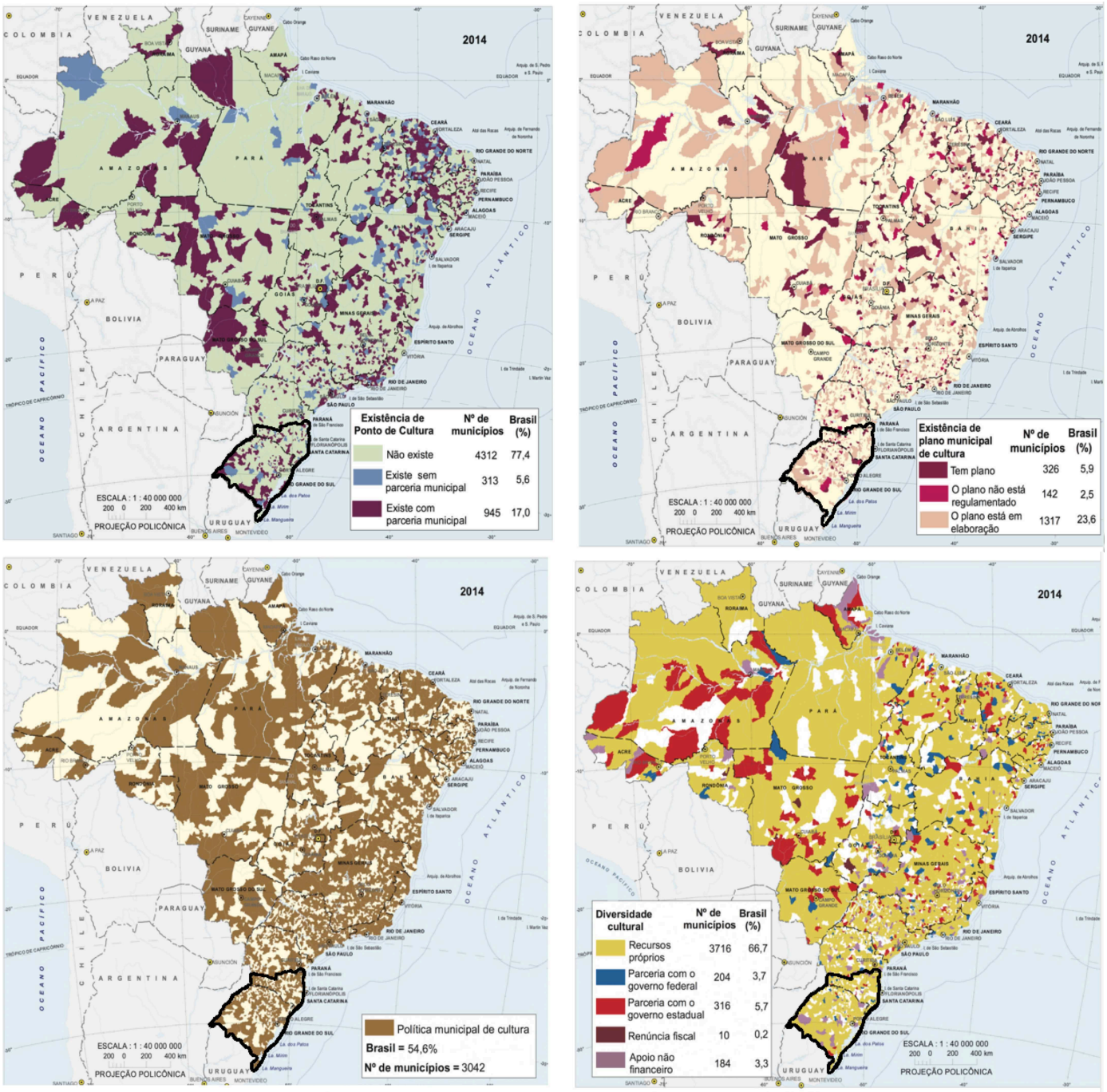


Illustration 35: Ensemble de cartes présentant les politiques publiques culturelles au Brésil.
1: Municípios avec des Pontos de Cultura ; 2 : Municípios ayant des Plans Municipaux de Culture ; 3 : Municípios avec une politique municipale de la culture ; 4 : Municípios ayant promut, mit en place ou appuyé une initiative culturelle spécifiquement dans le champ de la diversité culturelle, par source des fonds engagés. Source : Diretoria de Pesquisa, Coordenação de População e Indicadores Sociais, Pesquisa de Informaçoes Básicas Municipais 2014 e Diretoria de Geociências, Coordenação de Geografia. IBGE, *Perfil dos Estados e Municípios Brasileiros : Cultura,* 2014.

Lorsque l'on compare ces chiffres nationaux à ceux des *municípios* plutôt ruraux que nous observons, on constate qu'il n'existe aucun type d'articulation institutionnelle sur le thème de la culture, de très rares conseils municipaux à la culture et de rares législations de protection des patrimoines (annexe n°7).

Les responsables en charge de la culture que nous avons rencontrés dans les *municípios,* nous ont confié le manque de moyens financiers, d'équipements[281] et de bonne volonté[282], même si certains nous ont expliqué leur envie de faire parvenir jusqu'au public rural les politiques mises en place. Certains *municípios* plus grands se distinguent, tentant de faire arriver leur action jusque dans les juridictions rurales qui dépendent aussi de leur action. À São Miguel do Oeste par exemple des cours de chant, théâtre et danse sont délocalisés dans les communautés les plus éloignées (entretien n°129, Secrétaire à la Culture de São Miguel do Oeste). C'est aussi particulièrement le cas à Lages, capitale du Planalto Catarinense qui recouvre un très vaste territoire rural, historiquement davantage organisée sur les politiques culturelles et où la porosité entre société civile culturelle et responsabilité municipale dans ce domaine semble fructueuse. Si l'ex- « superintendant » à la culture que nous avions rencontré en 2012 notait déjà cette spécificité qu'il attribuait aux origines européennes des migrants installés dans la ville, il expliquait aussi dépenser le budget municipal à la culture quasi exclusivement pour le Festa do Pinhão[283], ce qui a été modifié par la nouvelle équipe. Notamment composée de comédiens connaisseurs de la scène culturelle locale[284], elle fonctionne principalement par *editais*, les considérant comme « le mode le plus démocratique d'accès à la culture et aux moyens de sa production » (discours du directeur au FETEL).

ꟷ Des programmes à l'intersection des thématiques de jeunesse, ruralité et culture

Aucun programme public n'existe qui soit directement et exclusivement orienté vers l'articulation des thématiques de jeunesse, ruralité et culture. Nous proposons donc de présenter brièvement des expériences de politiques publiques observées sur nos terrains, qui se trouvent chacune à leur manière à leur intersection : les Clubes 4S, les Pontos de Cultura, le Pronera et Arca das Letras.

• Clubes 4S

Les Clubes 4S « Saber, Sentir, Saúde e Servir »[285] ont existé entre le début des années 1950 et le début des années 2000 (leur existence étant de durée variable selon les *municípios*) touchant des milliers de jeunes agriculteurs à travers le Brésil[286]. S'ils n'existent plus en tant que tels, trois

[281] Entretien n°XL : « Je peux faire toutes les activités que je veux, aller en milieu rural si je veux, du moment que je ne dépense pas un centime. » ; Entretien n°LXXIV « si une troupe de théâtre veut venir par exemple on a nulle part où les mettre. »
[282] Entretien n°LXXIII « Il s'est fait plus de choses en un an que pendant des décennies de gestion passée, alors ce qu'il faut surtout c'est que tout le monde s'y mette, qu'il y ai une dynamique car on manque souvent de volonté de faire parfois dans la sphère publique au Brésil »
[283] Entretien n°LVIII : « C'est vrai que plus de 90% de notre budget est consacré à la Festa do Pinhão mais bon, c'est difficile de maintenir d'autres choses aussi. Le FETEL par exemple, un festival de théâtre important pour Lages n'a pas eu lieu cette année, parce qu'on est en campagne électorale, donc il faut baisser les dépenses et ce qui part en premier c'est ce genre de choses, moins palpables. »
[284] Entretien n° 48 : « On est arrivés là grâce au militantisme qui a fait qu'on a été les candidats naturels, et qu'on a été appelés. La Festa do Pinhão a été quasiment tertiarisée, maintenant le *município* donne des subventions à 42 projets (300.000R$) avec des critères nouveaux : le projet doit se trouver dans au moins deux quartiers dont un rural, dans une idée de décentralisation […]. C'est une ville ici où la culture hip hop est très organisée. On peut agir aujourd'hui grâce à la légitimité que l'on a acquise pendant la période des Pontos. »
[285] « Savoir, Sentir, Santé et Servir »
[286] Voir Silva, Claiton Marcio da, *Saber, sentir, servir e saúde: a construção do novo jovem rural nos clubes 4-S, SC (1970-1985)*, Dissertação - Universidade Federal de Santa Catarina, Centro de Filosofia e Ciências Humanas, 2002

éléments nous poussent à les évoquer. Tout d'abord de nombreuses associations d'animation en milieu rural en sont les héritières revendiquées comme nous le verrons à la fin de ce chapitre. Ensuite de nombreux acteurs rencontrés (*extensionistas*, parents, élus) sont d'anciens jeunes membres des Clubes 4S et les évoquent très fréquemment comme un élément de politique publique de loisir envers les jeunes ruraux. Enfin, ces Clubes sont une des seules actions incitées par les pouvoirs publics brésiliens en termes de loisir et de jeunesse rurale. Leur définition était assez large et les groupes pouvaient se nommer « Clubes 4S » ou « Groupe de Jeunes et de Travail ». Les activités menées allaient de la visite d'exploitation au théâtre en passant par des ateliers de formation sur la culture potagère ou les économies domestiques. Les loisirs y avaient une place importante, en particulier à travers le sport ou d'autres activités sollicitées par les jeunes (entretien n° 37 avec un *extensionista* ancien membre de Clube 4S).

Nous avons rencontré l'*extensionista* à la retraite qui, à la tête des Clubes 4S d'Arroio do Tigre, les a fait se transformer en Ajurati, l'association actuelle, reconnue dans la région pour son parcours réussi après la fin officielle des Clubes 4S. Il raconte la transformation du projet (entretien n°17) :

> « On a formé des groupes. À la base c'était autour de la mécanisation et de la culture du maïs, l'idée était d'amener des nouvelles technologies de production. En 1982 les jeunes ont dit "nous voulons quelque chose de plus", il n'y avait rien du tout, seulement du football, et ils ont demandé plus de sports différents. Je suis passionné de sport, j'ai fais de la compétition, j'ai joué, j'ai tenté de convaincre les groupes tout en allant démarcher les familles. Je disais "Faisons une rencontre des jeunes ruraux dans la ville". Il y avait quatre groupes au début, j'ai convaincu trois autre groupes, ça faisait sept. Après j'ai eu l'idée du nom "olimpiadas", la première année, et ça a été une journée le 4 août 1983. La première Olympiade Rurale d'Arroio do Tigre, ça aurait pu être autre chose mais ça a été ça. Le premier bal d'élection de la reine a été le plus grand bal jamais organisé dans le *município*. Et puis ensuite c'est allé comme ça, ça ne pouvait plus s'arrêter. »

On voit dans ce témoignage à la fois l'importance de la pré-existence de groupes réunis autour de la question agricole et celle d'un animateur en particulier pour y apporter des éléments de loisir (« le sport est plus fédérateur que la culture, je voulais quelque chose qui soit fédérateur dans le monde entier » entretien n°17). Le chercheur Ezequiel Redin a également analysé cet exemple comme étant « atypique », les jeunes agriculteurs ayant sollicité, outre les relations classiques de travail, la création d'une « entité éducative, philanthropique, sportive et récréative, sans fins lucratives et avec pour finalité principale de coordonner les Groupes de Jeunes Ruraux du *município* »[287].

Dans certaines régions les Clubes 4S étaient moins présents, comme dans le Planalto, où la « Révolution Verte » et l'extension rurale se sont moins développées, étant donné la structure foncière de la région[288] ; et inversement dans l'Extremo Oeste : « À l'époque des Clubes 4S il y avait beaucoup de choses, c'était un espace très chouette pour la jeunesse, mais il est tombé une bombe là dessus et ça s'est terminé. Aujourd'hui il n'y a plus rien pour les jeunes. Ici le mouvement 4S avait été très fort, peut être en lien avec la forme selon laquelle ça avait été colonisé, avec beaucoup de *colonos*, mais quand ça s'est terminé, c'est comme s'il y avait eu une grande désarticulation de la jeunesse. » (entretien n° 118 avec une jeune *extensionista*). On le voit dans ce témoignage, les *extensionistas* actuels regrettent largement la disparition de ces Clubes comme signe d'un passage des agences d'*extensão rural* à une logique de projet familial davantage que d'animation de la jeunesse : « Mais tout ça s'est terminé parce que ça avait commencé à avoir beaucoup de

[287] Ezequiel Redin, *Relações de trabalho e lazer do jovem rural*, 3o Encontro Juventude, Consumo & Educação, 2009, ESPM, Porto Alegre.

[288] « Les Clubes 4S sont nés de la Révolution Verte, et dans la région *serrana* il n'y a pas eu de Révolution Verte comme dans les autres endroits Clubes 4S, justement en lien avec le modèle agricole qu'il y avait. Alors là bas rien ne rentrait, ni l'Emater ni rien, les *caboclos* n'achetaient pas de machines, pour le pire et pour le meilleur... mais il n'y a pas eu et il n'y avait pas de Clube 4S. » (entretien n° 50 avec un militant associatif)

force et dans l'entreprise ça s'est retrouvé menacé. On a commencé à travailler la famille comme un tout, la question organisationnelle a diminué. Automatiquement cette chose là a disparu. La demande sociale a plus été sur les projets. Maintenant il faut faire des projets, que des projets. Et on travaille avant tout sur les produits. » (entretien n° 37 avec un *extensionista* ancien membre de Clube 4S). Ils témoignent également d'une perception du loisir essentiellement comme moyen d'incitation des jeunes à rester dans l'agriculture : « Le loisir était la plus grande plainte des jeunes, alors on a mis du bowling, de foot, du volley, pour que les jeunes voient que dans le rural aussi il y avait du loisir. C'était une façon de les retenir. » (entretien n°83) ; « Ma propre adolescence dans le planalto a été très marquée par les Clubes 4S, qui étaient de l'État, et qui se sont arrêtés ensuite... mais si les Clubes avaient continué, peut être que plus de jeunes seraient restés dans le milieu rural... » (entretien n°33) ; ce qui est critiqué par d'autres témoignages faisant des Clubes 4S des chevaux de Troie de la Révolution Verte, révélant la dispute pour le partage de l'espace social en jeu dans les loisirs des jeunes ruraux (entretien n°44) :

> « Quand j'étais jeune [dans les années 1970], il y avait deux groupes de jeunes dans ma communauté. Il y a avait un groupe qui était plus pour faire la fête, le Clube 4S, qui ont aidé à introduire les semences et la Révolution Verte. Ça concernait beaucoup de jeunes, une grande quantité de personnes. Les Clubes 4S étaient très politiques en réalité, une politique de destruction de l'environnement. Ils organisaient beaucoup de fêtes pour attirer les jeunes dans ce modèle, il y avait encore du monde dans les campagnes. Peut-être ont ils étés importants et positifs pour la vie en milieu rural mais ils ont répandus une doctrine qui a disséminé l'idée du profit, de la terre lieu de profit. Et puis ils se sont rendus à la dictature. Donc pour moi ils n'ont pas été positifs. Il y avait une dispute d'espace entre PJR et Clube 4S. Il y avait des activités culturelles dans ces groupes, la PJR était plus petite, le Clube 4S mobilisait toute la communauté aussi, ils avaient une bien meilleure image dans la communauté. Aujourd'hui ils n'existent plus mais il y a toujours des *Clubes de jovens* dans certaines communautés, qui sont les héritiers des Clubes 4S. L'autre groupe, celui de la PJR faisait plus du théâtre, s'engageait dans la communauté, aidait et s'engageait dans la politique, allait dans la maison des habitants. Comme certains parents ne laissaient pas les enfants aller aux bals ni aux fêtes mais laissaient aller aux réunions. »

• Pontos de Cultura

Les « Points de Culture » sont une des principales actions du programme national « Cultura Viva », pour la culture, l'éducation et la citoyenneté créé en 2004 pour stimuler les réseaux nationaux de création et de gestion culturelle au Brésil. Le but était de « démocratiser l'accès aux biens et aux pratiques culturelles en vue de la réduction de la pauvreté et des inégalités sociales »[289]. La volonté décentralisatrice est importante dans la démarche mise en place, chaque Ponto étant perçu comme un « amplificateur des expressions culturelles de sa communauté ». Pour Gilberto Gil « peu importe où nous faisons (ou nous voulons faire) de la musique ; il y aura toujours un studio d'enregistrement numérique avec la possibilité d'enregistrer, de faire un petit tirage de CD et de publier sur Internet ce qui a été enregistré. ». Pour le représentant des 60 Points de Culture de l'État du Santa-Catarina et fondateur de l'un d'entre eux (entretien n°LVI) ce programme a concrètement contribué à démystifier l'idée qu' « il n'existe pas un centre de la culture [qu'au] contraire, là où il y a de la culture il y a un centre » (entretien n°LVI). Ce programme a permis de mettre en lumière le travail de ceux qui étaient hors des circuits traditionnels. Ce qui existait déjà a ainsi pu se révéler autour de trois piliers : « Protagonismo / Empoderamento / Autonomia »[290]. Ces Pontos sont des lieux reconnus et soutenus financièrement et institutionnellement par le ministère de la Culture pour développer des actions socioculturelles dans

[289] Description du programme Pontos de Cultura sur le site du Ministère de Culture (www.cultura.gov.br) consulté en mars 2012
[290] Trois termes complexes à traduire : protagonisme / empowerment / autonomie

leurs communautés. Il n'y a pas de modèle unique, ni d'installation physique récurrente, ni de programmation ou d'activité imposée, il reçoit simplement comme tous les autres une subvention de fonctionnement suite à une sélection. C'était l'un des plus gros programmes de redistribution des richesses du Brésil de Lula qui a touché plus de 8 millions de personnes à travers plus de 3.000 Pontos installés. En 2012, la volonté était d'élargir encore le programme, à plus de 15.000 Pontos en augmentant la participation des *municípios* et des États dans leur gestion et leur mise en œuvre (MinC, 2012). Mais le programme est en sommeil depuis les événements politiques de 2016. Son mode de mise en œuvre se veut émancipateur et décentralisateur :

> « Espaces de développement socio-culturel, généralement situés dans des lieux à la marge des circuits culturels et artistiques classiques, les Pontos ont pour caractéristique la gestion partagée entre pouvoir public (municipal, estadual ou fédéral) et communauté. [...] Comme le Ponto peut être installé dans une maison ou un grand centre collectif, il est souvent le point de départ d'autres initiatives qui se multiplient avec de nouveaux agents et partenaires qui rejoignent les actions initiales. Ainsi, il est possible d'augmenter l'espace d'action vers l'école la plus proche, la salle paroissiale, le siège de l'association de quartier ou le garage d'un bénévole. L'idée est que le Ponto soit le centre d'une toile qui s'étende sur toute la communauté »[291].

Le fonctionnement concret des Pontos[292] illustre aussi l'importance des éléments liés à la culture numérique dans l'approche ministérielle de Gilberto Gil en général. La mise en œuvre des Pontos a permis à un réseau et des organisations existantes de se structurer, d'investir des lieux, de se professionnaliser et de s'équiper, ouvrant « la possibilité pour des lieux qui n'avaient jamais reçu aucun financement pour la culture de recevoir quelque chose, pour faire quelque chose qu'ils faisaient déjà avant, et pas quelque chose qu'une entreprise décide »[293]. En finançant le fonctionnement même des organisations, et non des projets ponctuels, le programme des Pontos de Cultura a donné une certaine sérénité et rendu possible le développement d'activités dont les acteurs choisis avaient déjà l'expertise et l'expérience. Suite à ces trois ans, elles gardent le « label » Ponto de Cultura (et notamment son affichage visuel) mais doivent subvenir à leurs besoins. En effet, dans l'idée de Gilberto Gil, les Pontos devaient ensuite voler de leurs propres ailes. Ce n'est pas toujours le cas, et le « contrat » est aujourd'hui renouvelable, mais effectivement la dynamique continue souvent au-delà du financement. Celui-ci se faisant à un tiers via l'État fédéré et deux tiers via l'État fédéral il y a parfois des dysfonctionnements de taille.

Nous avons réalisé un analyse approfondie des 10 Pontos de Cultura du Santa-Catarina agissant en milieu rural[294], allant du groupe de danse folklorique à la télévision locale, en passant par des compagnies de théâtre professionnelles ou des musées. Le premier constat est celui d'une grande diversité culturelle, existante sur les territoires, mais que les Pontos contribuent à rendre visibles (entretien n°LVI[295]). Ensuite, le choix catarinense d'une répartition régionale[296] de ces

[291] Ministério da Cultura. *As metas do Plano Nacional de Cultura*. *Brasil*. Ministério da Cultura. Apresentação de Ana de Hollanda e Sérgio Mamberti São Paulo: Instituto Via Pública; Brasília: MinC, 2012. 216 p.
[292] Lorsqu'il a été sélectionné par l'État après trois phases administratives (jugeant tour à tour les qualités administratives, techniques puis de mérite de chaque dossier) le Ponto reçoit le montant de 185.000 R$ (l'équivalent de 70.500 €) en cinq versements semi-annuels à investir conformément au projet présenté. La partie de la subvention reçue en premier, soit une valeur minimum de 20.000 R$ (7.630 €), doit être investie dans l'achat de matériel multimédia en logiciel libre, composé d'un ordinateur, d'un mini-studio pour enregistrer des CD et d'un appareil photo numérique, faisant de l'édition un des éléments les plus importants de la démarche des Pontos de Cultura.
[293] Entretien avec une responsable nationale du Secteur Culture du MST n°XXII
[294] Voir Chauveau Hélène, « Politiques publiques, acteurs et dynamiques territoriales pour la jeunesse rurale, sa culture et ses loisirs Études de cas dans l'État du Santa-Catarina au Brésil », Master 2 de l'Université Lumière Lyon 2, Laboratoire Études Rurales, Juin 2013, en particulier les pages 224 à 238 et 350 à 362.
[295] « Ce qu'amène le programme Cultura Viva, c'est cette diversité culturelle. Blumenau par exemple, qui est une ville de colonisation germanique abrite trois Pontos : un de tradition germanique bien sûr ; le Belli Balli autour des danses italiennes et le Théâtre Carlos Gomes qui propose une programmation variée depuis des années, ainsi, tout le monde dialogue à l'intérieur du programme des Pontos. »
[296] L'appel à projet catarinense prévoyait de répartir les subventions qu'il avait à allouer pour 60 Pontos : il devait y avoir au moins un

Pontos (et non thématique comme dans de nombreux autres États) aboutit à une présence équilibrée sur le territoire de l'État avec cependant une concentration plus forte dans les métropoles et sur le littoral. Si la majorité des Pontos travaillent depuis des zones urbaines (préférentiellement dans les quartiers les moins favorisés) certains élargissent et décentralisent leur action vers les espaces ruraux, étant soit itinérants, soit ponctuellement en action dans une communauté rurale.

Si les jeunes ruraux sont rarement la cible principale des Pontos de Cultura, ils en sont des publics occasionnels et leurs actions font reculer à leur manière l'exode rural (entretien n°LVI) par deux dimensions : 1/ l'implantation d'un Ponto quelque part fait toujours reculer l'exclusion digitale puisqu'il induit la mise en place de matériel informatique et numérique, 2/ beaucoup de Pontos mènent une réflexion sur l'identité culturelle des populations, participant parfois à « regonfler l'estime de soi et l'autoconsidération » de jeunes rejetant parfois leur ruralité (entretien n°LVI). Les Pontos rencontrent des problèmes classiques de mobilisation de ce public volatile : manque de motivation et de constance, désintérêt (entretien n°LXXII, LXXIX et LXIII), en particulier sur la tranche d'âge que nous étudions, après l'adolescence, des 18-29 ans. Les responsables de Pontos déplorent un détachement selon certains généralisable aux activités culturelles et imputable à l' « air du temps » (entretien n°LXXIII[297]).

Il existe également plusieurs Pontos qui visent particulièrement les jeunes, les considérant comme clefs pour toucher la communauté dans son ensemble ou encore pour favoriser l'essaimage de projets, c'est ce que l'on peut lire, par exemple, dans un document présentant un des Pontos étudié en 2012[298]. C'est aussi ce que nous avons constaté à moyen terme lors des nombreux ateliers vidéos durant lesquels nous avons mené une observation participante en 2012 (observations n° II, III et V), destinés aux jeunes de quatre aires rurales de l'île de Santa-Catarina autour de quatre *engenhos* (anciens moulins à farine de manioc). Tous connaissaient et avaient fréquenté des Pontos de Cultura, pratiquant *Boi de mamão*, théâtre ou artisanat. Certains jeunes ou groupes de jeunes sont particulièrement investis dans l'activité de leur Ponto (observation n°LXIV et entretiens LX, LXIII et LXV). Pour toucher les jeunes ruraux, les responsables les Pontos tentent de développer des « stratégies » et de manières nouvelles de solliciter ces jeunes, créer un système de bourses pour que les jeunes reçoivent une contrepartie financière en retour de leur présence à un moment précis (entretien n°LXXIX), ou s'appuyer sur des groupes déjà constitués : groupes scolaires (entretiens n°LXI et LXVII, observation n°LXVIII), club, mobilisation par les parentelles (entretien n°IV), outil intergénérationnel pour toucher les jeunes à l'intérieur des communautés, par le biais des réseaux d'interconnaissance notamment (entretiens n°V, VI, LIV, LXXII, LXXVIII, LXXIX).

Ponto par SDR (36 ont donc été distribués ainsi aux quatre coins de l'État) et les 24 autres étaient distribués selon le poids démographique, à chaque 100.000 habitants une ville gagne le droit d'accueillir un Ponto supplémentaire.

[297] « Je travaille surtout la musique et la danse ici, avec les enfants et les jeunes. Mais le plus difficile c'est le groupe qui a plus de 17 ans. Ce n'est pas tant parce qu'ils partent, en fait, la question c'est de leur faire croire dans les projets sur lesquels nous travaillons. Il faut qu'ils voient la signification, le sens, la valeur, l'importance que ça a. Parce qu'il y a toute cette influence d'Internet et ainsi de suite, et après ils trouvent notre travail stupide. Parce qu'ils ont honte de mettre un costume, d'être maquillé et de jouer de la guitare. Pour eux, c'est ridicule. D'ailleurs, peut-être même certains aiment l'idée de participer, mais à cause de l'influence des autres ils ne le montrent pas. C'est difficile de comprendre cette question. Et la plupart d'entre eux passent par ce processus : ils font l'expérience, et puis ils ne s'intéressent plus à ces choses culturelles et artistiques. »

[298] Document du projet Pescadores de Cultura – Avril 2008 : « L'effervescence résultant de cette activité, et le processus sur l'année peuvent avoir un fort impact sur ces jeunes, leur ouvrant de nouveaux horizons, développant leurs capacités, leur *empowerment*, et leur investissement dans le collectif, des qualités importantes sur le marché du travail et pour la citoyenneté. [...] On voit des centaines de jeunes vendre des bibelots dans la rue ou attendant chez eux la réponse à un CV envoyé pour un travail précaire, quand ils n'entrent pas dans les trafics graves. Un des seuls espaces de résistance qui existe encore ce sont les groupes sportifs et culturels que l'on trouve à Santo Antonio : équipes de football, petits groupes de musique, de danse, de théâtre, capoeira, ou même des expressions artistiques individuelles dans les arts, l'artisanat et la littérature. »

Les Pontos peuvent mettre en œuvre une réelle offre décentralisée à destination des jeunes ruraux comme c'est le cas du partenariat entre l'école itinérante de Lages et la compagnie Menestrel Fazê Dô[299]. À travers une diversité de démarches, et une certaine unité de cadre et de contenus, les Pontos de Cultura mettent avant tout en œuvre un processus politiquement ascendant, les projets naissant du local, d'un tissu associatif ou artistique qui fait remonter ses actions, en cours ou en germe, afin de trouver une aide pour sa survie ou son développement. C'est une politique publique qui travaille indirectement, à travers les acteurs qui agissaient déjà sans elle sur le terrain, prenant en main une dynamique de diffusion et d'animation d'espaces ruraux que d'autres politiques publiques ne parviennent pas à mener. Cela est profitable à l'action culturelle décentralisée et aux jeunes qui peuvent jouir d'options de loisir et d'une offre culturelle fortifiée. Cela aide à dépasser la traditionnelle centralité et verticalité descendante des politiques publiques brésiliennes, tout en élargissant le champ des politiques culturelles, s'ouvrant au rural, et celui des politiques de développement rural, s'ouvrant à la culture.

• PRONERA

Le PRONERA a été développé dans les années 1990 dans le Santa-Catarina par un partenariat entre l'Universidade Federal de Santa Catarina (UFSC), le Movimento dos Trabalhadores Rurais Sem Terra (MST) et l'*Instituto Nacional de Colonização e Reforma Agraria* (INCRA). C'est un programme qui œuvre pour l'éducation des jeunes et la formation continue des adultes ruraux habitant les assentamentos de la réforme agraire. Jusqu'ici l'univers des politiques pédagogiques rurales avait été marqué par le « ruralisme pédagogique »[300], l'instabilité des programmes et projets de l'État, le manque de transparence dans l'accès aux informations et le transfert des ressources. L'objectif principal du PRONERA est de « construire une politique publique d'éducation rurale qui fixe les populations, qui démocratise l'accès aux savoirs et permette un développement rural durable » (Vansuita, 2007). Trois principes théorico-méthodologiques font sa singularité : caractère interactif, multiplicateur et participatif. Il inclut aussi des cours à dimension artistique, comme nous avons pu l'observer à Abelardo Luz (observations et entretiens n°XXXVII et XXXI) : l'enrichissement mutuel entre jeunes et artistes formateurs y posent incontestablement de nouvelles pratiques et représentations.

Pour une membre du Conseil National de la Culture du MST (entretien n°XXII) le PRONERA a apporté une vraie richesse aux jeunes et adultes à qui il bénéficie, impactant durablement les communautés : « si au début il n'y avait que des cours de pédagogie et d'agronomie aujourd'hui l'offre est très diversifiée et toutes les aires académiques sont disponibles, du droit au journalisme en passant par les arts.

[299] Cette école sans école fonctionne depuis 1984, faisant suite à un vide total du côté de l'éducation rurale dans la région. Des groupes de professeurs circulent chacun sur 2 communautés (1 jour l'une / 1 jour l'autre), les routes sont précaires, les salles utilisées plus encore. Les moyens manquent et il est rare de voir venir un spectacle dans le cadre des activités proposées (entretien n° LXIX avec une professeure). Selon une jeune présente « c'est la première fois que je voyais ça, je ne pensais pas que le théâtre c'était comme ça et que ça pouvais venir ici, j'aimerais bien en revoir si c'est possible et si c'est comme ça ! » (entretien n°LXVI). Mais les Menestrel Fazé Dô ne vont, par an, que dans deux des dizaines de communautés qui bénéficient de l'école itinérante, et jamais dans les plus lointaines du centre du *município*, faute notamment d'un financement de leurs frais de déplacement.

[300] Courant de pensée de la fin du XIXème début du XXème, théorisé par des éducateurs comme Sud Mennucci, Carneiro Leão, Manoel Bergstrom ou Lourenço Filho. Pour ce courant, l'orientation de la formation idéale du paysan devait permettre sa fixation à la campagne et sur son lieu d'origine. Ces idées correspondaient aussi à une éducation nationaliste dans laquelle seule un retour aux racines agraires du Brésil pourrait lui être bénéfique. Dans la pratique, ce ruralisme pédagogique est un modèle d'éducation dans lequel il faudrait apporter au milieu rural une formation spécifique, avec des matériaux et un contenu propres au milieu rural (voir Bezerra Neto, L. *Avanços e retrocessos da educação rural no Brasil*. Tese de Doutorado. Campinas, São Paulo, 2003).

Cela a permis à beaucoup de ruraux de s'ouvrir, de réaliser leur potentiel, tout en restant dans leur communauté. Aujourd'hui, à la tête du MST nous avons des gens très bien formés théoriquement dans les domaines de la culture, qui font des recherches sur la musique par exemple, donnant une très bonne qualité à notre travail ». Le PRONERA a ainsi engendré, via notamment la formation d'éducateurs devenant un moyen de démultiplier le programme, de nouvelles attentes et la sensation d'un univers de possibles qui s'élargit, pour les jeunes ruraux mais aussi pour tous ceux qui font les politiques publiques. En effet, en fonctionnant par la diversification et la collaboration, le mode de gouvernance de ce programme « augmente la pression sociale exercée sur les politiques publiques » et leur capacité à s'articuler, entre Union, États, *municípios*, mouvements sociaux et autres partenaires spécifiques (ici l'Université et l'INCRA) (Vansuita, 2007, p.98).

• Arca das Letras

Créé en 2003 par le MDA, ce programme est un projet d'implantation de bibliothèques pour faciliter l'accès à la lecture dans les zones rurales du pays, en fournissant du petit mobilier, un budget et une formation pour quelques encadrants. La « bibliothèque » est généralement installée chez un encadrant appelé « agent de lecture » ou dans un lieu communautaire (église, salle commune, Ponto de Cultura s'il y a un). Le programme vise prioritairement des communautés particulièrement exclues des réseaux classiques : minorités ethniques ou *assentamento*s par exemple. C'est dans le cadre d'un de ces *assentamento*s que nous avons assisté à l'arrivée d'une Arca das Letras dans une communauté rurale dépourvue de bibliothèque. Le fond initial de la bibliothèque contient 200 livres, choisis pour « contribuer au travail, à la recherche et au loisir des populations rurales, devant réunir de la littérature pour enfants, pour jeunes et pour adultes, avec des livres didactiques et en partie spécialisés dans l'exercice de la citoyenneté »[301] et sélectionnés avec les familles visées par le programme. Les « agents de lectures » sont choisis dans la communauté pour être les référents du programme, organiser volontairement l'arrivée de la bibliothèque, les prêts, l'élargissement du fond. Avec plus de 10.000 bibliothèques dans 2.308 *municípios* du pays, le programme fait coopérer mouvements sociaux, municípios, ministères et entreprises semi-publiques pour le financement, autour d'une devise évocatrice « Semant des livres, cultivant des bibliothèques, incitant à la lecture, récoltant les futurs dans le Brésil rural ».

[301] Document « Conhecer o programa » sur http://www.mda.gov.br/dotlrn/clubs/arcadasletras



Illustration 36: Le programme Arca das Letras. 1 : un dépliant présente les principes de projet, on peut lire "Notre communauté a une bibliothèque !" / 2 : l'installation provisoire à l'*assentamento* Maria Rosa et les premiers lecteurs / 3 : sont fournis dès le départ des bannières annonçant la présence d'une « bibliothèque rurale » et ses financeurs Eletrobras Eletrosul, le MDA et le gouvernement fédéral / 4 : image présentée dans le dépliant institutionnel

Quand nous assistons à l'arrivée du matériel en novembre 2012 dans un *assentamento* d'Abelardo Luz, nous voyons un certain enthousiasme par l'installation temporaire du matériel devant le centre communautaire, point névralgique situé près de l'école et du gymnase. Mais force est de constater que les jeunes préfèrent de loin faire des tours en mobylette que de saisir cette nouvelle opportunité. Le rapport à la lecture et à l'écrit est de manière générale très problématique dans ces espaces, entre « une ancienne génération qui n'a pas été forcément bien alphabétisée et une nouvelle qui l'est souvent mal et beaucoup à travers les médias » (entretien n°XXXVIII).

Nous aurions pu citer d'autres programmes liant ruralité / jeunesse et pratiques culturelles : musée itinérant[302], aide à des projets communautaires de développement local (*SC Rural*, bien que jamais axé sur la culture ou les loisirs, *Orcamento Participativo*[303]), territoires prioritaires (les *Territorios da Cidadania* et les *Territorios rurais*[304] qui bénéficient de certaines aides de l'État) ou encore inclusion numérique (programme national *Beija-Flor,* illustration ci-contre). Mais ces programmes restent incomplets en ce qui concerne nos problématiques : ils ne s'axent ni sur les loisirs, ni sur une réelle incitation à la pratique ou à la diffusion culturelle, ils semblent souffrir d'un manque d'ampleur ou d'une absence de prise en compte des spécificités des jeunes ruraux. Les politiques publiques brésiliennes en faveur de la jeunesse, de la culture et de la ruralité que nous venons de présenter souffrent en réalité de graves limites systémiques et structurelles.



Illustration 37: Affiche de promotion du programme Beija-Flor. "La campagne et la pêche sur les ailes de l'inclusion digitale" "Accès libre et gratuit à internet".

[302] Comme le *Museu Andante* du Santa-Catarina, en difficulté car « les subventions elles, ne sont pas itinérantes » (entretien n°L)
[303] Il s'agit d'une politique nationale, mise en place par le gouvernement Lula et allant dans le sens de la démocratie participative puisqu'il propose à chaque communauté de choisir à quel aménagement le budget de l'année sera consacré : « En général ça permet de construire un terrain de *bocha*, une salle communautaire, une *churrasqueria* mais bon, l'essentiel c'est d'aider l'agriculture. Parmi les 1500 familles d'Abelardo Luz qui reçoivent la *bolsa familia*, 70% sont dans la zone rurale, donc ce qu'il faut c'est surtout aider les jeunes à se maintenir dans l'agriculture » (entretien avec un maire, n°XLIV)
[304] Dont nous avons rencontré une chargée de mission (entretien n°104) qui explique que le but est surtout de sortir de l'isolement les petits *municípios*, de leur permettre de se réunir, avec la société civile également, pour mieux accéder aux politiques existantes. Les territoires choisis sont ceux dit « affaiblis », à l'IDH bas. La chargée de mission déplorait le manque de mobilisation sur les questions non liées à la production agricole et le manque de mobilisation des jeunes : « Cette structure de Territoire Rural est encore très liée à la question productive. Il y a des mesures pour les femmes, pour les jeunes, pour les *quilombola*s etc... mais dans la moitié des *município*s la jeunesse est extrêmement démobilisée, les acteurs se plaignent que les jeunes ne se mobilisent pas, qu'il n'y a rien de

ɳ Les limites de l'action politique

> « Le Brésil est un pays qui a été organisé par une société qui a une longue tradition politique autoritaire, embourbée dans son modèle de domination oligarchique, patrimonialiste et bureaucratique. Une relation entre État et société qui s'est faite avec des caractéristiques politiques et culturelles marquées par la marginalisation sociale des classes populaires, la restriction de la sphère publique et la privatisation des biens sociaux et culturels par les élites dominantes. » Vansuita, 2007, p.33

On constate, en particulier du point de vue des acteurs ruraux rencontrés, et quel que soit le territoire, une absence de soutien et de structures liées aux initiatives culturelles (entretiens n°1, 48, LXXI, 75, 80). Mais on note également un manque d'appui au rural et aux jeunes en général, et aux jeunes ruraux en particulier. Sur le terrain, les politiques menées sont quasi-unanimement accusées d'être inégalitaires, mal conçues, mal appliquées ou carrément inexistantes. Quels maux frappent leur conception et leur mise en œuvre ?

L'**association exclusive et systématique du rural avec l'agricole** est flagrante pour l'État et dans les politiques publiques qu'il met en place. De plus, si les politiques agraires brésiliennes ont historiquement délaissé l'agriculture familiale au profit de l'agronégoce, depuis les années 2000 et la création du MDA, l'État fédéral avait tenté de se faire plus présent auprès de l'agriculture familiale ; effort aujourd'hui bloqué, ce ministère ayant été réduit à un secrétariat après l'*impeachment* de 2016. Mais on constate qu'en dehors de l'agriculture il « manque tout » (Vansuita, 2007, p.113), et les politiques publiques rurales, par exemple celles développées dans l'Ouest Catarinense révèlent un État absent et mono-sectoriel (Mior, 2005, p.108). Les politiques concernant les jeunes ruraux sont focalisées sur l'agriculture, considérant peu le jeune rural comme un citoyen complet, les organisations syndicales réclamant « la création de conditions qui permettent vraiment d'opter entre rester ou partir, produire et avoir accès à la terre, au crédit c'est bien, mais la culture et les loisirs aussi »[305]. La systématicité de cette association se retrouve dans les organes municipaux en charge des populations rurales : c'est souvent le secrétariat à l'agriculture qui est le seul interlocuteur des habitants des zones rurales (comme par exemple à Anita Garibaldi durant les observations n°107 et 11). Le type d'agriculture valorisé par les politiques publiques est également contesté, en particulier à travers la remise en question (quoiqu'encore très marginale) du modèle d' « entrepreneur rural » proposé par les organes d'*extensão* rural comme l'Epagri et l'Emater[306].

On constate un problème similaire à propos de **ce qui est inclus ou non dans les politiques culturelles.** Les modes actuels d'appui à la culture, et notamment la Loi Rouanet d'incitation au mécénat, accentuent les déséquilibres spatiaux. En effet, les ressources captées par les territoires ne sont pas proportionnelles à la distribution régionale de la population brésilienne, tout comme ne le sont pas la proportion des projets soumis et celle des moyens accordés (Jordão, 2012) et il faut

leur part. Parfois il y a des Olympiades mais rien le reste de l'année. »

[305] Intervention de Severine Carmem Macedo dans Carneiro, Maria José; Castro, Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p. - page 95

[306] Entretien n°143, M, 18 ans, CdL. Entretien n°49 (Coordenador Juventude Fetraf Região de Lages) : « L'Epagri essaye de transposer dans l'espace rural le modèle de l'entrepreneur urbain. Le gouverneur est fils de fazendeiro, cela reste pour la vie. Ils changent le nom de la profession pour essayer d'inciter le jeune à rester. […] C'est pour ça que c'est important de parler d'« agricultura familiar »... En plus l'Epagri a une logique très localisée, de répondre à la demande d'untel à tel endroit et voilà. »

tendre davantage vers une régionalisation qui aiderait les chaînes de production locale à se déployer (Jordão, 2012). Le type de culture soutenu est critiqué également dans les espaces ruraux, comme par cet instituteur de l'Oeste : « On parle du Santa-Catarina comme d'une Mini-Europe d'un point de vue de l'art, de la culture, mais en fait c'est surtout un État très conservateur, qui n'aide qu'un segment bien particulier de la culture, élitiste et urbaine » (entretien n°XXXVI). Le Brésil est reconnu internationalement, avec les États-Unis, comme modèle du financement de la culture par le mécénat ; or cela a tendance à défavoriser les cultures populaires, la décentralisation et l'innovation[307]. De fait la Loi Rouanet finance, essentiellement via la défiscalisation d'investissements de grands groupes (PetroBras et des banques principalement), de grands équipements (centres culturels urbains, grands théâtres, lycées privés), mélangeant sponsoring et mécénat dans une volonté d'une rentabilité immédiate. Ceci est confirmé à l'échelle des *municípios*, comme celui de Santa Cruz do Sul, dont la responsable municipale à la culture nous expliquait qu'il est « difficile de capter l'argent des fumigeiras[308] pour autre chose que l'OktoberFest[309], il faudrait faire un travail de conscientisation avec les entreprises locales sur l'importance de soutenir la culture locale » (entretien n°84). Or ce *município* n'a lui-même pas les moyens d'appuyer beaucoup de projets différents, ayant une action plutôt ponctuelle et sans cohérence globale : « On aide en finançant le transport... le projet de fanfare municipale rurale, avec les écoles par exemple. [...] Mais notre objectif est que la culture génère de l'économie, avec le loisir et le tourisme. » (entretien n°84). Souvent « Le problème est que les *municípios* travaillent avec la culture comme beaux arts et très peu avec la conception anthropologique, si incroyable que cela puisse paraître dans ce pays ! » (entretien n°60).

L'absence d'une tradition de politiques culturelles au Brésil est réelle et si le manque d'infrastructures et d'équipements peut facilement être surmontée selon nos interlocuteurs (entretien n°LXXI, LVI, LXXX), c'est plus difficilement le cas du **manque de qualifications et d'un cadre public d'action**[310]. Dans ce secteur, l'organisation de l'État brésilien et des institutions publiques en général (État fédéral, SDR[311], *município*, etc) est plus lacunaire qu'ailleurs. Rares ont été les fonctionnaires des *municípios* en charge de la culture interrogés qui soient qualifiés dans le domaine de la culture, des politiques culturelles ou de la jeunesse. Ce problème d'ingénierie rend également difficile l'embauche de professionnels culturels eux-mêmes qualifiés (entretien n°92) et est associée à un népotisme à peine voilé : cela dessert la mise en place de politiques culturelles efficaces, créant notamment une véritable pratique de la dépendance aux organisations internationales et institutions privées (Vansuita, 2007[312]). Dans les SDR, l'absence totale de formation des agents remet en cause leur efficacité et leur légitimité, notamment auprès des acteurs culturels, les considérant comme des « garages à emplois », « une action de l'État qui mélange tout », un « caciquismo local » (clanisme local)[313]. Certains agents reconnaissent ne pas être formés pour s'occuper de sujets culturels

[307] Voir notamment l'intervention d'Enrique Bustamante au Colloque « Jeunes adultes et circulation des biens culturels », Bobigny, septembre 2014.
[308] Multinationales du tabac
[309] Grande fête inspirée de la culture germanique, donnant lieu à de grands concerts de célébrités.
[310] « Beaucoup de pays s'occupent plus de la culture, ici au Brésil on n'a pas cette tradition et cette habitude d'inciter à la culture, aux arts et de préserver tout ça et toutes ces valeurs. Par exemple presque tous les *município*s du pays ont l'habitude de considérer le secrétariat à la culture comme un appendice d'un autre, voire de plusieurs autres. Il n'y a pas d'obligation légale, il y en a une pour la santé (au moins 15% du budget municipal doit y être consacré), l'éducation (25%) alors en général pour la culture on donne moins d'1% du budget et on mélange avec d'autres prérogatives » entretien n°LVIII avec le Superintendant à la Culture de Lages en 2012.
[311] Les SDR, Secretarias de Desenvolvimento Regional sont des instances créées dans le but d'une décentralisation du pouvoir exécutif par l'État du Santa-Catarina (voir p.143). Ils sont actuellement en phase de recomposition mais nous avons choisi de maintenir leur analyse dans ce chapitre car ils sont symptomatiques de certains éléments liées aux politiques publiques observées.
[312] voir à ce propos notre sous-partie sur l'action des fondations
[313]Entretiens n°L et n°LXVII.

(entretien n°XLIX) et on peut lire dans les Plans de Développement Régional (PDR) produits par chaque SDR une certaine autocritique de ce point de vue : « problème des personnels nommés sur les "charges", surtout les postes commandités[314] » ; « approbation des projets sans critères par les comités » ; « défiance de la population pour les institutions politiques et publiques » « charges publiques détenues par des personnes moins bien préparés techniquement ».[315]

Le manque de formation est aussi celui des porteurs de projets : le fonctionnement des programmes de financement pour les jeunes et / ou les initiatives culturelles, et notamment les appels à projets, amènent des dysfonctionnements importants. Pour le responsable municipal à la culture de Lages, c'est le principal problème des politiques culturelles : « les gens ne savent pas monter de projet », et malgré les cours proposés par son administration, il n'a pas pu reverser tout le budget prévu pour des projets citoyens en 2015. Il espère que l'expertise va évoluer dans la population qui doit « mûrir » après une période de « projets guichets » :

> « La fondation culturelle pour moi doit être une incitatrice, une organisatrice, et non une exécutrice de la culture du *município*, nous sommes là pour permettre aux gens de faire de la culture. Dans ce sens, de la réactivation du conseil, nous avons pu lancer le premier appel à projets culturels, avec une valeur globale de 300 000 R $, ce qui est encore peu étant donné tous les domaines à considérer. Mais cet argent n'a même pas été utilisé entièrement car les gens n'ont pas la culture de monter des projets, alors ils présentent un projet avec une série de défauts qui font q'ils ne peuvent être retenus. Les gens ne savent pas comment faire un projet. Nous avions proposé six ateliers sur la méthode de montage des projets, mais avec une fréquentation extrêmement basse, parce que les gens n'y sont pas habitués. C'est un problème général, pas seulement d'ici. Les théâtreux savent comment faire un projet, les musiciens c'est déjà plus difficile [...]. Avant il y avait de "projets guichets", les gens avaient l'habitude d'avoir de l'argent directement entre leurs mains comme ça. Alors certains ont été déçus par le changement, mais c'est un processus de maturation. »

Le manque de savoir-faire en termes de montage de projet lèse d'autant plus les populations rurales, moins habituées à ce type de fonctionnement[316]. C'est aussi un obstacle dans les Pontos de Cultura pour lesquels dès les appels à projets, la qualité du programme semble compromise. Les dossiers à remplir par les structures ne seraient « pas bien faits, très mal écrits, pas clairs, on croirait qu'ils veulent tout compliquer, c'est impressionnant. Donc c'est un peu paradoxal avec l'idée de base du programme qui est de viabiliser des choses créées par le peuple, et on croirait que ces dossiers sont faits pour les professeurs d'université, ça ne devrait pas être un prérequis pour ouvrir un Ponto de Cultura, de connaître le théâtre académique par exemple » (entretien n°LXXVIII). Le manque de professionnalisme de certains créateurs de Pontos est par ailleurs critiqué, par les responsables de Sesc par exemple. Si ces derniers ne veulent « pas généraliser » et soulignent la qualité de certains Pontos, ils dénoncent « le gaspillage d'argent public », des choses « pas très efficaces en termes culturels », « un travail qui relève plus de l'assistanat que de la création culturelle, [qui] devient très récréatif au lieu d'être original » (entretien n°LXXX). Cet avis est partagé par un ancien responsable du réseau étatique des Pontos qui note que les actions « restent trop souvent de simples projets d'animation, sans réelle implication du citoyen comme le concevait le programme à l'origine » (entretien n°LVI). Le mode de fonctionnement similaire des secteurs « Culture, Sport et Tourisme » des SDR ne favorise pas les initiatives en milieu rural, à nouveau considéré exclusivement comme espace de production

[314] Ici le mot original est « comissionados ». L'idée de départ des postes « commisionados » est que ce sont des postes « de confiance », que ces postes doivent être occupés par des personnes qui ont la confiance de la part des dirigeants politiques. Ça peut être la « confiance technique » (confiance politique dans la qualification d'une personne pour prendre soin d'un secteur) mais en vérité dans la plupart des cas, on parle de « comissionados » quand il s'agit de la confiance politique ou personnelle, une amitié ou une entente par partis.

[315] Estado do Santa-Catarina, Secretaria de Estado do Planejamento, *Plano de desenvolvimento regional (PDR) do Secretaria de Estado de Desenvolvimento Regional Xanxerê*, Avril 2012, coordination : Rosane Fátima Gotardo Vogel – p. 26 et 27

[316] Entretien n°135 : « On doit apprendre aux ruraux comment capter les ressources du pouvoir public, des appels à projets. »

agricole, peuplé d'habitants inaptes à répondre à des appels à projets[317]. Ainsi, parmi les 106 projets reçus en 2012 par la SDR de Lages (recouvrant toute la microrégion de Campos de Lages), seuls deux venaient d'une zone rurale et ils n'ont pas pu être soutenus par manque d'autres financeurs pour les 50% restant.

La mauvaise articulation entre État fédéral et États pose également problème. Le partenariat entre l'État brésilien et les États fédérés souhaité par les Pontos de Cultura, ressemblait à une décentralisation progressiste incitant les politiques et administrations publiques à travailler ensemble, mais il se révèle être un handicap pour les projets. Comme en témoigne un ancien responsable du réseau étatique, médiateur entre les Pontos et le gouvernement du Santa Catarina et porte-parole lors de réunions nationales (entretien n°LVI), le fonctionnement institutionnel du programme fait émerger des différences idéologiques (entre un État catarinense conservateur et une loi fédérale progressiste) et des problèmes systémiques (notamment la loi 8666 qui cadre tous les partenariats, mais qui se révèle inadaptées aux projets culturels) qui empêche de mener à bien les actions. Les délais de paiement sont largement dénoncés car ils portent fortement préjudice aux activités sur le terrain (entretiens n°LX, LXXII) et ont déclenché une négociation que nous développons en annexes (voir annexe n°6). La **centralisation** du pouvoir est extrême, géographiquement et en termes de ressources humaines ; lors d'un travail mené sur les Services Culture des SDR[318], nous avons constaté que la décentralisation souhaitée avait été mal menée[319]. Les SDR sont censés dans l'État de Santa-Catarina incarner cette dynamique mais, si la décentralisation politique et administrative est l'un des facteurs qui influe le plus sur les évolutions du rural (voir des auteurs comme Putnam, Marsdem et Murdoch), elle reproduit ici les rapports de domination villes-campagnes à une échelle différente, en particulier dans les activités traditionnellement considérées comme urbaines comme la culture. Des responsables culture de SDR plutôt rurales nous expliquaient en 2012 que le comité de sélection des projets subventionnés est composé de maires de la région, mais que l'organe central à Florianopolis décide en vérité de tout (entretien n°LIX et n°XLIX). Elles déploraient également le type de projets soutenus, dans les faits essentiellement des événements festifs organisés par les *municípios* en manque de ressources, et non des projets de développement portés par la société civile comme cela est théoriquement possible. Des recherches menées de façon plus approfondies sur les SDR ont révélé ces mêmes failles[320].

La corruption et le détournement de fonds publics pour l'enrichissement personnel ou le financement de campagne électorale (comme nous l'avons constaté très concrètement lors d'une réunion entre des acteurs culturels et des responsables politiques, observation n°LV), sont courants au Brésil. L'usage de l'argent dans le secteur public est fréquemment dénoncé, notamment par les

[317] Entretien n°LIX : « Notre activité rurale ici est liée à l'élevage et aux plantations, de pins, de pommes de choses comme ça. La partie culturelle est très peu développée dans l'intérieur, c'est tout dans la zone urbaine.[...] S'il y a très peu de projets qui ne viennent pas de la ville de Lages c'est parce que les gens ne savent pas, ne connaissent pas ce type de choses et manquent d'initiative. Parfois aussi parce qu'ils ont peu d'éducation, ils ne peuvent pas faire la demande et solliciter l'appui d'une institution ».

[318] Voir Chauveau Hélène, « Politiques publiques, acteurs et dynamiques territoriales pour la jeunesse rurale, sa culture et ses loisirs Études de cas dans l'État du Santa-Catarina au Brésil », Master 2 de l'Université Lumière Lyon 2, Laboratoire Études Rurales, Juin 2013, en particulier les pages 258 à 261.

[319] Voir aussi Oganauskas Vladimir, Cazella Ademir, Burigo Fabio, Tecchio Andrea, *Descentralização Administrativa em Santa Catarina: a dimensão política do planejamento regional*. In: 3° Seminário Nacional de Planejamento e Desenvolvimento, 2016, Campos dos Goytacazes. Anais do SNPD. Curitiba: UTFPR, 2016. v. 3.

[320] Les SDR seraient utilisées comme des monnaies d'échange pour apporter un soutient au pouvoir législatif (Oganauskas Filho, 2016), elles perpétueraient les problèmes de la politique traditionnelle (Rover, 2011) et on pourrait même y être témoin d'un népotisme plus grand étant donné l'échelle régionale (Putnam, 2000).

observateurs des politiques de développement rural, notant que « Même quand les ressources sont rendues disponibles, la pratique brésilienne excelle encore dans le gaspillage en projets mal élaborés et l'appui très fort de l'État à la croissance urbaine ne fait qu'intensifier ce cadre onéreux de développement pour les zones rurales. »[321]. Les jeunes ruraux sont conscients de ces questions et déplorent souvent le népotisme et la corruption, qui les concerne parfois très directement dans leur recherche d'emploi (entretien n°53, F, 24 ans, StC) ou leur perception du paysage politique et institutionnel qui les entourent (entretiens n°100, M, 29 ans, StC et 122). Les élus ou fonctionnaires responsables des secteurs culturels dans les *municípios* disent se heurter à des dysfonctionnements anormaux dans les modes d'attribution des subventions dans leur domaine, comme à São Miguel do Oeste, où les modes de financement semblent exister mais dont le mode d'accès leur paraissent injustes[322]. Le manque de rigueur et d'engagement du personnel politique et administratif brésilien est un poncif, qu'il touche « le non-respect de la chose publique par les personnels », « l'impression que comme c'est de l'argent public ils peuvent le dépenser comme ils veulent »[323]. Il fait écho au manque de contrôle de l'usage fait de l'argent public dans les administrations, qui « n'arrive pas à qui il devrait vraiment profiter », faute aussi à « la bureaucratie et à la difficulté d'accès aux ressources »[324].

Dernière limite majeure aux politiques publiques brésiliennes touchant et/ou à la jeunesse, à la ruralité et à la culture c'est la méconnaissance mutuelle des pouvoirs publics et des jeunes concernés. Les politiques **méconnaissent les jeunes ruraux et leurs problématiques.** Il existe de nombreuses façons d'aborder la question de la jeunesse dans les politiques publiques, impliquant des types de représentation des jeunes et des modalités d'action différentes, synthétisés par Jean-Claude Richez (voir tableau ci-dessous). Olivier David reprend cette typologie dans ses travaux, constatant que les deux derniers référentiels (développement local et autonomie) sont très peu présents dans les politiques mises en place en milieu rural (David, 2014). Ainsi, « la jeunesse n'est pas suffisamment considérée comme une ressource porteuse de développement territorial » (David, 2014), d'une part parce que les élus éprouvent des difficultés à appréhender les questions de jeunesse et d'autre part car ils la considèrent souvent sous l'angle des problèmes : ceux de la migration et de l'absence d'engagement dans les valeurs rurales pour les élus rencontrés dans nos enquêtes au Brésil.

[321] Bernardy, R. J.; Zuanazzi, J.; Monteiro, R. R. *Território, planejamento e gestão: um estudo do Oeste Catarinense a partir da região da AMOSC*. Chapecó:FIE, 2008. 225p.
[322] Entretien n° 129, Secretaria FundCult São Miguel do Oeste : « Nous avons proposé plusieurs projets dans des appels à subvention, généralement pour des événements. Il y a la loi Rouannet, les subventions de l'Itau, le Premio Elisabete Anderley de Incentivo a Cultura. Mais sur dix tentatives, dix ne fonctionnent pas. Mais parfois on y arrive... parce qu'on a découvert qu'il ne s'agit pas simplement faire ce que demande le dossier, entrer dans le cadre et envoyer les documents, il faut avoir de l'influence politique […]. On a aussi un projet qui n'a pas été évalué et qui a été approuvé, parce qu'un politique nous a aidé, le projet n'est même pas passé par le conseil ni rien, il est allé directement sur la table du responsable, qui a signé, et on a reçu l'argent... et des dizaines d'autres projets bien faits ont été évalué et refusés par le responsable. »
[323] Témoignages de chercheurs de l'UFSC
[324] Entretien n°104, Assessoria Territorio Rural Santa Cruz do Sul :« Pour ceux qui ont beaucoup de problèmes d'accès... au téléphone, aux transports, comment arrivent-ils à l'information, s'ils n'écoutent même pas la radio ? […] Parfois c'est la documentation [papiers officiels et administratifs] dont on a besoin, mais les parents ne les ont pas, ni les enfants,... ces politiques publiques sont difficiles d'accès, c'est très bureaucratique, ils finissent par ne pas y avoir accès. »

Intitulé du référenciel	*Familiariste*	*Contrôle social*	*Insertion économique et sociale*	*Éducatif*	*Dévelop-pement local*	*Autonomie*
Type de représentation des jeunes	Déresponsa-bilisation. Mineurs sans droits	Les jeunes sont un danger	Problème, déficit personnel (échec, inadaptation)	La jeunesse n'est qu'une question d'éducation	Ressource, potenciel	Acteur impliqué dans la construction de son parcours
Modalités d'action	Renvoi à leurs familles	Surveillance, punition, prévention spoécialisée	Traitement des carences, action sociale	École et service public d'éducation	Politiques territoriales de qualité pour offrir aux jeunes de services	Accompa-gnement des initiatives, responsabi-lisation, participation

Tableau 6: Les référentiels d'analyse des politiques « jeunesses » d'après Richez J.-C, "Six façons bien différentes de voir la jeunesse", dans « Politiques locales de la jeunesse : les jeunes comme ressource », Territoires, 2007, pp. 24-25. (David, 2014)

Un sentiment d'incompréhension se retrouve largement dans les entretiens auprès de responsables politiques[325]. La méconnaissance de ce public se reflète également dans l'homogénéisation qui en est faite par les politiques publiques, qui assimilent tous les jeunes ruraux à des agriculteurs familiaux, voire des « entrepreneurs ruraux », alors que la diversité socio-culturelle et économique y est réelle. C'est par exemple visible dans le témoignage confus des *extensionistas* de Dionisio Cerqueira (entretien n°33), déplorant la difficulté à trouver quatre jeunes motivés pour participer au cours proposé (voir encadré n°4 partie précédente) :

> « Ici on est allé chercher quatre jeunes qui veuillent bien participer à une formation de l'Epagri. Ça a été difficile d'en trouver, on a essayé auprès de beaucoup de jeunes, notre intention était d'envoyer d'autres jeunes mais ceux qu'on a trouvés étaient de familles plus structurées, qui avaient déjà suivi des cours. On voulait en envoyer d'autres, qui en auraient davantage besoin. Mais c'est difficile de trouver des jeunes qui sont intéressés à l'idée de reprendre la propriété ensuite. Et parfois il y a aussi certains parents qui ne les laissent pas partir, même pour trois jours de formation, ce sont des familles qui n'ont pas de structure ni d'intérêt on va dire. […] On ne sait pas combien il y a de jeunes sur le territoire. Il y a des jeunes dans les zones rurales mais regarde... Il y en a un qui s'est marié avec une fille de la ville et qui est allé y vivre... il y a en a deux autres qui se sont mariés aussi il y a peu... »

Enfin, signe d'un dysfonctionnement majeur, **les jeunes méconnaissent globalement tous les programmes ou organes liés à des politiques publiques ou en déplorent l'inadéquation avec leurs attentes.** Pour Maria José Carneiro, il ne fait aucun doute que « l'absence de politiques publiques ayant des effets sur la jeunesse rurale est confirmée par de petit nombre de jeunes (13%) attribuant de l'importance aux politiques du gouvernement dans le changement de leurs conditions de vie »[326]. En effet, dans l'enquête du Projeto Juventude, le déficit d'intérêt des jeunes pour la politique est important : 38% considèrent que peu importe le fait qu'on soit dans une dictature ou une démocratie, voire qu'une dictature est parfois plus appréciable, 20% pensent que la situation serait meilleure avec un parti unique. Pour ce qui est de la « confiance dans les institutions », les chiffres sont hauts pour la famille, les

[325] Entretien n°92 (Secretaria de Educação Arroio do Tigre) : « C'est difficile de capter le public des 15-25 ans [...] c'est difficile de savoir ce qui les intéresse, ce qu'ils veulent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils aiment » ; Entretien n°129 (Secretaria FundCult SMO) : « Avant le plus fort loisir des jeunes c'était les stations services, maintenant ce sont les avenues, les bords de grande route... parce que c'est dangereux. Pour moi c'est incompréhensible... on a créé la Scène Ouverte comme une forme d'option pour ces jeunes, principalement les dimanches […] Beaucoup sont venus, mais beaucoup sont toujours sur les bord de routes. »

[326] Carneiro Maria José « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo Helena Wendel, Branco Pedro Paulo Martoni, *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005, p.257

professeurs et l'Église, et ils sont faibles pour les députés et sénateurs, les partis politiques, les élus de la ville, le gouvernement et les médias. Nous avons pu relever cette défiance envers les politiques et ce qu'ils mettent en place dans de nombreux témoignages de jeunes. Le plus significatif est la déception des jeunes élèves de l'École Familiale Agricole de Santa Cruz do Sul (EFASC) qui s'étaient rendus à Porto Alegre (certains sont ensuite allés à Brasilia pour la Conférence nationale) pour porter la voix des ruraux à la 3ème *Conferencia Estadual da Juventude*. Lors du compte-rendu donné à leurs camarades, les cinq délégués expliquent (observation n°86) qu'ils ont été déçus par la « (dés)organisation générale », le rejet de leur proposition d'élever de 50 à 80% de jeunes les membres de la Conférence (« Les autorités disent "on espère que les jeunes vous allez vous mobiliser", mais en fait cette Conférence de la Jeunesse elle n'est pas tellement de la jeunesse...»). Sur 310 délégués présents, 35 étaient ruraux, tous les autres étaient de Gremios estudantis ou d'autres espaces urbains : « On a été fiers de montrer que la jeunesse rurale aussi est organisée, sait se défendre, a une pensée propre et singulière, a son point de vue, ses revendications. Alors oui ça valait la peine qu'on y participe, amener notre regard dans cet espace. Mais les cercles de conversation auxquels nous avons participé – éducation, environnement, justice et droit à la sécurité, mobilité et territoire, santé – la réalité de l'espace rural n'était pas discutée. Si on y avait pas été personne n'aurait parlé de notre opinion » (observation n°86).

* * *

Les politiques publiques de manière générale ne semblent pas aller dans le sens d'une recomposition des territoires ruraux à partir de la jeunesse. Ils ont délaissé les aspects culturels qui influencent le départ des jeunes, ainsi que ceux favorisant leur insertion et leur installation. Même s'il y a eu une politique de modernisation de l'espace, elle s'est davantage réalisée sur le modèle de la Révolution Verte, favorisant certains groupes et segments de la société rurale et est donc en partie responsable de la crise multifactorielle actuelle du rural. Cette crise prend racine et affecte aussi les aspects culturels. Or, l'absence d'État fort, de politiques publiques pertinentes et d'outils dans le champ de la culture, accentuent la crise de la dimension culturelle dans la recomposition des territoires, en renforçant la dimension agricole au détriment d'une prise en compte plus globale du rural. Beaucoup de jeunes sont fatalement influencés par cette vision et considèrent à leur tour le rural comme intrinsèquement agricole, alimentant l'envie de partir dans les villes, de connaître d'autres choses. Mais tous les acteurs présents dans les espaces ruraux et aux côtés des jeunes dans leurs pratiques culturelles ne sont pas de cet avis. Les pratiques culturelles qu'ils promeuvent et la façon dont ils les mettent en place sont cependant également sous-tendues par des traditions et visions orientées de la culture, de la jeunesse et de la ruralité.

2/ Mouvements sociaux, initiatives privées et associatives : des conceptions orientées du rôle de la culture pour les jeunes ruraux

Selon l'enquête du Projeto Juventude, plus de la moitié des jeunes brésiliens déclarent vouloir faire partie d'un club ou d'une association sportive et 59% pensent que « la participation des citoyens dans les décisions politiques résoudrait des problèmes ». Cette sphère publique intermédiaire pourrait donc être un espace clef pour mobiliser les jeunes[327], prenant le relais de l'État sur des thématiques qu'il maîtrise visiblement mal. Nous allons inclure dans cette sphère trois dynamiques différentes : celle des mouvements sociaux, très présents notamment sur notre terrain de l'Oeste catarinense et qui proposent aux jeunes une vision fonctionnaliste de la culture ; celle d'une organisation privée, le Sesc, mettant en place une offre culturelle dans une perspective de diffusion ; et celle de plusieurs associations, dont nous avons constaté qu'elles étaient moteurs de la sociabilité juvénile rurale (en particulier dans la microrégion de Santa Cruz do Sul), dans une vision partisane.

Si les dynamiques sont variées, le but est toujours la mobilisation des jeunes ruraux à travers l'outil des pratiques culturelles et de loisirs et on repère une instrumentalisation plus ou moins voilée du temps libre de cette classe d'âge pour laquelle « à la socialisation ludique succèdent [...] des préoccupations d'insertion pour "retisser le lien social" »[328]. Cette dynamique a été observée dans l'histoire des loisirs organisés pour les jeunes (Corbin, 1995 ; Augustin et Ion, 1993) et ces offres constituent, au même titre que les politiques publiques, l'environnement dans lequel les jeunes évoluent et développent leur pratiques. Un environnement actuellement en recomposition, dont les acteurs cherchent à s'adapter aux jeunes, ou à adapter les pratiques des jeunes à leurs propres fins.

ң Dans les mouvements sociaux

Dans les mouvement sociaux ruraux que nous avons observés[329], la jeunesse et la culture sont comme des évidences : la jeunesse y est perçue comme levier fondamental de changement et la culture comme un instrument de lutte. Or nos terrains sont particulièrement touchés par ces dimensions, puisque le Sud du Brésil est le berceau du MST, aujourd'hui plus grand mouvement de lutte paysanne du monde (c'est dans l'État du Rio Grande do Sul qu'a eu lieu en septembre 1979, la première occupation massive de *fazenda* par des paysans expulsés par la construction d'un barrage). La naissance du MST est officialisée en 1984 lors d'une rencontre nationale des « travailleurs ruraux

[327] « Ceci est un signal pour les politiques publiques qui pourraient trouver dans l'associationnisme le principe de création des conditions pour un exercice démocratique de la vie collective puisque c'est la sphère publique intermédiaire entre les réseaux de relation primaire (famille et amis) et les formes d'organisation sociale plus complexes, sa stimulation dans la jeunesse pourrait renforcer les cultures participatives dans la vie publique. » Brenner Ana Karina, Dayrell Juarez, Carrano Paulo « Cultures du loisir et du temps libre des jeunes brésiliens » dans Abramo Helena Wendel, Branco Pedro Paulo Martoni *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo, Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005, p. 183

[328] Augustin J.-P., Ion, J., *Des loisirs et des jeunes*. «Le Social en Acte», Les Editions ouvrières, Paris, 1993

[329] Nous nous sommes restreints au MST et à la PJR, puisque ce sont les plus présents sur nos terrains et que ce sont ceux qui prennent le plus en compte dans leur organisation même les jeunes (commissions ou groupes de jeunes), ce qui est moins directement le cas d'autres mouvements sociaux que nous aurions également pu inclure dans nos observations : MPA - Movimento dos Pequenos Agricultores, MAB - Movimento dos Atingidos por Barragens, MMC - Movimento de Mulheres Camponesas, CPT - Comissão Pastoral da Terra, APIB - Articulação dos Povos Indígenas do Brasil. Les considérations à suivre ne les concernent donc pas nécessairement. De plus, il convient de signaler que la PJR n'est pas toujours considérée comme un mouvement social puisque c'est une pastorale dont la teneur dépend de celle de la hierarchie éclesiastique locale qui, si elle est intimement liée aux mouvements sociaux dans la région étudiée, ne l'est pas systématiquement ailleurs.

sans-terre » et la réforme agraire nationale est mise en place en 1985. Le rôle alors assigné à ce mouvement est l'éducation des travailleurs ruraux et l'organisation de leur investissement dans différentes actions politiques (campements, installation de familles sur des terrains inexploités, occupations de *latifundios*, d'organismes publics, de multinationales, fauchage de champs d'OGM, marches, actions en faveur de la parité hommes-femmes, etc...). La perception du rural véhiculée par ce mouvement nous intéresse en tant qu'élément de recomposition de cet espace rural par les pratiques culturelles des jeunes. Les membres du MST mettent en place des systèmes coopératifs de réduction des intermédiaires entre consommateur et producteurs. L'alphabétisation et la formation politique est un des grands axes de l'action du mouvement, 1800 écoles fonctionnent ainsi au sein même des communautés avec des financements publics et en appliquant la Pédagogie des Opprimés théorisée par Paulo Freire. La Théologie de la Libération est aussi à la base du mouvement et davantage encore des Pastorales. L'habitant de l'espace rural est clairement conçu non seulement comme un producteur ou un cultivateur, mais comme un citoyen à part entière ; son cadre de vie devant correspondre à cette dimension « complète » du milieu rural. Cette vision s'oppose totalement à celle proposée par l'agriculture industrielle, dépeuplant les communautés rurales et ne considérant pas la nécessité de donner aux paysans, outre des terres, les moyens d'atteindre une réelle qualité de vie, contestant la toute puissance du modèle urbain[330].



Illustration 38: Festival de chanson à l'*assentamento* 25 de Maio, Abelardo Luz, novembre, 2012. Le drapeau rouge au logo du couple de paysan brandissant un large couteau avec l'inscription "Mouvement des Travailleurs Ruraux Sans-Terre - Brésil" est toujours présent dans les manifestations ou lieux liés au mouvement.

Le mouvement est particulièrement présent dans l'Oeste du Santa-Catarina pour des raisons à la fois géographiques, historiques et socio-anthropologiques, contrastant particulièrement avec la faiblesse de l'implantation sur un autre des territoires de notre échantillon, le Planalto. Des études approfondies montrent la qualité de vie atteinte par les *assentamentos* et leur organisation, en

[330] Entretien n°XXII avec une membre du conseil culturel du mouvement au niveau national : « Nous croyons que le rural doit être un lieu de vie, un lieu de qualité de vie. Qui ne peut pas être un lieu de retard permanent. […] On veut nous faire croire qu'il n'y a plus besoin que personne habite en milieu rural, qu'en ville il y a tout, qu'il y a toutes les possibilités, de travail, de loisir, de culture, de divertissement. Mais c'est faux, je vis en ville et je sais que c'est faux. Les gens dans la pratique n'ont accès à rien, ils travaillent toute la journée et n'ont le temps de rien, tout est cher, c'est donc une fausse idée que la ville est un lieu de réussite et de bonheur, sauf que c'est ce qu'on nous dit et c'est ce qui est promu par les investissements dans l'agronégoce. »

termes d'égalité des sexes, d'accès à l'éducation, à une alimentation et une habitation de qualité[331]. Ces progrès rendus possibles par la mobilisation de groupes de lutte et la sollicitation organisée des pouvoirs publics est propice à la perpétuation du modèle de l'agriculture familiale et au maintien des jeunes dans les zones rurales. La structure spatiale des *assentamento*s avec le « groupement de lopins par communauté autour de l'école, l'église, ou le centre communautaire » (Ferreira, 2001) permet une plus grande convivialité (voir schéma de l'*assentamento* Conquista da Fronteira au début de ce chapitre). L'organisation communautaire très forte, la vie associative, la participation active à la paroisse, aux syndicats et aux coopératives sont aussi particulièrement significatives dans ce modèle et nous verrons dans le Chapitre 6 comment les *assentamento*s font concrètement œuvre de recomposition des espaces ruraux, par les pratiques culturelles et de loisirs en particulier.

Une reconsidération totale du milieu rural et de ses opportunités par les jeunes qui ont grandi dans les *assentamento*s est flagrante. Et pour cause, **la jeunesse est au coeur du projet de société proposé par les organisations sociales rurales**[332]. Au départ dans le MST, il n'y avait pas de secteur spécifiquement consacré aux jeunes car « on était tous jeunes » comme nous l'ont dit plusieurs membres d'*assentamentos* aujourd'hui adultes (entretiens n°X, XXXIII et 26). En effet le mouvement était essentiellement composé de jeunes couples, qui ont aujourd'hui des enfants eux-mêmes arrivés à la majorité. Se pose donc avec acuité l'importance de cette tranche d'âge, aujourd'hui considérée comme un élément essentiel du mouvement, à retenir en particulier sur les espaces conquis par la génération précédente[333]. Aujourd'hui le secteur de la jeunesse « porte tout au MST » « avant c'était le secteur culture, mais aujourd'hui, quand il y a un événement culturel d'organisé c'est toujours par et pour les jeunes » (entretien n°XVI avec le coordinateur Culture pour le MST Santa-Catarina). Cela ne se lit pas seulement dans la dimension événementielle du mouvement mais aussi dans la place qu'il offre plus concrètement à la jeunesse en son sein, défendant un modèle de développement où le rôle que cette tranche d'âge a traditionnellement dans le monde rural est revu et corrigé (accès à un revenu personnel, libre décision de la dépense de ce revenu pour contrer la recherche du salariat à l'extérieur ; relations de pouvoir domestiques et extra-domestiques, voir Savian, 2011). Cette autonomie dont jouissent les jeunes est bien présente dans l'*assentamento* Conquista da Fronteira : salaire propre et partiel reversé à la famille de 12 à 17 ans, salaire plein dès 17 ans, groupe de décision en propre, système de relais pour prendre des congés, participation aux instances de décision[334]. Les jeunes du MST, bénéficiant d'une éducation en rapport avec leur

[331] Voir Ferreira Angela, « Vers la construction du rural au Brésil : voies en cours et perspectives » dans Zanoni Magda et Lamarche Hugues (coord.), *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement,* Éditions Karthala, 2001, p.166 et 167.

[332] Paulo Petersen, « Edito », *Juventude na construção da agricultura do futuro*, Agriculturas vol 8 n.1, mars 2011, ASPTA, Leisa Brasil : « Si les tendances de ces dernières décennies se confirment, un jeune rural sur trois prendra encore le chemin des villes, fantasmant de nouveaux projets de vie. Cette question a reçu une attention croissante dans l'agenda des organisations sociales rurales, en particulier parce que, dans certaines régions, la migration des jeunes a été massive et définitive, ce qui a signifié l'interruption du processus de succession dans l'agriculture familiale. Certains analystes voient ce phénomène comme le résultat inéluctable d'un monde de plus en plus globalisé et compétitif, qu'il faut donc tenter de modifier si l'on veut la permanence des jeunes. »

[333] Entretien n° XXII avec une membre du conseil de la culture au sein du MST national : « En fait, le secteur jeunesse est bien plus récent que le secteur culture dans le MST. On peut penser que dans le passé, la culture dans le MST avait un rôle plus important que la jeunesse et qu'aujourd'hui ce serait l'inverse. Mais en fait, au début tout le monde était très jeune dans le mouvement et donc la culture ressortait plus que la jeunesse en tant que telle. On ne pensait pas la jeunesse séparément du reste du mouvement. Mais maintenant, le mouvement a compris que le jeune est un sujet à part entière. Et comme parfois les jeunes maintenant étudient, sortent du militantisme on a commencé à se poser des questions : comment faire pour que le rural soit un espace agréable pour que les jeunes y restent ? Comment ils pourraient s'organiser ? Et donc, au cours des dernières années, le mouvement a fait un effort particulier pour approcher les jeunes, essayer de travailler eux. »

[334] Entretien n°24. Entretien n°30 (conselho politica e social da coordenação do *assentamento* Conquista da Fronteira) : « Il y a un jeune dans la coordination maintenant. Pour qu'ils participent, qu'ils donnent des idées, qu'ils participent pas seulement des activités des jeunes mais aussi de celles des adultes. Pour qu'ils commencent à comprendre les méthodes de la coordination. Et il y a leurs activités qui sont très importantes. […] On a eu des inquiétudes au début du projet [Aviario das Artes, porté par les jeunes], mais pas

expérience de vie rurale[335] et d'une place plus affirmée dans les familles et les communautés, sont plus nombreux que leurs homologues hors-*assentamentos* à rester vivre dans les communautés rurales où ils sont nés (entretiens n°XXXVI et X) et leur dynamisme est souvent reconnu par les structures municipales extérieures au mouvement[336]. La pression mise sur leur choix de « *sair ou ficar* » est d'autant plus grande qu'elle est réfléchie collectivement comme lors du Seminario Estadual da Juventude do Projeto De Olho na Terra auquel nous avons assisté (observation n°2). Celui-ci regroupait 300 jeunes du mouvement et des moments de mise en commun étaient prévus, dont l'un pour répondre à la question « Qu'est-ce que notre génération peut apporter à la lutte ? ». À cette question, le consensus après discussion entre les jeunes a été de dire que « le premier rôle de notre génération c'est de rester dans les *assentamentos* », « peut-être il faudrait nous obliger à aller dans les *acampamentos* pour voir comment c'était cette vie là », « on doit être des exemples de vie dans le rural pour montrer aux autres que c'est possible ».



Illustration 39: Des jeunes participent à un atelier d'artisanat dans l'*assentamento* 25 de Maio à Abelardo Luz en novembre 2012. On peut lire "La pierre angulaire fondamentale de notre œuvre est la jeunesse", une citation de Che Guevara, égérie des jeunes MST, sur ce mur des locaux de l'association Terra Livre.

Si la jeunesse est perçue comme un acteur à part entière, **la culture est avant tout saisie par le MST comme un instrument de lutte et de mobilisation,** car, pour cet *assentado* de Dionisio Cerqueira député du PT (Partido dos Trabalhadores) « avec la culture on déplace des montagnes... c'est un outil pour discuter avec ceux qui ne sortent pas de chez eux pour autre chose que pour une activité culturelle. C'est la possibilité de parler avec ces personnes, avec la musique par exemple » (entretien n°31). Cela est sensible lors

beaucoup, on leur a laissé la liberté pour travailler leurs idées, parce que si on leur interdit de faire des choses le jeune va partir, il faut contribuer. Si tu ne garanti pas la liberté ils partent de l'*assentamento*. »

[335] Entretien n°24 : « À l'école ce que je préfère c'est la sociologie, la philo et l'histoire parce que ça parle de notre réalité, de notre mouvement, donc c'est ce que j'aime le plus. […] Là-bas dehors dans les autres écoles c'est le bazar pour apprendre. Ici on travaille la convivialité [*convivência*], comment ça se passe dans la communauté, ces choses-là. »

[336] Entretien n°35, président du Conseil Municipal du Sport du *município* de Dionisio Cerqueira : « Les jeunes de l'*assentamento* participent aussi aux championnat, ils ont leurs athlètes. Là bas c'est une communauté bien organisée. Là bas d'ailleurs ils organisent des match amicaux tous les week-end. Ils doivent s'organiser, les autres non. »

de toutes les rencontres du mouvement auxquelles nous avons pu assister et dont des extraits sont présentés en annexes (voir annexe n°10) : la culture est une émanation du groupe, qui doit se défendre face à la culture de masse divulguée par les médias du même type et dont le seul objectif serait la consommation. Elle doit être réappropriée par le peuple à des fins de formation intellectuelle et d'émancipation collective. L'objectif des actions du MST en termes de pratiques culturelles est donc d'inciter à la production d'une culture propre aux membres du mouvement et à l'identité collective qui en émane. L'obtention de moyens de production et de diffusion de son propre contenu est donc centrale, un peu comme cela est proposé dans le programme Pontos de Cultura, dans l'objectif d'une indépendance totale : « produire soi-même pas seulement la nourriture alimentaire, mais aussi la nourriture de l'esprit » (entretien n°XXII). Les jeunes ont confirmé cette ligne dans les entretiens, en parlant d'un « accès à la culture artistique important, mais la production de notre propre culture c'est plus important encore », d'un « regard différent sur la musique, je la vois comme racine, art, et je vois le travail de la musique et le fait de l'amener à tout le monde. Je trouve plus important de produire sa propre culture, d'augmenter le pouvoir de création au lieu de jouer n'importe quoi. On doit chercher la puissance novatrice de la culture et de la création, c'est plus déterminant que l'accès pur. » (entretiens n°XXIV et XXX), ou encore en manifestant un net intérêt pour la création plutôt que la référence à des éléments existants (entretien n°27, F, 24 ans, ExO).

C'est également dans cet esprit que sont conçu plusieurs projets culturels menés par le Mouvement des Sans-Terre. Parmi eux, le projet de Olho na Terra a pour objectif de former les jeunes des *assentamento*s à l'usages des TICs (vidéo, photo, multimédia) pour aider à la diffusion de ce qui se fait dans les *assentamento*s « contre le latifundio des médias brésiliens » (observation n°2). Monté en collaboration avec l'UFSC, il a donné lieu à la création de cinq « telecentros » recevant un appui logistique, une infrastructure, du matériel et des ateliers de formation. C'est encore pour inciter les jeunes à la production autonome de contenus qu'agit l'association culturelle Terra Livre et sa radio communautaire installée dans un *assentamento* du *município* d'Abelardo Luz. Les extraits d'entretiens de l'encadré n°5 (page suivante) témoignent de l'importance que peut revêtir une telle structure pour la mise en place de pratiques chez les jeunes ruraux.

L'Association culturelle Terra Livre est présente dans les différents *assentamento*s d'Abelardo Luz, et sa cinquantaine de membres volontaires proposent divers ateliers, des cours de formation (théâtre, musique, artisanat, audiovisuel), des tournois sportifs. Les animateurs d'ateliers sont des professeurs volontaires et il y a un partenariat avec le PróJovem (un programme fédéral d'insertion sociale des jeunes en collaboration avec les services municipaux d'assistance sociale). Une radio communautaire tenue en grande partie les jeunes est aussi le fruit de cette association. Elle n'émet qu'à 15km à la ronde (et pas uniformément selon le relief) mais son bâtiment est un lieu de sociabilité et de loisir important pour les jeunes de ces communautés.

Le coordinateur de la radio (entretien n°XXXVIII), a toujours aimé travailler dans la culture, et c'est quand l'association est née, alors qu'il est agriculteur au sein de l'*assentamento* (comme il l'est toujours aujourd'hui), qu'il a choisi de réaliser son « service communautaire » pour lequel il bénéficie d'une petite décharge horaire. La radio survit grâce à l'aide des commerçants du *município* et des contributions de quelques familles *assentadas*. Quand nous y allons en 2012, huit jeunes y participent activement et sont très investis, « certains d'entre eux ont même abandonné un travail pour venir animer ici parce qu'on fait un gros travail de formation et de conscientisation » (entretien n°XXXVIII), Quelques principes jalonnent ce travail : la musique diffusée doit être intégralement brésilienne, et si possible évoquer la lutte ou comporter une dimension culturelle, même si chaque jeune a son propre horaire et sa liberté de programmation. Des informations sur le mouvement, les nouvelles politiques et l'histoire du MST sont distillées dans la semaine radiophonique. Comme c'est une radio communautaire elle fait partie d'un réseau national, et l'État fédéral lui met à disposition une fréquence. Pour le coordinateur le but est clair et l'action de la radio contribue à diminuer l'exode rural et enclencher des recompositions dans le territoire :

> « Le travail de la radio amène beaucoup de choses pour les jeunes ici : la formation, la sensibilisation et surtout la proposition d'une lecture différente de la réalité. Ça peut influer dans une certaine mesure sur les problèmes de l'exode rural. En fait, notre lutte c'est que les jeunes aient une éducation de qualité et complète ici au sein de l' *assentamento*. Aujourd'hui, il est inévitable que les jeunes partent, au moins un temps. Mais dans le cas des jeunes qui contribuent ici à la radio, nous pouvons travailler avec eux jusqu'à la dernière année et après ils vont à l'université, etc. Et par exemple D., même étant étudiant à Chapeco, il est toujours là pour aider, dès qu'il le peut. Alors on ne peut pas les empêcher de partir, c'est la volonté d'une majorité, mais on peut essayer, via la radio de générer un peu de travail non-agricole, une dynamique, une ambiance qu'ils regretteront peut-être, comme A.. Lui il a déjà la tête en ville et il dit que rien ne lui manquera d'ici, à part son cheval... et la radio ! Il veut même faire une formation dans ce domaine. Et puis la radio aide la diffusion musicale et donne conscience qu'une autre réalité est possible ici, qu'il faut y croire parce qu'ils y ont droit. »

O. et G. sont deux des huit jeunes particulièrement actifs pour la radio (entretiens n°XXIII et XX). Leurs témoignages sur ce que la radio a pu leur apporter en termes de développement personnel sont particulièrement riches. Ils laissent entrevoir à quel point une activité de loisir qui donne accès à la culture peut influer sur l'expression et la perception du territoire rural par les jeunes, peut changer le quotidien qu'ils y mènent, et donc, éventuellement, leurs projets et insertion dans cet espace :

> « J'ai participé à beaucoup de choses en relation avec la radio. Une fois on a fait un film, on était sept, et on a mis six mois à faire un documentaire qu'on a ensuite mis à disposition à la radio. Ici avec nos émissions on essaie de passer des choses qui décrivent vraiment notre réalité, pas comme les autres médias qui nous critiquent, nous montrent négativement et nous font rêver de la ville. Le rock ça fait partie de ça, ça nous aide à dénoncer des choses de passer du bon rock. Le MST nous donne l'opportunité pour ça, les changements du rural sont tous visibles dans ce que le mouvement fait. Moi à la radio je fais un programme qui parle de la politique du gouvernement, ce qui nous plait ou non, à nous les jeunes d'ici. Le reste du temps j'aide mes parents aux champs. La radio ça nous permet aussi de faire des voyages, de sortir d'ici pour savoir comment c'est ailleurs et le raconter ensuite ici. On est allé dans des quartiers pauvres des villes où tout le monde rêve d'aller. Je suis curieux et c'était intéressant de voir ça et ensuite de le raconter ici pour renforcer la lutte et avoir des idées pour améliorer les *assentamentos*. Mes parents n'aiment pas la politique, je m'y suis intéressé à partir du moment où j'ai travaillé ici à la radio, je me suis peu à peu identifié au MST et à la partie jeunesse du mouvement. Maintenant je suis fier d'être d'ici. »

> « Je travaille à la radio quand je ne suis pas en cours, c'est à dire les après-midi. C'est un service communautaire [service rendu à la communauté, comptabilisé dans les *assentamentos* comme temps de travail]. Depuis que je suis là bas j'ai appris tellement de choses, ça fait trois ans déjà. En fait, au début j'avais commencé à sortir un peu avec un garçon de la radio et il m'avait montré la structure là bas, en me disant qu'ils cherchaient des gens. La passion pour la radio m'a vraiment prise et depuis, même si je ne suis plus du tout avec lui, je travaille à la radio. Avant j'étais une fille qui ne connaissais rien, je regardais tout le temps la télévision, qui parlait mal des *assentamentos* et des campagnes, disant que c'était sale, etc... Et puis je me suis aperçue que c'était rien de tout ça. Je n'étais pas militante ni rien, je connaissais rien du monde non plus. Là bas à la radio tu apprends comme le monde est à l'extérieur de chez toi. Avant aussi je n'aimais que les musiques commerciales et américaines [...]. À la radio je me suis aperçue que ça parlait mal de la femme, et puis j'ai découvert d'autres genres. Maintenant j'adore plein de musiques brésiliennes, et d'ailleurs aussi, mais vraiment différentes. ».

Texte 5: Témoignages sur la Radio Terra Livre, Assentamento 25 de Maio, Abelardo Luz

Le MST s'est construit autour de pratiques culturelles et la pédagogue Roseli Salete Caldart explique que : « Sa présence, ses luttes, son organisation, ses gestes, ses langages et ses images sont éducatifs, nous interrogent, choquent et remuent les valeurs, conceptions, imaginations, cultures et structures. Il construit de nouvelles valeurs et connaissances, une nouvelle culture politique en formant de nouveaux sujets collectifs. Allant au-delà de l'image d'un peuple rural ignorant et retardé; le mouvement éducatif vient de l'intérieur même de la dynamique rurale, posant les questions que l'éducation et la culture ont toujours posées et la lutte s'exprimant par des gestes, symboles, marches, célébrations, musiques, poèmes,... dont le but est de contribuer à la formation d'un sujet social, le Sem Terra, le travailleur rural » (Caldart, 2000, p. 11). En effet, les pratiques qu'elle décrit ici sont omniprésentes et tant la musique que les fresques ou les *misticas* sont des moyens de diffusion des thèmes de lutte et d'une culture commune, en particulier auprès des jeunes (voir l'encadré n°6 sur les *misticas*). Trois éléments doivent être compris quant à la culture dans le MST (Caldart, 2000, p. 31 à 39) : 1/ La dimension culturelle au MST a augmenté à mesure que s'est formée l'identité sociale et politique du mouvement, transformant ce qui était une condition, « sans terre », en un nom propre, « Sans Terre », ce qui est très prégnant chez les jeunes du mouvement (voir typologie du Chapitre 5). Le lien entre les symboles et actes culturels des MST avec les cultures paysannes et religieuses qui fondaient le contexte où le MST est né et arrivé (ce sera un point d'analyse du Chapitre 4). 2/ La société regarde le MST sous l'axe des gestes et des valeurs, la culture est donc la vitrine du mouvement, davantage que ses données de production par exemple 3/ Le MST a une préoccupation croissante pour la dimension culturelle à partir de trois axes : l'entretien de la mémoire et de la *mystique* de la lutte du peuple ; la nécessité de mieux comprendre ses bases sociales et l'engagement sur l'éducation et les valeurs de ses membres ; la formation éthique liée à la culture.

Besoin d'entretenir la mémoire de la lutte, en particulier avec cette nouvelle génération qui ne l'a pas vécu directement, se traduit dans toutes les manifestations culturelles du MST, au sommet desquelles la « mystique », moment théâtralisé de mise en image de la lutte, que nous avons pu vivre à de nombreuses reprises lors de la Jornada Cultural d'Abelardo Luz. Le drapeau, les mots d'ordre, les outils de travail, les produits du travail des champs, les objets de lutte, les chants, les symboles y sont mis très en avant et conjugués pour produire une sorte de moment de communion. Lutte contre la dépolitisation des jeunes du mouvement. Certains acteurs extérieurs observant ces *misticas* s'étonnent du peu de modernité des éléments souvent mis en scène (entretien n°104 : « Tem enxada e tal... mas cadê a bola de futebol ? »), soulevant ainsi le paradoxe d'une pratique que les jeunes ont parfois du mal à s'approprier pleinement.



Photographies : Mistica donnée lors de la Jornada Cultural d'Abelardo Luz en novembre 2012, les jeunes jouent la destitution d'un pouvoir politique autoritaire, disent des poèmes militants et évoquent les luttes passées des *assentados.*

Texte 6: Les *misticas,* une pratique culturelle mobilisant la jeunesse

D'autres mouvements que nous avons pu observer, telles les Pastorales[337] ou des institutions

[337] Entretien n°43 (jeune de la PJMP de São Miguel do Oeste) : « La culture est un outil pour nous, notre région est très métisse, et beaucoup ont leur propre culture que la société parfois n'accepte pas. Il faut une formation culturelle, donc le moment festif, l'animation, fait partie de la formation. On essaye toujours d'amener des musiques, des musiques historiques, avec des paroles, pour que les jeunes [*la piazada*] se sentent stimulés, entre dans le rythme, qu'ils entendent ça pour comprendre [...]. Notre objectif est de

historiquement liées aux mouvements sociaux mobilisent également la culture dans leur formation de la jeunesse rurale (voir encadré n°7 sur les EFAs). Les *arpilleras*[338] sont également un exemple d'utilisation d'une pratique artistique représentatif de ces mouvements. Cette mobilisation et leur façon de faire est parfois critiquée par les autres acteurs travaillant avec les jeunes ruraux, comme ici par un *extensionista* de l'Epagri de São Miguel do Oeste qui estime que ces mouvements apportent un message trop négatif :

> « Le message des mouvements sociaux est très négatif, tout est mauvais, tout est exploitation. C'est idéologique. C'est tout comme ça, tout va mal, cela démoralise les jeunes. Ici, dans les groupes de la PJR et de la PJMP, il y a des jeunes qui y vont par obligation de la part des parents... Par exemple, il faudrait parler de choses positives, des solutions telles que l'agroécologie, ces mouvements ne le font pas, ils disent simplement que tout va mal. Ces personnes sont très manipulées par des intérêts privés, de l'évêque par exemple... Du coup il n'y a plus de jeunes dans les églises parce qu'ils ne parlent que de choses négatives […]. Ces mouvements ont réussi à apporter aux jeunes une valorisation de l'alimentation, ça oui, cette valorisation de l'alimentation ils ont réussi à l'apporter. À propos du fait que le jeune se nourrit mal. Ils ont également réussi à amener la valorisation de leur propre condition, arrêter avec le rêve de la ville, à valoriser le fait d'être à la campagne. Cette question psychologique oui... Mais ils ne participent pas à nos activités, donc il y a un problème, un problème de préjugés de leur part, que l'Epagri a apporté la Révolution Verte et tout ça, il y a un stigmate. Il a des préjugés, la stigmatisation de notre activité. Ce qui était vrai, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui, nous avons changé. »

Dans les EFA, Écoles Familiales Agricoles, les pratiques culturelles sont largement mobilisée au sein de la proposition pédagogique : extraits de l'entretien n°58 avec le responsable de l'EFASC (Santa Cruz do Sul)

« On voit l'école comme un lieu de formation sociale. La pédagogie de l'alternance favorise beaucoup le fait de rester en milieu rural, alors que les autres écoles préparent à être de la main d'oeuvre en ville. L'idée est que celui qui reste à la propriété est celui qui a échoué. »

Le travail des EFA s'articule autour de trois années, dont chacune est orientée avec par une réflexion générale :

- la première année la question est « qui suis-je ? », les jeunes doivent redécouvrir leurs racines et leur histoire. Ils réalisent des travaux de rédaction, de photo, de compte rendu oral après avoir posé des questions à leur famille, avoir noué des relations avec leurs grands parents (« certains se posent cette question pour la première fois et les grands parents sont tellement heureux de leur parler »).
- la deuxième année tourne autour de la notion de « communauté », ils doivent aller voir leurs voisins, raconter un peu ce qu'il y a là où ils vivent. Ils partent aussi vivre une semaine dans la maison d'un camarade, cet échange de famille donne lieu à un grand compte rendu en images et en chansons.
- la troisième année ils doivent élaborer leur projet professionnel en lien avec les ressources qu'ils ont sur la propriété familiale.

« On veut qu'ils soient fiers d'être agriculteurs familiaux, même si notre conception c'est plutôt celle du paysan. »

Les professeurs, « moniteurs » vivent sur place une partie du temps, ce qui favorise les échanges informels avec la centaine d'élèves de l'école (dont la présence est alternée, la moitié sont présents une semaine, l'autre moitié la suivante et ainsi de suite). « On veut que cette école où ils vivent une partie de l'année soit un vrai lieu de développement social pour eux, et notamment par la musique et le théâtre. On veut que le jeune développe une culture propre, se l'approprie, une culture qui vienne de lui même. Beaucoup apprennent ici à jouer de la guitare par exemple, on fait des misticas aussi. Les jeunes s'identifient à une culture hégémonique, les cultures populaires sont marginalisées et ne sont pas les bienvenues dans les aires publiques. Surtout dans cette région où il y a une construction sociale d'une homogénéité de l'identité. [...] Ce n'est pas possible que la culture n'est pas de sens [Nao tem como a cultura nao ter significado], Que ce soit consciemment ou non, elle signifie quelque chose, c'est pas juste comme ça. Je pense que oui elle est un instrument de formation de l'opinion, de divertissement aussi, de forme d'interaction sociale. C'est une des possibilité qu'on a pour construire une connaissance, le théâtre, la musique, la danse, la production artistique permet cela. Toute les pratiques culturelles ont un sens politique. »

Texte 7: La place des pratiques culturelles dans une Ecole Familiale Agricole

changer la société, alors la culture est importante. Ici on relie tout avec la lutte parce que par exemple quand un jeun écoute un « funk péjoratif », c'est des choses que le jeunesse écoute, la question n'est pas là puisqu'ils l'écoutent de toute façon. Mais on doit les informer, les former, pour qu'ils réfléchissent à ce qu'ils écoutent, quel est le sens, qu'est-ce que la société te transmet à travers ça ? […] Nous ne cherchons pas le choc culturel, on cherche le mélange, si tu veux écouter Cazuza [chanteur brésilien populaire pas particulièrement engagé mais icône de la jeunesse urbaine révoltée dans les années 1990] c'est super, on n'est pas totalement obsédés par les chanteurs engagés. […] J'ai grandi en écoutant de la musique *gaúchesca raiz*, et ce n'est que bien plus tard que j'ai perçu son machisme, et ce qu'il faut tenter c'est ne pas reproduire ce genre de chose. Je regarde des séries aussi, dont je sais qu'elles ne sont pas terribles de ce point de vue mais ce qui est important c'est de percevoir ces choses, les inégalités sociales, le machisme, pour ne pas les reproduire. Il faut connaître l'ennemi. Par exemple on a regardé Avatar avec les jeunes et on en a discuté, on a discuté du contexte. »

[338] Tableau textile conçu et cousu à la main, initialement par les familles de prisonniers politiques pendant la dictature chilienne, c'est aujourd'hui un art à part entière. Il est souvent, mais pas toujours, vecteur d'un message politique puisqu'il décrit des scènes quotidiennes ou des luttes du point de vue des artisans.

* * *

Dans les territoires que nous avons parcourus, en particulier dans l'Oeste Catarinense mais pas uniquement, les mouvements sociaux sont ainsi des acteurs importants de la vie rurale en général et des opportunités de pratiques culturelles pour les jeunes ruraux en particulier. En effet, ces organisations se préoccupent depuis longtemps de la question de la jeunesse en milieu rural et possèdent un réel savoir-faire pour la mobiliser sur des questions politiques, en utilisant notamment le levier culturel. Cependant, leur limite réside peut-être justement sur cet usage des loisirs dans une visée exclusivement militante, ce sur quoi nous reviendrons dans les parties suivantes. D'autres acteurs, comme le secteur privé, sont aussi présents autours des pratiques culturelles des jeunes, avec des objectifs bien différents.

ң Le privé : Sesc et fondations

> « Parce que l'État a très longtemps été absent et monosectoriel, les organisations privées et ONG ont amplifié leur présence dans la régulation du développement agricole et rural. » Mior, 2005, p.108

Ң Une offre semi-privée de qualité: les Sesc

Si les jeunes et acteurs rencontrés sur le terrain ne connaissent pas les SDR et rarement les Pontos de Cultura, en revanche les Sesc sont très bien identifiés, en particulier, pour ce qui des territoires étudiés, dans les microrégions catarinenses (Campos de Lages et Extremo Oeste Catarinense). Nous l'avons constaté sur le terrain autour des villes de Lages, São Miguel do Oeste (et lors de recherches annexes à Xanxêre) et dans l'enquête Projeto Juventude où à la question « Quelles institutions appuyant des projets culturels et sportifs connaissez-vous ? » le Sesc arrive en tête[339], tandis qu'aucune institution publique n'est citée. Le Sesc « Service Social du Commerce » est une organisation privée, créée, maintenue et administrée par des chefs d'entreprises et commerçants avec pour objectif « d'agir pour le bien-être et l'amélioration de la qualité de vie des travailleurs du commerce, de leurs familles et de leur communauté » (source : brochures du Sesc, 2012). Menant des programmes et des projets de développement, dans des écoles privées, des centres d'activités, des théâtres, des auberges, des restaurants ou des centres sportifs qui lui appartiennent, l'organisation déploie des actions dans des domaines divers, principalement l'éducation, la santé, la culture, le loisir et l'assistance. Son action se veut universelle (elle est ouverte aux membres non adhérents ne travaillant pas nécessairement dans la branche commerciale) et peut toucher tous les territoires.

Né après la fin de la Seconde Guerre mondiale et la chute de Getulio Vargas, alors que les chefs d'entreprises souhaitaient participer à la démocratisation du pays, le Sesc est fondé en 1946 pour les travailleurs du commerce. Il avait pour objectif le maintien de la santé par l'intermédiaire de l'éducation et du loisir ; colonies de vacances et clubs sportifs furent parmi les premiers services mis en place. En 1982, « percevant les changements politiques et sociaux du pays et soucieux d'occuper de

[339] Sesc 36%, SESI 32%, Petrobras 23%, SENAC 18%, SENAI 14%, Cia Vale do Rio Doce 11%, SEBRAE 9%, Je n'en connais pas 22%

nouveau espaces » (brochures du Sesc, 2012) le Sesc commence aussi à investir dans des secteurs auparavant réprimés par le régime militaire : théâtre, cinéma, musique, littérature et arts plastiques. La volonté de donner accès aux « biens de qualité, symboliques et matériels » n'est pas sans rappeler un certain paternalisme devant la nécessité de combler un service non rendu par l'État. Mais c'est la dimension locale qui a particulièrement retenu notre attention, une volonté de privilégier la « diversité culturelle locale », la gestion par des directions régionales et leurs unités, « en fonction des réalités locales de chacun » dans un but de « renforcement de la citoyenneté et de développement socioéconomique et culturel des territoires » (brochures du Sesc, 2012).

Présent dans chaque État brésilien, le Sesc est financé par les contributions des commerçants, reversées à l'institution privée via l'État fédéral. Comme nous l'a expliqué la responsable étatique du secteur culturel du Sesc Catarinense « l'État brésilien récolte l'impôt des commerçants et chefs d'entreprises[340] puis le reverse au Sesc national qui redistribue ensuite. Les gouvernements locaux, du Santa Catarina en l'occurrence, contrôlent : chaque compte, chaque action est décortiquée et nous n'avons pas droit à l'erreur. On a peu d'argent mais il doit être très précisément dirigé » (entretien n°LXXX). Un large public profite ensuite des activités et événements, demandant généralement le versement d'un abonnement mensuel qui dépend des revenus. Des entreprises ou des municipalités contactent parfois l'institution, connue pour sa rigueur et la qualité de son offre.

Le Sesc déclare desservir plus de 2.200 *municípios* brésiliens grâce à ses 19.000 salariés, soit avec ses nombreuses unités décentralisées (des centaines de centres d'activité, auberges, unités médicales, écoles, le plus grand réseau de théâtres et de bibliothèques privées du pays) ; soit de formes itinérantes (des unités mobiles de bibliothèques ou cabinets de dentistes). Le Sesc agit également dans des espaces publics ou dans d'autres organisations : le travail en réseau avec les *prefeituras*, écoles publiques, institutions (IPHAN par exemple), entreprises, universités est important. Un réseau d'infrastructures propres est aussi mis à disposition, pour pallier au manque général d'équipements culturels. Ainsi peut-on lire sur le site internet du Sesc :

> « Le premier axe de travail pour mener à bien l'action de ces producteurs est de créer la base matérielle pour la présentation de leurs produits. Les difficultés d'accès à la connaissance, à l'information et aux technologies propres à la création artistique ont contribué à ce que, en général, dans la plupart des localités brésiliennes, elle est insuffisante, dans ses manifestations, ou répétitive dans ses formes et contenus déjà éprouvées […] Les talents régionaux ainsi que les artistes les plus reconnus trouvent au Sesc un réseau de galeries et de théâtres totalement équipés pour recevoir des événements locaux et nationaux et les circuits montés par le Sesc permettent aussi une fenêtre de circulation »

Les programmes itinérants *Palco Giratorio* (« Scène tournante »), ou *Sonora Brasil,* qui proposent respectivement des spectacles vivants ou des musiciens, brésiliens, en itinérance pendant une saison entière dans tout le pays, sont des exemples de cette décentralisation et de la volonté de couvrir l'ensemble du territoire. Une grande partie des actions culturelles des Sesc sont gratuites et ont lieu dans « des endroits qui habituellement ne reçoivent pas les tournées commerciales. » (Sesc.com.br).

L'articulation local / États / national se fait à chaque échelle et pour chaque étape. Certains programmes, comme les deux précédemment mentionnés, émanent du département national qui les confectionne à Rio de Janeiro. Chaque État peut également avoir ses propres programmes qui se diffusent par exemple dans tout l'État de Santa Catarina, avec toujours une autonomie de choix à

[340] Il s'agit du le GRU dont 1,5% est destiné au Sesc ; cet impôt n'est pas payé par les petits commerces sans salariés, qui sont la majorité des entreprises de l'État.

l'échelle des *municipos* qui peuvent solliciter ou non la venue d'un spectacle, d'un film ou d'une exposition selon la pertinence sur les lieux. La volonté de décentralisation semble réelle et les responsables rencontrés nous expliquent que (entretien n°LXXX puis n°LVII) :

> « toutes les villes sont importantes, de même que tous les espaces où des gens demeurent, et que tous méritent de concevoir et surtout recevoir des spectacles et des actions. […] Et cet aspect-là, notamment pour les zones rurales, ne fait que s'accentuer ces dernières années. Une vraie discussion va être menée à ce propos au niveau national pour accentuer le poids des unités locales » ; « quand on fait un projet on doit lui faire faire un circuit, ce qui nous oblige à aller au-delà de Lages, dans des zones rurales qui n'accueillent rien d'habitude. […] L'idée est d'amener la culture à ceux qui n'y ont pas accès ».

Pour ce faire, la collaboration avec les *municípios* est importante. Cela contribue à donner au Sesc l'image d'une entité publique, alors qu'elle est une organisation privée[341].

Cette **vision**, « appuyer des manifestations qui contribuent à la création artistique et intellectuelles », « « démocratiser la culture nationale, en promouvant l'accès aux biens culturels », « atteindre les communautés les plus diverses et diffuser toute la richesse culturelle de notre pays »[342] n'est pas sans rappeler une dynamique Top-Down dénoncée par exemple en France à propos du Ministère Malraux. La conception du « missionnaire » devant agir sur un territoire rural en manque d'offre culturelle est présente dans les discours des agents rencontrés, en particulier dans les régions les plus rurales[343]. Une vision humaniste et paternaliste de la culture parcourt les documents des Sesc[344] et les discours de ses cadres (entretien n°41) : « Au début ça a été créé pour les personnes travaillant dans le domaine du commerce, mais comme il y a une lacune gouvernementale sur le service culturel, le Sesc y est allé, a embrassé cette cause […]. La culture est une des choses les plus importantes pour qu'un être humain soit entier. Le grand sujet c'est de servir des personnes qui devraient l'être par le secteur public ». Néanmoins, le Sesc affirme sur son site internet avoir la volonté de promouvoir aussi la production amateur, on y lit qu'un des buts est de « *faire la Culture* à travers des cours, des ateliers et des conférences qui se multiplient ». On y affiche aussi une volonté de renverser le processus habituel, les unités locales, très autonomes, pouvant être à l'origine de projets qui seront ensuite repris au niveau de l'État ou du pays. La sélection des artistes peut se faire localement, chaque unité envoyant des candidats : « par exemple l'an dernier nous avons envoyé plusieurs groupes de musique de Lages sur une sélection étatique, on se sert de notre réseau ici, on leur permet de se produire à Chapeco, Florianopolis. […] À Lages dans cette unité on fait pas mal d'expositions d'artistes locaux, car les possibilités sont réelles et de nombreux artistes travaillent avec nous. » (entretien n°LVII).

En termes de contenu culturel, « la sélection des troupes se fait en accord avec la philosophie du Sesc, innovation et originalité culturelle, vis-à-vis des médias notamment, et toutes les compagnies et artistes vivants doivent être brésiliens, ce qui ne nous empêche pas d'avoir souvent des expositions ou projets du Sesc national promouvoir des artistes étrangers, comme en ce moment les films de Jacques Tati que nous faisons circuler dans le pays » (entretien n°LXXX avec la responsable culture du Sesc-SC). Les personnels en charge des coordinations culturelles des Sesc sont des professionnels du secteur. Ainsi, le responsable culture du Sesc de Lages que nous avons rencontré en 2012 a une formation mêlant arts et éducation, équivalent à un

[341] Entretien n°41 à São Miguel do Oeste : « L'aire de couverture de notre Sesc est tout l'Extremo Oeste, ce sont 14 villes […] Généralement on voit ça avec les secrétariats locaux, il y une collaboration avec le secteur public. D'ailleurs beaucoup de gens pensent que le Sesc est un organe public. »

[342] Introduction au livret accompagnant l'action Sonora Brasil, diffusant des concerts de musique nationale dans le pays entier.

[343] Entretien n°XLVIII : « Être en bonne santé c'est bien pour tout le monde, mais avoir la tête pleine aussi c'est important, mais bon ça à Xanxerê c'est particulièrement difficile car c'est une ville bien plus léthargique que Joaçaba ou Concordia par exemple, qui rayonnent dans les environs. Ici non, c'est plus pauvre, plus rural dans l'esprit même des gens qui vivent dans le noyau urbain. »

[344] Le site de l'institution (Sesc.com.br consulté en janvier 2013) met en avant le domaine des expressions artistiques et culturelles comme « le contexte le plus important pour l'élévation des individus aux degrés plus élevés de la condition humaine ». Pour l'institution, l'originalité de la production en question est essentielle et elle doit être « capable d'enrichir les individus et les portent à une compréhension et une relecture du monde […] excluant ainsi les produits culturels qui présentent des formes et des contenus venant de patrons culturels déjà gravés dans les esprits des spectateurs ».

master en Beaux-Arts, et parallèlement à son engagement professionnel il est artiste plasticien. Cela lui permet de mobiliser des réseaux d'artistes et d'avoir une réelle vision de la nature de l'offre culturelle qu'il peut diffuser avec la puissance organisatrice du Sesc. Ainsi les acteurs culturels des territoires le reconnaissent : « dans les Sesc c'est différent du secteur public, ils ont de l'argent, tout fonctionne par capillarité, de façon bien organisée, ce sont des gens formés et professionnels » (entretien n°L). Le **professionnalisation** est aussi recherchée pour les artistes : permettre à des artistes de vivre de leur métier est un grand apport du Sesc à la vie culturelle brésilienne, comme le constatait la responsable culture du SECS de Xanxerê en 2012 (entretien n°XLVIII) :

> « On aimerait que les artistes aient d'autres circuits, d'autres espaces, d'autres possibilités mais souvent il n'y a que nous qui puissions les employer, sauf qu'on ne peut pas prendre tout le monde. Le Sesc est une solution temporaire pour un artiste mais il faudrait bien d'autres mécanismes viables. Pour l'an prochain par exemple nous allons lancer 300 contrats, c'est déjà énorme et on ne peut pas faire plus, même si on essaye d'augmenter en liant les aires entre elles avec les autres secteurs du Sesc »

De fait, tous les artistes que nous avons pu rencontrer par ailleurs ont travaillé avec le Sesc a un moment de leur carrière. Le Sesc appuie la création locale car cela « contribue à décentrer la création artistique. Il y a vingt ans dans le Santa-Catarina personne ne vivait de sa production culturelle, aujourd'hui plus de 30 artistes ou groupes d'artistes en vivent » (entretien n°LXXX). Ainsi, un plasticien originaire du sud du Rio Grande do Sul et un romancier de Chapeco sont aujourd'hui diffusés nationalement après avoir été repérés par les Sesc locaux.

Le **rural** n'est pas le terrain d'action privilégié de l'institution : le temps et les moyens mis en œuvre pour les actions décentralisées ne sont pas très conséquents, le ratio temps et travail investi / quantité de public touché n'étant pas jugé favorable[345]. Les distances à parcourir sont vite jugées longues, coûteuses et chronophages, toutes les unités ne font donc pas le choix d'aller dans les zones rurales. Mais des projets spécifiquement destinés au public rural existent comme nous avons pu l'observer dans le Santa-Catarina : « Exposição Para a Interiorização » (littéralement « Exposition pour l'intériorisation » avec un jeu de mot sur *interior*) du Sesc de Lages est un exemple, partie de cette unité et aujourd'hui menée au niveau de l'État. Le Sesc de Xanxerê a également des actions intéressantes, comme des projections de film, à travers le projet l' « École va au cinéma » (Escola Vai ao Cinema), où les événements sont ouverts à la communauté entière[346] ou le projet Baú de Histórias - Circuito Catarinense de Narrativas, diffusant dans les communautés les plus rurales de son aire d'action le travail de Paulo Freire, conteur travaillant autour des mythes, légendes, histoires de sorcières et loup-garous. La volonté de promouvoir les traditions régionales et « des thèmes populaires liés à nos multiples cultures, réalités et sociétés » est mise en avant (Sesc.com.br). Cela nous est confirmé à Lages autour de la tradition orale et de la sensibilisation des jeunes à cette culture locale (entretien n°LVII avec le responsable culture du Secs de Lages) :

> « La littérature aussi est très importante au Sesc, ce que nous avons beaucoup traduit par un travail sur le conte, la narration, la question de l'oralité qui descend de génération en génération qui est très ancrée dans le Planalto.

[345] Entretien n° XLVII. Entretien n° LVII : « Le pourcentage du temps passé sur les projets culturels ruraux est dur à estimer, comme ça je dirais 10%, mais ça ne fait qu'augmenter car il y a une attente de plus en plus forte, de notre part et puis de celles des ruraux aussi, des fonctionnaires sur place, qui savent maintenant que c'est possible et légitime d'accéder à ça. Par le bouche-à-oreille ça se développe mais bon, nous ne sommes que deux à gérer la culture ici et la demande en ville est bien plus forte alors... Parfois on reçoit des projets et il faut en faire profiter un public maximum, donc on va dans des grandes écoles urbaines, où on touche plusieurs centaines d'enfants »

[346] Furent notamment projetés dans ce cadre, dans les *assentamento*s d'Abelardo Luz (via l'invitation lancée au Sesc par Avito Darci Correa, responsable de la culture au *município* « car ça au moins c'est un projet culturel pour les ruraux, et je ne vais avoir à demander aucun argent »), les films *Tapete Vermelho*, une odyssée rurale mêlant histoire vraie et croyances populaires et le documentaire *Celibato no Campo*, traitant de l'exode des jeunes ruraux dans l'ouest catarinense.

> C'est parfois dur avec les adolescents, les jeunes, ils sont réfractaires à la nouveauté mais nous en tant qu'éducateurs on essaye toujours de leur montrer la diversité de ce qui existe […], tout en travaillant sur la culture de chacun et ses racines, c'est ça que je trouve fantastique au Sesc. »

Pour tout ce qui concerne la diffusion culturelle en milieu rural, tout dépend beaucoup du niveau local des Sesc, des techniciens qui travaillent dans les unités, de leur sensibilité et des opportunités locales (entretien n°LXXX). Les conditions de diffusion en milieu rural sont invoquées : le conte et les marionnettes étant par exemple plus adaptées à l'itinérance et à l'absence d'infrastructure, contrairement à du théâtre « ayant besoin d'une salle à l'italienne » (entretiens n°LXXX, LVII), les agents privilégiant des « formes légères, pour éviter d'embourber un camion » dans des régions où le manque et la précarité d'infrastructure « est une barrière immense mais pas infranchissable » (entretien n°XLVIII). La population rurale et les artistes peuvent être mutuellement demandeurs et faire en sorte que les choses se produisent : « Je prends Paulo Freire par exemple, un excellent conteur de São Paulo, et qui en plus aime beaucoup aller en milieu rural parce qu'il trouve que le public est très différent, très réceptif, curieux de découvertes, très investi et participatif. En rural il n'y a pas d'infrastructures propres au culturel certes, mais il y a toujours une salle communautaire ou quelque chose de ce type, les gens amènent des chaises, aident le plus possible vraiment. » (entretien n°XLVIII).

Parmi les artistes qui ont travaillé avec le Sesc et que nous avons pu rencontrer, beaucoup critiquent la **normativité** imposée par cette organisation : « comme ils ont un certain monopole ils font un peu la pluie et le beau temps pour la culture ici, ce qu'ils aiment va être diffusé, ce qui ne rentre pas dans leurs critères "d'originalité" non. Il y a une certaine aseptisation de l'offre à cause d'eux... certaines troupes que je connais sont allées jusqu'à faire leur spectacle en pensant à ce que le Sesc allait aimer, selon sa politique, pour pouvoir travailler avec eux ensuite... c'est un risque d'appauvrissement et d'uniformisation évident ! » (entretien n°LVI). Les montants attribués aux artistes sont aussi critiqués (entretien n°LXVII) et une responsable nous répondra à ce propos « je ne dirais pas que le Sesc paie bien par rapport à d'autres, car il n'y a pas "d'autres" en fait... on ne paye pas autant que l'on voudrait, c'est vrai mais il faut choisir entre tout faire ou en faire moins et payer un peu plus... on préfère ne rien s'interdire » (entretien n°LXXX). Par son existence, le Sesc décharge les pouvoirs publics de la responsabilité d'une action de qualité sur les territoires en termes d'offre et de pratique culturelle et de loisir, les *municípios* préférant aujourd'hui déléguer l'action culturelle municipale à cette structure privée, quitte à y investir de l'argent public comme cela a été fait à Lages par exemple. La gestion du nouveau théâtre financé par l'État y est entièrement laissée au Sesc qui profite ainsi d'un équipement public (entretiens n°LIX et LVI). L'accès aux loisirs est défini au Sesc comme un « droit fondamental du travailleur et de sa famille, hors des circuits consuméristes, répétitifs et de pure évasion qui contribuent peu au développement personnel et à la réalisation sociale » (Sesc.com.br). On voit ici une volonté de classement de ce qui serait de la culture et de ce qui n'en serait pas, que l'on retrouve dans les discours des responsables que nous avons rencontrés[347].

L'**élitisme** de la programmation des Sesc est pointée par d'autres acteurs culturels des

[347] Entretien n° LVII : « Alors quand des gens font venir Claudia Leite, Ivete Sangalo [deux chanteuses très célèbres d'*axé*, style musical très populaire au Brésil, rythmé, entraînant, aux paroles évoquant généralement la fête, la carnaval ou l'amour], ce n'est pas qu'elles ne sont pas importantes, non, elles le sont mais bon, on aimerait montrer autre chose aussi de la culture brésilienne. Par exemple quand on amène les *Caixeiras do Divino* [groupe de cinq octogénaires de l'État du Maranão à l'extrême nord du Brésil, chantant des litanies inspirées des processions locales, s'accompagnant avec des percussions] c'est quand même fou, qu'elles viennent ici jusqu'au sud du pays pour que l'on découvre ça, qui fait partie aussi du Brésil ! » ; Entretien n°LXXX « On ne peut pas forcer, si un enfant préfère jouer au foot qu'aller au théâtre qu'il le fasse, mais il doit savoir au moins ce que c'est, avoir l'occasion de connaître et de choisir vraiment. Le rural ce n'est pas que des gens qui produisent à manger, et à qui il ne faut proposer que du théâtre simpliste et amateur. Ils ont aussi droit à des spectacles originaux et de qualité, pas n'importe quoi. Il faut qu'ils puissent connaître ce que c'est qu'un *bon* livre, une *bonne* pièce de théâtre, que les enfants jouent avec des jeux intelligents et traditionnels et pas seulement de la culture de masse parce que c'est certain, on ne peut pas aimer quelque chose à laquelle on n'a jamais eu accès. ».

territoires : « le problème c'est leur rapport au public, ils le touchent peu, ou mal, ne savent pas vraiment le former à ce qui est vu » (entretien n°L). La recherche d'un contenu « original et de qualité » rendrait parfois la programmation des Sesc hermétique pour une grande partie des habitants d'un territoire, renforçant l'idée que « la culture ce n'est pas pour nous ». Cet élitisme se perçoit également ponctuellement dans le discours des employés du Sesc, à l'égard par exemple de leur région d'action, comme ici à propos de l'Extremo Oeste : « H : Qu'est-ce qui se fait ici dans l'Extremo-Oeste ? A : Il a des réalités différentes. Nous sommes dans une région culturelle extrêmement nécessiteuse/pauvre [*carente*] du point de vue culturel. Il n'y avait pas de cinéma jusqu'à peu de temps en arrière, il n'y a toujours pas de galerie d'art visuel, on n'a pas encore de lieu adéquat pour le théâtre. Des groupes scéniques se constituent mais arrêtent vite, parce qu'il n'y a pas d'incitation pour une professionnalisation. C'est du divertissement, mais c'est aussi du travail. » (entretien n° 41). Ces particularités des Sesc attirent de nombreuses critiques de la part des autres acteurs : responsable municipal à la culture qui les accuse de ne pas faire suffisamment de publicité autour de leurs événements (entretien n°129), militante associative qui évoque la quantité d'argent engagée qui devrait plutôt être gérée par l'État fédéral (entretien n°60), ou encore ce jeune qui se souvient de son malaise à se rendre dans cet « espace élitiste », tout en reconnaissant la qualité du travail effectué (entretien n°4) : « Le Sesc est merveilleux, je ne doute pas de ça ; mais l'État devrait le faire. Imagine quelqu'un de la *favela* avec le pantalon troué, comment il va se sentir là bas au Sesc, dans un espace élitiste. Genre avec des films sous-titrés... La programmation n'est pas quelque chose de proche, la publicité est limitée aussi. Moi je me sentais très mal, au Sesc il n'y a que des gens d'écoles privées, J'étais le seul d'une école publique ».

Ainsi, les pratiques culturelles des jeunes que nous avons rencontrés peuvent ponctuellement interagir avec les actions mises en place par les Sesc et décrites plus haut. Une certaine volonté et un savoir-faire semblent présents de la part de l'institution privée à destination d'un public large, mais de fait, si les jeunes ruraux connaissent pour beaucoup les Sesc et les identifient comme un lieu ou un acteur culturel important de leur région, ils se sentent rarement directement concernés par ses actions. En effet, les pratiques promues par les Sesc et les événements culturels organisés (représentations, ateliers) semblent, malgré leur gratuité, ne pas s'adresser à eux, que cela soit par leur contenu, le lieu dans lequel ils se déroulent ou le peu de publicité qui en est faite.

• Actions de fondations liées à des entreprises agricoles

Au cours de nos enquêtes, de nombreux acteurs ont expliqué que des groupes de jeunes ou des activités culturelles sont gérées par les entreprises agroindustrielles elles-mêmes : Aurora par exemple à São Miguel do Oeste propose des voyages, des formations « car les jeunes sont leur main d'œuvre... il faut qu'ils prennent soin d'eux » (entretien n°37), et les jeunes de Zortéa (Oeste Catarinense) participent à un tournoi de football interentreprises (la Copa Radio Catarinense) où s'affrontent les Time Sadia et Time Perdigão, du nom des agroindustries les plus florissantes de l'État de Santa Catarina (entretien n°21). Plus fréquemment les agroindustries passent par des fondations qu'ils créent afin de proposer des activités aux jeunes. C'est le cas en particulier dans les régions de tabaculture comme la microrégion de Santa Cruz do Sul, où le combat contre le travail

des enfants oblige les agroindustries à proposer des alternatives à ceux qui étaient leur main d'œuvre.

La compagnie de tabac JTI, en partenariat avec l'OIT (Organisation Internationale du Travail) et une ONG américaine, Winrock, ont créé le programme **ARISE**, programme de combat contre le travail des enfants. Nous avons rencontré sa responsable à Santa Cruz do Sul (entretien n°79), après que les associations d'Arroio do Tigre nous aient vanté le rôle du programme dans l'offre de loisir locale. Elle explique que l'objectif du programme est d'éradiquer le travail des enfants « qui existe par nécessité économique, de main d'œuvre, et culturelle, de nécessité de socialiser au travail des champs car les écoles ne le font pas ». Arroio do Tigre a été choisi comme *município* pilote grâce au fort appui de la population et des professeurs locaux. ARISE s'y déploie à travers trois axes : des activités hors temps scolaires avec les enfants (dont la qualité professionnelle est revendiquée, à la manière des Sesc[348]) ; des cours de techniques agricoles et gestion pour les plus de 14 ans ; la génération de revenus pour les mères via des ateliers de pâtisserie et d'artisanat. L'enjeu et de « combler » [*preencher*] : « Le problème c'est que les enfants se retrouve sans rien à faire. Il faut combler leur temps. Il y a des jeunes filles qui se sentent mal de ne pas travailler alors que leurs vieux parents travaillent. Il existe ce manque de loisir en milieu rural ». JTI finance l'intégralité du programme, les autres partenaires sont des supports d'expertise et de logistique sur place. Des responsables de l'entreprise interviennent parfois lors de formations des associations locales avec lesquelles ils sont intimement liés (entretien n°14). Leur place dans le paysage de l'offre culturelle est confirmée par les locaux, comme le responsable d'un club de loisir (entretien n°95) qui affirme que « des choses plus culturelles il y en a peu... ces dernières années rien du tout. Le public peut être n'accepte pas... les seuls qui ont fait quelque chose en théâtre ça a été la JTI, pour les jeunes, les écoles ».

L'Instituto Souza Cruz est un autre exemple de ce type de présence. ONG créée par la multinationale Souza Cruz, elle a fondé le **CEDEJOR** « Centro de Desenvolvimento do Jovem Rural » en 2001. Une ancienne professeur de ce centre (entretien n°104) explique que malgré les accusations d'objectifs purement liés au maintien de la main d'œuvre, les activités menées étaient très autonomes, en particulier par la mise en place de la pédagogie de l'alternance. Trois axes étaient travaillés : « humain / technique / gestion », faisant une place aux réflexions sur les associations, la citoyenneté, les relations sociales et la diffusion culturelle (avec notamment du cinéma itinérant). Mais il y a eu des réductions de budget et le CEDEJOR a fermé, peut-être parce que Souza Cruz trouvait chère cette dynamique d'alternance. Quoi qu'il en soit « Le but principal était de travailler le fait que les jeunes restent... avec la diversification, l'agroécologie, l'entrepreneuriat, mais l'objectif était le fait de rester. » (entretien n°104). Il existe également l'**Instituto Crescer Legal**, créé par l'AFUBRA (Associação dos Fumicultores do Brasil, où les grandes entreprises ont en vérité la main) qui déclare œuvrer pour un changement culturel profond[349] :

> « Nous avons pour objectif d'offrir des subventions aux jeunes pour qu'ils demeurent et se développent en milieu rural, à travers des possibilités de création de revenus et de développement des compétences et potentialités, en respectant la différenciation entre les sexes […]. L'Institut Crescer Legal a pour essence de croire dans la possibilité que des questions culturelles enracinées peuvent être modifiées. Pour cela, en identifiant les croyances culturelles qui légitiment le travail des enfants en milieu rural, l'Institut Crescer Legal cherche à promouvoir des

[348] Entretien n°79 : « On demande aux enfants ce qu'ils voudraient faire, ça a été l'informatique, la guitare et la danse. Après avoir décidé avec eux, on a choisi des professionnels pour les interventions. Chaque professeur enseigne sa discipline, nous sommes très rigoureux sur la sélection des personnes qui donnent les cours, le professeur de mathématique ne peut pas donner des cours d'informatique pour augmenter ses revenus. »
[349] Source : www.crescerlegal.com.br

initiatives réflexives qui questionnent la réalité. »

Différents acteurs locaux évoquent **l'intérêt** des entreprises à développer une offre de loisir pour les jeunes ruraux. Il s'agirait d'abord de faire baisser les taux de travail des enfants dans le Sud du Brésil pour que les rapports de l'ONU et de l'OIT ne portent pas préjudice aux marchés : « ils travaillent avec ça pour avoir un tabac propre, sans main d'œuvre esclave parce que d'ici peu l'Europe par exemple ne va plus vouloir acheter ce tabac » (entretien n°79). Ensuite, pour un *extensionista* qui travaille auprès des tabaculteurs (entretien n°77), ces fondations ont pour but de fidéliser les producteurs liés aux agroindustries en leur proposant des actions réservées, tout en défiscalisant et en améliorant leur image. Leur omniprésence et leur puissance financière amènent les autres acteurs de la jeunesse à travailler avec ces fondations ou plus directement avec les entreprises ou syndicats d'entreprise, comme c'est le cas du CAPA ou des EFA, dont un professeur explique que c'est un jeu complexe puisque selon lui ces entités ne financent ces projets que pour que les jeunes restent leur main d'œuvre et non dans un but de diversification comme il l'enseigne (entretien n°90).

L'action de fondations liées à l'agroindustrie est ainsi une donnée importante sur les trois territoires observés, particulièrement dans l'Extremo Oeste et plus encore dans la microrégion productrice de tabac de Santa Cruz do Sul. Les jeunes y connaissent les programmes mis en place (Arise par exemple), sans toujours faire le lien avec les entreprises en question, mais bénéficiant des actions mises en place sans que cela ne soit jamais central dans leurs activités.

ң Dans l'associatif : le cas des associations sportives[350]

Au Brésil, le milieu associatif est régulé par le MROSC[351] mais son développement est incomparable avec celui relevé en France, en particulier dans les espaces ruraux[352]. Il y a cependant un domaine touchant aux loisirs et à la jeunesse rurale dans lequel la présence d'associations est particulièrement importante : les associations dites de « jeunesse rurale » autour des pratiques sportives. Nous allons voir comment elles considèrent les loisirs des jeunes ruraux et comment leurs activités sont souvent liées à des questions de politique locale.

Le sport, « aujourd'hui promu moyen principal d'intégration des jeunes »[353] tient une place importante dans le milieu associatif. L'Ajurati (Associação de JUventude Rural de Arroio do Tigre) est une des plus grosses associations de jeunesse rurale de la région de Santa Cruz do Sul et les activités qu'elle propose sont essentiellement sportives. Avec plus de 2800 membres et 130.000 R$ de trésorerie, elle est « devenue une marque, tu peux entendre tout le monde parler de l'Ajurati » (entretien n°17). Son président se rend dans les autres associations du même type existant dans la région pour y expliquer

[350] Nous aurions pu inclure dans cette partie d'autres types d'associations. Mais les CTG (Centros de Tradição Gaucha) - dont un élu à la culture d'un *município* nous a dit qu'ils sont « des acteurs incontournables des dynamiques culturelles locales, ils sont inégalables et très organisés » (entretien n°48) – ont un fonctionnement très singulier et leur spécialisation sur les pratiques culturelles traditionalistes, nous amènerons à les aborder dans le chapitre suivant. Les associations de jeunesse rurale travaillant autour du théâtre seront elles abordées dans le chapitre 6.
[351] Marco Regulatório das Organizações da Sociedade Civil : loi qui régule les associations et ONG.
[352] Voir Agulhon ou Delfosse : il n'y a pas forcément proportionnellement plus d'associations en milieu rural mais elles sont incontestablement organisées différemment et occupent une place centrale dans l'animation culturelle des territoires.
[353] Augustin J.-P., Ion J., *Des loisirs et des jeunes*. «Le Social en Acte», Les Editions ouvrières, Paris, 1993, p.132

l'expérience menée dans ce petit *município* et il est convié dans des séminaires sur la jeunesse rurale dans tout l'État (entretien Carlos). La force de l'Ajurati est ainsi d'être reconnue à l'extérieur de son *município* comme un cas à part, une association dont le dynamisme est relevé comme étant tour à tour le résultat de l'engagement individuel de son fondateur, ou celui de l'appui des pouvoirs publics lié à une image différente de l'agriculteur :

> « Je connais d'autres associations de jeunesse rurale et aucune d'entre elles n'est aussi forte que là-bas. Au moment où j'ai travaillé à l'Emater, A. était un chef de file de ces jeunes. Je pense que c'est beaucoup grâce à T. [...] Il n'a jamais laissé tomber »[354] ; « Là-bas c'est surtout parce qu'une institution publique les soutient, de l'administration qui donne des ressources, du soutien, stimule le jeune à être agriculteur. [...] Là-bas tu ne vois pas de localités sans succession, de propriétés abandonnées, ici nous en avons beaucoup […]. Il existe plusieurs facteurs pour avoir une différence de réalité comme celle-ci, mais l'une des choses c'est que là-bas il y a cette valorisation de l'agriculteur. »[355]

Une association telle que l'Ajurati offre au jeune une possibilité, qui lui est rarement donnée dans les instances communautaires, municipales ou syndicales, d'exercer sa citoyenneté et de se rendre ainsi « visible à la société ». Elle lui donne une légitimité, une valorisation, une reconnaissance sociale en tant que jeune rural. C'est ce qu'Ezequiel Redin, originaire d'une communauté d'Arroio do Tigre aujourd'hui chercheur en sciences sociales appelle l' « émotion d'être jeune rural », considérant que c'est dans l'ensemble des activités de loisir des jeunes de ce *município* que l'on parvient à percevoir « la fierté, le plaisir, la motivation d'être identifiés comme jeunes ruraux »[356]. L'Ajurati « promeut la satisfaction de rester en milieu rural » tant et si bien que pour Redin, la définition même de « jeune rural » est la suivante : « être jeune rural c'est participer aux activités tant sportives, culturelles ou sociales avec fierté, engagement et esprit de corps en faveur du bien commun, indépendamment de l'état civil, de l'âge ou d'autre paramètre physique » (idem).

Ces associations font aussi fortement partie du **jeu politique local.** Le président de l'Ajurati évoque volontiers combien la politique est importante dans les petits *município*, pour avoir un emploi, des subventions, et les pratiques d'achats de votes et de corruptions sont fréquentes (entretien n°91). Une jeune membre du PP et aujourd'hui trésorière de cette même association confirme le lien entre associatif et politique, considérant que pour les partis l'Ajurati est une connexion intéressante avec l'espace rural, puisque par elle il est possible d'accéder à un grand nombre d'habitants simultanément. Son parcours est une illustration des passerelles entre ces deux milieux recrutant des « leader » parmi les jeunes ruraux (voir encadré n°8). Enfin, si ce jeu bénéficie aux associations que nous avons rencontrées, comme pour un groupe de théâtre aidé logistiquement par les pouvoirs public de son *município* (entretien n°89, F, 26 ans, StC), sans doute n'est-ce pas le cas pour toutes.

[354] Entretien n°79 avec une responsable de fondation privée
[355] Entretien n°88 avec une *extensionista* du *município* de Candelaria à 60 km d'Arroio do Tigre (Elaine)
[356] Ezequiel Redin, *Relações de trabalho e lazer do jovem rural*, 3o Encontro Juventude, Consumo & Educação, 2009, ESPM, Porto Alegre.

Entretien n°53, F, 24 ans, StC : « J'ai toujours bien aimé la politique, je me suis beaucoup intéressée aux questions politiques non partisanes, bien que je sois dans un parti, je ne suis pas d'accord avec les questions partisanes tu sais. Je suis Carla Untel, je suis candidate et c'est tout, je ne représente pas tel ou tel parti. Mais j'ai décidé... quand j'étais la princesse de la municipalité, j'ai eu l'occasion de parler dans de nombreux endroits et là, le PP m'a invitée à participer, et le PMDB, et un autre parti. Alors j'ai commencé à évaluer ça. J'ai toujours aimé communiquer, parler aux gens, j'ai commencé à y réfléchir. Je me souviens que mon premier bulletin de maternelle c'était écrit "exerce beaucoup de leadership", donc c'est quelque chose qui est né avec moi. Et à l'école, j'ai été le chef [*lider*] de la cinquième année jusqu'à mon diplôme, j'étais toujours déléguée de classe. Du coup j'ai été invitée par ces partis, j'en ai discuté avec M. [son mari], sa famille est PP mais ils ne sont pas encartés. Là, C. [président de l'Ajurati] m'a invitée là-bas, et c'est une personne que j'admire beaucoup beaucoup beaucoup. Et le même jour, ils m'ont invitée à faire partie de la direction du secteur jeunes du parti dans le *municipio*. C'est là que les jeunes s'organisent et tout, il s'agit de mobiliser davantage de personnes, de mobiliser davantage de jeunes. Si tu ne participes pas, ça ne t'importe pas. Du coup, j'ai accepté l'invitation. Eux ils s'inquiètent de cela, d'avoir plus de jeunes. L'idéologie du parti en lui-même en fait elle est très différente de ce qui est travaillé ici car, au niveau national, c'est le parti des élites et ici non, c'est le parti qui a été établi par la minorité, l'élite ici est plus le PMDB qui au niveau national représente plus le peuple. J'aime leur proposition de se préoccuper avant tout des personnes. »

Entretien n°100, M, 29 ans, StC : « H: Qui sera le prochain président de l'association ? J: Oui je sais qu'ils veulent que je reste, mais je ne sais pas encore, je dois bien y réfléchir. C'est une responsabilité du genre..., ici avec le lait et tout c'est plus de responsabilités n'est-ce pas ? Pour que tu puisses sortir comme ça. Du coup je ne sais pas ce que je vais faire... ce que je vais faire. H: Et y a-t-il d'autres jeunes que ça intéresse ? J: Bah écoute... ça fait déjà un moment qu'on discute, mais je ne sais pas trop te dire... si quelqu'un va proposer son nom... [...] Même C. il le dit, l'Ajurati, n'importe qui ne peut pas candidater, elle est à un niveau pour lequel il faut avoir de la responsabilité. Elle est dans une position, même D. le dit, il ne suffit pas de penser aux prochaines Olympiades,, il faut penser large, d'ici deux, trois, quatre, dix ans [...] Et même les gens s'étonnent de voir que C. plante du tabac, parce qu'ils ont découvert que C. plante 80.000 pieds de tabac. Et il répond "Je vivrais de quoi si je ne plantais pas de tabac ? " [...] Et je pense que moi, je ne sais pas si je peux le faire, mais je ne dis pas que je ne voudrais pas hein... [...] Et le problème c'est de satisfaire tout le monde, aujourd'hui c'est très difficile aussi, de mener tout comme ça [...] Tu mènes, tu mènes et parfois, comme C. et moi parfois quand on va chercher un partenariat, tu dois avoir de la patience... Et parfois je n'en ai pas, je sèche, mais ces moment là il faut être efficace n'est-ce pas ? Il faut y aller et tout et ils t'embobinent, bavardent avec toi, et là tu va devoir y aller et bavarder... »

Texte 8: Deux parcours de jeunes ruraux marqués par l'associatif et le politique. Carla illustre ici la possibilité de passer du monde associatif au politique, milieux recherchant des profils de « jeunes leaders ». Elle exprime son admiration pour la figure du président de l'association locale ainsi que la logique qu'elle trouve au lien entre ses deux engagements. Le témoignage de Jonas (pressenti au moment de l'entretien pour être le prochain président de l'association, charge qu'il refusera finalement), reflète davantage le rôle du président de l'association et du caractère politicien des compétences qu'il doit avoir à travers l'exemple de la responsabilité et du captage des *patrocínios*. Certains de ces éléments nous ont été confirmés par le président de l'époque, qui explique « il faut s'adapter à la situation pour réunir les jeunes, parce que chacun veut tirer la couverture à soi ».

Le lien avec la politique se lit aussi dans les parcours d'adultes qui, ayant pris part plus jeunes à l'association, sont aujourd'hui investis dans la politique locale : présidents de syndicat, adjoints au *prefeito*, donnent l'image d'une réussite sociale qui commence par l'engagement associatif[357]. Ainsi, la porosité entre les projets menés dans le cadre associatif et le cadre politique municipal est aussi celle des individus. Le cultivateur qui était président de l'Ajurati lors de nos enquêtes de terrain est aujourd'hui Secrétaire à l'agriculture du *munícipio* et les projets dont il nous avait parlé, alors menés par l'association (un projet d'école agricole en partenariat avec Arise et le projet d'une marque Ajurati pour les produits agricoles des jeunes membres afin de les vendre sur les marchés de la région) le sont aujourd'hui par son service.

[357] Ezequiel Redin, *Relações de trabalho e lazer do jovem rural*, 3o Encontro Juventude, Consumo & Educação, 2009, ESPM, Porto Alegre.

* * *

Dans des conditions infrastructurelles et d'équipement précaires, les espaces physiques comme institutionnels où les jeunes peuvent développer d'éventuelles pratiques culturelles sont peu nombreux et peu accessibles. Lorsqu'ils existent, ils sont mal connectés entre eux et leur développement est restreint tant territorialement qu'en termes d'activités et d'efficacité[358]. Mais quels qu'ils soient, les valeurs et objectifs des différents acteurs au contact des pratiques culturelles des jeunes modèlent les territoires. En effet, « la production de l'espace dépend des représentations et des enjeux sociaux, ainsi que des valeurs sociales portées par les acteurs collectifs et institutionnels, mais aussi par tous les acteurs individuels »[359]. Or, « dans le registre du temps libre des jeunes, ce système idéologique est largement influencé par les représentations sociales, les symboles, les valeurs et les croyances qui dominent au sein de la société » (idem). Au-delà de leur grande hétérogénéité, le point commun à tous ces acteurs et aux éléments qu'ils mettent en place pour répondre à la question des loisirs de la jeunesse rurale, c'est d'y avoir un intérêt distinct de la simple réponse aux nécessités de ce public. En associant les jeunes à des projets externes les mobilisant comme « potentiels », les acteurs présentés figent ce public dans un objectif uniforme qui est le seul admis, présenté aux jeunes comme le seul possible : incarner le futur, le jeune idéal source de développement (Gambino, 2008, p.94).

Ainsi, malgré la volonté apparente d'implication de la part de certains de ses acteurs, politiques publiques, milieux associatif, privé ou militant, l'idée que les jeunes « puissent contribuer pour une part à la définition et à la prise en charge de ce qui les préoccupe ne va pas de soi. L'idée que les jeunes puissent être une ressource, pour eux-mêmes et pour leurs territoires, devrait pourtant constituer la base » (Vulbeau, 2007, p.20). C'est en partie ce que révèle une analyse attentive de leurs pratiques culturelles.

[358] Le même constat émerge notamment de l'enquête menée par Spanevello et Vela auprès de 56 jeunes de Nova Palma/RS : Spanevello R. M., Vela H. A., *Os fatores limitantes ao desenvolvimento dos jovens rurais pertencentes à agricultura familiar do município de Nova Palma/RS*. Revista de Pesquisa e Pós-Graduação – Santo Ângelo, 2003.

[359] David Olivier, « Le temps libre des jeunes ruraux : des pratiques contraintes par l'offre de services et d'activités de loisirs », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement* [En ligne], 22 | 2014

Conclusion Chapitre 3

Les territoires sont, plus que le support des choix et représentations des habitants, des ensembles de données mouvantes qui conditionnent également partiellement les pratiques culturelles en elles-mêmes, ainsi que l'accès et la disponibilité de celles-ci. Décrire et analyser la condition des infrastructures et des équipements disponibles était donc essentiel afin de définir la place de ces caractéristiques des territoires dans les stratégies des acteurs présents et des jeunes en particulier. Les trois cas qui font partie de notre étude sont de ce point de vue relativement égaux : des équipements culturels rares et concentrés dans les villes, des infrastructures routières et de communication lacunaires ou précaires. Le *planalto*, région la moins densément peuplée est davantage défavorisée et les jeunes qui y vivent sont plus isolés que dans les noyaux, mal desservis mais plus regroupés de la région de Santa Cruz do Sul. La microrégion de l'Extremo Oeste a elle une structure spatiale et une tradition qui facilitent un peu plus les interactions et la mise en réseau des habitants de l'espace rural. Ces aspects influencent la différenciation des modes d'habiter que nous verrons au Chapitre 5. Malgré ces contextes différents ayant leurs difficultés et avantages, tous les jeunes rencontrés en tirent parti pour mettre en place leurs pratiques culturelles et de loisir. Par la mobilité, globalement difficile et chargée de relations de dépendance quel que soit le territoire observé, et la mise en place de stratégies d'accès aux pratiques, les jeunes se jouent des réalités contraignantes. Sur les trois régions observées l'informalité est une solution mobilisée, tout comme les réseaux d'interconnaissances, même si la densité et la teneur des relations sociales ont là aussi des implications différenciatrices.

D'autres acteurs sont présents dans ces contextes territoriaux, et, en premier lieu, les politiques publiques sont utilisées, détournées ou ignorées par les jeunes ruraux. Qu'elles soient obsessionnellement tournées vers la production agricole ou marginalement investies dans la promotion des pratiques culturelles, elles ont un rôle à jouer sur les territoires. Par leur présence ou leur absence, les politiques culturelles (Pontos de Cultura, Pontos de Memoria, Arca das Letras), politiques de développement rural (SC Rural, Microbacias, Pronera, Pronaf) et actions des organes d'extension rurale (Emater et Epagri, Clubes 4S) ont une place parfois décisive dans les parcours des jeunes. Mais les jeunes ruraux semblent globalement peu visibles pour l'État qui peine à développer des politiques publiques pertinentes pour eux. De fait, les jeunes rencontrés ont un rapport à ces actions publiques qui ne leur évoque pas la possibilité de développer des pratiques de loisir, et ils font peu appel à elles pour viabiliser ou développer leurs pratiques. Tout au plus certaines de ces politiques, aujourd'hui en péril depuis les bouleversements politiques de 2016, permettent aux jeunes d'avoir accès à des formes culturelles nouvelles, ou à une consolidation et une diversification de la sociabilité entre pairs. D'autres acteurs sont aussi présents et tentent de proposer des actions pour développer les pratiques culturelles de ce public particulier. Mouvements sociaux, secteur privé, associations, ont des buts et des méthodes diverses mais tous prennent en compte les besoins en loisirs de cette partie hétérogène de la population, et sont identifiés par elle comme partenaires dans la mise en place ou l'accès à des pratiques culturelles.

Ces constatations trouvent des indices dans les trois territoires parcourus et dans les

témoignages des jeunes quelle que soit leur microrégion de résidence, avec des nuances. Dans la microrégion de Campos de Lages, l'Epagri agit auprès des jeunes de l'agriculture familiale avant tout pour les « intégrer », et ne mobilise pas en dehors des préoccupations liées à la viabilité économique des exploitations, même si celle-ci peut occasionnellement faire appel à des pratiques culturelles artisanales ou de sociabilité. Les politiques culturelles en elles-mêmes lancées par l'État fédéral se sont ancrées dans ce territoire mais ont des difficultés à mobiliser les jeunes ruraux, les distances et les moyens nécessaires rendant difficile le déploiement de ces actions. C'est le réseau associatif, des CTG en particulier qui émaille le plus ce territoire, renforçant une dynamique d'attachement régional. Dans l'Extremo Oeste, les jeunes rencontrés se méfient pour beaucoup des politiques publiques qui ont prôné un modèle d'intégration aujourd'hui en crise et qui a réduit le temps libre et l'assise socioculturelle de la génération précédente. Ainsi les mouvements sociaux, historiquement présents dans la région, ainsi que les dynamiques communautaires alimentées par une agriculture familiale dont les membres sont bien articulés, sont les repères des jeunes que nous avons rencontrés en terme de pratiques culturelles. En effet, les propositions mises en place par les mouvements, ainsi que celles portées par les communautés elles-mêmes semblent plus pertinentes aux yeux des jeunes que celles d'un État somme toute distant pour cette région géographiquement éloignée des centres. Enfin, Santa Cruz do Sul, dont la ville capitale et la microrégion toute entière semblent dépendre du secteur porté par les industries du tabac, présente des profils de jeunes plutôt entreprenant en termes d'accès aux loisirs. Les dynamiques communautaires alimentent un réseau associatif développé mais très concentré, et finalement une diversité réduite de possibilités, les actions tant publiques que privées n'étant pas concrètement, une fois de plus, tournées vers les pratiques culturelles.

Nous approfondirons au fil de notre réflexion ces distinctions entre territoires, mais au-delà de leur hétérogénéité, peut-on repérer des ensembles de pratiques culturelles et de loisirs sollicitées ou rejetées par nos enquêtés sud-brésiliens ? Que révèlent ces pratiques du lien au rural et du lien à une hypothétique identité de jeune rural, se détachant à la fois de celle des ruraux d'une autre génération, et des jeunes d'autres catégories de territoire ?

CHAPITRE QUATRE

Les pratiques culturelles des jeunes : évolutions, significations et positionnements

La caractérisation des activités culturelles repérées sur les territoires dévoile l'évolution des pratiques et des représentations des jeunes vis-à-vis du rural et de la culture. À travers des pratiques singulières et apparemment proprement rurales, ainsi que par des pratiques plus hybrides et qui dénotent une identification plus générationnelle que géographique, les jeunes utilisent les caractéristiques des territoires pour s'y appuyer ou s'en affranchir (*A. Traditions revisitées, hybridations et créativité*).

La culture est un phénomène profondément lié à l'identité, qui s'influencent réciproquement. Celle-ci se construit, en particulier dans la jeunesse, par la singularisation vis-à-vis d'autrui (*B. Une singularisation à travers des conflits et des différenciations*). Sans revenir sur les aspects très sociologiques et anthropologiques de cette question, nous devons repérer la triple identité mobilisée dans notre sujet : l'identité de génération (les jeunes), l'identité sociale (univers de l'agriculture familiale, si hétérogène soit-il) et l'identité territoriale (les ruralités). Pour les jeunes qui ont accepté de nous parler, de nous convier à leurs pratiques, de nous ouvrir les portes de leurs communautés, la culture est le fait de pratiques mais aussi de choses plus intimes, liées à l'identité et au besoin d'évasion.

L'analyse de ces pratiques, des identités dans lesquelles elles s'inscrivent et des conflits qu'elles révèlent, notamment autour du rôle ambigu de la communauté et de la place des filles dans la société et les loisirs ruraux, permet de continuer de voir comment les recompositions des territoires influencent les pratiques culturelles des jeunes ruraux rencontrés.

A. Traditions revisitées, hybridations et créativité

Les jeunes ruraux rencontrés façonnent des pratiques culturelles propres, reflets à la fois du contexte rural et de l'héritage culturel, mais aussi de leur créativité. Ces pratiques révèlent des rapports complexes, changeants et ambigus au rural, que certains vivent tour à tour comme une fierté et une contrainte : quand il s'agit de parler au monde extérieur, notamment lors d'événements c'est la fierté qui prime, lorsqu'il s'agit d'en parler entre soi, ou à des personnes elles-mêmes rurales, le discours est plus contrasté et les « réclamations » se font jour (observations personnelles[360] et Stropasolas, 2006, p.47). Durant leur « temps libre », les jeunes ruraux développent parfois les mêmes pratiques que leurs homologues urbains, ou tentent de le faire ; la plupart évoque leurs pratiques comme indistinctement liées à telle ou telle catégorie spatiale et enfin certains mettent clairement en place des activité culturelles inscrites dans la ruralité (selon diverses modalités). Or le rapport au rural conditionne en partie la volonté des jeunes de s'y investir et d'y bâtir leur avenir, en perpétuant ou en bouleversant les représentations acquises.

Pour comprendre la diversité de situations et comment la ruralité est ou non convoquée dans les pratiques culturelles des jeunes nous allons les détailler, en abordant d'abord celles qui revendiquent un lien à des traditions rurales ou s'inscrivent dans une identité rurale commune. Nous verrons ensuite comment les jeunes s'émancipent aussi des catégories spatiales et amènent les types de pratiques culturelles à s'interpénétrer, leur permettant de s'identifier avant tout comme jeunes.

1/ Des pratiques culturelles qui s'inscrivent dans la ruralité

La recomposition des territoires se définit en partie par une rénovation des liens avec les identités locales, qui se double d'une réaffirmation de l'ancrage dans une ruralité singulière. Cette ruralité est mobilisée pour inscrire des pratiques de différenciation et de réaffirmation. Ayant pris le parti de travailler sur les jeunes ruraux qui ont choisi de rester, le sens donné à des pratiques a priori banales ou folkloriques se trouve transcendé, révélant un engagement au territoire qui s'exprime à travers la culture et s'en trouve alimenté.

⊣ *Gaúchos, caboclos, colonos* : la réinvention des traditions et du lien au rural

> « L'esthétisation nationaliste des cultures rurales est loin de contribuer à leur reproduction. Le nationalisme va au contraire les réifier en folklore, et en ériger quelques éléments décontextualisés au rang de symboles d'identification nationale. » Babadzan, 1999

Une responsable associative de Lages (entretien n°60) nous expliquait que malgré sa difficulté à mobiliser les jeunes sur les projets alternatifs, elle constatait en revanche que « les jeunes

[360] Selon une animatrice d'un Ponto de Cultura avec lequel nous avons travaillé (entretien n°IV, observations n°II, III et V), la majorité de l'année les jeunes dénigrent l'outil obsolète de l'engenho, (bâtiment moulin à farine de manioc), ils se prononcent contre les projets de restauration ou d'aménagement de tels lieux qui ne signifient pas autant pour eux que pour leurs grand-parents. Mais venu le temps de la *farinhada*, ce temps convivial et festif de fabrication de la farine de manioc, qui est un moment de visite de l'engenho par des personnes extérieures, les jeunes se font les ambassadeurs de cette richesse culturelle, montrant le savoir-faire qu'ils ont acquis avec cet outil.

sont extrêmement organisés à partir des manifestations traditionalistes, les CTG, ces choses-là... là vous arrivez à voir la présence de jeunes très mobilisés. Et pour les autres activités ils recherchent la ville ». Un témoignage qui, complété par ceux des jeunes et corroboré par des observations, révèle l'association nette pour de nombreux jeunes ruraux de la ruralité avec un ensemble de pratiques (traditionalistes en l'occurence) et de la ville avec un autre ensemble de pratiques, différentes et non liées à la tradition. Pour comprendre ce que sont ces pratiques, ce qui relève de cette « tradition » et quel est son lien à la ruralité, nous allons développer plusieurs éléments.

La question ethnique est centrale pour la compréhension des faits culturels dans le Sud du Brésil. Il s'agit d'abord et de façon prédominante de la **culture *gaúcha***. Les *gaúchos* sont un peuple d'éleveurs de bétail des pampas latino-américaines, plus connus en Europe dans leur incarnation argentine, mais tout aussi significatifs en Uruguay et au Sud du Brésil. Leur culture a clairement été réinventée à partir des années 1950. En effet, et si cela est peu admis dans le mouvement traditionaliste[361], le « gaúchismo » a été créé quasiment *ex-nihilo* par des étudiants de Porto Alegre qui, face à la vie urbaine et à la modernisation rapide de la société, ressentaient le besoin d'exalter leurs origines rurales, en l'occurrence celle des cavaliers des pampas[362]. Cela rappelle ainsi d'autres processus d'« invention de la tradition », face à une certaine « désintégration » de la société, analysés par Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1983); et notamment l'exemple camarguais, de la figure du *gardian,* et l' « invention » qui en est faite par le marquis de Baroncelli-Javon à la fin du XIXe siècle. Si dans ce processus la référence à une réalité historique réappropriée peut être fondée, leur continuité avec le passé est en revanche toujours largement fictive. L'ethnologue Alain Babadzan a travaillé sur le lien entre cette notion et la « liquidation des sociétés rurales » et écrivait en 1999 que les phénomènes de production symbolique et idéologique qu'il observait dans le Pacifique devaient être rapprochés :

> « du processus d'invention de la tradition tel qu'il est apparu en Europe dans des conditions comparables, marquées par la liquidation tendancielle des sociétés paysannes, l'apparition de formes nouvelles d'organisation sociale et économique, et, avec l'État moderne, de besoins de légitimation politique jusqu'alors sans précédents dans les sociétés traditionnelles. [...] C'est ainsi que la modernité va s'entourer de rites et de mythes, alors même que les sociétés rurales où prévalaient ces formes d'expression symbolique sont en voie de liquidation accélérée. »

Des folkloristes (parmi lesquels Paixão Cortes, Assis Brasil, Barbosa Lessa, Nico Fagundes) ont systématisé une tradition rurale populaire existante, en réalisant un travail de collecte puis en créant la structure du MTG (Mouvement Traditionaliste Gaucho), qui préserve ces traditions. Certains acteurs culturels rencontrés, travaillant également autour des cultures populaires les accusent d'avoir figé ces pratiques et d'avoir encouragé l'État du Rio Grande do Sul à s'approprier cette identité construite au mépris de la diversité présente sur son vaste territoire (entretien n°48).

Le traditionalisme *gaúcho* repose ainsi sur une **identité paysanne fantasmée et fondatrice**, ancrée au Brésil depuis le XVIIIème siècle quand « une identité *gaúcha* d'éleveurs, conquérants et fiers, naît aux confins de la colonie où une véritable économie régionale commence à se mettre en place » (Droulers, 2001, p.101). L'écrivain brésilien Euclide da Cunha avait défini à la fin du XIXème « l'opposition entre un

[361] Quoique cela puisse être dit à demi-mots, comme par ce fervent *gaúcho*, professeur de danse *gaúcha* dans les CTG d'Arroio do Tigre (entretien n°98) : « Le *gaúcho* cherche à valoriser ses origines, il est la tradition. Mais qu'est-ce que la tradition ? C'est préserver les us et coutumes, laissés par d'autres générations [...] Le *gaúcho* natif n'existe plus, les races ont déjà été très mélangées. Ce qui reste c'est la tradition qui coule dans les veines […]. Il y a 20 ans il n'y avait pas de *bombacha* ni rien, la culture *gaúcha* était individuelle, maintenant c'est collectif, et elle a été créée, elle n'a pas été créée mais elle était pour peu de gens. »

[362] Voir à ce propos Oliven, « À la recherche des origines perdues, le mouvement traditionaliste *gaúcho* au Brésil », *Études Rurales*, 2002 et Menasche, « Gauchismo: tradição inventada », *Estudos Sociedade e Agricultura*, 1993.

sertanejo marqué par la résignation, la misère et la résistance et le *gaúcho*, fier de sa liberté et de sa vaillance » (Droulers, 2001, p.206), faisant définitivement entrer cette identité dans l'imaginaire national. Par sa réinvention au cours du XXème, le traditionalisme *gaúcho* formerait aujourd'hui davantage « un mouvement urbain qui cherche à récupérer les valeurs rurales du passé » (Oliven, 2002). Le lien au rural y est ouvertement utilisé comme une expression de la nostalgie, d'un attachement aux valeurs. Il repose sur la revendication de la persistance d'une culture « traditionnelle » face à l'ordre établi, ici l'urbanisation et la « brésilianisation » de la société. Ce lien est exalté pendant le rodéo (voir annexe n°16). Le rodéo est un événement « total », sorte de reconstitution des campements de *tropeiros*[363] durant lesquels, outre le tournoi sportif de laço, on trouve une exaltation de la camaraderie (avec le campement, le *galpão,* le *churrasco,* le *chimarrão,* les *fogueiras*[364]*)* et de l'appartenance identitaire (notamment par le costume traditionnel). Il y existe une forte ritualisation du déroulement des festivités, avec messe, bal *gaúcho*[365], repas. Chaque État brésilien a ses variantes « bien différentes déjà à voir » (entretien n°64, M, 19 ans, CdL) de lancer le lasso, par exemple en portant un jean (et non la *bombacha* traditionnelle du Sud), comme le font les mato-grossenses qui viennent dans les tournois catarinenses, ou en appréciant des variantes musicales différentes. Certains jeunes rencontrés vont à de nombreux rodéos des environs pendant la « saison », cela représente avant tout « un loisir, un sport, qu'on va voir pour admirer » (entretien n°62). Même pour ceux qui n'aiment pas la discipline en elle-même l'événement est un lieu de rencontre, comme pour ce jeune qui dit y aller « rarement, ça fait même plusieurs années que je n'y suis pas allé. J'y allais vraiment pour retrouver des amis, pas parce que j'aimais ça » (entretien n°142). À l'inverse, certains jeunes ne pratiquent absolument que le rodéo et c'est leur seul loisir. L'un d'eux (entretien n°62) explique d'un trait que quand il n'y a pas de rodéo, il y a rodéo quand même, qu'il est prêt à faire des kilomètres pour ne pas s'en passer et y reste jusqu'à tard dans la nuit[366]. Pour lui les rodéos sont conviviaux et ouverts parce que « c'est un sport où tu vois des enfants, tu vois des vieux, tu vois plein de gens. »

Les noms des CTG font systématiquement référence à un élément de la culture paysanne ou à l'idée d'héritage patrimonial[367]. La nomenclature de la structure interne d'un CTG est également teintée de la nostalgie d'une vie liée à l'élevage puisqu'elle n'est pas celle normalement en vigueur dans les associations, mais correspond aux termes utilisés dans l'administration d'une *estancia* : président, vice-président, secrétaire, trésorier, directeur sont remplacés par patron, contremaître, contremaître adjoint, *agregados, posteiros*. Les activités proposées par les CTG, d'une part « artistiques » de danse ou musique et d'autre part « caïpiras[368]» de lasso ou dressage, sont cependant largement présentes sur les territoires ruraux que nous analysons et elles composent bel

[363] « homme libre et errant qui vague, souverain sur son cheval, ayant comme interlocuteur privilégié la nature qui se déploie dans les vastes plaines de cette zone de pâturages » (Oliven, 2002)
[364] Respectivement grange où ont lieu les moments de sociabilité ; viande grillée typique de la gastronomie *gaúcha* ; boisson traditionnelle à base de maté ; feu de camp.
[365] Où on danse les « danses typiques du Rio Grande do Sul, le *vanerão*, le *chamamé*, ces choses-là […] Alors dans un rodéo il ne va pas y avoir de la danse... il n'y aura pas de bal de musique électronique, ça, ça n'existe pas, ce ne sont que des groupes typiques » (entretien n°64, M, 19 ans, CdL).
[366] « H : Et quels autres loisirs y a-t-il ? Quand il n'y a pas de rodéo pendant le week-end qu'est-ce que tu aimes faire ? CA: quand il n'y a pas rodéo on... c'est difficile que je sorte. Genre je suis plus de... on organise un entrainement s'il n'y a pas rodéo, on fait du lasso sur des vaches mécaniques (rires). Parce que même l'hiver, ici dans notre région l'hiver il n'y a pas de rodéo, et là du coup c'est plus sur le littoral... Et sur le littoral en été il n'y en a presque pas et ils viennent plus vers ici... […] Même dans un des derniers rodéos où je suis allé, où on est allé, on est resté jusqu'au dernier bal qu'il y avait et on a fini par rentrer au petit matin. » (entretien n°64, M, 19 ans, CdL).
[367] Exemple des trois CTG du petit *município* d'Arroio do Tigre : *Pousada das caretas* – L'auberge des charriots ; *Herdeiros da tradição* – Héritiers de la tradition ; *Herança gauderia* – Héritage vagabond.
[368] Que l'on peut traduire par « champêtres » ou « rustiques »

et bien l'offre culturelle à laquelle certains jeunes participent. Le rodéo (ou torneio de lasso) est un des loisirs centraux dans les *municípios* ruraux que nous avons parcourus. Construire une *cancha de laço* peut être une promesse d'équipement faite aux jeunes en période électorale étant donné l'attractivité de cette pratique (entretien n°142). Pour un jeune narrateur de rodéos (entretien n°64, M, 19 ans, CdL), c'est le loisir rural par excellence et quand on le questionne sur ses pairs qui déplorent le peu d'options de loisir en milieu rural, il explique que s'investir dans la culture *gaúcha* lui a permis d'envisager totalement différemment son temps libre, même s'il admet qu'il y a peu d'autres opportunités :

> « Au début, quand je ne faisais pas de rodéo, je pensais ça aussi, mais le rodéo est une forme de loisir liée à la partie rurale. Ils disent ça parce qu'ils ne connaissent pas cette culture *gaúcha*, et pas parce qu'ils n'aiment pas en fait. Même moi au début je me sentais un peu déprimé les week-end parce que je n'avais rien à faire, qu'il n'y avait nulle part où sortir. Mais maintenant c'est sûr, c'est totalement différent, alors, si vous n'aimez pas le rodéo, le pire c'est qu'il n'y a vraiment rien d'autre, si tu regardes, dans ma région, au moins, il n'y a rien. Ce qu'il y a le plus c'est le rodéo et même parce que moi j'aime beaucoup ça, on est bien liés à ça ».

Les pratiques culturelles *gaúchas* sont ainsi surtout pour les jeunes que nous avons rencontrés une occasion d'être fiers d'une ruralité par ailleurs peu valorisée. Comme l'écrit Ruben George Oliven (2002) : « La consommation de produits culturels *gaúchos* a toujours existé […] ce qui est nouveau c'est que, depuis peu, les jeunes des villes, issus des classes moyennes, boivent du maté, portent des *bombachas*[369], apprécient la musique *gaúcha*, habitudes qui ont perdu le stigmate de la rusticité. ». C'est une fierté qui se partage en famille comme dans le cas de C. A. qui évoque l'admiration de sa petite sœur et la satisfaction que ses parents ont de le voir commentateur de rodéos (entretien n°64, M, 19 ans, CdL). Ces pratiques traditionalistes sont incontestablement plébiscitées par de nombreux jeunes rencontrés, et le fait que nous ayons choisi de rencontrer des jeunes restés en milieu rural et s'y investissant n'est pas étranger à cette surreprésentation des amateurs de culture *gaúcha* : de la jeune fille souhaitant que son fils soit baigné par cette culture qu'elle « admire » (entretien n°53, F, 24 ans, StC), à celui qui dresse des chevaux pour les rodéos en n'écoutant que les programmes « nativistas » de la radio (« J'aime beaucoup "Tardes gauderias" », entretien n°76, M, 22 ans, CdL).

La dimension populaire et paysanne de la culture *gaúcha* est cependant contestée. Le rodéo devient au fil des années un divertissement cher (achat, dressage et entretien du cheval, acquisition du matériel et des frais d'inscription aux tournois), et on y lit des formes de domination. Malgré le fait qu'elles soient populaires au sens de plébiscitées par un large public, y compris de jeunes ruraux, ces manifestations culturelles reproduisent des différences de classes, et des valeurs dominantes dans l'espace rural, tel que le machisme, le succès individuel ou la soumission aux secteurs patronaux hégémoniques. Un responsable associatif du Planalto relevait ainsi l'usage social fait des traditions *gaúchas* (entretien n°48) :

> « Les CTG reproduisent les relations sociales, ce discours de préservation a d'autre buts sociaux que celui de la préservation, c'est une construction, une élaboration... Il y a une dissociation entre le discours de la tradition qu'ils disent conserver et la pratique qu'ils conservent de fait : dans les CTG ils utilisent tout sauf les habits traditionnels. […] La laine crue par exemple est traditionnelle mais ils ne l'utilisent pas car ils la considèrent comme trop simple. La majorité des CTG est composé par des *peões* qui reproduisent le modèle de stratification dont ils souffrent dans l'*estancia* ».

C'est ce que reflète en partie le témoignage d'un jeune (entretien n°62) sur sa participation aux *piquetes* du *patrão*, au poste bénévole de lâcheur du bétail, qui était pour lui notamment une occasion de faire connaître son travail de tresseur de lasso, petite main de l'événement du rodéo[370].

[369] Pantalon bouffant en toile plissée que portent les *gaúchos*, tenu par une large ceinture.
[370] « H: Tu fais du rodéo ? D : Non, je ne fais qu'admirer. H : C'est cher pour participer ? D: Oui c'est assez cher. H : Mais il y a des



Illustration 40: Jeune du groupe Grupo de Arte e Cultura Desgarrados. Anciennement Sans-terre mais vivant désormais en ville, ce jeune « afrodescendant » porte ici des attributs typiquement gaúchos (bottes, bombacha), avec une coiffure et un sac à l'effigie de Che Guevara qui détonnent. São Miguel do Oeste, février 2016.

Cet aspect élitiste se perçoit aussi dans les groupes de danse des CTG, dont un jeune nous dit « je ne suis pas très fan de ça non […] généralement ce sont des groupes, des groupes du genre plus fermés » (entretien n°120). São Miguel do Oeste accueille chaque année le São Miguel Tchê, et il se tient également « un rodéo dans une fazenda d'un mec qui a pas mal de pouvoir d'achat d'ici de São Miguel », le rodéo de la Fazenda de Volta Grande (entretien n°119), qui attire les notables de la région. En parallèle, dans la même ville à la culture rurale, le Grupo de Arte e Cultura Desgarrados[371], proche des mouvements sociaux tente de « sauver/récupérer le côté rustique des traditions *gaúchas*. Nous ne sommes pas un CTG entre quatre murs, nous sommes dans la vie, dans la société. Nous sommes des garçons de ferme [*peão de estancia*] et des *prenda* [équivalent féminin du *peão*] simples » (observation n°126).

Outre les *gaúchos*, et parfois se confondant dans une même identité, le Sud du Brésil est aussi peuplé de ***colonos***, qui revendiquent fièrement leurs ascendances européennes, généralement italiennes ou allemandes. On parle pour le Rio Grande do Sul de « régionalité teuto-brésilienne » ce qui se traduit dans la production et la consommation de produits alimentaires spécifiques (Vitrolles, 2011) ou la promotion de danses et musiques considérées comme typiques. Une jeune fille de l'Extremo Oeste, venant « d'une famille qui aime danser, d'origine allemande » explique la vivacité de ces traditions *colonas* lors de rencontres entre cousins (dont certains sont partis vivre en Allemagne) dans sa famille : « Nous on a ces danses qui sont traditionnelles. Ça commence avec la *polonesa*, il y a toujours un rythme... On a été élevés en dansant comme ça, la danse de la *vassoura*, ces choses-là (rires), j'ai été élevé comme ça, ils aiment ces choses-là, les habits y compris […]. Du côté de mon père ils sont tous allemands, "allemands de carte de visite", c'est à dire de qu'ils peuvent te donner leur carte tu ne peux pas nier, et rien que dans l'accent aussi. ». Des fêtes typiques ont lieu comme les « Quermesses » et la culture allemande est particulièrement plébiscitée et entretenue par des groupes très organisés, comme l'affirme le responsable à la Culture de la ville de São Miguel do Oeste (entretien n°129) : « Ici c'est plus les Italiens, le contingent, mais la culture qui se développe le plus en termes d'activités formelles c'est plus la culture allemande, aussi bien dans la ville que dans les localités. La culture italienne est plus forte à cause de l'immigration à travers le Rio Grande. Mais en termes d'organisation des communautés la culture allemande est mieux diffusée. Il y a les groupes de danses typiques et d'activités sportives typiques aussi de ces cultures, la *bocha*, le 48. »

Si on entend parler des dialectes italiens ou allemands dans les *botecos* ruraux et certaines villes (Santa Cruz do Sul par exemple) et que les grands-parents en ont un usage fréquent (entretiens n° 100, 122, 89), certains jeunes les comprennent sans les parler (entretiens n° 100 et 122). Une seule jeune se souvient avoir été brimée à l'école pour avoir parlé l'allemand appris par sa

agriculteurs qui participent ? D : Il y en a, il y en a dans les *piquetes*. Ici dans notre communauté il y a un *patrão* qui fait des rodéos. L'an dernier j'ai même travaillé dans son rodéo. H : Comment ça s'est passé ? D : C'était bien, j'ai travaillé dans la *mangueira*, l'endroit d'où on lâche le bétail. Et du coup c'est une façon aussi pour nous de connaître plus de gens, de diffuser notre travail [de tressage de lasso], de pouvoir vendre. Et la vente directe pour nous c'est le mieux. H: Quand tu y vas, tu lances le lasso aussi ? D: (rires) Très peu ! Je suis plus le tresseur de lasso et le buveur de chimarrão (rires) ! »

[371] Littéralement « détachés » ou « errants », terme faisant référence à la brebis perdue hors du troupeau ou au vilain petit canard.

mère au lieu du portugais national, et l'avoir finalement quasiment oublié (entretien n°89, F, 26 ans, StC). Certains y voient surtout la possibilité d'acquérir la nationalité du pays d'origine des aïeuls (en l'occurrence italienne, entretien n°119). De la même façon, si la population paraît aujourd'hui assez mélangée (au moins entre différentes origines européennes), plusieurs jeunes nous expliquent que leurs grands-parents ont dû s'imposer : ici pour qu'un Allemand épouse une Italienne (entretien n°122), là pour qu'un descendant d'européen épouse une « bugre » (entretien n°74). Des jeunes nous ont parlé des bals ségrégationnistes du temps de leurs grands-parents (mais dont ils ont connu quelques traces, entretien n°89, F, 26 ans, StC), et des préjugés, principalement des Allemands contre les Italiens (entretien n°122). Dans le cadre de la valorisation et du « resgate » (littéralement « sauvetage », terme souvent employé à propos de la valorisation des cultures traditionnelles) de ces origines européennes, l'exemple de la troupe de théâtre fondée par la jeune G. à Candelaria est intéressant. Dans la communauté où elle a lancé cette troupe, « nous sommes tous descendants d'Allemands. […] Il y en a juste une qui ne l'est pas ». Elle-même parle allemand couramment et nous en a fait la démonstration. Elle déplore que « les jeunes oublient. Les parents n'enseignent plus l'allemand. C'est difficile maintenant de trouver un enfant qui parle allemand », et justifie ainsi parler de cette question dans leurs pièces : « H : Et vous parlez de ça dans vos pièces ? G: Oui beaucoup, parfois on dit une phrase en allemand, et je donne la traduction pour ne pas isoler ceux qui ne savent pas […]. Parce qu'on raconte les histoires d'avant, que la majorité n'a pas le courage de raconter. Mais on veut le modeler pour emmener le public, que tout le monde comprenne. »

D'autres identités ethniques existent aussi sur les territoires parcourus, moins valorisées voire ignorées, ce qui procure à certains jeunes un sentiment d'illégitimité culturelle parce qu'il viennent d'une famille où « il y a de tout » (entretien n°81). Outre les peuples autochtones indigènes, que nous n'avons pas été amenée à rencontrer et dont les problématiques sont très spécifiques, **les *quilombolas* et les *caboclos*** composent la mosaïque régionale[372]. Les premiers, membres de communautés se réclamant des esclaves ayant fui les plantations, sont discrets dans les deux États parcourus, mais commencent à mettre en place des actions afin d'être plus visibles, comme des Pontos de Cultura. En visitant un *quilombo* de l'Oeste Catarinense (Quilombo Invernada dos Negros, observation n°20), membre de la CONAQ (Coordenação Nacional de Articulação das Comunidades Negras Rurais), on s'aperçoit cependant que « notre culture est assez *gaúcha*, il n'y a rien de *candomblé*[373] ici [rires] », les jeunes y pratiquant le lasso par exemple. La peur principale des habitants semble celle de ne pas voir revenir les descendants des fondateurs du *quilombo* (chassés par l'ancien propriétaire), davantage que celle de « sauvegarder [*resgatar*] » une culture propre. Celle-ci a en effet subit un processus de délégitimation, d'exclusion et d'acculturation violente tout au long de l'histoire du Brésil (Droulers, 2001), qui se reflète notamment dans le champ de la culture religieuse comme en témoigne ce *quilombola* en évoquant le *candomblé*.

Les *caboclos* quant à eux ne composent pas vraiment une ethnie (puisqu'ils sont le mélange d'indiens, de *quilombolas*, de *tropeiros*, de *paulistas*, de *colonos*) mais représentent davantage une condition sociale, celui des « *colonos* faibles [*fracos*] » face aux « *colonos* forts » (européens et

[372] La culture açorienne est également présente, mais plutôt sur les littoraux et donc hors de notre champ d'étude de doctorat. Voir notre travail de Master 2 et le chapitre sur les jeunes participant au jeu traditionnel du *Boi de Mamão*.
[373] Pratiques liées aux religions afro-brésiliennes associées aux descendants d'esclaves, plus particulièrement dans le Nordeste.

arrivés plus tardivement). Ils ont un rapport à la tradition différent de celui des *gaúchos*[374] étant donné que la légitimation de leur culture est très récente, n'est pas effective dans la population rurale (« la majorité ne s'identifie pas avec ça non […] la culture *cabocla* n'est pas très mise en avant [*evidenciada*] », entretien n°143, M, 18 ans, CdL[375]) ; elle n'a pas été institutionnalisée, contrairement à la culture *gaúcha*, valorisée dès les années 1970, définie par les CTG et considérée comme « reconstruite et absorbée par l'urbanisation » (Renk). Il s'agit d'une culture perméable, qui intègre de nombreux éléments extérieurs (du colon italien, du *gaúcho*, des peuples « originels ») à des éléments clefs : le rapport sacré à la nature (en particulier via l'usage des plantes et la tradition de l'écoute des contes) et la promotion d'une vie humble (via le culte de São João Maria[376]), le tout dans un fort syncrétisme religieux (résultat du mélange de matrices catholique, africaine, lusophone et « native »). Auprès des jeunes ruraux, ils ont majoritairement une image de « gens un peu méfiants » et le racisme est latent contre des *caboclos* réputés avant tout feignants face aux bourreaux de travail que seraient les descendants d'européens[377].

Les *caboclos,* particulièrement présents dans le Planalto Lageano (où leur identité se confond parfois avec celle du *Serrano*), représentent la persistance d'une stratification sociale forte de la société rurale brésilienne[378]. Toutefois, ils acquièrent aujourd'hui une image renouvelée, à travers la valorisation de leurs savoir-faire (médicinaux et artisanaux), d'une de leurs pratiques culturelles la plus emblématique (la *Recomendação das almas*[379]) et la formalisation de leur présence sur les territoires (à travers des projets comme ceux du *Caminho dos pousos do João Maria*, tourisme géo-référencé à base communautaire, que nous développerons dans le chapitre 6). Cette valorisation a lieu à la faveur à la fois d'une prise de conscience institutionnelle de ce que l'État fédéral définit comme légitime culturellement (notamment à travers le programme Pontos de Memoria[380]) et d'une dynamique d'appréciation d'une culture anticapitaliste, recherchée dans l'espace rural en général et trouvant dans la culture *cabocla* une dimension de résistance par les valeurs et pratiques véhiculées. En effet, c'est ce qui est en jeu dans la réhabilitation en cours de leur participation historique à la Guerre du « Contestado »[381] dans laquelle les *caboclos* avaient exprimé, en suivant les moines prédicateurs dans une dynamique de conflit, une « réaction de la société rurale face à la brutalité des

[374] Voir le documentaire *Terra Cabocla*, Marcia Paraiso, 2016.
[375] De fait, l'une des seules familles identifiées comme *cabocla* par les *extensionistas* locaux, que nous ayons rencontrée, ne se déclare pas comme telle. À la question de l'origine de la famille, la mère nous a répondu, avec un rire gêné : « Ceux qui sont venus d'Europe c'est du côté de mon mari, moi je suis d'ici, ma famille était toute d'ici, *bugre*, indien, va savoir quoi, je ne sais pas [rires]. » (entretien n°73)
[376] « Moine des exclus », sa figure réunit les parcours de trois personnages différents, ayant existé entre la fin du XIXème et le début du XXème et ayant parcouru le Sud du Brésil en tant que messies et guérisseurs.
[377] Entretien n°19 avec un chef de syndicat rural : « les *caboclos* sont partis de la terre mais ne sont pas des pauvres gens, ils s'en sortent bien/se la coulent douce en ville, ils reçoivent les allocations. Et en plus ils se vexent quand on les appelle *caboclos*. […] Mais il n'y a pas de *caboclos* ici dans la région, mais on a le seul *quilombo* de la région. ». Pour les rapports entre ces deux groupes voir Gehlen Ivaldo, « Agriculture familiale de subsistance et de rente : identité *cabocla* et inclusion sociale » et Brandenburg Alfio, « Colons : entre survie et autonomie » dans Zanoni, Lamarche, *Agriculture et ruralité au Brésil,* Karthala, 2001. Arlene Renk, anthropologue de l'Oeste Catarinense, témoigne d'un *apartheid* touchant encore certaines communautés qui ne peuvent participer à certains événements locaux car identifiés comme *caboclos*.
[378] Entretien n°48 : « La stratification sociale de l'*estancia* existe dans la région, malgré le fait que l'*estancia* n'y existe pas au sens *gaúcho* mais il y a le fermier, le contremaître et le garçon de ferme. Il y a une permanence culturelle forte de ce modèle : les gens ne sont plus garçons de ferme dans une *estancia* mais ils deviennent garçons d'usine. »
[379] La « Recommandation des âmes » est une procession nocturne qui a lieu chaque année pendant le carême, pour chanter des prières et apaiser les âmes des morts. Il existe notamment un groupe réalisant ses « recommandations » sur le Planalto nommé *Renascente cabocla* (Renaissance *cabocla*) et intégrant plusieurs jeunes filles « *caboclas* avec fierté » (entretien n°48)
[380] Entretien n°48 : « Les Pontos de Memoria ont été créés par le Ministère de la Culture dans un besoin de revitalisation de la mémoire sociale. Ils concernent les communautés traditionnelles, *quilombolas*, *caboclas*, les quartiers, des collectifs de personnes qui veulent travailler la transmission de savoirs par la mémoire sociale, la mémoire locale, ce qui n'est pas lié à la mémoire officielle, académique, ou au musée de la ville. La mémoire du peuple on peut dire. »
[381] Voir explication p.61

transformations que connait [alors] la région : pénétration du chemin de fer, concentration de la propriété foncière » (Droulers, 2001, p.170).

Ainsi, **les liens de ces différentes cultures à la ruralité** sont ambigus et toutes ces pratiques ont en commun d'être à l'identité rurale ce que la samba est par exemple à l'identité de tel ou tel quartier de São Paulo : un symbole de l'identité et du développement d'une certaine utopie[382]. C'est cette même dimension que Martine Droulers reprend à propos du rapport historique au territoire des brésiliens en général évoquant une « imagination utopique » et une « mystique de nature communautaire » permettant de résoudre des tensions[383]. Ainsi, sur nos terrains, les jeunes mobilisent des pratiques communes pour exorciser un certain manque d'identification à la ruralité. Dans l'identité *gaúcha* le lien avec le métier d'éleveur est souvent évoqué par les jeunes amateurs de ces pratiques, comme le montrent ces extraits d'entretiens où certains lient clairement l'activité agricole à la notion de culture traditionnelle rurale, entamant une réflexion sur l'ambigüité étymologique du terme *colono* ou reliant la présence plus forte de certaines traditions à celle de tel type d'agriculture (là où il y a plus d'élevage, les CTG sont plus dynamiques, entretien n°98) :

> « Donc, cela m'a aidé à mieux aimer, aussi parce que j'aime beaucoup les chevaux, travailler sur l'élevage alors notre zone rurale est... notre travail c'est avec le bétail, et les fraises, justement aussi parce que je suis de ce monde de l'élevage. [...] CA : la culture ce serait cultiver, dans ce cas, n'est-ce pas ? Ce serait d'avoir une terre que tu..., enfin ça varie ça... Je pense que beaucoup de personnes ont quitté la ferme parce qu'elles avaient une terre et ne savaient pas quoi en faire, comment la cultiver. Parce que le sol, le terrain ne vous donnera aucun profit si vous ne l'utilisez pas, si vous ne le cultivez pas. Donc, là si tu vas planter et tu vas t'en occuper, c'est sûr que tu vas récolter. Alors, la culture, c'est comme si c'était un retour que vous avez du sol. Si tu plantes, tu récoltes. Il y aurait deux types... la culture de cultiver et il y a culture, la culture dans cet autre sens, donc, de cette culture serait, je le verrais, la culture *gaúcha* serait la valorisation des anciennes valeurs, de la tradition. Ce serait monter à cheval, aller au rodéo *pilchado* [habillé du costume traditionnel] ». Entretien n°64, M, 19 ans, CdL

> « H : Comment est-ce que tu définirais la culture ? L : La culture ? Ce serait les goûts comme ça, ce que l'on fait. La culture, le travail avec le cheval, le travail avec le bétail. Ce serait ça, comme le rodéo par exemple, une chose, une culture, qui vient depuis des années, qui passe de génération en génération. J'imagine que ce serait ça, plus ou moins ça. » Entretien n°76, M, 22 ans, CdL.

Si elle est davantage liée aux folklores européens, l'identité *colona* ne peut pas non plus être différenciée de l'identité paysanne des migrants auxquels elle se réfère et de l'agriculture familiale qu'elle compose. Les entretiens montrent que des jeunes peuvent se définir comme *colono* pas tant en référence à leurs origines européennes qu'à leur fierté d'être agriculteur[384]. Le lien entre origine européenne et identité paysanne a notamment été analysé par Giralda Seyferth dans ses travaux sur l'immigration allemande et la définition de l'agriculture familiale au Sud du Brésil[385], avec un accent particulier mis sur le type d'agriculture généré par ce modèle de colonisation.

La musique ***sertaneja***, omniprésente dans l'espace rural sud-brésilien, constitue un autre

[382] Dozena Alessandro, « O samba na constituição do processo de urbanização e conformação de territorialidades na cidade de São Paulo », *Revista Geografia e Pesquisa,* v. 3, p. 93-115, 2009 ; Dozena Alessandro, *A Geografia do Samba na Cidade de São Paulo,* 1a. ed. São Paulo: PoliSaber, 2011

[383]« Le Brésil est donc le lieu de nombreuses visions et révoltes marquées par l'imagination utopique, peut-être issues de ces premiers aventuriers embarqués pour l'Amérique et persuadés que le paradis les attendait au delà de la mer... Le rapport au territoire, souvent brutal, assez grandiloquent et excessif exprime les tensions que traverse la société réelle brésilienne, en partie résolues dans une mystique de nature communautaire », Droulers, 2001, p. 171

[384] Entretien n°62 : « H: Comment te définis-tu ? D : Agriculteur hein en fait... *gaúcho*... agriculteur. Partout comme ça je dis agriculteur […]. Je suis d'origine italienne et allemande. Je dis que je suis *colono*, et, en fait, je suis fier d'être agriculteur. *Colono* C'est une chose que certains disent "ah tu es *cafona*", mais non, je le suis, c'est mon origine ». Le terme *cafona* a pour définition, dans le Dictionnaire informel (dicionarioinformal.com) « idiot, mal habillé, avec des idées et comportements dépassés, conservateur, attardé ». Entretien n°55 : « Comment te définis-tu ? Agriculteur, *colono, colono* agriculteur [sic], routier. Parce qu'en fait je ne fais pas une seule chose, je suis aux champs et routier aussi. Alors *colono*. »

[385] Voir notamment Seyferth Giralda, *A dimensão cultural da imigração*, RBCS Vol. 26 n° 77 Outubro /2011 et Seyferth Giralda, *Etnicidade, política e ascensão social: um exemplo teuto-brasileiro,* Mana v.5 n.2 Rio de Janeiro out. 1999.

ensemble de pratiques culturelles plébiscitées par les jeunes et qui participe d'une réinvention des traditions et du lien au rural. Elle est en partie liée à la culture *gaúcha,* malgré sa transformation par des dynamiques commerciales, et reste intimement liée à l'identité du *caïpira*[386], reprenant ses instruments (accordéon, guitare, tambourin), ses thèmes (la beauté de la vie rurale et les défauts des villes), ses valeurs (la famille, la religion, le respect de la nature, les rapports entre individus). Jóyce Oliveira Leitão analyse que l'intensification de l'urbanisation coïncide avec l'émergence de la musique *sertaneja* et sa commercialisation. Pour lui, la relation entre ce courant musical et les processus migratoires qui modifient les rapports entre rural et urbain réside dans la compréhension de la représentation faite du positionnement du *caïpira* dans l'urbanisation par le romantisme de la musique *sertaneja*[387]. Certains jeunes rencontrés cautionnent le sertanejo dit « sertanejo raiz », considéré comme authentique et respectant les origines rurales de ce genre musical, contrairement à son évolution commerciale le « sertanejo universitário », surnommé « sertanojo » (serta-dégoût) dans les mouvements sociaux à cause notamment de ses paroles vulgaires. Ce sertanejo *raiz* porte une revendication de la ruralité comme en témoignent ces deux jeunes : « J'aime la musique *nativista*, qui serait un genre de *sertanejo* mais bien natif, qui montre bien la réalité du peuple *gaúcho*. Par exemple Rogerio Melo, quand j'étais enfant j'avais une photo de lui, c'était une icône ! » (entretien n°53, F, 24 ans, StC) ; « J'aime le sertanejo bien *raiz,* celui où dans les paroles, ça parle des activités rurales, enfin, du quotidien. » (entretien n° 81). Mais le *sertanejo universitário* reprend aussi les codes de la ruralité et y glorifie une identité paysanne réinventée et caricaturée dans laquelle venir du « *sitio* », porter une chemise à carreaux, un chapeau et des bottes est un atout majeur auprès des femmes, restant alors au rang d'objets, comme dans les clips et les paroles du chanteur à succès Loubet pour ses morceaux « Fait dans les champs [*Made in roça*] » ou « Femme, chapeau et bottines (avec un accent « rural ») [*Muié, Chapéu e Butina*] ». On retrouve ainsi des éléments classiques de « mise en scène de la ruralité »[388].

Ces manifestations culturelles sont considérées avec dédain et une certaine condescendance, notamment par beaucoup de jeunes des milieux urbains et estudiantins, et en particulier le rodéo et le sertanejo. Ils considèrent volontiers que ce n'est pas là la « vraie culture rurale » et que ces pratiques en sont des dérivés commerciaux et appauvris. Cependant, du point de vue de l'observation des pratiques des jeunes et du lien qu'ils entretiennent avec leur territoire rural, il est indéniable que ces formes de pratiques traditionnelles réinventées ont un lien étroit avec l'identification à la ruralité, quelle que soit sa définition ou sa représentation. La mise en valeur commerciale de pratiques spécifiques, propres et littéralement populaires, participe de la revalorisation de la ruralité et de l'encouragement des jeunes à s'investir sur leurs territoires. Un militant associatif a résumé ce point de vue : « Il ne faut pas tomber dans le ruralisme pédagogique ! Qui dit que cette culture *gaúcha* traditionnellement dominatrice ne pourrait pas être ressignifiée par les jeunes *peões* d'aujourd'hui ? Prendre plaisir à ce sport qui est un plaisir immense, pourquoi le *peão* n'aurait-il pas la possibilité de monter, d'avoir son cheval, de faire du lasso... Eux n'ont pas ces frontières rigides... »

[386] Littéralement « paysan » mais aussi « rustique » ou plus péjorativement « bouseux, péquenaud » , le caïpira est la figure emblématique du paysan brésilien, plutôt dans sa tendance paulista. C'est Antônio Cândido qui l'a théorisé en premier. Pour lui (Cândido, 2010, p.22), le mot caïpira décrit une façon d'être, et non une « race », limitée à la culture développée dans la région de São Paulo à partir du contact entre les pionniers et les Indiens pendant les premiers siècles de la colonisation.
[387] Leitão Jóyce Oliveira, « A relação entre caipiras e o processo de urbanização na música sertaneja entre as décadas de 1920 e 1980 », *Confins*, 30 | 2017
[388] Claire Guiu, « Pratiques folkloriques dans les « Terres de l'Èbre » : représentations et mises en scène de la ruralité », *Norois* [En ligne], 204 | 2007.

(entretien n°50). S'il existe une certaine uniformisation des cultures traditionnelles (frappante quand on va en Camargue en revenant des pampas), et une commercialisation de certaines de leurs caractéristiques, il faut impérativement distinguer ces processus d'une globalisation qui avalerait les différences culturelles. Les entretiens et les observations de terrain révèlent la fierté de développer un nouveau rapport à son identité, des lectures du monde différenciées, à travers des pratiques marquées dont les jeunes s'emparent. D'autres pratiques, plus familières mais tout aussi ancrées dans la ruralité, participent aussi de cette réappropriation.

ꞑ Bals, football, pêche, jeux : des pratiques communes plébiscitées

Les jeunes ruraux entretiennent des rapports hétérogènes aux pratiques culturelles et de loisir « communes », aussi bien dans le sens d'ordinaire que de communautaire. Parmi eux se distinguent de nombreux témoignages d'attachement profond, qui révèlent une vision de la ruralité et une façon de s'y projeter de cette génération. Entre nostalgie et réaffirmation d'une singularité, les jeunes ruraux plébiscitent des pratiques telles que le football, les bals, la pêche et les baignades ou les jeux traditionnels. Ils les critiquent également pour leur immuabilité, appelant à un nécessaire renouvellement. La présentation individuelle et détaillée du rapport à chacune de ces pratiques permet de comprendre un peu mieux le contexte de tension entre individualisation et lien à la communauté.

Le **football** est sans doute la pratique la plus fédératrice dans les communautés rurales que nous avons traversées. Si nous l'avions d'abord exclu de notre étude, au même titre que des loisirs tels que la pêche, d'autres sports ou les jeux de cartes, il nous est ensuite paru évident que le football occupe une place centrale en tant que pratique de temps libre, et que les jeunes l'identifient aussi dans une certaine mesure à la ruralité. Pour les jeunes interrogés « ce n'est pas le même football qu'en ville » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), le même esprit, et la sociabilité y est particulièrement mobilisée. La pratique du football par les jeunes ruraux est révélatrice de leur identité (Renahy, 2001) : « Lorsque le rapport au travail ne permet plus par lui-même l'affirmation de l'identité ouvrière, cette dernière émerge dans d'autres activités, comme le football. »[389]. Au Brésil il s'agit de réaffirmer non pas tant l'identité paysanne que le mode d'être aux autres, qui distinguerait le rural de l'urbain. Le fairplay, l'esprit d'équipe rural sont mis en avant comme des spécificités et l'identité de l'équipe reflète celle de la localité toute entière[390]. Il est souvent important pour les ruraux de jouer « bien », et non de « chercher l'exploit, contrairement aux jeunes des banlieues populaires, plus attirés par les sports de combat ou le geste individuel dans le football » (Renahy, 2005, p.81). Nous avons retrouvé cette dimension à l'*assentamento* Conquista da Fronteira à Dionisio Cerqueira où les coupes mises en avant ont pour

[389] Nicolas Renahy, « Football et représentation territoriale : un club amateur dans un village ouvrier », Ethnologie française 2001/4 (Vol. 31), p. 707-715.

[390] Renahy décrit l'exemple d'une bagarre lors d'un match où l'équipe rurale se distingue par son fair play, exprimant ainsi son identité collective : « L'identité locale fut mise en avant comme suit par un supporter : 'À Foulange, on est peut- être des grandes gueules, mais on n'emploie pas des méthodes pareilles. On est chauvin, mais on est correct'. [...] Il ne me semble pas abusif de considérer le match de football comme un moyen de symboliser le village [...] il s'agit autant de se représenter aux autres qu'à soi-même. ». Cela est visible également dans le témoignage d'un jeune de São Miguel do Oeste : « Parce que le football il y en a aussi en ville, d'ailleurs on joue aussi là-bas. H : Il y a un championnat ? R : Oui, d'ailleurs on ne participe pas au championnat parce que souvent c'est très violent, les joueurs se blessent et après c'est compliqué. Certains participent, même cette année il y en a qui veulent participer au championnat municipal mais c'est très violent les matchs... les gens ne pensent pas au fait que le lundi il faut travailler et qu'ils ne vont rien gagner avec ça, mais ils veulent se battre. » (Entretien n°122)

la plupart été remportées non pas pour avoir gagné un championnat mais pour en avoir été désigné l'équipe la plus fairplay. Cela, ajouté au fait d'échanger des joueurs avec les communautés alentours est un signe fort d'intégration de cet *assentamento* sur le territoire (entretien n°26). Les jeunes ruraux constituent un public important des programmes de loisirs mis en place dans ce même *município*. Le président du Conseil Municipal de Sport (entretien n°35) indique qu'ils participent en particulier aux tournois « interioranos » de football, car ils seraient « moins habiles » en futsal (football en salle), auquel ils sont « moins habitués » et seraient plus endurants et « volontaires » que leurs homologues urbains pour le football de plein air.

Pour beaucoup de jeunes, le moment du match est surtout celui de la **rencontre avec les amis :** « Par exemple l'après-midi on va voir les matchs, on joue quand mon équipe joue et en fin d'après-midi on est à la maison. Et je prête attention à ça, toujours, à l'amitié que tu as, aux amis que tu as, les intimes, ils sont là-bas, oui, dans ce lieu là ils y sont. Et du coup tu y vas, tu t'assoies, tu discutes, tu regardes le match et certains jours tu joues et voilà ! C'est comme ça que cela apporte du divertissement. » (entretien n°100, M, 29 ans, StC). Le match du dimanche est aussi l'espace-temps de rencontre entre les jeunes et le reste de la communauté, comme pour une jeune fille qui va voir son compagnon jouer dans sa communauté à lui, ce qui l'amène à rencontrer les membres de sa belle-famille sur les bancs de supporters (entretien n°119). Son témoignage est d'ailleurs symptomatique du rôle passif et lié aux relations sociales dans lequel sont cantonnées les filles dans les matchs, puisque, malgré l'existence de rares équipes féminines, elles sont généralement réduites au rôle de spectatrices, une inégalité de genre sur laquelle nous revenons dans la partie suivante à propos des conflits. C'est en revanche souvent la principale activité de loisir des garçons rencontrés, comme un jeune de Cerro Negro qui répond quand on lui demande ce qu'il fait de son temps libre « je vais toujours à Cerro Negro, il y a toujours quelque... du football », pratiquant en tournois le week-end et entraînements avec les autres jeunes de sa communauté (une dizaine) la semaine. À Jacutinga do Veado, on joue également plusieurs fois par semaine (les mardi dans une des communautés, les mercredi et samedi dans une autre) et si la majorité des joueurs (qui ont entre 14 et 60 ans) viennent de la communauté il y a aussi « les gens qui vivaient ici qui ont fini par aller vivre en ville et ils ont continué à venir jouer au foot ici. Il y en a plein comme ça et aussi quelques-uns de l'extérieur, cinq ou six de l'extérieur » (entretien n°122). Les jeunes restés dans la communauté l'expliquent en supposant qu'il y a moins d'opportunités de jouer au foot en ville et qu'« il y a cette amitié, de, on va dire, de l'enfance, on a grandi ensemble, ils savent que les gens d'ici par exemple ne se battent pas, et les gens d'ici se connaissent, c'est plus pour ça je pense ». Ces témoignages évoquent le processus de mise en scène de l'appartenance villageoise par le foot (Renahy, 2005, p.88). Ainsi, le football est parfois plus qu'une simple composante d'une culture jeune et rurale. Il constitue le trait culturel dominant de certaines communautés, comme à Arroio do Tigre où une jeune explique, en parlant de la culture *gaúcha*, que si « il y a d'autres communautés rurales dont c'est plus la culture, à Colonia par exemple, à Sitio, ils sont bien plus forts dans ce sens traditionaliste. Nous ici à Paleta non, c'est seulement le football, ici c'est jouer au foot. Même Bernardo [bébé de 3 mois] est déjà *gremista* [supporter du club de foot de Porto Alegre le Grêmio] ! Ici la culture c'est jouer au foot, c'est la culture d'ici tu sais […] Il y a bien eu un groupe de danse *gaúcha* à l'école mais il n'est pas resté, parce que les gens préféraient jouer au foot que d'aller danser. » (entretien n°53, F, 24 ans, StC). Le football incarne pour elle totalement « la culture d'ici », bien davantage que les marqueurs plus ethnologiques.

Toutes les communautés d'une certaine taille ont une équipe qui joue dans les tournois

locaux et parvient à se réunir au moins une fois par semaine. Le football et son terrain sont considérés comme étant la base du loisir en milieu rural. Aussi peut-on entendre « dans ma communauté il n'y a même pas un terrain de foot » (observation n°107) comme représentant le summum du manque d'équipement, ou encore « généralement ce qu'il y a aujourd'hui dans les campagnes c'est le football, mais tout le monde n'aime pas forcément le football » (observation n°12), comme étant le premier niveau de réclamation contre le manque d'accès aux loisirs. **Le nombre et la taille des équipes de football sont un indicateur souvent convoqué pour évaluer l'exode rural**, quand sont évoquées les communautés où il n'y a plus suffisamment d'habitants ni d'infrastructures pour monter une équipe (entretien n°142). D'après d'autres témoignages de jeunes et autres habitants du rural, l'absence d'équipe est synonyme de diminution des opportunités de rencontres amicales ou matrimoniales entre jeunes (entretien n°122), de la nécessité de développer le futsal qui nécessite moins de joueurs (entretien n°143, M, 18 ans, CdL), ou encore de la tristesse de voir les anciens lieux de nombreux matchs recouverts par la forêt (entretien n°145). Dans les très petites communautés où il n'y a plus de jeunes résidents pour jouer, il arrive même que d'anciens habitants ou des habitants des villes voisines viennent jouer pour maintenir une équipe locale, aux frais du *município* qui paye les joueurs pour participer au championnat local (entretien n°119). Un autre jeune explique que la fracture qui a divisé la communauté a aussi fait disparaître l'équipe de foot (entretien n°120). Cette pratique peut ainsi être mobilisée comme une ressource face aux mutations de la société rurale, comme l'a aussi constaté Renahy en Bourgogne (2005).

Les **bals (**héritiers des *fandangos*, *pixuruns* et autres *domingueiras*)[391], constituent une autre manifestation culturelle commune. Ils sont une fierté pour beaucoup de jeunes quand ils sont encore vivaces, comme dans les communautés les plus nombreuses et dynamiques. Ils symbolisent la sociabilité rurale, la simplicité, la force de l'interconnaissance et attirent les urbains, parents ou non, qui apprécient d'y retrouver ces éléments. Dans ces bals, nous avons pu constater la vigueur en même temps que l'apparente inadaptation aux attentes des jeunes, pas toujours confirmée. Les bals se déroulent généralement après un repas et animés par des « *bandas de baile* » payées par la communauté. Certains jeunes les cautionnent et les considèrent comme la quintessence de la sociabilité et de la culture rurale, comme cela transparait dans le discours d'un jeune de Palmeiras (entretien n°64, M, 19 ans, CdL), qui parle d'activité « saine » : « il y a les fêtes rurales, qui sont des chouettes fêtes... ce sont des petites fêtes, mais c'est sain, ce sont de bonnes fêtes ». Malgré les problèmes de surreprésentation de la gente masculine (relevé en son temps par Bourdieu dans *Le Bal des célibataires*, 2002), ils sont aussi des lieux de fréquentation, plusieurs couples de jeunes enquêtés s'étant justement rencontrés dans des fêtes de communauté (entretiens n°53, 122, 142, 62). Certains estiment d'ailleurs que ce n'est plus forcément nécessaire d'y aller une fois marié (entretiens n°53, 100 et 62),

Certains jeunes rejettent totalement ce type de divertissement collectif (entretien n°82) mais il reste globalement fréquenté. Même si beaucoup de jeunes expliquent ne pas aimer danser, le fait de savoir danser est au Brésil un marqueur important de sociabilité, même parmi les jeunes générations. Il faut « savoir danser bien sûr » (entretien n°62), et ce d'autant plus pour les garçons,

[391] Différents noms donnés selon les régions aux journées de travail collectif suivies d'une soirée dansante.

plus nombreux que les filles. Un jeune d'Arroio do Tigre expliquait avoir pris des cours avec ses amis dans la communauté, où ils avaient fait venir un professeur, avant de se marier, puis de tout arrêter (entretien n°100, M, 29 ans, StC). Un autre raconte avoir pris des cours de danse de « musique *gaúchesca* et de musique *de banda*. Du coup la musique *gaúcha* il y en avait des différentes, *banero*, *vanerão*, plein d'autres » (entretien n°122). Un dernier (entretien n°76, M, 22 ans, CdL), dont les parents évangéliques ne fréquentent pas les bals, explique qu'ils sont pourtant « tout ce qu'il y a pour se divertir ». Lui n'aime pas ces bals qui sont peu fréquents dans sa communauté, où ont plutôt lieu « ce genre d'après-midi dansantes, quand il y a une fête religieuse. »

Le « dîner dansant des couples de Linha São José » commence aux environs de 20h un vendredi soir. Accueillant 300 personnes ayant réservé leur table et leur pièce de viande auparavant (dont le service se fait à table sur la broche, voir photo ci-dessous), il est animé par un groupe local la Banda Os Manu's composé d'un père et de ses trois fils jouant « de tout : Chote, Vaneira, Valsa, Sertanejo, Bandinha, Funk, Carnaval, Rock, etc... ».
Lors de ce bal nous avons pu interroger brièvement trois couples de jeunes qui nous ont livré leurs impressions :
- V. et H., 22 et 28 ans, vivent et travaillent dans la ville d'Arroio do Tigre mais aiment « les musiques pour danser et il n'y a rien à Arroio ». Elle est fille d'un fumiculteur de Linha São José.
- T. et A., 23 et 25 ans, fumiculteur et institutrice, ont un fils de 3 ans qui est avec sa grand-mère pour la soirée. Ils aiment beaucoup « venir aux bals, sortir en famille avec des couples plus vieux parce qu'on se sent plutôt comme eux que comme les autres jeunes ».
- A. et R., 17 et 18 ans ne semblent pas très à l'aise. Lui, qui vient de « la ville d'Arroio » (il mime des guillemets) avec un look de rappeur, n'aime « pas du tout le bal surtout la musique » mais vient pour lui faire plaisir à elle qui a sa famille dans cette communauté. Ils aiment tous les deux le rap, et prévoient de partir à Santa Maria (une grande ville de l'État) l'année suivante. Ils considèrent que « ni à Arroio ni à Sobradinho il n'y a de choses pour sortir qu'on aime nous ».



Texte 9: Un bal dans une communauté rurale d'Arroio do Tigre : "Jantar dançante de casais da linha São José".

Les jeunes distinguent les bals dans les communautés, où jouent des « bandas » ou « bandinhas » locales (qui jouent du sertanejo, de la musique *gaúcha* ou dite "de bandinha"), des « baladas », où passe de la musique « électronique » et qui ne se déroulent qu'en ville. Ils privilégient souvent les premiers comme une jeune d'Arroio do Tigre qui explique : « c'est beaucoup de la musique électronique, moi j'aime mieux le son des bals, comme il y avait aux Olympiades par exemple. J'aime beaucoup danser. » (entretien n°53, F, 24 ans, StC). Un autre raconte comment il a commencé à aimer les musiques traditionnelles « anciennes »[392]. Comme à Jacuntinga do Veado, les bals sont rares dans certaines communautés, deux à trois fois par an « juste pour maintenir un peu les choses » (entretien n°122), et un système de *rodizio* (tournée) se met parfois en place pour pallier le manque de population et pour que chaque communauté puisse organiser au moins un bal par an (système auparavant expliqué p.142).



Illustration 41: Femmes jouant au balãozinho et hommes jouant à la bocha, Arroio do Tigre, 2015

La pratique de jeux traditionnels, tels les jeux de cartes, *bocha*, ou *balãozinho*, est relativement commune parmi les jeunes ruraux, même s'ils sont souvent associés aux générations des parents et grands-parents[393]. Les activités simples et traditionnelles entre pairs sont parmi les plus sollicitées par les jeunes : se retrouver chez les amis autour d'un *chimarrão* (entretiens n°53 et 82), jouer aux cartes (entretiens n°122 et 100, M, 29 ans, StC). Un couple raconte avec bonheur les nombreux après-midi et soirées passées entre amis à « jouer aux cartes et manger du poisson », et affirme « ben, je vais te dire, si je pouvais jouer aux cartes toute la journée je le ferais », renchérissant en disant qu'il n'est pas rare qu'ils jouent jusqu'à des heures avancées de la nuit. Un autre couple explique jouer beaucoup aux dominos durant ses moments de repos (entretien n°142) et une jeune fille évoque les jeux traditionnels quand elle parle de son enfance (entretien n°27, F, 24 ans, ExO) : « À 12 ans, j'étudiais le matin et je travaillais l'après-midi pour l'*assentamento*. Mais c'était super, on restait toute la journée tous ensemble. Et les loisirs ça dépendait, en été c'était la cascade, en hiver on jouait au foot, on jouait dans le bar. On jouait au *bets* [sorte de cricket], avec un ballon, deux duos, il faut courir beaucoup, on faisait ça tout le temps, dans certaines maisons la pelouse était toute abîmée à cause de ça [rires] ! ». C'est une attitude qui correspond au mode d'habiter du « rester » analysé par Mélanie Gambino, cultivant une sociabilité de proximité spatiale

[392]« R : Je préférais les soirées [*balada*], cette partie de son électronique. Et cette partie de musiques de banda, ou de musique *gaúcha* aussi j'aimais bien écouter, mais je n'y prêtais pas beaucoup attention, et du coup après oui. Du coup après j'ai perçu le bon côté de la musique de banda, que je n'aimais pas trop. Après j'ai commencé à apprécier davantage ces musiques […]. J'ai commencé à, en fait j'aime bien les choses nouvelles. Et ça pour moi c'était nouveau, c'est vieux, mais pour moi c'était nouveau... et du coup j'ai commencé à apprécier ces musiques. »

[393] Voir le témoignage sur le *balãozinho* plus loin dans ce chapitre, dans la partie « La place des filles dans les pratiques culturelles »

dans la pratique d'un temps libre occupé intensément par les amis et proches (Gambino, 2008, p.242).

La fréquentation du ***boteco*** est quasiment réservée aux hommes et intéresse relativement peu les jeunes que nous avons rencontrés. Elle est toutefois identifiée comme une pratique de loisir typiquement rurale, liée à un type d'espace et à une communauté localisée. Dans une des communautés rurales de São Miguel do Oeste par exemple les femmes s'y retrouvent le premier dimanche de chaque mois : « elles jouent au bingo, au loto, elles ont leur table avec le *balãozinho*, et ça dure toute l'après-midi. R : Oui... c'est rare qu'un homme joue, ça arrive parfois V : C'est qu'elles se réservent l'endroit hein [rires] ! Il faut dire que quand arrive le jour du *balãozinho*... mon Dieu ! » (entretien n°122). La belle-mère et la grand-mère de la jeune fille qui témoigne ici aiment s'y rendre mais elle-même préfère « rester travailler ou [se] reposer » même si son mari estime que « il y a pas mal de jeunes filles on va dire qui doivent y aller aussi, qui y vont en principe, c'est rare qu'une n'y aille pas, parce que c'est amusant en général. Elles rigolent, elles gagnent des prix, enfin, c'est amusant pour elles ». Les tournois de *bocha* ayant lieu dans les *botecos* sont aussi appréciés, les communautés recevant des joueurs extérieurs ou allant jouer dans d'autres communautés. Dans *Les gars du coin* (2005, p.242- 246), Nicolas Renahy considère le café de village comme lieu stratégique où se réaffirment les normes sociales du groupe, la « conformité à l'ordre symbolique local », où se joue une mise en scène de la vie quotidienne, un « territoire commun » où l'on peut empiéter sur les « territoires du moi ». C'est sans doute dans cette mesure que le *boteco* est moins apprécié des jeunes, qui y sont vus, contrôlés dans leur conformité à une partie de la culture locale qu'ils ne souhaitent pas nécessairement renouveler, ou dont ils ne souhaitent pas faire part à l'enquêteur ou à l'observateur étranger. Comme le « cabaret » dans la France rurale de la fin du XIXème, début du XXème analysée par Jean-Claude Farcy, le *boteco* tend à « concentrer les loisirs, au point d'en devenir l'unique lieu dans les collectivités les moins nombreuses », annexant les jeux traditionnels et devenant « principal pôle de sociabilité, siège social et lieu de réunion obligé des associations de loisir »[394]. Dans les communautés analysées au Sud du Brésil, le *boteco* se trouve souvent dans ou à côté du *salão*, c'est à dire au « siège » de la communauté, qui continue de concentrer traditionnellement tous les loisirs avec son terrain de football, sa *cancha de bocha*, éventuellement son église et son école (voir illustration n°30 dans le chapitre 3).

Les pratiques de plein air sont en revanche pleinement sollicitées par les jeunes que nous avons rencontrés, qui y voient également souvent une spécificité de la ruralité. C'est le cas de la baignade en cascades ou rivières : les cascades de l'*assentamento* Conquista da Fronteira sont réputées localement (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), les retenues de barrages offrant des lieux de baignade et de camping accessibles (entretien n°100, M, 29 ans, StC), les petits cours d'eau sont appréciés en temps de chaleur (entretien n°142). La baignade se fait parfois dans des lieux privés aménagés, appelés « balnearios », lieux de rencontre (entretien n°100, M, 29 ans, StC) et de sortie en famille (entretien n°119). C'est le cas également de la pêche ou beaucoup plus marginalement de la chasse. Cette dernière activité a peu été mentionnée par les jeunes rencontrés, sans doute parce qu'elle est interdite, mais aussi, selon nos observations *in situ* ou des entretiens approfondis, car elle est de fait peu pratiquée par les jeunes. Une des jeunes filles rencontrées témoigne que la pêche fait

[394] Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, L'avènement des loisirs, 1850-1960, Flammarion Champs histoire, 1995, p. 328.

partie de l'habitus rural qu'elle apprécie, comme ses parents, chez son mari M., elle explique également que des week-ends de pêche et de camping sont organisés par les hommes, les femmes restant entre elles (entretien n°53, F, 24 ans, StC) :

> « {Qu'est-ce que tes parents en ont pensé quand tu es allé vivre à la campagne ?} Mes parents sont très fans de M., ils le traitent comme leur fils. Ils n'avaient aucun fils, juste moi et ma sœur, M. est le genre de personne que mon père a toujours aimé : il chasse, il pêche, il travaille, il mange tout... Mon autre petit ami, il était plein de chichis, il ne pêchait pas, ne chassait pas, ne mangeait pas de tout, donc c'était plus difficile. [...] Les garçons en ce moment ils sont dans une période où ils aiment beaucoup pêcher, alors ils vont le vendredi et ils rentrent le dimanche, ils vont camper, les garçons vont là-bas, ils vont en bateau sur l'île et ils restent là-bas, ils campent. Et nous les femmes on en profite, pour aller en ville, se balader, nous les filles. On en profite pour rester ensemble parce que les maris vont tous pêcher. Et il y a quelques fois dans l'année où on y va aussi. Il y a la maison d'un ami, on va là-bas et eux ils campent, nous non, on n'aime pas ça [rires]. »

Son mari confirme en entretien, et insiste sur les dimensions saine, traditionnelle et masculine des activités en plein air, qu'il souhaite transmettre à leur fils (entretien n°55) :

> « Parfois on y va un groupe/une bande comme ça, on rigole. On pêche. C'est plus les hommes, parce que c'est plus culturel comme ça, la femme elle n'est pas trop à sortir pêcher comme ça, elles campent parfois, elles restent par-là, mais pêcher non. La femme n'aime pas beaucoup pêcher. On met un filet, et c'est comme ça qu'on passe le temps. Il y a des gens qui vont faire la fête, mais nous non, on boit des sodas, des choses comme ça. La loi est contre la chasse et tout, mais c'est une bonne chose, une chose saine, c'est quelque chose des ancêtres. […] [En parlant de son fils] Je préfère qu'il reste à la campagne, car à l'intérieur [*interior*], tu as plus de liberté. Quand on était petits, on courait partout, on allait dans les bois. Dans la ville, ils restent enfermés dans la crèche, et de la crèche ils vont à la maison. À la campagne tu es 'lâché' [*solto*], c'est bien mieux. Notre adolescence ça a beaucoup été de sortir, de jouer au football, de faire du vélo, le week-end on chassait des petits oiseaux au lance-pierre. Il n'y avait pratiquement pas de téléphone portable, d'ordinateurs, ces choses-là. Aujourd'hui, les jeunes [*a gurizada*] sont tous devant les ordinateurs, on n'avait pas ça, on allait à la maison du voisin et tout ça. Je cherchais des pignons, c'était une bonne chose... »

Certains pêchent dans leur propre étang, ou se retrouvent au « *pesque pague* », des lieux privés de loisir où l'on peut repartir avec le poisson pêché dans un lac artificiel.

Le **théâtre** est enfin une des pratiques « traditionnelles » dont la réappropriation par les jeunes montre le mieux la complexité du lien à la ruralité, c'est pourquoi nous développerons les exemples de cette pratique dans le Chapitre 6.

* * *

Nombre des pratiques développées par les jeunes ruraux sud-brésiliens que nous avons enquêtés s'inscrivent dans une revendication de la ruralité. Mais de nombreux sociologues soulignent une forte homogénéisation des modes de vie, des valeurs et des loisirs des jeunes (Escafre F., Gambino M., Rouge L., 2007 ; Carneiro, 1998). S'il ne faut pas confondre cette homogénéisation avec une « urbanisation », le lieu de résidence paraît ne pas avoir une influence déterminante sur certains intérêts communs pour des pratiques culturelles et de loisirs impliquant à la fois une sociabilité entre pairs et une individualisation qui sont le ciment des cultures adolescentes et juvéniles (David, 2014 ; Galland, 2007).

2/ Des pratiques culturelles qui ignorent les catégories spatiales

Si certaines pratiques développées par les jeunes n'ont pas de lien apparent avec la ruralité, cela ne signifie pas pour autant qu'elles soient systématiquement influencées par une éventuelle urbanité. Nous venons de caractériser des pratiques relevant de ce que nous considérons être un type de ruralité, identifié comme tel et mis en avant par les jeunes. Mais si ce qui est apparemment rural apparaît ainsi, il faut également considérer les pratiques que les jeunes développent sans lien avec leur appartenance géographique, et qui ont pourtant un lien avec leurs autres identités, sociale ou générationnelle par exemple. Les jeunes circulent et amènent de nouvelles pratiques et valeurs (l'émancipation des filles, des pratiques plus individuelles, de nouveaux outils) et ils font, outre les pratiques spécifiquement rurales présentées auparavant, ce que les autres jeunes de leur âge font. Ils utilisent les nouveaux outils à leur disposition, écoutent la même musique, ont le même rapport au livre ou au cinéma. Les jeunes témoignent ainsi de pratiques sans lien spécifique avec leur ruralité, mais liées au besoin d'expérimentation des limites et de différenciation d'un modèle imposé que représente la période juvénile. Nous évoquons ici les pratiques pour lesquelles ils le font sans le revendiquer, nous évoquerons en Partie 3 la volonté de dépassement, d'hybridation visible dans d'autres pratiques culturelles des jeunes enquêtés.

⁋ Déviances ?

La sociologie a profondément étudié la déviance chez les jeunes[395], et la jeunesse rurale n'échappe pas au constat[396], même si le lien entre urbanité et déviance est souvent mis en avant. La déviance n'est pas qu'urbaine, de la même façon que les racines ne sont pas que rurales, mais on peut se questionner sur le fait que l'environnement urbain soit ou non plus propice au développement de comportements dit déviants. Comme il ne s'agit pas du cœur de notre questionnement nous allons présenter le regard des jeunes ruraux sur des pratiques qui se développent sur leur temps libre et qui leur permettent d'éprouver leur liberté, les normes entre pairs, la culture dominante et le non-alignement via les contre-cultures juvéniles.

On trouve d'abord une **condamnation** de ces habitudes par certains jeunes (ceux que nous avons rencontrés étaient plus enclins à nous en dire du mal que du bien, les enquêtes sur ce genre de pratiques cachées au visiteur étant plus difficiles). Le travail mené par le MST contre le tabac et l'alcoolisme (un combat historique du mouvement auprès des paysans membres) se heurte aux pratiques actuelles de *binge drinking*[397] et d'individualisation de la consommation qui ne se ferait plus dans un cadre communautaire :

« Nous sommes tristes parce que, dès le début de l'*assentamento*, il y a un travail avec des adultes sur le

[395] Voir notamment H.S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance,* 1963
[396] Voir au Brésil les travaux de Joel Orlando Bevilaqua Marin (UFSM) et *Les usages de drogues en espace rural: populations, marchés, réponse publique,* M Gandilhon, A Cadet-Taïrou, Tendances, 2015, ofdt.fr
[397] Mode de consommation qui consiste à boire de l'alcool ponctuellement, le plus rapidement possible et en grandes quantités.

tabagisme et les boissons alcoolisées. Et quand ça s'en a été fini avec les adultes, le problème a commencé avec la jeunesse. Ils font plus ça le week-end. H : Comment comptez-vous faire de cet endroit [l'*Aviario das Artes*] un lieu pour tous ? L : Nous avons discuté de certaines règles, par exemple, ce n'est pas interdit de boire, tant que c'est collectif, par exemple "faisons la fête dans l'*Aviario*, faisons une caïpirinha, alors tout le monde est là, à contribuer, à boire". Mais le problème c'est quand le côté collectif n'est plus respecté. Par exemple, si tu vas là-bas au milieu de la semaine, sans rien dire à personne, des choses comme ça. Si c'est un espace d'usage collectif, tout le monde discute, tout le monde est responsable de ça. Quand tu y vas tout seul, tu utilises l'espace de l'*Aviario* mais c'est pour autre chose, donc c'est compliqué. »

« Et les jeunes d'aujourd'hui ils ont plus de vices que la première jeunesse, celle qui a fondé l'*assentamento* car ils ont plus d'argent à dépenser pour boire. Et donc ils boivent plus, ils se saoulent, ils sont plus "fous", plus aliénés qu'avant... Pourtant ils ont les mêmes espaces que les adultes, le même pouvoir de participation et à partir de 12 ans, ils peuvent déjà voter à l'Assemblée, ils participent à l'ensemble du processus. Comme tout ici dépend des décisions collectives, des décisions de la majorité, il y a parfois des choses qu'ils demandent et qui ne passent pas à l'assemblée, mais comme ça arrive aux adultes aussi, ça dépend des forces internes. Ici, il y a le Grupo dos Jovens, pour se rencontrer, étudier, voir des films, mais nous avons dû intervenir parce que leurs réunions ça devenait beaucoup seulement l'alcool, casser les règles et gâcher les choses... les parents ne laissent plus les filles sortir à cause de ça, ça les corrompait. Ça a fini par poser un problème alors la coordination a dû reprendre cet espace, parce qu'ils ne l'utilisaient pas sainement » (entretien n°XXXIII d'une cadre âgée de l'*assentamento*).

De la même façon le travail mené par l'AJURATI autour du sport amène ses jeunes membres à parler de « responsabilité » et de « contrôle de soi » (entretien n°100, M, 29 ans, StC) face à cette consommation qui semble pourtant inévitable (la présidence a hésité à interdire la vente d'alcool pendant les Olimpiadas avant de reconsidérer ce qui est la principale entrée d'argent de l'association et d'embaucher davantage de vigiles pour garantir la sécurité sur le site).

Si elle est présente en milieu rural, la **drogue** y est ouvertement associée à la ville, même de petite taille, comme dans le discours d'une jeune qui a grandi en ville et dont les amies d'enfance ont « mal tourné » (entretien n°53, F, 24 ans, StC). Plusieurs jeunes nous ont dit que la drogue circule « facilement et en quantité » (entretien n°81), reliant la question à la précarité, au travail temporaire dans les villes, au manque d'éducation et de perspective de la jeunesse rurale en général (entretien n°81). Le manque d'investissement dans les propositions locales de loisirs est également mis en cause, et ce type de pratique alimente les rumeurs et réactive la pression de la communauté pour entrer dans une norme culturelle, comme cela est visible dans le témoignage de ce jeune d'Arroio do Tigre, où les « bons jeunes » sont sportifs et investis dans les *Juventudes*, les « mauvais » se tournant vers la drogue (entretien n°100, M, 29 ans, StC) :

« Je vois les jeunes ici, des communautés rurales d'Arroio do Tigre qui participent à ça, qui ne sortent pas beaucoup avec les *Juventudes*. Ce ne sont pas ceux qui sont actifs chez les *Juventudes*, qui dynamisent le groupe, qui sortent jouer au foot ou font de l'exercice, quelque chose. Ils sont tout, toute, un autre peuple hein... Qui aime boire, écouter du son dans la voiture, garer sa voiture et écouter du son, fumer, boire H : Mais ils font partie des *Juventudes* ? J : Ils en font partie, mais ils ne le sont pas, ce ne sont pas ceux qui agissent, n'est-ce pas? [...] Il y a toujours une publicité à la radio sur une école de football, qui dit qu'il vaut mieux "avoir le ballon sous le bras, que la pierre dans sa poche" [ici la pierre désigne la drogue]. Ils veulent encourager ça […]. Tous les autres, tous sont plus actifs dans la *Juventude*, jouent au foot, ces choses-là. Et ceux-là non, ces gars quand ils viennent à un entraînement de foot, ce qui est déjà quelque chose hein, ils restent scotchés à leur écran. Ils ne vont pas chercher une balle, tu peux être en face d'eux, ils ne veulent rien savoir. Ils sont totalement détachés de ces choses-là. »

L'absence de données fiables sur la consommation d'alcool par la jeunesse rurale amène les spécialistes de la santé à parler d'une « urgence immédiate dans ce champ de recherche »[398].

Ces pratiques dites « déviantes » de consommation de drogue et d'alcool ne le sont pas de tous les points de vue puisqu'elles sont aussi des **modes d'intégration à un groupe de pairs,** à une mode, à une norme de la jeunesse voire de la ruralité davantage que comme une contestation morale. En effet boire de la bière et de la cachaça paraît inhérent à l'identité masculine rurale, et

[398] Alessandro Rolim Scholze, Luiz Fabiano Zanatta, José Roberto da Silva Brêtas, « Dados sobre o consumo de alcool entre a juventude rural : uma constatação de ausências », *Revista Contexto & Saude*, Ijui, Editora Unijui, v. 15 n. 29, 2015 p. 63-68

inversement très réprimé pour la femme (entretiens n°85 et n°83). Certains jeunes considèrent par exemple comme « normale » (dans la moyenne du reste de la société) la consommation de cannabis dans les *assentamentos* (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), ou celle d'alcools forts aux *postos de gazolina* (entretien n°16). Cela révèle des éléments soulevés par la sociologie, sur la pratique déviante comme manière d'instituer le groupe d'amis en l'opposant à un "autre" très large des non-initiés (Becker, 1963). En effet, lorsque les groupes d'appartenance traditionnellement convoqués font défaut (familles divisées, communautés éclatées, identité professionnelle qui dévalorise et isole, ethnicité moins revendiquée) ou que la difficulté à s'intégrer à telle ou telle appartenance se révèle (difficulté d'insertion matrimoniale et/ou professionnelle et/ou géographique) le groupe de pairs reste une référence car « Le "noyau de collègues" sert de base aux expérimentations juvéniles, il est l'espace à l'intérieur duquel chacun peut se retrouver et renouveler des repères connus » (Renahy, 2005, p.57). Ces repères amicaux font ainsi parfois appel à la déviance, comme Renahy le montre pour les jeunes de culture ouvrière et rurale sur lesquels il a travaillé (Renahy, 2005, p.221) :

> « C'est parce que la reconnaissance sociale que procure la pratique d'un métier ouvrier touche profondément à l'estime de soi qu'en retour il leur arrive de manquer de confiance en leurs capacités. Et lorsque ce doute paraît insurmontable, il est susceptible de se transformer en violence que l'on s'auto-administre notamment à travers la dérive festive, la consommation de drogues ou la prise de risque au volant, et qui peut aller jusqu'au suicide. [...] Posséder un réseau amical intense, lui consacrer du temps et de l'énergie, c'est vouloir rompre avec l'isolement rencontré. »

Certains jeunes ont un **discours « décliniste »** par rapport aux bals traditionnels, qui ne seraient « plus ce qu'ils étaient », à cause de la consommation d'alcool et aux genres musicaux diffusés. Les bals qui étaient « respectueux » seraient devenus « des bordels » (entretien n°89, F, 26 ans, StC), la musique dansante des « bandinhas » jouant de l'accordéon et de la guitare, est désormais gérée par des DJ qui passent du *funk* (« aujourd'hui ce n'est que du funk, du hip-hop, et l'autre là... la samba, ces choses-là. Il n'y a plus de musique *gaúchesca*, plus de *bandinha* »), et les tenues devenues indécentes selon elle. Elle déplore que dans les bals plus traditionnels de communauté il n'y ait plus de jeunes et que ces bals soient de moins en moins fréquents. Des jeunes, mais aussi des responsables de structures festives (entretien n°95) tiennent ce discours classique de la perte des « vraies valeurs festives » dans une modernité débridée, accusant toujours la nouvelle génération d'avoir défait le lien social par ses nouvelles pratiques. Ils rejettent la faute sur l'interdiction du travail des enfants (qui aurait eu des vertus socialisatrices), l'avènement de la voiture individuelle (qui permet de se rendre seul dans des lieux de fêtes distants), la professionnalisation des promoteurs de soirées, le laxisme des autorités (qui fermeraient les yeux sur la conduite sous emprise de l'alcool ou de stupéfiants), ou encore l'accélération des temps de la vie (qui réduirait le temps de loisir et les rendrait moins spontanés) (entretien n°100, M, 29 ans, StC).

ꟸ Individualisation et uniformisation des pratiques

La sociologie et la géographie culturelle ont aussi largement analysé l'individualisation et l'uniformisation des pratiques culturelles au cours du XXème puis du XXIème siècle avec notamment la notion de « bricolage » des valeurs amené par Marcel Gauchet[399] mais souvent mal interprétée[400]. L'amalgame est souvent fait entre ces processus et l'urbanisation des sociétés. Si le débat existe également sur la propension de l'environnement urbain à les faire prospérer voire à les engendrer, nous questionnerons ici leur place dans le contexte rural observé, en caractérisant tout d'abord les pratiques qui nous semblent en être des indices, avant de revenir sur leur analyse distincte.

Les **pratiques de lecture ou de cinéma** sont majoritairement personnelles. En moyenne les jeunes brésiliens lisent très peu et regardent peu de films[401] et dans l'enquête du *Projeto Juventude*, assez précise en ce qui concerne les loisirs, les sociologues remarquent l' « incroyable similitude » (Carneiro, 2005, p.251) entre les résultats des jeunes ruraux et ceux des jeunes urbains dans ce domaine. En effet, le loisir est désigné comme un désir idéalisé par une grande majorité des jeunes et la demande pour les activités culturelles (cinéma, théâtre, concerts), apparait en second lieu comme activité idéale pour occuper son temps libre à égalité pour les jeunes ruraux et urbains (24% de chaque catégorie). Mais étant donné les contraintes (financières principalement pour ce qui est avancé) la majorité des jeunes occupent leurs week-end à regarder la télévision, à aider aux tâches ménagères et à voir des amis. La lecture de livres n'est pas citée dans cette enquête comme option pour les jeunes ruraux, ni pour les urbains. Dans nos enquêtes, les jeunes des mouvements sociaux se distinguent avec des évocations du *Cauchemar de Darwin, les Aventures de Pi, Esbornia* (film d'animation *gaúcho*), les ouvrages *Geografia da fome* et *Até amanha camarada*[402] (entretien n°27, F, 24 ans, ExO) ou autres lectures dont ils font une interprétation militante[403]. Les autres jeunes, les filles en particulier (d'ailleurs selon l'une d'entre elles « c'est normal que la femme aime des choses comme ça ») sont plutôt des lecteurs de romans (*PS : Eu te amo, Culpa dos Estrelas, O diario de uma paixão,* la saga culte brésilienne *O tempo e o vento*, les polars de Sidney Sheldon cités à plusieurs reprises), et des spectateurs de biopics (*Olga* est cité plusieurs fois par exemple), type de film très populaire au Brésil. Certains lisent également des documents *espiritas* (Gasparetto), ou en lien avec leur passion personnelle (« le cheval, l'Histoire, le développement personnel », entretien n°76, M, 22 ans, CdL). L'accès se fait par le prêt entre connaissances ou l'achat (par internet ou lors de sorties en ville). Les films sont téléchargés sur internet (entretien n°120, 119, 122) et, beaucoup plus rarement, vus dans les cinémas qui se trouvent quasi exclusivement dans les centres commerciaux.

[399] Marcel Gauchet (1985), *Le Désenchantement du monde*, Paris, Éditions Gallimard)

[400] « Ce "braconnage" ou ce "bricolage" des valeurs est souvent interprété – lorsqu'il s'agit des plus jeunes générations – comme une perte de valeurs. Combien de fois entendons-nous que "les jeunes n'ont plus de valeurs", que "les jeunes n'ont plus de repères"… De fait, le diagnostic est très mal posé. En effet, il n'y a aucune perte des valeurs ou des repères. D'un point de vue sociologique, c'est exactement l'inverse qui se produit dans les sociétés occidentales. Jamais des générations n'ont eu accès à une telle palette des valeurs. Avec Internet, les groupes de pairs, la multiplication des réseaux et des connexions dans un monde globalisé… tout devient possible, car accessible. » Olivier Bobineau, « La troisième modernité, ou "l'individualisme confinitaire" », *SociologieS* [En ligne], *Théories et recherches*, 2011.

[401] Comme le dit une de nos nos enquêtées « lire ou regarder des films c'est quand on n'a aucune autre possibilité, sinon on va plutôt chez les unes et les autres » (entretien n°53, F, 24 ans, StC)

[402] *Géographie de la faim* (Josué de Castro, 1946) et *À demain camarade* (Álvaro Cunhal, 1974) sont des ouvrages traitant des problèmes du capitalisme, célèbres parmi les militants du mouvement des Sans Terre.

[403] Entretien n°4 : « J'aime lire des mangas, ou Walking Dead qui est une série excellente, qui montre l'évolution de la société en fait, comment les gens s'organisent [nb : face à une invasion zombie]. »

Mais l'intérêt pour le cinéma semble peu développé en général.

La pratique que les jeunes rencontrés ont des outils informatiques, télévisuels, téléphoniques et numériques sont celles de leur génération, avec le contournement des contraintes géographiques qu'elles supposent. **Facebook** est un outil incontestablement répandu et les jeunes rencontrés y ont tous un profil, plus ou moins alimenté cependant, selon le goût de chacun et l'accès qu'ils peuvent avoir à une bonne connexion. Ils expliquent utiliser internet principalement pour Facebook : « pour s'organiser [*para se articular*] » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), « maintenir le contact » (entretien n°62), « regarder un peu [*mexer um pouco*] chaque jour » (entretien n°120). Les smartphones ont largement conquis les jeunes ruraux, même si beaucoup d'entre eux ont des téléphones portables basiques, « qui captent n'importe où » (entretien n°53, F, 24 ans, StC). Ils les utilisent surtout pour les jeux (« ces petits jeux [*joginhos*] qu'il y a sur le téléphone », entretien n°53, F, 24 ans, StC) et la reine des applications de communication rapide, Whatsapp (« zapezape » comme l'appellent les jeunes rencontrés) qui « reconstitue une proximité avec les autres »[404]. Facebook est un outil également utilisé par les acteurs locaux en interaction avec les jeunes, comme c'est le cas des syndicats de travailleurs ruraux (entretien n°142), des associations (entretien n°80 « Facebook arrive dans les communautés avant le journal, parfois le journal n'arrive pas du tout ! ») ou des agences d'*extensão rural* comme l'Epagri : « On utilise beaucoup la page Facebook pour communiquer avec eux parce que souvent c'est plus fiable puisque les portables ne captent pas » (entretien n°21).

Si l'usage principal d'**internet** est de communiquer, d'autres usages sont aussi évoqués par certains jeunes : ceux des mouvements sociaux se distinguent en utilisant internet pour « chercher des informations, suivre la politique, l'actualité mondiale, par exemple ce qui se passe en Grèce en ce moment » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), d'autres jeunes pour « la météo, les recettes » (entretien n°53, F, 24 ans, StC), faire des recherches en relation avec leur exploitation, leurs études ou une passion personnelle (entretiens n°76, M, 22 ans, CdL et n°119). Mais internet est loin d'arriver à la porte de chaque maison et dans le réseau de chaque smartphone, créant un écart entre les jeunes ruraux les plus connectés et ceux qui n'ont pas accès à ces outils. Cela peut compromettre le bon déroulement des études pour les jeunes étudiant à distance (entretien n°143, M, 18 ans, CdL). De la même façon, internet, et son absence, est un frein pour le développement de certaines pratiques culturelles comme en témoigne le jeune duo sertanejo de Cerro Negro, pour qui c'est aussi un canal d'accès illimité à la musique et pour sa promotion (entretien n°144) :

> « On ne veut pas mettre nos chansons sur YouTube parce que ça pourrait être volé... mais on utilise Facebook par exemple pour diffuser les dates de concert […]. Le public demande toujours des nouveautés, comme *Camarote* de Wesley Safadão, seulement je ne connaissais pas la chanson, à la maison il n'y a pas internet pour pouvoir trouver les paroles […]. H : En ce qui concerne l'enregistrement du CD, ou pour accéder à des aides pour développer votre musique, vous ne pensez pas que c'est un frein de vivre à la campagne ? LU : Oui... ce qui manque éventuellement ce serait la partie internet, pour qu'on se mette à jour des sorties et tout ça H: Et ici ça ne passe pas ? LU : Ici le signal internet est très faible. Mais du coup on va en ville, on y accède là-bas, c'est ça le côté le plus difficile. »

Selon une *extensionista* qui s'occupe de plusieurs jeunes de la région de São Miguel do Oeste, l'ouverture culturelle n'a pas nécessairement lieu par le biais d'internet, car les jeunes restent dans

[404] Gambino, 2008, p. 181 : « L'usage du téléphone portable qui donne le sentiment d'empêcher l'isolement social fait office de place du village car il concentre les contacts, reconstitue une proximité avec les autres et permet l'organisation presque instantanée, au dernier moment, de ce que les jeunes veulent faire ensemble. ».

les éléments connus (entretien n°118). Internet peut ainsi être un motif, comme partout ailleurs dans la société, de conflit ou du moins d'incompréhension avec les générations précédentes (entretien n°92 avec une mère d'Arroio do Tigre et n°90 avec un professeur d'EFA). Les jeunes le déplorent, ici dans l'*assentamento* Conquista da Fronteira (entretien n°27, F, 24 ans, ExO) :

> « J'aimerais que les plus âgés se rendent compte que c'est un outil super. On a le wifi gratuit ici dans le *salão*. Du coup c'est ici le lieu de rendez-vous pour les jeunes. La plupart des adultes critiquent le fait que les jeunes restent sur le téléphone portable et tout mais en fait ils ne savent pas, c'est une façon de discuter aussi. Ce serait bien qu'ils le comprennent pour que nous ayons accès à ça […]. Aujourd'hui, internet arrive déjà dans les campagnes, donc il peut contribuer au fait que le jeune reste mais je pense que ce qui compte vraiment, c'est la formation. »

La **télévision** est citée, mais toujours après internet (entretiens n°53, n°100, n°142, n°122). Les émissions spécialisées comme Globo Rural (ou Canal Rural et Canal do boi) ont une réelle audience (entretiens n°142, 76, 119), mais les *novelas*, pourtant emblématiques de la culture brésilienne, semblent avoir peu de fans parmi les jeunes ruraux qui ne s'y reconnaissent généralement pas. La qualité des programmes est critiquée et internet est décrit comme correspondant mieux aux attentes d'information comme de divertissement. On peut ainsi voir dans la prééminence de l'usage d'internet sur celui de la télévision une marque de l'individualisation des pratiques, la télévision étant une pratique *a priori* plus familiale qu'internet. C'est aussi une marque de détachement vis-à-vis de l'offre proposée, étant donné l'influence très massive du réseau Globo au Brésil et d'autres grands réseaux médiatiques oligarchiques. Les jeunes rencontrés rejettent pour beaucoup le contenu proposé, qui reproduit une matrice idéologique et culturelle dominante, urbaine et visant à l'homogénéisation des pratiques. Si elle influence leur vision de la ville par exemple, ils développent parfois d'autant plus des cultures singulières, régionales, rurales, ou hybrides (plus le funk par exemple est stigmatisé par ces grands médias plus certains jeunes se réclament de cette contre-culture, même ruraux).

La **musique** peut être un marqueur identitaire fort pour les jeunes ruraux, un moyen de se définir et d'être identifiés par d'autres comme faisant partie d'un groupe donné. Nicolas Renahy a analysé dans *Les gars du coin* (2005, p.200), l'enjeu du choix « Rock contre rap » dans la consommation musicale d'une bande d'amis ruraux. Pour le sociologue, elle « indique, par les registres qu'elle emprunte, une volonté de distinction culturelle » de trois ordres : 1/ se distinguer au sein de la jeunesse locale (notamment par des goûts sortant de la diffusion commerciale) ; 2/ « se forger des références au sein de l'offre musicale nationale, références qui correspondent à des pratiques "à soi" » (influences folk-rock et néo-réalistes) ; 3/ la distinction, par la préférence d' « instrumentations utilisant peu l'outil électronique [...] qui délimitent l'espace des goûts musicaux », vis-à-vis des « musiques dites "alternatives" (punk-rock) et surtout le rap ne rencontrent que peu de succès : elles renvoient aux cités urbaines, à une violence peu appréciée ». Ces éléments se retrouvent chez les jeunes rencontrés au sud du Brésil. Ceux des mouvements sociaux privilégient souvent la MPB[405], les chanteurs et groupes engagés : « Chico Buarque, Caetano Veloso, Nação Zumbi, Vitor Ramil », « Charlie Brown, Legião [Urbana]. Cazuza, Raul [Seixas] », « le groupe Topas, Dingo Bells, ce serait ces styles là... ah, le Teatro Magico, El Efecto aussi... ce sont des groupes qui font des morceaux qui parlent et non qui dansent. » Pour ces jeunes le processus de socialisation par la musique a souvent eu lieu dans les groupes des mouvements, car ils se sentent différents des goûts

[405] Acronyme désignant un genre musical découlant de la bossa nova, la Musique Populaire Brésilienne.

du reste des jeunes ruraux (entretien n° 81 et 82 en particulier). Pour les jeunes plus « classiques », le *sertanejo universitario* est la norme et le funk, même s'il est souvent critiqué, reste une référence majeure. Le rock est perçu comme un style urbain, avec des « pour » (entretien n°81) : « j'aime le côté rock, le ton de liberté, de rébellion […]. J'aime le rock même si ça ne parle pas du rural », entretien n°XXIV : « On a quand même de chouettes bals dans nos communautés, mais bon, c'est vrai que les nouveautés vont d'abord en ville. Ce qui arrive de nouveau en rock, ça va en ville pas à la campagne, il faut aller le chercher, on manque d'accès et puis d'infrastructures aussi »), et des « contre » (entretien n°53, F, 24 ans, StC : « J'aime tous les types de musique sauf le rock, comment c'est déjà... le rock *paulera*, ils appellent ça le rock *paulera* [non commun désignant le metal ou heavy metal], ceux qui sont bien fous comme ça, genre les Rolling Stones des choses comme ça. »). La musique est ainsi un élément important d'individualisation dès lors que l'offre, sa diversité et son accessibilité se sont énormément développées en une génération.

Nous avons rencontrés plusieurs jeunes musiciens : guitariste par tradition familiale (entretien n°XXX : « J'ai appris la guitare avec mes frères, il n'y avait pas d'autre possibilité mais c'était une bonne chose, j'ai appris un peu tous les jours. »), batteur dans un groupe de musique de bals stimulé par l'existence d'un Ponto de Cultura germanophile et quelque peu désabusé (« il y a des choses à faire dans les espaces ruraux, mais il faut bien chercher ! »), duo de jeunes *caboclos* (entretien n°141) ou duo sertanejo rêvant de grands succès (entretien n°144). Ce dernier duo, formé par deux frères, incarne la volonté de se réaliser individuellement grâce à une activité culturelle et cela indistinctement du lieu d'origine. La musique est pour certains acteurs travaillant avec les jeunes le reflet principal de l'uniformisation, de la standardisation des rythmes et des sons comme pour ce professeur en École Familiale Agricole (entretien n°90) :

> « H : Les jeunes ici se plaignent-ils du manque d'accès à la culture ? I : Non ici ça n'existe pas, c'est zéro […]. Pour moi, ce sont les médias qui mettent ce *sertanejo* universitaire pauvre dans la ronde, c'est beaucoup de la musique qu'ils appellent de *bailão*, qui est une transformation de la musique allemande typique avec des pistons et des trompettes. Il a des *domingeiras*, avec des *bandinhas*. Il y a beaucoup de groupes de bals, avec toujours la même musique, toujours le même rythme, c'est une chose très pauvre d'un point de vue culturel. Parmi les exercices que j'ai fait avec eux, par exemple, les jeunes ont trouvé très étrange que je leur demande d'analyser les paroles des chansons parce que, pour eux, les paroles n'ont pas d'importance, c'est juste le bruit qu'il y a, la répétition ; plus simple c'est, mieux c'est. Nous cherchons à travailler le fait qu'ils amènent des choses de leur monde dans la salle de classe, alors nous leur avons demandé "Quelle chanson voulez-vous apprendre ?". Ils ont fait une liste, j'ai regardé... ok... analysons. Là je commence à insérer lentement d'autres musiques de la culture brésilienne extrêmement riche dans ce sens, juste que cela n'arrive pas ici, leur oreille n'est pas ouverte à ça. »

Ainsi, à travers ces pratiques culturelles on peut repérer deux processus qui semblent toucher les jeunes ruraux, d'une part une uniformisation des pratiques et d'autre part leur individualisation. L'**uniformisation** est unanimement pointée par les acteurs travaillant avec les jeunes ruraux qui croient souvent y voir une victoire d'une culture dite « urbaine » parlant d'une « culture rurale qui est écrasée/renversée [*atropelada*] par la culture urbaine » (entretien n°80). Des considérations estimant que le meilleur accès à la ville a avant tout permis d'en finir avec l'isolement social des jeunes ruraux existent également (entretien n°121), révélant l'ambigüité de la situation. Il existe de fait une certaine attractivité des pratiques urbaines qualifiées par le sociologue Jean-Claude Chamboredon d' « estudiantines » qui marginalisant, entre autres, la paysannerie[406]. Cette

[406] « La culture adolescente est devenue une culture estudiantine, la culture populaire, dans sa forme ouvrière et encore plus sa forme paysanne, étant devenue très minoritaire. La marginalisation de la culture populaire chez les jeunes a peut-être pour effet de donner à celle-ci des traits d'archaïsme, facteur de renforcement de la position subalterne de cette culture /.../ L'attraction du modèle estudiantin a sans doute été un facteur puissant de changement social et culturel en favorisant la diffusion de normes et de style de comportements dans les couches de la jeunesse éloignée de la sphère sociale où se recrutaient les étudiants ». Chamboredon, « Classes scolaires, classes d'âge, classes sociales : les fonctions de scansion temporelle du système de formation », *Enquête, Cahiers*

attirance est souvent vécue sur le mode de l'ambivalence par les jeunes analysés par Nicolas Renahy avec une nécessité de combiner deux aspirations : reproduction du modèle et attirance pour de nouvelles normes (Renahy, 2005, p.215). Mais l'uniformisation est avant tout celle de la population en général, les accents, les modes, les goûts, les façons d'être permettant moins de distinguer un jeune urbain d'un jeune rural, celui-ci n'étant « plus le timide d'avant, ils sont comme les autres maintenant, ils ont accès à tout comme les urbains. On ne peut plus les différencier physiquement par exemple comme avant » (entretien n°40). L'uniformisation est dénoncée par les jeunes militants, qui font cependant preuve d'une tendance à l'internationalisation de leurs goûts qu'ils distinguent d'une offre « massifiée » : « Maintenant je n'aime pas beaucoup la musique, seulement la musique latine, mais de l'extérieur du Brésil, mais de la culture populaire pas une musique de masse […]. Je télécharge sur internet mais c'est difficile de trouver quelque chose de bien, qui ne soit pas une sélection de musiques massifiées » (entretien n°4). C'est toute l'ambigüité d'une génération qui souhaite garder son identité et s'individualiser.

L'**individualisation** touche un élément sensible de l'identité rurale. Perçu à travers les pratiques culturelles et de loisir des jeunes, ce processus entamerait la dynamique dite de « reproduction sociale » de l'agriculture familiale (socialisation religieuse y compris[407]). En effet si le schéma de succession classique était un projet collectif conçu dans un contexte de sociabilité plus restreinte, un monopole de la famille et de la communauté sur la socialisation du jeune, aujourd'hui c'est un projet individuel, avec une sociabilisation sur les territoires plus larges et un élargissement des opportunités[408]. Ainsi, le lien entre individualisation des pratiques sociales et reproduction économique et culturelle paraît brisé, comme pour les enfants d'ouvriers ruraux de Foulange (Renahy, 2005, p. 272). Mais pour Nicolas Renahy (2005, p.103) l'individualisation des pratiques n'est pas la cause mais la conséquence de la crise culturelle (paysanne dans le cas que nous observons), alors que « la paupérisation numérique et symbolique de l'élite ouvrière locale renvoie les résidents à leurs ressources propres. L'espace social associatif dans lequel évoluent les jeunes ruraux est devenu mouvant et incertain. [...] Grandir dans une société locale en crise ce n'est donc pas être confronté à l'anomie ni à une soudaine individualisation des modes de vie. » Ainsi, c'est la redéfinition des appartenances sociales qui est à observer, au-delà du constat de l'individualisation.

Les parallèles possibles avec d'autres époques et d'autres lieux sont aisés mais dangereux. Cependant, une part des analyses de Jean-Claude Farcy, sur l'évolution des loisirs dans la France rurale du milieu du XIXème siècle à celui du XXème siècle interpelle. Il dit être « frappé » à propos de la fin du XIXème siècle par la « rareté du loisir individuel » et analyse que le temps libre y exprime alors avant tout « les normes de la vie sociale des communautés rurales »[409]. Il analyse ensuite par quels éléments précis les pratiques glissent au XXème siècle vers une individualisation, une autonomisation des jeunes aussi, comme ici avec l'exemple de la danse (Farcy, 1995, p.331-332) :

> « La danse cesse d'être l'expression de la communauté pour devenir un simple plaisir individuel. Elle se détache du calendrier festif […]. Autrefois expression du groupe, la danse se réduit à la fonction de divertissement et de rencontre. Cette évolution illustre parfaitement la rupture de la solidarité villageoise au profit d'une plus grande

du CERCOM 6, 1991, p.121-143

[407] L'angle des pratiques religieuses permet de voir que les Églises pentecôtistes profitent de l'individualisme pour élargir leur base aux espaces ruraux latino-américains (voir les travaux de Véronique Lecaros à ce propos). Selon une secrétaire de paroisse rencontrée à Dionisio Cerqueira : « On a un groupe de jeunes à la paroisse, ils sont entre 4 et 7. Aujourd'hui les jeunes sont plus indépendants des familles, mais c'est le bazar dans leurs têtes... Ruraux ou urbains ils ont les mêmes questions, qu'on le veuille ou non c'est une génération très uniformisée, avec les mêmes pratiques partout. Mais ils ne veulent plus être curés, c'est une grande préoccupation... et ils se tournent beaucoup vers les Assembleia de Deus, qui deviennent nombreuses même dans les campagnes. » (entretien n°34).

[408] Voir les travaux de Milton Silvestro sur l'État de Santa Catarina.

[409] Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, *L'avènement des loisirs*, 1850-1960, Flammarion Champs histoire, 1995, p.317

> autonomie des individus. De fait, les nouvelles danses contribuent fortement à l'émancipation des jeunes qui échappent ainsi plus facilement au contrôle social [...] En changeant de lieu (de la place publique à la salle privée), en passant de la lumière du jour à celle de la nuit, en devenant plus fréquente, la danse symbolise toute l'évolution du loisir traditionnel dans la société rurale. Le temps de la fête comme expression de la communauté s'est progressivement réduit pour faire place à un temps de loisir d'usage plus individuel. [...] L'usage du temps libre se fait alors dans le cadre d'une sociabilité plus restreinte et mieux adaptée aux différences d'âge. »

Nous ne pourrons aller aussi loin que lui dans la précision, car nous n'avons pas la possibilité de comparer avec une situation antérieure ; cependant, il existe sans aucun doute dans les communautés que nous avons observées au Sud du Brésil un développement du loisir individuel, perceptible davantage dans un rapport renouvelé aux formes traditionnelles de loisir qu'à travers des pratiques nouvelles comme le voyage par exemple (Farcy, 1995, p. 343). De la même façon, les « groupes affinitaires » remplacent la cohabitation permanente avec la communauté, qui se révèle de moins en moins nécessaire pour tisser des liens sociaux. Enfin, les transformations de la société rurale, « en accroissant la mobilité des positions sociales et des individus, facilitent le contact avec l'extérieur et favorisent le succès des pressions acculturantes de la société englobante » (Farcy, 1995, p.355). Cette société englobante est à la fois omniprésente dans les esprits des jeunes rencontrés, et très lointaine, par les difficultés matérielles d'accès, les barrières symboliques et la réalité géographique, incomparable avec celle observée par Jean-Claude Farcy. Ainsi, la « pression acculturante », paraît venir dans nos observations davantage des jeunes eux-mêmes, poussant vers un changement des normes traditionnelles, souhaitant se singulariser (à la fois des générations précédentes mais aussi des jeunes urbains) à travers des conflits et des différenciations.

* * *

La description d'une partie des pratiques culturelles et de loisirs des jeunes ruraux enquêtés dans le Sud du Brésil permet d'en distinguer certaines qui cultivent clairement une identité rurale, réelle ou fantasmée, et d'autres plus neutres en termes d'identité géographique, révélant davantage une identité générationnelle. Ces pratiques entrent en résonance avec leur environnement socio-culturel et donnent lieu d'une part à des conflits (notamment sur le thème de la communauté et sur la place des filles dans les pratiques culturelles), d'autre part à des écarts, avec les ruraux non-jeunes et avec les jeunes non-ruraux, dessinant une réelle spécificité des pratiques culturelles des jeunes ruraux, dont le rôle dans la recomposition des territoires sera abordé dans la Partie 3.

B. Une singularisation à travers des conflits et des différenciations

« C'est à travers le temps des générations qu'une société se modifie. »
Nicolas Renahy, *Les gars du coin*, 2005, p. 38

Étant donné les évolutions des pratiques culturelles des jeunes d'une part et celle des territoires d'autre part, des éléments nouveaux et préexistants se confrontent. Cette imbrication du neuf et de l'ancien peut donner lieu à des conflits ou des intégrations mutuelles. Nous allons ici développer deux cas de situations conflictuelles, celui du rôle de la communauté rurale dans les pratiques culturelles des jeunes et celui de la recomposition de la place des filles dans l'évolution des pratiques. Ensuite, nous verrons que les jeunes ruraux ont des pratiques à la fois différentes des ruraux des générations antérieures (et suivantes dans une moindre mesure) sur les plans du rapport au territoire et de la circulation des pratiques ; et différentes de leurs homologues urbains, vis-à-vis desquels on observe une singularité au-delà de l'uniformisation apparente.

1/ Des conflits de valeurs ?

Le conflit est vu à la fois comme « colle et solvant des communautés » par Hirschman : il est formateur de la communauté car, paradoxalement, il consolide ses liens en tant que facteur de socialisation, mais il dissout certains liens pour laisser la place nécessaire à de nouvelles avancées[410]. Ainsi, les conflits entre jeunes et parents font évoluer les sociétés en les renouvelant et ceux-ci se révèlent à travers les pratiques culturelles. D'abord la communauté a un rôle ambigu de pourvoyeuse et limitatrice des pratiques culturelles (bals ou banquets, tournois sportifs, questions matrimoniales et de mobilité comme vu dans le Chapitre 3 A.2). Ensuite, le contrôle des comportements est plus fort sur les filles, ce qui peut être source d'incompréhensions entre générations.

⁋ Une communauté pourvoyeuse et limitatrice de pratiques culturelles

C'est la communauté[411], « espace prioritaire de la vie sociale des ruraux » (Stropasolas, 2006 p.131), qui organise les éléments forts de la vie sociale rurale. Elle se matérialise physiquement dans le *salão* ou *pavilhão* qui accueille les manifestations religieuses, festives et sportives (bals, match, parties de de carte et de *bocha*, etc, les mariages, les rencontres de clubs (de mères, de jeunes, etc), les cultes dominicaux, les fêtes, banquets, les réunions. Si « elle se configure comme une société dirigée par un groupe de personnes qui cherchent à représenter les envies des familles impliquées, et

[410] Hirschman, A. O., « Os conflitos sociais como pilares das sociades de mercado democraticas », In : HIRSCHMAN, *Autosubversão : teorias consagradas em xeque*, São Paulo, Companhia das Letras, 1996, pp 256-277
[411] Nous reprenons la traduction littérale du vocable *comunidade* utilisée au Brésil comme explicité dans le glossaire. Il nous semble cependant intéressant de rapporter cet avertissement de Nicolas Renahy : « Par souci d'éviter toute réification d'une illusoire "communauté villageoise" (d'un point de vue relationnel, l'entité villageoise ne constitue que l'intersection spatiale de multiples réseaux), je reprends à Patrick Champagne la notion d'espace social local, ou d'espace villageois, qu'il développe dans *L'Héritage refusé.* » (Renahy, 2005, p. 278)

principalement des membres qui contribuent par leurs mensualités et participent régulièrement des événements » (Stropasolas, 2006, p.132), elle est également quelque chose de plus diffus et quotidien puisque « la communauté et ses institutions culturelles occupent un rôle significatif dans l'intégration et la dynamisation de la vie sociale des familles d'agriculteurs. [...] C'est l'espace privilégié d'expression du ludique, de la religiosité et du social. » (Stropasolas, 2006, p.197). Le conseil communautaire de l'église (gérant les questions relatives aux messes et à la communauté au sens religieux) organise souvent aussi tous les autres événements, dont les bals et les tournois. C'est le cas dans la petite communauté de Sagrado (composée de 50 familles, dont 45 « payant le *centésimo* », avec une moyenne de 4 membres par famille, 206 personnes environ) dont nous avons rencontré un jeune membre au « conselho » (entretien n°62) : il y a été « élu », parmi peu de volontaires, désigné pendant une messe, moment réunissant toute la communauté. Dans de plus grandes communautés, plusieurs « associations » ont des charges bien distinctes[412]. Toute la communauté est sans cesse appelée à participer aux événements et surtout à leurs préparatifs, qui sont des moments de sociabilité importants et de contrôle social, en particulier vis-à-vis des absents (entretien n°62). Les jeunes considèrent aussi par synecdoque la communauté comme un lieu de sortie (puisque c'est le *salão* qui est en fait désigné), de rencontre avec les amis, quand on ne les invite pas chez soi (entretien n°122) :« H : C'est possible de se rendre visite d'une maison à l'autre, mais pour sortir avec des amis ailleurs, existe-t-il aussi des possibilités ? R: Oh oui aussi ! On va, ici il y a la communauté où on va genre, quand il n'y a rien à faire on va là ».

L a **« communauté » religieuse** se confond avec la communauté résidentielle et sociale comme le montrent trois témoignages de jeunes : les entretiens n°53, 122 et 77. La première évoque l'importance centrale de la messe dans la définition d'une communauté rurale, selon qu'elle est à majorité catholique ou protestante, et à laquelle elle s'est adaptée après son mariage, comme faisant partie intégrante de la vie sociale de sa belle-famille. La plupart des communautés sont encore mobilisées autour de la messe, qui est le moment d'annoncer les nouvelles[413], même si dans certaines communautés « on y voit peu les moins de trente ans » (entretien n°122). Le second témoignage permet de comprendre comment se confondent en une même entité la communauté en tant que « comité des fêtes », la communauté en tant que paroisse, et la communauté en tant que groupe résidentiel. Le troisième révèle comment le « Groupe de jeunes » de la communauté, qui peut être une organisation indépendante et gérée par les jeunes eux-mêmes, est ici géré par une sœur religieuse, lui donnant une dimension communautaire au sens catholique, nouant des liens avec des organisations religieuses à un niveau supérieur et organisant tous types de pratiques (sorties touristiques, tournois de sports, concours de chanson). Les activités religieuses sont parfois l'ultime activité des communautés les plus réduites. Un dernier entretien, celui d'un adulte responsable d'une paroisse protestante d'Arroio do Tigre (entretien n°99) permet de saisir la relation métonymique entre communauté résidentielle, sociale et communauté religieuse lorsqu'il évoque que « les jeunes réellement deviennent membres de la communauté seulement quand ils se marient et ont des enfants, alors ils deviennent membres de la communauté plus tard » (puisqu'ils ne fréquentent plus l'église auparavant avec

[412] Comme à Vila Progresso, une communauté puissante et organisée où on trouve 7 « sociedades » : Sociedade das trabalhadoras rurais (groupe de femmes agricultrices), Juventude (groupe de 90 jeunes), Esporte Clube (association sportive), Comunidade São José (qui gère la paroisse, les événements, le salão), Sociedade de Tiro alvo (association de tir), Condominio da agua (gestion de l'eau), Sociedade de damas (groupe des femmes plus âgées). Entretien n°19

[413] J'ai par exemple pu me présenter à une communauté à cette occasion, pour expliquer ma présence et le travail que j'allais y développer durant quelques jours.

les parents).

Lors des premiers entretiens et observations, nous avons été frappée par l'**importance positive** de la communauté villageoise. Au-delà d'une disparition proclamée en Europe[414], celle-ci semblait dans son âge d'or sur nos terrains, effectivement présente dans les loisirs de tous. L'ambiance sociale et de loisir qu'elle met en place séduit les jeunes et « malgré le déclin dans le contexte actuel, cet "édifice" socioculturel ne cesse d'être "restauré" et coloré par les générations actuelles, particulièrement par les jeunes "citadins" qui reviennent les week-ends pour participer aux événements promus par la communauté rurale. » (Stropasolas, 2006, p.197). De nombreux jeunes rentrent en effet les week-ends, pour rendre visite à la communauté, entretenir les liens. C'est un élément central de la culture, comme pour ce jeune qui répondait à notre question « Pour toi, qu'est-ce que la culture ? » par ces mots : « J : Culture, culture, bon, ça comprend ce que le père et la mère ont fait comme ça, qui est... Par exemple, je pense que c'est de tenter de constituer ce qu'ils ont fait. L'amitié, le travail dans la communauté, être la communauté. On va dire. Que tu sois une communauté, avec des amis, essayer d'apporter toujours quelque chose pour la communauté, ça je pense que c'est une culture n'est-ce-pas. » (entretien n°100, M, 29 ans, StC). La nostalgie d'une enfance au grand air et entourée d'une communauté soudée est présente dans les discours des jeunes qui idéalisent le type de sociabilité permise par cette structure et le nombre d'enfants du voisinage (entretien n°27, F, 24 ans, ExO, voir aussi annexe n°11).

Certaines familles sont des piliers de ces organisations, et leurs enfants deviennent souvent à leur tour les « lideres », comme ce jeune d'Arroio de Tigre, qui a pourtant quitté sa communauté natale (Cristo Rei - Taquaral) pour une autre dans le même *município* à une dizaine de kilomètres (São Roque). Il a fait un apprentissage des responsabilités en étant « vice [sous-entendu vice-président] de la communauté », en allant représenter sa communauté à l'extérieur et en gérant le *salão* (entretien n°100, M, 29 ans, StC). Quand on lui demande la différence entre ces deux communautés il explique que s'il a toujours été « au milieu des gens » car son père avait des responsabilités dans sa communauté d'origine, dans celle d'arrivée « c'est déjà presque pareil » car il a aidé à l'organisation de certains événements et que dans tous les cas il n'a jamais voulu partir loin :

> « Bah, je ne sais pas, comment je vais le dire... Là en bas j'y suis depuis petit, n'est-ce pas ? Parce que papa et maman ont toujours travaillé dans la communauté, papa a toujours été vice-président de quelque chose et j'étais au milieu des gens là-bas, tout le monde aidant toujours à faire quelque chose, à faire préparer la cachaça, des choses pendant les fêtes. J'avais une autre sympathie avec les gens, mais maintenant, il y a un an et quelque que je suis ici et c'est déjà presque pareil avec les gens ici aussi. L'amitié je l'ai déjà, j'ai déjà travaillé aussi dans les fêtes ici de la communauté en aidant et... c'est comme ça […]. Je n'ai jamais pensé à partir d'ici, parce que je connais tout le monde, n'est-ce pas ? Les habitants.... et tu sors le week-end, tu es avec tes amis. Et du coup je ne suis jamais entré dans ça, je n'ai jamais pensé, je ne me suis même jamais arrêté pour penser à partir des localités d'ici. Tellement que j'ai toujours dit que je ne quitterai pas Taquaral, n'est-ce pas ? Parce que j'aimais vraiment les gens là-bas, mais c'est comme ça, comme ma petite amie travaille comme agent de santé, du coup elle ne pouvait pas quitter son secteur. »

Au moment du mariage, l'arbitrage déterminant le lieu d'installation du couple se fait entre les familles des conjoints, dans un rayon de moins de 70 km pour tous les jeunes couples que nous avons pu rencontrer, le marché matrimonial étant également fortement conditionné par la présence des communautés. Une jeune d'Arroio do Tigre évoquait l'importance de sa belle-famille, pilier de la communauté où elle vit aujourd'hui (entretien n°53, F, 24 ans, StC : grand père premier président de la communauté, père puis mère présidents pendant plusieurs mandats, enfants investis depuis

[414] Voir notamment Jean-Pierre Le Goff, *La fin du village. Une histoire française*, Paris, Gallimard, 2012.

dans les activités communes), évoquant ce que Nicolas Renahy appelle les « familles foot »[415]. Il s'agit des familles implicitement responsables dans les réseaux à la fois professionnels, familiaux, politiques et de loisir qui s'entremêlent. C'est le cas de la famille du président du syndicat d'Arroio do Tigre, ancien président de *Juventude*, actuel président de plusieurs associations, important agriculteur des environs, dont la femme (ancienne « Reine de l'Ajurati ») est adjointe au maire et dont les enfants suivent déjà les pas avec l'Ajurati (entretien n°15 et 19). Un jeune pressenti comme futur président de l'Ajurati au moment de l'entretien nous expliquait aussi comment les membres de sa famille se succèdent aux responsabilités dans la communauté, en étant présents dans de nombreux espaces-temps collectifs (entretien n°100, M, 29 ans, StC) : parents, sœurs, cousins, nièces, tous ont eu un rôle dans la communauté ou ses événements à un moment ou un autre.

Ce système crée également des **exclus**. Une jeune fille de la région de Santa Cruz do Sul explique ne pas participer aux activités de la communauté car sa famille n'est pas catholique mais d'une église « chrétienne, ni catholique, ni protestante, du type baptiste mais qui n'a pas de nom, rigoureuse sur la question biblique ». Cela l'a maintenue éloignée de la fréquentation des activités religieuses et, de fait, des loisirs proposés dans le cadre de la communauté (entretien n°82). La sensation d'isolement au sein d'un groupe dont la cohésion est louée à l'extérieur est d'autant plus vive pour les jeunes rencontrés qui se sentent « différents », en particulier pour des questions religieuses (entretiens n°89, F, 26 ans, StC et n°76, M, 22 ans, CdL) ou économiques (entretien n°51). De la même façon, des querelles au sein des communautés peuvent aboutir à un retrait total de l'offre de loisir sur place (entretien n°120). Cela démontre, en complément des situations individuelles, que l'offre de loisir dépend aussi du fonctionnement et de l'intégration à la communauté. Dans le cadre d'une cohésion qui se forme par la multiplication de contacts quasi quotidiens « les processus d'exclusion se font habituellement sans bruit et sans discours de justification, puisqu'ils se traduisent par une absence de relations » (F. Weber, *Le travail d'à côté*, p.191, citée par Renahy, 2005). Cette mise à l'écart se joue notamment dans les « centres de commérage » (ici la maison de l'un ou l'autre, le *salão* ou le *boteco*) eux-mêmes inscrits dans les réseaux d'information du groupe résidentiel[416]. C'est le décalage décrit par un jeune que nous avons rencontré et parlant ainsi de sa sensation d'exclusion liée à l'Association sportive d'Arroio do Tigre (entretien n°52) :

> « Qui aurait épousé [il cite son propre prénom], là-bas au fin fond de V. [nom de sa communauté, plutôt reculée], avec une propriété qui n'a pas beaucoup de ressources, très timide, comme mon frère, par exemple, qui ne participe pas à la *Juventude* ni rien, aime mieux rester avec les animaux, ne va à aucun bal ni rien... L'Ajurati reproduit celui qui est populaire, par exemple X est un gars normal, un standard normal, pas très bon élève, mais il a une bonne éloquence, il sait emporter/enthousiasmer [*levar*] les gens, il a la capacité de mobiliser, il peut faire d'un mensonge une vérité... et ainsi de suite. Alors peut-être que X a épousé X, un gars mignon, avec une bonne propriété, près de l'asphalte et tout... »

Si dans la plupart des communautés rurales il existe une (ou des) associations communautaires pour organiser **les fêtes et rencontres sportives,** aujourd'hui cela varie suivant les communautés, en lien avec « l'hémorragie » de jeunes. En effet la vie culturelle d'une communauté dépend beaucoup de sa jeunesse. Les plus vieux participent mais ne donnent pas toujours l'impulsion et ils organisent davantage des jeux de cartes, des tournois de *bocha*, que des bals qui peuvent plaire aux jeunes. D'ailleurs, les bals ne sont pas toujours appréciés des jeunes[417], ce qui

[415] Nicolas Renahy, *Les gars du coin,* 2005, p.78-82
[416] Voir John L. Scotson, Norbert Elias, *Logiques de l'exclusion*, 1965
[417] Entretien n°122 : « Dans la communauté il y a deux fêtes par an où il y a plus de gens, mais c'est une préoccupation des adultes,

semble contraster avec une situation antérieure relevée par Valmir Stropasolas ; « La communauté et ses "équipements" sociaux, le *pavilhão*, le terrain de foot ou autre exerçait une fascination sur les jeunes, surtout les adolescents car c'était les lieux de moments forts de sociabilité. […] Il était facile le dimanche de réunir après la messe 12, 13 personnes pour jouer au foot, au volley.... […] Quand les familles se réunissaient pour prier, c'était l'occasion pour les jeunes de se voir et pour les enfants de jouer. » (Stropasolas, 2006, p. 206). Une jeune de São Miguel do Oeste déplore le manque de dynamisme de sa communauté (composée de huit familles et ayant seulement six « jeunes » entre 5 et 28 ans), comparé à celui de la communauté de son compagnon, où il y a suffisamment de jeunes pour faire une « grande et forte équipe de foot », de laquelle découle davantage de bals, de déjeuners dansants, de banquets festifs, de tournois, de fêtes de famille, d'ailleurs « là-bas c'est... c'est déjà une famille. Il y a plus de familles ensemble qui sont parentes dans ce cas-là », la proximité familiale des membres influençant une dynamique plus forte.

La tenue de **bals** est une marque de dynamisme, « nécessaire à la réaffirmation périodique de la cohésion du groupe »[418], permettant à certains lieux plus structurés de se démarquer (entretien n°122 où un jeune compare deux communautés dans lesquelles il a vécu, la seconde proposant de nombreuses possibilités de loisir). Inversement, dans les communautés trop restreintes, les jeunes n'ont que le choix d'aller aux événements (bals, messes, commémorations) de la communauté voisine (entretien n°81). L'importance récurrente de la « Festa do Padroeiro » (Fête du Saint Patron de la communauté) rappelle celle qu'elle avait dans la France rurale de la fin du XIXème (Farcy, 1995, p.313), mais les processions sont rares au Brésil. On observe, comme dans cet autre contexte lointain, la transformation de l'usage de la fête, et il semble que lorsque l'historien note que « d'acteurs, les villageois deviennent des consommateurs de spectacles. […] [Le] repli sur l'alimentaire et la famille traduit une dissolution de l'esprit communautaire, un progrès de l'individualisme dans l'usage d'un des loisirs les plus anciens du monde rural » (p.326) il pourrait être en train de décrire l'attitude des communautés dans les bals que nous avons pu observer : consommation de la musique, usage privatif des espaces, centralité du repas à défaut du ludique ou de la discussion par exemple. Les jeunes semblent particulièrement perméables à cette attitude, face à une offre qu'ils jugent trop peu attrayante. Selon un professeur de danse *gaúcha*, si l'organisation d'un bal suffisait auparavant à attirer toute la communauté, il faudrait aujourd'hui l'attrait d'autres infrastructures de loisirs au sein des CTG (piscine, cinéma, jeux) pour y attirer les jeunes (entretien n°98). Farcy analyse que cette évolution a favorisé les plus gros bourgs et les infrastructures développées, ce qui semble également être le cas dans les territoires du Sud du Brésil.

Mais la communauté c'est avant tout pour de nombreux jeunes une pression, un **contrôle social** exercé en permanence sur la totalité de ses membres. Une jeune qui a vécu en ville pour ses études (entretien n°XXI) exprimait bien cette dimension coercitive : « En ville je me sens plus libre de faire ce que je veux alors qu'en milieu rural tout le monde connaît tout le monde. On ne peut pas aller à un bal et être un peu saoul sans que tout le monde le sache. Mon copain habite dans une autre ville, alors je ne peux pas aller à un bal sans que ce soit mal vu ». La place du collectif et sa prégnance sur l'individu est source de conflits entre les jeunes. À l'*assentamento* Conquista da Fronteira, l'Aviario das Artes a été pour une des initiatrices un objet de confrontation entre jeunes : ceux qui « voulaient boire » et ceux qui ont « la

pour nous c'est une joie d'être à cette fête mais c'est tous les ans la même chose, participer à la célébration, au bal. » Voir aussi l'encadré au début du chapitre sur le *Baile dos casais*.

[418] Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960,* Flammarion Champs histoire, 1995, p.321

clarté de vision de ce qui est bon pour le collectif », même si elle nie tout conflit, notamment autour de son leadership contesté (entretien n°27, F, 24 ans, ExO). Cette même jeune évoque plus tard le sentiment de devoir envers la communauté, ressenti dans chaque décision individuelle, jusqu'à empêcher des relations amoureuses en cas de refus de vivre dans telle communauté ou à orienter les choix d'orientation professionnelle. Un autre effet de cette présence intense de la vie communautaire et familiale est la place prise par les visites à la famille et aux voisins dans l'emploi du temps des jeunes. Qu'ils déclarent en être heureux (entretien n°XXI : « Je n'ai jamais été à un concert et je n'en ai pas spécialement envie. C'est souvent le samedi ces choses et moi je préfère profiter du week-end pour voir la famille. Et puis on chante ensemble à la messe tous les dimanches, j'aime ça ») ou le déplorent, cela repose la question du temps « libre ». Le fait de connaître les faits et gestes de tous, y compris affectifs et intimes, est également fortement valorisé dans les communautés que nous avons observées. À de nombreuses reprises durant des entretiens, des repas, nous avons par exemple relevé des mentions faites aux jeunes par les adultes présents, de relations amoureuses dont ils n'avaient pas eux-mêmes fait la publicité, signe du poids de l'interconnaissance. Celle-ci est perçue par les jeunes comme « une attitude spécifique à la vie sociale rurale […] vécue comme une surveillance », une intrusion, qu'ils reproduisent néanmoins en favorisant l'entre-soi (Gambino, 2008, p.217).



Illustration 42: Baile dos Casais à Arroio do Tigre, 2015. Lors des bals de la communauté les regards et les commentaires des convives sont souvent tournés vers la piste.

La pression de la communauté s'ajoute à la tutelle déjà pesante de la **famille**, où chaque action semble devoir s'inscrire dans une dynamique de don/contre-don. La compensation est omniprésente comme le ressent une jeune à propos de l'aide fournie par sa belle-mère pour la garde de son enfant et pour qui l'obligation de vivre sous le même toit semble être le prix à payer pour profiter de l'entraide familiale : « Et on a hâte d'avoir notre maison, pour recevoir nos amis. Parce que c'est compliqué dans la maison de ma belle-mère, elle est bien localisée mais ce n'est pas vraiment chez nous, mais bon, elle s'occupe très bien de Bernardo, ça compense. Et le week-end on n'y est jamais, on va dans la maison de Monica, de Patricia, etc » (entretien n°53, F, 24 ans, StC). Un jeune du même *município* (entretien n°100, M, 29 ans, StC) a dû partir de chez ses parents (où il vivait encore à ses 27 ans) pour aller vivre dans la famille de sa femme. Mais il continue d'aller à toutes les fêtes de sa communauté d'origine, d'autant

plus qu'il s'était bâti une maison sur le terrain même de ses parents (comme il est très courant de le faire au Brésil). Sa sœur de 38 ans, mariée et qui a une fille de 20 ans, vit toujours avec leurs parents dans la même maison. Il raconte qu'avant qu'il parte vivre dans la communauté de sa femme, ils vivaient à 8 dans la maison parentale (père, mère, 2 grands parents, sœur et beau-frère, lui et sa nièce). Il a dû aller vivre dans la famille de sa femme pour aider ses beaux-parents, trop vieux pour s'occuper seuls de la propriété (entretien n°100, M, 29 ans, StC). La tutelle des parents est également présente sur les pratiques culturelles : ils les trouvent « dangereuses », les limitent pour raisons religieuses (entretien n°76, M, 22 ans, CdL : « Mes parents évangéliques rigides, ils ne vont pas interdire d'aller au bal comme ça, mais ils ne vont pas soutenir non plus. Ils vont, ils vont laisser le choix, "tu veux y aller, tu peux y aller, mais je ne suis pas d'accord avec ça" »). Ils imposent également de négocier pour avoir du temps libre, d'où l'importance d'avoir une « bonne entente [*entrosamento*] » pour se libérer périodiquement des plages de loisir (entretien n° 119).

La pression de la famille sur le « rester ou partir » est notée par les chercheurs[419] comme par les acteurs de terrain, notamment les *extensionistas* qui la considère comme une des principales causes de départ des jeunes de leur milieu rural d'origine. Une jeune de la région de Santa Cruz do Sul, où la prédominance de la tabaculture a beaucoup entamé la condition paysanne et la capacité à s'y projeter, nous rapportait les injonctions à quitter l'agriculture données par ses parents : « Les parents, depuis la maternelle disent comme ça : "Ah, étudie pour être quelqu'un dans la vie". Et les parents influencent beaucoup... "Ah, tu dois étudier pour ne pas passer par ce par quoi je suis passé, pour garder la santé". Parce qu'aujourd'hui en moyenne à 40 ans ils sont dégradés, de la colonne vertébrale surtout, et la santé mentale, la dépression... Très fortement... » (entretien n°82) ; et l'un du Planalto nous racontait que son père, pourtant membre du syndicat des travailleurs ruraux et ayant une certaine connaissance des perspectives de sa propriété, lui avait déjà également tenu ce discours décourageant (entretien n°143, M, 18 ans, CdL). La pression peut aussi s'exprimer dans le sens inverse, pour que le jeune reste auprès de ses parents coûte que coûte : certains parlent de mères « aux grandes ailes », de « beaucoup de disputes et de pleurs, parce qu'ils auraient voulu que je reste là-bas » (entretien n°122), disent « je ne peux pas laisser maman toute seule... Elle s'est toujours occupé de moi, je ne peux pas dire "maintenant je m'en vais !" » (entretien n°128). Lorsque l'on demande aux jeunes rencontrés pourquoi selon eux leurs pairs quittent massivement l'espace rural et les propriétés agricoles ils citent ce poids de la tutelle des parents, l'absence d' « entente », le fait que les pères sont souvent « très durs », ne veulent pas « changer leurs vieilles manières » (entretien n° 119). Les parents sont accusés de ne pas « accepter que le jeune donne son idée » et de les décourager sur l'avenir de leur propriété (entretien n°120). L'absence d'autonomie, décisionnelle et financière des jeunes dans les propriétés est systématiquement relevée par les chercheurs et les *extensionistas* travaillant à la succession des exploitations (notamment entretiens n°77 et 80). L'indépendance, en particulier financière, conditionne aussi l'accès aux pratiques culturelles et de loisirs (ainsi qu'au temps libre lui-même, voir annexe n°12) et les familles dans lesquelles le successeur est désigné en avance ou dans lesquelles les jeunes ont accès à un revenu propre (en étant par exemple associés de leurs parents comme dans les entretiens n°143, 100, 76, 64 ou 144), ont moins de problème de succession. En effet, les jeunes s'y sentent davantage valorisés, stabilisés et ont aussi la possibilité de pratiquer leurs activités culturelles ou de loisir sans dépendre de l'argent et de l'autorisation des parents. Cependant, de manière générale, le peu d'espace qui leur est laissé dans les instances communautaires, syndicales et de l'exploitation

[419] « [La ville permet] la proximité d'espaces de loisirs et une tutelle moins pesante. Non seulement pour les femmes mais aussi pour les hommes, le départ peut être motivé par la quête d'autonomie, en rupture avec la tutelle des parents » Savian, 2011, p.76.

familiale est fréquemment dénoncé (entretien n°29).

Ces nuances aux apports de la communauté sont fréquemment relevées dans la littérature, depuis longtemps et dans de nombreuses disciplines. Pour l'économiste Albert Hirschman par exemple, l'esprit communautaire (*Gemeinsinn*) n'est peut-être pas si nécessaire que ce que l'on suppose traditionnellement. Il serait comme un *deus ex machina* qu'on invoque, qui serait en réalité un danger pour le renouvellement de la communauté elle-même[420]. Plus contrasté, le sociologue Patrick Champagne a longuement travaillé sur le rôle de la communauté villageoise et de son « esprit » dans la reproduction de l'identité paysanne et sa crise, qui serait avant tout celle de la croyance en la valeur de la position à reproduire, incluant la valeur de l'activité agricole et celle du mode de vie communautaire qui lui était lié[421]. Ainsi la sensation d'inconfort vis-à-vis de la communauté ressentie par certains jeunes que nous avons rencontrés, serait un des facteurs déterminants de leur désinvestissement. Ce qui faisait une des spécificités de l'agriculture familiale malgré son hétérogénéité, à savoir l'endoreproduction[422], est en partie rejeté par les jeunes, pour qui elle entre en conflit avec certaines valeurs nouvelles, comme l'égalité des sexes.

ᵸ Le corsetage des pratiques culturelles des filles[423]

Si tous les jeunes subissent la pression de la communauté, elle est encore plus forte pour les filles, en particulier pour les pratiques culturelles. En effet, « pour les jeunes filles le choix entre "campagne et ville" ne constitue pas seulement un choix de lieu de vie mais un jeu de relation entre "dépendance et indépendance" »[424] car leur rôle est nié à la fois dans la propriété familiale (travail, décisions, héritage) et marginalisé dans la société rurale en général (socialisation, loisirs, reconnaissance). La dimension patriarcale présente dans la société traditionnelle brésilienne est d'autant plus forte en milieu rural que l'isolement géographique et social en augmente le poids supporté individuellement par les jeunes filles et que les cultures qui y sont valorisées (la culture *gaúcha* notamment) en sont fortement empruntes.

Pierre Bourdieu analyse la masculinisation des espaces ruraux dans la France des années 1950, et écrit dans *Le Bal des célibataires* que le célibat constitue « un des drames les plus cruels que la société paysanne ait connu au cours des dernières décennies », contribuant au « dépérissement et à la disparition des petites entreprises agricoles qui étaient au fondement de l'ordre rural » (Bourdieu, 2002). Au Brésil, la prédominance des femmes dans les populations partant vers les villes s'est toujours vérifiée depuis les années 1970, et parmi elles, les 15-19 ans sont sur-représentées (Camarano, Abramovay, 1998). La masculinisation des communautés rurales brésiliennes est globale, la proportion garçons / filles étant passée de 1,0 en 1970 à 1,10 en 2000 et s'il y a des différences territoriales face à ce phénomène, le Sud est particulièrement touché par la masculinisation, contrairement au Nordeste par exemple où les hommes partent plus massivement que les femmes (Paulilo, 2013). Le

[420] Hirshman A. O., « Os conflitos sociais como pilares das sociades de mercado democraticas », In : HIRSCHMAN, *Autosubversão : teorias consagradas em xeque*, São Paulo, Companhia das Letras, 1996, pp 256-277, p.277
[421] Champagne Patrick, « La reproduction de l'identité », In : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 65, novembre 1986, La construction sociale de l'économies, pp.41-64
[422] Dans laquelle la faible densité résidentielle favorise une forte interdépendance des groupes sociaux, dans lesquels « "être du coin" c'est être reconnu pour ses compétences particulières, pas nécessairement professionnelles », voir Nicolas RENAHY, *Les gars du coin*, 2005
[423] Pour davantage d'éléments voir notre article « La place des filles dans les débats sur l'agriculture familiale au Brésil », Bulletin de l'Association de Géographes Français, v. 92, p. 400, 2015.
[424] Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*. Florianópolis: Editora da UFSC, 2006, 346 p – p. 282

documentaire *Celibato no Campo,* tourné dans l'Oeste Catarinense en 2010, illustre cette situation[425]. Le « désintérêt des filles pour l'activité agricole » est souvent invoqué, encore faut-il l'expliquer. Leur place est niée dans la propriété familiale, leur avis n'est pas considéré dans les noyaux familiaux et elles ont peu de chance d'hériter de la terre. Le modèle social en place est encore fortement patriarcal, en premier lieu dans la sphère du travail agricole de l'agriculture familiale, où, par définition, vies privée et professionnelle sont liées (Silvestro et al., 2001). Écartées des décisions et exerçant un travail « invisible » (ni rémunéré, ni considéré socialement puisqu'effectué en tant qu'épouse, fille ou mère, voir Paulilo, 1987; Paulilo, 2003[426]), les filles n'ont aucune autonomie financière. Les pères n'apprennent pas aux filles les mêmes gestes professionnels qu'à leurs fils, engendrant l'impression que, comme celui qui doit hériter de la terre est celui qui la travaille effectivement, le garçon va « logiquement » hériter (Silvestro et al., 2001), intériorisant ainsi chez les filles l'impossibilité de se réaliser dans l'activité agricole.

Mais, plus largement, c'est leur place dans la société rurale qui les pousse à quitter, non seulement l'agriculture, mais aussi les territoires que nous observons. En effet, le monde agricole paraît pour certaines jeunes filles difficilement conciliable avec l'image du corps de la femme et l'exacerbation de l'esthétisme portée par les médias, dans les *novelas* notamment (Stropasolas et Aguiar, 2010). Elles sont souvent incitées à partir étudier, comme une compensation du peu de place fait sur l'exploitation : même avec un faible niveau d'instruction, le garçon sera reconnu et identifié comme agriculteur, tandis que les filles sont davantage poussées à investir dans leur avenir professionnel pour être reconnues indépendamment de leur statut de « fille / femme de » (Stropasolas, 2011). Par manque de choix en milieu rural, les filles ont un niveau scolaire nettement supérieur à celui des garçons. Finalement chez les filles le rejet majoritaire de la profession agricole correspondrait à un espoir plus grand dans l'insertion urbaine. Ce sont même les parents qui poussent souvent les filles à partir, leur offrant paradoxalement davantage l'opportunité de changer de vie qu'aux garçons, comme on peut le lire par exemple dans l'enquête DESER / UNIJUI / ASSESSOAR où 64,9 % des parents préféreraient que leurs enfants masculins vivent à la campagne et où la proportion tombe à 48,1% pour les filles[427]. Cependant, une fois parties, elles ne reviennent généralement pas, ne voulant pas perpétuer la condition de la femme rurale, vécue par leurs mères (Stropasolas, 2006, p.21). Elles vivent en milieu rural une contrainte quotidienne dans la mobilité spatiale (tutelles pour aller et venir, manque d'incitation à passer le permis de conduire), qui nourrit le manque d'accès aux loisirs (Wanderley, 2011) : ne pas avoir le droit de conduire seule (entretien n°53, F, 24 ans, StC), ne pas pouvoir aller seule au bal (« non surtout pas hein ?! Seulement après le mariage ! » entretien n°142). À cette détresse sociale et à la dépendance morale et symbolique s'ajoute l'absence d'opportunités professionnelles hors cadre agricole dans les communautés rurales (entretiens n°XX, XXI, XXVII, XXXIV, LXXV, 53 et 142). Le cantonnement des filles dans un univers social rural restrictif est d'autant plus flagrant dans les communautés que nous avons parcourues qu'il est difficile de sortir de cet univers, par un travail non agricole, par les loisirs, par la

[425] Vitorino C. et Goldschmidt I., *Celibato no campo*, Filme Margot Produções, 2010.
[426] « trimant dans et hors de la maison, quel temps et quelle énergie reste-t-il à la femme pour réfléchir à ses conditions de vie ? » et a fortiori pour le loisir (Paulilo M. I., *Movimento das mulheres camponesas e os muitos sentidos da igualdade de genero,* 2003)
[427] DESER/UNIJUI/ASSESSOAR, *Diagnostico socio-economico da agricultura familiar do Sudoeste do Parana, Curitiba/Ijui/Francisco Beltrão*, Mimeo, 1992.

considération sociale, par la mobilité.

Le **temps libre** est ainsi un espace où les jeunes filles rurales se sentent particulièrement lésées : « Les garçons pour sortir ils n'ont pas de problèmes. J'avais 17 ans la première fois que mes parents m'ont autorisée à aller à mon premier bal et mon frère qui a 15 ans maintenant y va déjà depuis longtemps. C'est ça la différence, l'homme peut, la femme non. » (entretien n°XXI), « Être un garçon c'est bien plus facile, les parents par exemple ils ne sont pas tout le temps sur leur dos, ils ont plus de liberté. Les filles, pour sortir ou discuter avec des gens extérieurs c'est plus compliqué. C'est bien parce qu'on nous protège, mais c'est un peu excessif parfois. » (entretien n°XXXIV). Les loisirs sont globalement plus accessibles aux garçons pour des questions de mobilité et de liberté de mouvements mais aussi parce que les seules structures de loisirs existantes en milieu rural favorisent la pratique d'activités considérées comme masculines (lasso, football, bocha,...) : « cela restreint d'autant plus les options des filles » (Stropasolas et Aguiar, 2010). Le football et son identification au sexe masculin est un exemple rapporté par les jeunes filles qui en pâtissent (entretien n°82) :

> « Du coup il y a un petit terrain de foot, qui est seulement pour les garçons, les filles ne pouvaient pas y aller parce que c'était mal vu. H : Tu as essayé d'y aller ? B : Oui, mais ma mère ne m'a pas laissée y retourner. H : Mais tu y es allée jouer au foot et... B : J'y suis allée parce qu'on voulait jouer au volley, et on y est allées une fois seulement où il n'y avait que des garçons, il n'y avait que moi et une autre fille et le reste que des garçons tu vois ? Et du coup ma mère "ah à bas il y a beaucoup de garçons, etc..."... et après c'est resté comme ça, quelque chose de pénible, et maintenant il n'y a que les garçons qui vont là-bas les dimanche jouer au foot »

Le milieu du rodéo est également extrêmement genré, nous n'avons vu que très peu de femmes mises en avant pour elles-mêmes dans les tournois de lasso. Un jeune (entretien n°64, M, 19 ans, CdL) raconte également que si sa petite sœur montre de l'intérêt pour la narration de rodéo, il n'a en fait jamais rencontré aucune narratrice. L'accentuation du sexisme par une offre culturelle a également été analysée en France, notamment par Yves Raibaud qui explique que « les loisirs des jeunes sont un enjeu dans la reproduction des rapports sociaux de sexe et de leurs inégalités »[428].

La subordination des femmes en général et des jeunes filles en particulier est forte dans les activités de **loisirs**. Pour Maria Ignez Paulilo, cela est lié à l'image idyllique du rural comme lieu de préservation des valeurs comme l'éducation, la famille ou l'innocence et elle rapporte notamment des témoignages de femmes sur le contrôle des comportements lors des événements communautaires (Paulilo, 2009). L'usage de la ridiculisation en particulier pour les dissuader de boire de l'alcool ou de s'exprimer, peut ainsi être encore plus limitatrice que le désaccord d'un mari ou d'un père Certains espaces se révèlent cependant plus accueillants que d'autres, comme, paradoxalement, l'église : « Les femmes rurales vont beaucoup à l'église oui, mais peut-être pas tant parce qu'elles sont bigotes que parce que l'église est un des seuls lieux publics qu'elles ont toujours fréquenté et qu'elles ont toujours été incitées à fréquenter »[429]. Ainsi, un certain usage du temps libre peut aussi permettre l'émancipation, comme c'est le cas par les réflexions apportées dans les courants progressistes du catholicisme ou dans les mouvements sociaux du pays. La rupture de l'isolement est déjà un progrès de ces dernières décennies pour les femmes rurales brésiliennes qui sont amenées à faire davantage partie intégrante des moments de loisir mais aussi de prise de décision. Comme Paulilo le constate à propos du temps de mobilisation militante dans le MMC (Mouvement des Femmes Paysannes), le temps libre, par le simple fait de permettre d' « "être entre égales", peut être un moment privilégié pour percevoir que les problèmes,

[428] Raibaud Yves, « Genre et loisirs des jeunes », *Empan*, n°65, pp.67-74
[429] Paulilo, M. I. , *Movimento das mulheres camponesas e os muitos sentidos da igualdade de genero,* 2003

qui étaient jusqu'alors vécus comme personnels sot, en vérité, sociaux » (Paulilo, 2009).

En attendant, le **machisme** est permanent au Brésil[430], et les filles y sont perdantes à plusieurs niveaux. Les nombreux témoignages de discrimination des jeunes filles rurales, notamment ceux entendus lors des groupes de parole de la PJR (observation n°123, entretiens n°124 et 125), nous permettent d'en faire un des éléments principaux de l'analyse du départ des filles vers les villes. Il n'y est certes pas absent, mais les espaces d'écoute, d'entraide et de liberté y sont plus nombreux et facilement identifiables. Les taux de violences faites aux femmes sont très élevés dans les microrégions que nous étudions, en particulier dans le Planalto, et le déni est gigantesque face à cette réalité pourtant sous-estimée. Ce machisme est parfois normalisé par les jeunes filles et intériorisé comme un élément même de la culture rurale, comme le montre très bien le témoignage de Carla. Elle y rend « naturels » son rôle auprès de son mari, la différenciation des pratiques culturelles entre hommes et femmes, et l'évolution du patriarcat dans le monde rural (voir annexe n°11). D'autres se découragent et les acteurs travaillant auprès des jeunes ruraux déplorent le désengagement lié au refus d'un rôle assigné (une jeune fille partant de sa communauté à 19 ans car, pas encore mariée elle y passait déjà pour une « vieille fille [titia] », entretien n°88), ou au contraire à sa reproduction, abandonnant une formation sous la pression d'un petit ami jaloux (entretiens n°61 et 90).

Les filles sont souvent **cantonnées à la sphère domestique,** s'occupant des enfants, de la maison, voyant éventuellement les voisines, Valmir Stropasolas rapporte ainsi le témoignage d'une jeune fille du Santa-Catarina (Stropasolas, 2006, p.268 et 278) :

> « Les garçons ont foot tous les week-ends, ils jouent aux cartes, ils ont ce moment-la samedi après-midi pour jouer aux cartes et le dimanche pour le foot et les filles non, elles n'ont pas grand-chose. […] C'est pour ça que pour les garçons c'est plus facile de rester ici. […] Quand il y a un événement dans la communauté et qu'il faut que quelqu'un reste à la maison pour les bêtes ou les enfants c'est toujours les femmes qui restent. Pourquoi il n'y aurait pas un roulement ? Alors ils nous disent " tu n'as qu'à aller chez les voisines ", mais quel intérêt ça a d'y aller tout le temps, grand programme d'aller chez les voisines !! […] Et moi qu'est-ce que je fais, je vais passer toute ma vie en fonction de lui ? ».

Les activités proposées aux filles semblent ainsi inadaptées, notamment en termes de génération, comme des jeunes filles nous l'ont expliqué à propos du *balãozinho*, sorte de billard simplifié traditionnellement féminin encore pratiqué dans la plupart des communautés, incarnant la présence des femmes dans l'espace commun du *boteco* (plutôt masculin le reste du temps) et auquel les jeunes peinent à s'identifier (entretien n°53, F, 24 ans, StC) : « Elles se réunissent pour jouer au *balãozinho*, je n'aime pas ça. Une fois, une qui est présidente a demandé à G. [une amie] "pour quand est le bébé ? - ah c'est pour octobre – Et tu vas rejoindre les dames - Non... - Quand tu auras le bébé tu ne pourras plus courir avec la *Juventude* !" C'est ça leur vision, quand tu te maries, tu ne peux plus participer à la *Juventude*. Mais je ne suis pas d'accord, je trouve ça très pénible ! ». Un jeune homme témoigne aussi que le genre et l'effet générationnel se cumulent dans les offres de loisir et que les jeunes filles s'en trouvent plus défavorisées (entretien n°122).

La masculinisation provoque aussi un **appauvrissement de la vie sociale** qui nourrit à son tour le désintérêt des jeunes pour les pratiques culturelles et de loisir disponibles localement, et le départ des garçons à la suite des filles. Lopes, dans son étude du célibat dans le Rio Grande do Sul rapporte que selon les jeunes qu'il a pu rencontrer, les bals et fêtes dans les communautés sont devenus « rares » et « monotones », justement par manque de filles. Elles sont parties vers les villes

[430] Nous avons d'ailleurs personnellement pu en faire les frais, pour avoir les cheveux courts, m'adresser aux hommes, ne pas refuser un verre, faire mes enquêtes seule et (au départ) sans porter d'alliance.

et laissent un vide pour leurs pairs qui se retrouvent d'autant plus isolé(e)s (Lopes, 2006). Le sociologue Patrick Champagne avait observé des mécanismes similaires en France dans les années 1980 (Champagne, 1986), et on sait aujourd'hui que c'est un problème loin d'être résolu (voir les agences françaises spécialisées pour les agriculteurs célibataires par exemple). Si la création d'une dimension commerciale ou touristique dans l'exploitation familiale amène souvent les filles à reconsidérer leur avenir dans un contexte rural différent[431], le maintien et le renforcement d'un tissu socio-culturel, rendant attrayante la résidence en milieu rural est aussi à développer, pour améliorer la situation des filles d'agriculteurs familiaux et augmenter leur champ d'opportunités. C'est pourquoi l'agriculture familiale, marquant ses spécificités culturelles, a sa carte à jouer dans l'émancipation de ses filles et leur attachement à rester et voir évoluer les territoires ruraux que ce type d'agriculture occupe. L'émancipation des filles progresse comme en témoigne cette *extensionista* de São Miguel do Oeste :

> « Aujourd'hui, un gay en milieu rural c'est impensable... Mais il y a aussi des choses qui évoluent, les filles ont un peu plus d'indépendance, maintenant il y en a qui ont une voiture, ce qui était impensable il y a 10 ans... La question de la voiture et de la moto a été très importante, avant tout se faisait à pied, à vélo, ça a changé toutes les pratiques, ni en mal, ni en bien, ça a changé c'est tout. Les jeunes sont plus indépendants des parents. Les femmes [*a mulherada*] se libèrent, les choses changent pour les filles, je vois toujours plus de filles prendre des cours, se mettre à l'artisanat, avoir une voiture etc... ».

Cet extrait témoigne aussi du fait que la liberté d'orientation sexuelle n'est en revanche pas vraiment à l'agenda, comme l'ont reflété également le témoignage d'un jeune homosexuel et d'un de ses amis paysans (entretiens n°4 et 36).

* * *

Des conflits, en particulier autour des valeurs, naissent des évolutions touchant les pratiques culturelles des jeunes ruraux. Nicolas Renahy a relevé des décalages similaires dans la Bourgogne rurale et ouvrière qu'il a analysée (2005, p.239-240). Pour lui « afin de mieux percevoir la nature de la crise de reproduction sociale observée à Foulange, il faut élargir le champ de l'analyse aux relations intergénérationnelles ». Or, dans les cas qu'il a observés, les difficultés d'entrée des jeunes dans la vie active, l'extension du champ de la jeunesse au-delà de 25 ans, l'entrée plus tardive et moins institutionnalisée dans la vie matrimoniale, sont des phénomènes qui poussent à distendre le rapport entre générations et à produire entre elles des malentendus, des incompréhensions. D'où les critiques des pratiques festives jugées déviantes par rapport aux pratiques festives traditionnelles, et la méfiance vis-à-vis de pratiques nouvelles : la question du rapport entre générations est sensible car elle touche aux capacités de renouvellement du groupe résidentiel. De la même façon, la question du rapport entre jeunes ruraux et urbains remet en cause la cohésion d'un territoire. C'est pourquoi il est important de repérer ce que les évolutions des pratiques culturelles et de loisirs des jeunes ruraux révèlent de leur singularité, au-delà de la correspondance avec des pratiques rurales traditionnelles et avec des pratiques générationnelles uniformisées. À la fois vis-à-vis de leurs aînés locaux et de leur homologues urbains, les jeunes rencontrés cultivent des traits singuliers permettant d'identifier, malgré la diversité, une originalité de leur condition.

[431] Sur le rôle de la conversion en agriculture biologique pour l'investissement et l'émancipation des femmes sur la propriété, et les facteurs qui promeuvent la ressignification des rôles sociaux et familiaux exercés par la femme, la redéfinition du profil identitaire (empoderamento) dans l'agroécologie voir Alves Fossile Nicole, *Ressignificação dos papeis sociais de mulheres na agricultura familiar de base agroecologica*, Florianópolis, 2016. Voir aussi les documentaires *Raimunda a quebradeira* (2007, Marcelo Silva), *Noivas de cordeiro* (2007, Alfredo Alves) et *Mulheres e agroecologia, renovando a vida no semiarido* (2007, Sabia).

2/ Des différences de pratiques

Nous avons souhaité évaluer des éléments précis différenciant les jeunes ruraux des autres ruraux d'une part et des autres jeunes d'autre part. Dans le premier cas, il s'agit d'un rapport différent au territoire et à la communauté rurale comme lieu et unité du loisir et de la pratique culturelle. Dans le second, un ensemble d'éléments permettent de faire ressortir des écarts dans les pratiques et les représentations du fait culturel entre jeunes ruraux et urbains.

ꞑ Un rapport différent des autres générations au territoire rural comme lieu de loisir

> Entretien n°24 : « H : Qu'est-ce que tu aimes faire pendant ton temps libre ? T : Ah, on va là-haut, au centre de la communauté, parce que là-bas il y a le wifi, on va sur Facebook. On traîne sur internet, ou on joue au foot, les garçons surtout. Mon père n'aime pas beaucoup que je reste avec la bande [*piazada*] parce qu'il dit que si c'est pour boire, autant boire à la maison. »

Ce témoignage cristallise à la fois l'incompréhension à propos des nouvelles technologies et celle entourant des pratiques de sociabilité entre pairs devant se dérouler hors du contrôle familial. Il exprime aussi le conflit latent entre espace domestique et collectif, dont la vision n'est pas la même selon les générations. Les causes du décalage sont extrêmement variées. Les jeunes ruraux de la génération que nous étudions (entre 18 et 28 ans en 2014-2015, donc nés globalement dans les années 1990) circulent plus facilement, plus fréquemment et plus loin que leurs ainés, malgré les éléments évoqués sur la mobilité dans le chapitre 3.A. Comme ils ont également accès à davantage de productions culturelles différentes et d'outils pour développer les leurs, ils se nourrissent de plus d'influences et cherchent davantage à exprimer leur originalité. Certains jeunes enquêtés se présentent ainsi comme des jeunes dont le cadre de vie est le rural mais le mettent à distance comme pour dire que cela ne les définit pas (entretien n°81) :

> « H : Comment est-ce que tu te définis, puisque tu ne vis pas seulement sur la propriété ? G : Je suis moitié-moitié, c'est le moment où tu vois, tu nous vois comme jeune, jeune rural, jeune de la campagne. Mais même jeune, c'est une question de conception, on se comprend comme étant de la campagne, comme notre espace d'expérience et d'activité. Et puis, après, plus tard, au fil du temps, je finis par rechercher ça. Je n'ai aucune relation comme ça, je n'ai aucun rapport avec mes amis, avec des groupes, avec des activités rurales en particulier. J'ai des amis qui sont à la campagne, mais ils sont éparpillés en termes d'activités de loisir. »

Les causes sont technologiques mais aussi sociales, telles que l'alphabétisation qui a remis en question la culture orale ou l'interdiction du travail des enfants qui a compromis un élément jugé important de la sociabilisation[432]. Dans son analyse de l'évolution du temps libre au village dans la France de la fin du XIXème siècle et début du XXème siècle, Jean-Claude Farcy[433] insiste sur « le déclin des formes traditionnelles du loisir, le développement de nouvelles formes s'intégrant dans le cadre associatif », « la naissance de pratiques plus individuelles », affirmant que « l'acculturation du monde rural, réalisée tout au long du XIXème, s'accompagne d'une dissolution de la culture ancestrale », mais il perçoit le monde associatif comme

[432] Le travail des enfants est en effet considéré dans plusieurs communautés comme un moyen de sociabiliser les individus à la fois au travail de la terre (apprendre les gestes, le savoir faire) et à la vie em groupe (la famille allant aux champs ensemble). Les mesures visant à sa régulation ou son interdiction sont ainsi parfois vues d'un mauvais oeil dans la mesure où cela reviendrait à cantonner les enfants hors du travail agricole et de son apprentissage, les privant de la transmission de savoirs d'une génération à l'autre.
[433] Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960,* Flammarion Champs histoire, 1995, p.323

prenant « le relais de la communauté dans l'organisation du temps hors du travail ». Cela ne nous semble pas être le cas au Brésil et si cette dissolution a bien lieu en partie, le relais semble davantage pris par les nouvelles technologies et des pratiques qui cherchent la différentiation.

On en trouve d'abord l'expression dans un rapport différent au territoire comme lieu de loisir, qui semble au premier abord suivre la tendance sociétale à **réifier le rural comme terrain de jeu.** C'est le cas par exemple pour l'usage de la moto qui, arrivée relativement récemment dans l'espace rural brésilien, au-delà de la nécessité qu'elle peut représenter (pour faire le tour du bétail, se déplacer, entretien n°120), est souvent considérée comme un élément de loisir par les jeunes rencontrés (entretiens n° 27, F, 24 ans, ExO et n°122), qui participent à des rencontres, partent « *andar* » (rouler) quelques heures, ou font des « *trilhas* » (pistes). La pratique du motocross peut poser des problèmes avec les propriétaires des terres où elle a lieu. Ainsi à Linha Caxias (São Miguel do Oeste) les agriculteurs ferment les champs avec du barbelé pour empêcher que les motards ne passent et ces derniers les ouvrent, laissant s'échapper le bétail (entretien n°120). Cette pratique est aussi critiquée par certains jeunes comme étant « la seule chose qui les intéresse, alors que c'est dangereux, bruyant et polluant », les terrains de moto ayant « remplacé les activités saines et conviviales » (entretien n°89, F, 26 ans, StC). On repère ici des formes de conflits d'usage de l'espace, entre activité productive, activités culturelles considérées comme légitimes et loisirs perçus comme illégitimes.

Le rapport au territoire, c'est également celui entre ses habitants, auparavant perçus comme uniques compagnons de route, aujourd'hui davantage remis en question. En effet, plus de possibilités de socialisation, notamment individuelles, existent, du fait d'une augmentation du niveau d'études (et donc du temps passé dans le système scolaire, éventuellement loin de sa communauté d'origine), moyens de circulation et de communication élargis. De fait, si l'**espace public en milieu rural,** pouvait être perçu majoritairement par les aînés comme le lieu permettant de cultiver l'interconnaissance, il est davantage vécu par les jeunes générations comme des lieux qui cristallisent le contrôle social subi, ou symbolisant la migration et donc le vide présent sur place. Le fait de voir toujours les mêmes têtes, de côtoyer sa famille élargie dans toutes les circonstances de la vie, y compris les loisirs, est ressenti comme une restriction des horizons, comme en témoigne une jeune fille : **«** Non, non, je n'aime pas aller à des bals [rires] H : Pourquoi ? A : Va savoir, je n'ai jamais aimé ça... ce n'est pas ce qui me plait. H : À cause de la musique ? De l'ambiance ? A : La musique, et le public... Je ne sais pas, ça reste ce petit cercle, ces gens-là et c'est tout. » (entretien n°119)[434]. Cela révèle une évolution du rapport à ce capital social parfois appelé « autochtonie », autrefois essentiel pour l'intégration sociale et professionnelle mais qui « parait aujourd'hui ne plus être qu'une sorte de "roue de secours" » (Renahy, 2005, p. 260). Sur notre terrain il n'y a pas de dissociation entre les scènes professionnelles et résidentielles, et elle est difficile entre « groupes primaires » (la famille et les amis) contrairement à ce qu'observe Renahy en Bourgogne. Et si le sociologue relève comme contradictoire la poursuite de l'entre-soi amical avec l'installation des jeunes en couple, celle-ci semble au contraire obligatoire dans le cas

[434] Nous avons remarqué dans ce contexte des pratiques d'usage différencié des équipements communautaires, comme cela avait été analysé par Mélanie Gambino et Olivier Démesure en France et en Irlande : « Lors d'événement important de la vie du village (fêtes locales, festivals, expositions), les jeunes occupent aussi des lieux qui sont à l'écart des espaces publics (sur le parking du pub ou derrière la salle des fêtes pendant des événements). Ils sont finalement peu visibles dans l'espace public et ne participent que très peu à la vie locale. » Mélanie Gambino et Olivier Desmesure, « Habiter les espaces ruraux : les enjeux des formes de mobilité des jeunes. Regards interdisciplinaires », Norois 2014/4 (n° 233), p. 25-35.

brésilien. L'autochtonie semble donc ne pas être pour les jeunes ruraux sud-brésiliens rencontrés un capital que l'on mobilise mais une charge, dont il faut savoir tirer parti si on ne souhaite pas qu'elle étouffe l'individu.

Le détachement des contraintes de l'interconnaissance et de l'engagement pour la communauté a pour conséquence le désintérêt de nombreux jeunes vis-à-vis des pratiques culturelles proposées dans ce cadre en milieu rural, quand elles subsistent. Nous avons recueilli de nombreux témoignages d'**adultes critiquant les divertissements jugés individualistes préférés par les jeunes** : discothèque, « posto de gazolina » , *lanchonetes*[435], téléphone, internet sont, à entendre les adultes, les seuls divertissements qui intéressent les jeunes des communautés. Ils sont accusés de se désintéresser du sport, de la musique, de la religion, de ne pas s'engager, pour préférer boire de l'alcool et avoir des loisirs jugés « passifs » :

> Entretien n° XVI, responsable d'une radio communautaire : « C'est très dur de mobiliser des jeunes à la radio. Ils viennent une journée et puis c'est terminé. […] Maintenant c'est vrai les jeunes des zones rurales ils vont en ville pour se divertir et ils y trouvent quoi ? L'alcool, et ils restent scotchés aux stations-services ».
>
> Entretien n°XXXIII, cadre âgée d'un *assentamento* : « Le départ des jeunes c'est un peu l'angoisse que nous vivons parce que, en vérité, nous avons toujours rêvé de construire tout ça pour les jeunes, afin qu'ils poursuivent. Et qu'est-ce qu'il manque ? Je ne sais pas. C'est une bonne question : qu'est-ce qu'il manque ? Parce que c'est un bel endroit ici, les gens ont ce dont ils ont besoin, mais ce n'est pas suffisant. [...] Ici il y a du football, des jeux, des fêtes, un bar, une salle communautaire... Mais par exemple, ici, le samedi soir, le bar n'est pas ouvert. Alors ce soir-là ils veulent sortir, et en ville il y a des *lanchonetes* et les vendeurs de glace. […] Aujourd'hui, cette jeunesse file un très mauvais coton : manque de sérieux, manque d'engagement, y compris dans les loisirs ! Nous avons eu ici des cours de guitare, de chorale, etc. Mais les jeunes ont commencé et après un certain temps ont abandonné. […] Et puis depuis le téléphone c'est une affaire terrible. Ils veulent juste le téléphone et internet... Alors ces choses culturelles ça n'attire plus leur attention. »
>
> Entretien n°LXXIV, secrétariat à la culture et au tourisme de São Bonifacio : « Je pense qu'il y a cette différence entre cette génération et la nôtre oui, cette chose d'avoir accès à tout, surtout avec internet maintenant. Tout change beaucoup, ils se désintéressent et ils cherchent des choses à faire mais il n'y a pas grand-chose. Et ils se retrouvent à boire dans les bars. Je pense que ma jeunesse n'était pas si différente mais au moins on avait le sport et le groupe de jeunes de l'église. [...] Maintenant qu'il n'y a plus de canalisateur, on ne peut plus rien leur faire faire, même dans leur façon de faire la fête ils sont passifs ».

Ces témoignages reflètent un rejet des adultes et leur incompréhension qui cristallisent en réalité un sentiment d'impuissance face aux difficultés actuelles du groupe communautaire à retenir ces jeunes, à leur offrir quelque chose de désirable. Car si de nombreux parents ont un discours qui pousse à la migration, beaucoup savent que ce n'est pas une issue satisfaisante. Ils admettent l'incapacité du groupe à protéger ses membres et à se reproduire. Ainsi le pacte social communautaire semble remis en cause par la différence de perception existant entre jeunes et « vieux » ruraux, et pour laquelle le questionnement via les pratiques culturelles et de loisir est particulièrement fructueux. Les jeunes semblent d'autant plus désabusés que certains ont connu un temps où la dynamique communautaire était encore vive et leur permettait de s'épanouir, comme montré par Valmir Stropasolas (2006, p. 201) :

> « Plus on remonte dans le temps du monde rural (re)construit du *município* d'Ouro et qu'on observe les générations, plus sont nombreux les fils et filles d'agriculteurs participant des différents jeux et manifestations qui intégraient la dimension du ludique dans le quotidien de cette population. […] Même les jeunes qui ont aujourd'hui 20 ans notent la différence avec leur propre enfance dont ils parlent avec nostalgie : "avant on sortait tout le temps, on allait en groupe à la rivière, dans la forêt, pêcher, jouer au foot, il y avait un pré où on jouait, rien que les frères, sœurs et cousins on était déjà nombreux. […] Maintenant, il n'y a plus personne là-bas" »

C'est du moins l'image reconstruite qu'ils en ont, sans doute nourrie à la fois de constats tangibles, de la nostalgie de l'enfance, et de l'absence de prise en compte du fait que les envies évoluent entre

[435] Sandwicheries dans lesquelles les jeunes aiment se retrouver en après-midi ou en soirée.

enfance et adolescence.

De vastes changements dans la **pratique religieuse** sont aussi notables, affectant de fait l'usage du temps libre et le rapport au loisir communautaire. Les jeunes rencontrés se disent « athées » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), « croyant mais pas fanatique de religion » (entretien n°81), « sans religion spécifique donc je suis devenue protestante pour mon mari » (entretien n°53, F, 24 ans, StC) « je ne suis plus catholique apostolique romain mais catholique apostolique détendu (rires) » (entretien n°142), « j'ai eu des différends, mais bon, je vais à la messe parce que maman me le demande » (entretien n°119). D'autres sont plus actifs : membre d'Emmaüs, responsable de la chapelle locale, mais les groupes de jeunes liés à l'Église ont le plus souvent disparu avec le départ des membres vers les villes ou le désengagement des sœurs ou prêtres meneurs de la dynamique (entretiens n°62 et 143, M, 18 ans, CdL). Certains jeunes appellent à un renouvellement au sein des pratiques religieuses, souhaitant des propositions moins répétitives, moins figées, plus adaptées à l'époque (« Ils croient éventuellement, mais de façon relâchée, parce qu'auparavant les difficultés étaient beaucoup plus grandes et les gens s'accrochaient plus à la foi. Et maintenant, c'est un peu plus facile, enfin, c'est mon point de vue, n'est-ce pas ? C'est plus facile. Du coup les gens pensent peut-être en avoir moins besoin, il faudrait changer des petites choses » entretien n°122). De fait les églises traditionnelles ferment et les messes y sont moins nombreuses, les prêtres manquent et les habitants s'organisent pour désigner un « ministre » ou faire les prières chez eux, entre voisins. Les « nouvelles Églises » gagnent du terrain dans ces espaces éloignés des centres actifs des paroisses traditionnelles (même si la « barrière de la famille » y est encore puissante, entretien n° 3 avec un prêtre) : Assembléia de Deus, Deus é Amor, Pentecostal, Igreja Quadrangular, Movimento Lareira. Dans certaines communautés, l'arrivée de ces nouvelles Églises divise les populations, entre catholiques convaincus, ceux qui suivent par tradition et ceux qui se tournent vers les évangélismes.

Les jeunes souhaitent, peut-être influencés par les rythmes « urbains », **davantage de temps libre et occuper ce temps libre de loisirs**, ce qui peut entrer en conflit avec certaines orientations de la génération de leurs parents, ayant connu soit la conquête de la terre soit la Révolution Verte comme le révèlent des témoignages d'adultes, conscients du décalage d'aspirations. C'est le cas par exemple d'une femme d'une cinquantaine d'années, habitante mais « non historique » de l'*assentamento* Conquista da Fronteira (entretien n°25), qui remarque que « Le loisir c'est vraiment ce qui manque à nos jeunes ici car ils ont tout le reste. [...] Sauf que peut-être les vieux d'ici les adultes parfois ils n'acceptent pas ça, parce qu'ils ne voient que leur propre jeunesse qui n'était pas comme ça, qui n'avait pas tout ça, toutes ces nécessités ». Pour une autre habitante de l'*assentamento* (entretien n°XXXIII), il est en effet difficile de constater que « Quand nous sommes entrés au MST en fait, nous étions tous jeunes, ou presque, nous avions très peu d'éducation et pour nous la terre était un rêve, une vraie alternative. […] Nous notre rêve c'était la campagne, de quitter la ville pour ça. Eux non, ils ne savent pas vraiment pourquoi ils luttent. ». Dans un autre contexte, un responsable d'une EFA à Vale do Sol (entretien n°90), dans la région de Santa Cruz do Sul où la modernisation agricole a été brutale révèle à travers son témoignage à quel point le changement provoqué par la transformation du « paysan » en « exploitant agricole », au-delà du sémantique, a induit la modification d'un rapport au monde puisque « c'est le passage d'un mode de vie à une catégorie socio-professionnelle » (Silvia Perez Vitoria, 2015, p.116) :

> « On a essayé de travailler sur la valorisation des grands-parents, de la culture de s'asseoir près du feu, discuter, prendre le chimarrão. Nous en faisons une nostalgie, les jeunes reviennent chez eux et font ça, les grands-parents adorent, mais avec les parents, ce n'est pas vraiment comme ça... ils trouvent bizarre cette histoire d'entrevue, de

demander à s'asseoir et à discuter... les parents disent qu'ils n'ont pas le temps pour ça... Cela a à voir avec la culture du tabac, qui n'a vraiment pas de pause. Avant il y avait une période entre les récoltes, mais plus maintenant, lorsqu'ils vendent une récolte, ils font les semis pour les suivantes, et comme les familles sont moins grandes, ce n'est pas possible... ce n'est pas viable... le système est en panne du point de vue pratique. Il y a, oui, cette vie en communauté, mais pas tellement ».

Pour compléter ces points de vue d'adultes, trois témoignages de jeunes filles sur leur perception des générations sont intéressants concernant le rapport aux pratiques culturelles et à la communauté rurale, questionnant le but d'une lutte ou d'une vie de famille, souhaitant se différencier des générations rurales précédentes avec de **nouveaux modèles de rapport à la communauté et à la famille,** relevant peut-être moins de la dépendance que de la co-construction. Dans le premier (entretien n°27, F, 24 ans, ExO), L. explique que la mise en place de l'*Aviario das artes*, un « espace propre aux jeunes » un peu à l'écart a permis de s'émanciper des « membres de la communautés qui se plaignaient du bruit » quand ils se réunissaient dans un espace commun, au centre de la communauté. Elle se plaint cependant des pratiques de ses camarades qui « ont commencé à utiliser l'espace le week-end pour boire et ça ça dénature [*vai descaraterizando*] l'espace, en l'utilisant pour eux-mêmes […]. Ce qui se passe, c'est que nous avons créé un espace d'usage collectif, ce n'était pas pour créer un espace de consommation de boissons, de jeux ou je ne sais quoi ». Cela rejoint le conflit de génération car pour elle « Le rêve de nos parents quand ils sont arrivés ici était d'avoir une terre pour planter, de la nourriture sur la table, une maison, tout au plus une maison. Et là nous sommes nés, en ayant la terre, en ayant la nourriture, en ayant la maison, et beaucoup ont une voiture, alors les rêves de la jeunesse sont différents. Ils rêvent d'autres choses (internet, sorties, etc.), et les plus anciens ne comprennent pas parfois. ». Une autre jeune, à Arroio do Tigre, témoigne elle du fait qu'elle n'a pas la même perception de la jeunesse que ses aînées, plaçant traditionnellement sa fin au mariage ou au premier enfant, rendant obligatoire l'entrée au « groupe de dames » jouant au *balaozinho*, alors qu'elle-même continue de participer aux entraînements sportifs de sa *Juventude*, quitte à y emmener son petit garçon (entretien n°53, F, 24 ans, StC). Une dernière, à Cerro Negro dans le *planalto catarinense*, explique qu'elle souhaite offrir à ses futurs enfants un cadre familial plus ouvert que celui qu'elle a eu : « on va devoir jouer avec eux, si un ami vient, le faire sentir à l'aise, jouer. […] Et le laisser être un enfant, quand il grandit, adolescent, s'il veut jouer au football, aller chez les amis, étudier chez le collègue, nous allons en parler, l'emmener […]. S'ils veulent étudier, nous ferons de notre mieux, nous les encouragerons. » (entretien n° 122).

C'est aussi enfin la **ruralité d'une identité individuelle et collective** qui est remise en question par ces nouveaux rapports aux loisirs. En effet, un *extensionista* de São Miguel do Oeste témoignait à ce propos que selon lui (entretien n°37) les jeunes disent moins volontiers qu'auparavant qu'ils sont agriculteurs, notamment par ce lien que cela suggère en termes de temps libre : ne pas avoir de repos, de week-ends, de vacances. C'est selon lui un sujet important de conflit et il affirme que « pour mes grands-parents c'était une fierté d'être agriculteur, rester était un motif de fierté, partir était la dernière option. Aujourd'hui non, rester est la dernière option. ». Si l'identité rurale semble rejetée par rapport à la conception qu'en avaient les générations antérieures, on comprend que ce rejet est loin d'être unilatéral quand on observe comment les jeunes ruraux, à travers la pratique ou le rejet d'activités culturelles données, se distinguent à la fois de leurs aînés en affirmant la singularité de leur génération et des jeunes urbains. L'enjeu est-il de gagner, de conserver ou de gommer sa ruralité, si tant est que celle-ci soit une singularité dans les pratiques culturelles et de loisir ?

ң La singularité renouvelée des jeunes ruraux par rapport à leurs homologues urbains

> « Les jeunes ont vécu des modifications importantes du cadre dans lequel se déroulait la dimension ludique de leur quotidien […] Les jeunes élaborent donc des stratégies de résistance face à la perception de ces changements, soit dans un mouvement en direction des villes et la volonté de changer de vie, soit en revenant tous les week-ends dans leur communauté. Dans ce retour, ils valorisent les manifestations culturelles représentatives des communautés rurales […] en contrepoint d'une vie urbaine qu'ils considèrent "vide" » Stropasolas, 2006, p. 201.

Étant donné la diversité des pratiques observées et l'hétérogénéité des profils des jeunes ruraux enquêtés, on ne peut parler d'une seule et unique identité rurale ni même d'une spécificité « du rural » vis-à-vis de « l'urbain », qui sont des catégories construites et complexes. On observe cependant de façon indéniable des écarts entre deux ensembles de pratiques, résultant notamment de réelles spécificités du rural dans l'accès à la culture et aux loisirs. Il existe aussi une appropriation de ces catégories qui, si elles se discutent d'un point de vue scientifique, sont ancrées dans les esprits des jeunes et des acteurs plus largement et ont ainsi des conséquences sur leurs actes et la réalité qu'ils façonnent. Enfin, on constate plus largement une forme d'inversion de tendance, de retour à une distinction entre ruraux et urbains comme ont pu le noter Olivier Galland et Bernard Roudet à propos des jeunes Français[436] :

> « Les valeurs des jeunes ruraux français qui s'étaient rapprochées de celles de leurs homologues urbains à la fin du XXème siècle en convergeant vers l'individualisation, s'en éloignent de nouveau : plus que les urbains, ils abandonnent la religion, voient leur capital social d'ouverture s'atrophier davantage au profit d'un repli sur le local et le familial, perdent encore plus confiance dans les institutions, notamment politiques, ce qui se traduit par un désintérêt pour la chose publique plus important et une certaine radicalisation. Cette inversion des valeurs avec les urbains ne signifie pas un retour à une spécificité rurale territoriale, mais s'explique seulement par leurs caractéristiques sociodémographiques. »

L' « uniformisation » de la jeunesse entre différentes catégories spatiales ne gomme pas les nuances. La séparation est notamment encore « très marquée sur la question des modèles de conduites et des règles de vie. […] En termes de sociabilité, la vie associative et les relations de voisinage sont plus développées en milieu rural et les jeunes ruraux ont davantage de relations avec leur famille. Il existe en même temps une convergence quant aux valeurs (la famille, le travail, les amis et les relations, les loisirs), une homogénéité des comportements politiques et religieux, une proximité des rapports entre générations. […] Il est donc encore possible de parler de "*jeunes ruraux*", en prenant en compte ces particularités et ces écarts avec le reste des jeunes, en tenant compte de la diversité qui traverse et anime cette partie de la jeunesse » (Gambino, 2008, p.88). La situation que nous observons au Sud du Brésil est incomparable car s'il existe une convergence des valeurs entre rural et urbain elle est sans commune mesure avec celle actuellement observable en Europe. Cependant il est intéressant de noter que ce mouvement de convergence puisse connaître, ailleurs, un certain reflux, et que les sociologues l'analysent davantage comme une conséquence de caractéristiques sociodémographiques que comme retour d'une spécificité territoriale. C'est la réalité de cette analyse au Brésil que nous allons questionner.

Tout d'abord, **ce que les jeunes ruraux disent de leurs différences culturelles avec les jeunes « urbains »,** permet d'ores et déjà de comprendre comment ils se situent dans les

[436] Olivier Galland, Bernard Roudet. *Une jeunesse différente ? Les valeurs des jeunes Français depuis 30 ans*, Armand Colin, pp.179-185, 2012.

recompositions territoriales, même si nous n'avons pas d'échantillon de comparaison car nous n'avons pas spécifiquement interrogé de jeunes urbains à propos de leurs homologues ruraux. Fréquemment les jeunes ruraux trouvent les urbains peu compétents et débrouillards, peu travailleurs, valorisant la formation rurale multi-compétence et « à la dur », qu'ils en aient bénéficié s'ils ont grandi à la campagne, ou non s'ils ont grandi en ville (entretien n°62, 142, 53). Être « correcte », discuter avec tous, manger du gibier, des cous de poulets, c'est comme ça (avec le travail aux champs) qu'une jeune née en ville mais mariée à un agriculteur dit s'être intégrée petit à petit à la communauté rurale de son mari, mettant en avant l'importance de la sociabilité et de l'alimentation dans la définition de l'identité rurale vis-à-vis de l'identité urbaine (entretien n°53, F, 24 ans, StC) :

> « Je ne l'ai jamais vu comme ça, j'ai toujours été très correcte, j'ai toujours discuté avec tout le monde et quand ils prennent ces viandes de gibier, que je mange, ils pensaient que j'allais un peu plus répugner à manger ces choses […]. Je n'ai jamais pensé avoir une étiquette, de jeune rurale ou de la ville, je n'ai jamais aimé être définie comme de la ville, comme si être de la ville était un titre, je n'ai jamais aimé ça et même je me sentais mal quand on me disait ça. Aujourd'hui, je ne sais pas quoi dire, ce que je suis, mais si tu me demandes, je dirai que je vis en milieu rural, que je travaille en ville, mais je me sens plus rurale que de la ville. »

Nous avons nous aussi appris à montrer « patte blanche » et à être identifiée comme rurale en mangeant des grattons, des pattes de poulets, en jouant aux cartes, en nous montrant volontaire. Nous avons pu constater qu'hors du milieu rural, les spécificités que les jeunes attribuent au rural rejoignent ces éléments. Lors de l'encadrement d'un stage de terrain réalisé par des étudiants agronomes brésiliens, nous avons pu constater que ce qui les marquaient beaucoup dans l'expérience de leurs homologues ruraux résidait surtout dans les rythmes de vie, les journées de travail, les lieux de loisir, le rapport à la religion. En effet ces étudiants, en majorité urbains, étaient allés vivre trois semaines dans des familles d'agriculteurs, dans le cadre d'une discipline nommée « Expérience de l'Agriculture Familiale », proposée l'UFSC, et dans leur discours les valeurs « refuges » telles que « la vie communautaire, l'interconnaissance, la solidarité » ainsi que le « lien avec la nature, les saisons, les animaux » sont les premières à être opposées à l' « enfer » urbain de « l'anonymat » et de « l'asphalte ». C'est ce type de signes qui, pour les jeunes, différencient ruraux et urbains. Mais d'autres éléments, s'ils ne sont pas nécessairement déclarés ou ressentis comme tels, retiennent l'attention de qui tente d'observer les écarts de pratiques culturelles et de loisir.

Les pratiques développées et le rapport que les jeunes entretiennent avec elles diffèrent selon qu'ils sont urbains ou ruraux. C'est le cas des pratiques traditionnelles qui servent aux jeunes à revendiquer leur ruralité, mais aussi de la mobilisation plus spécifique de la musique. Outre la spécificité du *sertanejo* et de la musique *gaúcha* par exemple, la façon de « consommer » la musique, notamment par l'importance de la **radio**, reflète aussi une certaine identité rurale. Ce média est en effet central dans la vie des familles rurales qui écoutent beaucoup les radios municipales, régionales et communautaires en particulier. Celles-ci sont ainsi un mode d'information privilégiée en terme de programmation événementielle locale et de diffusion de contenus culturels, une station locale allant par exemple jusqu'à ériger en slogan que « si nous n'en avons pas parlé c'est que ça n'est pas arrivé »[437]. La radio sépare aussi les goûts des urbains de ceux

[437]« Se a clube não deu, é porque não aconteceu », slogan de la radio Clube de Lages.

des ruraux, ces derniers écoutant principalement de la musique lors des bals et à la radio, diffusant largement le sertanejo, la « pop rurale », les « bandas », et la musique *gaúcha*, omniprésente dans les bourgs et petites villes du Sud du Brésil (les rares stations-service, épiceries, cafés diffusent ces musiques en continu), et se différenciant ainsi des villes davantage marquées par le funk, le rock, les musiques électroniques[438].

La **musique** est aussi souvent liée pour les jeunes ruraux à la messe, où beaucoup de jeunes rencontrés chantent ou ont chanté dans le chœur (entretiens n°100, 76, XXI, XLVI), ou y jouent de la guitare (entretien n°144). Les deux jeunes musiciens que nous avons rencontrés ont débuté en jouant à l'église et ils jouent aujourd'hui (et composent) dans le plus pur style *sertanejo romantico*. Dans la *bandinha* de bal dont ils font partie par ailleurs ils expliquent jouer « de tout, *gaúcha, banda, bandinha, pixote, arrocha* » et jouent à la demande du public (qui demande par exemple peu de rock, entretien n°144 avec le duo : « LE : Le rock très peu. LU : Parfois un petit peu. LE : Quand on joue avec le groupe oui. Ils demandent les Mamonas [groupe de rock des années 1990 populaire chez les jeunes brésiliens], des choses comme ça […]. Mais bon c'est tous les styles, il faut plaire, il faut jouer de tout »). Dans les mouvements sociaux, comme cela a été a évoqué largement dans le chapitre précédent, la musique est un instrument de lutte et de sortie de « la production de masse capitaliste », mais c'est aussi pour certains une façon de marquer leur appartenance rurale ancrée, par exemple lors de rencontres avec d'autres mouvements sociaux non-ruraux. Sont alors chantés la fameuse *Canção da terra*[439], ou des titres de chanteurs explicitement engagés aux côtés du mouvement social (Zé Pinto, Pedro Munhoz, Ademar Bogo, José Pinto de Lima, Zé Ramalho).

Face à une offre culturelle dont ils ne sont pas nécessairement coutumiers étant donné les inégalités d'accès, les jeunes ruraux ont un **ressenti différent face à la culture** par rapport à leurs homologues urbains. Pour des artistes ou animateurs qui agissent directement auprès d'eux, les jeunes ruraux seraient « plus réactifs et participatifs » (entretien n° LXXI avec un comédien) ou « moins dissipés et impolis » (entretien n° XXXVII avec une professeure d'artisanat), « plus investis » (entretien n°99), « plus dynamiques car plus endurants, matures et qui prennent au sérieux les activités » (entretien n°11), « plus travailleuses [*esforçadas*], plus intéressées » (entretien n°97), « plus autonomes, avec une sociabilité plus pure » (entretien n°3) que leurs homologues urbains. Chaque acteur a son explication sur la question, d'une fascination plus grande liée à l'absence d'une certaine lassitude atteignant davantage les urbains[440], ou d'une sensibilité facilitée par le rythme de la campagne : « certes ils commencent la journée à 5h et la finissent à 21h mais entretemps les moments de pause et de contemplation sont nombreux, l'esprit a plus le temps de vagabonder qu'en ville où tout est chronométré, et ça rend les jeunes ruraux plus sensibles » (responsable d'un musée à São Miguel do Oeste, entretien n°L).

[438] Entretien n°53, F, 24 ans, StC : « La musique, je l'écoute à la radio. Ici la radio c'est très important, pour que les gens s'informent sur ce qui arrive dans le coin, ici il y a la radio de Sobradinho, il y a la radio Jacui qui passe de la pop rurale comme ils disent, les *bandinhas* les choses comme ça. Il y en a une autre qui est plus pour ceux de la ville qui aiment plus la musique internationale, la musique électronique, des choses comme ça. ».

[439] Chanson composée par Pedro Munhoz qui évoque la protection de l'environnement et la lutte pour la possession de la terre, elle est un des hymnes du MST, souvent chantée par les jeunes pendant les veillées ou au début des rencontres.

[440] Entretien n°LVII (Sesc de Lages : « Nous avons travaillé cette année avec les écoles de l'intérieur, et c'est frappant, ils ne sont jamais venus au théâtre, ils n'ont jamais assisté à une pièce, et beaucoup ne sont même jamais venus au centre-ville et ne connaissent pas Lages [...] Je crois qu'il y a une fascination beaucoup plus grande du public rural par rapport aux jeunes qui vivent dans la zone urbaine de Lages. Parce qu'eux, ils ont déjà accès à des films, à la majorité des événements culturels, aux festivals, aux discothèques, aux lieux de concert […]. Les ruraux ils se sentent plus étrangers car il n'y a pas tout ça là-bas. Par exemple vous prenez une pièce de théâtre, […] je sens qu'ils sont plus émerveillés, pourquoi ? Parce que ça ne fait pas partie de leur quotidien. Ensuite, vous vous rendez compte qu'il y a cette fascination, cet enchantement, je crois qu'ils sont très heureux, et peut-être par le fait d'être plus timides, plus retirés, par le fait même d'être du milieu rural, alors que le jeune urbain est un rebelle sans cause quasiment d'emblée. »

Pour cette dernière personne, les propositions de cinéma ou d'exposition itinérante fonctionnent mieux en milieu rural que dans les quartiers des villes car les habitants seraient plus prompts à se déplacer, à aller chercher l'offre car ils en ont l'habitude avec les *rodizio* et sont moins saturés, plus solidaires aussi (« s'il n'y a pas de chaises, et bien chacun amène la sienne, ce n'est pas le manque de structure qui les retient ! » entretien n°L). Ainsi, les aménagements mêmes des zones rurales permettent sans doute davantage le dialogue intergénérationnel et entre les types d'offres dans les pratiques culturelles que le cloisonnement urbain où, si chacun trouve son bonheur spécifique, se dirige moins spontanément vers ce qui lui est moins directement adressé, favorisant un entre-soi aujourd'hui déploré par les jeunes urbains[441]. On touche ici à un autre écart significatif entre jeunes ruraux et urbains. En effet, comme tous les groupes humains, les jeunes aiment se retrouver par affinités, en particulier culturelles (goûts précis communs en musique par exemple) et la culture est un élément important de différenciation et de définition pour les jeunes, d'expression de son individualité, de sa différence et de son appartenance à un groupe (Sallas et Bega, 2006). Alors comment se retrouvent les jeunes ruraux, dans des espaces où ce regroupement par affinité est rendu difficile à cause du peu de pairs présents ? Les jeunes sont ainsi « condamnés » à se retrouver selon des affinités autres que culturelles ou à composer avec la diversité présente. Un autre point de vue serait celui au contraire du manque de diversité et de possibilité de développer un goût personnel, de se nourrir de la variété des identités présentes en ville. La différenciation des pratiques et du rapport aux pratiques culturelles entre villes et campagnes est également relevée par Laurence Garcia Catala dans ses travaux sur le sud-ouest de la France (Garcia, 2012, p.242).

Si les jeunes ruraux ont de manière générale un rapport différent au fait culturel de celui qu'entretiennent leurs homologues urbains, ils définissent également ce qu'ils incluent dans cette acception. C'est d'ailleurs le constat fait par les étudiants de l'Université Lumière Lyon 2 dans le sud-est de la France[442]. Les jeunes enquêtés dans ce cadre incluent dans les pratiques culturelles des choses différentes des jeunes urbains (cueillette des champignons, récolte des châtaignes, vélo, les fêtes de village, patrimoine local notamment culinaire, activités de pleine nature etc...), alors qu'ils étaient laissés libres dans la définition des pratiques culturelles. Pour les jeunes ruraux que nous avons rencontrés dans le Sud du Brésil, c'est la question **ethnique** qui est centrale dans la définition de la culture. À la question « pour toi, qu'est-ce que la culture ? », de nombreux jeunes répondent en invoquant cette dimension :

> « Ici ça vient pas mal de la formation ethnique de la région. C'est la première chose comme ça, c'est beaucoup, beaucoup en fonction de cela. Et bien sûr ensuite, viennent les questions de relation avec la question culturelle, productive, de coutume » (entretien n°81);
> « Quand je me rappelle de la "culture", je me souviens principalement de la question *gaúcha*, des danses et des rodéos, des activités comme celles-là. Mais pour moi, la "culture" c'est tout ce qui vient d'une histoire, par exemple pour nous ici c'est culturel chaque vendredi saint de faire le déjeuner ensemble, cela fait partie de l'histoire familiale, de la communauté, de la famille, de nous, de générations en générations. Pour moi, c'est ça la culture, c'est un tout, c'est une habitude que tu as en raison d'une histoire » (entretien n°53, F, 24 ans, StC).

[441] Voir Tissot Sylvie (dir.), « Les espaces de l'entre-soi », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 204, 2014 ; Cusset Yves, Helfter Caroline, « La cohésion sociale à l'épreuve de l'entre-soi », Informations sociales, 3/2008 (n° 147), p. 116-119.
[442] Clément Fily, Ramzi Houiji, Elsa Jourdan, Morgane Montagnat, Louise Tissot, *Apport à l'évaluation de la convention d'éducation aux arts et à la culture. Étude de deux intercommunalités d'Ardèche et de Drôme*, Rapport du Projet Tutoré du Master 2 Gestion des Territoires et Développement Local, Université Lyon 2, Laboratoire d'Études Rurales, 2017

Cette dimension traverse le Brésil tout entier, où le terme de « race » par exemple est employé sans ambages et les questions sur l'origine ethnique faites de manière très directe. Le pays est construit sur le « mythe des trois races harmonieusement mélangées », notamment décrit par Gilberto Freyre dans *Casa Grande e Senzala* (1933), qui « exalte le métissage comme la fusion épique des trois races fondatrices. C'est la réhabilitation du Métis et de la miscigénation, la richesse du syncrétisme, c'est le succès du luso-tropicalisme » (Droulers, 2001, p. 191). Mais ce mythe a été largement critiqué, notamment par l'historien Caio Prado Junior (*Formação do Brasil contemporaneo*, 1942) qui, s'il rappelle combien la mobilité et le métissage caractérisent en particulier les masses rurales, dénonce aussi le mécanisme de négation des races cachant en vérité des discriminations raciales très présentes, en particulier envers les populations noires, indigènes ou encore *caboclas*. La glorification affichée du métissage cache ainsi une domination qui est elle, quotidienne, particulièrement dans les territoires que nous avons parcourus, les *caboclos* étant méprisés dans le planalto, les italiens dans les *morros* de Santa Cruz do Sul ou les indigènes dans l'Extremo Oeste, tous étant priés de parler de « culture » plutôt pour désigner les pratiques *gaúcha* que d'autres, moins valorisées.

Ensuite, c'est aussi le rapport au temps, marqué par l'insouciance et la mise en avant des temps des loisirs chez les jeunes ruraux européens (Gambino, 2008, p.180), qui est différent chez les jeunes que nous avons rencontrés au Sud du Brésil, les spécificités du rural concernant le **temps libre** y étant mises en avant pour valoriser un mode de vie à contre-courant. Si la culture dominante aujourd'hui est prioritairement celle produite dans, par et pour les villes, exacerber la ruralité d'un mode d'être au temps et aux autres apparaît comme une contre-culture. C'est en tout cas ainsi que le vivent notamment les jeunes des mouvements sociaux, l'anticonformisme créant aussi parfois son propre conformisme comme on le verra dans la typologie présentée au Chapitre 5. La construction sociale de l'espace rural au Brésil est profondément influencée par le rapport qui y est développé au temps libre, et les représentations à la fois des habitants du rural et des habitants hors-rural du temps libre dans cet espace. Les réflexions actuelles sur le paradigme de société dominant sont entre autres alimentées par des déconstructions de notre rapport au temps, au temps de travail et au temps de loisir, leur juste répartition (travailler moins pour travailler tous et avoir davantage de temps libre) et leur usage (l'ouverture des magasins le dimanche a réactivé le débat sur un temps libre occupé par la consommation). Dans ce contexte, les modes d'être ruraux, et le rapport au monde induit par l'activité agricole familiale de petite échelle sont invoqués comme des propositions alternatives ayant un fort potentiel de recomposition. Jan Van Der Ploeg place le rapport au temps au coeur de la distinction qu'il fait entre les différents types d'agriculture (*Camponeses e Impérios alimentares*, 2008) : paysanne, imprésariale et capitaliste. Pour lui ce qui les distingue n'est pas leur échelle mais « les différentes manières de structurer le social et le matériel […] dans le mode paysan de faire de l'agriculture, le passé, le présent et le futur sont liés d'une manière qui s'oppose à l'organisation sociale du temps, implicite tant dans l'agriculture imprésariale que dans l'agriculture capitaliste ». Le sociologue avance ensuite que ce rapport au temps et à la nature en général est une des forces des paysanneries du monde pour résister aux assauts de ce qu'il désigne comme étant l' « Empire » (voir Chapitre 1, p.37).

Cette conception du temps inclut un rapport différencié au travail, celui-ci n'étant pas séparé nettement de ce qui est sensé apporter du plaisir, à savoir les loisirs, ce que Ploeg argumente avec

l'exemple d'un éleveur passionné de sélection génétique, le présentant comme son « hobby » (2008, p.50). Cela apparaît dans plusieurs témoignages des jeunes, qui ne segmentent en effet pas leur journées ou semaines entre temps libre et travail car, pour ceux que nous avons rencontrés, ils sont passionnés par leur activité et la considère aussi comme un plaisir. Pour eux c'est un élément de différenciation avec les urbains qui seraient souvent obligés de travailler sur des rythmes et des contenus dont ils ne sont pas maîtres (nous y reviendrons au Chapitre 6). Cependant, c'est aussi parfois un élément source de conflit entre générations dans les territoires analysés car la culture rurale dominante au Sud du Brésil valorise fortement la « valeur travail », certaines sous-cultures (on l'a vu avec le témoignage des jeunes dont les parents sont évangéliques), et certains modes de production (notamment l'intégration avec des firmes agro-industrielles comme particulièrement dans l'Oeste Catarinense et la région de Santa Cruz do Sul) offrant moins de temps libre. Giralda Seyferth, avec ses travaux sur l'immigration allemande et la définition de l'agriculture familiale au Sud du Brésil[443], a montré que le type d'agriculture généré par ce modèle de colonisation a abouti à un rapport au travail (avec le mythe de l'Allemand travailleur inné) impliquant un jugement des autres cultures traditionnelles rurales[444], mais aussi un jugement des rythmes urbains, parfois enviés par les jeunes ruraux.

[443] Voir notamment Seyferth Giralda, *A dimensão cultural da imigração*, RBCS Vol. 26 n° 77 Outubro /2011 et Seyferth Giralda, *Etnicidade, política e ascensão social: um exemplo teuto-brasileiro,* Mana v.5 n.2 Rio de Janeiro out. 1999

[444] Puisque les *colonos* considèrent les activités d'extraction (pêcher, cueillir) comme du loisir, reléguant les populations pratiquant essentiellement la pêche, comme les *ribeirinhos*, ou l'agrofloresterie, comme les *caboclos*, au rang de « paresseux ».

Conclusion Partie 2

L'analyse des caractéristiques du territoire, des infrastructures et équipements qui y sont mobilisés et des façons dont ils le sont, ainsi que celle des acteurs impliqués dans les questions de pratiques culturelles de la jeunesse rurale sud-brésilienne nous a permis de poser les premiers jalons d'une compréhension de l'influence des recompositions des territoires sur les pratiques culturelles des jeunes des trois territoires étudiés au Sud du Brésil. Malgré des réalités spatiales et infrastructurelles et des jeux d'acteurs différents d'une microrégion à l'autre, il est possible d'avancer que, par rapports aux territoires européens où ont été menées de nombreuses enquêtes sur les pratiques culturelles des jeunes, certains aspects caractérisent à nos yeux le contexte avec lequel les jeunes rencontrés composent. Il s'agit principalement de la précarité des conditions d'accès et de mise en place matérielle et institutionnelle des pratiques culturelles en milieu rural : transports, équipements adaptés, politiques publiques, réseau associatif, agents privés semblent faire défaut ou être inadaptés aux demandes des jeunes. Ceux-ci ont pourtant des ressources pour développer des pratiques variées, à différents degré d'informalité et d'imbrication avec des dynamiques dont la priorité n'est pas nécessairement le loisir, comme les mouvements sociaux par exemple.

C'est donc ensuite en caractérisant les pratiques de ces jeunes et les écarts entre celles-ci et celles des autres générations de ruraux et de leurs contemporains vivant dans les villes, que nous avons appréhendé plus concrètement le lien entre pratiques et rapport au territoire. De ce point de vue, les trois territoires que nous avons analysés ne se distinguent que par la place qu'y occupe telle ou telle pratique ou la dimension qu'y prend tel ou tel conflit ou différenciation. Tous sont traversés de pratiques s'inscrivant dans la ruralité, et même si les pratiques traditionnelles telle que la culture *gaúcha* est plus visible dans les Campos de Lages et celle des *colonos* plus frappante dans les deux autres microrégions, les pratiques communes abordées sont elles un dénominateur dont l'intensité dépend plus du dynamisme local des communautés que d'un contexte régional. Tous les territoires observés sont aussi des lieux de pratiques jugées déviantes, et de celles étant de l'ordre de l'individualisation, ne s'ancrant pas spécifiquement dans un type de territoire, et nous ne pouvons pas, étant donné l'échelle très individuelle de nos observations, tirer de conclusion sur l'ampleur de telle ou telle de ces pratiques sur un des trois territoires observés plutôt que sur un autre. Enfin, la singularisation vis-à-vis des aînés et des pairs est aussi une donnée qui correspond aux trois territoires analysés. La communauté est plus présente dans la microrégion de Santa Cruz do Sul et, dans une mesure légèrement moindre, dans l'Extremo Oeste, nous reviendrons sur ces spécificités dans la typologie du Chapitre 5. Les filles voient leurs pratiques corsetées partout, et le degré de liberté semble là aussi dépendre de paramètres locaux et non régionaux comme la dynamique de la communauté ou la situation socioculturelle de la famille, même si nous avons eu particulièrement de difficultés à recueillir des témoignages de filles dans la microrégion Campos de Lages et qu'elles témoignaient d'un sentiment de dépendance plus grand dans l'Extremo Oeste que dans la région de Santa Cruz do Sul. Les différenciations avec les générations précédentes semblent elles exacerbées dans les deux territoires où le système d'agriculture familiale « intégrée » des parents est en échec, Santa Cruz do Sul et l'Extremo Oeste, alors que les Campos des Lages gardent une certaine

cohésion, nourrie on le verra dans la typologie, par un sentiment d'appartenance régionale fort. Dans cette dernière région la différenciation avec les « urbains » semble en revanche justement plus forte que dans les deux autres régions, même si les communautés rurales de Santa Cruz do Sul cultivent également fortement leurs singularités. Mais sur ces deux derniers points, à nouveau, l'échelle individuelle de nos observations nous contraint à mener ces distinctions avec prudence.

De manière générale, dans les territoires choisis, les recompositions des espaces ruraux (changement de la mobilité, du réseau d'infrastructures, de l'offre culturelle, de l'accès à celles-ci, des acteurs en présence, contacts augmentés et diversifiés avec d'autres types d'espace, changement des valeurs, des aspirations) influencent ainsi plus ou moins directement et unilatéralement les pratiques culturelles et de loisir des jeunes rencontrés. Mais ces activités influencent aussi les recompositions de chaque territoire, y alimentant des modes d'habiter distincts et des changements profonds des pratiques et représentations de la ruralité.

Troisième Partie

La recomposition des territoires ruraux par les pratiques culturelles des jeunes

Après avoir montré en partie l'influence de la recomposition des territoires sur les pratiques des jeunes ruraux sud-brésiliens d'aujourd'hui, qui se manifeste de façon générale dans la zone d'étude, nous allons analyser les modalités par lesquelles les pratiques culturelles des jeunes contribuent, en s'incluant dans des modes d'habiter donnés, à la recomposition des trois ensembles de territoires ruraux sud-brésiliens observés. Il s'agit ainsi d'expliciter les reconfigurations spatiales qui résultent des pratiques des jeunes, impactant l'espace et ses représentations. Si cet impact n'est pas toujours recherché, ni conscient, ni verbalisé par les jeunes, le but de l'analyse des modes d'habiter et parcours de vie des jeunes est de les révéler. Nous ferons le lien avec les pratiques culturelles, montant en généralité grâce à une typologie abordant l'impact des pratiques culturelles des jeunes sur leurs rapports individuels et collectifs à leurs territoires et à la ruralité. À chaque type d'usage de la culture sur un territoire correspond une échelle d'identification prioritaire revendiquée par le jeune. Ces types sont favorisés par certaines caractéristiques territoriales, nous comprendrons ainsi comment des pratiques culturelles font partie des éléments qui impulsent les recompositions en cours dans trois territoires ruraux du Sud du Brésil (Chapitre 5).

Après avoir plongé dans la spécificité des territoires, montré les facteurs induisant les pratiques culturelles et comment les jeunes mobilisent certains outils, il s'agira de comprendre de quoi est faite la recomposition des territoires dans un contexte plus global (Chapitre 6). Dans un contexte national plutôt peu en proie à la recomposition (actuel retour de forts conservatismes religieux, politiques et économiques), pourquoi le Sud du Brésil, et les territoires observés en particulier, se différencient-ils en terme de recomposition ? Et quelles places les pratiques culturelles et de loisir y occupent-elles ? L'analyse des représentations positives que les jeunes rencontrés ont de la ruralité et la façon dont les pratiques culturelles qu'ils y développent les amènent à hybrider et s'engager sur leurs territoires, contribue à la compréhension du rôle spécifique des jeunes dans ces recompositions.

Troisième Partie
La recomposition des territoires ruraux par les pratiques culturelles des jeunes 241
CHAPITRE CINQ
Pratiques culturelles et modes d'habiter.....243
A. Constantes des modes d'habiter : littérature, liens à la ville, parcours.....244
1/ Littérature des « modes d'habiter » et constante du lien à la ville.....244
► Modes d'habiter et pratiques culturelles en milieu rural : état de l'art.....245
► La constante d'un rapport ambigu à la ville et son offre culturelle.....247
2/ Parcours des jeunes enquêtés.....250
► Des parcours personnels marqués par des rencontres.....251
► La place des activités culturelles et de loisir dans les parcours des jeunes 254
B. Trois modes d'habiter et usages des pratiques culturelles.....257
1/ Une lutte pour une identité universelle.....258
► « Je suis tous les opprimés ».....258
► La culture comme instrument de lutte.....263
2/ Une valorisation de l'appartenance régionale.....266
► « Je suis serrano ».....266
► La culture comme instrument de valorisation.....268
3/ Une sociabilité hyper-locale.....273
► « Je suis de Vila Progresso » 273
► La culture comme instrument de sociabilité.....277
4/ Synthèse de la typologie et occurrences territoriales.....279
► Synthèse.....279
► Facteurs territoriaux.....281
CHAPITRE SIX
Recompositions des territoires ruraux : mythe, réalité et expression dans les pratiques culturelles des jeunes.....284
A. Une recomposition générale en œuvre à travers la culture.....285
1/ Culture et recompositions des espaces ruraux, dans le monde et au Brésil.....285
► Une dynamique mondiale 285
► Novo Rural dans le contexte latino-américain et brésilien.....288
► Théorisations du rôle de la culture dans les recompositions territoriales rurales.....295
2/ Un renouveau des espaces ruraux en marche dans le Sud du pays ?.....300
► De nombreux indices de recomposition.....300
► Mais qui restent en marge.....311
B. Recompositions territoriales : pratiques et représentations des jeunes ruraux.....319
1/ Perceptions positives des jeunes sur les campagnes.....319
► Des jeunes qui revalorisent les campagnes vis-à-vis des villes.....320
► Des territoires ruraux « réservoir de valeurs » et « espaces de possibles ».....322
2/ Développer une pratique culturelle : hybrider et s'engager pour recomposer.....327
► Des pratiques renouvelées dans l'hybridation.....327
► Des pratiques qui reflètent l'investissement local des jeunes.....334

CHAPITRE CINQ

Pratiques culturelles et modes d'habiter

> « C'est bien par l'analyse des modes d'habiter qu'il est possible de saisir ce que les espaces de faible densité peuvent encore avoir de spécifique. L'intérêt d'une prise en compte du vécu des jeunes habitants dans les espaces ruraux de faible densité est aussi de mettre en évidence la place des espaces ruraux de faible densité dans le quotidien des jeunes. Elle est centrale pour les jeunes qui s'installent et restent vivre dans ces espaces. »
>
> Mélanie Gambino, 2008, p.323

Qu'y a-t-il de commun et de différent entre les jeunes de nos trois terrains, et entre chacun des terrains en termes de pratiques culturelles et de recomposition territoriale ? C'est la question posée par le choix d'une démarche comparative. Les jeunes des terrains sélectionnés ont, en effet, des pratiques différentes qui révèlent différents modes d'habiter et d'utiliser ses pratiques culturelles pour exprimer son identité ; identité qui elle-même se revendique à des échelles variées. Les liens individuels et collectifs aux territoires influencent et sont influencés par un ensemble de pratiques culturelles qui véhiculent et révèlent des modes d'habiter. Ces modes ont également des constantes, lisibles notamment dans l'analyse de parcours de vie individuels (*A. Constantes des modes d'habiter : littérature, liens à la ville, parcours*)

C'est un des buts majeurs de la géographie que de comprendre le rapport de l'homme à son environnement, et la manière dont ils se façonnent mutuellement. La notion d' « habiter » cristallise cette question en verbalisant l'expérience faite par l'humain sur son (ou ses) lieu(x) de vie. À chaque mode d'habiter nous distinguerons une échelle géographique d'identification spontanée des jeunes rencontrés (universelle, régionale, hyper-locale) et une utilisation de la culture servant ce mode d'identification (tour à tour instrument de lutte, de valorisation et de sociabilité). Enfin, puisque ces types de rapports à l'espace, aux autres et au fait culturel ont été distingués grâce à la démarche comparative, il s'agira de qualifier les attributs propres à chaque territoire qui les favorisent ou en permettent l'émergence (*B. Trois modes d'habiter et usages des pratiques culturelles*). C'est là un autre but majeur de la discipline, comprendre « pourquoi ici et pas ailleurs ».

A. Constantes des modes d'habiter : littérature, liens à la ville, parcours

> « Habiter est un mode de connaissance du monde et un type de relations affective bien au-delà de la résidence. » Eric Dardel, *L'Homme et la Terre*, 1952

Chaque individu possède un mode d'habiter, c'est-à-dire une façon de se mettre en relation avec le territoire qui l'entoure : « nous considérons que l'habiter est un acte complexe et ne se réduit pas à une simple occupation des lieux. Il implique à la fois des comportements, habitudes, sentiments, représentations qui se matérialisent dans les pratiques des jeunes. [...] Cet acte est constitué de lieux et de liens entretenus par le travail, par la filiation, la mémoire, la projection dans le futur »[445]. Or, d'une part les jeunes ont des formes singulières de se lier à des espaces et d'autre part « le mode d'habiter est une part importante de ce qui fait la différenciation entre le rural et l'urbain dans les représentations collectives » (Mathieu dans Jollivet et Eizner, 1996). Il s'agit donc de tenter d'expliciter les modes d'habiter adoptés, notamment à travers la mise en relation entre les pratiques spatiales et les représentations sociales de la ruralité (Gambino et Demesure, 2014), en particulier vis-à-vis de « la ville ». Ensuite, l'analyse des récits de vie des jeunes permettront de relever à la fois des constantes et l'hétérogénéité des parcours, permettant de comprendre la place qu'y occupent les pratiques culturelles et de loisir, avant d'entamer une typologie des modes d'habiter dans la partie suivante.

1/ Littérature des « modes d'habiter » et constante du lien à la ville

La notion de « mode d'habiter » se trouve à mi-chemin entre la notion géographique de « genre de vie »[446] et celle, plus sociologique, de « mode de vie ». Nicole Mathieu[447] ou Michel Lussault[448] en sont les principaux tenant en France depuis les années 1990 et l'ouvrage d'Annabelle Morel-Brochet et Nathalie Ortar fait actuellement référence[449]. Pour elles, l'habiter doit être entendu au sens large, considérant que chaque lieu quel qu'il soit est « habité », et que tous les individus sont en situation d'habiter chacun de ces lieux. La question de la sensibilité de l'individu-habitant y est au coeur, prise dans sa dimension affective, prenant en compte le travail mémoriel, les perceptions sensorielles, l'appropriation de l'espace en fonction notamment des cycles de vie. Nous ne reprendrons pas ici les nombreuses réflexions menées tant en philosophie, en sociologie, en géographie ou en anthropologie, sur l' « habiter » mais allons nous focaliser sur le lien de cette notion à la ruralité et au rôle des pratiques culturelles dans ce champ.

---

[445] Mélanie Gambino et Olivier Desmesure, « Habiter les espaces ruraux : les enjeux des formes de mobilité des jeunes. Regards interdisciplinaires », Norois 2014/4 (n° 233), p. 25-35.
[446] Voir Vidal de Blache Paul, 1911, « Les genres de vie dans la géographie humaine. Premier article », *Annales de Géographie*, année XX, n° 111, p. 193-212 et Vidal de Blache Paul, 1911a, « Les genres de vie dans la géographie humaine. Deuxième article », *Annales de Géographie*, année XX, n° 112, p. 289-304 .
[447] Nicole Mathieu. « Le mode d'habiter. À l'origine d'un concept » dans Annabelle Morel-Brochet, Nathalie Ortar. *La Fabrique des modes d'habiter. Hommes, lieux et milieux de vie,* L'Harmattan, pp.35-53, 2012.
[448] Lussault Michel, Thierry Paquot et Chris Younes, *Habiter. Le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007
[449] Annabelle Morel-Brochet, Nathalie Ortar (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Habitat et sociétés », 2012

ꟸ Modes d'habiter et pratiques culturelles en milieu rural : état de l'art

Les modes d'habiter en milieu rural ont été l'objet de nombreux travaux de sciences humaines dont certains ce sont développés sous forme de typologie, comme celle des parcours culturels comme modes d'habiter (Garcia, 2012), celle des modes d'habiter différenciés et figures territoriales de jeunes ruraux (Gambino, 2008), les types d'appartenance en milieu rural (Sencebé, 2011) ou encore celle des métaphores des liens au territoire et « figures de lieux » (Debarbieux, 1995, 2014) : nous en avons réalisé un résumé synthétique présenté dans l'annexe n°13. L'idée n'est pas ici de réutiliser ces typologies puisqu'elles ne correspondent pas à la réalité observée même si certains traits de certains types sont repérables dans les entretiens menés au Sud du Brésil. Par exemple, le type 1 (correspondant au mode d'habiter *Rester*) de Gambino reflète une réalité que nous avons pu observer au Brésil alors que son type 2 (mode d'habiter *Partir et revenir*) s'y retrouve peu et le 3 (*S'installer*) pas du tout. De la même façon, les types 2 et 3 (de territorialités *bipolaires* et *existentielles*) de Garcia Catala correspondent davantage à la réalité des jeunes sud-brésiliens que son type 1 lié à la professionnalisation (territorialité *fragmentée*). L' « enracinement » de Debarbieux, avec le type de lieu « nourricier », une dépendance au lieu et une inscription structurelle dans un territoire est sans aucun doute la métaphore qui traduit le mieux les discours et pratiques observés chez nos jeunes enquêtés, alors que l' « ancrage » et l' « amarrage » semblent peu pertinents.

Ces travaux ont d'abord en commun la **méthodologie de la typologie**. En effet, l'élaboration d'une typologie, si elle souffre souvent de son caractère normatif et classificateur jugé réducteur, permet une compréhension, une généralisation[450] et une abstraction plus grande des résultats de la recherche. Pour Mélanie Gambino : « Élaborer ce premier classement des pratiques de l'espace contribue à figer des types de pratiques et des types de jeunes qui continuent à évoluer. Cependant, il est nécessaire de s'arrêter sur ces types pour pouvoir affiner et approfondir la compréhension des rapports des jeunes à leurs lieux de vie. » (Gambino, 2008, p.195). Elle conclut sa typologie en expliquant que l'organisation des pratiques des jeunes par type lui ont permis de révéler des manières de vivre les liens ville-campagne différentes (articulation forte, différentiation ou singularisation) et que « cela souligne des rapports au lieu de vie régis par des volontés, des aspirations, des envies différentes ». C'est précisément ces différentes façons que les jeunes ont de se projeter dans l'espace rural et leurs modalités que nous souhaitons faire ressortir dans ce chapitre, en saisissant le sens des pratiques décrites dans les chapitres précédents : les jeunes s'identifient tous à leur territoire rural, mais à travers une variété d'échelles. Les types permettent, comme les métaphores qui peuvent les incarner, de « préciser la variété des rapports aux lieux que les individus entretiennent » (Debarbieux, 2014, p.77).

L'approche par les modes d'habiter apporte des éléments de compréhension des liens entre territoires et individus, et des liens à l'espace comme ressource identitaire et sociale (Garcia, 2012). Dépassant la notion d' « habiter », celle des « modes d'habiter » prend davantage en compte

[450] Yannick Sencébé opère par exemple un intéressant saut d'échelle à la fin de sa typologie des formes d'appartenance dans le Diois : « À ce titre, le territoire diois est exemplaire de ce qui se joue actuellement à d'autres échelles. Les figures labiles évoquées rappellent le comportement de certaines firmes qui restent extérieures à l'environnement de leurs activités, et jouent de façon stratégique sur les frontières (délocalisations). Les figures d'attachés et d'engagés font écho, quant à elles, à certains mouvements de réaction marqués par l'attachement (régionalisme, repli communautaire...) ou l'engagement (mouvements de citoyens). » dans « Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie française* 2004/1 (Vol. 34), p.28.

« les pratiques de circulations et de mobilités et les pratiques d'ancrages, parce que les modes d'habiter s'inscrivent dans les lieux et les espaces, entre l'ici et l'ailleurs, ils constituent de ce fait une entrée intéressante dans la complexité des interactions et du maillage entre les différents référents spatiaux des individus et des collectifs : le rural et l'urbain, le local et le global. » (Garcia, 2012, p.229). Les formes d'appartenance ont un impact sur les dynamiques territoriales telles que les recompositions observées dans la région Sud du Brésil car de nouvelles formes d'investissement des lieux peuvent en découler (Sencébé, 2004). Cette démarche est d'autant plus pertinente dans le cas de notre objet d'étude que les modes d'habiter s'incarnent notamment dans les pratiques culturelles et de loisir des jeunes, qu'elles soient quotidiennes ou plus exceptionnelles[451], celles-ci participant à « structurer leurs modes d'habiter dans la mesure où elles permettent dans leurs espaces ruraux de prédilection, leur réalisation personnelle et la construction d'un projet de vie original » (Garcia, 2012, p. 250). Ainsi, l'objet du loisir, des pratiques culturelles qui sont développées sur le temps libre, permet d'observer de façon privilégiée, davantage que les pratiques plus obligatoires du quotidien, le lien entre des individus et leur territoire.

Les travaux cités ci-dessus ont également en commun de s'intéresser à ce que révèlent les discours et pratiques des habitants (et des jeunes en particulier pour Gambino, 2008 et Garcia, 2012) à propos de leur lien au **territoire *rural*, type d'espace qui implique des modes d'habiter singuliers.** En effet, si les représentations sociales contribuent à l'orientation des pratiques, elles influencent aussi la définition des identités et l'articulation de ces éléments peut se lire via les modes d'habiter. Or, si les pratiques ne suffisent pas toujours à établir une distinction nette entre jeunes urbains et ruraux, les représentations et projections, confèrent aux jeunes une spécificité (Garcia, 2012). C'est la dimension de la « figure » (Debarbieux, 2005) de l'urbain et du rural à laquelle ils s'identifient, qu'ils mobilisent ou rejettent qui permet de comprendre certains processus : « l'urbain et le rural existent bien en tant que figures de leurs territorialités, archétypes de leur imaginaire géographique, ressources symboliques de la complexité de leurs pratiques spatiales » (idem). Les logiques de définition et d'appropriation de la ruralité par tel ou tel groupe d'acteurs et dans tel ou tel but sont sous-jacentes à ces éléments et seront analysées dans notre typologie. Enfin, l'espace rural semble propice à une identification forte à l' « ici », dans une société de la multiappartenance (Sencebé, 2004, 2011). Ainsi, dans les discours francophones (« être ici / être d'ici »), anglophones « *be here* / *be from here* »[452] et plus encore lusophones (« *ser daqui* / *estar aqui* » ajoutant la différence entre le verbe être de permanence et le verbe être de l'état passager) il existe une distinction entre celui qui est présent à l'instant mais n'est pas considéré comme habitant du lieu et celui dont l'identité est liée au lieu en question. Ainsi, les entretiens menés avec les jeunes ruraux sont jalonnés de références spatiales qui, si elles désignent rarement les lieux par leur nom ou de façon précise ont un sens clair pour eux, comme Mélanie Gambino le note à propos des jeunes irlandais et français vivant dans des espaces de faible densité (Gambino, 2008, p.171). Cette dimension de structuration du vécu nous a mené à nous interroger sur l'échelle territoriale à laquelle les jeunes rencontrés s'identifient, étant donné également qu'ils revendiquent à chaque reprise une certaine ruralité de cette identité territoriale par les pratiques qu'ils y développent, qu'elle soit universelle, régionale ou hyper locale.

[451] Notons cependant que, tout comme Mélanie Gambino, nous avons davantage observé « ces actes anecdotiques et habituels car leur apparente insignifiance dissimule aussi la complexité des rapports à l'espace. Loin d'être anodines, futiles ou médiocres, ces pratiques répétitives sont ancrées dans le quotidien des jeunes. » (Gambino, 2008, p.170)

[452] Sur les usage de ces expressions et de *here, somewhere, home*, par les jeunes irlandais du Rural Galway voir Gambino, 2008

Avant de présenter cette typologie, l'analyse de constantes des modes d'habiter des jeunes permet de réduire le risque de partition hermétique entre différents types. En effet, si les jeunes rencontrés sont chacun assimilables à un usage distinct des pratiques culturelles et à un échelon d'identification différent sur des territoires qui facilitent le développement de tel ou tel mode d'habiter, ils sont tous confrontés à deux mêmes éléments : un rapport ambigu à la ville, et des parcours de vie dans lesquels les pratiques culturelles ont une place importante (par leur présence tout comme par leur absence). Ces deux composants font partie des modes d'habiter au même titre que les types développés par la suite mais ne sont pas dissociables sur la base les données que nous avons récoltées. S'il existe une variété de parcours et de degré d'influence de la culture sur eux, et une variété de rapports à la ville, dans les entretiens que nous avons récoltés auprès du panel choisi, ceux-ci présentent une certaine homogénéité et une absence de correspondance nette à tel ou tel mode d'habiter qu'il s'agit de comprendre.

ꟷ La constante d'un rapport ambigu à la ville et son offre culturelle

Il y a chez tous les jeunes enquêtés un jeu d'attirance-répulsion pour la « culture urbaine » qui révèle en creux un lien intime au rural, nourri par des pratiques culturelles qui reflètent des mobilités, des attachements et une profonde appétence pour le rural. Mais cette appétence, qui est spécifique au type de jeune rencontré, n'est pas synonyme de rejet du milieu urbain.

Tout d'abord, le rapport à la ville comme lieu de sortie est ambigu, et révèle les représentations que les jeunes ruraux ont de la ville et d'eux-mêmes, légitimes ou non à se l'approprier. Il dépend d'abord de la taille, réelle, ou représentée de l'ensemble « urbain » en question. Les grandes villes sont des lieux de passages occasionnels ou de formation, tandis que « les villes moyennes et les petites villes locales ont un rôle fonctionnel et pratique : épicerie, poste, banque, bureau de tabac, procédures administratives... Les petites villes sont utilisées par l'ensemble des jeunes pour répondre à leurs besoins quotidiens et les loisirs les plus courants » (Gambino, 2008, p.178), même si les petites villes n'ont pas toujours des fonctions aussi développées dans les territoires que nous avons étudiés. La ville n'est également pas toujours pratiquée comme ce qu'elle est, et les jeunes y projettent parfois une image déformée qui a cependant une réelle valeur pratique. C'est ce que relève par exemple Mélanie Gambino à propos de la ville moyenne de Périgueux « considérée et pratiquée [par les jeunes ruraux] comme une métropole, sans en avoir les services de loisirs et culturels » (Gambino, 2008, p.175). Nous avons observé cette dynamique, dans une moindre mesure pour São Miguel do Oeste par exemple, ville moyenne considérée comme grande ville par certains jeunes ou encore Arroio do Tigre, gros bourg rural considéré comme urbain. Certains jeunes disent ne pas apprécier la ville et les propositions culturelles qui y sont faites (le type de musique, le type de fête proposée) comme cette jeune *Sem-Terra* qui reproduit le discours du mouvement valorisant la culture rurale et explique que « Il y a quelques jeunes qui sortent aussi, en dehors des activités du groupe de jeunes. Il y en a. [...] Mais je n'aime pas beaucoup, je n'aime pas beaucoup sortir, j'aime bien rester par ici. Par exemple, on fait une tournée [*rodada*] où tous les vendredis on va dîner chez quelqu'un et ainsi de suite. Chaque vendredi il y a quelque chose. Mais je n'aime pas beaucoup sortir aux fêtes de la ville, je n'aime pas beaucoup la musique par exemple, parce qu'il y a souvent des musiques de culture allemande, italienne. Des trucs *gaúcho*, les bals c'est comme ça, *sertanejo* etc. » Pour une autre, si c'est un peu l'événement d'aller en ville, avec les maris qui vont y vendre le tabac, c'est un peu

« futile » (entretien n°53, F, 24 ans, StC), et ailleurs une jeune déplore la mode brésilienne (que nous avons pu vérifier dans tout le pays) de ne programmer que des groupes de reprise et trop peu de groupes originaux, qui, quand ils sont programmés ne bénéficient pas d'une bonne communication (entretien n°82) :

> « [Parlant de la musique qu'elle aime] H: et ça, ça passe jamais ici... difficilement ? B: elles passent pas dans les fêtes, et pas à la Legend's non plus, qui est une *balada* alternative de rock et tout [...] Ils passent des groupes de reprise de Raul Seixas, de Renato Russo, des reprise de X choses, mais ces personnes-là ils les passent pas. Les gens différents viennent plutôt au Festival de la Brasserie, sauf que ce qui se passe c'est qu'il n'y a plus d'entrées avant même que commence le festival tu vois? C'est pas divulgué. [...] C'est là-bas au *Parque da Oktober*... et ce n'est pas divulgué, tu vois? C'est comme ça que j'ai découvert que, ah, Graforregila Harmônica est passé ici, Dingo Bells est passé ici... mais mon Dieu je ne savais pas! Et personne n'y est allé les voir, les gens y vont pour boire des bières ! »

À d'autres moments les offres « urbaines » semblent plus attractives, et la même *Sem-Terra* reconnaît par exemple que les villes plus grandes l'attirent davantage que les villes moyennes des alentours, elle appréciant de profiter de temps à autre les concerts de rock passant à Beltrão et São Miguel do Oeste et constatant que « C'est dur de voir des concerts de rock venir ici, il y a des concerts à *Dionisio* mais j'aime pas ce qui passe », tout comme une des ses camarades nous disant : « On a quand même de chouettes bals dans nos communautés, mais bon, c'est vrai que les nouveautés vont d'abord en ville. Ce qui arrive de nouveau en rock, ça va en ville pas à la campagne, il faut aller le chercher, on manque d'accès et puis d'infrastructures aussi » (entretiens n°27 et XXIV). Un jeune qui vit à plus d'une heure de route de Lages explique que les fêtes y sont différentes et qu'il aimerait pouvoir y aller davantage si la distance et l'isolement ne l'en empêchaient pas (entretien n°62). D'autres ne se sentent pas du tout lésés et sortent en ville de façon habituelle pour aller à des concerts par exemple, comme cette jeune issue d'une famille économiquement et socialement bien intégrée (entretien n° 119) ou ce jeune qui travaille alternativement en ville et en a fait son espace de loisirs (entretien n° 81). Certains lieux de fête et de sortie se distinguent dans les discours et les observations faites dans les plus grandes villes de nos terrains, comme à Lages le Tradição Clube et le Barracão, cités par un jeune comme étant les lieux de « bals » avec du « son mécanique, on va dire, mais c'est un groupe, un groupe qui vient jouer » (entretien n°76, M, 22 ans, CdL); ou à São Miguel do Oeste le Parque das Exposiçoes où ont lieu de gros concerts (entretien n°119). Comme dans les enquêtes menées par les étudiants de l'Université Lumière Lyon 2 que nous avons pu encadrer dans le sud-est de la France[453], la ville est finalement surtout sollicitée par les jeunes ruraux comme lieu de consommation, avec les sorties pour « manger des pizzas, des *rodizios* » (entretiens n°119 et 71) et l'envie de voir se construire plus de centres commerciaux, lieux qui semblent cristalliser l'urbanité[454]. Finalement, les jeunes rencontrés, se rendent en ville, quand c'est le cas, surtout pour ses services (voir rapport utilitaire à la ville évoqué dans Chapitre 3.A.2) et « traîner [*ficar*] », « se balader [*passear*] »[455].

[453] Clément Fily, Ramzi Houiji, Elsa Jourdan, Morgane Montagnat, Louise Tissot, *Apport à l'évaluation de la convention d'éducation aux arts et à la culture. Étude de deux intercommunalités d'Ardèche et de Drôme*, Rapport du Projet Tutoré du Master 2 Gestion des Territoires et Développement Local, Université Lyon 2, Laboratoire d'Études Rurales, 2017

[454] Entretien n° 119 : « H: Et il y a tout ce que tu aimes faire par ici ? A: J'aimerais qu'il y ai un centre commercial [rires] […] Peut-être les choses seraient moins chères que dans ces petits magasins. H : Et tu y irais comme ça, de temps en temps A : Oui, une fois par mois quoi, juste pour... acheter quelque chose, regarder... […] À São Miguel il n'y en a pas, je ne vais dans des centres commerciaux que quand je vais à la plage »

[455] Cela rappelle fortement les témoignages recueillis par Mélanie Gambino en France et en Irlande : « Les adolescents s'y rendent plus particulièrement pour des activités précises le temps d'une journée : ils font du « shopping », ils « hang out », passent l'après midi au cinéma... ou y vont ensemble juste « pour passer le temps » [...] Rencontrer des amis, passer un long week-end, visiter ou assister à une manifestation spécifique (des rencontres sportives, des concerts, le feu d'artifice du 14 Juillet...), la fréquentation de la métropole est limitée aux pratiques ponctuelles de temps libre. » (Gambino, 2008, p.177)

Par ailleurs, l'observation de la mobilité des jeunes mène à la constatation que « la valorisation du village comme lieu de vie n'implique pas la négation des biens matériels et immatériels urbains » et que « la revendication de l'accès à l'éducation, aux loisirs, et à l'information, est très courante parmi les jeunes ruraux. La ville n'est plus l'unique chemin d'accès à ces biens, et ainsi la ville n'exerce plus la fascination d'auparavant. »[456]. En effet, d'autres témoignages permettent de relever une volonté d'implanter des loisirs et équipements considérés par les témoins comme urbains dans leurs espaces de vie ruraux comme ici deux jeunes d'un *assentamento* d'Abelardo Luz (pourfendant par ailleurs le « « modèle urbain) qui expliquent (entretiens n°XXV et XXXV) :

> « j'ai bien un lien avec la culture urbaine mais je suis rural et je préfère lutter ici, mais c'est vrai qu'il y a des choses de là-bas que j'avais aimées et que je verrais bien ici, un petit bar ça ne dénaturerait pas la campagne ! J'aimerais aussi qu'il y ait un travail plus continu sur le théâtre. Et puis des Pontos de Cultura qui soient vraiment dans les communautés. Je crois que beaucoup de choses peuvent s'améliorer bien sûr. Il faudrait plus d'ateliers, comme de graph par exemple, parce que même si c'est un art qui est né en ville, ça serait intéressant d'en avoir ici », « j'aimerais qu'il y ait une salle de sport ou une *Lan House* ici, parce que les jeunes d'ici on aime aussi les jeux vidéos ».

Cela peut être perçu comme une défaite par certains adultes[457], en particulier dans le Mouvement des Sans Terre, qui tient un discours de valorisation positive du milieu rural et de ce qu'il propose, pour inciter les jeunes à rester. Dans ce but, ils peuvent être amenés à caricaturer négativement la ville et ce qui en provient, générant des conflits entre générations de militants comme nous l'avons vu dans la Partie 2. Les jeunes perçoivent au contraire souvent ces éléments comme des évolutions nécessaires à leur choix de rester en milieu rural, et leur absence peut les pousser au départ, comme c'est le cas pour certains jeunes des *assentamentos*.

Cette ambigüité se traduit par de nouvelles aspirations, et notamment celle de vouloir « accéder au meilleur des deux mondes », expression utilisée par Maria José Carneiro qui explique que « Les jeunes oscillent entre le projet de construire des vies plus individualisées, améliorer leur niveau de vie voire "être quelqu'un dans la vie" et l'engagement avec la famille, qui se confond avec le sentiment d'appartenance à la localité d'origine » (Carneiro, 2005). De cette difficulté de choisir naît selon elle un rêve d'allier le « meilleur des deux mondes » et une nouvelle référence, l' « idéal rurbain », une une « ambiguïté dans la convivialité de deux modèles culturaux » (Carneiro, 1998) :

> « Les jeunes ruraux vivent actuellement une ambiguïté de valeurs qui se traduit par le maintien d'une identité affective au mode de vie local en même temps qu'ils voient leur auto-image reflétée dans le miroir de la culture "urbaine" et "moderne" qui leur apparaît comme référence d'un projet pour le futur. Réussir une professionnalisation et revenir au *município* d'origine est un idéal partagé par beaucoup de jeunes qui, actuellement, n'aperçoivent pas une rupture de lien définitive avec la localité d'origine mais la possibilité de combiner les deux mondes : la réalisation d'un projet propre et la sécurité affective offerte par les liens familiaux. » (Carneiro, 2005, p.260)

Maria José Carneiro a observé des jeunes partis en ville et revenus pour diverses raisons, pas nécessairement de l'ordre de l'échec, à leur « point de départ » rural. Ils ont alors souvent la volonté de demeurer avec leur famille et leurs amis qui ont les mêmes codes et valeurs qu'eux, même s'ils regrettent parfois l'accès matériel aux biens culturels « urbains », ayant de nouvelles attentes et livrant ainsi ce type de discours (Carneiro, 2007) :

[456] Carneiro Maria José « Juventude e novas mentalidades no cenario rural » dans Carneiro Maria José; Castro Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p. - p. 60-63

[457] « Je ne sais pas si c'est bon ou mauvais mais en tous cas, la société que Globo présente aux jeunes à la TV pour les faire rêver c'est pas le milieu rural, et le jeune il ne va pas vouloir rester là où il n'y a pas internet, pas de magasins d'habits, pas de salaire fixe,... Ce n'est pas le mode de vie auquel ils aspirent, ils rêvent des fêtes, des modes de consommation urbains ». (entretien n°XI avec un fonctionnaire de mairie à Aberlado Luz)

« La qualité de vie c'est... de vivre ici, où on vit, avec tout ce vert, toute cette paix, et avoir accès aux mêmes choses que celui qui vit dans une grande ville. Pour moi c'est fondamental, j'adore vivre ici... je suis déjà allé vivre à São Paulo, je suis resté 8 mois, je suis revenu, parce que je ne me vois pas vivre dans une grande ville. Mais je veux avoir accès à internet, à des bonnes nourritures, je veux avoir accès à tout ça, mais en vivant ici, pour moi c'est ça la qualité de vie. Aujourd'hui un jeune a besoin de divertissement, moi je suis content de sortir ici le samedi soir, mais il y a des jeunes qui n'aiment pas, qui ont trop envie de partir d'ici. »
« Tu vois, si tu veux avoir quelque chose ici il faut s'y mettre... il faut partir d'ici. Si tu restes ici, le train ne va pas aller de l'avant. Ce lieu va se démonter petit à petit. Les champs ça va finir, l'élevage aussi. C'est pour ça que je dis, si tu restes ici sans rien faire tout finira. On part, parce qu'il faut bien vivre et améliorer la vie, se marier, acheter ce qu'il faut pour une maison et un jour revenir. Parce qu'on est d'ici, c'est notre place. »[458]

* * *

La mobilité entre villes et campagnes, permise par une augmentation de la motilité et l'amélioration des infrastructures est une compétence importante des jeunes pour leur rapport à la ville, mais elle ne doit pas être confondue avec la migration, même quand celle-ci est suivie d'un retour. En effet cette dernière a, avec d'autres événements de la vie, une influence importante sur les parcours culturels, puis les choix de lieu de vie et la construction de l'identité narrative des jeunes.

2/ Parcours des jeunes enquêtés

« L'identité est l'histoire de soi que chacun se raconte »
Ricoeur, *Soi même comme un autre*, 1990, p.151

Les récits de vie que nous ont livrés les jeunes ruraux rencontrés sont des éléments fondateurs de leur propre identité et des choix narratifs qu'ils font au moment de la livrer à l'enquêtrice, plus ou moins familière. Mais l'étude de parcours de vie d'individus précis, si elle donne l'impression de regarder à la loupe grossissante des cas qui ne seraient pas nécessairement représentatifs d'une majorité, permet cependant d'atteindre une grande universalité dans les résultats, par la compréhension fine de ces cas sélectionnés et très localisés. Dans notre démarche, s'attarder sur des cas individuels permet de comprendre ce qui a eu lieu dans des cas exemplaires de cheminements d'enfants de l'agriculture familiale qui étaient voués au départ vers les villes (par diverses institutions, y compris leur propre famille) mais qui, suite à des rencontres et événements de vie, ont choisi de rester. La narration d'itinéraires reconstitués au cours d'entretiens permet de percevoir commet l'individu, reconstituant son parcours pour l'enquêtrice, décrit différents champs de relation au sein de la société locale qui influe sur son identité de jeune rural et sa décision de s'investir localement.

Ainsi, avant d'entamer une typologie qui va permettre de mettre à jour les écarts entre différentes conceptions de la culture et échelles d'identification variés, alimentées par des pratiques *ad hoc*, il nous semblait important de développer certains récits de vie des jeunes enquêtés. Il s'agit de saisir à la fois l'extrême diversité des trajectoires, des façons de les mettre en récit, et des

[458] Témoignages rapportés par Pereira José Carlos Alves « Da migração national à international : enredos e desenredos de jovens rurais na agricultura familiar » dans Carneiro Castro, 2007, p.153

manières de se projeter dans l'espace rural, mais aussi les importantes récurrences, comme le passage par la ville, l'enjeux de rencontres clefs (mettant en avant l'impact d'institutions comme l'école, les associations, l'Église dans une décision ou l'autre) et de l'interférence des parcours familiaux, ainsi que le rôle qu'ont pu jouer certaines pratiques culturelles et de loisir dans ces parcours. C'est pourquoi nous verrons d'abord quels liens les jeunes ont pu avoir avec des personnes et institutions clefs avant de nous attarder sur quelques cas pour lesquels des pratiques culturelles et de loisir ont eu un rôle décisif dans le choix de s'investir dans l'espace rural.

ꞑ Des parcours personnels marqués par des rencontres

Les liens individuels des jeunes aux institutions croisées pendant leur parcours (école, famille, Église, syndicat, mouvement social, milieu politique, associatif) révèlent l'importance des acteurs extérieurs dans les parcours et modes d'habiter des jeunes enquêtés. En premier lieu la **famille** est un acteur qui majoritairement décourage les jeunes à rester dans l'espace rural. Les parents, les mères en particulier, poussent souvent leurs enfants à partir vers les villes généralement dans l'idée de les préserver d'une vie qu'eux-mêmes, elles-mêmes, ont vécue comme difficile, avec de lourdes charges de travail et une grande précarité financière. Le départ des jeunes, surtout celui des filles, peut être planifié comme une solution pour les familles, qui savent que tous les enfants ne pourront hériter de la propriété et que les conditions de vie rurales seront, *a priori*, moins bonnes que dans les villes. Les parents souhaitent que leurs enfants tentent un autre rythme de vie avec un emploi non agricole, des études, la possibilité du salariat, une certaine l'émancipation. Cependant, beaucoup de jeunes partent aussi d'eux-mêmes, se sentant enfermés par la famille et cherchant des alternatives, souvent en ville, parfois sur une autre propriété rurale où ils acquiert leur indépendance. Cette dernière option est parfois choisie contre l'avis des parents qui n'envisageaient l'agriculture que comme dernier recours pour leurs enfants, comme c'est le cas pour cette jeune fille de Cerro Negro (entretien n°142) qui explique : « Tous ceux d'ici vont finir leurs études, ils vont vouloir... les parents disent déjà qu'il faut étudier, aller à la ville, que là-bas c'est mieux, qu'ici ça ne fonctionne pas... et tous mes collègues me disent ça et pour moi ce serait ça, tu vois? Et alors je vais rester ici et je faire quoi, hein? Du coup parfois on a une idée, mais le père il a déjà une autre idée, hein? On n'a pas les mêmes idées, s'il pensait lui parfois à investir ici, c'est en dernier recours. ».

Il est intéressant de voir comment s'effectue l'intériorisation d'une identité sociale qui amènera à quitter ou s'installer dans la communauté d'origine, comment se fait la socialisation et l'assimilation de valeurs et attentes liées au monde agricole.

Dans ce cadre, **l'école** joue elle aussi un rôle déterminant et semble également avoir avant tout un rôle de découragement des jeunes, les incitant très clairement à partir vers les villes (Campolin 2000), ce qui est perceptible de façon très récurrente dans les témoignages. Certaines écoles, comme les EFA (Écoles Familiales Agricoles) ont au contraire une influence déterminante dans le parcours de certains jeunes et leur choix de rester / retourner vivre dans l'espace rural, et d'y vivre de l'activité agricole. C'est ce que révèlent les témoignages de deux jeunes, dont le passage par l'alternance et l'apprentissage agricole a modifié les pratiques et les projets (voir encadré n°10).

Des institutions telles que **l'Epagri** peuvent aussi jouer un rôle clef dans un parcours. R. est

revenu de la ville pendant la dépression de sa mère à cause de son père alcoolique et s'il est aujourd'hui très investi localement et est heureux de son choix d'alors, celui-ci n'était pas originellement motivé par une réelle volonté de vivre dans l'espace rural. Elle n'a émergée que dans un second temps, au contact notamment d'agents de l'Epagri, de sa compagne et de ses amis (entretien n°122). L. quant à lui explique que c'est grâce à l'Epagri qu'il a pu voir et montrer à ses parents qu'il existe d'autres « voies de sortie » en milieu rural, d'autres opportunités productives et possibilités de s'intégrer dans l'activité agricole que celles parfois jugées précaires par la famille elle-même (entretien n°76, M, 22 ans, CdL). Le rôle des **associations professionnelles** est également revenu dans les récits des jeunes, le syndicat d'agriculteurs étant parfois le seul incitateur et le seul lieu de partage pour des jeunes souhaitant intégrer l'activité agricole, se former, y investir du temps. Ils y trouvent également un lieu de sociabilité important. Ça a été de le cas de ce jeune de Cerro Negro, dernier d'une fratrie de sept frères et soeurs que ses parents ne poussaient pas à rester sur la propriété (entretien n°142) :

> « E: en ce qui concerne les jeunes, c'est une préparation pour rester dans le milieu rural, hein? Parce qu'aujourd'hui je suis dans le milieu rural, et c'est peut-être ces cours [du syndicat] qui m'ont ouvert l'esprit. Parce que peut-être que non, qu'aujourd'hui je serais en train de faire des études, j'aurais fini mes études, ou je serais en train de travailler en ville. Comme mes parents disent toujours, hein? [...] Ils me disent "ah, mais tu es parti, tu as fait des études, ça été dur pour toi, et maintenant tu vas revenir à la campagne ?!". [...] H: Quelles ont été les rencontres qui t'ont marqué? E: Pour moi, ça a été le syndicat, les gens liés au syndicat [...] Ce sont des personnes que j'admire beaucoup, c'est là que j'ai commencé, qu'on a parlé de suivre des cours et aujourd'hui je suis ici, hein? Et aujourd'hui je suis aussi en train d'essayer de faire que ce soit le cas pour d'autres jeunes aussi. »

Enfin, l'entrée dans un **mouvement social** modifie de façon déterminante les parcours de certains jeunes et, tout autant que cette trajectoire, il est intéressant de voir comment ces jeunes reconstituent après coup le chemin qui les a menés à entrer dans tel ou tel mouvement, par quels événements, impulsions et interconnaissances. Le témoignage de Claudia, fille d'une militante du MMC (Mouvement des Femmes Paysannes, concernant plutôt des adultes) et aujourd'hui membre de la PJMP est intéressant à ce propos, évoquant ce qui lui a plu dans les activités de ce mouvement de jeunes : « J'ai commencé à participer en entrant dans le MMC avec ma maman, parce que j'allais partout avec ma mère, aux champs, aux réunions et tout. Puis j'ai rencontré J., qui m'a invitée à organiser un groupe de jeunes dans ma communauté, à Santa Rita. J. aidait alors à l'animation des rencontres du MMC. Ensuite j'ai participé à une retraite différente, un week-end, c'était très dynamique, on pouvait se lâcher [*se soltar*], parler de nous. J'ai créé ce groupe dans ma communauté puis à 14 ans je suis rentrée dans la coordination. J'ai commencé à m'identifier » (entretien n°43).

Entretien n°82, jeune fille de tabaculteurs, Vera Cruz

B. évoque avec force et émotion le peu de place qui lui était faite (ainsi qu'à sa mère) dans les décisions familiales, et le rabaissement par son frère au prétexte qu'elle n'est pas « technicienne agricole ». Elle raconte le processus qui lui a permis de modifier cette relation, grâce à la prise de conscience, agroécologiste et féministe, permise par son cursus à l'EFASC. Elle a même convaincu son père de se convertir au bio, lui qui trouvait cela « impossible », après l'avoir emmené à la projection d'un documentaire sur les dégâts des pesticides. Initialement, ses parents « m'ont mise à l'école dans l'objectif que j'obtienne un diplôme et que je parte » mais c'est finalement l'école qui lui a appris l'intérêt d'être du milieu rural : « Avec le temps, j'ai appris. À connaître ma réalité, parce que je voyais que normalement ceux qui vivent à la ferme, les jeunes qui vivent à la ferme, ils connaissent même pas la superficie de terre que leurs parents ont, quand ils aident c'est une simple reproduction de ce qui est transmis, c'est pas une réflexion. Et... J'ai vu ce qu'était ma réalité, j'ai rencontré mes voisins, que je connaissais pas... H: Pourquoi l'EFASC a facilité ça, comme ça? B: Parce que, premièrement... tu dois être une personne communicative, tu dois apprendre à communiquer avec les gens, hein? Et c'est ouvert aux recherches, il faut faire des recherches dans ta communauté, tu dois connaître, savoir ce que chacun produit... pour voir si, si ça fonctionnerait pour toi, par exemple..."ah, on est en train de produire la même chose, si on s'organisait pour trouver un commerce". Et aussi voir les besoins de la communauté, ce que la communauté a de bien et dont elle peut profiter, n'est-ce pas ? Et à partir de ces études, connaître les voisins (rires) H: uhum, que tu connaissais pas, c'est-à-dire, tu ne les fréquentais pas ? B: vite fait, et il y avait beaucoup ce truc-là de, cette question de, la fille ne peut pas aller dans la rue, elle va être mal vue, on va parler mal d'elle. Et c'est un conservatisme qu'il y avait, qu'il y a, qu'il y a encore dans ma famille, mais j'ai réussi à casser ça, en bonne partie comme ça à partir du moment où je suis entrée à l'EFASC, parce que j'étais... genre, on va dire comme ça, j'étais obligée de sortir, hein? C'était la chance que j'avais pour sortir découvrir des choses [...] Mon rêve maintenant c'est d'acheter une propriété pour moi, dans la montagne, sur la colline et avoir un système agroforestier, c'est-à-dire avoir une forêt avec une production d'aliments et d'animaux , tu vois ce que je veux dire? Et ça je vais pas l'avoir là-bas, parce que c'est cette dispute, et je ne veux pas la faire, tu vois? Alors, avant je vais conquérir ça pas à pas, avec le travail, je vais obtenir ma terre et après je serai agricultrice. » Elle met en avant le rôle différencié (vis à vis des autres institutions scolaires) de l'EFA dans la reprise de confiance en soi et dans le fait d'être rurale, de la fierté de travailler la terre : « B: [parlant de ce qui pousse à la migration] Et là il y a tous les profs qui arrivent, hein? J'ai eu une prof comme ça, que j'aime pas jusqu'à aujourd'hui, parce que quand j'ai décidé d'étudier ici quand j'étais en septième année [équivaut à la classe de 5ème] elle a dit comme ça : "rester à la ferme c'est pour les idiots qui portent des cailloux" et cela m'a blessé, tu vois ? [...] Dans une école à la campagne perdue, le fin fond de la campagne. Vera Cruz c'est déjà la campagne, et là tu vas à la campagne de la campagne et là t'entends ça, tu vois ? [...] Il y a une gamine qui est à l'école aujourd'hui qui un jour, c'est ma voisine tu vois ? Un jour elle est arrivée: moi, sa mère, ma mère, comme ça, on parlait, et elle avec nous; sauf, qu'elle s'en fichait, parce qu'on était en train de parler et là sa mère a dit : "oui, nous qui sommes de la ferme, on gagne pas ci et ça, personne nous voit", et elle a dit "tais-toi maman ! Il y a pas besoin de dire qu'on est de la ferme !". Parce qu'il y avait des garçons à côté, et ce n'est pas bien de dire que tu es de la ferme, tu vois ? C'est comme : " Ah je ne vais pas dire que je suis de la ferme, je vais pas dire que je suis de la campagne, parce que les gens vont ... " H : Qu'est ce qui n'est pas bien dans le fait de dire que tu es de la ferme, ça a changé pour toi quand tu es rentrée à l'EFA ? B : Pour moi oui, c'est sûr. Pour moi l'agriculteur devrait être le travailleur le plus reconnu de la surface de la terre, parce que sans lui, il n'existerait aucune autre profession, parce qu'on ne survivrait pas sans manger. »

Entretien n°81, jeune garçon de Sinimbu, stagiaire au CAPA (Centre d'Aide et de Soutien à l'Agroécologie)

G. explique qu'avant d'entrer à l'EFA il avait « une vision totalement ignorante de moi-même » se croyant « le seul pauvre jeune de la campagne, qui rêvait de se former dans quelque chose et partir pour chercher un nouvel espace ». Il raconte comment le processus de formation a influencé son choix de vie, aujourd'hui tourné vers l'agriculture biologique : "J'ai fini par m'investir à travers un processus, me consacrant vraiment aux études, reconnaissant l'espace où je vivais, car ça a été un moment intéressant dans le processus de vie, qui a rompu avec la conception que j'avais de l'éducation, de la valorisation du peuple, de connaître la communauté où je vivais. Alors j'ai fini par beaucoup m'investir dedans, mais d'un autre côté cela m'a fourni aussi un contact social beaucoup plus grand avec ma communauté, parce que j'y allais, je parlais avec les gens, je me promenais partout. Alors, des choses que j'avais jamais faites, ça m'a beaucoup plu, mais ça m'a séparé, ça m'a séparé aussi d'un autre côté des relations avec les jeunes comme ça, des organisations et des loisirs [...]. Je suis venu en construisant tout en regardant la ville, en regardant, en voulant atteindre autre chose dans la vie [...] G. : moi en vérité, je suis entré à l'EFA presque sans envie, à 15 ans. C'est un des premiers moments les plus marquants je crois où ma vie a commencé à avoir un sens après ce processus, après 15 ans. Parce que je suis entré, parce que mon père voulait beaucoup, mon père et ma mère, leur rêve, parce que leur rêve, en bonne partie même s'il n'admet pas, je suis entré parce que le rêve de mon père c'était d'être ingénieur agricole. Et il n'a pas réussi, parce que son père ne l'a pas laissé. Alors c'était son rêve qu'il avait et il a arrêté les études à cause de cette obstination, du coup je suis entré à l'EFA. Je suis rentré quasiment parce que je voulais être ingénieur agricole, et aujourd'hui je vois que ça n'a pas d'importance, parce que... pour ce que je prétend faire."

Texte 10: Extraits d'entretien de deux jeunes de l'EFA de Santa Cruz do Sul

ң La place des activités culturelles et de loisir dans les parcours des jeunes

Comme Renahy qui analyse l'impact des rencontres faites par les jeunes ruraux enquêtés sur les parcours de vie et en particulier leurs goûts culturels (l'un raconte la rencontre qui lui a donné le « déclic de la musique », lui permettant une ouverture sociale et culturelle), la rencontre avec d' « autres sphères de savoir que celles directement liées à la scolarité », le poids des rencontres d'adultes extérieurs au milieu d'origine peut être déterminante (Renahy, 2005, p. 63). Si les jeunes rencontrés au Sud du Brésil sont parfois, comme les jeunes du milieu ouvrier bourguignon « tiraillés entre le modèle culturel de son milieu d'origine et son désir d'"être jeune" » (idem p.65), ils parviennent souvent (du moins dans leur discours) à réunir influences du milieu d'origine et désirs individuels différenciés, découverts parfois à la faveur de rencontres plus ou moins extérieures au cercle rural d'origine.

C'est le cas pour ces quatre jeunes qui ont découvert ou ont eu l'envie de cultiver leur passion pour une pratique culturelle et de loisir donnée, grâce à des rencontres. La restitution de leurs récits permet de voir qu'un ou plusieurs individus ont pu donner un « coup de pouce », un « déclic », parfois l'étincelle du début d'une passion qui attache encore ces jeunes à leur activité culturelle. Dans les quatre cas, les jeunes interrogés font eux-mêmes le lien entre cette activité et leur choix de rester vivre dans l'espace rural. Dans l'illustration n°43 nous présentons ces éléments pour trois autres jeunes, en les replaçant dans le contexte des « lignes de vie » de chacun.

- Entretien n°76, M, 22 ans, CdL : « L: Bon, en fait le cheval j'aime ça depuis, depuis petit, hein ? Quand on vivait en ville quand j'étais petit, quand je marchais dans la rue et que j'apercevais un cheval, comment on dit, ça m'attirait l'oeil. [...] Après je suis allé travailler dans une *fazenda*. Un propriétaire m'a donné l'opportunité de dresser mon premier cheval. J'avais seize ans, seize, dix-sept ans. C'est comme ça que j'ai dressé mon premier cheval et une chose entrainant l' autre, j'ai pas, j'ai plus arrêté. [...] Comme il [le patron] savait que ça me plaisait et tout, alors il m'a donné un livre de, de Monte Roberts, *Encantador de Cavalo* [*Charmeur de cheval*] et quand j'ai terminé de lire ce livre, il m'a demandé si j'oserais dresser un cheval pour lui. » Aujourd'hui ce jeune est dresseur de chevaux en complément de son activité maraîchère. Ayant grandi en ville, il est un cas intéressant d'un parcours de choix de l'espace rural en lien avec une pratique proprement liée aux rodéos de la région.

- Entretien n°64, M, 19 ans, CdL : « Donc, comme je disais, le travail de commentateur j'ai commencé comme un jeu, un ami à moi a commencé un jour à la maison, il était commentateur, il a été commentateur et maintenant il est déjà retraité, il a déjà arrêté. Et il a commencé à s'amuser, il racontait et faisait quelques blagues et j'ai commencé à m'amuser avec lui. Et il a dit: "non, un jour tu vas être commentateur, je vais t'aider, si tu veux, tu seras commentateur". [...] Moi au début je me sentais même déprimé les week-end parce que j'avais rien à faire, vu qu'il n'y avait pas d'endroit où sortir. Mais maintenant [qu'il participe aux rodéos], c'est sûr, c'est totalement différent [...] Donc, ça m'a aidé à plus aimer, aussi parce que j'aime beaucoup les chevaux, travailler en rapport avec le bétail, dans notre zone rurale et... notre travail est avec le bétail ». Ce jeune commentateur de rodéo est aujourd'hui un fervent défenseur de la culture *gaúcha* et de la vie dans l'espace rural dans laquelle il semble s'épanouir, par les activités productives et de loisir.

- Le récit produit par le duo sertanejo de jeunes maraîchers que nous avons rencontrés à Cerro Negro reflète l'influence de la famille puis de rencontres semi-professionnelles dans un parcours qu'ils retracent a posteriori comme linéaire. L'importance de l'aide, notamment financière, de la communauté familiale, amicale et des petites entreprises locales est décisive dans ce cas d'une volonté de professionnalisation, sinon d'accès à certains éléments de professionnalisation

(enregistrement d'un CD, prestations musicales rémunérées, accès au système de droits d'auteurs), avec un usage des revenus de l'agriculture dans la formalisation de l'activité culturelle. Leur témoignage reflète aussi le *jeito* (la débrouillardise) avec lequel ils agencent les opportunités pour arriver à leur fins et s'insérer dans des réseaux amicaux, professionnels, de lieux de diffusion et d'enregistrement plus ou moins formels (entretien n°144).

- Enfin, le jeune J. (entretien n°100, M, 29 ans, StC) raconte comment, s'il est parti en ville étudier, il n'a jamais envisagé de quitter le milieu rural, tant pour continuer l'activité agricole qu'associative. Son investissement dans l'Ajurati est très importante dans son parcours et sa façon de se projeter dans son territoire, en particulier à travers ses souvenirs d'enfance. Son témoignage permet de comprendre comment peut s'imbriquer un parcours associatif, fait de rencontres de leaders et de moments de loisirs, à l'évidence d'une inscription durable sur un territoire rural, allié à un parcours matrimonial le menant d'une hyper-localité à une autre (type d'identification sur lequel nous revenons dans la typologie) :

> « J'ai toujours été de la campagne. Je suis parti, j'ai étudié, je suis allé en ville étudier, mais j'ai jamais voulu partir de la terre [*sair da lavoura*]. J'ai travaillé avec mon père, ma mère, j'ai commencé en bossant et aussi déjà dans la communauté. J'ai été président de la *Juventude*, huit ans environ président de la *Juventude* de Cristo Rei, et c'est là que je réussissais bien à diriger les jeunes là-bas, ils m'aimaient bien. On se divertissait toujours, on jouait au foot et on faisait des tournois, des fêtes. Et c'est de là quand j'étais président que j'ai commencé à participer à l'Ajurati [...] Après je me suis marié, et maintenant je suis ici, alors j'ai déménagé, et du coup je suis venu à São Roque, hein? J'ai changé de *Juventude* aussi, ils sont venus m'inviter, hein? Pour participer, [...] H: Quand tu étais enfant tu y participais déjà? J: Ah, j'étais ramasseur de balles [rires] […]. Et alors c'est parti, j'ai commencé vraiment à seize ans, seize ans j'ai commencé à participer aux Olympiades [...] On a commencé là et de fil en aiguille tous les ans depuis. Toujours en participant, en sortant pour les matchs régionaux et tout. On y est allé à fond dans la *Juventude* […] [revenant à parler de quand il était petit] J'ai des photos de ça, quand j'en arrivais à pleurer parfois en supportant l'équipe, hein? Y'avait un truc comme ça dans le sang. Je les regarde encore parfois et ça me donne toujours une émotion, j'veux dire de l'équipe. La nôtre qui était là en bas. Mais je jouais pas, nous on était les petits ramasseurs de balles, pour eux quand ils s'entraînait et tout, et donc quand ils jouaient nous on était toujours avec eux On regardait le truc et toujours avec la volonté de pouvoir être là ensemble et de jouer H: Et donc quand tu as commencé à jouer comment tu es arrivé à avoir plus de responsabilité dans la *Juventude*? J: Donc, donc nous avons commencé là cette phase, et c'est Jackson qui a commencé comme président de la *Juventude* et ensuite on a échangé. Donc ça a produit un bouleversement énorme dans la *Juventude* là en bas. [...] Et de là je suis resté à commander la *Juventude* de mes dix-huit, plus huit ans, jusqu'aux vingt-six ans par là. J'étais le leader de la *Juventude* là en bas, hein? On votait et ils me laissaient toujours moi comme leader, parfois je laissais la place à un autre, mais non je restais toujours. Les réunions et tout de l'Ajurati du coup c'était toujours avec moi à partir de ce moment. [...] [Parlant de son amitié avec C. dont il a été le trésorier puis vice-président] J: On se connaissait déjà des Olympiades, pour les matchs régionaux on sortait à l'extérieur. Il était président de la *Juventude* de Paleta et moi de celle de, de Cristo Rei, et nous étions toujours les leaders, hein? [...] J: Je dis toujours comme ça, j'ai mes idées, les siennes je crois qu'elles sont à peu près les mêmes. Je pense vers l'avant, hein? Toujours leader de la *Juventude* comme lui aussi. Et donc quand l'Ajurati sortait nous on défendait l'Ajurati, hein? Pour trouver des parrainages... toujours ensemble. »

Commentaires des lignes de vies présentées page suivante :

Lucia : Le retour sur des événements liant militantisme et pratiques culturelles a émaillé le récit de vie de cette jeune, pour qui ils ont été des moments marquants, lui permettant de s'identifier clairement à une identité attribuée depuis qu'elle est enfant : celle d'une Sans-Terre très investie, avec dernièrement la création de l'Aviario das Artes. La pression familiale et communautaire à étudier mais aussi à s'ancrer dans l'assentamento de naissance a été intériorisée notamment via les éléments culturels et de loisir : concerts, marches, concours culturels, ateliers de musique, etc...

Roberto : C'est à partir de son entrée dans la PJMP que Roberto a commencé à connaître le milieu rural, en particulier son temps libre de militant puisqu'il travaillait alors à l'usine en même temps qu'il menait ses études. Il a un rapport fort et individuel aux études qu'il considère comme un moyen privilégié de sortir de sa condition d'urbain précarisé. Il n'oppose pas de limite nette entre ses activités culturelles et celles qui lui ont permis de découvrir l'espace agricole où il souhaite s'investir. Il nous a fait un récit très ému de son enfance difficile puis des « jours importants » et rencontres clefs qu'il a pu faire par la suite, démontrant le rôle des réseaux éducatifs et militants dans un changement d'orientation.

Carla : Les Olympiades ont commencé d'exercer une forte attraction sur Carla à l'adolescence, alors qu'elle avait déménagé depuis une ville voisine. Alors qu'elle a grandi dans des villes (moyennes mais qu'elle considère comme un environnement très négatif au regard de l'évolution de ses amies d'enfance), elle a eu plusieurs compagnons ruraux et lorsqu'elle se marie et a un premier enfant elle part vivre dans sa communauté avec beaucoup d'attentes d'un point de vue de la vie sociale et des loisirs, plan sur lequel elle se considère comblée (voir Annexe_Carla).

Illustration 43: Lignes de vie de trois jeunes et mise en évidence de l'influence des pratiques culturelles sur leurs choix de vie. (Réalisation : H. et N. Chauveau, 2017)

Lucia

« J'ai été le premier bébé de l'*accampamento*. Mes parents se sont rencontrés ici dans une maison de bâches. »

« On a emménagé dans notre propre maison et papa a commencé la politique »

« Je me rappelle quand les garçons ont gagné le concours d'art du MST, j'ai une photo, ça m'a beaucoup marqué »

« Une année qui a été difficile c'est quand on est parti d'ici, papa était en ville toute la semaine et maman a décidé d'aller y vivre. J'avais 6 ans. Je suis allé à l'école là bas et ça a été horrible ! Les autres se moquaient de moi parce qu'on roulait les « r ». Ici on jouait jusqu'à tard [*brincava até altas horas*] et en ville non, on ne pouvait pas, on ne pouvait pas jouer dans la rue. Je traversais la ville toute seule, à 6 ans, pour aller à l'école. […] Je me rappelle une fois d'un voleur dans la rue, une femme qui criait, le gars qui courait, la police qui courait derrière lui, c'était la première fois de ma vie que je voyais un voleur. Et puis des gens ont commencé à voler des choses chez nous, maman a fait une dépression et on est revenus ici. Quand on était là bas maman travaillait dans une école mais on continuait quand même à participer à des activités ici dans l'*assentamento*. C'était une année horrible [*era horivel esse ano*]. Chaque semaine M. nous amenait une caisse avec du poulet, des légumes et tout, il nous amenait ça à la ville. »

« Toutes les *misticas* m'ont marquée, je me rappelle surtout d'une, en 2009, pendant la formation des professeurs du Parana, très jolie, ça a été... magnifique ! [*muita bonita, foi assim... lindo !*] »

« On a du faire un morceau de musique avec ma promotion à Cascavel, pour donner un nom à notre classe, on a fait plusieurs essais avec le nom, on a construit un morceau, on a mis deux jours, on a fait une super musique avec des paroles merveilleuses qui racontaient l'histoire de la classe. J'ai pensé "Comme c'est facile de faire un morceau, qui parle de notre réalité [*nossa, como é facil fazer uma musica que vai falar da nossa realidade*]". C'était un atelier pendant notre année de formation à Cascavel en 2012. »

« Des rencontres de personnes qui m'ont marquée je ne vois pas, mais dans le mouvement je crois que tout le monde, des rencontres oui, dans les congrès. Quand j'ai participé au Congrès National du MST par exemple à Brasilia en 2014 là oui... chaque *mistica*, chaque plénière, assister à tout ça, tu arrives à faire le lien avec un tout [*você consegue fazer relaçao com um todo*]. »

Année	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015
Âge	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
Lieu							Ville Dionisio Cerqueira	Assentamento Conquista da Fronteira											« Je suis allée étudier la pédagogie à Cascavel »				Projet Aviario das Artes		
	« On jouait/s'amusait [brincava] beaucoup !						« J'ai toujours voulu être professeure »								« Je suis entrée dans le groupe de jeunes vers 14 ans »										

Roberto

Nait d'une mère jeune et célibataire. Grand mère *cabocla*

« Je fuyais de la maison pour aller à l'école ! »

Septembre 2007 : « J'avais fait le catéchisme, j'ai été appelé pour participer à un voyage, c'est le jour où ma vie a changé, une réunion de la Pastorale où certains du catéchisme avaient été invités. J'y suis allé, j'ai vu plein de gens de la campagne, je n'avais jamais vu ça. L'odeur du purin me gênait. Je me suis assis avec les gens de la ville que je ne connaissais pas non plus. C'est là aussi que j'ai eu mon premier baiser avec un garçon, ça m'a perturbé pour très longtemps. » . Témoignage d'une cadre de la PJR sur ce voyage : « Le voyage avec Roberto à Itajai je m'en rappelle très bien, après il est venu à des formations, il n'a jamais fait partie d'un groupe de base, il est directement venu à des cours, a demandé des tâches à faire. […] Au début il n'était pas engagé, il était même au PP, un parti qui avait appuyé la dictature, parce qu'au fond c'était aussi un espace pour exercer son tempérament de meneur. Et il a vu que la Pastorale c'était exactement l'inverse, ça lui a plu. »

Rencontre Taylor, un jeune paysan, qui lui a « aussi changé la vie » : « J'étais le "petit playboy de la ville" et lui le "puant des champs [*fedorante da roça*]", on n'avait pas beaucoup d'affinités ». Il passe une journée à épandre du fumier, dans le cadre d'un échange organisé par la Pastorale « Il m'a fait faire ça parce qu'il ne m'aimait pas, mais je me rappelle que je me suis senti bien, si bien ! [...] J'aime travailler dans les champs, j'ai commencé à y aller tout le temps après les cours, une fois j'y suis resté deux semaines. Ma rencontre avec la famille de Taylor, a beaucoup influencé mon goût pour la campagne... mais au delà de ça, j'aime être là bas, travailler la terre, même ailleurs où j'ai pu aller. »

Témoignage d'une cadre de la PJR : « Quand il est parti étudier à Chapeco on lui a demandé de faire le lien avec les mouvements là bas, mais ce n'a pas fonctionné. Il s'est plus investi dans le mouvement étudiant, qui n'avait pas à voir avec la PJR/MP ». Sa maman : « J'ai eu peur quand il est parti, j'ai encore peur quand je vois des informations sur ce qui se passe à Chapeco. »

« Aux 25 ans de l'*assentamento* Conquista da Fronteira ça a été ma deuxième activité rurale et le premier réel investissement avec la PJR. Puis une marcha avec MST et le MAB, qui a été pour moi un vrai déclic, qui m'a beaucoup marqué. Le travail collectif ça m'a beaucoup impressionné, le Cri des Exclus aussi. La façon d'être en milieu rural, les gens qui restent tous ensemble, parce que quand j'étais petit je ne voyais pas maman, elle faisait à manger pour le patron et nous on était tout seuls […] j'ai préféré ces bals, c'est là où tu t'intègres à la communauté, alors que dans les boîtes tu y vas pour autre chose, c'est un objectif différent qui ne me convient pas trop. »

Année	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015
Âge	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
Lieu	São Miguel do Oeste																		SMO / Chapeco						
	« J'ai grandi avec sept femmes, et des hommes violents et alcooliques » « J'ai toujours été bon élève »													Bap-tême		Travail en usine			J'ai passé le *vestibular* [équivalent du bac] sans le dire.		Université et travail à l'usine		Obtention d'une bourse		

« J'ai été admise dans une université fédérale mais j'ai fini par ne pas y aller parce que ce n'était pas ce que je voulais... [*eu passei numa federal mas acabei nao cursando porque nao era o que eu queria*]. J'ai commencé à travailler »

Carla

Année	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015
Âge	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
Lieu	Ville – Arroio do Tigre			Ville - Sobradinho											Ville – Arroio do Tigre							Communidade			
				« On jouait dans la rue... mes amies de cette époque ont mal tourné »											« Je suis allée au collège des soeurs à Arroio do Tigre, j'étais la seule urbaine de ma classe, toutes le autres étaient de la campagne et faisaient partie des Juventudes. Pendant les Olympiadas on avait pas le droit d'y aller, ou fuguait pour y aller. Et moi je ne pouvait pas participer, je n'allais que regarder puisque j'étais de la ville »					« J'ai rencontré M. dans un bal et j'aimais beaucoup aller dans sa communautés, aux fêtes et tout »		Elle déménage dans la communauté de son mari après son accouchement		
	« Ma mère eu différents boulots, elle a été nounou, domestique, femme de ménage, ce genre de chose. Mon père avait monté une micro-entreprise de gaz mais ça n'a pas trop marché. »																								

Tous ces parcours sont différents et leur grande hétérogénéité est révélatrice des bifurcations possibles aux cours de moins d'une trentaine d'années de vie. Cependant, leur point commun est d'aboutir tous à un certain degré de contentement (sinon de totale réalisation), plus grand que celui dont témoignent des entretiens avec des jeunes partis ou restés par obligation (voir notamment entretien n°120) et que ceux collectés par exemple par Nicolas Renahy « aboutissant tous à une insatisfaction professionnelle et existentielle ». Les parcours de ces jeunes montrent qu'ils sont à la fois acteurs de leurs vies qui contribuent à façonner le territoire, et captifs des socialisations et héritages culturels, s'inscrivant dans des « rapports sociaux de la localité » (Garcia, 2012).

B. Trois modes d'habiter et usages des pratiques culturelles

Outre les parcours individuels, ce que les entretiens approfondis avec les jeunes nous ont permis de dégager, ce sont trois modes d'habiter. Chacun des types de rapport au territoire que nous allons développer est sous-tendu par une perception de la culture et de son but dans la construction d'identités se rapportant à des échelles différentes. C'est ce sur quoi nous allons nous concentrer, même si les modes d'habiter dégagés se composent également d'autres dimensions.

C'est la dynamique de comparaison entre trois territoires différents qui nous a permis de dégager cette typologie, car la plupart des entretiens et observations ayant permis de nourrir cette catégorisation viennent chacun d'un des trois territoires choisi : l'Extremo Oeste Catarinense pour le premier type, Campos de Lages pour le second et Santa Cruz do Sul pour le troisième. Des caractéristiques géographiques multidimensionnelles précises de chacun de ces territoires expliquent la plus grande occurrence de tel ou tel type en son sein, appuyées par une littérature concernant chaque espace. Si notre typologie ne fonctionne pas littéralement par microrégion car elle a une portée généralisatrice, les profils des territoires influencent fortement, sans déterminer au sens strict, l'expression de tel ou tel type d'usage de la culture, d'échelle d'identification, et de mode d'habiter des jeunes : usages majoritaires du territoire, acteurs sociaux en présence, pratiques développées par ces acteurs, opportunités, ressources mobilisables, présence ou non de mouvements et organisations sociales, degré d'investissement du secteur public, type d'agriculture familiale présent, culture locale, densité, structure spatiale, situation géographique. Ce sont ces éléments que nous verrons plus précisément dans la synthèse proposée après la présentation des trois types.

1/ Une lutte pour une identité universelle

> « Quand le jeune commence à participer à des mouvements sociaux, en général, il a accès à de nouvelles formes de sociabilité, à la culture, à l'éducation, à une information différente. Par exemple, dans les voyages, la rencontre d'autres personnes, au cinéma, au théâtre. Ces éléments de l'activisme politique du sujet qui se reconnaît comme jeune, peut amener d'autres questions, [...] comme la limite de la jeunesse puisque le jeune peut devenir adulte du jour au lendemain quand il est par exemple un jeune leader. »[459]

Les jeunes membres de mouvements sociaux que nous avons rencontrés, qu'ils soient habitants d'un *assentamento* du MST ou membres d'une Pastorale, qu'ils aient grandi entourés de personnes politisées ou qu'ils soient parvenus par eux-mêmes à une certaine prise de conscience, ont tous un rapport plus universaliste à leur identité que les autres jeunes ruraux. Ils ont aussi un usage très spécifique de la culture (dont leur définition a elle-même été abordée au Chapitre 3). Ces deux éléments donnent aux jeunes une grille de lecture de leur position sociale leur permettant d'envisager de s'investir dans l'espace rural.

ң « Je suis tous les opprimés »

> « *Juventude que ousa lutar constrói o poder popular* » / « La jeunesse qui ose lutter construit le pouvoir populaire ». Formule fréquemment écrite et/ou criée durant les manifestations et rassemblements du MST (observations n°IX, XVII, 2, 42).

Les jeunes faisant partie des mouvements sociaux que nous avons rencontrés et dont nous avons réalisé les récits de vie principalement dans la microrégion de São Miguel do Oeste, où ceux-ci sont très présents, ont tendance à revendiquer une identité universelle, s'identifiant comme « jeune rural » et non comme jeune de telle ou telle région ou localité et affirmant même au-delà composer une identité avec les jeunes, également « opprimés », des villes. De nombreuses recherches ont été menées autour des jeunes du MST, y compris sur leur rapport au temps libre, montrant une singularité et un fort effet du militantisme et de l'éducation sur le lien au travail et au ludique[460], nous nous concentrerons ici sur les témoignages que nous avons recueillis, significatifs d'un point de vue du rapport au territoire.

Les jeunes militants rencontrés, qu'ils soient de la PJR ou du MST, parlent de **communauté de lutte,** d'une « fraternité rurale » (entretien n°XXIX) pour laquelle on met son individualité de côté. Même si ce n'est pas le cas de tous les jeunes résidents dans les *assentamentos* dans lesquels des tensions et différences entre familles sont parfois fortes, beaucoup des jeunes *liders* se sentent redevables au « collectif » qui leur permet d'exister et d'organiser leurs pratiques en tant que jeunes dans l'espace rural :

> « le collectif est ce qui nous permet de débattre, de parler de nous, et il devrait y avoir plus d'espaces comme ça pour les jeunes même si nous sommes en train de les conquérir peu à peu » (entretien n°XXV) ; « on peut

[459]Carneiro Maria José, Castro Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro, 2007, p. 73
[460] Voir notamment Natacha Eugênia Janata, *« Fuxicando » sobre a cultura do trabalho e do ludico das meninas, jovens, mulheres de assentamentos do MST*, Mémoire soutenu à Florianopolis, 2004 ; et *« Juventude que ousa lutar » : trabalho, educação et militancia des jovens assentados do MST*, Thèse soutenue à Florianopolis, 2012.

> discuter, organiser des voyages... nous sommes 27 quand même donc on arrive à faire des choses, on fait des rencontres avec d'autres, des choses pour récolter un peu de fonds pour faire une sortie de temps en temps » (entretien n°XXIX) ; « On a acheté une enceinte pour passer de la musique pour faire des bals, des soirées, on s'est aussi mobilisés pour aider des familles qui ont mis du temps à recevoir leurs lots de terre et qui étaient dans le besoin, c'est nous qui avons aidé avec le groupe des jeunes. On a aussi fait venir une troupe de théâtre, c'était en campagne électorale donc on a réussi à avoir des fonds pour faire venir un groupe dont on avait entendu parler » (entretien n°XXVII) ; « R. je l'ai rencontré pendant sa première retraite [*retiro*] . On est proche de tout le monde, on est tous *companheiros*, on connait les vies de chacun. Il a eu une vie très difficile, pleine de luttes, il a souffert, travaillé, etc... Dans la coordination on est encore plus *companheiros*, on s'entraide beaucoup. » (entretien n°43) ; « J'aime bien aller aux rencontres du mouvement. Je peux aller dans n'importe quel *assentamento* du Brésil tu es à la maison, tu as une maison, tu as à manger, de l'attention. N'importe quel voyage que je fais en dehors de cela je le trouve bizarre [...] Quand je suis comme ça en ville sans que ce soit le moment de la rencontre je me dis "mais qu'est-ce que je fais là?". [...] H : Tu n'as jamais douté du mouvement? L : Non, c'est pas possible. Des fois ça donne, quoi, du stress. Mais tu t'arrêtes et tu regardes, le vécu, l'organisation, c'est tout collectif. Et là tu penses "j'aimerais être moi, pour moi-même!" Mais tu penses comme ça, est-ce que je pourrais m'en sortir seule, dans une maison seule, sans père, sans mère, sans famille? [...] H : Mais tu as déjà pensé à ce qui arriverait si le mouvement disparaissait? L : Je crois que je serais la dernière (rires). »

On voit, notamment dans le dernier témoignage, que cette prépondérance du collectif sur l'individu peut poser problème, en particulier pour la nouvelle génération de militants pour qui se pose la question du conflit entre réalisation personnelle et devoir de faire corps avec le mouvement social. Cependant, la force de cette dynamique est que les jeunes de ces groupes militants ont l'habitude de s'organiser, et ont ainsi un savoir-faire qu'ils peuvent mobiliser et éventuellement détourner, en conservant à des degrés divers cette question du collectif à tout prix. Les Groupes de Jeunes, qui émaillaient auparavant la vie de toutes les communautés rurales brésiliennes, ne subsistent généralement que dans les communautés où des jeunes sont impliqués dans des mouvements sociaux, par manque de stimulation (les entraîneurs sportifs, les prêtres, les instituteurs qui impulsaient ces groupes sont partis ou démotivés) et par manque de jeunes plus simplement (il n'y a parfois pas plus d'un ou deux jeunes de la tranche d'âge observée dans les communautés).

Comme le révèlent ces témoignages, l'action de ces groupes rayonne parfois sur la communauté dans son entier, mais elle touche néanmoins souvent peu d'individus, et *a fortiori* aucun jeune, qui ne soit pas membre du mouvement social en question. En effet, ces jeunes reflètent dans leur volonté d'êtres universels, une forte **insularité** et on peut se demander comment les pratiques de ces jeunes influencent celles des autres jeunes ruraux du territoire, et recomposent réellement ces espaces au niveau local. Certains jeunes militants nous on dit connaître « peu de monde en dehors du MST » (entretiens n°XXV et XXIX) et mettent en avant les préjugés de la société contre eux[461]. En réaction, certains de ces jeunes critiquent parfois en bloc tout ce qui vient des villes comme étant la « culture de masse ». Ils ont également un point de vue tranché sur la sociabilité telle qu'elle existe hors du mouvement et du collectif avec lequel ils sont familiers :

> Entretien n°XLV : « L'industrie culturelle aujourd'hui crée une culture propre aux jeunes, c'est ce qui empêche les jeunes urbains d'être aussi révolutionnaires que les ruraux » ; n° XXVII : « La culture en ville est différente, et les gens de la ville ont la tête très très petite alors que nous ici on a l'occasion de connaître plein de choses, autres que ce que les médias diffusent tout le temps, pour la musique ou la poésie par exemple » ; n°XXV : « Le problème avec la culture c'est son appauvrissement. Le marché culturel remue beaucoup mais que des choses sans vraie culture. Ici il y a peut être moins de choses et ça bouge moins vite mais au moins c'est des choses bien. Quand je regarde la télé et que je vois tout ça je trouve ça vraiment nul, mais en même temps c'est bien de

[461] Voir l'expérience de ce jeune Sans-Terre entré à l'Université (entretien n° XLV) : « « Dans ma classe la majorité des gens sont de la ville, et même ceux qui sont de la campagne, ils ne sont pas du MST. Alors quand j'ai dit d'où je venais, que j'étais un Sans-Terre, les gens ont commencé à dire que j'étais un envahisseur de terre, un fainéant, que je faisais partie d'une bande de vandales. » La vision négative véhiculée par une grande partie des médias brésiliens est réelle et violente et s'est accentuée avec l'arrivée du gouvernement de Michel Temer. L'action conjointe de la « *bacanda ruralista* » (lobby de l'agrobusiness) au niveau législatif (avec la mise en place de *Comissões Parlamentares de Inqúerito*, CPI), du secteur judiciaire et des grands médias conduit à une criminalisation accrue des mouvements sociaux. De plus, les massacres de paysans et populations traditionnelles par des *pistoleiros* engagés par les fazendeiros se sont multipliés en 2017, sans condamnation par l'État.

savoir ce qui se fait, conscient de ce que Globo met dans la tête des gens » ; n°XXX : « Ce que j'aime c'est la musique *raiz*, le *sertanejo*, j'aime écouter ce que ça dit, chercher ses racines alors qu'en ville la musique ne te dit que la folie, ou même rien du tout, le néant du tchêtchêrêrê... » ; n°XLVI : « Les musiques que les jeunes de la ville, et ça m'arrivait à moi aussi, écoutent par exemple aux stations services c'est vraiment monosyllabique, ça ne porte aucune critique, ça ne fait que reproduire ce qui passe tout le temps dans les médias. J'aime bien tous les styles de musique, ça ne me dérange pas, il faut juste qu'il y ait de bonnes paroles. » ; n°29 : « H: Selon toi comment est cette question du loisir de la jeunesse dans les communautés en dehors du MST? L : Maintenant oui, je vis dans une communauté en dehors du mouvement. [...] Il y a beaucoup de petits groupes on va dire comme ça hein. Dans la mienne il y a beaucoup cette question des groupes sociaux, il y a une, comment je vais dire, une différenciation. [...] Je vois ça comme ça, c'est différencié, l'union fait la force. Quand c'est tendu, l'union fait la force. Il y a de l'union. Là dehors, quand c'est tendu, tu te débrouilles tout seul et c'est tout. Ou tu restes en arrière. C'est ça la différence. Il y a une union en soi, quand tu as un enfant qui est né, qui a grandi ici, qui a vécu ça depuis... depuis le berceau, il va comprendre ce que c'est que le collectif. »

Pour certains auteurs le MST serait même moins un mouvement social qu'une « société en réseau »[462]. Or, le réseau est cultivé par les jeunes des mouvements dans ce souci de **connexion entre les « îles de l'archipel. »** Ils s'organisent, communiquent entre eux via des blogs par exemple[463], conscients d'être peu nombreux et d'avoir un intérêt commun avec d'autres, en particulier pour développer les activités de loisir, « l'idée c'est de construire un plus gros groupe pour que personne n'abandonne son groupe d'origine, et de se donner les objectifs de lutte ensemble » (entretien n°XLVI). Les Sans-Terre s'inscrivent dans des dynamiques d'autonomisation qui les amènent à faire le lien entre les différents mouvements de révolte rurale[464], comme c'est le cas dans l'Extremo Oeste avec la PJR[465]. La Via Campesina articule au niveau international plusieurs mouvements paysans, dont les mouvements brésiliens MST, MMC, MPA, PJR, CUT, et d'autres. Événements de taille variable mais portant toujours une grande charge symbolique, les *acampamentos* sont la quintessence de cette volonté d'articulation (voir annexe n°14). Dans notre terrain de l'Extremo Oeste, un collectif dont la devise est « Nous sommes une jeunesse unique, métissée dans la lutte » des jeunes de Dionisio Cerqueira a par exemple produit une pièce de théâtre à l'occasion d'un événement unificateur (le 7 septembre, jour du « Grito dos Oprimidos » à l'occasion de la fête nationale brésilienne). Les habitants des *assentamento*s étant souvent d'origines diverses, venant souvent de l'extérieur de la région d'installation, doivent adapter leurs pratiques culturelles[466], contribuant à métisser les pratiques et minimiser l'importance des pratiques régionales vis-à-vis de celles communes aux membres du mouvement, reproduisant ainsi la dimension populaire et l'identification « universaliste » : le mouvement est pour tous ceux qui souhaitent s'installer, sans distinction (Bleil, 2005). Les habitants des *assentamentos* ont des profils singuliers car le MST a pu séduire de nombreux « néo ruraux », partis en ville puis revenus[467]. Cela renforce une tradition d'articulation des luttes urbaines et rurales qui fait partie de la matrice idéologique de ces mouvements, cherchant l'union de l'ouvrier et du paysan pour mettre en œuvre la transformation sociale globale : les jeunes

[462]Horacio Martins de Carvalho, *Agricultura familiar y el campesinado en America Latina*, CSEAM, 2014, p.254

[463] http://coletivodejuventudedomst-sc.blogspot.com.br consulté en mars 2013 : « ceci est un outil d'échange entre les jeunes des *assentamento*s, il informe les membres et propage les activités réalisées sur tous les territoires. Si vous organisez quelque chose d'intéressant qui peut servir d'exemple ou d'inspiration aux autres, partagez-le ici ! […] Nous sommes responsables de ce que deviendra le mouvement bientôt et les endroits où l'on vit. Nous devons assumer et revendiquer notre identité et nos idées. […] Nos besoins sont le débat, les études, intégrer la société, accéder à ses biens et diffuser les nôtres. Nous sommes notre seul propre espoir et nous devons nous organiser, nous former. Médecins, ingénieurs, professeurs avocats, nous devons devenir l'organisation du MST, personne ne le fera pour nous, rien n'est prêt et nous devons fabriquer la proposition qui ne fera pas de nous une simple main d'oeuvre »

[464] Almeida Jalcione, « Agricultures alternatives, entre autonomie politique et ghettoïsation », dans Zanoni, Lamarche, 2001

[465] Entretien de jeunes du MST n°XXV :« je ne suis pas croyant du tout mais je vais à la messe parfois avec ceux de la PJR, et je participe à leurs formations » ; n°XXVI : « Je suis un catholique un peu relâché je dirais, mais par exemple je participe toujours du Cri des Exclus les 7 septembre, c'est la PJR qui organise avec Via Campesina »).

[466] Voir des récits de vie de familles *assentadas* et de leur évolution culturelle dans Antuniassi R. M. H., « Les noyaux de la réforme agraire comme espace d'intégration sociale : le cas de la famille Pereira » dans Zanoni Magda, Lamarche Hugues, 2001

[467] Almeida J., « Agricultures alternatives, entre autonomie politique et ghettoïsation », dans Zanoni Magda, Lamarche Hugues, 2001

des PJR et PJMP se rencontrent fréquemment pour partager des moments entre autres culturels (observations n°6, 42 et 123, et existence des GPR - *Grupo de Produção e Resistencia* – qui articulent urbains et ruraux par des activités communes) ; ceux du MST collaborent avec le MTST (Mouvement des Travailleurs Sans-Toits, urbain)[468]. L'action de ces mouvements a un effet très concret sur les représentations mutuelles entre habitants des villes et des espaces ruraux comme en ont témoignés plusieurs jeunes rencontrés dans les Pastorales :

> « J'avais des a priori sur les personnes de la ville avant d'entrer à la PJ, ma famille me disait que les personnes de la ville n'ont pas tant de valeurs, c'est seulement après que j'ai compris qu'on était tous égaux, qu'il n'y a personne qui vaut plus que l'autre... » (entretien n°124) ; « La PJR/MP travaille beaucoup en lien avec la Terre, même dans la PJMP, surtout à São Miguel do Oeste où les deux sont très liées, ça c'est très propre au contexte. Parce que même si les jeunes de la périphérie n'ont pas connu ça, leurs parents ou grands parents ont connu ça, la nécessité de la terre [...] Il y a une présence de la ville pour les jeunes ruraux et une présence de la campagne pour les jeunes de la ville. On ne travaille pas sur le retour à la terre mais sur l'importance de chacun pour les pastorales, dans la vie des jeunes, et sur le fait de rester. » (entretien n°43).

Cette articulation se fait lors de moments concrets comme nous avons pu en observer lors du *Seminario Estadual da Juventude do Projeto De Olho na Terra* (observation n°2) et l'organisation de visites de communautés urbaines défavorisées de Florianopolis (pour y comprendre la mise en place d'un programme autour du surf et de la drogue et le fonctionnement d'une école située dans un *morro*), durant lesquelles les échanges ont de fait été vifs entre jeunes Sans-Terre et jeunes urbains. Le degré d'articulation est cependant également source de différenciation entre mouvements sociaux comme nous l'expliquait une responsable de Pastorale de São Miguel do Oeste pour qui : « L'intérieur n'est pas mieux que la ville ni inversement. Le capital est partout [...] Dans la lutte il faut unir toutes les jeunesses. Les ruraux trouvent que la ville est quelque chose de mauvais, les urbains pensent que le peuple de la campagne est idiot. [...] Notre objectif c'est que les jeunes se rencontrent, dans la ville ou la campagne peu importe. Qu'il n'y ai pas de préjugés ni d'un côté ni de l'autre. C'est un peu ça que R. représente, le lien entre les deux. W. aussi a l'objectif de retourner en rural » (entretien n°44).

Il existe une véritable sous-culture propre aux mouvements sociaux, avec ses codes, ses références, dont nous avons pu être témoin, lors de rencontres du MST (observations n°XVII et 2[469]) ou de réunions et rencontres de formations de la PJR/PJMP (observations n°42 et 123)[470]. **L'*acampamento*** représente la quintessence de ce type de rencontres, souvent (mais pas toujours) réalisé autour d'une occupation de terres, il réunit des jeunes de tout le Sud du pays, voire du pays et des pays voisins (militants argentins, paraguayens et uruguayens principalement) sur quelques jours et dans des conditions plus ou moins précaires (du « campement » de base avec des bâches à l'occupation d'infrastructures plus pérennes). Deux dimensions nous paraissent essentielles pour la constitution d'un sentiment d'identité universelle. D'une part les éléments « événementiels » : *misticas*, moments de concert, de chant collectif, manifestations, *sit-in*[471], cours, moments de débats et de formation à proprement parler. D'autre part, tous les éléments quotidiens de la vie en groupe : confection et partage des repas, installation de dortoirs, moments de convivialité. Pour C., membre des Pastorales : « Notre façon de fonctionner c'est de faire des grandes rencontres après les manifestations

[468] voir le savoir faire du MST à associer son expansion nationale à des initiatives locales directes dans Cabello Norder et Pereira Bergamasco, « Question agraire, politiques publiques et mouvements sociaux » dans Zanoni, Lamarche, 2001

[469] Cette rencontre « Seminario estadual de Olho na Terra » avait lieu à l'UFSC dont certains bâtiments avait été réquisitionnés pour accueillir le campement des jeunes Sans-terre venus de tout l'État.

[470] Nous n'avons cependant pas eu l'opportunité de participer à un *acampamento* durant nos mois de terrain dans le Sud du Brésil, les informations sur ces événements ont donc été récoltées à travers des témoignages, des films et des articles.

[471] Nous avons par exemple pu participer à un sit-in dans les bâtiments de l'INCRA de Florianopolis. Un moment où incontestablement la parole se libère et où les échanges entre jeunes venant de lieux différents est favorisée par le but commun de l'occupation du lieu sous la bannière collective du MST.

[marchas], il y a toujours des moments festifs, et cette chose de se connaître les uns les autres c'est vraiment riche. Comme moi j'étais une petite fille de la campagne, cette chose de se connaître c'était très important. D'échanger sur la réalité de chacun, ceux de la région ou plus loin parce que bon, on ne connait pas en fait et d'aller au-delà des stéréotypes. On travaille ça pendant les formations. ». On voit ainsi l'importance de ces événements dans la connaissance mutuelle des jeunes et dans la construction d'un sentiment d'appartenance à une identité commune qui prend le pas sur l'identification à un territoire, une culture géographique (rurale, urbaine, *serrana*, etc...) ou ethnique (d'origine européenne, *gaúcha*, etc...). Ces *acampamentos* sont organisés lors de réunions en amont (nous avons pu assister à l'une d'entre elles, racontée dans l'annexe n°14). Or de ces grands événements, des moments de formation en groupes plus petits sont aussi importants dans ces mouvements, émaillés de nombreux moments culturels (chansons, films) qui contribuent à l'assimilation de référents communs, comme nous avons pu le constater sur deux jours, en participant pleinement à une formation proposée à São Miguel do Oeste (voir annexe n°15).

Certaines **caractéristiques du territoire** principalement concerné par ce type vont dans le sens de cette identification « sans frontières » puisque la microrégion Extremo Oeste Catarinense a plusieurs traits singuliers par rapport aux deux autres régions observées (dont certains s'étendent à toute l'aire des dites « régions coloniales » allant du sud-ouest du Paraná au nord-ouest du Rio Grande do Sul). Tout d'abord elle a été un espace propice au développement des mouvements sociaux. Délaissé par les politiques publiques et autres organisations pouvant potentiellement organiser la jeunesse rurale[472], l'Église catholique y a davantage développé le lien aux mouvements globaux que les activités locales communautaires[473]. Cette région est à ce titre qualifiée de « vivier [*celeiro*] des mouvements sociaux[474] », et les professionnels de l'espace rural considèrent souvent que cette région est en ce sens « très organisée » et que l'agriculture familiale y est « bien structurée » (entretien n°33). L'Extremo Oeste a été, relativement à la région très marquée de Campos de Lages par exemple, peu propice au développement d'une identité régionale nette : absence d'un accent, d'une gastronomie, de paysages très identifiables (entretien n°27 , F, 24 ans, ExO). Une *extensionista* a témoigné de cette absence relative d'identification : « les jeunes d'ici ils ne s'identifient pas à la région... Ils ne savent pas, s'ils sont *gaúcho*, s'ils sont autre chose, quelle est notre équipe, quelle est notre nourriture... c'est ça tu sais. Mais les jeunes aiment bien la région... Ici il n'y a pas beaucoup de *rodeio*, mais il y a, il y a le São Miguel Tchê par exemple. Mais rien à voir avec Lages par exemple parce que là-bas il y a des *rodeio* tous les week-end et chaque famille a un cheval, il y a cette relation forte qu'il n'y a pas ici » (entretien n°118). De plus, et si cette région est elle-même hétérogène (répartition inégale de l'agriculture familiale liée au relief et aux différences de colonisation), il y a de fait peu de jeunes dans les communautés rurales de l'Extremo Oeste, vidées par le système d'intégration avec l'agroindustrie[475].

[472] Voir la thèse de Adinor José Capellesso, *Crédito e Seguro da Agricultura Familiar: Políticas Públicas de Apoio à Sustentabilidade ou de Subsídio a Sistemas Produtivos de Baixa Eficiência?*, soutenue en 2016 au PGA – CCA - UFSC

[473] Par exemple le jeune Tayson, dont le livre fétiche est *Les sermons de l'Abbé Dom José Gomes*, évêque de Chapeco et figure de l'Église contestataire locale luttant pour la petite paysannerie, affirme que sa région est une référence nationale en terme de mouvements sociaux, avec un accent localement mis sur l'articulation villes-campagnes. Les mouvements liés à l'Église (PJR, CPT – Commission Pastorale de la Terre), n'ont pas cette teinte militante dans tout le pays.

[474] Paim Elison Antonio, « Aspectos da constituição historica da região Oeste de Santa Catarina », *Saeculum Revista de Historia,* João Pessoas, 2006

[475] Voir la thèse de Adinor José Capellesso, *Crédito e Seguro da Agricultura Familiar: Políticas Públicas de Apoio à Sustentabilidade ou de Subsídio a Sistemas Produtivos de Baixa Eficiência?*, soutenue en 2016 au PGA – CCA - UFSC

ң La culture comme instrument de lutte

L'appareil de pratiques culturelles développé dans les mouvements sociaux alimente cette **tendance à l'universalisme et à l'identification au groupe par les pratiques culturelles.** La jeune L. a développé clairement ces éléments et les intègre à son histoire personnelle, elle qui fut le premier bébé à naître dans l'*assentamento* Conquista da Fronteira : elle évoque son émotion face aux *misticas* et leur pouvoir unificateur, associant spontanément sa définition de la culture à une marche (manifestation) du mouvement, se revendiquant plus proche du Sans-Terre péruvien que de son voisin non militant et émaillant son discours de références à l'appartenance à une grande identité commune du mouvement. Ainsi, elle évoque tour à tour sa proximité avec tous les paysans du continent et montre aussi son attachement à la région et ses traditions (elle citera la dimension militante de la région mais aussi la Folia do Rei, une chorale passant de maison en maison, les éléments de culture *colona* comme le *balaozinho* ou la *bocha*), dessinant une identité ambigüe :

> « J'ai toujours été émue par les *misticas*, de voir tout le monde chanter comme ça ensemble, d'entendre les musiques du mouvement, qui font frissonner et pleurer. De voir comment est-ce que cela contribue à la formation de notre identité, tu sais... J'ai toujours aimé dessiner, peindre, j'aime faire aussi, j'aime créer. Je suis *Sem Terra* vraiment, et les *misticas*, ça a été quelque chose qui y a contribué, tu sais [...] La culture c'est l'identité, même collective, elle est reliée à la réalité, à ce que je vis. C'est une construction. L'art c'est ce qui nous rend heureux. C'est l'outil qu'il y a pour sensibiliser notre quotidien [...] H : Qu'est-ce que la culture pour toi ? L : Ah mon Dieu... la culture... C'est difficile de définir la culture... Quand on parle de culture déjà ça me rappelle l'identité et la première chose qui me vient en tête c'est une marche du mouvement, il y a une photo comme ça, de tout le monde en train de marcher sur un panneau du congrès. C'est une fresque qui a été faite comme ça, super grande. Genre le thème du congrès. Je trouve ça merveilleux. [...] C'est un mélange, la culture à l'intérieur du mouvement est un mélange de toutes les cultures, des noirs, de l'italien, de l'allemand, de tout ce qu'il y a là, elle est à nous... Mais oui, c'est ça , la culture c'est le noyau de tout ça, de notre réalité, de la réalité de notre mouvement [...] Du côté de ma mère tout le monde est italien, du côté de mon père c'est métissé, son arrière-grand-père est venu de France, s'est marié à une indienne, et ma grand-mère s'est mariée à un allemand. Je suis brésilienne, mais mon identité est *Sem Terra* […]. Je me sens sans aucun doute plus proche du péruvien sans terre que du brésilien qui n'a pas d'engagement. Je m'identifie beaucoup plus à la question du jeune restant à la campagne, justement pour être à la campagne, parce que ceux de la ville... J'en connais beaucoup, je parle avec de nombreux citadins, mais ils n'ont pas cette relation à cet engagement, de connaître la réalité de la campagne. Il y en a qui ne connaissent pas et pensent que réellement l'*assentado* c'est celui qui habite à la campagne et marche pieds nus, travaille seulement à la ferme, c'est cette idée comme ça. Et de là tu discutes avec, par exemple l'année dernière on a reçu cinq mexicains ici, et là en décrivant leur réalité, mon Dieu, elle est très ressemblante à la nôtre. La-bas au Mexique mais elle était très ressemblante. Alors l'identité à la campagne je crois qu'elle est très forte, on s'identifie bien plus qu'avec les jeunes de la ville. »

L'enjeu de l'usage de la culture par les membres des mouvements sociaux est d'« avoir un visage pour exister publiquement », comme le dit le titre d'un article de Susana Bleil[476]. En effet, la **légitimité du mouvement** découle en partie de sa capacité à démontrer le bien fondé de son action par un style de lutte propre à l'histoire du Brésil, inventé par les Ligues Paysannes (*Ligas Camponesas)* et développé par le MST. L'occupation pacifique de terres, l'installation de paysans dans des campements provisoires, la réappropriation de l'espace public (par des grandes marches par exemple) ont participé à la mise en place d'un « répertoire d'actions collectives » originales, quand les répertoires traditionnels (grèves et manifestations) s'essoufflaient (Bleil, 2005). La constitution d'une identité au cours d'actions collectives qui ont souvent une dimension artistique et culturelle (occupations musicales, peinture de fresques dans des lieux clefs, *misticas*) dénotent d'un usage singulier d'une culture propre. Dans le cas des Pastorales, la culture religieuse est largement

[476] Bleil Susana « Avoir un visage pour exister publiquement : l'action collective des Sans-Terre au Brésil », *Réseaux* n°129-130, 2005

réinvestie d'un vocabulaire militant liés aux luttes sociales[477]. Enfin, l'usage des *misticas* en particulier réanime les tensions entre générations aux aspirations parfois différentes dans les mouvements sociaux :

> « Le MST c'est un mouvement, alors, tu en fais partie ou non, possédant des terres ou pas, c'est une identité. Bien sûr, la jeunesse de mon père n'a pas été la mienne, de facilité, et de bonheur. Mais ça n'est pas comme ça parce que j'ai souffert que je veux que mon fils souffre, il faut apprendre à donner de la valeur aux choses. Par exemple si on prend cette question, la valorisation des personnes qui ont lutté ici devient nette. Ici il y a une grande valorisation de ceux qui on lutté, c'est difficile de trouver un espace quand on est jeune pour ceux qui n'ont pas lutté. C'est beaucoup plus simple de donner de la valeur à quelque chose lorsque tu as senti son absence dans ta peau que lorsque tu l'as simplement lu dans un livre ou autre, il y a beaucoup de ça. » (Entretien n°29).

Au-delà de l'enjeu communicationnel et identitaire, **la culture fait aussi partie des buts des mouvements sociaux, en particulier du MST,** pour qui la lutte dépasse la seule conquête de la terre, et continue dans le développement de conditions de vie dignes dans les *assentamento*s, poursuivant la lutte contre les trois barrières visées : le latifundio, le capital, l'ignorance (Bleil, 2005). L'ambition est celle de construire une culture propre pour la confronter à ce qui existe par ailleurs. Les activités culturelles et de loisir font aussi partie du projet de société des jeunes de la PJR qui tentent de développer ce type d'offre, malgré les obstacles et les difficultés : « la proposition de la PJR c'est de créer un mode de vie, qui va au-delà de la production. Seulement, la PJR est un peu fragile parfois car on manque de monde, il y a peu de jeune dans nos zones, et ils habitent souvent très loin les uns des autres, et sans espaces de rencontre appropriés, alors on essaye d'améliorer ces espaces, notamment autour de la culture avec des cours de guitare, de percussion, de théâtre, de chant et aujourd'hui aussi d'échecs. Nous essayons de montrer la dimension politique de ce jeu où chaque pièce représente un secteur social et où le pion est toujours maltraité » (entretien n°XLVI). Dans ce cadre, les mouvements sociaux revendiquent une r**éappropriation de la culture populaire** en tant que principe révolutionnaire (rejoignant le populisme russe : la façon que le peuple a de se mettre en relation avec le monde, la « culture populaire », est essentiellement révolutionnaire) et dénoncent par exemple la dérive élitiste des CTG[478], invoquant les débats sur la culture brésilienne notamment portés par Darcy Ribeiro (*O povo brasileiro – a formação e o sentido do Brasil,* 1995). Donner à entendre ou voir des choses différentes aux jeunes du mouvement est un enjeu fort pour les cadres de ces mouvements, comme en témoigne ici l'un d'entre eux, un jeune de la PJMP de São Miguel do Oeste parlant de la programmation musicale à prévoir pour une prochaine mobilisation : « La musique a une importance idéologique dans le mouvement, là-bas [pendant la prochaine mobilisation] ça va être une petite bande de jeunes bien "aliénés", il faut les provoquer avec des musiciens engagés. La musique amène de manière ludique les idées de la lutte. La soirée culturelle est l'occasion d'amener des choses, des idées » (observation n°42) ou comme nous l'a expliqué plus longuement une militante historique de la Pastorale (entretien n°44) :

> « On tente de construire avec notre jeunesse le goût pour autre chose car ici nous sommes dans une région de culture massifiée, avec la culture *gaúcha* dominante […]. On est dans la recherche aujourd'hui d'une culture immédiate : on voit cette chose, on se passionne pour cette chose. Nous on essaye de construire des alternatives

[477] Entretien n°44 avec une coordinatrice de la PJR : « Le nouveau pape défend les mouvements sociaux avec les 3 T (Terra, Trabalho, Teto). Ici c'est une région où la foi est très froide mais la foi est partout au Brésil. Les pentecôtistes sont très individualistes, c'est Dieu et Moi. Pour nous c'est Dieu et la communauté. Marie était une mère célibataire et Jésus est un jeune des périphéries. On s'appelle "pastorale" mais on veut que toutes les brebis deviennent des loups, ce n'est pas pour les apprivoiser, les domestiquer, Jésus n'a pas domestiqué les gens, il a mis le feu. Quand je vois un visage qui souffre je pense à Jésus. La foi c'est à chacun, et chacun fait ce qu'il veut, mais Dieu pour moi est pour que les gens s'organisent dans la lutte. »

[478] Entretien n°44 avec une coordinatrice de la PJR : « Les CTG c'est pour l'élite, pour participer il faut acheter une tenue à 300R$! Les patrons ont importé ce modèle de domination sociale. Sauf que c'est faut, le *gaúcho* en fait c'est le *peão fudido*. Les *danças birivas* étaient celles dansées par les *tropeiros* qui se posaient... Il faut lire Tau Golin ! » (nb : historien déconstruisant le mouvement *gaúcho*, ayant notamment publié *A Tradicionalidade na Cultura e na História do Rio Grande do Sul*, Editora Tchê, 1989)

> […]. La question culturelle est très compliquée avec nos jeunes. J'ai déjà vu dans une rencontre nationale de la PJR des groupes jouer du "*sertanojo*" tu sais ! Avec des paroles machistes, des préjugés et tout. C'est compliqué de construire des alternatives, mais on tente. {Quels types de contenus culturels soutenez-vous alors ? Vous m'avez dit que l'autre jour vous les avez emmenés voir *Jurrasic Park,* c'est alternatif ça ?} Haha ça non pas vraiment, par exemple dans ce cas ce n'était pas juste les jeunes, il y avait toute la communauté. Et le cinéma dans la communauté c'est important […]. Pour nous la culture massifiée n'est pas valable. Le funk, le *porno-funk* qui humilie le corps de la femme, le *sertanojo*. Pour moi ce sont les formes qui tuent le plus la jeunesse. Nous on aime chanter des choses de culture populaire des chansons qui parlent de la vie rurale, de la vie des personnes, de la vie religieuse des personnes, du *candomblé*, du *terreiro* [traditions afro-brésiliennes]. La culture populaire, les danses, la culture du peuple lui-même c'est notre ligne de travail. C'est très compliqué. On voudrait que nos jeunes se passionnent pour Pereira Da Viola par exemple, qu'ils comprennent ce que c'est [...] La PJR, en tant que membre de la Via Campesina a une ligne de travail très claire, sensibiliser, former et organiser le militantisme. La culture est quelque chose qui fait partie de ça, et comme on travaille avec les jeunes la question de la musique est très importante, la musique, la danse. »

Dans la continuité de cette identification et de cet usage de la culture, les moments de militantisme sont perçus par ces jeunes comme des **moments de loisir-lutte** comme on le comprend lors d'observations (observations n°42, 5, XXXI, XVII et 123) et d'entretiens : entretien n°XLVI : « j'organise mon temps de loisir en fonction de l'organisation, le temps que j'ai je le dédie à la PJR car il doit y avoir cohérence entre ce que je dis et ce que je fais. Quand on passe un film par exemple, c'est un bon moment, un moment de loisir, mais c'est aussi l'occasion de débats. Chaque moment peut faire partie d'une formation, d'un processus. Quand je fais du volley dans ma communauté, pour moi c'est un moment de travail dans la base du mouvement » ; entretien n°XXVII : « Le MST pour moi c'est la soupape, ce qui me permet de fuir les injustices et tout le reste et de croire faire partie d'un futur meilleur ». Le temps de loisir et surtout la culture est largement instrumentalisée dans ces mouvements sociaux, qui ne la voit ni pour elle-même ni pour son rôle auprès des jeunes. Les cadres de ces mouvements commencent à prendre conscience des décalages que cela peut produire, et réalisent pour certains une autocritique de cet usage de la culture prise uniquement comme un outil de mobilisation politique des jeunes[479]. C'est le cas lors des *acampamento*s où les loisirs individuels et entre amis se confondent avec le temps dédié à la lutte collective (voir annexe n°14). Les formations sont aussi des temps particulièrement plébiscités par les jeunes (voir annexe n°15), et elles permettent de capter ceux qui sont moins engagés, comme le révèlent deux témoignages de jeunes rencontrés dans un cadre différent du militantisme à Barra Bonita (entretiens n°6) et expliquant qu'ils ont aimé se rendre aux formations de la Pastorale car « on y discute de nous, d'Histoire aussi, c'est intéressant », « on se retrouve c'est sympa ».

Il faut rappeler avant de conclure que ce profil n'est pas présent à tous les coups dans les mouvements sociaux[480] et n'est pas exclusif des mouvements sociaux[481], ni, *a fortiori*, de l'Extremo Oeste Catarinense. Outre un rejet sur place (entretien n°120), nous avons pu retrouver des témoignages similaires ailleurs : de jeunes des EFAs à Santa Cruz do Sul ou de la Fetraf dans les Campos de Lages[482]. La reprise de la culture populaire dans une dynamique politique se fait aussi par exemple par le milieu associatif dans le Planalto comme l'explicite un responsable de l'organisation Vianei, une association d'éducation populaire implantée depuis les années 1980 dans la région de Lages sur les questions d'agroécologie, de souveraineté alimentaire et de

[479] Stropasolas Valmir Luiz « Um marco reflexivo para a inserção da juventude rural » dans Carneiro et Castro, 2007, p. 284

[480] Voir les travaux d'Ana Luisa Micaelo sur le MST au Pernambuco où le référent culturel du MST ne fonctionne pas, constatant une gratitude des habitants d'*assentamento* par rapport à la conquête de la terre mais sans aucun sentiment d'appartenance et où les évangélistes limitent les pratiques culturelles et de loisir.

[481] On peut retrouver des sentiments similaires dans des communautés très religieuses ou culturellement isolées comme les *quilombos* (observation n°20).

[482] Leandro Dorigon (Coordenador juventude Fetraf região de Lages) : « Le Fetraf a une philosophie un peu différente du MST, on se dispute des éléments même si on a beaucoup de points communs, comme Paulo Freire, s'identifier comme mouvement social, faire des *misticas*, valoriser la culture, faire des *acampamento*s, des formations pour la jeunesse. Mais la Fetraf voit un peu au delà du mouvement... ce qui manque parfois aux autres... »

démocratisation :

> « Dans la région *serrana* une des préoccupations qu'on avait c'était avec la culture de la soumission, la manière de comprendre les relations sociales était marquée par ça... Alors la valorisation de la culture populaire.... Attention, nous ne voulions pas valoriser une culture locale de la soumission, de la relation avec les *colonels* par exemple, mais secourir l'identité du groupe dans une perspective de lutte et de libération. La culture comme pratique de liberté. Nous avons utilisé le théâtre de marionnettes comme un instrument de resignification de cet endroit, d'expression d'une identité dans un perspective politisée. Nous avons utilisé des histoires locales, des situations locales qui étaient dramatisées par des acteurs de marionnettes. Et le peuple qui en était la source finissait par se questionner à ce propos. C'est ça qu'on appelle de l'action culturelle. » (entretien n°50)

Ce témoignage permet de faire le lien avec notre seconde catégorie de mode d'habiter, mobilisant une appartenance régionale forte et la culture essentiellement en tant qu'instrument de valorisation.

2/ Une valorisation de l'appartenance régionale

D'autres jeunes, sur d'autres types de territoires, développent davantage leurs pratiques culturelles en mobilisant une identité s'assimilant à une l'échelle régionale et utilisant la culture pour valoriser, économiquement et socialement, un territoire relativement étendu et délimité, rappelant à ce titre les analyses de Claire Delfosse sur le Centre-Bretagne[483].

ң « Je suis *serrano* »

Il est très spontané pour la plupart des jeunes rencontrés dans la microrégion de Campos de Lages de **se définir comme « *serrano* »,** autrement dit comme habitant de cette « serra », région de montagne et de plaines d'altitude. Ce vocable est utilisé aussi bien pour désigner les *caboclos* de manière neutre (entretien n°48), que les habitants aux origines européennes mélangées (entretien n°61), que les *gaúchos* s'étant établis dans la région et y ayant développé et adapté leur culture *gaúcha*. Les jeunes l'utilisent volontiers :

> « [en parlant des diverses origines européennes de sa famille] Bien, je suis, comme on dit, je suis *serrano,* avec fierté, n'est-ce pas ? H. Qu'est-ce que ça serait un *serrano* ? L: je crois qu'une des principales choses c'est le lien avec la culture que l'on a. C'est la manière de s'habiller, la manière de parler, la manière d'être, c'est ça. Le *serrano* a des caractéristiques bien fortes. » (entretien n°76, M, 22 ans, CdL)
> « H : Comment est-ce que tu te définis, quand tu te présentes aux autres par exemple ? CE: Certainement *serrano… serrano, lageano* c'est un ... H: ça ne serait pas *gaúcho* ? CA: *gaúcho* je ne dirais pas, *gaúcho* c'est plus, *gaúcho* je le vois plus comme dans la partie *rio grandense*. Du coup *Gaúcho catari… gaúcho* oui, mais *catarinense*, du coup... *gaúcho* on le dit ici mais plus pour le *rio grandense*. On a les mêmes habitudes mais en fait on est... Même si tu te rends au Rio Grande, ils t'appellent *Catarina*, pour être *catarinense*. Alors ça fait une différence » (entretien n°64, M, 19 ans, CdL)
> « Je dis que je suis *serrana*, mais les gens ne sont pas surpris par ça, ils sont surpris quand je dis que je suis agricultrice. » (entretien n°71).

Se définir comme tel peut aussi se faire en comparaison à d'autres, comme ceux du littoral pour ce jeune tresseur de rotin qui définit la culture avec des éléments tels que la gastronomie et la façon de se vêtir : « La culture c'est une manière de vivre. La nourriture, une manière de se vêtir. Je suis de culture rurale, de la *serra*. Pour moi la première différence que je vois entre la Serra et le Littoral, c'est la manière de s'habiller des femmes, genre en jupe et en bikini parce que c'est la plage. Ici si une femme est en mini-jupe, les gens vont en parler. » (entretien

[483] Delfosse Claire, Georges Pierre-Marie, « Artistes et espace rural : l'émergence d'une dynamique créative » , *Territoire en mouvement*, 19-20, 2013 ; Delfosse Claire, 2003, *Géographie rurale, culture et patrimoine,* HDR, Lille I.

n°74).

Le régionalisme devient ainsi un prisme signifiant pour ces jeunes, lorsqu'ils regardent d'autres pratiques : un jeune pratiquant le rodéo nous expliquait par exemple que chaque région a sa façon bien spécifique de faire (entretien n°64, M, 19 ans, CdL), **cultivant le sentiment d'appartenance à une région spécifique** au sein de la « Grande Nation Gaúcha ». Et Lages a beau avoir perdu de son « traditionalisme » selon un jeune dresseur de chevaux de rodéo, il n'est pas rare d'y voir des hommes portant le costume traditionnel : « L: oui, Lages jusqu'à il y a cinq ans de ça c'était bien traditionaliste. Lages était, c'était le centre de la région. Du Santa Catarina c'était la ville la plus traditionaliste. Et aujourd'hui beaucoup, beaucoup de *gaúchos* puristes sont partis de Lages, ils sont partis dans le Rio Grande do Sul, les gens qui se bougeaient. Alors aujourd'hui il n'y aurait plus, ou ça ne serait pas cette tradition si forte comme ça, ça c'est sûr, ça se perd peu à peu, hein ? Mais si tu sors au *rodeio*, tu vas voir les gens bien, bien typiques, je veux dire, bien habillés traditionnellement. » (entretien n°76, M, 22 ans, CdL). Cette identité régionale est invoquée comme permettant de dépasser les autres clivages identitaires présents sur le territoire, comme les classes sociales, symbolisées par les catégories « peão », « compadrui » et « patrão »[484] dont les oppositions sont gommées par un paternalisme que nous n'avons pas retrouvé dans les autres territoires observés. Le pouvoir unificateur, de création d'un sentiment d'une communauté d'intérêts, de l'identité *serrana* rappelle en effet celui du paternalisme analysé par Nicolas Renahy à propos des jeunes ruraux d'un territoire ouvrier de Bourgogne. Il y explique que la pression paternaliste exercée dans les sociabilités et pratiques culturelles des campagnes ouvrières de la première moitié du XXème siècle permettait une certaine offre de loisir et une stabilité sociale : « une culture populaire émergeait de cette stabilité dans la valorisation d'un "nous" familier opposé à un vaste "eux" » (Renahy, 2005, p.226).

Des **caractéristiques de la région** favorisent à nouveau ce type de profil, de valorisation de l'appartenance régionale, enviée par certains acteurs d'autres territoires comme ici un professeur de danse *gaúcha* de la région de Santa Cruz do Sul : « A Lages les CTG sont plus forts. Ils sont dans le centre du traditionalisme. Là-bas ils sont très régionaux, ils valorisent le régionalisme. Ici il n'y pas de régionalisme dans le Centro Serra [...] Nous les *gaúchos* on a beaucoup de fierté, c'est ce qui fait que quand le *gaúcho* va à l'extérieur, il emmène la *pilcha* [habit traditionnel] pour montrer et il s'identifie plus, plus que ceux qui sont restés. A Lages, comme c'est une région frontalière, ils aiment montrer qu'ils sont *gaúchos*. » Les éléments géographiques privilégiant cette échelle d'identification sont nombreux.

Il s'agit d'abord du manque (relatif) de vivacité de certaines traditions des *colonos* (la *bocha* par exemple, entretien n° 62) face à une « culture de la soumission » au « colonel » (*colonelismo*) qui paraît caractéristique de la région[485]. Cela rendrait plus difficile la mobilisation des jeunes, hors des rodéos, et le travail des mouvements sociaux comme témoigne un jeune de la centrale syndicale Fetraf : « Le profil de la Serra est très différent de l'Oeste, plus dynamique. Cette région a toujours été exploitée par la monoculture, par le *colonelismo*, quel que soit le "cycle", et cela a généré beaucoup de misère. C'est plus difficile de mobiliser la jeunesse ici, c'est un défi pour nous. Par exemple pour le programme d'aide à l'achat institutionnel, on voit

[484] Littéralement « pion », « compère » et « patron » , il s'agit des trois catégories de personnel dans une *estancia*, désignant par extension des classes sociales différenciées.
[485] Nombreux entretiens avec des *extensionistas* locaux, notamment entretien n°61 sur la vente de fromage interdite aux ouvriers agricole par les « patrons », propriétaires des vaches et donc du fromage cependant fabriqué par les ouvriers ; voir aussi les travaux de l'anthropologue Geraldo Locks, sur l' « inertie » des caboclos : Locks Geraldo, *A população Cabocla a caminho da cidade: uma investigação de seu trajeto e reinvenção de sua vida na cidade de Lages*. In: V Reunião de Antropologia do Mercosul, 2003, Florianópolis - SC. V Reunião de Antropologia do Mercosul, 2003. ; Locks Geraldo, *Antes e depois do olhar antropológico sobre a Etnia Cabocla desde uma organização não-governamental na Serra Catarinense*. In: 23ª Reunião Brasileira de Antropologia, 2002, Gramado - RS. 23ª Reunião Brasileira de Antropologia, 2002.

que dans le secteur de Lages les gens commencent à y accéder, c'est un parcours un peu plus lent. Mais ça à voir avec la culture aussi parce que, par exemple, on a fait un cours ici, et pour la majorité des jeunes ça ne pouvait pas être la samedi, parce que samedi c'est le jour du *rodeio*... Les samedi les *rodeios* mobilisent la région, et ça on doit le respecter aussi... » (entretien n°49). Ensuite, on note une plus grande discrétion des organes d'*extensão rural* dans cette région par rapport à d'autres (par rapport à Santa Cruz do Sul par exemple[486]), laissant davantage le champ libre aux dynamiques associatives qui s'emparent de l'identité régionale. Enfin, des éléments paysagers et climatiques (le froid, l'emblématique pin *Araucaria*), ainsi que gastronomiques (vivacité de traditions comme les cafés coloniaux) et culturels (la permanence d'une forte culture orale faite de légendes que tous connaissent, jeunes y compris, voir entretien n°105) permettent d'identifier, de distinguer rapidement la région et ses spécificités, ce que les jeunes mobilisent quand ils vont à l'extérieur (entretien n°143, M, 18 ans, CdL). Le profil agricole (la forte présence de l'élevage renforce la culture des rodéos nécessitant du bétail, entretien n°83) et démographique (très faibles densités), achèvent de favoriser une identification régionale forte au détriment d'appartenances hyper-locales ou au contraire plus universalistes.

Ce type de mise en avant de l'appartenance régionale est loin d'être un cas particulier de la microrégion Campos de Lages et on la trouve ailleurs dans le Sud du Brésil, comme dans la région de la Serra Gaúcha (qui met en avant notamment ses vins, ses traditions « coloniales » et ses paysages), dans la Pampa Gaúcha (qui valorise son identité singulière de pampa, de grandes exploitations et de grandes étendues sauvages), les *Encostas da Serra Geral* (entre Florianopolis et Lages, bénéficiant de nombreuses aménités naturelles et culturelles et exploitant sa proximité avec la capitale) ou la Région des Missions (dans l'ouest du Rio Grande do Sul, capitalisant sur son histoire liée aux installations des missionnaires jésuites au XVIIème siècle, dont les ruines sont classées au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1983). C'est aussi une échelle présente dans les discours des jeunes observés par Mélanie Gambino en Irlande et en France évoquant le Rural Galway et le Périgord comme des entités d'identification importantes et en lien à la ruralité de ces régions (Gambino, 2008, p.274). Mais dans nos trois terrains d'analyse, la volonté de valorisation des spécificités culturelles locales et son lien avec la recomposition des espaces ruraux n'est présente de cette manière que dans la microrégion de Campos de Lages où les acteurs publics comme privés se sont emparés de cette question.

ң La culture comme instrument de valorisation

L'appartenance *serrana* est fortement cultivée par les acteurs locaux et à plusieurs niveaux, faisant des pratiques culturelles des instruments de sa valorisation. Celle-ci génère une **économie** à part entière, liée au tourisme, à la vente de produits spécifiques et à l'attractivité du territoire. C'est d'abord sur l'**économie des rodéos** que nous allons nous attarder. Ces événements cristallisent la culture *serrana* et sont plébiscités par les jeunes et les habitants des espaces ruraux comme urbains qui y participent. S'il y a encore une ou deux décennies le lasso était exclusivement considéré comme une activité de travail (entretien n°63), ou que participer à de tels tournois était presque

[486] Entretien n°145 avec un élu municipal : « H: Et les Clubes 4s il y en avait beaucoup ici dans la région ? F :… H : Des groupes organisés par les Epagri ? F : Non, ici il n'y a pas eu ça, il n'y a jamais eu ça, l'Epagri a toujours eu un rôle très restreint ici dans la région. »

honteux (entretien n°61), ils sont aujourd'hui de véritables événements de loisirs, prisés y compris par des individus n'ayant aucun lien professionnel ni familial avec l'activité d'élevage. Les prix d'inscription ont augmenté (autour de 100R$ dans la région), ainsi que celui des « *aparatos* » (vêtements et accessoires nécessaires), et bien sûr celui des chevaux dressés. Plusieurs des jeunes que nous avons rencontrés profitent de cette manne qui se développe : fabrication et vente d'*aparatos* en cuir ou métal (entretien n°64, M, 19 ans, CdL), tressage de lasso en cuir de qualité différenciée par rapport aux industriels (entretien n°62), dressage de chevaux localement en vue des rodéos (entretien n°76, M, 22 ans, CdL). Les trois vendent leurs produits et/ou services exclusivement via le bouche à oreille d'un tournoi à l'autre. L'un d'entre eux explique ce succès des rodéos et leur « irrésistible ascension » lié au sponsoring malgré des projets d'interdiction liés à la souffrance animale (entretien n°64, M, 19 ans, CdL) :

> « Alors la tradition je crois qu'elle ne s'arrête jamais. Il y avait même cette loi qui était en projet là-bas à la séance des députés pour interdire le *laço comprido* (le lasso long), qui était pris comme une "*judiaria*", une cruauté, enfin... Alors il est tombé ces jours-ci, ils ont réussi à faire tomber ce projet, alors maintenant je crois qu'il n'y a plus personne qui puisse arrêter ça, du coup c'est le sport qui se développe le plus et qui en fait devient à chaque fois plus cher. [...] Il y avait même quelques *piquetes* qui promouvaient le *rodeio* et ils ont fini par arrêter parce qu'ils n'avaient pas de moyens. Dans notre région il n'y a pas tant de sponsoring [*patrocínio*]. Sur le littoral il y a plus de fabriques de tissus, d'entreprises. Ils partent dès le départ avec, pour faire un rodéo, minimum 20.000R$ de sponsoring. Alors que nous, nous n'avons rien de ça ici, on essaye de se débrouiller pour avoir 18.000R$, ce qu'on a eu à peu près pour notre rodéo ici »

Ainsi, le rodéo est-il de plus en plus considéré comme une source de développement économique, créatrice d'emplois et de revenus, volontairement mobilisée comme telle par les *municípios*, les entreprises et les promoteurs privés d'événements. Pour un professeur de danse d'un CTG de la région de Santa Cruz do Sul, l'argent a modifié la tradition, donnant l'exemple de l'ENART (*Encontro de Artes e Tradição Gaúcha* de Santa Cruz do Sul « plus grand festival d'artistes amateurs d'Amérique Latine ») : « Aujourd'hui les *rodeios* sont devenus un marché, comme l'ENART qui est devenu un marché aussi (il faut avoir 40.000R$ pour aller là-bas) pour moi c'est devenu autre chose... Avec 70.000 personnes dans le public ! » (entretien n°98). De fait, cet événement regroupant des troupes semi-professionnelles ne touche pas les jeunes que nous avons rencontrés dans le territoire proche, et ne semble pas induire un développement au-delà de la ville même de Santa Cruz do Sul. En revanche, les rodéos et rencontres de tailles plus modestes observés dans le *planalto*, génèrent eux une recomposition en ce qu'ils permettent le renforcement de l'artisanat parfois développé par les jeunes et font participer de petits CTG dont ils sont parfois membres.

La culture *serrana* et les pratiques culturelles des jeunes ruraux de la région de Campos de Lages sont aussi l'objet d'une valorisation **touristique**. En effet les acteurs associatifs et culturels promeuvent les identités régionales dans un but touristique, ce qui se répercute sur le rapport au territoire et à la ruralité[487]. C'est le cas de l'association Matakiterani, fondée par deux comédiens en 1999 et dont le dernier projet porte sur le culte de João Maria par les *caboclos*[488]. Elle souhaite mettre en place un chemin, inspiré de l'expérience des chemins de Saint Jacques de Compostelle en Europe, valorisant touristiquement les aspects historiques comme les sources où João Maria a fait halte, spirituels et culturels. Le projet vise à mobiliser les agriculteurs locaux pour l'accueil des

[487] Pour une discussion de la relation entre tourisme et développement au Brésil voir les travaux de Rita de Cássia Ariza da Cruz : Cruz Rita de Cássia Ariza da, *Turismo, território e o mito do desenvolvimento*. Espaço e Geografia (UnB), Brasília, v. 5, p. 19-26, 2000 ; Cruz Rita de Cássia Ariza da. *Patrimonialização do patrimônio: ensaio sobre a relação entre turismo, patrimônio cultural e produção do espaço*. Geousp (USP), v. 31, p. 95-104, 2012.

[488] Voir Chapitre 4, p.197

touristes-promeneurs-pèlerins. Ce projet de tourisme communautaire souhaite mobiliser les paysages ruraux locaux, avec leurs éléments caractéristiques : élevage, *araucarias*, *taipas* (murets de pierre), comme le font d'autres acteurs du tourisme local.



Illustration 44: Deux exemples de l'usage de la culture régionale dans une dynamique de valorisation touristique. À gauche la page d'accueil du site de tourisme Guia SC (Guide Santa Catarina) dédié à la région *serrana*. On voit comment le paysage est représenté : la mise en avant du froid (givre), des araucarias (arbres en chandelier très typiques de la région), vache au premier plan représentant l'élevage. Sur le texte on peut lire "Un décor avec de beaux champs, des lacs et des eaux cristallines, la région *serrana* est un beau paysage pour qui décide de gravir la Serra do rio do Rastro et admirer la neige en hiver. Pour avoir été colonisée par les *tropeiros*, elle possède aujourd'hui une forte culture *gaúcha* qui nous amène à savourer un bon *churrasco* avec du riz *campeiro* ou encore les délices fait de *pinhão* dans des hôtels à l'infrastructure idéale pour le tourisme rural" ; À droite l'affiche de la Sapecada 2015, festival de Canção Nativa. La ville de Lages se réapproprie son rôle de capitale culturelle de la région *serrana* et valorise la culture locale, à travers des événements tels que la Sapecada (mot qui désigne à l'origine la tradition *gaúcha* de griller les *pinhão* dans un feu composé de branches d'araucarias et par extension la soirée où se déroule cette tradition). On peut lire sur l'affiche, outre la représentation du *serrano* typique sur son cheval, avec son chapeau et sa guitare, "Venez écouter et vivre la culture *serrana*".

La ville de Lages est volontaire dans cette appropriation du patrimoine local à travers une démarche active, y compris législative datant des années 1980 : préservation de son patrimoine (matériel et immatériel comme les *benzedeiras*[489]), inventaires, classements de paysages patrimoniaux et événements mettant en valeur la culture *serrana* (voir image ci-dessus). Lages est ainsi une ville, avec une vaste aire rurale de plus de 2500 km², « où le patrimoine est assez bien protégé car il y a une conscience locale. À Lages la société civile est plus organisée et on a réussi certaines choses comme la loi de préservation du patrimoine, rare au niveau municipal. Même si les sensibilités changent selon les élus, les attitudes municipales ont évolué vis-à-vis du patrimoine culturel, sans aucun doute » (entretien n°60). La ville s'est elle-même attribuée le titre de « Capital Nacional do Turismo Rural », se targuant d'abriter depuis 1984 la première auberge rurale du pays, la renommée Fazenda Pedras Brancas. D'autres acteurs politiques locaux cherchent également à mobiliser de plus en plus l'identité locale à des fins d'attraction touristique comme l'AMURES (Association des *Municípios* de la Région Serrana) qui soutient des musées, maisons locales de l'artisanat et aides aux guides souhaitant développer des activités. Cette association mène aussi le vaste projet d'aménagement « Parque dos Lagos », un « complexe touristique environnemental » mobilisant les lacs des retenues de barrages de la région et prétendant proposer des « repas typiques et une qualité de vie unique pour un public

[489]Littéralement guérisseuses, porteuses de la tradition orale et du savoir faire en matière de soins par les plantes.

différencié »[490]. De fait, la microrégion Campos de Lages, que ce soit dans sa partie de *planalto* ou la partie *serrana* (région d'Urubici et São Joaquim), est celle des régions parcourues qui compte le plus d'initiatives de tourisme. Le réseau *Acolhida na Colonia* (inspiré du « Bienvenue à la ferme » français) par exemple y est structuré dans l'association régionale *Acolhida na Colonia Serra Catarinense* et le *município* d'Urubici compte par exemple à lui seul 12 propriétés du réseau. Celui-ci, implanté en 1999 au Brésil (à Santa Rosa des Lima, à quelques dizaines de kilomètres de la microrégion étudiée) et composé de 180 familles à l'heure actuelle et fait partie de l'organisation internationale Réseau Accueil Paysan. La ville de Lages profite également de la présence de produits alimentaires de qualité, permettant la requalification de la ville et de son territoire par la construction d'un « terroir urbain »[491].

Le tourisme est ainsi lié dans cette zone à un autre indice de valorisation économique et sociale du territoire et de l'appartenance à une région : celle liée à des **produits alimentaires typiques.** Le *pinhão* (fruit de l'araucaria, comparable à une châtaigne ou un gros pignon) est réinvesti dans les événements gastronomiques (comme « *Sabores de Lages* ») et dans les réflexions sur la filière agréocologique locale[492], le *Queijo Artesanal Serrano* a conquis en 2016 le droit d'être produit et commercialisé (la commercialisation de fromages au lait cru étant en principe interdite par la loi brésilienne), et les cafés coloniaux (servant le petit déjeuner et goûter typique fait de mets sucrés et salés en partie de tradition européenne) sont un grand succès. Le vin de la Serra se développe également (avec des options de tourisme oenologique) et la pomme de São Joaquim permet au *município* de se développer autour de cette production. La valorisation de la gastronomie et des savoir-faire locaux est davantage appuyée par l'Epagri que sur les autres territoires de notre étude. L'organisation y soutient fortement, par rapport à d'autres territoires, la promotion des produits locaux (vin, pommes, *pinhão*, fromage) et les initiatives d'artisanat traditionnel portés par des jeunes. C'est le cas de ceux chez qui nous a emmené l'*extensionista* qui nous a accompagné dans plusieurs sorties et qui sont soutenus dans leurs activités de tresseur de lasso, tresseur de rotin et dresseur de cheval (entretiens n°61, 62, 74 et 76).

Le processus n'est pas linéaire ni en constante progression, mais il y a dans cette région une forte dynamique d'utilisation des savoir-faire et produits dits « de terroir » pour la distinction du territoire[493]. Or, les causes et conséquences complexes de l'usage du terroir d'un point de vue du développement local sont bien connues (Vitrolles, 2011 ; Cerdan et Fournier, 2007 ; Delfosse, 2013). Les produits de terroir, considérés comme des produits de qualité faisant référence à une origine géographique, tendent à devenir des modèles de développement territorial[494]. Ils participent par exemple à la réhabilitation des liens entre entreprises et territoires, via la revalorisation de procédés, le maintien de l'emploi et la mise en scène d'une culture professionnelle locale.

[490] Voir http://www.amures.org.br/cms/pagina/ver/codMapaItem/42393
[491] Claire Delfosse, 2015, « Villes moyennes et produits de terroir. Quatre villes à l'ombre de la métropole lyonnaise », in dir Philippe Meyzies et Corinne Marache, *Produits de terroir. L'empreinte de la ville*, PUR.
[492] Voir Natal Magnanti, « A importância social e econômica do pinhão na Serra Catarinense ». In: Zilma Isabel Peixer; José Luís Carraro. (Org.). *Povos do Campo, Educação e Natureza*. 1ed.Lages-Santa Catarina: Grafine Gráfica e Editora, 2016, v. 1, p. 57-67.
[493] Voir Vitrolles Delphine, *La promotion de l'origine au Brésil*, sous la direction de Claire Delfosse (Sciences Sociales n° 483 - Lyon 2 /Géographie), Thèse de géographie, 2011, 352p. ; Delphine Vitrolles, Claire Cerdan, Claire Delfosse, Carolina Quiumento Velloso, Carlos Nabinger et Aparecido Lima da Silva, « La diversité biologique et culturelle dans les démarches de qualité et de valorisation de l'origine au Sud Brésil », *Autrepart* 2009/2 (n° 50).
[494] Delfosse Claire, 2013, « Produits de terroir et territoires. Des riches heures du développement rural à la gouvernance métropolitaine », *Sud-Ouest européen*, n°35, pp. 17-30.



Illustration 45: Affiche du 1er concours de Queijo Artesanal Serrano tenu à São Joaquim en novembre 2016. On peut y voir la mise en scène du local avec la valorisation en fond du paysage d'araucarias et de planalto ainsi qu'une *taipa* (muret de pierres sèches) au premier plan. Le fromage est également mis en avant, ainsi qu'une *fogueira*, moment de sociabilité rurale et de partage de la gastronomie « de terroir »,au coin du feu, avec du fromage et du vin rouge. Sont mentionnés les soutiens de l'Epagri, du gouvernement catarinense, du *município* de São Joaquim et d'AproSerra (l'Association des Producteurs Ruraux de la Région Pe de Serra, au logo paysager représentant un araucaria)

L'économie du rodéo, comme celle du tourisme ou de la gastronomie locale sont des formes d'usage de la culture régionale dans un processus de valorisation du territoire, une opportunité dont de nombreux jeunes ruraux se saisissent. Qu'ils soient artisans (lasso, *aparatos,* osier), transformateurs de leur production (confitures, conditionnement, fromages) ou fournisseur de services (dressage, accueil touristique), les jeunes perçoivent les possibilités financières, cependant toujours comme un complément de l'activité agricole qui reste la principale source de revenu et l'assise de tout projet rural. Les structures de soutien n'existent pas toujours et, malgré l'investissement de l'Epagri par exemple dans cette région, les porteurs de projets sont difficilement identifiés et aidés. Mais au-delà de cette dimension quantifiable, c'est surtout une recomposition d'ordre symbolique qui est en cours, que les jeunes intègrent dans leurs discours et pratiques sur lesquels nous reviendrons dans le Chapitre 6. Il faut rappeler que cette dynamique de valorisation par la culture est aussi parfois discutée, notamment autour des dangers d'appropriation dont les pratiques culturelles peuvent faire l'objet dans ce contexte, l'enjeu étant que les habitants eux-mêmes puissent se saisir de ces nouvelles possibilités avant que le marché, très puissant dans la région, ne s'accapare les retombées positives. Enfin, des éléments de valorisation par la culture sont également repérables sur les autres territoires observés[495] mais ils sont sans commune mesure avec ce qui se joue dans la microrégion Campos de Lages, dont les jeunes sont les seuls à faire mention spontanément d'une telle dynamique qui porte une recomposition à l'échelle régionale. Ailleurs, l'identification peut se faire à une échelle tellement plus locale que l'appartenance à une région n'est pas du tout mise en avant, ni instrument de valorisation : c'est le cas des territoires où l'identification est « hyper-locale ».

[495] Voir en particulier les travaux autour de la jeunesse rurale et des produits coloniaux dans l'Oeste Catarinense menés par Clovis Dorigon : Dorigon C.; Renk A., *Juventude Rural, Produtos Coloniais e Pluriatividade*. 1ª. ed. Chapecó: Argos, 2013. 95p ; Dorigon C.. « Os mercados de produtos coloniais da Região Oeste de Santa Catarin ». In: José Marcos Froehlich. (Org.). *Desenvolvimento Territorial - Produção, Identidade e Consumo*.. 1ªed.Ijuí: Unijuí, 2011, v. 1, p. 1-424.

3/ Une sociabilité hyper-locale

Beaucoup de jeunes rencontrés, et de ruraux en général, se présentent d'abord par le *município*, et plus précisément ensuite par la communauté où ils vivent, qui tel un village ou un hameau, a sa sociabilité propre. Cette sociabilité hyper-locale est alimentée par des pratiques culturelles qui semblent avoir ce seul but dans ces situations d'identification à un noyau géographique, social et identitaire restreint.

ң « Je suis de Vila Progresso »

L'attachement et l'identification des individus à leur communauté de résidence, qui organise de nombreuses propositions de loisir sont communs, mais il y a des territoires où celle-ci est plus manifestement mise en avant qu'ailleurs, comme dans les communautés rurales des *municípios* d'Arroio do Tigre ou de Candelaria, dans la microrégion de Santa-Cruz do Sul. Les habitants **s'identifient à un micro-territoire,** et opèrent une forte solidarité entre voisins proches. Les jeunes rencontrés reflètent et réutilisent largement cet aspect pour redéfinir leur rapport au territoire à travers leurs pratiques culturelles. On perçoit l'échelle hyper-locale de cette identification d'abord par les témoignages, qui reflètent un sentiment de différenciation avec les communautés voisines sur des traits précis, organisationnels ou de valeurs et surtout micro-culturels :

> Entretien n°53, F, 24 ans, StC : « Il y a d'autres communautés de la campagne où c'est plus leur culture, à *Colonia* par exemple, au *Sitio*, ils sont bien forts dans le sens traditionaliste. Nous ici à *Paleta* non, c'est juste le football, ici le truc c'est de jouer au football. Même Bernardo il est déja *gremista* [supporter d'une équipe de football régionale] ! Ici la culture c'est de jouer au foot, c'est ça la culture d'ici, tu sais. [...] Il y a même eu un groupe de danse *gaúcha* à l'école mais il n'est pas resté, car les gens préféraient jouer au ballon que d'aller danser. »
> Entretien n°89, F, 26 ans, StC : « Là-bas la culture est déjà différente, n'est-ce pas ? A Palmeira c'en est déjà une autre. On va dire comme ça, là-bas ce sont les colons les plus forts, on va dire comme ça, hein ? Ici c'est les colons les plus faibles, là-bas c'est les colons les plus forts (rires). On aime faire des représentations de théâtre un peu partout, pour ceux qui veulent. Mais pour là-bas on a pensé qu'on allait pas plaire beaucoup. Parce que là-bas les gens se comportent mieux, ils sont plus chics (rires). »
> Entretien n°81 avec un jeune d'un EFA ayant pratiqué l' « échange de famille » : « Les familles, cette pratique que les familles ont c'est plus, beaucoup de différences dans la manière d'avoir des relations, des interactions avec les communautés, les activités que quelques familles de la campagne ont, une organisation, dans ce sens. Une grosse différence dans ce sens, et ça m'a pas mal surpris. [...] Cette relation dans les communautés, qu'il y avait là-bas, je suis allé dans des communautés où il y avait des chorales, des fêtes, enfin, des matchs, où il y avait cette relation totalement différente à la campagne. Des communautés qui ont construit ça, qui ont été, qui ont été un autre monde comme ça pour moi. »
> Entretien n°122 : « Et les gens d'ici je crois que les gens d'ici sont un peuple qui, un peuple qui aime se divertir pas mal, hein ? Et regarde où j'habitais avant, les gens de là-bas pensent, tu sais, beaucoup aux biens matériels, tu sais, ils ne pensent pas au, au... Ici les gens s'occupent beaucoup de la santé, les gens ici je le vois ils sortent plus, ils vont plus chez le voisin le soir, même si ce n'est qu'un peu mais ils y vont, hein ? Je crois qu'il y a plus de ça. Là-bas les gens pensent, se focalisent plus sur l'argent. »

Dans cette réalité communautaire hyper-localisée, des préjugés s'appliquent à ceux qui ne sont pas d' « ici » dans un sens très restreint comme deux jeunes ont pu nous le rapporter. L'une dit avoir été la cible de préjugés pour être originaire du bourg urbain du *município* et être ainsi jugée moins travailleuse (entretien n°53, F, 24 ans, StC). L'autre explique ne pas avoir pu participer au groupe de jeunes de sa communauté car il ne réunissait que ceux vivant dans une moitié de la communauté et qu'elle-même vivait dans l'autre moitié[496].

[496] Entretien n°89 : « Lá bas c'était divisé on va dire. Jusqu'à aujourd'hui c'est divisé. Il y a la partie du..., du milieu vers dehors et la partie du milieu vers dedans [*tem a parte do, do meio pra fora e do meio pra dentro*]. Je vivais dans la partie du milieu vers dedans.

Cette dynamique est cultivée par des **événements jouant sur la dimension compétitive de la culture et des loisirs** : des « festivals » (concours) de théâtre amateur[497] et Olympiades opposant, dans l'esprit olympique, les communautés entre elles. Les Olympiades que nous avons observées sont celles se déroulant dans le *município* d'Arroio do Tigre, voyant concourir plus de 2000 « athlètes » issus des 17 *Juventudes* du *município*, s'affrontant dans une vingtaine de « modalités » allant du football au tir à la carabine en passant par le « cabo de guerra » (tir à la corde) et les jeux de cartes. Les familles y participent de façon intergénérationnelle pour faire gagner leur communauté au tableau de point final, dans lequel est aussi considéré la gagnante du concours de beauté concluant l'événement qui se déroule sur trois jours (pour davantage de détails et de témoignages voir annexe n°17). Ainsi, si l'identité que l'on prône en premier est souvent celle de sa communauté d'origine, plus restreinte que le *município*, ces événements culturels où s'affrontent les communautés renforcent cette tendance. Le cas des Olympiades d'Arroio do Tigre est extrêmement symptomatique par la mise en scène de chaque communauté que cet événement sollicite, l'incitation à y participer et se conformer à cette norme collective pour tous les jeunes ruraux du *município* rappelant qu'« être intégré signifie non seulement être relié à ses semblables, mais surtout participer activement à ce qui dans une société donnée constitue le foyer de la vie sociale » (Renahy, 2005 p. 24), les Olympiades étant dans ce cadre « une période relationnelle intense, où la culture d'une sociabilité juvénile offre une reconnaissance sociale immédiate » (idem, p. 73).

Une *extensionista* participant à l'organisation des Olympiades d'Arroio do Tigre expliquait ainsi cette émulation, « rivalité naturelle » et « normale » : « Ici l'identité est liée aux communautés, à cause de l'engagement collectif. Depuis tout petit à l'école il y a déjà un engagement dans les communautés, avec des familles dans l'école, tu sais. La famille regroupe, et renvoie aux questions d'organisation collective. Le loisir normal c'est d'échanger les visites entre communautés, entre les festivals. Ça ne mène pas à l'individualisme, il y a des rivalités naturelles, mais le principal c'est la valorisation, valoriser la culture et valoriser ce qu'ils possèdent mais c'est comme ça... nous allons essayer de montrer le meilleur de nous-mêmes, le meilleur de ce qu'il y a dans notre communauté. » (entretien n°97). On peut parler lors de ces événements de construction d'une identité locale, d'une communauté symbolique locale, dans laquelle l'appartenance territoriale devient un « principe de classement et d'identification qui s'autonomise » (Renahy, 2005, p.252) qui participe aux « mécanismes de production d'une image collective qui émerge dans l'interaction, "par en bas" » (idem p.255). Par exemple à Arroio do Tigre, les *Juventudes* qui participent aux Olympiades et à d'autres événements sportifs dans l'année ont « succédé aux groupes catholiques et luthériens qui ont fusionné » (entretien n°96). De fait, cette association a un rôle important en termes de valorisation de l'image de la vie en milieu rural largement confirmée par l'*extensionista* locale (entretien n°97), ce qui a une influence décisive sur le mode d'habiter des jeunes de cette région et la recomposition de la ruralité localement[498]. L'action des associations sportives dans le maintien d'une sociabilité locale est centrale, et nous avons pu l'observer avec les membres de l'Ajurati, à propos du partage des entraînements, des rencontres dominicales, des festivités régulières et exceptionnelles, des « pots » d'après entraînement, de façon

Et du milieu vers dedans on ne se..., on ne discutait pas comme ça […]. Le sport ces choses-là, seulement au collège, parce que le groupe de jeunes là-bas, déjà, ce n'était pas, ils ne nous invitaient pas à en faire partie. »

[497] C'est le cas par exemple du Festival de Teatro de Candelaria que nous ne développons pas davantage car nous n'avons pas pu y assister pour des raisons de calendrier et n'avons que des informations secondaires.

[498] Voir Redin, Rauber, Guimaraes, Rauber, *O jovem rural, perspectivas e desafios no enfrentamento ão exodo, o caso da AJURATI,* 2o Encontro Juventude, Consumo & Educação, 2008, ESPM, Porto Alegre.

très similaire à ce qui a été relevé par Nicolas Renahy dans la Bourgogne ouvrière rurale : « Un club sportif est un lieu où, par le jeu, chacun affirme corporellement son appartenance au groupe. [...] Chaque type d'activité contribue à créer cette unité, à donner ainsi une place au club à l'intérieur de l'espace villageois, et également à inscrire le territoire foulangeois [de Foulange, nom fictif du village étudié par le sociologue] au sein d'un environnement régional […]. Alors que la population ouvrière est fragilisée [...] elle tente à travers l'investissement associatif de dépasser symboliquement sa précarisation » (Renahy, 2005, p. 75).

Comme pour les autres types et les autres micro-régions, des **caractéristiques du territoire** influencent cette tendance des ruraux à s'identifier prioritairement à l'hyper-local dans la région de Santa Cruz do Sul. On peut mettre en avant d'abord des dimensions historiques : la traditionnelle séparation entre communautés italiennes et communautés allemandes sur un même territoire est parfois l'élément d'opposition initiale entre des communautés voisines. La dimension démographique favorise également le rattachement à une échelle plus locale que la région puisque les communautés sont encore majoritairement bien peuplées, et notamment de jeunes, pouvant ainsi fonctionner comme des petites sociétés autonomes. De plus, les caractéristiques géographiques d'enclavement de certaines poches de population accentuent cette tendance puisque la partie de Serra, plus montagneuse et mal équipée, abrite des communautés relativement plus éloignées les unes des autres que dans la vallée, mais aux habitations moins distantes les unes des autres que sur le Planalto voisin :

> Entretien n°77 : « Cette région haute là avec les "brésiliens", avec le pelage plus sombre, mélange d'espagnol, de portugais, ils font plus ça, les Allemands moins. [...] Par ici il n'y a pas beaucoup de jeux ruraux des trucs comme ça comme l'Ajurati, c'est typique de là-bas, depuis Candelaria vers là-bas plus haut » ; Entretien n°79 : « A Sobradinho, les communautés sont plus proches de la ville alors ils n'ont pas besoin d'alternatives. A Arroio les communautés sont très loin du centre, certaines difficiles d'accès, alors les jeunes doivent créer une alternative dans la communauté, leur monde est là dans la communauté : l'église, le salon, l'école, le cimetière... »

De la même façon que dans l'Extremo Oeste, il n'existe pas de culture régionale forte pour contrebalancer l'identification à la communauté comme en témoigne un *extensionista* de Santa Cruz do Sul : « Toute la production intégrée [nb : à l'agroindustrie], que ce soit le porc, le tabac, finit là-dedans et crée du chauvinisme [*bairrismo*]. Le Centro Serra n'a pas d'identité forte. Dans le Rio Grande do Sul il y a un certain chauvinisme en général, de promouvoir l'Etat en premier lieu […]. Et aussi dans les *municípios* il y a ce truc des communautés. Et cette question de l'identification culturelle, il y en a certains qui sont très fermés, les jeunes de là-bas ne sont pas du genre à aller voir plus loin, dehors, c'est plus "moi et c'est tout". » (entretien n°77).

La prédominance de la culture du tabac favorise également la tendance au repli et à l'entre-soi car elle isole le producteur dans une relation individualisée et soumise à l'industriel[499]. À cela s'ajoute la faible implantation des mouvements sociaux dans cette sous-région, liée en partie à un scandale financier touchant le MPA local, mais surtout à la situation socio-économique. En effet, cette production procure aussi un pouvoir d'achat relativement élevé et un certain statut économique (Redin, 2015) qui peut être un moteur de mise en commun d'activités culturelles et de loisir, à l'inverse de *municípios* de la région plus précaires plus dépendants de l'action publique (entretien n°79). Enfin, les organisations de jeunesse et les « Jogos Rurais » sont une spécificité forte de la région, héritage de l'action des Emater et des syndicats d'agriculteurs des années 1980. Les associations actuelles ont pu s'appuyer sur ces organisations (entretien n°3 et 17), le territoire étant le berceau des Clubes 4S. Le témoignage d'une coordinatrice de programme d'ONG (liée aux

[499] Voir Redin Ezequiel, 2015 ; Renk Arlene, *A luta da erva: um ofício étnico da nação brasileira no oeste catarinense*. 2. ed. Chapecó: Argos, 2006 ; entretien n°77.

industries du tabac) ayant choisi le *município* d'Arroio do Tigre pour implanter des actions est éclairant à propos des caractéristiques locales favorisant ce type de rapport au territoire et à la culture et elle met également en avant le rôle des acteurs municipaux dans le maintien de cette dynamique qui devient une identité propre (entretien n°79) :

> « Il y a des communautés qui sont bien organisées. A Arroio les communautés sont très bien organisées en terme de fêtes communautaires. Il y a la fête de ci, la fête de ça, la fête de ci, tous les week-ends il y a une fête. Et les agriculteurs aussi ils ont une habitude de voisinage qu'on n'a pas ici à la ville. Ça c'est très important, très fort en milieu rural. Le week-end les familles se préparent pour se rendre visite, pour prendre un café chez le voisin, se balader dans la communauté. A Arroio tout ça est encore plus fort. Parce que là-bas il y a l'Ajurati, et chaque communauté a sa *Juventude*, son président de *Juventude* et ces jeunes ils veulent montrer leur travail, ils organisent, le volley, la *bocha*, le championnat de musique et tout, et ils participent aussi aux fêtes des communautés [...]. Dans d'autres *municípios* l'organisation de la jeunesse est plus faible, les plus forts sont Candelaria et Arroio do tigre. C'est que l'organisation de la rotation des fonctionnaires fait du tort aux projets, parce que les techniciens de l'Emater soutiennent ça d'une manière ou d'une autre, et s'ils ne restent pas c'est compliqué. [...] Arroio est célèbre, pour les bals, pour les fêtes au *Tigrão* [nb : gymnase de la petite ville], pour les fêtes gastronomiques dans les communautés. Ils ont ce statut, ils gonflent la poitrine pour dire qu'ils sont de Arroio, parce que Arroio a créé un statut fort dans l'agriculture aussi […]. Dans l'association des *municípios* de Centro Serra, à chaque fois ceux qui prennent les devants c'est Arroio, qui concentre tous les événements, même dans des associations comme ça, avec les mairies. »

Cet « hyper-localisme » en quelque sorte peut aussi être vécu comme un **frein** pour plusieurs acteurs de ce même territoire. Des acteurs associatifs ou militants (entretiens n°85, n°80) déplorent le manque de collaboration et de solidarité qui en découle, une culture de la compétition qui empêche de monter certains types de projets collaboratifs stoppés par le « chacun pour soi [*cada um cuida do seu canto*] ». Il manquerait également de véritables *lideranças* formées politiquement parmi les jeunes qui « sont des leaders dans leurs communautés mais perdent ça à un niveau supérieur […] ils ne voient pas plus loin que leur communauté » (entretien n°104). Ce dernier élément est pointé notamment par le directeur d'une EFA implantée dans un *município* de la partie *serrana* de la microrégion de Santa Cruz do Sul (Vale do Sol) et qui le relie à l'histoire de la région, citant justement l'exemple d'un jeune membre de l'Ajurati : (entretien n°90)

> « L'expérience de ce peuple est intéressante, ils sont arrivés d'Europe, fuyant, ils sont venus ici dans les collines pleines de forêt, du coup ils sont suspicieux à cause de cette histoire qui est la leur. C'est historique dans le Rio Grande do Sul cette opposition duale, binaire, c'est beaucoup du "nous contre vous". [...] On a ici un étudiant qui a fait partie de l'Ajurati. Il était président de sa *Juventude*, du coup on a pensé "président ! Super, ça va être un leader !"... mais il était limité y compris dans sa situation familiale et on a perçu qu'il n'avait aucune connaissance politique. À 23 ans, il était en échec scolaire, et il s'est engagé dans ce mouvement comme une forme d'interaction sociale et il a fini par venir ici pour donner une continuité à ses études, très désemparé sur la question des études, parce qu'il a échoué dans l'école traditionnelle. On l'a poussé, ça a été difficile parce que sa famille exige de sa part qu'il soit financièrement productif à 23 ans. [...] C'est aussi une vision différente de la femme... faire des concours de reines pour nous ça n'a rien à voir, c'est faire comme un bout de viande chez le boucher, mais elles y vont parce que leur communauté valorise ça."

Dans ce témoignage se cristallise la confrontation entre deux conceptions du rôle du jeune rural et de son rapport à la société, à quelle échelle il doit s'identifier, et quel usage il doit faire de ces pratiques culturelles : universel / hyper-local ; lutte / sociabilité. Au lieu de jeunes qui associent, surtout dans l'Extremo Oeste, leurs pratiques culturelles à une lutte politique, une intention de transformation de la société et des relations sociales individualisées et de domination établies entre l'agronégoce et l'agriculture familiale, il semble que les jeunes de la microrégion de Santa Cruz do Sul, dont les familles sont par ailleurs tout aussi soumises à une autre agroindustrie, mettent davantage en valeur la dimension purement socialisatrice des pratiques culturelles, sans questionner la nature de ces liens sociaux, ni ne cherchent à les valoriser comme dans les Campos de Lages.

► La culture comme instrument de sociabilité

Pour les jeunes de ces communautés auxquelles l'identification dépasse les autres éléments d'appartenance, la définition de la culture est intimement liée à la **sociabilité** développée dans le cadre restreint de la famille élargie, des amis et connaissances locales. C'est le cas dans cet extrait d'entretien d'une jeune d'Arroio do Tigre par exemple : « Mais pour moi la culture c'est tout ce qui vient d'une histoire, par exemple ici pour nous c'est culturel tous les Vendredi Saint de faire le déjeuner ensemble […]. Ça c'est d'autant plus important pour moi parce que je viens d'une famille peu aisée, qui n'avait pas l'habitude de se réunir. Et ici c'est très fort, tous les anniversaires, tous les Vendredi Saint, à Pâques, au Nouvel An, la famille est toujours réunie. » (entretien n°53, F, 24 ans, StC)

L'usage de la culture comme instrument de formation et de consolidation d'une forte sociabilité hyper-locale peut se traduire en partie par la notion de **capital d'autochtonie,** terme créé par Jean-Claude Chamboredon : « Cette forme de capital social, inscrite d'abord dans la lignée familiale, est entretenue par la participation à de multiples activités locales qui donnent de la visibilité et de la reconnaissance. Ainsi accumulé au cours du temps, il permet aux individus concernés de se doter d'un certain type de reconnaissance locale, support important, parfois majeur, de leur identité sociale. Les diverses formes d'attachement au "pays" comme son envers – le refus des mobilités imposées – ne se comprennent que dans le cadre de la constitution de ce capital social particulier. »[500]. Nous avons eu l'illustration parfaite de ce processus familial et de son entretien via la participation à des activités culturelles et de loisirs données à travers le cas d'une famille d'Arroio do Tigre, reconnue comme une des plus importantes de la société locale. La mère d'une cinquantaine d'années participe à l'Ajurati depuis ses 12 ans, en ayant été secrétaire à 14 ans puis « Reine » à 17 ans. Elle en est aujourd'hui trésorière ainsi que membre de l'association locale de volley et de celle des agricultrices du *município*. Elle est également adjointe au maire et participe activement à la phase de préparation des candidates à l'élection de Reine chaque année (entretien n°15). Elle explique : « je m'identifie beaucoup à l'agriculture, mes parents faisaient déjà partie de l'Ajurati, mes enfants en font déjà partie. Mes parents faisaient partie de la première direction de la *Juventude*, alors c'est quelque chose de parents à enfants, et cette année mon fils a joué pour la première fois ! ». Son mari a été président de sa *Juventude* et de l'Ajurati, il est un tabaculteur renommé des environs, employant de nombreux journaliers au moment de la récolte. Il est président du Syndicat des Travailleurs Ruraux du *município* et participe activement à l'animation du *Salão* de sa communauté. Cette famille et leurs deux enfants aujourd'hui adolescents bénéficient d'un fort capital d'autochtonie qui n'aurait aucun sens hors du *município*. Comme eux, au moins quatre couples Ancienne Reine / Président de l'Ajurati sont présents dans le paysage social de ce petit *município*. Ils sont les moteurs de la sociabilité de leurs communautés qu'ils ont un jour représenté pendant les Olympiades.

La sociabilité a un rôle central dans la **décision des jeunes de rester ou partir** d'un territoire donné. C'est ce que confirment les témoignages suivants. Le premier d'un jeune d'Arroio do Tigre ayant bénéficié de cette culture de la socialisation hyper-locale ; le second d'une jeune de Cerro Negro (microrégion de Campos de Lages), qui témoigne du vide ressenti avant de partir dans la communauté plus vivante de son compagnon :

[500] J.-C. Chamboredon et J.-N. Retière « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol.16, n°63/2003.

> Entretien n°100, M, 29 ans, StC : « H: Pourquoi ici c'est si spécial? [...] J: bah, je, je pour moi c'est les amitiés que j'ai faites, hein? Avec les gens et les matchs, il y a toujours genre le *varzeano* [compétition de football], le football, les Olympiades, ça c'est une attraction, les Olympiades pour nous c'en est une. Tout le monde est là à attendre l'année suivante, après qu'elles soient passées, pour commencer les entraînements […]. C'est une grande amitié que les gens ont, et personne ne veut vraiment partir. Si tu pars de là tu ne peux plus participer, tu sors du règlement. Il y en a même qui partent et qui se disent "ah, si seulement je pouvais jouer, revenir parfois...". Ils restent là-bas, contraints . »
> Entretien n° 142 : « Du coup parfois j'ai voulu partir d'ici et comme là-bas il y avait peu de jeunes, hein? C'est presque devenu rare, pratiquement seulement moi et... on peut compter qu'il n'y avait que moi plus trois jeunes [...] A: Ce qui est difficile dans le fait d'être quelque part pour un jeune, d'être quelque part tout seul, assez seul, juste nous trois, ne pas avoir d'accès, on a rien, genre...là-bas il n'y avait aucun sport ni aucune fête, pour se faire une idée. En fait j'étais isolé là-bas. »

Dans le *município* d'Arroio do Tigre, les communautés semblent si engagées dans l'entretien d'une forte et singulière sociabilité rurale, que l'injonction à la participation est naturalisée et intégrée dans toutes les activités. Tous les discours s'en font l'écho, comme celui de l'*extensionista* sociale locale (entretien n°97) : « Je n'ai vu aucun jeune qui ne voulait pas participer à sa Juventude tu sais... jamais. C'est général, c'est un truc naturel parce que, tu sais, les parents en font partie alors j'en fais partie etc... Les parents incitent aussi, alors il n'y a pas de raison de dire non... Et d'autres options écoute... il n'y en a pas besoin. C'est un truc bien, qui fait du bien, alors il ne se met rien en place en dehors de ça ». La dernière phrase révèle une des limites de l'omniprésence de cette association et des ses activités sur place, s'appropriant la chaîne de la sociabilité. Les *Juventudes* préparent toute l'année les Olympiades, organisent des événements, des sorties : elles soudent ainsi chacune des communautés hyper-locales, avec l'objectif de vaincre les autres au jeu de la reconnaissance sociale : « La *Juventude* qui obtient le plus grand nombre de victoires, ou bien en étant la plus organisée et disciplinée remporte le titre de champion de l'"Olympiade Rurale d'Arroio do Tigre", ce qui garantit au groupe un statut à l'égard de la société et à l'égard des entreprises de la région quand il y a besoin de chercher des fonds pour confectionner des tee-shirts, faire des voyages, des événements et autres. »[501]

Les jeunes semblent davantage volontaires qu'ailleurs car l'appui des familles est indéfectible (contrairement à la dissuasion constatée pour les Pastorales dans l'Extremo Oeste Catarinense par exemple) et orienté exclusivement vers les activités de la *Juventude* de leur communauté, comme nous le rapportait un jeune dont les parents s'investissent sans compter pour les activités du groupe de leur fils (entretien n° 100, M, 29 ans, StC). De l'aveu du maire-adjoint du *município* « tout le monde se sent partie et maître de l'Ajurati [...] il n'y a personne qui ne fasse pas partie de cela » (entretien n°94). Comme dans la France rurale de la fin du XIXème, début du XXème analysée par Jean-Claude Farcy (1995, p. 318), à Arroio do Tigre il semble que ce soit « la jeunesse qui profite le plus du loisir, jouant un rôle déterminant dans l'animation des fêtes et des coutumes du village [...] la jeunesse contribue à resserrer périodiquement les liens de la communauté du villageoise [...] elle fait fonction de comité des fêtes ». De la même façon les Olympiades sont, comme dans les villages sur lesquels travaille Jean Claude Farcy une « fête réussie [qui] associe, à un titre ou à un autre, tous les habitants [...] les habitants des villages voisins sont conviés en spectateurs [...] la fête resserre donc les liens de chaque communauté villageoise » (p.321), faisant entrer cet événement et cette organisation considérée hors du commun dans la région dans le cycle classique des associations de jeunesse jouant un rôle primordial dans la sociabilité de certains territoires où elles s'épanouissent particulièrement.

[501] Ezequiel Redin, « Relações de trabalho e lazer do jovem rural », *3o Encontro Juventude, Consumo & Educação,* 2009

4/ Synthèse de la typologie et occurrences territoriales

Après avoir détaillé chaque type, il est intéressant d'établir une brève synthèse, tout d'abord des éléments composants chaque type, et ensuite de leurs occurrences territoriales. Cela permet de clarifier le tableau dressé et d'en tirer des analyses supplémentaires. En effet si « cet exercice de classification des pratiques des jeunes pourrait s'avérer réducteur parce qu'il enferme les jeunes rencontrés dans des catégories alors que leurs discours et leurs pratiques sont pluriels. Cependant, l'opération de lissage, rendue nécessaire par la catégorisation, a permis de mettre au jour des pratiques, des logiques d'usages de l'espace et des relations à l'espace rural de faibles densités bien distinctes » (Gambino, 2008, p.291), rendant ainsi possible la réflexion dans le chapitre suivant autour du rôle de ces logiques dans les dynamiques de recompositions que nous souhaitons observer.

⁋ Synthèse

Les mêmes éléments sont déclinés dans chaque type décrit en amont : une échelle territoriale d'identification, un rapport à la culture traduisant une instrumentalisation et un ensemble de pratiques culturelles et de loisirs développées par les jeunes qui cristallisent, favorisent et réactivent le mode d'habiter donné, et dont nous avons tiré à chaque reprise un exemple d'événement culturel emblématique. Ils ont été développés dans les pages précédentes et ils sont résumés dans le tableau page suivante.

Cette synthèse donne la possibilité de faire ressortir des éléments récurrents dans les trois modes d'habiter distingués, outre ceux soulevés au début de ce chapitre, et qui apparaissent plus clairement après la description approfondie de chaque type. Il s'agit d'abord de noter que dans le cadre de l'observation de l'impact des modes d'habiter sur les dynamiques territoriales, il était intéressant d'**observer les points de vue des uns sur les identités des autres** (Sencebé, 2004), ce que nous nous sommes efforcé de faire dans la typologie. En effet, les traits d'une région sont d'autant plus flagrants pour les acteurs qui y sont extérieurs, même si leurs points de vue sont potentiellement déformés (par la réputation de tel territoire et l'absence d'expérience directe). Cependant, le fait même pour une région d'être perçue, par exemple, comme une région préservant ses traditions a, que cela soit vrai ou non, un impact sur son attractivité et son image. La représentation que ses propres habitants se font d'eux-mêmes s'en trouve également influencée, en particulier pour les jeunes.

Ensuite, il n'est pas anodin de remarquer que chaque type, et notamment chaque ensemble de pratiques culturelles et de loisirs dont les jeunes font partie ou qu'ils impulsent se forment toujours sur une **unité organisationnelle de base** : « brigade » ou « groupe de base » chez les militants, « *piquete* » chez les régionalistes, « *juventude* » dans les zones où ont lieu festivals et olympiades. Quel que soit le contexte, l'identité et les pratiques du jeune sont ainsi d'une manière ou d'une autre permises et véhiculées par l'action collective et s'incarnent dans le groupe. Bien que ces

entités soient invoquées de manière différente et se structurent chacune selon des codes et usages opposés (horizontalité / verticalité ; forte ou faible influence d'une hiérarchie plus ou moins formalisée et présente ; intégration par cooptation ou plus libre), elles sont toutes la base de l'investissement des jeunes que nous avons rencontrés, démontrant le rôle du collectif dans l'organisation de l'action, spécialement en milieu rural. Cela nous semble constituer une singularité du rapport au territoire et aux pratiques culturelles et de loisirs vis-à-vis de ce qui est observé dans les trajectoires plus individualisées des jeunes urbains.

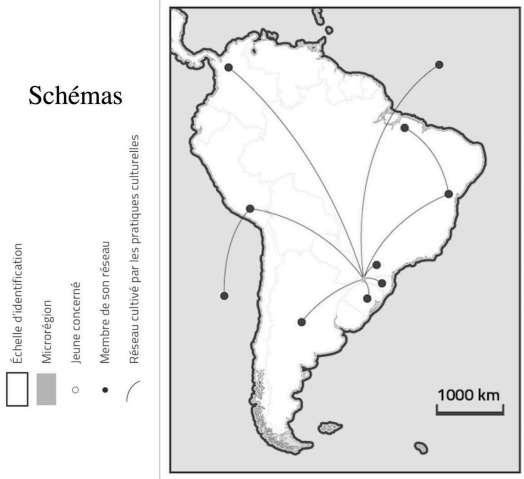
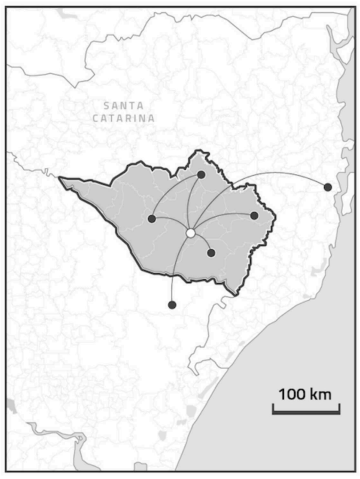
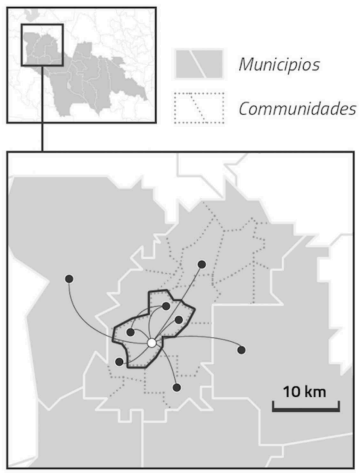
	1	2	3
Échelle de l'identification	Universelle	Régionale	Hyper-locale
	Sentiment d'appartenance à un groupe d'individus reliés par une lutte commune. Revendication de l'existence d'une grande famille paysanne à travers le monde, et d'une communauté d'intérêt avec des segments urbains également « opprimés ».	Revendication de l'appartenance à une région à l'identité forte et distincte de celle des régions voisines. Dépassement de l'échelle hyper-locale ou des autres identités (de classe ou ethniques par exemple) et faible conscience globale.	Identification spontanée et qui prime sur les autres à l'entité de la communauté (plus restreinte que le *município*, d'où « hyper-locale »), qui fournit les éléments d'appartenance : groupe d'origine, caractéristiques propres et différenciatrices.
Schémas			
Rapport à la culture	Instrument de lutte	Instrument de valorisation	Instrument de sociabilité
	Pratiques culturelles et de loisir utilisées comme éléments d'expression fédérative et de communication des éléments de la lutte dans un but d'émancipation collective.	Pratiques culturelles et de loisir utilisées pour valoriser, économiquement, socialement et en terme d'image, le territoire régional afin de le rendre attractif pour l'extérieur et pour lui-même	Pratiques culturelles et de loisir utilisées pour souder une communauté sur elle-même, cultiver et renforcer des liens préexistants, liés à l'appartenance à une même hyper-localité
Événement culturel emblématique	*Acampamentos*	Rodéos	Olympiades
	Rencontre de nombreux jeunes de différents lieux autour d'une lutte commune renforçant les liens.	Événement autour d'une culture partagée, dénominateur commun d'une population hétérogène.	Compétition entre communautés : émulation et mise à l'épreuve de la cohésion interne.

Tableau 7: Synthèse des éléments constitutifs de la typologie des modes d'habiter

En tant que géographe nous nous concentrons sur les identités territoriales, soit celles qui sont liées à l'appartenance à une catégorie d'espace. Mais il faut rappeler que les pratiques culturelles alimentent et dévoilent également d'**autres types d'identité** qui sont prépondérantes sur l'identité territoriale comme les identités liées à la profession[502], à l'âge, au genre, à la religion ou à la condition socio-économique[503]. Nous ne les abordons pas ici, d'une part par choix disciplinaire, d'autre part car ces autres types sont plus souvent mis en avant pour expliquer notre problématique, que nous cherchons justement à aborder sous un angle différent.

⁋ Facteurs territoriaux

> « L'approche territoriale de ces questions oblige à dépasser la référence à une population ou un public cible pour lui préférer une réflexion prenant en compte la réalité et la diversité des contextes territoriaux. » Olivier David, « Le temps libre des jeunes ruraux : des pratiques contraintes par l'offre de services et d'activités de loisirs », *Territoire en mouvement,* 2014

Comme nous l'avons écrit au début de cette sous-partie, elle n'a pas pour objectif de classifier les microrégions étudiées et de les enfermer dans une description du rapport que ses habitants y entretiendraient tous avec la culture et leur territoire. Il s'agit de types généraux qui s'incarnent de façon privilégiée dans tel ou tel contexte géographique et des proportions plus ou moins significatives de tel ou tel profil sont présentes selon les terrains. Les contextes ne déterminent pas systématiquement la dynamique des acteurs, mais la rigidité d'une typologie née d'une analyse comparative permet de mettre à jour ce qui vient du contexte. Ainsi, une fois les autres variables laissées consciemment de côté, il est possible d'avancer dans la compréhension des recompositions territoriales.

Les microrégions étant notre unité d'analyse, il s'agissait de comprendre ce qui, dans l'ensemble des éléments qui participent au choix des jeunes rencontrés de rester et de s'investir sur leur territoire rural (qui peuvent autant être des éléments de genre, d'ethnie, d'identité sociale, de situation économique, de conscientisation politique), relève des caractéristiques spécifiques d'un territoire. Ce sont les différences de ces caractéristiques dans nos trois territoires qui nous ont mené à les comparer plutôt que d'autres, car elles sont les caractéristiques qui ont un rôle effectif sur l'engagement des jeunes dans un type ou un autre de pratique culturelle et de loisir. C'est également en identifiant des pratiques culturelles qui impliquent des jeunes ruraux et qui ont un rôle potentiel dans un processus global de recomposition des ruralités que nous avons pu déterminer en quoi les régions qui les abritent sont originales, ce qu'elles ont de différent et de similaire à d'autres régions. Est-ce leur réseau urbain ? Leur histoire ? Leur profil socio-économique ? Leur héritage ethnico-culturel ? Leur position géographique ? Leur capacité à assimiler tel ou tel type d'organisation politique ou territoriale ? Leur degré de décentralisation ? Leur capacité d'attraction et leur image à

[502] C'est notamment le cas dans les travaux de Jean-Paul Billaud (voir Billaud dans Jollivet et Eizner, 1996), qui développe une réflexion autour de la nouvelle articulation entre les appartenances territoriales, professionnelles et sociales des ruraux, observant la relation entre exercice du métier d'agriculteur et fondements d'une appartenance aussi bien sociale que territoriale. Il établit également des « types idéaux » du lien social dans un territoire et désigne des territoires précis dans lesquels l'expression de tel ou tel type semble favorisée (p.121-123), « qui montrent en quoi l'atomisation potentielle des agriculteurs en tant que groupe professionnel n'est pas vécue et intériorisée par tous de la même manière » : le type communautaire (liens social et local forts), conflictuel (lien social faible, local fort) ; néo-local (lien social fort, local faible) ; délocalisé (liens social et local faibles).

[503] Voir Bernard Debarbieux et Jean-François Staszak dans l'émission de radio Planète Terre du 10-02-2016, France Culture

l'extérieur du territoire ? La résilience de leur population ? Le type d'agriculture et de gestion du foncier ? La présence de tel équipement ou de telle infrastructure ? La structure spatiale plus ou moins lâche ? Certes la réponse se trouve dans une conjonction de tous ces éléments, mais nous n'avons retenu que ceux que nous avons clairement pu évaluer et observer sur le terrain.

Ainsi, les éléments tels que le degré de présence des mouvements sociaux, le profil de l'Agriculture Familiale majoritaire dans la région, la culture locale et enfin la densité de population, la structure spatiale et la situation géographique générale de la microrégion ont été développées dans les types des pages précédentes. Nous les résumons dans le tableau suivant, et pour ce dernier critère nous avons choisi de schématiser les éléments jugés significatifs pour notre objet :

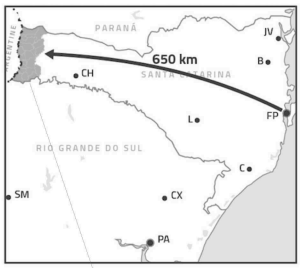
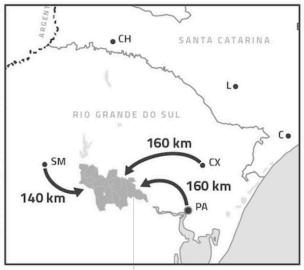
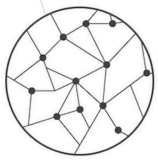
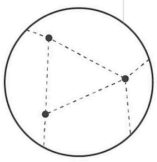
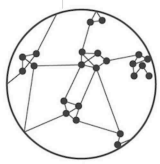
		1	2	3
Échelle de l'identification		Universelle	Régionale	Hyper-locale
Rapport à la culture		Instrument de LUTTE	Instrument de VALORISATION	Instrument de SOCIABILITÉ
Événement culturel cristallisant et favorisant ce type		*Acampamento*s	Rodéos	Olympiades
Territoire où le type se manifeste le plus		Extremo Oeste Catarinense	Campos de Lages	Santa Cruz do Sul
Caractéristiques du territoire permettant la sur-représentation de ce type	Mouvements sociaux	Force des mouvements sociaux, implantation historique.	Mouvements sociaux présents dans une moindre mesure.	Faiblesse des mouvements sociaux, court-circuités localement.
	Profil de l'Agriculture Familiale	Agriculture Familiale très présente et organisée, relativement autonome. Présence de l'agroindustrie qui symbolise la région.	Agriculture Familiale de l'exploitation et de la soumission, grande dépendance à un système foncier inégalitaire.	Agriculture Familiale plutôt riche mais peu autonome, soumise aux industries du tabac mais relativement organisée.
	Culture locale	Forte culture *colona* de l'autonomie, faiblesse d'une culture régionale singulière et distincte des zones limitrophes.	Culture soumise mais forte singularité de la culture régionale très identifiable (araucária, pinhão, rodeio, paysages, gastronomie).	Valorisation des racines européennes, de l'appartenance à une communauté, exacerbation des différences.
	Densité, structure spatiale, situation géographique	Densité relativement forte d'agriculteurs familiaux pouvant se mettre en réseau facilement. Présence moyenne de jeunes	Densité faible diminuant les contacts avec d'autres types d'identification et renforçant la singularité. Peu de jeunes.	Densité moyenne, valorisation des pôles urbains petits et moyens, noyaux de population. Nombreux jeunes ruraux.
		Proximité de la frontière argentine. Éloignement des centres régionaux.	Proximité relative du littoral (demande urbaine) et identité géographique.	Isolement des grands pôles. Indépendance vis-à-vis des pôles moyens.
				
				

Tableau 8: Synthèse des caractéristiques territoriales favorisant certains modes d'habiter

Conclusion du chapitre 5

La mobilisation de la notion de « mode d'habiter » et la prise en compte des pratiques culturelles et de loisir dans son appréhension nous ont guidé afin de saisir les points communs et les différences entre les expériences des jeunes ruraux rencontrés. La typologie établie révèle des cas et des singularités locales intéressantes du point de vue de la ruralité et de la façon dont elle se vit. Ainsi, comprendre le lien entre les pratiques culturelles et de loisirs exercées par les jeunes ruraux et leur sentiment d'appartenance à un territoire au profil rural nous a permis de cerner la complexité des modes d'habiter et de leur évolution dans trois réalités différentes.

Si les catégories aident à penser la diversité, elles ne doivent pas la réduire à des stéréotypes et à une uniformisation de l'hétérogénéité interne à chaque cas. C'est pourquoi il faut redéployer l'analyse à une échelle plus globale, celle du questionnement des recompositions en cours dans les territoires ruraux sud-brésiliens, à la fois mythe et réalité qui s'exprime dans les pratiques culturelles et les représentations des jeunes.

CHAPITRE SIX

Recompositions des territoires ruraux : mythe, réalité et expression dans les pratiques culturelles des jeunes

> « Une image très courante de la jeunesse rurale, est celle d'une jeunesse désintéressée du milieu rural, fascinée par le milieu urbain et ses styles de vie. Mais la perception du désintérêt de ces jeunes pour la campagne est chaque fois davantage remise en question par les nombreuses manifestations des organisations de jeunesse rurale, toujours plus présentes dans le scénario national. »[504]

> « Pour moi habiter à la campagne c'est un choix. Parce que du travail bon, pour travailler à la ville, il y a eu une époque où j'en suis arrivé à penser à partir et à chercher du travail. Et j'aurais eu des opportunités. Mais non, il n'y a pas ce qu'on aime à la ville. Alors depuis l'enfance j'aime être à la campagne comme ça et Dieu merci maintenant ça marche bien, les choses s'enclenchent. Alors je crois que partir d'ici c'est pas demain la veille, je crois que ça n'arrivera pas. » Entretien n°76, M, 22 ans, CdL, jeune dresseur de chevaux à Lages

Nous avons vu dans les chapitres précédents comment les recompositions des espaces ruraux influencent les pratiques culturelles des jeunes, et par elles leur volonté de rester ou revenir faire leurs vies dans les communautés rurales. Mais dans les rapports entre hommes et territoires, aucune influence n'est univoque, et les pratiques et représentations des jeunes enquêtés sont à même de modifier le scénario rural ; un scénario qui, face aux évolutions du monde, se révèle original et surprenant, quoique minoritaire. C'est pourquoi, à l'heure où il est de plus en plus évident que la disparition du rural, prévue avec l'absorption de l'agriculture par l'industrie et celle des campagnes par les villes, n'a pas complètement eu lieu, nous revenons sur les nouveaux paradigmes de réflexion qui sont créés, dans le monde et en Amérique Latine. Cela permet d'éclairer la situation dans les trois territoires analysés, en testant les indices de la recomposition et des obstacles qui s'y opposent *(A. Une recomposition générale en œuvre à travers la culture)*.

Enfin, après des mois de travail de terrain, de rencontres, d'observations directes et/ou participantes, d'entretiens formels, de discussions informelles et des dizaines de litres de *chimarrão* bus dans les espaces ruraux sud-brésiliens, la seule évocation de l'exode rural, de sa fatalité et du découragement des jeunes à y maintenir leurs vies ne m'inspirait plus qu'une phrase : « les jeunes ruraux engagés existent, je les ai rencontrés »[505]. Cette espèce qui semblait en voie de disparition, dont l'existence même était niée par de nombreux compatriotes, était bien là, discrète et flamboyante, attachée autant à la survie des racines paysannes qu'à la nécessité des évolutions du rural. Par leurs pratiques et leurs représentations, ils incarnent et participent de dynamiques dont d'autres doutent, ils sont les *leaders* qui s'engagent à leur façon et mettent en œuvre les recompositions (*B. Recompositions territoriales : pratiques et représentations des jeunes ruraux*).

---

[504] Castro Elisa Guaraná, Correa José, Martins Maíra, Ferreira Salomé Lima « A categoria juventude rural no Brasil: o processo de construção de um ator político. Contribuições para um estado da arte. » dans Alvarado Sara Victoria, Vommaro Pablo A, *Jóvenes, Cultura y Política en América Latina: algunos trayectos de sus relaciones, experiências y lecturas (1960-2000)*. Rosário: Homo Sapiens Ediciones, 2010 – p. 63

[505] En référence au snowclone du titre de l'ouvrage d'André Frossard, *Dieu existe, je l'ai rencontré,* 1969

A. Une recomposition générale en œuvre à travers la culture

> « Si la profession est en partie disqualifiée, le rural, lieu de nouvelles solidarités, mais aussi d'antagonismes, est-il susceptible de fédérer et d'empêcher que le pluralisme aille vers l'éclatement ? [...] La place des agriculteurs dans la société de demain se joue, sans doute, dans leur capacité à formuler de nouveaux repères collectifs permettant de répondre à l'évolution de leur environnement » Billaud dans Jollivet et Eizner, 1996, p.125

Il s'agit dans cette partie de relier les questions de pratiques culturelles des jeunes aux aspects de recompositions de l'espace rural (qu'il soit appelé « Novo Rural », « Renaissance Rurale » ou « Nouvelle Ruralité ») analysés dans nos trois territoires, en essayant de tirer des conclusions à l'échelle du Sud du pays. Nous y verrons également les limites de ce processus et comment il influence les choix de vie des jeunes ruraux.

Nous verrons ce qui différencie les territoires en recomposition d'autres qui ne le sont pas, dans un même contexte régional, où le rural est globalement en crise (identitaire, économique, démographique, politique). Il s'agit d'identifier les facteurs qui, dans ces cas marginaux, font que la recomposition s'engage, en gardant toujours comme objet d'analyse les pratiques culturelles et de loisir. C'est ainsi que progressera l'appréhension de solutions pour d'autres territoires, d'autant plus nécessaire dans le contexte politique brésilien actuel qui est une rupture et une impasse majeure pour les acteurs que nous avons pu recontacter depuis notre départ du terrain.

1/ Culture et recompositions des espaces ruraux, dans le monde et au Brésil

Une littérature foisonnante analyse les évolutions des ruralités à travers le monde, par études de cas tout autant que par analyses nationales, continentales ou internationales. Nous allons ici tenter d'en détacher les principales lignes, internationales et brésiliennes, et marginalement latino-américaines, avant d'évoquer plus spécifiquement les théories du rôle de la culture dans les recompositions territoriales des espaces ruraux.

⁋ Une dynamique mondiale

Du « néo rural » émergé en France après mai 1968 avec les premiers « retours à la terre » au « *new ruralism* »[506] nord-américain en passant par la « *nova ruralidade* » sud-américaine, les recompositions des espaces ruraux sont analysées sous de nombreux angles. Les phénomènes

[506] Voir Serge Schmitz, « Du new urbanism au new ruralism: un débat en cours sur de nouvelles visions de l'avenir des campagnes aux Etats-Unis », Géocarrefour, Vol. 83/4 | 2008 : « Le new ruralism est à la fois un nouveau concept développé par des chercheurs, principalement californiens, et un produit marketing qui "surfe" sur un renouveau de la vision de la ruralité dans une frange importante de la population américaine. [...] Dans cette version révisée de la ruralité, le new ruralism résoudrait le double problème de l'urbanisation aveugle des terres agricoles et la rénovation de l'agriculture périurbaine. De plus, le new ruralism présenterait d'excellentes perspectives face aux questions cruciales de l'intégration sociale, de la mobilité, de la biodiversité et de la santé publique. »

démographiques tour à tour appelés « *counter urbanization* » (Berry, 1976), « renaissance rurale » (Kayser, 1990), « repeuplement rural » (Schmitt, 1993), « revitalisation rurale » (Berger, Font, 1995), « nouvelle vitalité sociale » (Mendras, 1984), sont des symptômes d'une réalité socio-culturelle plus englobante. La fin des sociétés rurales traditionnelles longtemps annoncée est en cours de réalisation. En effet les sociétés ne sont pas figées dans le temps et les changements notamment liés aux nouvelles technologies ne sont pas sans conséquences sur les sociétés rurales. Toutefois, ces évolutions ne signifient pas la fin des territoires ruraux et de leurs singularités, notamment en termes de mode de vie. Au contraire, on assiste à une recomposition profonde des ruralités et à l'émergence d'un autre type de rural, appelé « nouvelle ruralité » ou « nouveau rural » : « Cette perspective conteste la disparition des différences spatiales et sociales entre le rural et l'urbain et affirme la nécessité d'une nouvelle manière d'aborder qui réussisse à recomposer l'objet et à repenser la réalité rurale dans ses modes contemporains de recomposition ou de restructuration. » (Stropasolas, 2006).

La recomposition des espaces ruraux se caractérise par quelques principaux phénomènes qui, s'ils sont tous liés les uns aux autres, peuvent se résumer dans ces points :

- la croissance démographique : une réduction, un arrêt, voire un renversement de l'exode rural, « la création et l'étoffement des mouvements de population qui revivifient et transforment l'espace rural, tout en le diversifiant de plus en plus sur le plan socio-économique. » (Berger, 1996[507]).
- la diversification des activités économiques au-delà de l'activité agricole, dans le sillage d'un changement global de l'économie passant d'une domination de la production de biens à celle de la production de services (Billaud dans Jollivet et Eizner, 1996, p.117).
- la diminution des différences entre conditions de vie rurales et urbaines, « parité socioéconomique » (Stropasolas, 2006) des conditions de vie : l'accès à la modernité pousse à l'émergence et la consolidation d'une classe moyenne rurale. Il ne s'agit pas nécessairement d'une uniformisation des modes de vie (voir Chapitre 4) mais d'une « modernisation rurale » (Marcel Jollivet, 1997).
- le changement du rapport à la « ville » : apparition de formes d'« urbanisation » des campagnes et de « ruralisation » des villes à travers l'agriculture urbaine, l'écologisation de la société ou la remise en question du rapport au temps et au travail.

Les **causes** de ces changements, dont l'observation est difficile et contestée mais aujourd'hui globalement admise, sont complexes et font l'objet de nombreux débats (Berger, 1996). Le « repeuplement des campagnes » européennes est lié à différents processus qui l'alimentent : facteurs externes (tourisme de masse, urbanisation, technologies, transports, globalisation, crise) et internes (changement du comportement et des attentes des habitants ruraux, interaction avec les symboles et valeurs urbains) parmi lesquels : la crise du modèle urbain de développement et du mode de vie urbain qui amènent un questionnement du modèle notamment économique et du rapport au salariat ; le changement des représentations sur l'espace rural avec notamment la projection des « désirs » sur les campagnes[508] ; les effets des politiques publiques de développement, dont les aides publiques à l'installation des jeunes en milieu rural avec la Politique Agricole Commune, qui, si elles sont accusées de reproduire une ruralité hégémonique ont un rôle

[507] Berger Alain. *La recomposition de l'espace rural en Europe du Sud : l'exemple français*. In: Pôle Sud, n°5, 1996. L'Europe du Sud est-elle en retard ? pp. 57-74;
[508] Voir notamment l'ouvrage collectif *Campagne de tous nos désirs. Patrimoine et nouveaux usages sociaux* (2000), coordonné par Rautenberg, Micoud et al.

important dans la dynamique démographique.

En France, la géographe Nicole Mathieu a observé la mutation des liens entre rural et urbain[509], constatant que si l'on peut parfois parler de renversement migratoire, le rural est bien « mort » tel qu'il était et qu'il nécessite de nouvelles catégories d'analyse (Mathieu, 1996). Pour elle, afin d' « évaluer et qualifier la place de la ruralité dans le changement social et les recompositions spatiales, il faut tenir compte des représentations dominantes de la campagne, de la ville et des relations ville/campagne » (Mathieu, 1998). Ces relations sont à penser en termes de complémentarité, les représentations mutuelles jouant un rôle dans les dynamiques réelles et dans la valorisation du mode d'habiter rural mais aussi dans l'émergence de la pluriappartenance (idem). Ses travaux avec Jean-Claude Bontron[510] contestent dès les années 1970 les analyses prévoyant une urbanisation inéluctable des campagnes (notamment Juillard 1961, 1973) en revoyant les méthodes de description et de classification de l'espace qui permettent de déterminer la nature de ces changements et le niveau auquel ils interviennent. Ils révèlent l'insuffisance de la démarche classique qui aborde de façon binaire le problème des relations ville-campagne, et attirent l'attention sur le rapport entre type de production et utilisation de l'espace, et sur la signification d'un espace « non métropolisé » (Mathieu, Bontron, 1973), deux éléments dont on a vu qu'ils sont centraux dans les représentations brésiliennes. Bontron est également un des premiers à utiliser le terme de « recomposition » à propos des espaces ruraux, se questionnant notamment sur le rôle des fonctions récréatives dans celle-ci[511]. Par la suite, la reprise démographique dans les espaces ruraux a été un champ de recherche important dans les années 1990 avec Bernard Kayser (*La renaissance rurale*, 1990 ; [dir.], *Naissance de nouvelles campagnes*, 1993) et aujourd'hui, ce sont les travaux de Pierre Pistre[512] notamment qui perpétuent et renouvellent l'effort de « définition plurielle des campagnes »[513], en essayant notamment de comprendre les facteurs sociaux de leur mutation à travers les données démographiques. C'est ce que fait au Brésil l'équipe de José Eli da Veiga, comme présenté dans le premier Chapitre de cette thèse. Socialement, c'est un type d'habitant du rural différent qui émerge de ces recompositions : plus divers socialement, avec des projets de vie davantage axés sur la famille que l'emploi, et sur la réalisation personnelle que l'accumulation économique[514].

L'état de l'art montre aussi une dynamique critique au niveau international. Le sociologue néerlandais Jan Van der Ploeg a refondé les approches de sociologie dédiées à l'agriculture[515]. Pour lui, la façon dont les populations agricoles résistent à la « mainmise de l'Empire alimentaire mondial », doit être observée sous l'angle d'un nouveau paradigme, celui de la « repaysanisation ».

[509] Mathieu Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Les années quatre-vingt-dix. » In: *Économie rurale*. N°247, 1998. pp. 11-20; Mathieu Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter. » In Jollivet M., Eizner N. dir., *L'Europe et ses campagnes*. Presses FNSP, 1996, pp. 187-216.
[510] Voir en particulier Mathieu Nicole, Bontron Jean-Claude. « Les transformations de l'espace rural. Problèmes de méthode. » In: *Études rurales,* n°49-50, 1973. pp. 137-159
[511] JC Bontron, S Cabanis, *La recomposition du territoire: essai de typologie socio-économique des cantons français,* 1992 ; JC Bontron, A Morel-Brochet, « Tourisme et fonctions récréatives: quelles perspectives pour les espaces ruraux? » In : Perrier-Cornet (dir.), *Repenser les campagnes*, 2002
[512] P. Pistre, *Renouveaux des campagnes françaises : évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales*, Thèse de doctorat, université Paris Diderot, 2012 ; P. Pistre, « À la recherche d'un entre-deux spatial idéal, motivations d'installation dans les campagnes françaises », Carnets de géographes, 7, 2014.
[513] Voir aussi M. Hilal, A. Barczak, F.-P. Tourneux, Y. Schaeffer, M. Houdart, E. Cremer- Schulte, « Typologie des campagnes françaises et des espaces à enjeux spécifiques », *Travaux en ligne,* 12, Paris, Datar, 2012.
[514] voir Bernard Hervieux et Jean Viard (*Au bonheur des campagnes*, 1996), Marcel Jollivet (*Pour une science sociale à travers champs. Paysannerie, ruralité, capitalisme,* 2001), Nicole Croix (*Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?,* 2000), Nicole Eizner (*L'Europe et ses campagnes,* 1996) ou encore Patrick Champagne (*La reproduction de l'identité*, 1986).
[515] Voir notamment Van Der Ploeg Jan Douwe, *Les paysans du XXIe siècle : mouvements de repaysanisation dans l'Europe. d'aujourd'hui,* Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2014

Avec des observations aussi bien en Asie, qu'en Amérique Latine et en Europe, il défend la nécessité de comprendre les paysanneries : grâce à leur autonomie et leur résilience, elles font preuve d'une vitalité qui n'était pas « prévue » dans les paradigmes capitalistes planifiant plutôt leur disparition. Critique également, l'analyse que Serge Schmitz[516] fait du new ruralism américain[517], l'accusant d'être « la version campagne du new urbanism ». Il critique en particulier la récupération marketing du concept par des sociétés immobilières, affirmant que « ces installations sont un pastiche de la vie rurale pour gens fortunés, bien loin des soucis de mixité sociale ou de création de communauté de vie avec les agriculteurs », et souligne les périls et enjeux pour les agriculteurs de ce mode d'habiter les campagnes.

Novo Rural dans le contexte latino-américain et brésilien

> « Je pense au contraire que la modernité ne se confond pas avec la rationalité mais plutôt avec une image de plus en plus complexe et complète de la personne humaine, qui est à la fois raison et sentiment, individualité et communauté, passé et avenir, et qu'en face d'un Occident obnubilé par ses intérêts et ses plaisirs et d'un Orient enfermé soit dans le totalitarisme politique, soit dans l'intégrisme religieux, l'Amérique Latine vit, avec plus de force et d'imagination que toute autre partie du monde, la recherche d'une nouvelle modernité, d'une nouvelle renaissance. » Alain Touraine, *La parole et le sang,* 1988, p.157

La littérature latino-américaine et brésilienne nous intéresse tout particulièrement pour comprendre l'émergence de concepts de recomposition du rural spécifiques aux contextes étudiés. Pour l'équipe constituée autour de la ruraliste Martine Guibert, en Amérique Latine, à la fois aire socio-culturelle où la ville a été très importante dans la construction historique d'un modèle inégalitaire aujourd'hui contesté et aire d'émergence du concept de *Buen Vivir*[518], le rural est un terrain fertile pour devenir force de proposition. En effet, sur tout le continent, « les dimensions autres que le strict objectif économique commencent à être reconnues : les services écosystémiques, l'agroécologie, la valorisation du patrimoine socio-culturel et paysager, etc, accompagnent et matérialisent des processus d'appropriation politique, sociale, patrimoniale et symbolique, qui laissent augurer d'une lente prise en compte de facteurs locaux et identitaires, porteurs de développement pour les espaces ruraux latino américains et leurs habitants »[519].

Les auteurs latino-américains (voir Giarracca, 1993[520] ou Llambí, 1994[521]) évoquent depuis

[516] « Du new urbanism au new ruralism: un débat en cours sur de nouvelles visions de l'avenir des campagnes aux Etats-Unis », Géocarrefour, Vol. 83/4 | 2008

[517] Serge Schmitz défini le « new ruralism » comme « une approche de l'agriculture durable et des systèmes agricoles locaux permettant la préservation et l'amélioration des campagnes périurbaines en tant qu'espaces indispensables à la vitalité économique, environnementale et culturelle des villes et régions métropolitaines ». Pensée depuis les villes, cette approche révèle de « nouvelles relations aux espaces naturels et agricoles. Elles intègrent la fonction résidentielle comme un élément important, voire central, du monde rural. »

[518] On peut traduire par « vie bonne » ou « bien vivre » : principe central pour les peuples indigènes des Andes, « il pose les bases d'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature, en rupture avec la dégradation engendrée par le modèle économique fondé sur la consommation et la croissance. Il développe une démocratie d'un type nouveau qui, en plus de prendre en compte les générations futures, intègre des segments historiquement exclus de la population » (définition d'Alberto Acosta, *Le Buen Vivir , Pour imaginer d'autres mondes*, 2014)

[519] Guibert et al., « Les notions de rural, de ruralité et de développement rural en contextes latino-américains », Communication lors du Colloque « La Renaissance rurale d'un siècle à l'autre ? », Toulouse, mai 2016

[520] Giarracca N (1993) Los pequeños productores en la nueva ruralidad: procesos y debates, XIX Congress of the Latin American Association of Sociology, Caracas. ; :Giarracca N (coord) ¿Una Nueva Ruralidad en América Latina? Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales – Clacso, Buenos Aires: 45-65., 2001

[521] Llambí L (1994) Globalización y Nueva Ruralidad en América Latina: Una agenda teórica de investigación. Revista Latinoamericana de Sociología Rural 2: 29-39 ; Llambí L, Pérez E (2007) Nuevas ruralidades y viejos campesinismos. Agenda para

le début des années 1990 la nécessité d'un renouveau du cadre d'analyse des processus de développement rural (Gómez, 2002), nommant cette perspective la **« nouvelle ruralité »** (*nova ruralidade* en espagnol). L'*Instituto Interamericano de Cooperação para a Agricultura* (IICA) la définit comme une « lecture rénovée du rural » : « La vision d'une "nouvelle ruralité" a pour objectif de modifier les axes dominants et d'avancer jusqu'à un processus articulé entre l'économique, l'environnement, la structure sociale, la conformation socioculturelle, les structures politico-institutionnelles, les nouveaux mouvements et les acteurs sociaux qui habitent le milieu rural. La "nouvelle ruralité" apparaît ici comme une politique nouvelle, à construire. » (Stropasolas, 2006, p.66). Deux éléments majeurs y sont analysés : la transformation des structures socio-économiques rurales à travers la diversification des activités et des ressources, agricoles comme non agricoles et développées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'unité familiale ; la porosité de plus en plus forte entre espaces ruraux et urbains et le dépassement de la dichotomie entre l'industriel-urbain et l'agricole-rural d'autre part. Pour Renaud Metereau[522] (reprenant Kay, 2008) qui a travaillé sur cette approche au Nicaragua, les propositions sur la nouvelle ruralité peuvent être regroupées en trois catégories : une majorité de travaux qui se contentent de qualifier les évolutions dans une démarche positive, et deux ensembles d'approches « normatives »[523] de la nouvelle ruralité qui ont en commun quatre présupposés normatifs : 1/ la nécessité d'envisager des trajectoires de développement alternatives pour les communautés rurales exclues de la globalisation ; 2/ les agricultures familiales et paysannes, avec leurs caractéristiques sociales et culturelles doivent être reconsidérées comme leviers pour un développement qualitatif et durable ; 3/ le développement des agro-industries rurales est un des principaux moteurs de la diversification des activités et des revenus ; 4/ l'approche territoriale permet d'aborder de manière systémique la complexité et la diversité des trajectoires de développement rural, la multifonctionnalité des espaces ruraux et les interactions rural-urbain. Pour de nombreux auteurs travaillant sur la nouvelle ruralité latino-américaine, l'évolution des modes de vie dans les espaces ruraux « ne visent pas à s'accommoder au mieux d'un système socio-économique modelé dans le cadre néolibéral, mais plutôt à s'en émanciper » (Metereau, 2016). Ces dynamiques sont donc de l'ordre de la recherche de trajectoires alternatives, une sorte de « troisième voie », plutôt que l' « aménagement de la voie néolibérale »[524].

Au Brésil, la représentation majoritaire, notamment chez les décideurs, associant progrès, développement et urbanisation, n'a pas disparu, mais des recompositions du rapport au rural sont en cours, et comme l'écrit Wanderley « la société brésilienne semble aujourd'hui porter un regard nouveau sur le milieu rural, toujours considéré comme source de problèmes : déracinement, misère, isolement, etc. Surgissent ici et là des indices montrant que le milieu rural est également perçu comme porteur de "solutions". Cette perception, de plus en plus répandue, réelle ou imaginaire, trouve dans le milieu rural des alternatives au problème de l'emploi, de la qualité de vie. » (2001, p. 27). Les ruralités brésiliennes sont pour Ricardo Abramovay (2003), définies par trois caractéristiques : « la proximité avec la nature; le lien avec les villes; et les relations interpersonnelles résultant de la faible densité démographique et de la taille réduite de ses populations ». Si la fin du rural était planifiée par la disparition du rural dans l'urbanisation, de l'agriculture dans l'industrie et des agriculteurs par la

una nueva sociología rural latinoamericana. Cuadernos de Desarrollo Rural 4(59): 37-61.

[522] Renaud Metereau, *Mouvement coopératif paysan et SYAL au Nicaragua : leviers d'écodéveloppement ?,* Thèse d'Economies et finances sous la direction de Catherine Figuière, Université Grenoble Alpes, 2016.

[523]les unes « réformistes », les autres « communautaires », pour plus de précisions voir Metereau, 2016

[524] Voir Barkin D (2001) « Superando el paradigma neoliberal: desarrollo popular sustentable ». In.: Giarracca N (ed.) *¿Una Nueva Ruralidad en América Latina?,* Clacso, Buenos Aires: 81-99. ; Barkin D (2006b), « The New Rurality: A Framework for Social Struggle in the Face of Globalization. » In.*: International Conference on Land, Poverty, Justice and Development,* Institute of Social Studies, The Hague: 11 p.

mécanisation, la notion de rural a évolué vers une perception du rural comme un patrimoine. Un patrimoine à protéger et qui ne soit pas nécessairement mis au service du « développement » comme on le voyait dans les années 1980-1990 en France (Delfosse, 2011). Pour de nombreux auteurs, les transformations constatées aboutissent à un « novo rural » (Graziano da Silva, 2003), une « ruralité contemporaine » (Carneiro, 1998) ou encore une « nouvelle ruralité » (Wanderley, 2000). Comme au niveau continental, ce nouveau rural est principalement composé de deux éléments :

- un **lien renouvelé aux villes** grâce à la modernisation des territoires ruraux, la possibilité de poursuivre des études, d'accéder au confort et moyens de communication moderne, à la professionnalisation, à sortir de l'informel. Développement des infrastructures et des transports. Les auteurs cités plus haut évoquent tous une convergence rural / urbain qui rend plus difficile la distinction théorique et pratique entre les deux catégories de territoire.
- le développement et la plus grande prise en considération des **activités et fonctions non agricoles** du rural : développement des agroindustries (grandes ou familiales), de l'agrotourisme, de la multifonctionalité, de la pluriactivité. Développement notamment des fonctions résidentielles (arrivée de nouveaux types d'habitants : retraités, double-résidents) et récréatives. Prise en considération du rural comme « un espace de vie » complet et non plus seulement de production (Wanderley, 2009). Reconnaissance du rôle des agriculteurs dans le maintien de tissus sociaux, culturels et paysagers singuliers (Carneiro, 1998[525]).

Le premier ensemble de signes de recompositions se reflète donc pour les auteurs brésiliens essentiellement dans la **fin de la division nette entre rural et urbain, et une porosité plus grande entre ces deux catégories.** C'est que ce qu'analyse en partie cet extrait de Maria José Carneiro à propos de la réduction des frontières culturelles urbain / rural (Carneiro, 2005, p.245 et 251) :

> « Ce "rural" élargi, qui inclut un nombre chaque fois plus diversifié d'activités – et qui mérite le nom de "nouveau rural" - est le résultat de processus récents […]. La jeunesse rurale ressort comme étant la tranche démographique la plus touchée par ces dynamiques qui, d'un mode général, réduisent leur perspectives de travail dans l'agriculture tout en élargissant leur référence de modèle de vie avec l'introduction de nouvelles nécessités et désirs découlant de la réduction des frontières culturelles entre campagne et villes. […] Il a déjà été observé que la casse d'un relatif isolement social, favorisé par les migrations pendulaires et le contact plus fréquent avec les valeurs de la société urbano-industrielle stimulent la formulation de projets individuels tournés vers l'objectif d' "améliorer sa vie" associé au surgissement de nouvelles nécessités, ce qui contribue à rompre avec le patron de reproduction sociale antérieur. De nouvelles valeurs sont acquises, changeant substantiellement certaines pratiques sociales établies par les générations antérieures, faisant que les jeunes incluent dans leur projets individuels des aspirations quant au style de vie typique de la jeunesse de la classe moyenne urbaine »

Maria José Carneiro explique ainsi dans son article de commentaire des données du *Projeto Juventude* qu'il faut « chercher à comprendre ces similitudes ainsi que les différences d'abord par un processus méthodologique qui surpasse la division entre "campagne" et "ville". On pourrait suggérer, par exemple, que le "rural" et l' "urbain" s'expriment dans des univers culturels distincts qui peuvent se manifester dans les mêmes espaces géographiques »[526]. Ce processus d'hybridation est perceptible tant dans les pratiques ludiques enfantines[527], que dans l'emprise des médias, « diluant les frontières symboliques » et « permettant la

[525] Carneiro, 1998, *Pluriatividade : uma resposta a crise da Agricultura Familiar ?, Camponeses, agricultores e pluriatividade*. RJ : Contra capa, cap. 6, p.148-170.
[526] Carneiro Maria José « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo Helena Wendel; Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - page 245 puis 251 - Conclusion
[527] Voir Stropasolas, Valmir Luiz , « Processos de socialização das crianças nas comunidades rurais », In: *Encontro da rede de*

coexistence dans un même espace social de pratiques et de valeurs qui articulent éléments urbains et ruraux »[528]. L'équipe formée autour de José Graziano da Silva s'est distinguée pour ses études sur le « Novo Rural »[529] (Graziano et Campanhola, 2000) qui, au lieu de représenter un espace isolé et autonome, se caractérise par une intense communication et complémentarité avec les villes[530]. Le sens (en termes de signification et de direction) des relations rural-urbain se transforment ainsi : « Le monde rural peut être compris comme un lieu de vie qui se définit en tant qu'espace singulier et acteur collectif. Dans chaque cas, les trames spatiales et sociales et les trajectoires de développement donnent le sens des relations campagne-ville, construites sur le plan de la complémentarité et de l'intégration. » (Wanderley, *O Mundo Rural como um Espaço de vida*, p.18). Dans ce cadre, des cas de retours à la terre sont analysés dans le pays. Par exemple dans l'État de São Paulo, où trois cas représentatifs de la « renaissance rurale » ont été analysés par Morgane Rétière et Paulo Eduardo Moruzzi Marques[531] : « ces agriculteurs et néo-ruraux articulent leurs justifications autour de l'idée que le milieu rural peut offrir une meilleure qualité de vie et mobilisent un ensemble de références écologiques […]. [Ils] partagent l'idée que le milieu rural peut offrir une meilleure qualité de vie (à contre-courant des représentations sociales dominantes) et ce sous différentes perspectives : fuir la précarité, reprendre une activité agricole ou encore résider près de la nature et fuir le stress urbain ».

Deuxième ensemble de signes de la recomposition pour les auteurs brésiliens, ceux qui relèvent de la **considération du rural au-delà de l'agricole**, avec notamment la multiplication des activités non agricoles qui prennent une importance économique et symbolique dans ces nouvelles ruralités. Pour Carneiro, ce sont les conditions d'accès à des activités, biens et services (matériels et symboliques) non-agricoles qui peuvent valoriser la vie en milieu rural aux yeux des jeunes (Carneiro, 1998). Si l'agriculture et les revenus qui lui sont liés restent la base de la reproduction sociale et économique de la grande majorité des agriculteurs dans les microrégions étudiées et les petits *municípios* du Brésil en général, l'importance des revenus liés aux retraites (d'une activité agricole ou non), aux apports d'argent par les membres de la famille travaillant hors de l'agriculture, et aux compléments de revenus générés par des activités secondaires ou tertiaires, croissent de façon significative (Graziano da Silva, 2001). La diversification des revenus a pu être poussée à l'origine par des stratégies de reproduction de l'agriculture familiale mise en péril par l'exode et la mécanisation (Schneider, 2009) mais elle influence aussi à terme les opportunités d'emploi et les représentations du rural par ses habitants et par les urbains. L'occupation de l'espace se diversifie également, face à l'assimilation par la société de la multifonctionalité de l'espace rural (Carneiro e Maluf, 2003) : préservation de l'environnement, résidence, loisir, enrichissement culturel sont des

estudos rurais, Curitiba: UFPR, jul. – 2010 : « Il y a une redéfinition de l'environnement ludique dans les communautés rurales, avec une diminution du contact avec la nature et une plus grande présence de la télévision, des jeux vidéo, ordinateurs etc. Dans ce processus, il y a une substitution des jouets "naturels" pour les jouets industriels. Le retour fréquent des jeunes migrants dans les collectivités rurales les week-ends augmente l'échange et l'interaction des biens de consommation, des informations, valeurs, symboles, ruraux et urbains entre les enfants d'agriculteurs. »

[528] Voir Weisheimer Nilson. *Juventudes Rurais: mapa de estudos recentes*. Brasília: MDA/NEAD, 2005. - page 23 : « Aujourd'hui, même dans les régions les plus isolées, les médias favorisent la propagation de la culture urbaine, et dans son sillage les processus d'hybridation, que les jeunes sentent de forme très intense […] Une dilution des frontières matérielles et symboliques entre les régions rurales et urbaines se produit et si cela ne met pas fin aux profondes différences entre ceux-ci, cela permet au moins la coexistence dans un même espace social de pratiques et de valeurs qui articulent éléments urbains et ruraux. »

[529] Campanhola C. e Graziano da Silva J., *O Novo Rural Brasileiro: Uma Análise Nacional e Regional*. Campinas, EMBRAPA/UNICAMP. 2000 ; Graziano da Silva José., *O Novo Rural Brasileiro,* Campinas, IE/UNICAMP. 1999

[530]Voir aussi Favareto, « A longa evolução da relação rural-urbano », *Ruris* n°1, 2007

[531] Voir Moruzzi Marques et Rétière, « Renaissance rurale dans l'État de São Paulo au Brésil : processus représentatifs des transformations récentes », Communication à Toulouse, Colloque *La Renaissance Rurale d'un siècle à l'autre*, 2015. Trois études de cas de l'État de São Paulo y sont présentées : la première traite du hameau Demétria, à Botucatu, qui constitue une expérience pionnière au Brésil de développement de l'agriculture biodynamique. Les deux autres cas sont situés dans la région de Campinas, fortement industrialisée et urbanisée. Il s'agit de l'ACRA, une unité collective de maraîchage biologique, et l'*assentamento* Milton Santos, mis en place dans le cadre du programme fédéral de réforme agraire.

usages qui se développent de façon exponentielle dans le scénario brésilien (au Sud en particulier). Concomitamment, « C'est une tentative de rupture avec l'importance donnée au secteur de l'agriculture qui, à son tour, cesse d'être comprise uniquement comme productrice de biens agricoles et privés, en agrandissant le champ de ses fonctions sociales, englobant un ensemble divers d'éléments économiques, sociaux, culturels et environnementaux présents dans le monde rural. Dans de nombreuses régions la diversification des activités se produit avec la différenciation de la production avec l'adoption de pratiques de production agro-écologiques, avec le traitement d'aliments par l'agro-industrialisation et de la valorisation du paysage et des coutumes locales par l'agro-tourisme. » (Zanol Silvia Verona, *Juventude Rural : projetos juvenis no contexto das novas ruralidades*, UFSC, 2013). L'agroécologie est en effet un projet qui, en répondant à une demande urbaine nouvelle de proximité et de qualité, et en prenant en compte la multiplicité des impacts et services qui lient agriculture et environnement, s'inscrit pleinement dans le Nouveau Rural observé au Brésil.

Ces deux ensembles d'éléments favorisent la permanence des jeunes dans l'espace rural dans la mesure où elle rend certains éléments du mode de vie rural plus proches de ceux auparavant recherchés en ville, et où elle multiplie les possibilités de revenus et d'épanouissement personnel hors, ou en complément, de l'activité agricole. Ces recompositions donnent aussi une nouvelle place sociale et politique aux populations auparavant délaissées de l'espace rural comme les femmes et les jeunes. Ils se saisissent des innovations telles que l'agroécologie pour impulser de nouvelles dynamiques et deviennent porteurs de nouvelles représentations et pratiques de l'espace rural. Pour José Graziano da Silva, les travaux menés sur le nouveau rural permettent de faire tomber les « vieux mythes » du rural : rural espace reculé, en retard, intégralement lié à l'agriculture, en déprise démographique et ou le développement rural se résume au développement agricole. Ils en bâtissent aussi de nouveaux : le rural serait un espace moderne, non agricole, en reprise démographique et où le développement rural peut se résumer au développement local. Mais sa ligne, ainsi que celle de l' « école de Campinas » en général convient sans doute davantage à la réalité de la région Sudeste et a tendance à « gommer la ruralité » derrière une modernisation générale et l'absence de prise en compte des singularités socio-culturelles des habitants de ces espaces.

Dans quelle mesure l'atténuation progressive de certains particularismes culturels associés aux sociétés traditionnelles, l'interpénétration croissante de ces espaces et des habitants, la diffusion de nouvelles technologies de communication et des médias estompe-t-elle les **pratiques culturelles** des sociétés traditionnelles au profit de valeurs « modernes » ? (Metereau, 2016). Les discours alarmistes et nostalgiques sont pléthore sur cette question, dénonçant les jeunes ruraux écoutant du funk, l'hybridation ne pouvant se faire que dans le sens d'un écrasement et d'une stigmatisation des « caractéristiques » rurales (Pedro Ivan Christoffoli, intervention au *Seminario Agricultura Familiar*, UFSC, novembre 2014). Pour d'autres auteurs il semble qu'au contraire, dans ce contexte de restructuration, le rural garde, voire réaffirme sa spécificité. C'est ce qu'avance par exemple Maria Baudel Wanderley dans un article sur la « revendication de la ruralité »[532]. Elle y affirme que dans le contexte des sociétés modernes, où une certaine « parité sociale » et des modes de vie a été atteinte, les représentations sociales de l'urbain et du rural (qui sont des catégories de pensée avant d'être des catégories spatiales) continuent d'être très différentes. Ceci influe les identités sociales, les

[532] Wanderley, *A valorização da agricultura familiar e a reivindicação da ruralidade no Brasil,* Desenvolvimento e Meio Ambiente, UFPR, n°2, p.29-37, 2000

positions individuelles et collectives des personnes, les pratiques, les « identifications et revendications de la vie quotidienne ». Dans un autre texte, elle analyse ce que la compréhension de la nouvelle ruralité apporte à l'analyse d'un tissu social recomposé et hétérogène (*O Mundo Rural como um Espaço de vida*, Wanderley, p.13) :

> « Le processus de développement, loin d'uniformiser la société, tend à diversifier le tissu social, et à rendre chaque fois plus complexe la toile de références dans laquelle se situent les individus et les groupes sociaux, dans le milieu rural, comme à la ville, dans l'agriculture comme dans l'industrie. De cette manière, il n'est pas absurde d'admettre qu'il existe, vivant dans le milieu rural et/ou travaillant dans l'agriculture, des catégories sociales qui sont différentes entre elles, en ce qui se réfère au mode de vie, à la forme de production à la vision du monde, etc. [...] Comprendre la diversité suppose fondamentalement de dévoiler ses chemins, c'est-à-dire, comprendre les processus sociaux qui les engendrent, à partir desquels il est possible de pressentir une tendance générale. [...] L'étude de la différenciation sociale [...] nécessite la capacité d'apprendre les raisons pour lesquelles les classes, les groupes sociaux et les individus construisent leur propre trajectoire, établissant les relations plus profondes entre leurs objectifs et la construction générale de la société. »

Cela nous amène à nous questionner sur les **raisons pour lesquelles le « Novo Rural » parait trouver au Brésil un terrain réceptif et fertile et quelles en sont les spécificités locales.** Pour Miguel Altieri, théoricien de l'agroécologie, en 2015 le Brésil était « mûr socialement et politiquement pour passer à l'agroécologie » (Séminaire « Agroécologia » présenté par Altieri au PGA, mars 2015). Rien n'est moins sûr désormais. Pour Jacques Chonchol, agronome chilien, le Brésil est le pays d'Amérique Latine le plus avancé dans la réflexion théorique autour de l'agriculture familiale[533], quand les autres pays en seraient davantage à la description. Le pays bénéficie notamment du concept de fonction sociale de la Terre et d'une représentation singulière de la Terre par les migrants européens non-ibériques[534]. De plus, en termes de pratiques culturelles et de revendication de l'identité paysanne ou plus largement de la ruralité, le Brésil abrite le mouvement social le plus populaire et dynamique dans ce domaine : le MST, qui est à l'origine, avec d'autres, de l' « internationale paysanne » Via Campesina. Pour Silvia Perez-Vitoria, qui analyse l'idée de l'émergence d'une « révolution paysanne » à travers le monde, le Brésil est ainsi particulièrement intéressant car le MST a réussi à y reconfigurer de larges espaces en permettant à des milliers de gens de vivre dans les campagnes, avec la volonté de se mettre en réseau et de construire concrètement un territoire différemment[535]. Plus globalement, l'image caricaturale mais longtemps largement répandue que la paysannerie serait une force réactionnaire, se modifie face aux innovations sociales que cette partie de la population (dans sa grande diversité) est capable d'amener à la société[536].

Autre atout du Brésil, la force de son agriculture familiale, dont la demande croît dans les espaces urbains avec les dynamiques de consommation responsable. Or **l'agriculture familiale est largement invoquée comme pouvant être un moteur** très fort du Novo Rural[537]. En effet, c'est le modèle de ruralité proposé par l'agriculture familiale et non celui proposé par l'agrobusiness ou agronégoce qui séduit, en particulier chez les jeunes. Pour Carlos Mielitz[538], les groupes de jeunes et les activités de loisirs, dont on a vu que la présence ou l'absence pouvait jouer un rôle dans le choix

[533] Chonchol Jacques, *Sistemas agrarios na America Latina*, 1994.
[534] Allemands, Italiens et Polonais, voir *Um saber necessário: os estudos rurais no Brasil*, Maria de Nazareth Baudel Wanderley, Campinas, sp: Editora da Unicamp, 2011.
[535] Perez Vitoria Silvia, *Manifeste pour un XXIème siècle paysan,* 2015.
[536]Voir à ce propos les nombreux exemples brésiliens cités dans Zask Joëlle, *La démocratie aux champs*, 2016.
[537] Voir les travaux du PGDR de l'UFRGS.
[538]Intervention au Colloque International Agriculture Familiale à l'UFRGS en novembre 2014.

du lieu de vie, font partie du mode de vie proposé par l'agriculture familiale alors qu'ils sont absents de celui proposé par l'agronégoce qui dépeuple les espaces par la mécanisation et la concentration foncière. C'est ainsi que la vision de la société portée par ce type d'agriculture (même si au sein de l'agriculture familiale les situations sont extrêmement variées) est susceptible de donner la possibilité d'accès à une citoyenneté pleine et entière, telle que les jeunes y ont droit. Elle est à même de faire des territoires ruraux des « lieux de travail et de vie », dans lesquels l'agriculture est reconnue comme un acteur social parmi d'autres qui ancre le futur dans la valorisation des ressources naturelles et du patrimoine socio-culturel (Carneiro, 2002). Sa capacité d'adaptation aux changements, de résilience face aux crises multifacettes et de résistance au modèle contesté du productivisme font de l'agriculture familiale un acteur essentiel des recompositions des espaces ruraux brésiliens. Cela est d'autant plus important qu'une autre spécificité du Novo Rural est son lien avec les mobilisations des mouvements sociaux, qui le pensent et le mettent en œuvre[539]. Ces mêmes mouvements avaient des liens forts avec les pouvoirs publics pendant les gouvernements de Lula et Dilma Roussef, ayant participé notamment au montage du PAA et du PNAE, politiques d'alimentation en circuit court qui ont eu un fort effet sur le renouveau de certains espaces (Rétière et Moruzzi Marques, 2015). Ces liens sont aujourd'hui dangereusement renversés par une criminalisation des mouvements sociaux et un arrêt de ces politiques. Enfin, il existe au Brésil et en Amérique Latine en général une forte tradition marxiste de la littérature ruraliste, faisant du capitalisme la principale cause de la crise de la paysannerie. Ces auteurs font des spécificités culturelles la force politique des ruraux face aux limites de l'idéologie néo-libérale (Paulilo, Delgado, Polany, Bartra[540]).

Enfin, nous aimerions résumer ce qui définit les recompositions des territoires ruraux par une notion : la **qualité**. Maria Nazareth Baudel Wanderley appelle de ses voeux l'émergence d'un débat au Brésil sur la ruralité : « Un débat qui puisse générer un nouveau pacte social, formulé autour de deux axes centraux. En premier lieu, l'affirmation que le rural est une qualité, qui s'exprime, surtout en tant que patrimoine naturel, social, culturel, duquel il est nécessaire d'assurer l'intégrité et la reproduction. En deuxième lieu, qu'un modèle durable de l'agriculture doit s'imposer. » [541]. Ce sont longtemps les aspects quantitatifs du développement qui étaient au coeur des politiques, des initiatives économiques, des théories académiques, et des esprits de tous. Aujourd'hui, avec la qualité de l'agriculture, la qualité de vie, la qualité du rural en tant que patrimoine multiple, la recomposition amène sur le devant de la scène la question de la qualité de ce développement. Il s'agit de repenser la vie des individus dans l'espace rural comme intégrant un vaste agroécosystème, dont l'entendement nécessite des nouveaux paradigmes. Dans ces paradigmes, la dimension culturelle doit être reconsidérée comme partie d'un vaste complexe de pratiques et de représentations. Dans les nouvelles ruralités analysées autour du globe, il y a un retour sur l'abstraction qui s'était faite avec la mondialisation autour de la nourriture : les populations ne se demandaient plus où et comment était produite leur alimentation et ces éléments sont aujourd'hui à l'origine d'innombrables initiatives de relocalisation. Cette abstraction suivie d'une réappropriation aurait-elle lieu également pour et à travers les pratiques culturelles ?

[539] Ferreira A. D. D., 2002, « Processos e sentidos sociais do rural na contemporaneidade: indagações sobre algumas especificidades brasileiras », *Estudos sociedade e agricultura,* n° 18, Rio de Janeiro: CPDA/UFRRJ, p. 28-46.
[540] *Os novos camponeses*, Armando Bartra Vergés, 2011
[541] *O Mundo Rural como um Espaço de vida*, Wanderley, p.19

Théorisations du rôle de la culture dans les recompositions territoriales rurales

> « Les pratiques culturelles sont d'une grande plasticité. La culture passe les murs, appelle au rassemblement, accompagne les individus dans une fonction qui fait centralement référence à l'émotion. Elle prouve ainsi son efficacité dans les modes de régulation des hommes sur les espaces, [...] la musique se manifeste en tant qu'acte de langage assignant un espace, sur un temps donné, à une fonction sociale chargée de sens. La culture est pour cette raison à la charnière des rapports qui tissent subtilement les liens entre les individus et les territoires. » Yves Raibaud, « Animation, culture et développement : le rôle de la culture dans les recompositions territoriales », 2006.

C'est essentiellement dans la littérature francophone que nous puisons des ressources sur la question de la place de la culture dans les recompositions de l'espace rural, une question longtemps invisible dans les débats latino-américains même si elle se trouve actuellement de nouveau insérée dans les modèles d'analyse de la ruralité (en particulier chez Carneiro ou Abramovay, ou encore dans les travaux de la philosophe Marilena Chaui).

C'est tout d'abord sur la **place de la culture dans les recompositions des territoires en général,** que de nombreux travaux se sont développés, avec notamment l'Observatoire des politiques culturelles de Grenoble[542] ou de l'UMR Passages de Bordeaux. L'équipe de cette dernière formule en particulier l'hypothèse selon laquelle « la culture est performative et participe à la construction des territoires »[543]. Dans un contexte d'effritement de la cohésion territoriale, « la culture, considérée comme un élément du maintien ou de la création d'une cohésion sociale sur les territoires, est aujourd'hui une priorité aussi bien pour les Etats membres que pour la Communauté Européenne elle-même » et l' « animation culturelle apparaît en conséquence comme un enjeu majeur des processus de recomposition et d'émergence spatiale ». En effet, la culture, productrice de normes et de valeurs, peut être facteur d'intégration aussi bien que d'exclusion (idem) et on donne à la culture un rôle de « démiurge de ces recompositions territoriales oeuvrant pour qu'elles se fassent dans un contexte de démocratie. ». On donne aux acteurs culturels le rôle de reconstruire des identités locales, en particulier dans les espaces jugés « en crise ». Ces attentes ont de nombreuses limites comme la « montée en charge d'une demande locale de "travail culturel" organisé par des acteurs locaux, élus et animateurs qui ne revendiquent pas une compétence artistique mais une compétence gestionnaire dans la transformation de la production artistique au service de l'identité locale » (idem). En termes d'influence des pratiques culturelles *sur* ou *par* la recomposition des territoires, les travaux de Dominique Crozat sur la mise en scène dans les événements culturels d'un « récit » porteur de « géographicité » (Crozat, 2008) montrent comment la culture joue un rôle central dans la construction et l'évolution des espaces à travers la réappropriation de l'espace public et la refondation d'une identité territoriale et la réaffirmation d'une appartenance. Dominique Crozat va jusqu'à parler d' « d'hyper-réalité » lorsque les événements culturels deviennent plus réels que le réel en se transformant en moteur du développement économique et touristique, de l'attractivité des territoires, montrant une autre facette des processus complexes de production territoriale par la culture. Plus généralement, les apports de la littérature du développement dans la compréhension du

[542] Pierre-Antoine Landel, Philippe Teillet, *La place de la culture dans la recomposition des territoires. Le cas des pays issus de la loi Voynet,* Observatoire des politiques culturelles, 2003
[543] Yves Raibaud. « Animation, culture et développement : le rôle de la culture dans les recompositions territoriales. » *Congrès de l'animation socioculturelle,* Salamanque, octobre 2006, disponible sur https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00368380

rôle de la culture dans les mutations des espaces sont importants[544].

Ces processus sont également visibles dans les **espaces ruraux,** où la place de la culture est cependant spécifique, d'autant plus si l'on souhaite la comprendre dans le cadre des recompositions des ruralités. Les travaux de Claire Delfosse ont profondément détaillé cette spécificité : d'une part une réelle disparité urbain - rural liée aux choix fait dans les politiques publiques (grands équipements, événements, financement, ce qui se retrouve en partie dans le contexte sud-brésilien), une offre et des pratiques culturelles marquées par l'itinérance et la ponctualité (temporelle et spatiale), l'importance du tissu associatif, la place des artistes (choisissant de venir se produire, créer, vivre en rural), la nécessaire co-construction rural – urbain pour créer une dynamique culturelle[545], la sur-valorisation du patrimoine par les acteurs et politiques culturelles. Malgré la difficulté à « chiffrer et évaluer les apports de la culture dans les espaces de faible densité » (Delfosse, Georges, 2013), « de nouvelles potentialités pour la culture émergent en milieu rural qui échappent au particularisme et ne mimétisent pas "Guggenheim" »[546], mobilisant des potentialités "héritées" et plus nouvelles.

Le **patrimoine** est considéré comme une potentialité héritée, on parle ainsi de « l'évidence patrimoniale »[547] ou « particularisme » patrimonial à propos des espaces ruraux dans lesquels le(s) patrimoine(s) sont perçus comme une ressource territoriale à « révéler », à « mobiliser » à « utiliser » pour le développement, en particulier économique et touristique (Pecqueur). Depuis les années 1980, valorisation du patrimoine (constitué à la fois du patrimoine bâti, des produits de terroir, des paysages et des savoir-faire) et développement local sont étroitement liés, et ce lien a évolué vers davantage d'interpénétration. En particulier dans les territoires où la population rurale est « recomposée » (diversification, nouveaux habitants, permanents ou non), et dont l'identité est à reconstruire. Les patrimoines, culinaire, matériel, immatériel, idéel, sont alors mobilisés, notamment lors d'événements festifs, pour recréer du lien social et affirmer une identité. Pour Claire Delfosse qui prend l'exemple des produits alimentaires de terroir, on est passé, entre les années 1980 et les années 2000, « d'un produit moteur du développement car valorisant une ressource spécifique, créant une identité locale commune pour du développement économique, à un produit qui aide au découpage du territoire de développement puis à un produit qui qualifie un espace dans une stratégie résidentielle et touristique et où l'agriculture est nécessaire mais plus moteur, un rôle proche de celui qui lui est aujourd'hui dévolu en ville. »[548]. De nombreuses recherches montrent que partout « le patrimoine et la culture apparaissent aujourd'hui être des leviers identitaires qui permettent aux sociétés rurales et périurbaines de reconstruire leur lien social et de s'approprier leur propre

[544] Par exemple la notion de ressources génériques et spécifiques, celles-ci étant non transférables et résultant d'un processus local, peut être intéressante pour qualifier la place de la culture comme ressource de développement (Pecqueur, 2004). De la même façon, les travaux de John Bryden et Keith Hart (2001) sur les facteurs tangibles (ressources naturelles, humaines, investissement, infrastructures, structure économique) et intangibles du développement territorial. Les seconds étant relatifs aux arrangements sociaux (performance du marché, institutions, réseaux, communautés – y compris la culture -, considérations sur la qualité de vie), ils peuvent être une grille intéressante de compréhension de la place de la culture dans une développement où les auteurs jugent que les facteurs intangibles sont les plus déterminants. Enfin, Olivier de Sardan (1995) et les dynamiques informelles de développement (les pratiques culturelles faisant partie de ces éléments informels indispensables à l'étude du développement territoriale). Voir aussi, l'intérêt pour l'économie créative considérée comme un moteur de l'économie des territoires (en particulier Leriche et Daviet, 2008). Pour un complément anglophone récent sur le rôle de la culture dans les processus de caractérisation des campagnes voir Cloke (1997), Cloke et al. (2006) et Scott et al (2016).

[545]Delfosse Claire, « La culture à la campagne », *Pour* 2011/1 (N° 208), p. 43-48.

[546] Delfosse Claire, 2011, « Culture et inégalités spatiales en milieu rural », in Dir, Frédéric Chauveau, Yves Jean, Laurent Willemez, *Justice et sociétés rurales*, Rennes, PUR, pp.103-117.

[547] Tendance à ne reconnaître que la fonction patrimoniale de la culture.

[548] Delfosse Claire, 2013, « Produits de terroir et territoires. Des riches heures du développement rural à la gouvernance métropolitaine », *Sud-Ouest européen*, n°35, pp. 17-30.

développement »[549] et si dans les territoires que nous avons étudiés dans cette thèse, ce levier est encore assez peu mobilisé c'est un élément en progression dans les discours et les représentations. Il n'est pas viable de comparer la situation dans les espaces européens et du Brésil à cause des « distances essentielles existants entre les deux réalités – entre le village avec des siècles d'existence, et la communauté rurale, avec à peine quelques décennies d'organisation » (Stropasolas, 2006, p.79), mais cela ne signifie pas que les jeunes ne peuvent mobiliser ou recomposer ce patrimoine, comme on l'a vu pour la microrégion de Campos de Lages par exemple. Il faut cependant être attentif à l'usage fait de ce patrimoine, sa récupération purement économique étant sans doute un risque pour sa préservation et les populations concernées, comme cela est observé à propos des indiens d'Amazonie par exemple.

Le **milieu associatif et les pratiques amateurs** sont également une ressource traditionnelle de la culture en milieu rural. La géographe Estelle Regourd a particulièrement étudié le lien entre associations culturelles et nouvelles ruralités[550] : pour elle, elles sont un outil élémentaire de la citoyenneté, accomplissent une mission sociale et ont un caractère innovant. En effet les associations sont des acteurs centraux des zones rurales, nous avons pu le repérer, quoique plus marginalement que dans le contexte français, sur nos trois terrains sud-brésiliens. Le milieu associatif a de nombreuses qualités en matière d'implication locale et de construction territoriale et se trouve souvent au premier rang des porteurs de projets (Regourd, 2007). Leur but est de dynamiser, animer, stimuler leur environnement local et elles souhaitent souvent faire de leurs territoires des espaces vivants, ce pourquoi elles questionnent sans cesse les processus en cours. Qu'elles incitent à l'installation de nouveaux habitants (en offrant des services ou une vie sociale recherchée), créent directement de l'activité économique, enrichissent de la vie locale elles participent aux recompositions. Et ce d'autant plus que les associations culturelles en particulier sont des acteurs importants de la réflexion autour du monde rural en lui-même, des « parties prenantes intégrantes d'une coproduction conceptuelle de la ruralité », par la mise en place d'universités populaires, cercles de réflexion plus ou moins formels, d'espaces de formation citoyenne, et par la création et la diffusion artistiques (Regourd, 2007). On l'a vu à travers les jeunes que nous avons décrits comme des « leader » dans leurs territoires, c'est la capacité de la culture à « *empoderar* » (rendre fort, donner du pouvoir, autonomiser) et amorcer des dynamiques et des désirs, qui en fait une dimension particulièrement riche pour les recompositions des ruralités.

Ressource plus récemment mobilisée, **les artistes et artisans d'art**, prennent en charge une partie de l'économie culturelle en milieu rural, malgré l'occultation qui en est faite par la survalorisation du patrimoine et du milieu associatif. Claire Delfosse, avec Pierre-Marie Georges, analysent l'impact des parcours individuels d'artistes sur la dynamique culturelle en milieu rural[551] et détectent l'émergence d'une logique de pôles d'économie créative reposant sur l'emploi, l'animation et l'attractivité. C'est une logique que nous n'avons pas observée dans le contexte sud-brésilien, plutôt encore très défavorable aux artistes et artisans d'art professionnels, d'autant plus dans les espaces ruraux sans infrastructures ni équipements de base. Les artisans dont la production est liée à une tradition culturelle (tresseur de cuir pour les lasso ou d'osier pour les

[549] Jousseaume, David et Delfosse, « Patrimoine, culture et construction identitaire dans les territoires ruraux », *Norois*, n°204, 2007
[550]Estelle Regourd, « Les associations culturelles, porteuses de projet pour de nouvelles ruralités? », Norois [En ligne], 204 | 2007/3,
[551] Delfosse Claire, Georges Pierre-Marie, « Artistes et espace rural : l'émergence d'une dynamique créative » , *Territoire en mouvement*, 19-20, 2013

panniers), arrivent tout juste à maintenir leur activité, en complément de leur production agricole (entretiens n°62 et 74), mais celle-ci n'est pas valorisée (le jeune fabriquant des paniers nous expliquait qu'ils sont vendus moins chers que ceux fabriqués par des machines, car on considère qu'ils ont davantage d'imperfections). Les artistes rencontrés (entretiens n°LXVII, LXXI, XVIII, 48, 66, 126, 141) ont également de grandes difficultés à se professionnaliser et à faire considérer leur activité comme importante pour les territoires. Mais il est intéressant d'observer que dans d'autres contextes les artistes en milieu rural, « nouveaux acteurs entre "rural" et "ailleurs" », tirent parti des spécificités de la ruralité, lui donnant une dimension de lieux d'autres possibles, mobilisable par les jeunes puisque « on constate que le milieu rural, face aux disparités rural-urbain en matière de culture, suscite chez les acteurs locaux et les acteurs culturels des innovations, de l'inventivité, voire de l'effervescence qui va au-delà de la problématique patrimoniale. »[552]

Enfin, à la fois potentialité ancienne et sans cesse renouvelée de la culture en milieu rural, **les politiques publiques et le lien au développement local** puisque « l'originalité de l'action culturelle en milieu rural réside dans les relations très étroites qu'elle entretient avec le thème du développement local. » (Delfosse, Georges, 2013). Les politiques publiques de la culture en milieu rural sont souvent lacunaires et court-termistes, les élus ne souhaitent pas s'engager et restent sur le non-permanent : « Une fois le programme terminé, l'action s'arrête. Cette fragilité est parfois compensée par des initiatives portées par de fortes personnalités qui réussissent à engager un dialogue avec les acteurs politiques locaux pour pérenniser leur action » (idem). Mais des procédures et politiques rurales contribuent aussi à l'émergence de nouvelles potentialités, les acteurs de la culture en milieu rural dépassant les frontières entre urbain et rural, faisant interagir les politiques culturelles. Les territoires ruraux sont souvent polarisés par de petites villes et celles-ci jouent un rôle important en termes d'offre, de demande et d'instrumentalisation par la culture, cherchant par elle à rayonner sur les espaces ruraux environnants[553]. Dans les microrégions sud-brésiliennes étudiées, ces petites villes sont peu présentes et/ou peu polarisantes et, de fait, ne prennent pas en charge l'offre culturelle. Mais certains pôles régionaux se détachent et semblent prendre de plus en plus au sérieux ce rôle culturel (surtout Lages, mais aussi Santa Cruz do Sul et dans une moindre mesure São Miguel do Oeste). De ce point de vue, les travaux de Mariette Sibertin-Blanc contribuent à nos réflexions en pensant le rôle de l'action culturelle des petites villes sur les recompositions territoriales d'espaces qui sont en partie ruraux[554]. Pour elle, dans la France des années 2000, « la culture a acquis une certaine légitimité dans le champ de l'action publique, la "créativité" est devenue incontournable, celle des artistes bien sûr, mais aussi des villes, des habitants, des élus, des territoires. »[555]. Si le rôle de la culture pour le territoire est sans doute parfois surévalué et qu'il est difficile de mesurer les effets directs de l'activité culturelle, cela ne doit pas « atténuer la complicité réelle entre d'une part les initiatives et actions culturelles et d'autre part les dynamiques urbaines et territoriales » (idem).

Un chapitre de l'Habilitation à Diriger des Recherches de Claire Delfosse (2003) est

[552] Delfosse Claire, 2011, « Culture et inégalités spatiales en milieu rural », in Dir, Frédéric Chauveau, Yves Jean, Laurent Willemez, *Justice et sociétés rurales,* Rennes, PUR, pp.103-117
[553] Delfosse Claire, 2015, « Villes moyennes et produits de terroir. Quatre villes à l'ombre de la métropole lyonnaise », in dir Philippe Meyzies et Corinne Marache, *Produits de terroir. L'empreinte de la ville*, PUR.
[554] Mariette Sibertin-Blanc, « La culture dans l'action publique des petites villes. Un révélateur des politiques urbaines et recompositions territoriales », *Géocarrefour* n° 83, 2008, p. 5-13.
[555] Mariette Sibertin-Blanc, « Cultures et projet(s) de territoire:une approche géographique des enjeux d'aménagement du territoire », *Sud-Ouest Européen*, n°27, 2009

consacré à la « recomposition des espaces ruraux par la culture, l'exemple des cultures régionales et locales », proposant des pistes de réflexion sur la place et le rôle de la culture « régionale » ou « locale » dans les dynamiques des espaces ruraux, jouant sur l'identification des types de culture locale ou régionale en les croisant avec les politiques de développement territorial. Sont ainsi identifiés « des espaces ruraux qui participent de la dynamique d'une culture régionale affirmée (Kreiz Breizh et la Flandre) ; une culture locale, à caractère paysan affirmé, dans un jeu de limites administratives et politiques (Bresse); une culture locale qui se cherche, au gré des procédures de développement local et de leurs échelles (Avesnois-Thiérache) ; enfin, un espace rural dévitalisé et de confins où la culture apparaît comme un élément clef du développement local, favorisé par les programmes européens (Haute-Marne) » (2003, p.234). Sans avoir souhaité reproduire ces typologies ou transposer la réflexion sur les cultures régionales aux pratiques culturelles des jeunes rencontrés au Sud du Brésil, ces travaux nous ont guidés dans l'analyse du pouvoir de la culture dans les processus de recomposition en cours dans les trois territoires choisis.

C'est ainsi que la culture est liée aux recompositions des espaces ruraux avec une multitude d'exemples de territoires sur lesquels « la dynamique culturelle locale active et porte un renouveau rural » en lien avec la volonté de faire émerger des « territoires de qualité » (culturelle, sociale et environnementale) : « des solidarités se tissent entre l'agriculture, la culture et les autres activités du territoire, dans une forme d'économie qui se revendique du développement durable et solidaire » (Delfosse, Georges, 2013). Par rapport à ces « territoires de développement »[556], d'autres restent à la marge, la culture produisant aussi des disparités qui se creusent, des phénomènes de distinction, d'attractivité et donc également d'exclusion entre espaces ruraux[557]. L'émergence de politiques culturelles plus participatives, reliant les différents types d'acteurs entre eux (privés – publics, culturels purs – autres secteurs) et faisant se connecter villes et campagnes, sont au coeur des dynamiques de territoires dans de nombreux pays d'Europe, faisant des actions, pratiques et produits culturels[558] des révélateurs et des facteurs de recompositions territoriales[559].

[556] C'est précisément à propos de la définition des « territoires de développement » (en l'occurence les « Pays » de la loi Voynet en France) que les géographes se sont interrogés sur les liens entre patrimoine et territoire de développement. Ainsi depuis le début des années 1980, « dans la compétition que se livrent les territoires entre eux le patrimoine apparaît comme un facteur de qualité de vie, d'aménité largement invoqué par les territoires. La forte attention attachée au patrimoine dans l'espace rural ne signifie donc pas que l'espace rural est figé ou qu'il se cherche une identité, mais pourrait être une forme de revalorisation, voire de recomposition des espaces ruraux ». (Delfosse, 2003, p.115).

[557] « La multiplication des labels de qualité à caractère culturel et patrimonial renforce la compétition entre les territoires et la relégation d'un certain nombre ; par ailleurs, ces labels peuvent concentrer les moyens financiers et humains sur un type de culture souvent patrimoniale et figer ou limiter les perspectives d'innovation. Les acteurs culturels, notamment les artistes, tendent à privilégier certains espaces ruraux pour résider et créer, engendrant de fortes disparités spatiales. » Delfosse Claire, 2011, « Culture et inégalités spatiales en milieu rural », in Dir, Frédéric Chauveau, Yves Jean, Laurent Willemez, *Justice et sociétés rurales,* Rennes, PUR, pp.103-117.

[558] Au sens large, les fromages étant par exemple pour Claire Delfosse « l'étendard de la revendication de la diversité des territoires dans leurs dimensions physique et culturelle. » (Delfosse, 2003, p.115).

[559] Mariette SIBERTIN-BLANC, *Cultures et projet(s) de territoire:une approche géographique des enjeux d'aménagement du territoire*, Sud-Ouest Européen, n°27, 2009

* * *

Pour conclure cette revue de littérature autour des recompositions des espaces ruraux et du rôle qu'y jouent les pratiques culturelles, nous reprendrons la question aux allures naïves posée par Maria Baudel Wanderley : « ce "Novo Rural" existe-t-il réellement ? »[560]. Et le rôle des pratiques culturelles comme cause ou conséquences de ce renouveau est-il chimérique ? C'est en replongeant dans le travail de terrain que nous répondrons à ces questions, du point de vue des acteurs et surtout des jeunes rencontrés.

2/ Un renouveau des espaces ruraux en marche dans le Sud du pays ?

> « Un des problèmes de la jeunesse c'est l'encouragement/l'incitation, même des parents, parce qu'ils ont comme perspective que l'agriculture n'a pas de futur. Pour eux ça ne mène à rien de rester dans l'agriculture. Mais j'ai une vision différente, parce qu'ils sont depuis la révolution verte et pendant la révolution verte dans ce processus, mais avant qu'ils ne connaissent ça ils étaient agroécologiques, ils produisaient agroécologiquement, et aujourd'hui ils sont dans ce paquet [*pacote*, nb : filière agroindustrielle] et pour eux ceci est le futur de l'agriculture, de mon point de vue ceci doit changer, l'agriculture familiale doit chercher la durabilité [*sustentabilidade*] à la campagne. » (entretien n°142)

S'il est important de faire un état de l'art des théories autour de la notion de recomposition des espaces ruraux, il nous semble tout aussi central de s'arrêter sur la façon dont les jeunes aux profils particuliers que nous avons rencontrés perçoivent, ou non, et formulent cet ensemble de transformations plus ou moins nettes. Il s'agit de saisir leur regard sur cette recomposition, avec l'intégration d'extraits d'entretiens permettant de comprendre la représentation qu'ils se font du rural, de ce vers quoi il tend ou devrait tendre selon eux. Car la jeunesse est le temps de la projection, de l'imagination, de l'espérance dans le changement... et de la désillusion.

Si les espaces ruraux ont encore majoritairement au Brésil une image de lieu figé, peu attrayant pour les jeunes, ceux que nous avons rencontrés n'embrassent pas nécessairement ce type de représentation. Mais est-ce cette image qui évolue dans la société ou les territoires ruraux eux-mêmes qui changent, redéfinissant la ruralité et les pratiques culturelles qui y sont ou peuvent y être développées ? Si c'est le cas quelle « culture rurale » est ainsi revalorisée (au sens stricte de redonner de la valeur) ? Quelle dimension ce processus a-t-il réellement étant donné ses nombreuses limites sociétales dans le contexte national brésilien ?

[560] Um saber necessário: os estudos rurais no Brasil, Maria de Nazareth Baudel Wanderley, Campinas, Editora da Unicamp, 2011.

ң De nombreux indices de recomposition

> « Partant de ce que nous avons analysé, c'est-à-dire le "*jeu*" des jeunes *dans* et *avec* la faible densité, quelles transformations des espaces ruraux de faible densité est-il possible de mettre en évidence ? Les résultats dégagés par l'analyse du vécu, des représentations et des modes d'habiter des jeunes vont être utilisés pour fournir des repères sur le sens de la transition dont les espaces ruraux de faible densité de population font l'expérience. Pouvons-nous conclure à une uniformisation de ces espaces, à une perte de spécificité de ces espaces ? » Gambino, 2008, p.292

Comme Mélanie Gambino a pu le faire à propos des espaces de faible densité français et irlandais, nous allons voir ce que les entretiens et les observations menées sur nos trois terrains donnent comme indices pour mesurer et qualifier cette recomposition. Nous allons développer plusieurs points qui seront synthétisés en conclusion de ce chapitre. Nous ne visons pas l'exhaustivité car nous nous concentrons surtout sur les éléments de recomposition ayant un lien avec les pratiques culturelles.

• Renouveau démographique, résidents secondaires : une diversité croissante des populations qui apportent de nouvelles attentes en termes de pratiques culturelles.

S'il n'est pas massif ni clairement détectable dans les chiffres, il existe au Sud du Brésil un certain mouvement démographique de retour vers les espaces ruraux. Des dynamiques de résidences secondaires, de double résidence et de migrations pendulaires (deux des jeunes filles rencontrées par exemple vivent sur une exploitation mais vont travailler chaque jour dans une ville voisine, l'une à 30 km de chez elle, l'autre à 20km, entretiens n°53 et 71) sont remarquées par les jeunes, qui en relèvent des occurrences fréquentes et réagissent avec « admiration », amusement ou incrédulité :

> Entretien n°142 : « E: Même un truc que j'ai beaucoup admiré dans... qui est même dans le *município* dans lequel on vit [...] Il y a beaucoup de propriétés, ce sont des petites propriétés, mais il y a une maison là et quand le week-end approche il y a un grand mouvement de personnes qui viennent à la campagne, à la ferme [*sítio*] [...] J'ai été très admiratif face à ces petites propriétés Juste parce que ce sont les propriétés dans lesquelles les gens viennent le week-end. A: et, tous les week-ends c'est cette rengaine, il y a des gens qui viennent de là-bas [...] Ils veulent venir pour se reposer, avoir un bon rapport avec la terre, un bon rapport avec... tout ça, ils regrettent peut être un peu, je n'en sais rien, ou... Parce qu'aujourd'hui ils ont changé d'idée, comme ça. [...] Parce que même ceux qui sont à côté là ils..., ça fait combien d'années qu'ils étaient allés en ville ? Pour faire de l'argent pour venir construire une ferme, et aujourd'hui ils ont acheté le terrain, ils n'avaient pas de terre. Ils ont acheté le terrain et maintenant ils sont en train de construire la maison, hein ? » ; Entretien n°122 : « On se rend compte que les gens viennent à chaque fois plus nombreux mais et pas en achetant des petits terrains, en achetant des propriétés de campagne [*chácaras*] [...] Donc les gens valorisent ça un peu plus, puisque ça n'existait plus. » ; Entretien n°120 « Maintenant ils viennent, ceux qui habitaient dans la ville, ils viennent déjà genre, retour à la terre des parents et tout. Ils construisent et viennent, revenant y habiter. [...] Et en ayant un terrain pour construire une maison... je sais pas pourquoi ils font ça... déjà à cause du prix peut être. Beaucoup sont de retour. »

Ainsi, les jeunes rencontrés semblent croire à un renouveau démographique ancré dans un changement des représentations du rural qu'ils incarnent en partie pour certains, comme ce jeune éleveur de São Miguel do Oeste (entretien n°122) le remarque :

> « H: qu'est-ce que tu penses du futur de la communauté ? R: je crois que le nombre de personnes va augmenter, les gens vont commencer à revenir, parce que si tu t'arrêtes pour réfléchir, là dans les années 1980 dans les années 1990, plus ou moins, je crois que jusqu'à 1995, les enfants étaient éduqués là au collège. Les enfants apprenaient que ceux qui vivaient à la campagne étaient au milieu des porcs, tout sales, tout en haillons, puaient, n'est-ce pas ? [...] Alors, si tu t'arrêtes pour réfléchir, l'esprit de ces enfants, qui sont les adultes d'aujourd'hui, ce sont nos parents aujourd'hui, à cette époque ils ont été élevés comme ça, avec cette mentalité. Sauf qu'aujourd'hui c'est un peu différent, c'est en train de changer. Ça se fait pas à pas, lentement mais c'est en train de changer. Et on remarque aussi que les gens de la ville sont dans une grande recherche de *chácaras* à la campagne, parce qu'ils sont en train de se rendre compte qu'à la campagne c'est un peu mieux, la vie est saine ici à la campagne. Ils veulent planter leurs tomates... [...] Donc d'une certaine manière c'est en train de changer, les enfants de ces personnes ont peut-être déjà pas mal changé, n'est-ce pas ? »

L'attente semble donc celle d'un rural qui apporte le moyen de produire son alimentation et d'accéder à une vie « saine ». Pour un adjoint au maire d'Arroio do Tigre, c'est cette recherche de qualité de vie, de calme, d'une « plus grande convivialité [*convívio maior*] », combinée à la possibilité d'avoir accès à l'information partout, que s'explique cette nouvelle « phase » ; elle fait suite pour lui à celle de l'exode rural facilité en son temps par l'accès restreint à l'information (entretien n°94).

Face à cette demande, la pression foncière augmente dans certaines régions où les propriétaires « vendent leurs terres en parcelles pour que les personnes qui travaillent à la ville construisent des maisons […]. Je ne saurais te dire combien, combien de personnes. Il y a des gens qui font des allers-retours quotidiennement » (entretien n°118 avec une *extensionista* de São Miguel do Oeste). Les territoires sont inégaux devant ces dynamiques, et des *extensionistas* de cette même région évoquaient l'influence de la structure spatiale sur les dynamiques de résidences secondaires se développant dans l'espace rural autour de la ville : « Ici dans la région, l'infrastructure, la structure même du milieu rural ici dans l'Ouest, facilite cette dynamique. Parce que par exemple tu parcours, 60km environ autour de São Miguel, tu passes par 1, 2, 3, 4 *municípios*, si tu vas à Lages ce sont 140 km sans en sortir... Il y a une grande route et c'est tout. C'est une autre structure totalement différente. » (entretien n°37). Ils relèvent aussi la vitesse à laquelle les changements se produisent, modifiant l'image du territoire, son coût, ses infrastructures, par la recherche d'un foncier bon marché et du plaisir d' « avoir une poule, un pied de bergamote » : « L'image du territoire est en train de changer. Il y a même des gens qui y vont pour y vivre. Ils vivent là-bas et travaillent à la ville. Il y a pas mal d'habitants qui possèdent des *chácaras*, avec un chien, un cheval. Le changement est très rapide... C'est incroyable comme ça change. [...] Il y a une image de la campagne comme lieu de loisir et de valeurs pour les personnes de la ville. Il y a un retour pour des questions immobilières oui, mais aussi de qualité de vie, avoir une poule, un pied de bergamote... » (entretien n°37). Ainsi, quelques habitants recherchent un certain type de ruralité, et se servent de l'espace rural comme un élément de différenciation, culturelle mais aussi sociale. La ruralité attire également de plus en plus de jeunes souvent passés par la ville et dont le retour est motivé par le rêve d'une certaine agriculture. Ces jeunes ont souvent des projets de vie considérés comme originaux par leurs pairs.

• Une génération optimiste, qui rêve d'une autre agriculture et d'épanouissement personnel

Il est difficile de réellement parler de « génération boomerang »[561] pour les jeunes que nous avons rencontrés ou leurs pairs ayant connu la ville puis le retour dans la propriété familiale, étant donné la rareté d'une autonomie résidentielle ou de la poursuite d'étude pour cette partie de la

[561] Phénomène de retour des jeunes chez leurs parents après des phases d'études et de premiers emplois et expériences matrimoniales précaires. Dans la littérature sociologique existante (voir par exemple Sandra Gaviria, « La génération boomerang : devenir adulte autrement », *SociologieS, Theory and research*, 2016), le terme s'applique plutôt aux jeunes occidentaux de classe moyenne inférieure, revenus notamment par manque d'autonomie financière, après une période d'autonomie résidentielle.

population. Mais un certain mouvement de départs, avec parfois une intention initiale, puis de retours est visible. Certains intègrent le départ puis le retour dans leur parcours, pour des questions de formation ou de salaire nécessaires à la réalisation de leur « rêve d'agriculture », comme le rapporte le beau-frère d'un jeune récemment installé en production de fraises à Cerro Negro grâce à l'épargne constituée alors qu'il travaillait en ville (entretien n°142).

Ces jeunes qui « reviennent » sont souvent très optimistes quant à leur place dans l'activité agricole, et leur capacité à innover sur les modes de production ou de subsistance dans l'espace rural : « E: pour moi partir de cet endroit, sauf s'il y avait par exemple quelque chose qui ne marche plus à la ferme, mais dans ma vision des choses cette propriété s'améliore chaque année qui passe, parce que les personnes qui travaillent là produisent des aliments, hein ? Et la demande pour l'alimentaire va augmenter toujours plus. La population, et il y a plus de dialogue, n'est-ce pas ? » (entretien n°142) ; « Je suis agroécologique; mon rêve c'est d'acheter une propriété pour moi, dans la montagne, dans la colline et avoir un système agroforestier » (entretien n°82). Ces deux jeunes ont reçu une formation en Agroécologie (le premier à l'IFSC de Florianópolis et la seconde à l'EFA de Santa Cruz do Sul). Ils sont représentatifs de cette nouvelle génération qui revalorise le métier d'agriculteur par l'application de méthodes écologiques et la compréhension de la demande sociétale pour la consommation locale et responsable. Les initiatives, même timides, se multiplient sur les territoires observés telles que « j'achète où je vis [*compro onde moro*] » dans le Santa Catarina, ou des systèmes de paniers de producteurs. Ces jeunes sont aussi des têtes de pont auprès de leurs parents, comme le raconte ce jeune, également passé par l'EFA de Santa Cruz do Sul : « J'ai commencé quelques pratiques dans le jardin, en travaillant à la maison et en montrant que cela est viable. Et on a, on a implanté ça petit à petit. [...] Parce que mon premier contact avec eux [ses parents], ça a été à travers des semences paysannes. Parce qu'à travers de la semence paysanne ils savaient, ils savaient ce que c'était. Alors ils venaient, ils apportaient une relation très affective [...]. Et ensuite en construisant, en en faisant quelques engrais, en en faisant quelques-uns organiques, en appliquant ceci, qui portait ses fruits dans le jardin, qui se reflétait directement sur la table. » (entretien n°81). Ainsi les mentalités des parents, mais aussi des industriels et des voisins changent sur la production agricole. C'est le cas pour le lait biologique pour lequel un des jeunes interrogés (entretien n°122) explique recevoir des sollicitations d'industries laitières intéressées par le marché, et des remarques des voisins le voyant innover. D'autres osent, également, comme celui qui s'est lancé dans la production laitière alors que toute sa communauté, sa famille et sa belle-famille produisent du tabac (entretien n°100, M, 29 ans, StC) ou celui qui, d'origine urbaine, souhaite devenir paysan (voir encadré n°11). Dans le cas des frères du duo *sertanejo*, le père producteur de lait a laissé des terres à ses fils pour leur production de légumes biologiques « il a cédé la terre, dans ce cas, pour que nous produisions et pour que nous ne soyons pas obligés de partir » après que l'un d'eux ait fait trois ans de collège agricole et un travail de fin d'études sur l'horticulture. Ils revendent intégralement leur légumes à travers le PNAE, programme qui avait incité la famille à produire des légumes trois ans auparavant pour compléter la rente laitière insuffisante pour maintenir la propriété. Un autre, à Anita Garibaldi, investit dès qu'il le peut : « j'ai planté un hectare de citrus, cinq cent pieds de mandarine, et cette année je vais planter cinq mille pied de fraises pour moi. » (entretien n°81).

Le sociologue Alfio Brandenburg (2002) a contribué aux réflexions sur les apports de l'agroécologie. En questionnant l'organisation sociale du travail, cet ensemble de techniques et de théories refonde les relations à contre-courant de la logique industrielle de production, changeant

aussi le rapport au temps libre et aux pratiques, aussi bien innovantes que traditionnelles. Nous avons rencontré un jeune du *município* de São Bonifacio dans le Grand Florianopolis qui croit en la force de ce modèle pour renouveler l'attrait du rural pour les jeunes :

> « J'avais déjà entendu parler de l'agroécologie mais c'est le programme Microbacias, notamment en ouvrant cet espace de commercialisation privilégié [un marché spécialement dédié, sur le campus très passager de l'UFSC à Florianopolis], j'ai donc saisi l'opportunité. D'abord ça a été difficile parce que les engrais aident à la gestion de la production, mais on a appris petit à petit à les diminuer, pas tout d'un coup mais aujourd'hui tout est absolument bio ! Pour moi l'agroécologie pourrait aider les jeunes à rester en milieu rural parce que ça permet une plus grande valeur ajoutée et peut être que cet aspect financier peut les inciter à rester plus longtemps, ajouté au fait que ça leur permet une vie saine et une alimentation correcte. » (entretien n°LXXXI).

Ces éléments sont révélateurs d'évolutions du rapport à la profession de la part des jeunes comme des parents, de la volonté de chercher des solutions par le maintien et la transformation de la propriété et non plus par la vente et la migration. C'est le statut d'agriculteur lui-même qui se trouve revalorisé par l'existence de jeunes faisant le choix délibéré de le devenir, souvent contre la volonté de la génération précédente : « Mes parents ne m'encourageaient pas, comme je l'ai dit, ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient exactement. Ah "là tout le monde part, alors tu va travailler en dehors". [...] Ils n'ont jamais accepté cela, parce que pour eux, être agriculteur c'est... A: Peu de choses, n'est-ce pas ? E: C'est une des pires professions qui existe, hein ? Disons le comme ça. » (entretien n°142).

> « Je veux montrer qu'il est possible qu'un urbain travaille à la campagne, qui de fait met ça en pratique, démontrer que c'est possible, comme une forme différente de travail, changer les modes de production à la campagne, convertir le cadre de l'exode rural, qui sort, sort... Pour que la campagne ne soit pas juste pour le loisir, l'urbain qui vient pour se promener par là, parce qu'il y a des zones touristiques, c'est la production de nourriture même... C'est mon choix, ma posture, une position politique, qui peut-être peut devenir un exemple, une donnée pour montrer aux gens que ceci est possible ! Je peux aller vivre là-bas chez T. tranquillement [ami lui ayant fait découvrir l'activité agricole sur la propriété de ses parents], mais je crois qu'il est très important que j'obtienne ma propre terre, produire à partir de ça, montrer que c'est possible, à travers l'assistance technique de l'État, tenter de montrer que cela est possible à condition que l'État aide aussi, qu'il donne les conditions pour travailler à la ferme c'est important. Je crois que c'est un mouvement très important. Je suis personnellement encore en train de tenter de me trouver, comment vais-je trouver une terre, je ne sais pas comment faire. Une autre chose que je fais avec beaucoup de convictions, c'est étudier les sciences sociales, parce que je veux aider à la coordination, pour y contribuer. Et pour moi le chercheur en sciences sociales peut faire la traite du lait, ma formation ne signifie pas que je ne vais pas l'utiliser à la ferme. Avoir une clarté sociologique, anthropologique et tout, c'est très important pour les gens de la ferme, comprendre la manière de produire, commercialiser, se mettre en relation avec la communauté. Aussi parce qu'il y a besoin d'un revenu pour survivre, en tant que professeur je gagne 1200 R$ pour quarante heures de travail... Le salaire est très bas pour un très grand travail. Et c'est bien plus facile de trouver un emploi à la ville que des terres à acheter... Alors le mouvement est rendu plus difficile dans ce sens là. Tout seul aussi c'est bien plus difficile, l'agriculture c'est pour la famille, même si le *mutirão* [système de travail collectif] est une merveille. Je suis préoccupé par le début, comment je vais faire si je n'ai pas de compagnon pour m'aider... Je crois qu'il est possible de changer l'exode rural si on change la manière de s'organiser dans la production agricole, réfléchir à son comment, à son pourquoi, je crois que c'est possible. »

Texte 11: Extrait du témoignage de R., jeune « urbain » séduit par le travail agricole (entretien n°4, M, 24 ans, ExO) : passé par les mouvements sociaux (PJMP puis PJR), ce jeune a « découvert » sa passion pour l'agriculture lors d'activités de sa Pastorale. Son pessimisme (fondé, nous y reviendrons dans la partie suivante sur les limites de la recomposition) n'entame pas sa conviction et sa détermination qui sont des éléments tout à fait notables d'évolution du rapport à l'espace rural. En effet un tel discours, s'il est politiquement teinté, est révélateur de la possibilité d'un projet faisant correspondre agriculture et épanouissement personnel, ce qui fait partie d'une revalorisation du mode de vie rural.

D'un point de vue des pratiques culturelles et de loisirs, l'évolution du rapport à l'agriculture n'est pas sans conséquence : modification du rapport au temps libre, à la consommation (y compris des « biens culturels »), revalorisation identitaire, demande plus diversifiée en lien avec le passage par la ville.

- **Tourisme rural : la culture pour les autres et pour se revaloriser soi**

Le développement du tourisme rural constitue une autre facette de cette nouvelle ruralité, sur laquelle les jeunes ont un regard pertinent et dont certains saisissent l'opportunité. C'est le cas d'un jeune couple de Cerro Negro qui explique ainsi son projet (entretien n°142) :

> « H : Par exemple à propos du tourisme rural, tu as eu l'idée en fréquentant les cours du syndicat ? E: Oui, et même en visitant d'autres propriétés, parce que ces cours on y fait beaucoup de visites […]. On imagine comment faire dans notre propriété. A: Et c'est une chose rare, hein ? Ici le tourisme est rare pour nous dans la communauté. E: parce que notre région a beaucoup... A: Beaucoup de richesses. E: Beaucoup de richesses, comme les cascades, des plages de rivières [*despraiados*], et même en arrivant près de Campo Belo il y a les petits panneaux "plage d'Euzébio, plage de Scott"... [...] H: Vous recevez de l'aide ? A: Bah de ce côté-là nous n'avons rien, je veux dire, non... Genre, nous n'avons pas d'aides, mais si une aide venait à être donnée, elle serait très bienvenue, pour que nous investissions dans notre lieu d'habitation, parce que ce n'est pas que pour nous mais pour eux aussi, ça va être pour les touristes, hein ? Sauf que de l'aide vraiment nous n'en avons pas. »

La « rareté » des projets de tourisme et l'absence de soutien pointé par ces jeunes voulant se lancer (dans une région pourtant pourvue d'attraits et où le tourisme est relativement développé : Campos de Lages, voir Chapitre 5) sont révélatrices de la dimension encore novatrice de ce type d'initiative. Il existe cependant dans leur microrégion de nombreuses propositions de tourisme rural qui se sont développées ses dernières années, et qui, selon une *extensionista* de São Joaquim est « l'évolution majeure ici, la population ne s'en est pas rendue compte encore mais ça va être très fort » (entretien n°63). Il existe aussi des tentatives dans les autres microrégions observées, avec les *balnearios* dans la région de Santa Cruz do Sul (mais davantage dédiés à un loisir de proximité) ou la « route des eaux thermales » dans l'Extremo Oeste, dressant un inventaire des cascades de la région (cascades autour desquelles l'*assentamento* Conquista da Fronteira a également pour projet de développer une dynamique touristique sur l'espace qui y est géré par le MST).

Certains projets de tourisme rural font très clairement appel à la dimension culturelle locale, comme le projet du Caminhos dos Pousos de João Maria (voir encadré n°12), avec des ressources du programme national « Pontos de Memoria » (IPHAN, Institut du Patrimoine).

« L'idée du projet c'est de faire du tourisme communautaire, travailler avec la sagesse populaire et produire des revenus, en donnant de la continuité à la mission propre de l'institution, l'idée c'est de travailler avec une vision stratégique, de viabilité économique et aussi financière. Nous voulons profiter de cette nouvelle vague qui traverse le Brésil en ce moment de tourisme communautaire, d'un nouveau mode de consommation, d'économie créative, d'économie de l'expérience, de cette vague qui prend bien vite au Brésil, nous ne voulons pas rester de côté, parce que si on ne s'adapte pas on va rester en dehors de ce marché. Dans ce sens on donne une continuité à notre travail de toujours au sujet de la culture orale. [...]



Il y a encore des gens qui ont ces pratiques culturelles, de prendre soin de ces lieux par exemple, qui sont liées à la dévotion. Nous voulons nous inspirer de Santa Rosa de Lima où ils reçoivent des touristes aussi, proposent le petit déjeuner, comme sur les Chemins de Compostelle aussi en Europe, avec un public cible identifié de pèlerins intéressés par Joao Maria. L'idée c'est de se promener, de connaître les petites propriétés rurales, ces espaces sacrés et d'avoir un contact avec cette culture. [...] Nous voulons que les communautés créent un comité de gestion de ce projet, pas nous. Nous avons déjà composé un groupe de « recommandateur des âmes » [*recomendadores das almas*, nb : fonction importante de la spiritualité cabocla, qui guide les âmes des défunts] avec Moises, le leader naturel local, chapelain [capelao] des recommandateurs d'âme, il est notre guide, il a une propriété dans la campagne de Campo Belo du Sul. Des jeunes pourraient être les guides... A Campo Belo il n'y en a pas tant, mais à Sao José do Cerrito il existe déjà un processus de rénovation plus important. L'objectif du projet nous l'idéalisons comme inter-générationnel, avec les plus vieux qui sont dévots, mais les plus jeunes pourraient articuler, recevoir les gens... Justement parce que ces jeunes sont plus liés aux technologies. La toile de fond c'est ça. »

Texte 12: Extraits d'entretiens avec les fondateurs du projet Caminho dos Pousos de João Maria (entretiens n°48 et 66). Photographie : Un *pouso* de João Maria à Campo Belo do Sul, Senhor Moises se recueillant.

Ce que l'existence (même largement compromise comme c'est le cas actuellement depuis la crise politique débutée en 2016) de tels projets permet de comprendre, c'est le profond renouvellement du regard porté sur le rural et ses différentes ressources, comme part d'un plus vaste changement de sens prenant place sur ces territoires. Cela relève d'une recomposition du territoire par la conscientisation des habitants de la valeur de ce qu'ils savent parce qu'ils sont d'ici et non d'ailleurs : la localisation d'un lieu sacré, une légende, une coutume.

• Un exode davantage agricole que rural

Le « Novo Rural » se caractérise également par une augmentation de l'importance des secteurs non-agricoles dans l'espace rural, dans les faits comme dans les esprits. C'est ainsi que la notion d'exode agricole amène à relativiser celle d'exode rural, étant donné que dans les territoires observés, la baisse démographique est davantage due à la chute de la natalité qu'à la migration nette,

même si cette baisse, et cette migration continue d'être liées aux départs des jeunes. L'équipe du DESER[562] explique ainsi qu'« il faut cesser de dire, comme cela se fait si souvent, que tous les petits *municípios* avec des caractéristiques rurales souffrent de l'évasion de leur population. Ce n'est le cas que de la moitié. De plus, dans un quart d'entre eux il y a même eu une augmentation de la population de 31,1%, ce qui est bien supérieur à ce qu'on observe dans le Brésil urbain où la croissance fut de 15,5% entre 1991 et 2000 »[563]. Elle postule que le dynamisme économique de petites entreprises dans le secteur des services peut être à l'origine de cette augmentation en particulier dans les régions Sud et Sud-Est, ou que le dynamisme politique a pu jouer dans le Nord-Est. C'est pourquoi on peut parler de régression agricole mais pas réellement d'exode rural au sens de départs massifs des individus vers les villes. De plus, comme nous l'avons vu, cette notion de « ville » est contestable dans le contexte brésilien et si l'on inclut aux données démographiques celles des petites villes de culture rurale, la notion de baisse démographique dans l'espace rural dans son ensemble est tout à fait discutable. En effet, beaucoup de jeunes « quittant les espaces ruraux » les quittent en réalité pour les gros bourgs considérés, et comptabilisés, comme urbains. Cette continuité culturelle entre les campagnes et les petites villes se reflète dans les récits des jeunes, comme dans le témoignage d'une jeune vivant près de Cerro Negro, gros bourg de moins de 2000 habitants dans la microrégion de Campos de Lages, statistiquement « urbain » (entretien n°142) :

> « E: Aujourd'hui en fait ça a pas mal changé [la vision de la ville sur la campagne]. A: Ça a changé, ça a déjà pas mal changé... E: Même la jeunesse est plus intégrée à la ville. Elle cohabite déjà plus avec les gens de la ville. Et la ville comme c'est une petite ville, c'est une ville, je la considère comme une ville rurale, généralement les habitants ont une ferme, ou le père ou le frère en possède une, et quand arrive le week-end presque tout le monde y va [...] A: Et beaucoup de ceux qui sont à la ville sont aujourd'hui avides d'acheter une petite propriété, parce qu'ils veulent tous y aller les week-ends. Aujourd'hui c'est comme ça. Avant, Dieu du ciel, ils voulaient vendre la ferme qu'ils avaient, qu'ils avaient habitée pendant des années, pour aller vivre à la ville. »

On le perçoit dans cet extrait, l'imbrication villes-campagnes est pour ces jeunes une nouveauté, en particulier marquée par des dynamiques de retour au « *sítio* ».

La dimension davantage agricole que rurale de l'exode se reflète également dans la recherche d'opportunités d'emplois non-agricoles pour permettre la permanence dans l'espace rural. En effet, certains jeunes ne souhaitent pas (ou ne le peuvent d'un point de vue économique) travailler dans l'agriculture mais souhaitent rester vivre dans leur communauté rurale : ce qui était difficilement pensable il y a quelques décennies se développe aujourd'hui, notamment avec l'augmentation et la démocratisation de la mobilité, mais reste un défi, comme l'explique par exemple cette jeune de l'intérieur de São Miguel do Oeste à propos de ses camarades de classe : « Ils ne savent pas ce qu'ils vont faire dans la vie. En fait ils ne savent pas encore quelle faculté ils veulent faire, tout le monde est assez indécis. Ils aiment bien vivre à la campagne mais ils ne veulent pas y travailler. » (entretien n°119). Ainsi se mettent en place des stratégies d'accès à l'emploi urbain, capitalisant parfois sur la réputation travailleuse de la population rurale. Elles permettent la permanence de la résidence dans le rural, avantageuse d'un point de vue économique mais aussi pour la préservation d'une identification et d'une sociabilité rurale. C'est le cas dans la petite ville de Candelaria où une usine emploie 400 ouvriers, principalement ruraux, l'*extensionista* locale jugeant la solution « moins pire que de partir totalement »

[562] Le Département d'Études Socio-économiques Ruraux est une ONG née à partir de la demande de différentes organisations sociales paysannes, ayant pour but de contribuer au travail de ces mouvements et entités, en développant la systématisation des informations, l'élaboration et la diffusion d'analyses et d'études.
[563] DESER « A dimensão rural do Brasil », *Estudos Sociedade e Agricultura,* n. 22, Abril 2004

même si le travail les pousse souvent à abandonner la propriété en elle-même (entretien n°88).

Outre ces emplois en ville, le Novo Rural observé par les jeunes rencontrés se caractérise également, mais dans une moindre mesure dans leurs récits, par le développement d'alternatives de revenus au sein même de la propriété ou de l'espace rural : mise en place de tourisme rural, artisanat, agro-industrie familiale, lieux de loisirs. On pourrait imaginer des emplois liés à la culture et aux loisirs mais nous n'avons de fait pas rencontré de jeunes qui envisageaient ces éléments comme source de revenu potentiel à moyen terme.

• Des projets alternatifs qui refondent la ruralité en s'appuyant notamment sur d'autres schémas culturels

La recomposition du rural se lit également dans les nouvelles pratiques de la citoyenneté et les modes de mise en place de projets populaires en milieu rural, mobilisant ou non des acteurs institutionnels. Nous allons ici en analyser quelques-uns, qui nous semblent révélateurs de l'émergence de dynamiques démocratiques nouvelles sur nos trois terrains enquêtés.

L'***assentamento* « modèle » Conquista da Fronteira** dans le *município* de Dionisio Cerqueira nous semble incarner une nouvelle ruralité de part son organisation interne, sa structure spatiale proche du village, un mode de décision coopératif et un rapport différencié à la propriété individuelle. En effet, le projet du MST et sa mise en place quotidienne dans les *assentamentos* participent à un processus de revalorisation de la vie à la campagne, car il s'engage dans le développement d'un espace de vie et pas seulement de production, comme vu rapidement dans le Chapitre 3. Les *assentados* font concrètement œuvre de recomposition des espaces ruraux, par les pratiques culturelles et de loisirs notamment[564]. C'est ce qu'analyse en particulier Angela Ferreira dans le passage suivant de son article dans l'ouvrage de Magda Zanoni et Hugues Lamarche :

> « L'*assentamento* procure à ses habitants des possibilités de se connaître entre eux plus grandes que dans le milieu rural classique voisin. Trouvant dans l'*assentamento* leur espace de vie, les *assentados* trouvent aussi dans la commune où ils s'insèrent leur espace de convivialité. […] Dans ce sens on note une reconstruction de la ruralité et de la localité dans la mesure où les *assentamentos* constituent autant d'espaces de production et de vie pour les agriculteurs et leurs familles. […] En revalorisant leur condition professionnelle et le monde rural en tant qu'habitat prioritaire pour leur famille, ils [les agriculteurs membres du MST] reconstruisent une ruralité qui se différencie de celle engendrée par le modèle modernisateur hégémonique, ils analysent la situation et réagissent de manière plus organisée à l'absence de services publics et d'infrastructures en milieu rural. […] Les relations interpersonnelles plus nombreuses, le poids de la famille dans la vie économique et sociale, la valorisation du territoire y sont des traits importants de la ruralité contemporaine. »[565]

Si nous n'avons pu mesurer l'impact de l'implantation de l'*assentamento* Conquista da Fronteira sur le *município* de Dionisio Cerqueira dans son ensemble (ce n'était pas notre objet), il nous est apparu en revanche que le dynamisme des jeunes membres de l'*assentamento* était relevé par des acteurs municipaux comme un élément très positif pour tous (entretiens n°32, 33 et 35).

[564] « De nouvelles politiques publiques sont nécessaires pour la fixation des jeunes à la campagne, surtout autour de l'accès à la terre [...] mais l'on peut d'ores et déjà noter que l'exode depuis les *assentamento*s est moins fort que depuis les autres segments de l'agriculture familiale, en raison de la culture de lutte pour la terre et de l'unité des communautés, notamment grâce à l'existence d'expériences ponctuelles autour de l'éducation et de la culture. » Mário Guedes, président de l'INCRA, cité dans le journal grand public *Globo* le 27 janvier 2013

[565] Ferreira Angela, « Vers la construction du rural au Brésil : voies en cours et perspectives » dans Zanoni Magda et Lamarche Hugues (coord.), *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement*, Éditions Karthala, 2001. 346p. - p. 172 et 176

L'**initiative des *municípios* d'Anita Garibaldi et Cerro Negro** (microrégion de Campos de Lages) nous semble refléter une volonté de renouveler l'action publique et l'investissement citoyen sur des territoires ruraux en difficulté. En effet des acteurs (élus, syndicalistes, agriculteurs, « leaders » d'organisation d'agriculture familiale) de ces deux *município*s ont conjointement fait appel à l'Université (l'UFSC en l'occurence) au cours de l'année 2015 pour dresser un diagnostic participatif de la situation du rural et des solutions innovantes pouvant être implantées sur place. Plusieurs chercheurs (dont nous avons fait partie) sont venus ensemble et durant plusieurs jours sur le territoire pour dialoguer avec les habitants et co-construire des idées à mettre en place à court, moyen et long terme. Si le projet a périclité suite à la situation politique précaire du pays, des familles motivées avaient été repérées pour mener la dynamique. Lors de la réunion de lancement de l'initiative l'importance de « découvrir des potentialités en nous même », de « permettre aux jeunes de rester en réalisant leurs rêves » a été soulignée. Un agriculteur a mentionné la « grande richesse de la culture *serrana*, la force de la culture car nous voulons que nos fils soient heureux ». Il a poursuivi après notre intervention sur l'importance de valoriser cette culture dans des projets de développement que « Il devrait y avoir un psychologue ici pour qu'on prenne conscience que notre culture est intéressante, et qu'il n'y a pas que "le grand modèle" de l'agro-industrie, qu'il est possible... C'est incroyable qu'il faille quelqu'un de France pour nous rappeler que notre agriculture n'est pas une production mais un mode de vie ! La question du bien-être passe par la valorisation de l'identité propre, par les relations sociales, manger ce que tu plantes, avoir des choix de loisirs... La ville diversifie la vie des personnes mais là-bas il n'y a pas ce "bien-vivre" que nous avons, ils ont plus d'argent mais nous sommes plus riches. Il manque juste de la fierté, de la motivation, une source d'inspiration, de la volonté ! » (observation n°107). Une certaine prise de conscience de la nécessité de prendre en main de façon singulière l'offre culturelle d'un territoire semble donc réelle, en tout cas sur ce territoire où existait un terreau favorable de *lideranças* liées aux mobilisations contre la construction de barrages hydroélectriques dans les années 2000.

Ce sont aussi les pouvoirs publics qui évoluent, avec cet exemple de la **gestion participative du secteur culturel du grand *município* de Lages**. Celle-ci a été totalement renouvelée avec l'arrivée d'une nouvelle équipe en 2014 et l'actuel secrétaire municipal à la culture (de cette capitale régionale ayant une très vaste aire rurale) témoigne d'une volonté de faire autrement la politique culturelle. Il critique la gestion *top-down* passée, fondée sur un grand événement coûteux et déconnecté de la culture locale (la *Festa do Pinhão*). La refondation de cet événement a permis de remettre en valeur la culture *serrana*, liée à la dimension rurale du *município* : « On a remis des trucs de Lages même, de création locale, des écoles d'arts d'ici. À la surprise de la ville cela a attiré beaucoup de public, des visiteurs de l'extérieur qui veulent voir ce qui est fait ici quand ils viennent ici. [...] Aujourd'hui le financement public est orienté seulement vers les choses locales durant la fête, le reste est tertiarisé ». C'est ensuite la « stimulation du protagonisme » qui a animé l'action de l'équipe municipale en termes d'action culturelle : « Nous sommes en train de travailler avec un autre instrument que je trouve important qui est la loi municipale de soutien à la culture. Qui est faite pour stimuler le protagonisme des citoyens. Qu'est-ce que c'est la culture de Lages? Je pourrais te donner 1000 opinions à ce sujet. Il faut ouvrir un espace pour que les personnes nous montrent le chemin que l'on doit suivre, c'est ce qui est le plus important maintenant ». L'élu cite fièrement deux exemples d'habitants de l'espace rural touchés par des actions menées de façon innovante par son équipe : deux jeunes impressionnés que des films de cinéma puissent être produits localement et qui ont décidé de s'engager dans un atelier du *município* et une femme qui a saisi l'opportunité de faire enregistrer le

témoignage de sa grand-mère dans le cadre d'une collecte mémorielle du musée municipal (entretien n°105). Il s'agit du discours d'un élu, qu'il faut considérer pour ce qu'il est, mais le changement de pratiques est visible, notamment par le choix de ses collaborateurs issus du monde culturel. Ainsi, la recomposition des espaces ruraux est aussi celle des politiques culturelles pouvant avoir un impact sur elles, prenant davantage en compte ses habitants.

Deux **initiatives de la « société civile » de la microrégion de Santa Cruz do Sul** ont également retenu notre attention. La première est celle d'un groupe d'habitants de Vale do Sol, se mobilisant et se constituant en association en 2012 pour faire venir sur leur territoire une EFA, École Familiale Agricole. Inaugurée en 2014, l'école, qui est la seule offre de formation post-collège à 40 km à la ronde, accueille 40 élèves, dont trois quart sont du *município*. La municipalité a également appuyé le projet, et « il y a eu un mouvement de la communauté toute entière » (entretien n°90) qui a vu aussi son intérêt à voir un tel lieu s'implanter. La seconde est le CAPA, *Centro de Apoio e Promoção da Agroecologia,* ONG créée en 1978 en partenariat avec l'Eglise protestante (*Fundação Luterana de Diaconia*). Ce n'est pas tant l'existence d'une telle organisation qui est révélatrice d'un changement des mentalités, quoique l'agroécologie fasse largement partie du Novo Rural, que sa façon de se structurer et d'agir. Le CAPA a été créé dans le Rio Grande do Sul car « c'est là qu'ont commencés les impacts du processus de modernisation, avec l'introduction du soja et du blé. Les agriculteurs sont partis ou ont migré vers les centres urbains ou d'autres zones agricoles. Et l'Eglise là-bas se rendait compte que ça ne marchait pas très bien. Une fois que ces communautés se vidaient, les personnes en ville se retrouvaient dispersées dans des espaces précaires [*afavelados*]. Alors ils ont compris que peut-être il valait mieux rester à la terre. » L'équipe de sept personnes de la cellule de Santa Cruz do Sul travaille sur le projet *Articulação em agroécologia na Vale do Rio Pardo* en lien avec l'Église catholique, l'EFA, l'Emater, les pastorales catholiques, les mouvements sociaux, la coopérative Ecovale, ce qui révèle une préoccupation à l'échelle territoriale. De plus, ce centre est le support du premier lieu de commercialisation agroécologique et coopératif de la région : « on associe toujours strictement agroécologie et coopérativisme. Et les deux vont contre la culture locale », entretien n°80.

Il existe des dizaines d'initiatives de la sorte, qui bourgeonnent dans les trois territoires que nous avons analysés mais celles-ci, en plus d'être chacune sur un territoire différent, reflètent la multitudes des dimensions participant à la recomposition des espaces ruraux : lien à l'alimentation, à l'éducation, à l'organisation sociale et politique des individus. Tous sont liés aux pratiques culturelles au sens large, mais aussi au sens strict, avec des politiques publiques et initiatives citoyennes prenant en compte la dimension culturelle du développement, l'importance du loisir et de l'épanouissement des jeunes. Ces initiatives sont des bourgeons fragiles dans un contexte globalement influencé par d'autres types de changements et de permanences.

ң Mais qui restent en marge

> « Ce qui me différencie le plus des autres c'est que je suis toujours en train de chercher pourquoi les gens partent de la campagne. Je veux des conditions matérielles qui convainquent les jeunes de rester. Le manque de conditions c'est que la structure des écoles et de l'économie est complètement tournée pour que nous partions de la campagne. La question que j'entends le plus c'est "tu habites encore à la ferme ?". » Entretien n°36

À vouloir détecter les indices des recompositions en cours dans l'espace rural, les profils de jeunes qui ont souhaité s'investir sur un territoire à dominante agricole ou les éléments de langage préfigurant de changements profonds des représentations, il ne faut pas surestimer une dynamique qui reste marginale. De nombreux auteurs mettent d'abord en garde contre les discours jugés « romantiques » de la « recampenisação », de l'agroécologie ou de l'efficacité des mouvements sociaux (Navarro, 2010[566]). Des théories comme celles de Van Der Ploeg ne fonctionnent effectivement peut être pas dans le contexte sud-brésilien, mais d'autres auteurs du Novo Rural (comme Wanderley qui pense la continuité, la « volta ao campo ») donnent dans leurs analyses des éléments que l'on retrouve, de fait, sur le terrain. Il est donc important de regarder les « cas limites », ceux des jeunes investis que nous avons choisis par exemple, mais il faut les replacer dans le contexte général de ceux qui, en étant parfois moins visibles, constituent une majorité silencieuse et dont les pratiques et représentations ne corroborent pas l'analyse d'un renouveau quelconque.

• De manière générale l'exode se poursuit

Le renouveau démographique est loin d'être une réalité sur les territoires que nous avons observés (voir annexe n°1), et dans la plupart des espaces ruraux sud-brésiliens, les jeunes continuent de partir (les filles en particulier) et le tissu social de se défaire. Les phénomènes de double résidence, de migration pendulaire ou de travail non-agricole (Stropasolas, 2006, p.19) ne concernent qu'une catégorie des territoires ruraux, ceux qui sont les plus proches des villes et les mieux équipés en termes d'infrastructures (entretien n°77) et qu'une catégorie de la population, celle qui peut se permettre les allers-retours en ville ou, à l'inverse, celle qui y est obligée par nécessité (entretiens n°118 et 104). Ainsi, le mouvement global reste celui du départ, sauf pour les plus favorisés, ce que constate par exemple le jeune commentateur de rodéo rencontré à Palmeira : « J'ai des amis qui n'aimaient pas et ne voyaient pas comment rester à la ferme et sont partis, mais même des fois parce qu'ils n'aimaient pas, peut-être n'aimaient-ils pas la ferme... Et, ce sont pas mal, il y a pas mal de gens qui s'en vont, comme ça, de la région... il y en a peu qui restent. Ne restent que ceux qui arrivent à vivre bien réellement. C'est-à-dire, ceux qui ont un plus grand pouvoir d'achat, qui ont assez de terres. » (entretien n°64, M, 19 ans, CdL). L'activité agricole demeure fortement répulsive (entretien n°6 et 119) ainsi que l'absence d'infrastructures telles que les crèches ou les structures d'enseignement supérieur (entretien n°53, F, 24 ans, StC). La situation de l'agriculture en elle-même est globalement décrite comme « très difficile », « pénible » par les jeunes que nous avons rencontrés qui peinent à boucler les années (entretien n°53 et 55), produisent à perte, souffrent des aléas du climats, de l'exigence de modernisation et de l'endettement, ou encore de la fluctuation des prix, ce qui est d'autant plus décourageant que l'accès à

[566] Zander Navarro, *A agricultura brasileira, desempenho recente, desafios e perspectivas*, Brasilia, IPEA/MAPA, 2010

d'autres emplois est difficile (entretiens n°62, 89, 128, 120, 128) et « Rester à la campagne, c'est aussi rester dans l'agriculture, c'est vivre dans le rural et du rural aussi, parce que nous n'avons pas les moyens de vivre dans le rural sans vivre du rural. On rassemble les deux, on tire notre subsistance de l'agriculture. » (entretien n°97).

D'après les témoignages de jeunes recueillis, sur leur propre trajectoire ou celles de leurs pairs, les choix de lieu de vie sont souvent guidés par de très nombreux facteurs qui ne relèvent pas d'une représentation plus ou moins négative de tel espace qui serait liée à une offre culturelle et de loisir. La mise en concurrence des territoires ne semble pas vraiment avoir lieu car des liens personnels relient prioritairement les jeunes à ces territoires, la famille et les amis étant des éléments très forts[567], déterminants du lieu de vie (sans doute à cause du lien très latin à la famille, très présent au Brésil) : « les raisons affectives, comme l'attachement à la famille et à la localité d'origine, sont citées comme justifications pour le désir de rester à la campagne, alors que le manque de ressources (commerces et éducation), de loisir et d'options de travail qualifié sont pointés comme manques qui mobilisent pour aller à la ville » (Carneiro, Castro, 2007)[568]. De même, des liens familiaux peuvent constituer un argument pour ne pas revenir dans l'espace rural après l'avoir quitté pour les études par exemple (et avoir rencontré une compagne qui doit elle-même rester auprès de ses parents comme dans l'entretien n°29).

• Une « culture urbaine » qui absorbe le rural et continue de le dévaloriser

Autre élément qui va à l'encontre de l'idée d'une revalorisation de la ruralité et des pratiques culturelles qui s'y développent, c'est le constat fait par beaucoup de jeunes et d'acteurs que cette culture est écrasée par « celle des villes ». C'est ce qui ressort par exemple du témoignage d'un jeune passé par une EFA et vivant à Santa Cruz do Sul ou d'un éducateur d'une autre EFA faisant le même constat, évoquant les « idoles de papier » ayant substitué la culture « populaire » :

> « Mais du coup on reste dans ces questions de fêtes, que moi, je crois que dans ma conception, les formes dont la campagne traite de ces choses aujourd'hui sont agressives, elle sont pleines de préjugés envers le peuple paysan, la culture. C'est la campagne elle-même qui renie son identité culturelle, qui d'une certaine manière n'est pas pratiquée de façon visible ou qui ne l'est plus. H : Qu'est-ce que tu trouves agressif ? G: Par exemple, toi t'es à la campagne, et comme toute communauté *gaúcha*, il y a des messes créoles, des bals qui ramènent de la musique, les choses de l'extérieur et parfois non, il ne se crée pas d'espaces qui, qui valorisent peut-être une personne qui est là-bas. La jeunesse elle-même, pour des questions d'organisation, ou quoi que ce soit, laisse tomber une culture qui pourrait être pratiquée et que réellement dans le processus d'éducation des écoles ils ne perçoivent pas ça, la campagne comme espace de vie. » (entretien n°81)
> « Les indigènes ont été engloutis, expulsés... Culturellement il ne reste rien d'eux. Ici c'est la culture des colons, la culture des médias, qui place l'équipe de Luan Santana [nb : un chanteur de *sertanejo universitario*] et toute son équipe... comme idole de cette *gurizada* et c'est cela qu'on a, mais on ne peut pas appeler ça de la culture parce que ce n'est pas quelque chose qui est né d'eux... Pour moi c'est triste. J'ai habité à Porto Alegre, on avait une expérience culturelle... Mais Santa Cruz n'est pas ici différent d'ici de ce point de vue-là. » (entretien n°90).

[567] « Mais voici un véritable défi pour les jeunes brésiliens : comment devenir des individus émancipés dans une société truffée d'inégalités et où les relations secondaires (ou formelles, par exemple au collège, au travail) ne sont pas au point pour combler quelques fonctions des relations primaires (ou informelles, par exemple la famille, le voisinage) ? [...] Même si l'individualisation a bousculé quelques piliers des institutions traditionnelles comme la famille et l'église, les jeunes brésiliens demeurent très attachés à la famille et à la religion. Il faut souligner que ni les théories classiques de l'individualisation [...], ni les théories contemporaines […] ne sont tout à fait valables pour comprendre la société brésilienne. Au Brésil, l'individualisation s'intensifie sans pour autant émanciper les jeunes des appartenances typiques de leurs relations primaires. [...] Malgré l'individualisation, les jeunes restent attachés à leurs appartenances primaires par défaut d'un État-Providence. » Correa, Sílvio Marcus de Souza, « Brésil : une société des jeunes ? » Conférence à la Chaire Fernand Dumont sur la Culture (INRS – Urbanisation, culture et société) et à l'Observatoire Jeunes et Société (28/11/2005).

[568] Carneiro Maria José; Castro Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva*, Rio de Janeiro, 2007, 311 p.

Ainsi, la voie empruntée par l'espace rural est pour de nombreux sud-brésiliens (les élus rencontrés en particulier) soit celle de la disparition et de l'oubli, de la transformation en un pur espace de production alimentaire soit celle de la « modernisation », de l'arrivée de l'asphalte et des infrastructures, qui serait « ce qui pourrait arriver de mieux au rural ». Une « troisième voie », celle d'un développement différent, est peu évoquée par les responsables politiques, comme le reflète la réponse de ce responsable à la culture du *município* de São Miguel do Oeste à la question « comment voyez-vous les territoires ruraux d'ici dans 30 ans ? » :

> « La campagne d'ici à trente ans... J'ai cette crainte qu'à la campagne réellement les familles vont migrer totalement à la ville, parce que les enfants partent pour étudier... C'est une possibilité pour la culture de la campagne de diminuer toujours plus. D'un autre côté, certaines actions encore peu nombreuses peuvent donner un fil d'espérance. Par exemple ici à São Miguel maintenant on est en train de construire un anneau routier, un asphalte que relie une bonne partie de la campagne à la ville, avec ça, on voit une grande valorisation du territoire, parce que là où il y a l'asphalte, l'urbanisation, le progrès arrive, donc avec ce contournement routier, les localités vont pouvoir progresser. Il existe ainsi également la possibilité pour les entreprises d'aller là-bas, et que ces communautés puissent aller à contre-sens de cet exode. C'est une vision super optimiste, mais qui peut se réaliser. Et d'autres localités vont peut-être disparaître, et les terres seront achetées par des entrepreneurs, pour construire des maisons de villégiature, ou de vacances, et la culture agricole s'arrêter réellement, et d'autres il se peut qu'elles fassent le chemin inverse tu vois, il y a ces deux voies, c'est ce que je vois. » (entretien n°129).

Si ces éléments pourraient n'être qu'un ensemble de points de vue strictement individuels, l'invisibilité d'une troisième voie dans les discours politiques nous semble alarmante, car les représentations influencent les pratiques, qui influencent à leur tour la réalité. Celle-ci se trouve donc conditionnée par certaines barrières, plus ou moins perceptibles.

• Barrières internes, tangibles et symboliques au changement des ruralités

> « Il existe pour ces jeunes un écart entre l'image idéalisée de la campagne célébrée par les touristes, qu'ils connaissent par exemple grâce aux médias, et la vie quotidienne dans les communes ou des *communities* qui restent éloignées et ayant peu de services. L'expérience de ce décalage crée le sentiment d'une incapacité à faire l'expérience d'une vie agréable dans l'espace rural. D'autres y parviennent mais pas eux. Cela renforce le sentiment de dépréciation de soi. » Gambino, 2008, p.220

Comme le souligne Mélanie Gambino dans cet extrait, l'image d'un rural qui évolue et offre d'autres opportunités, notamment culturelles et de loisir, peut aussi accentuer l'auto-dévalorisation, déjà parfois très violente, de certains jeunes ruraux. En effet, tous les jeunes n'ont pas accès à ces évolutions et les territoires que nous avons choisis ne sont pas parcourus de dynamiques de renouvellement de la ruralité dans leur intégralité : certaines communautés en reste éloignées, et les segments sociaux les plus défavorisés n'ont pas toujours accès aux nouvelles opportunités. Les jeunes peuvent le percevoir, ressentant l'inertie de leur territoire d'autant plus violemment qu'ils sont conscients du fait que des changements ont lieu dans des espaces proches ou à d'autres échelles. Il ne s'agit pas nécessairement des jeunes que nous avons choisi de retenir et dont nous analysons les pratiques dynamiques dans la suite de ce chapitre, mais il ne faut pas nier les barrières présentes pour d'autres par ailleurs.

C'est d'abord un ensemble de barrières « culturelles » et symboliques, qui bien souvent confinent les initiatives ou les empêchent de voir le jour. Cette inertie est, du dire des acteurs rencontrés et de plusieurs auteurs travaillant sur le sujet (Seyferth,1999[569]; Gédouin, 2017[570]), particulièrement prégnante dans la région sud-brésilienne « peut-être la plus conservatrice du Brésil » (entretien n°49). Pour Seyferth par exemple la sociabilité et l'identité des populations traditionnelles, *caboclas* par exemple, sont davantage propices à une « revigoration » du tissu social par leur pratique du territoire et leur rapport au temps tandis que le rapport d'exploitation ou la forte valorisation du travail dans les cultures dominantes *gaúcha* et *colona* peuvent être un frein aux initiatives relevant de la culture et des loisirs dans un projet de recomposition du rural (entretien n°41). De plus, fort d'un conservatisme et d'une inertie puissante, le rapport à l'initiative, à la responsabilité, au changement, à l'innovation y est difficile et problématique, notamment en termes de production ou de marché, (entretiens n°80, 77, 94 et 85 sur les « Allemands » réticents aux changements). Les évolutions concernant les jeunes et les femmes sont encore retenues par des modèles culturels rigides (voir Chapitre 4). Le problème d'un accès pour les jeunes à une citoyenneté pleine et entière comprenant l'accès aux loisirs, l'intégration numérique, la liberté de développer ses pratiques et le droit à la culture se heurte encore aux traditions limitant leur place dans la société rurale.

Par ailleurs, la société poursuit la dévalorisation du rural, en particulier les médias et l'institution scolaire, les témoignages recueillis ayant étés unanimes à propos des écoles (hors *assentamentos* et EFAs) qui, en plus d'être peu nombreuses et souvent délocalisées en ville prodiguent un programme ne correspondant pas aux nécessités de l'espace rural et allant parfois jusqu'à le rabaisser. C'est ce dont témoignait une membre de la PJR, scandalisée par le traitement fait de la culture rurale aux « festas juninas » d'une école de l'Extremo Oeste (fête traditionnelle équivalent de la Saint Jean, célébrant l'arrivée de l'hiver en mettant en scène la gastronomie et les coutumes « paysannes »), et accusant les éducateurs d' « aliéner » et « ridiculiser » les jeunes ruraux : « Dans notre réalité, les jeunes les plus aliénés sont de la campagne, les jeunes là-bas sont moins ouverts, très aliénés. Je ne sais pas si c'est parce que les écoles sont très mauvaises, à cause des éducateurs. Nous avons de nombreuses disputes avec les professeurs, qui sont aliénés, incohérents. Pour se faire une idée, dans les écoles de campagne l'organisation des *festas juninas* [fêtes de la Saint Jean, occasion de mise en scène de la paysannerie] est très mauvaise, et ridiculise les campagnards, ils habillent exprès leurs élèves, dans leur propre espace, ridiculisant leur propre vie. Les petites sont maquillées avec des grosses joues, des grosses fesses, enlaidies. Les jeunes de la ville sont généralement plus ouverts, je ne sais pas si c'est parce que qu'ils ont accès à plus de choses, si c'est plus l'éducation, ou des éducateurs différents, mais c'est ainsi. » (entretien n°44). L'image négative de l'agriculture est encore dominante et l'idée que ceux qui restent sont ceux qui ont échoués à partir est vivace (entretien n°88).

En outre, un ensemble de limites concrètes se posent au développement de certains éléments du Novo Rural, comme l'absence de soutien à la production biologique (entretien n°81) ou de légumes et en particulier l'absence de lieux de commercialisation que le jeune couple rencontré à Cerro Negro produisant fromage et fraises soulèvent, eux qui vendaient quand nous les avons

[569]Giralda Seyferth, *Etnicidade, política e ascensão social: um exemplo teuto-brasileiro*, Mana v.5 n.2 Rio de Janeiro out. 1999
[570] Maëlle Gédouin, *Agrobusiness du soja et de la viande en Uruguay : financiarisation des systèmes agraires et nouvelles différenciations sociales et productives en agriculture*, Nanterre, 2017

rencontré au porte à porte (deux à trois fois par semaine, le fromage ne se conservant pas) dans le bourg et ses alentours (entretien n°142)[571]. Les problèmes infrastructurels bloquent également le développement d'alternatives comme le tourisme rural, ou l'accès au marché urbain de l'emploi.

L'accès au foncier en général et pour les jeunes non issus d'une famille d'agriculteurs en particulier constitue une autre limite très concrète à la recomposition du rural, bien connue dans le contexte français[572]. Cette difficulté de l'accès à la terre pour les jeunes est centrale et constitue le fondement de la lutte des mouvements sociaux tels que les Sans-Terre. Si les cas sont encore très rares au Brésil (contrairement à la demande européenne très forte en la matière), le fait pour un jeune « urbain » d'acheter une terre est une utopie en soi, comme le craint le jeune de São Miguel do Oeste membre de pastorale et devenu attaché aux pratiques agricole et qui résume ainsi : « le problème c'est que c'est plus facile d'aller du rural à l'urbain qu'inversement. » (entretien n°4). Ses proches s'inquiètent également, d'autant plus que son homosexualité peut être une barrière incommensurable pour son installation (ce qui révèle une autre barrière symbolique conséquente) : (sa maman, entretien n°8) « J'accepte qu'il soit homosexuel, je n'ai pas de préjugés, c'est son choix. Mais j'ai peur pour lui. Je n'ai pas de préjugés s'il veut travailler à la campagne également, j'aime la tranquillité qu'il y a là-bas. Tu peux planter, c'est merveilleux, mais aussi tout est plus facile à la ville, il y a l'hôpital, l'école, tout à côté. » ; (un ami agriculteur, entretien n°36) « Mais je crois que si R. reste à la campagne, le problème sera le manque de moyens des structures pour les jeunes de la ville et pour les jeunes de la ferme, s'il veut une terre, il faudra qu'il se marie avec quelqu'un de la ferme ou qu'il travaille jusqu'à ce qu'il soit vieux et achète une terre. Mais c'est vraiment pas bon de venir à la campagne et de devenir esclave de Monsanto. C'est difficile à la campagne pour les exclus, les femmes, les homosexuels, ceux qui ont des problèmes mentaux, les enfants... ».

• Une question avant tout politique

> « Le point commun entre le nouveau et l'ancien rural c'est son hétérogénéité, ce qui empêche la généralisation de situations locales spécifiques. [...] L'émergence des nouvelles fonctions (principalement le loisir et l'habitat) pour le rural, ajoutée à la perte de la régulation sectorielle (via les politiques agricoles et agraires) résultants du retrait de l'État Nation, a laissé des espaces qui demandent de nouvelles formes de régulation publiques et privées. [...] Nous avons besoin d'une nouvelle institutionnalité pour le nouveau rural brésilien, sans quoi nous courons le risque de le voir vieillir prématurément. » José Graziano da Silva, « *Velhos e novos mitos do rural brasileiro* », Estudos avançados 15, 2001

En termes de développement rural au Brésil, il est dangereux d'escamoter l'aspect politique en voulant développer un argument culturel (Abramovay, 2010[573]). En effet, de la même façon que certains territoires ne profitent pas des évolutions regroupées sous le terme Novo Rural, certaines

[571] Voir aussi entretien n°128 : « Des légumes ce serait super, mais il faut avoir un débouché, alors les gens vendent en passant de maison en maison »
[572] Voir D'Allens Gaspard et Leclair Lucile, *Les néo-paysans*, 2016.
[573] « Il est clair que la littérature sur les territoires et le développement territorial ont été beaucoup plus axés sur les politiques que la politique [*tem sido muito mais voltada a policy que a politics*] : en d'autres termes, l'accent mis sur les éléments cognitifs, culturels et d'identité qui composent les territoires escamote l'analyse des conflits politiques et des intérêts contradictoires qui sont à son origine ». Abramovay, « Para uma Teoria do Estudos Territoriais », Vieira e al, *Desenvolvimento territorial sustentavel no Brasil : subsidios para uma politica de fomento*, Florianopolis : Aped/Secco, 2010.

tranches de population en restent exclues, notamment ceux qui sont parfois nommés les « Sem-Sem » (« Sans-Sans ») : sans terre, sans revenu, sans éducation, sans crédit (accès au crédit rural), sans mouvement social ni ONG, sans politique publique, et sans recherche académique. Hors des radars de tous, isolés, sans capacité d'accès à quoi que ce soit, de nombreuses populations vivent dans un rural largement oublié et laissé de côté : « Des milliers de sans-sans, exclus et désorganisés, qui non seulement n'ont pas de terres, mais n'ont pas d'emploi non plus, n'ont pas de maison, n'ont pas accès à la santé, n'ont pas accès à l'éducation, et n'appartiennent même pas à une organisation comme le MST pour pouvoir exprimer leurs revendications. » (Graziano da Silva, 2001). C'est également le cas de certains jeunes qui ne profitent pas de l'inclusion progressive de leur génération dans une dynamique globale, notamment culturelle[574].

Le développement, y compris celui considéré comme « alternatif », reste réservé à une minorité de la population, certains auteurs dénonçant l'élitisation[575] et l'appropriation du développement par une caste qui lui donne une dimension normative (Cazella, 2006 et Stropasolas, 2006[576]). L'emprise des élites économiques, sans doute la plus visible à travers la corruption, est dénoncée par les acteurs de terrain que nous avons rencontrés, comme cet agronome indépendant de Santa Cruz do Sul, qui considère que « Il y a une grande question que je vois, du pourquoi les choses ne changent pas, c'est une question politique. C'est le pouvoir public de notre région qui décide, et les élites politiques sont reliées au tabac. La question municipale particulièrement est très influencée par les *fumigeiras*. » (entretien n°85), ou ce militant associatif de la CAPA qui regrette le désinvestissement de l'Église face aux questions trop sensibles économiquement : « Aujourd'hui la conjoncture a beaucoup changé, dans l'Eglise, comme au Brésil. Le CAPA s'est créé à l'époque où surgissaient des mouvements sociaux, pendant la dictature. Les Églises étaient préoccupées par ça, avec les dégâts de l'agro-industrie. Même la culture du tabac était en crise. Les pasteurs faisaient l'articulation entre nous et les communautés. Cela a beaucoup changé, d'autres préoccupations ont commencé à occuper l'agenda ecclésiastique, aujourd'hui il y a la drogue, les crises de couples, des intrigues familiales, la démotivation pour le domaine du religieux. L'agenda de l'agro-écologie est devenu bien plus secondaire qu'il ne l'était à une époque. Et les oreilles des agriculteurs sont aussi moins réceptives, ils ont d'autres préoccupations. » (entretien n° 80). Enfin, le pouvoir médiatique (largement lié aux deux autres au Brésil, d'autant plus depuis les récents événements), semble aussi servir unanimement le projet des élites actuelles, comme le remarquait par exemple ce jeune d'une Pastorale de São Miguel do Oeste à propos de la couverture inégalitaire réservée à un événement de promotion de la petite paysannerie, par rapport à un autre promouvant l'agronégoce : « Le Seminario da Terra réunit une demi douzaine de personnes ! Demi douzaine... Et le Itaipu Rural Show passe là à la radio tous les jours, tu sais ! Ecoute Peperi une heure, c'est de l'*agronégocio* (agro-business). Et nous on ne se mobilise pas, l'agriculture paysanne ne se développe pas. » (entretien n°128).

Pour Valmir Luis Stropasolas, qui a pourtant activement collaboré à la mise en œuvre de

[574] « Pour observer l'inclusion des jeunes en situation de vulnérabilité dans les enjeux de la reproduction sociale et culturelle au Brésil aujourd'hui il faut prendre en compte trois phénomènes : l'expansion d'une économie mondialisée, l'émergence d'une société du savoir et celle d'une culture de masse. Ces trois phénomènes sont enchevêtrés. Si la mondialisation de l'économie, la société du savoir et la culture de masse favorisent quelques groupes de jeunes en tant qu'acteurs de la reproduction sociale et culturelle au Brésil, ils représentent quelques contraintes pour d'autres jeunes, notamment ceux qui se trouvent dans les zones à risque ou en situation de vulnérabilité. » *Brésil : une société des jeunes ?* Conférence dans le cadre des activités de la Chaire Fernand Dumont sur la Culture (INRS – Urbanisation, culture et société) et de l'Observatoire Jeunes et Société (28/11/2005). Sílvio Marcus de Souza Correa Professeur à l'Universidade de Santa Cruz do Sul (UNISC).

[575] Notamment l'élitisme des « trois agro » : agroindustrie, agrotourisme et agroécologie.

[576] « On constate, ainsi, une influence croissante de la classe moyenne urbaine dans la propositions de nouvelles fonctions pour le rural. Les professionnels libéraux, les intellectuels, les fonctionnaires, parmi d'autres catégories sociales, élaborent un discours idéalisé sur le milieu rural qui ne cesse d'influencer l'élaboration de projets et de politiques de développement, voyant la nature et la vie communautaire comme des notions dont les relations sont exemptes de tensions ou d'intérêts diversifiés, comme moyen d'élargir de déployer de nouvelles fonctions pour le milieu rural, tournées vers la création d'activités non agricoles, le loisir et les espaces résidentiels en particulier. À la suite de ce processus, un nouveau "modèle" d'agriculteur est construit. »Stropasolas, 2006, p.76.

politiques publiques (comme Microbacias) le problème est que les programmes mis en place supposent que l'argent va tout résoudre. L'auteur exprimait cette pensée dans son ouvrage également, l'élargissant aux actions menées sur le rural en général, constatant que même une préoccupation pour le culturel amène parfois de mauvaises méthodes : « Même ceux qui pensent que la vie dans un vide culturel n'est pas la vie paraissent espérer que les nécessités économiques remplissent automatiquement ce vide et rendent la vie plus supportable quelles que soient les conditions »[577]. Il reprenait cet argument lors d'un colloque appelant cette fois clairement à une plus grande transversalité des politiques publiques pour la jeunesse rurale, y incluant la nécessité culturelle : « Il faut penser la construction des politiques pour la jeunesse rurale de façon systémique. Il ne suffit pas seulement de résoudre le problème de la terre et du crédit mais aussi satisfaire les besoins de loisir, de culture, de sport, d'éducation des jeunes ruraux. De manière générale on perçoit le manque de politiques publiques pour la jeunesse ou leur précarité quand elles existent ou même la difficulté d'accès, conséquences d'un modèle de développement vu par ses interlocuteurs comme excluant. »[578]

Le jeu politique brésilien en termes de développement rural est sans aucun doute au coeur de nos problématiques. Il n'existe pas un projet, ni une recomposition du rural, mais de nombreuses idéologies s'affrontant, générant un vif débat scientifique, médiatique, politique, légal, culturel, économique, et tous les acteurs de ces secteurs ont vu leurs différents s'animer d'autant plus avec la crise politique récente et sans précédent depuis la fin de la dictature militaire. La dynamique que nous décrivons ici, faite d'agroécologie, de pluriactivité, de renforcement du rôle démocratique et décisionnel des jeunes ruraux, d'épanouissement individuel et de complémentarité rural-urbain est loin d'être un consensus et plus loin encore d'être à l'agenda des acteurs politiques, institutionnels et économique qui comptent dans ce pays où la liberté d'initiative reste limitée. Ce sont d'autres projections[579], d'autres matrices, celles de l'agrobusiness qui sont unanimement présentes au pouvoir, les derniers événements politiques ayant considérablement renforcé l'influence, déjà énorme, de la *bancada ruralista* sur les pouvoirs politiques, médiatiques et économiques. Les progrès constatés ces dernières années, par exemple en termes de politiques culturelles, sont au mieux à l'arrêt, au pire en totale régression.

De nombreux facteurs structurels influencent le retour ou le départ des jeunes du milieu rural : offre des politiques publiques en direction de l'agriculture familiale et des jeunes en particulier, taux de chômage dans les villes, questions liées aux processus de succession rurale. Avec les bouleversements politiques récents, le démantèlement ou la fermeture de certains organes au service des populations rurales et la diminution des opportunités en général, les dynamiques sont compromises. Les données du recensement de 2006 (IBGE, 2006) avaient montré que le nombre d'exploitations avaient même eu tendance à augmenter par rapport au dernier recensement, la politique d'augmentation des lots de la réforme agraire et d'appui à l'agriculture familiale (comme les « marchés institutionnels » PAA et PNAE), menées par les gouvernements de Lula et Dilma Roussef avaient favorisé ce processus de retour ou de consolidation de ce secteur. Mais les dernières mesures adoptées par le gouvernement de Michel Temer génèrent de nombreuses incertitudes quant au maintient de ces dynamiques relevant des nouvelles ruralités. L'actualité

[577]Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*. Florianópolis: Editora da UFSC, 2006, 346 p – page 97
[578] Stropasolas Valmir Luiz, « Um marco reflexivo para a inserção da juventude rural », dans Carneiro Maria José; Castro Elisa Guaraná de (Orgs). Juv*entude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007, 311 p. - page 291
[579] Stropasolas Valmir Luiz, 2006, p.76

semble plutôt à l'accentuation de l'agriculture intensive, à la privatisation des ressources naturelles et à l'abandon de la protection durement gagnée des aires naturelles et peuples natifs. On peut ainsi se demander si le dynamisme et la vitalité constatée sur certains territoires va se maintenir, même si la situation aggrave aussi la crise du chômage, de la violence et des inégalités dans les villes, qui alimente dans une certaine mesure la construction d'alternatives en milieu rural.

* * *

L'objectif dans ce chapitre et l'ensemble de ce travail n'est pas de défendre un quelconque modèle ou de donner un aval à telle ou telle pratique. Il est d'écouter ce que disent les jeunes que nous avons rencontrés, ceux qui s'investissent dans des territoires ruraux que beaucoup d'autres quittent, pour comprendre quels types de projet les motivent, et à travers quelles pratiques culturelles ils expriment ce désir de ruralité. Or les jeunes ruraux que nous avons rencontrés se préoccupent, contrairement aux idées reçues, des problématiques que nous avons soulevées. Comme le relève Maria José Carneiro avec les données du *Projeto Juventude* « les jeunes ruraux sont moins préoccupés par le chômage que les urbains, sans doute parce que leur espace leur offre toujours le minimum pour subsister, mais pour eux des valeurs politiques comme la solidarité et l'égalité sont importantes. Cela rompt avec l'image stéréotypée du jeune désintéressé des problèmes communautaires, avec l'image généralement associée aux habitants des campagnes comme étant "en retard, ignorants ou tournés vers leurs propres intérêts" car 60% des jeunes ruraux déclarent s'informer très souvent des événements du pays »[580]. La chercheuse note aussi que cette conscience citoyenne ne s'accompagne pas d'une participation effective des jeunes dans les espaces d'action communautaire : « 81% des jeunes ruraux n'ont jamais participé à une association ou à des groupes communautaires pour résoudre les problèmes de leur territoire. Cela retient l'attention sur deux points qui pourraient être creusés dans des recherches futures : l'absence d'organisation spécifique de la société civile pour le public jeune, et la grande distance qu'il y a pour les jeunes entre identification des problèmes et reconnaissance de son propre rôle dans la transformation de la société ». Ainsi, comme Abramovay et Morello l'invoquaient en 2010[581] , la démocratie, avec le développement d' « institutions capables de réduire l'injustice et l'inégalité et d'amplifier les capacités et des libertés des individus » doit être à la « racine des nouvelles dynamiques rurales brésiliennes ». En attendant, les jeunes continuent de mettre en place leurs pratiques et d'alimenter leurs représentations, que nous allons détailler à présent.

[580] Carneiro Maria José « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo Helena Wendel; Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - page 258

[581] Abramovay, Morello T. F. « A democracia na raiz das novas dinâmicas rurais brasileiras » . In: *International Conference Dynamics of Rural Transformations in Emerging Economies,* April 14-16, 2010, New Delhi, India

B. Recompositions territoriales : pratiques et représentations des jeunes ruraux

> « La position des jeunes ruraux permet de saisir l'ampleur de la mutation de la ruralité africaine elle-même [...] Les jeunes ruraux sont à l'intersection de deux dynamiques, celle des transformations économiques de la ruralité et celle des enjeux à portée structurelle pour l'avenir des formations sociales africaines dans leur ensemble. » Chauveau Jean-Pierre, « Introduction thématique. Les jeunes ruraux à la croisée des chemins », *Afrique contemporaine,* 2005, n° 214, pp.15-35

Les jeunes n'ont pas tous ni une vision pessimiste et négative de l'espace rural, ni une vision idéaliste. Mais ceux que nous avons rencontrés, qui y sont restés ou revenus notamment pour y développer des pratiques culturelles, valorisent globalement la vie dans les campagnes. Ils en perçoivent le potentiel au-delà de la question agricole. Ils la considèrent positivement, par rapport à la vie en ville qu'ils jugent difficile, ou pour elle-même, avec ses traits singuliers qu'ils apprécient. Leurs pratiques culturelles, souvent hybrides et renouvelées, contribuent à modifier la façon dont ils se projettent et s'impliquent dans ces espaces en tant que « leaders », impulsant ainsi leur recomposition concrète.

La recomposition se joue d'abord dans une « resignification » du territoire, c'est-à-dire dans un changement de ce que signifie ce territoire pour tel ou tel individu, en lien avec ses représentations. Ce changement implique un déplacement du regard, du point de vue porté sur la ruralité, de la part de ses habitants et acteurs locaux, notamment des jeunes, mais aussi de la part d'individus (urbains, étrangers, ruraux d'autres régions) ou d'entités extérieures à ce territoire (État, promoteurs de tourisme, médias, investisseurs, artistes). Or les jeunes que nous avons interrogés et observés modifient, par leurs pratiques et le renouvellement des représentations qui les provoquent ou les ont provoquées, le sens, la structuration, la destination de ces territoires. Il s'agit de comprendre comment se construisent leurs représentations et comment celles-ci se retrouvent ou non dans le regard et les actes d'autres acteurs ; et comment elles se répercutent dans le territoire et la société en général. De territoires qui étaient souvent considérés seulement comme des supports de production agricole, les espaces ruraux deviennent, dans les pratiques de ces jeunes, des « réservoirs de valeur », des « espaces de possibles », et avant tout des « espaces de vie » (Wanderley, 2009).

1/ Perceptions positives des jeunes sur les campagnes

> « On observe dans les espaces ruraux qui présentent les meilleures infrastructures (qualité des routes et des moyens de transport qui facilitent la communication avec la ville, assainissement basique, téléphone,...) des indices de changement de valeur des jeunes à propos de la relation ville/campagne. Influencés par la propre valorisation urbaine de la campagne comme "lieu sain, tranquille, sans violence" les jeunes commencent à manifester le désir de rester dans la localité d'origine dès lors qu'ils sont occupés par d'autres activités que l'agriculture. L'augmentation de la violence dans les villes et l'élargissement du travail non agricole contribuent à ces décisions. »[582]

[582] Carneiro Maria José « Jeunesse rurale : projets et valeurs » dans Abramo Helena Wendel; Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos*

ꟻ Des jeunes qui revalorisent les campagnes vis-à-vis des villes

Dans les récits de vie recueillis sur le terrain, le **passage par la ville** est souvent mis en avant. Pour les jeunes qui sont partis et revenus, l'attachement aux pratiques culturelles rurales peut être un miroir inversé de la ville, après une mauvaise expérience. « L'urbain peut signifier la violence et l'insécurité, avec la suppression des relations étroites et de confiance établies dans le milieu de la jeunesse rurale, opter pour la ville peut aussi signifier la suppression des liens de parenté et la perte de connexion avec le patrimoine de la famille » (Savian, 2011, p.20). En effet la ville ne correspond pas toujours à l'idée que le jeune s'en était faite, d'autant plus que le jeune rural ne compte pas avec le même capital culturel et social que les jeunes de la ville et la compétition sur le marché du travail lui y est donc souvent défavorable (Carneiro, 2005). La question des registres identitaires ayant des référents opposés est ce qui ressort par exemple dans le témoignage d'un jeune de Barra Bonita ayant vécu à São Paulo et considérant les avantages de la campagne comparés à ce qu'il a vécu dans la mégalopole (entretien n°36) :

> « Je n'ai plus jamais oublié les choses qui ont marqué ma vie quand j'ai habité à São Paulo, je souffrais de harcèlement à cause de la manière dont je parlais et parce que j'étais de la ferme, mais je n'ai jamais renié mon histoire, [...] j'ai commencé à peser dans la balance les qualités et les désavantages et je me suis rendu compte du manque de liberté en ville, la qualité de l'alimentation, l'habitat. Nous habitions dans un restaurant, on dormait par terre, et j'ai commencé à me rendre compte de la qualité des choses que je mangeais, de la qualité de vie à la ville et à la comparer à la vie à la ferme. J'ai appris que ça ne vaut pas la peine de manger les cochonneries qu'il y a à la ville et j'ai vu le processus qui entraîne tout cela. »

Cette situation relativise la migration vers la ville comme unique alternative et les qualités de la campagne sont ainsi vécues relativement à la ville, la valorisant comme un lieu où on échappe aux problèmes urbains : loyers élevés, chômage, coût et qualité de l'alimentation, respect des horaires et de la hiérarchie voire exploitation (tout ce qui a trait au travail salarié et/ou en usine), pollution, bruit (voir en particulier entretien n°122). Les jeunes portent aussi dans leurs récits le sentiment que la pauvreté est davantage gérable dans un environnement rural familier et apparement plus égalitaire et que les difficultés économiques y sont moins pesantes :

> Entretien n°XXX : « Je vis dans l'*assentamento* avec mes parents et même si on manque de pas mal de choses (internet, téléphone, structures) je préfère vivre ici qu'en ville. Il y a des emplois en ville, mais à peine pour avoir un revenu, après toutes les dépenses. Il y a des inégalités énormes en ville, où un groupe domine, alors qu'ici c'est plus égalitaire entre nous. » ; Entretien n°XXIV : « J'aime le rural. En ville pour les gens pauvres c'est très dur, ils se retrouvent très dépendants des autres, de la charité, des patrons, des vrais/faux amis. À la campagne il y a la possibilité de l'auto-production. Celui qui va en ville, il choisit d'être la main d'œuvre de celui qui a plus de moyens que lui » ; Entretien n° XLV : « Quand je suis venu vivre à Chapeco je ne savais pas où rester, comment je devais être, ce que je devais faire, je n'avais jamais quitté la campagne donc j'étais perdu. Le MST m'a aidé au début et puis j'ai dû me débrouiller. Mes parents m'envoyaient de la nourriture, j'ai fait des petits boulots mais en ville pour des heures de travail tu n'as rien, tu es logé pour commencer à 8h du matin, finir à 18h et ne pas pouvoir étudier, et c'est tellement dur de rencontrer d'autres options quand on ne connait pas les codes de ce monde urbain. Chez moi tout le monde se salue, ici non, tu existes à peine. ».

Le désenchantement est réel et celui qui est parti, puis revenu, amène une parole ayant un effet sur ceux qui étaient tentés par le départ comme ici à l'*assentamento* Conquista da Fronteira où « beaucoup de jeunes qui sont partis sont revenus par ici après, et quand ils reviennent, cette discussion revient aussi, entre les jeunes eux-mêmes "pourquoi tu es revenu ? C'était pas bien là-bas ? Non, c'est mieux ici" [...] Aujourd'hui avec ceux qui sont partis, et ceux qui sont revenus parce qu'ils ont été déçus, il n'y a plus beaucoup de jeunes qui veulent partir... C'est fini ça... Fini ce désir. » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO). Ces jeunes partis et revenus sont aussi différents de ceux qui sont restés sans discontinuité résidentielle, car cette expérience permet, dans un parcours si court soit-il, de questionner les normes des lieux et les frontières entre eux. C'est

da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional. São Paulo (SP), 2005. 446 p.

ce qu'a analysé par exemple Vanda Aparecida da Silva autour des pratiques sexuelles des jeunes ruraux de l'État de São Paulo, constatant que les « expériences de l'aller et venir [*do ir e vir*] » font exploser les frontières en influençant les jeunes ruraux[583]. Ces parcours doivent aussi amener à la prudence, ces jeunes pouvant être amenés à justifier leurs choix de vie, ou leurs conséquences, en idéalisant le rural et diabolisant l'urbain dans lequel ils n'ont éventuellement pas réussi à s'insérer, projetant sur des expériences vécues un imaginaire construit par l'amplification du rejet de la ville et la minimisation des problèmes vécus en milieu rural.

De la même façon, la **simplicité du rapport aux choses** en milieu rural est valorisée de façon très récurrente par les jeunes, en regard de la perception ou de l'expérience qu'ils ont des rapports humains et de consommation (notamment culturelle) en ville. Ils confrontent l'isolement spatial réel, mais vivable, en milieu rural à l'isolement social irrémédiable dans l'urbain :

> Entretien n°XXI : « Ça a été difficile les premiers temps, et jusqu'à maintenant, le week-end par exemple je ne reste jamais en ville, dès que je peux je rentre à la campagne. Je me sens assez mal quand je suis en ville car il y a peu de rapport véritable avec les choses comme la famille, les amis, l'alimentation. Les gens de la ville ne savent même pas que derrière la brique de lait, il y a un animal » ; Entretien n°XXVII : « J'aime vivre dans le rural c'est plus calme et tranquille. C'est sûr qu'en ville il y a l'accès à plus de formes de loisirs mais à la campagne tu as la facilité d'avoir accès à ce dont tu as besoin. Tu veux quelque chose, tu l'as là à portée de main, alors qu'en ville par exemple si tu veux un jardin ou un potager tu ne peux pas parce qu'il n'y a pas de place. » ; Entretien n°XXVI : « Je suis bien "des bois" moi. En ville on se retrouve très isolé, sans rien de sain à manger, on ne sait pas d'où ça vient, par qui ça a été fait. J'ai vécu en ville un an, avec mon frère, j'ai mis deux mois pour me faire au bruit des voitures, des bébés qui pleurent, de gens qui parlent fort et je ne me suis pas fait d'amis. Mes parents me disent toujours que j'aurais une terre ici, alors je ne vois pas pourquoi j'irais en ville. » ; Entretien n°LXXV : « Quand j'ai dû aller étudier dans une ville plus grande ça a été difficile au début. Vous ne savez pas quel bus prendre et les gens vous ignorent, il faut s'adapter petit à petit et savoir son chemin » ; Entretien n°XXXV : « La différence c'est qu'ici les gens se saluent et s'ils ont besoin d'aide, ils s'aident, à la ville c'est chacun pour soi. À la campagne avec 300 R$ tu montes un petit élevage, en ville tu ne fais rien du tout. À la campagne tu n'achètes pas de viande car chacun produit la sienne, en ville c'est très cher. La ville change les personnes, en rural tu t'habilles comme tu veux, en ville il faut suivre la mode, sinon on se moque de toi parce que la majorité des gens sont à la mode. Ici non, tu peux marcher en pantalon déchiré c'est pas grave ! Et la vie est chère en ville. Quand on est jeune en ville on court un grand risque de ne pas arriver à ses quarante ans parce que les gens boivent, fument, conduisent vite, il y a la drogue. Ici c'est plus facile de se marier et fonder une famille, de s'occuper de sa santé. » ; Entretien n°97 : « Je crois qu'il y a une image positive, les familles ont conscience que vivre à la campagne amène des possibilités, mais le revenu pèse aussi... [...] Il y a l'image qu'à la campagne il y a une vie collective très forte. Ce bien-être, ces activités de communauté, ce lien très fort qu'il y a ... [...] Ici aussi le rural est valorisé par rapport à la ville où il n'y a pas beaucoup de choses, parce que nos villes sont toutes nourries par ces communautés rurales. »

Ces représentations varient selon la taille des villes considérées et plus celles-ci sont grandes, avec une urbanité exacerbée, plus les jeunes ruraux rencontrés les rejettent généralement, les petites villes étant évoquées avec plus d'affection, quoique assez rapidement considérées comme trop urbaines. La rupture entre les caractéristiques « urbaines » (forte densité, faible interconnaissance, mauvaise qualité du cadre de vie) et la survalorisation des « contre-caractéristiques » rurales est d'autant plus forte que l'urbanité vécue est celle des grands pôles. Il faut ainsi garder à l'esprit que ce qui est rejeté par ces jeunes c'est un type particulier d'urbanité, celui qu'ils connaissent dans les villes récentes et peu planifiées du Sud du Brésil ou dans des métropoles gigantesques où les ruraux sont très nombreux à chercher une place, et non la ville comme catégorie spatiale en général, et dans la diversité de ses réalités. Cela amène à se questionner également sur le type de ruralité plébiscité en retour.

[583] Silva, Vanda Aparecida da, *As flores do pequi: Sexualidade e vida familiar entre jovens rurais*. Campinas-SP: CMU Publicações; Arte Escrita, 2007. 448p

ң Des territoires ruraux « réservoir de valeurs » et « espaces de possibles »

> « Cette reconstruction culturelle des valeurs paysannes cherche à exprimer les caractéristiques du mode de vie rural en contradiction avec les valeurs urbaines, mettant en relief les notions positives du monde paysan, en rapport avec la relation au temps, à l'espace, au travail et à la sociabilité. » Stropasolas, 2006, p.62

L'espace rural est, pour la plupart des jeunes investis, à la fois un « réservoir de valeurs » et un « espace de possibles ». Les deux dimensions ont été largement observées dans d'autres contextes. Pour la première Mélanie Gambino relevait par exemple trois valeurs composant ce « réservoir » : la famille, la liberté, la nature (Gambino, 2008, p.297-300), que nous allons reprendre dans cette partie (en élargissant la famille aux relations sociales en général) puisqu'elles sont très présentes dans les témoignages recueillis. Pour la seconde nous verrons quels éléments de la ruralité sont perçus par les jeunes comme « alternatifs », leur permettant de percevoir ces espaces comme « cadre de leurs projets de vie pour le présent et l'avenir parce qu'ils peuvent se les approprier, qu'ils peuvent les animer ou les faire vivre à leur échelle » (Gambino, 2008, p.234).

Le sentiment que les jeunes ont d'une **liberté** plus grande est souvent le premier élément cité quand on aborde la question des aspects positifs de l'espace rural. Cette liberté est invoquée comme un capital rural qu'il ne faut pas perdre en partant en ville comme dans le témoignage de ce jeune d'Arroio do Tigre ayant refusé un emploi en ville : « Ils m'ont offert un emploi, pour amener des camions à Santa Maria et je n'ai pas voulu. J'ai dit non, tu n'as pas la liberté, le truc c'est que j'aime travailler à la campagne. Et je lui ai dit merci beaucoup, je l'ai remercié pour sa proposition et lui ai dit que je ne voulais pas. [...] J'ai pensé, bah, mes amis vont rester ici, je vais voyager et après ça va mettre fin à ma liberté. » (entretien n°100, M, 29 ans, StC). Dans le cadre de cette volonté d'indépendance et d'autonomie, le fait de produire tout soi-même est également très valorisé, à l'inverse de devoir « tout acheter » en ville, et plusieurs des familles chez lesquelles nous avons pu séjourner n'achètent de fait que le riz et la farine, le reste (viande, fruits, légumes, produits laitiers, oeufs, maïs, haricots noirs, même le sucre parfois, ou l'accès à l'eau) étant auto-produit. Enfin, être « son propre patron » est aussi une possibilité largement cautionnée dans de nombreux entretiens (n°109, n°53, n°142, n°62, n°64, M, 19 ans, CdL) comme composant la dimension de liberté et d'autonomie propre à l'espace rural. L'absence d'horaires stricts et de hiérarchie favorise même pour plusieurs jeunes l'exercice de pratiques culturelles :

> « H: Penses-tu qu'habiter à la campagne rend plus difficile le fait de faire de la musique ou pas ? LE: De faire de la musique non. LU: Non, c'est mieux hein ? Si on habitait à la ville, on ne pourrait pas, hein ? Travailler comme salarié, tu dois respecter les horaires, respecter le patron. Alors qu'à ton compte, le jour où tu veux sortir jouer, tu joues ! » (entretien n°144) ; « H: Qu'est-ce que ce serait cette liberté dont tu parles là ? J: Genre, c'est rapport au boulot, c'est toi qui, toi qui est le patron. Nous, je suis le patron, si je décide, ah, aujourd'hui je ne vais pas travailler, aujourd'hui je vais rester à la maison, genre si je pense que ça le fait, je reste. Tôt le matin et en début d'après-midi, il faut faire la traite, ça il n'y a pas moyen. Mais en dehors de ces heures, hein ? Et alors tu as, tu veux aller à la ville, comme nous aux Olympiades là, où tu restes environ trois jours juste là-bas à jouer et tout, si tu es à la ville tu n'y arrives pas, si tu es employé alors c'est le patron qui va décider, hein ? Alors, c'est ça que je dis, que c'est notre liberté qu'on a ici et je me suis habitué à ça. » (entretien n°100, M, 29 ans, StC) ; « La vie à la campagne est plus paisible, ils vont travailler sans horaires, ça c'est bien. Je crois qu'il y a plus de choses ici, genre tu peux lire un livre à l'ombre, il y a de l'espace. [...] F. [son ami qui habite à la campagne] il a les horaires qu'il veut s'il veut aller au cinéma par exemple il peut. » (entretien n°6).

Enfin, dans le discours passionné d'un jeune maraîcher dresseur de chevaux, la liberté et le goût pour l'activité agricole se mêlent de façon intéressante, révélant son sentiment de différenciation ontologique entre l'espace rural et la ville qui ne lui « convient pas » :

> « J'ai toujours aimé la campagne, toujours. Disons comme ça que ce serait la liberté, parce que quand j'ai habité à la ville je me sentais comme un chien au bout d'une corde, comme ça. Toujours à vouloir sortir, non, enfermé là dans un lot, hein ? Non, la ville pour que j'y vive, non, ça ne me convient pas. A cause de l'environnement je veux dire, je n'aime pas beaucoup cette agitation, cette course dans la ville, ça non, je n'y arrive pas. Ici il y a pas mal de boulot, on se lève tôt, ça va jusqu'à tard dans la soirée, mais c'est toujours une chose différente de l'autre qu'il y a à faire. [...] Comme, je suis assis face à l'ordinateur, un truc comme ça. Ce truc-là non. Si tu sors avec un cheval aujourd'hui il est bien, il marche tranquillement. Demain tu peux faire de l'ensilage en silo, t'occuper des vaches, c'est chaque fois une chose différente, on va dire comme ça, improbable, tout peut arriver. Du coup c'est ça qui est bien à la campagne » (entretien n°76, M, 22 ans, CdL).

Dans ce témoignage ressortent aussi des éléments (contacts avec les rythmes de la nature, les animaux, la terre) liés au goût pour la **nature** et sa fréquentation quotidienne, dimension qui compose la « qualité de vie » qu'ils invoquent souvent (Gambino, 2008, p.224). Cela s'est traduit de nombreuses fois et par exemple de façon marquante quand, réalisant l'entretien d'un jeune couple (entretien n°122) en plein air devant leur maison et son panorama sur la campagne environnante et que nous demandions s'ils possédaient une télévision, la jeune femme nous a répondu en montrant la vue, « on a une télévision merveilleuse (rires)... c'est ça regarde ! ». Cette propension à apprécier le paysage nous paraît plus révélatrice d'une singularité du rural au Brésil que dans la réalité européenne que nous connaissions, où il nous semble qu'il est beaucoup plus courant et généralement admis qu'un paysage de campagne est appréciable à la vue. Cette nature est source d' « inspiration » pour de jeunes musiciens (entretien n°144) ou encore de « gratitude » pour un jeune éleveur saisi par la beauté des paysages et le chant des oiseaux à l'aube (entretien n°64, M, 19 ans, CdL). Le « calme », la « tranquillité », le « repos », le « grand air » inhérents à la présence de cette nature sont aussi souvent mis en avant et reliés à la fameuse « qualité de vie » comme dans ce témoignage d'une jeune de l'Extremo Oeste : « Ici c'est un endroit excellent pour habiter hein, ça ne se compare même pas à la ville, le silence pour dormir la nuit, ici tu manges ce que tu as planté et cueilli... C'est une autre qualité de vie, c'est bien meilleur... [...] Un meilleur endroit qu'ici pour habiter, paisible comme ça, tu ne trouveras aucun endroit comme ça. » (entretien n°128). Le fait d'être dans un lieu « à l'écart » peut aussi être un avantage en termes de divertissement comme l'argumente ce jeune vivant en ville et qui revient le week-end dans sa communauté : « J'aime ici justement parce que c'est un peu loin, on peut faire du bruit, on reste dehors, c'est pas comme à la maison où je reste sur l'ordinateur » (entretien n°6).

Dernier élément (mais les trois sont intimement liés dans les discours), composant une forme de qualité de vie propre au rural selon les jeunes rencontrés : **les rapports humains, et notamment la famille et des amis.** Plusieurs jeunes ont en effet évoqué avec enthousiasme le projet d'élever des enfants dans un espace ayant les attributs de la ruralité à leurs yeux, comme Carla qui expliquait « Je veux avoir trois quatre enfants, c'est mon envie, et on en a déjà discuté... Ces jours-ci j'étais en train de discuter avec M. [son mari] et pour que nous ayons trois quatre enfants il va falloir habiter à la campagne parce qu'en ville il faudrait se préoccuper de la crèche et on a pour projet que je puisse arrêter de travailler et me dédier, parce qu'on a l'envie de pouvoir arrêter de travailler, de ne vivre que de la campagne, de la terre, de la plantation » (entretien n°53, F, 24 ans, StC, voir aussi à ce propos annexe n°11). Les jeunes mettent en avant l'entraide entre voisins (entretien n° 125) ou le fait qu'enfants ils pouvaient jouer dehors sans crainte par exemple (entretien n°143, M, 18 ans, CdL). Pour un des couples rencontrés, la vie

sociale et les loisirs sont clairement plus développés en milieu rural et leur témoignage est intéressant (entretien n°122) :

> « R: Écoute, en ville c'est, c'est, il y a bien moins d'options genre, quand j'étais en ville je me divertissais beaucoup moins qu'ici on va dire, hein ? Ici je n'ai pas le temps de rester à l'arrêt on va dire. Oui, même quand on a un petit peu de temps, les amis sont déjà en train de t'inviter, on sort, ça va de la *balada*, à aller pêcher à la rivière, aller chez un ami, je sais pas, jouer aux cartes. C'est tout ça, tu vois ? C'est complètement différent de là où j'étais. Quand j'étais à la ville, c'était seulement ce ah... disons, peut-être chez un ami, aller là-bas et rester discuter, ou une petite partie de foot. Au maximum c'était ça. Peut-être quelques *balada* j'y allais aussi, c'était aussi une possibilité et aujourd'hui... En ville tu restes très enfermé, beaucoup, il y a, je trouve, le nombre d'options est bien moindre. »

Cette sociabilité est déterminante pour ceux qui ont déjà un pied en ville et aiment revenir les week-ends car ils « [aiment] les activités ici et revoir tout le monde » (entretien n°6), et « parce qu'il y a certaines considérations d'amitié, parce que j'ai grandi ici, mon père, ma soeur plus âgée. Ici c'est encore ma communauté, le week-end on vient ici il y a des matchs de foot, le championnat. Des amis, j'ai mes vrais amis d'enfance ici, ce sont de vrais amis parce que peut-être là dehors ça n'a pas été aussi simple d'en rencontrer comme ici hein. Parce que là-bas ce n'est pas la même chose. Ici on a grandi dans un collectif, l'individualité n'est pas aussi importante que là-bas. » (entretien n°29). Cela rejoint l'assertion de l'économiste penseur de l'après-développement François Partant affirmant que « le niveau de vie dépend de la qualité des rapports sociaux »[584] et non d'un pouvoir d'achat, ce qui donne pour lui un avantage aux sociétés paysannes dans les évolutions actuelles et à venir.

La représentation d'un rural **« espace de possibles »** est profondément liée à la dimension de liberté présentée plus haut. Cette liberté est déclinée dans sa dimension de liberté d'agir, de créer du différent :

> « Ce qui est bien d'être une jeune ici c'est la possibilité de rencontrer les autres, c'est la poésie de la campagne, c'est de pouvoir croire plus à l'utopie que quand on est en ville. Les choses mauvaises c'est qu'on nous dit toujours d'aller en ville, comme si le jeune devait sortir d'ici pour s'occuper vraiment de sa vie. Mais je suis rural moi. J'ai essayé, j'ai étudié les sciences sociales à Chapeco, et je suis revenu, j'avais besoin d'air libre. Pour moi le rural ce n'est pas juste la campagne, c'est une possibilité de lutter, de rester pour transformer les choses » (entretien n° XXV); « Je veux faire mes études puis revenir, il y a beaucoup de choses bonnes à être un jeune rural ici, des possibilités de changement, à créer le neuf, aujourd'hui on a plus de possibilités en restant ici. J'ai été élevée pour aller en ville mais aujourd'hui je sais que je vais vouloir revenir ici » (entretien n°XXIV).

Cette sensation que « tout est possible » est en partie liée aux progrès récents dans les campagnes. Les jeunes rencontrés mesurent les améliorations réalisées dans les espaces ruraux, par rapport à leurs parents ou grands-parents, particulièrement en termes d'accès aux loisirs (entretien n°122), en particulier pour les filles « ça a beaucoup changé, mes parents ne faisaient pas de théâtre, et ma mère ne sait même pas jouer au foot » (entretien n°89, F, 26 ans, StC). Ce changement d'une génération à une autre est aussi celui de la perception du rural et de l'agriculture par le reste de la population, d'un métier « honteux » à une activité que l'on exerce avec fierté (entretien n°142). Cela influence très positivement les jeunes qui perçoivent assez finement cette évolution importante dont nous reparlerons dans la dernière partie de ce chapitre. Les *extensionistas* qui sont proches des jeunes constatent aussi les évolutions et le changement de regard des jeunes urbains sur l'espace rural qu'elles ont entraîné, véhiculant eux-mêmes des clichés sur les différences entre loisirs urbains et ruraux :

> « Ça a été positif que les jeunes puissent circuler, avant personne ne se déplaçait, il y a plus d'échanges, d'informations et tout, avec la ville, les jeunes de la ville vont aussi à la campagne pour se divertir et apprécier la culture de la campagne. Aujourd'hui il y en a quelques-uns qui se marient campagne-ville. La ville de São Miguel do Oeste n'a rien de bon à offrir pour les jeunes, le loisir est mauvais, alcool, drogues, musique forte et

[584] François Partant, *Cette crise qui n'en est pas une*, 1994, p.86

mauvaise. À la campagne non, là-bas tu prends une bière de façon sociale, c'est différent, tu parles avec les autres. Ici en ville il y a des petits groupes sociaux mais il n'y a pas toute une communauté. » (entretien n°37)

Dans le cadre de cette évolution des représentations, la **valorisation d'une « culture rurale »** est mise en avant dans le contexte d'une société où celle-ci paraît pour certains jeunes représenter un contre-modèle, allant à contre-courant de la société de consommation, de la vitesse, de l'individualisme qui domine (entretien n°76, M, 22 ans, CdL). L'espace rural est ainsi plébiscité pour sa dimension alternative, et il s'agit en partie de perpétuer une sorte de « genre de vie » rural au sens vidalien[585] d' « ensemble des formes matérielles d'existence de groupes sociaux, adaptées à un milieu donné ». Or comme l'écrivait à nouveau François Partant, « si l'on admet que l'adaptation de l'homme à son milieu spécifique est un progrès et qu'elle est une condition de l'activité agricole, cette condition est en passe d'être éliminée, dans les pays développés, par des apports technologiques. Je ne crois pas que cela constitue un progrès, ni pour les travailleurs de la terre ni pour l'agriculture elle-même »[586]. Cette réflexion ramène la question des « genre de vie », jugée désuète, dans les débats des Études Rurales. Pour Renahy par exemple, les référents partagés du « genre de vie » rural sont notamment symbolisés lors de moments festifs. C'est ce que permet de comprendre un discours construit (avec les précautions que cela implique) comme celui d'un jeune militant de la PJR évoquant toute « l'humanité » d'une « culture propre » et constatant le plaisir que les jeunes « de la ville » ont de venir passer leurs temps de loisir dans sa communauté, valorisant à l'extrême les qualités d'une « culture paysanne » et posant la question des facteurs réels du choix des jeunes de partir en ville (voir encadré n°13).

« C'est une vie difficile , travailler douze heures par jour mais d'un autre côté la valorisation d'une culture propre fait qu'ils restent ou qu'ils reviennent et qu'ils aient une certaine humanité, un respect et un engagement entre les personnes. Aujourd'hui nous vivons dans une marchandisation de la culture, une uniformisation. Tout ce qui est bon est exploité à l'extrême pour générer du bénéfice, jusqu'à s'en lasser et changer pour une autre bonne chose. Et les jeunes sont de bonnes cibles. Les jeunes sont une couche potentielle de masse de travail et de masse de consommation, les jeunes ont un très grand pouvoir de consommation et la consommation culturelle est une des choses qui favorise la structure parce qu'elle touche au désir de la jeunesse et fait que la jeunesse désire des choses abstraites. Les jeunes qui habitent à la ville reviennent pour jouer au foot ici, parce qu'ils aiment le loisir ici. Ici dans la région il y a un cinéma, des stations-services jusque tard dans la nuit, certains jeunes d'ici font ça. Il y a beaucoup de jeunes qui travaillent à la ville et habitent encore ici et qui viennent passer leurs heures de loisir ici. J'aimerais que tous aient les conditions de décider à partir d'opportunités et pas à cause d'une condition imposée, parce que où est-ce qu'ils vont travailler à la ville ? A Aurora, ou dans un supermarché et ils pensent que c'est tout ce qu'ils peuvent avoir. L'éducation ici n'est pas pour la campagne, le programme est une préparation pour travailler à la ville, ils ne respectent pas la culture paysanne. Et dans nos villes ils ne réussissent même pas à penser à ce qu'ils vont faire de la merde, ils chient ça va aux égouts, ça va dans le fleuve, ils collectent l'eau du fleuve et boivent de nouveau, ils ne pensent pas à ça, il n'y a pas une relation de respect. Je n'accuse pas ceux qui vont à la ville ce sont des victimes, je crois qu'il devrait y avoir une manière de faire en sorte que les personnes apprennent à penser et tentent changer. L'histoire de R. n'est pas inhabituelle, il y a beaucoup de jeunes qui sont partis de la ville pour venir à la campagne, j'en connais plein. Mais il y a besoin de créer les conditions pour demeurer, avec une qualité de vie, avec des conditions. Aller au champ tout seul isolé, avoir son puits pour avoir de l'eau, faire pousser des légumes et élever des animaux et ne gêner personne c'est joli, mais il n'y a pas de grandes avancées sociologiques parce que c'est une satisfaction personnelle, dès que c'est transformé en une action collective cela peut causer un mécontentement social, dans le système. »

Texte 13: Extrait de l'entretien d'un jeune rural militant de la PJR à propos de la "culture rurale"

[585] Voir Vidal de Blache Paul, 1911, « Les genres de vie dans la géographie humaine. Premier article », Annales de Géographie, année XX, n° 111, p. 193-212 et Vidal de Blache Paul, 1911a, « Les genres de vie dans la géographie humaine. Deuxième article », Annales de Géographie, année XX, n° 112, p. 289-304 .
[586]Partant François, *La Ligne d'horizon*, La Découverte, 1988, p.168

* * *

Dans la société urbaine et capitaliste, les temps et lieux sont strictement séparés : temps et lieux de travail, de loisir, de repos. Dans les espaces ruraux la vie semble plus compacte, avec une unité de lieux (la communauté étant le lieu du travail, mais aussi du loisir ou du repos), et une perception moins radicale de la division du temps entre ces trois fonctions. Cela peut être vécu négativement par les jeunes, l'unité des sphères familiales, professionnelles, domestiques et amicales pouvant être source de conflit ou de mal-être. Mais ceux que nous avons rencontré ont plutôt une perception positive de cet unité de lieux et de temps, qui permet d'être « plus libre » et de « ne pas courir ». Ils demandent aussi une évolution de ces aspects à travers leur volonté de s'émanciper de la communauté pour les loisirs ou de la tutelle professionnelle des parents par exemple.

Les représentations que nous venons de survoler (elles ne sont pas, malgré leur importance, le coeur de notre travail, à l'inverse des pratiques sur lesquelles nous avons choisi de nous concentrer), sont celles des jeunes ruraux que nous avons rencontrés. Ils bénéficient du cadre des trois microrégions que nous avons choisi, dans lesquelles les conditions d'accès aux « avantages » du rural sont plutôt bonnes, étant donné les caractéristiques sociales et productives de la région. Il s'agit en outre de jeunes bien insérés dans leurs communautés, qui ont choisi ces espaces pour construire leur projet de vie et qui mobilisent les ressources sociales et culturelles présentes. Ce ne sont donc pas nécessairement les représentations d'une majorité de jeunes ruraux, *a fortiori* dans les régions où la situation du rural est différente, plus précaire, au tissu social plus déconstruit. D'autres jeunes, même s'ils peuvent avoir aussi un certain goût pour les spécificités des espaces ruraux, n'ont pas autant accès à ces éléments, pour des raisons géographiques, infrastructurelles mais aussi socioéconomiques ou politiques qui font de leurs communautés des lieux plus fragilisés socialement. L'idéalisation de la ruralité perceptible dans ces discours doit ainsi être relativisée car elle dépend des conditions auxquelles le jeune a accès et ne peut faire ignorer les inégalités présentes dans les espaces ruraux.

Cependant, les représentations étant « porteuses de perceptions, de vécus et s'élaborent au cœur des pratiques »[587] (Garcia, 2012, p.231), elles sont susceptibles, quelle que soit leur représentativité, d'expliquer une partie des pratiques des jeunes et de leurs conséquences sur les recompositions en cours dans les espaces analysés. En effet, les individus sont davantage guidés par la représentation qu'ils se font du monde, des types d'espaces et de leurs évolutions, plus que par une éventuelle « réalité » des choses. L'existence de telles représentations chez un nombre significatif de jeunes ruraux des trois territoires choisis témoigne du potentiel présent. Si des jeunes se projettent de la sorte dans les espaces ruraux, cela alimente la nécessité d'y investir en infrastructures et opportunités culturelles. C'est pourquoi il est important d'analyser comment, par le renouvellement et l'hybridation qu'ils proposent des pratiques culturelles, les jeunes se projettent, s'engagent et influencent la recomposition des espaces.

[587] « Elles sont une forme organisée et structurée d'appropriation de la réalité. Elles ont une fonction d'orientation des comportements et donc permettent d'expliquer les conduites. Les représentations se nourrissent des pratiques, puisque elles sont en itération permanente, se justifiant réciproquement. » (Garcia, 2012, p.231)

2/ Développer une pratique culturelle : hybrider et s'engager pour recomposer

De nombreux travaux de géographie et de sociologie remettent en question la partition des espaces par catégories comme c'est le cas pour « l'urbain » et « le rural ». Notre choix étant celui de l'entrée par les catégories des acteurs eux-mêmes nous conservons ces acceptions qui sont récurrentes dans leurs discours et se reflètent en partie dans leurs pratiques. Les frontières entre elles sont cependant floues et certains jeunes en revendiquent l'hybridation, ou du moins un renouvellement des pratiques culturelles et de loisir « rurales ». Par ces pratiques, ils s'engagent localement, révélant un ensemble de profils de « leaders », de jeunes investis et dynamisant les espaces dans lesquels ils s'insèrent et s'impliquent.

⁋ Des pratiques renouvelées dans l'hybridation

> « La mobilité spatiale des jeunes ne permet plus de penser à une fixation de l'homme à la campagne, la revitalisation du milieu rural brésilien doit au contraire passer par l'ouverture, l'intensification des contacts économiques, sociaux et culturels avec les villes. »[588]

Pour Patrick Champagne[589], la crise de la reproduction de la paysannerie traditionnelle révèle ce qui est nécessaire à toute reproduction sociale : la croyance dans la valeur de la position à reproduire. Pour lui, c'est donc la crise de croyance dans la valeur de l'activité agricole et du mode de vie qui lui était lié qui est à l'origine des dynamiques de disparition de ce mode de vie, et la nécessité de son renouvellement apparaît donc comme salvateur. Les pratiques culturelles et de loisirs ont un rôle particulièrement important à jouer dans ce cadre, offrant un espace de renouvellement des représentations et des pratiques ouvert et mouvant. Leur hybridation permet de déconstruire un discours hégémonique (sur une urbanisation inéluctable de tous les modes de vie) ou stéréotypique (sur une ruralité qui ne serait que liée à l'activité agricole par exemple) et de remettre en question la rigidité des frontières culturelles[590] et l'influence du capitalisme[591].

Certains effets de la modernité et de la modernisation des rapports humains et du capitalisme tels que l'isolement et l'individualisme sont urbains comme ruraux et des jeunes de tous les espaces en souffrent, mais le rural semble pourvoir se positionner de façon originale face à ces problèmes et y apporter des réponses différentes. L'exode rural a certes essoufflé et rendu obsolètes certaines pratiques communautaires traditionnelles qui perdent, avec le départ des jeunes, leurs organisateurs[592], mais ces mêmes jeunes favorisent aussi, par leurs retours ponctuels et leur

[588] Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*. Florianópolis: Editora da UFSC, 2006, 346 p.
[589] Champagne Patrick, « La reproduction de l'identité », In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 65, novembre 1986, *La construction sociale de l'économie*, pp.41-64
[590] Voir Homi Bhabha, *The location of culture*, 1994 et José de Souza Martins, *Fronteira, a degradação do Outro nos confins do humano,* 1997
[591] En particulier sur les cultures latino-américaines : voir Nestor Canclini, Culturas híbridas: *Estrategias para entrar y salir de la modernidad*, 1989
[592] Voir à ce propos Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Flammarion Champs histoire, 1995, p.358

circulation dans les espaces géographiques et sociaux, l'assimilation de nouvelles valeurs et pratiques. Celles-ci permettent un renouvellement des pratiques qui modifie le quotidien des jeunes en milieu rural. L'image véhiculée par cet espace s'en trouve aussi changée, ce qui influence tant les habitants des villes que ceux des campagnes.

Il s'agit d'abord de **pratiques culturelles clairement identifiées comme urbaines**, à l'image de la culture Hip-Hop, qui sont appropriées par les jeunes comme en témoignait l'un de ceux que nous avons rencontré dans l'Extremo Oeste, d'origine *cabocla* : « J'aime le rap, et je suis allé à trois concerts de sertanejo cette année, je n'aime pas ça mais j'y suis allé... j'y suis allé pour être avec les amis ! J'aime plus le rap, j'en écoute sur mon téléphone. Les gens ici généralement ne connaissent pas le rap... J'ai découvert ça au collège, on écoutait du hip-hop, et aussi à la pastorale avec P. et E., on s'est échangé des tuyaux, comme un chanteur Hungria que j'aime bien. » (entretien n°128). Ce type de processus est aussi observé dans d'autres régions du Brésil, comme l'ont montré les travaux de Renan Lelis Gomes sur la régionalisation du Hip-Hop au Brésil et en particulier l'émergence de la « riberiferia », contraction des termes *ribeirinho* et *periferia*[593]. Des mouvements de réaction et de dynamique sont aussi observés ailleurs dans le monde, avec notamment des scènes auto-produites facilitées par les nouvelles technologies[594].

Le renouvellement du regard est réciproque et l'**intérêt des urbains pour les loisirs identifiés comme ruraux** est croissant, ce que perçoivent les jeunes ruraux, comme le commentateur de rodéo de la région de Lages qui voit de nombreux urbains venir aux tournois (entretien n°76, M, 22 ans, CdL). Les jeunes urbains sont de plus en plus présents dans les festivités rurales, même si cela concerne surtout les jeunes partis vivre en ville qui, quand ils reviennent les week-ends en profitent pour visiter la famille et voir le reste de la communauté lors de ces événements auxquels ils restent attachés. C'est aussi le cas de beaucoup des habitants des petites et moyennes villes, qui sont très ruraux dans leurs loisirs et vont fréquemment se divertir dans les communautés, comme en témoignait un jeune de São Miguel do Oeste : « Il y a un bal de temps en temps et c'est dans ces moments-là que les jeunes qui vivent en ville, qu'ils viennent d'ici ou non, viennent dans les communautés car nous avons les meilleurs bals. Les meilleurs groupes sont appelés et l'ambiance est bonne. » (entretien n°XLVI), ou encore ce responsable culture de la municipalité, insistant sur la ruralité des citadins de cette même ville moyenne : « Les gens d'ici de São Miguel ils font partie de la campagne, c'est une chose intéressante d'ici, c'est que les gens du centre vont tout le temps à la campagne, ils ont des propriétés, ils vont à la campagne les week-ends, c'est-à-dire, il existe une relation très intime du centre avec la campagne, ils sont reliés par la culture, par les diverses activités. » (entretien n°129). Les jeunes ruraux mettent de plus en plus en avant les aménités de leur lieu de vie, en particulier quand ils reçoivent la visite de jeunes urbains, comme ce jeune agriculteur bio de São Bonifacio, à environ 80 km de Florianópolis, principale ville de l'État : « En général quand je n'ai rien à faire à la ferme, mais c'est pas souvent, je vais aux cascades. On a trois ou quatre kilomètres à faire et là c'est vraiment beau, quand des étudiants de Florianópolis viennent ils disent que c'est vraiment un bon moyen de passer son temps » (entretien n°LXXXI).

De manière peu perceptible à un niveau global mais que nous avons pu saisir grâce à l'immersion et l'écoute approfondie, les **habitudes quotidiennes en termes de temps et d'espace**

[593] *O Hip-Hop Como Manifestação Territorial: Aspectos Regionais Do Rap No Brasil*.. Boletim Campineiro de Geografia, v. 4, p. 82-104, 2014 ; *A Regionalização Do Hip Hop No Brasil Sob A Ótica Da Geografia: Horizontalidades E Verticalidades*.. Revista Geografica de America Central (Online), v. 2, p. 1-10, 2011.

[594] voir les travaux sur l'hybridation des pratiques des jeunes ruraux de Dilruba Çatabaç Ürper en Turquie, et de Leila Hammoud en Algérie au Colloque international et interdisciplinaire « Jeunes adultes et circulation des biens culturels », Paris 13, septembre 2014

se modifient aussi doucement, pour permettre aux jeunes de mettre en place leurs pratiques. C'est notamment le rapport au temps qui doit évoluer, comme l'analysait Patrick Champagne dans la France rurale des années 1980 : « La prépondérance indiscutable du facteur économique risque, on le voit, d'occulter les facteurs sociaux [...] l'exigence d'une rentabilité minimale renvoie à une modification, dans cette population, de son système de besoins sociaux, c'est-à-dire à une transformation de son style de vie qui implique désormais des revenus monétaires plus importants (par opposition aux besoins qui étaient satisfaits par auto-suffisance) et un usage du temps moins exclusivement consacré à l'exploitation »[595]. La nécessite d'un usage au temps revu pour se différencier de celui existant pour les générations rurales précédentes mais aussi de celui dominant dans les villes apparaît ainsi importante dans le processus de renouvellement des pratiques culturelles et de loisirs des jeunes qui, à terme, influencent les recompositions des territoires. Dans ce cadre, nous avons pu voir que la disponibilité de temps libre s'organise, notamment par un système de tour de rôle, dans les familles (Entretien n° 119 « A : Non, c'est pas difficile de prendre des vacances. H : Laisser les porcs une semaine pour aller à la plage... A : Pour que ma famille entière y aille ce n'est pas possible, il faut y aller un à chaque fois, ou deux... » ou les communautés comme dans l'*assentamento* Conquista da Fronteira à Dionisio Cerqueira où la mise en place d'équipes se relayant permet à chaque famille d'agriculteurs de prendre deux semaines de vacances par an et trois week-ends chaque mois, un élément plus révolutionnaire qu'il n'y paraît (entretien n°27, F, 24 ans, ExO). Le renouvellement des pratiques se joue aussi dans l'évolution de l'appropriation de l'espace du loisir par les jeunes ruraux. Auparavant totalement partagé avec le reste de la communauté, la nécessité d'avoir un espace d'entre-soi gagne du terrain et se réalise parfois concrètement comme dans l'avancée de la rémunération du travail des jeunes par les familles (entretien n°119) ou l'exemple du projet d'Aviario das Artes mené dans ce même *assentamento* (voir encadré n°14).

[595] Champagne Patrick, « La reproduction de l'identité », In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 65, novembre 1986, La construction sociale de l'économies, pp.41-64, p.42

Né d'une collaboration avec une Université privée de Florianopolis, le projet Aviario das Artes implanté dans l'assentamento Conquista da Fronteira à Dionisio Cerqueira fait partie d'un ensemble de projets culturels et artistiques menés dans le cadre de la participation de membres des *assentamentos* à la formation en alternance « Arte no Campo ». Ayant pour but de former les professeur(e)s de la réforme agraire aux pratiques artistique, ce cours avait entre autre pour objet d'évaluation la mise en place d'une initiative culturelle en binôme avec un étudiant de l'UDESC. Il explique (entretien n°22) « On a choisi Dionisio parce qu'il y a de l'argile et beaucoup de volières abandonnées. Là ils ont pensé à un entrepôt pour des arts comme ça. L'idée c'était de faire un lieu de résidence artistique et un lieu aussi pour les Rencontres des résidences agraires. » La jeune de l'*assentamento* se souvient : (entretien n°27) « L'Aviario était une proposition du cours : il fallait faire une activité en relation à la communauté dans un *assentamento* du MST. Et là moi avec L. [étudiant de l'UDESC] de Florianopolis on est venu ici, et en se baladant par ici nous avons trouvé de l'argile, on a trouvé 5, 6 types différents. On en a collecté pour faire des analyses. On est passé près de l'Aviario aussi qui était tout abandonné, plein de canettes et tout. Et L. était justement en train de chercher un espace, et ici il y avait tout ! Alors on a eu l'idée de construire cet espace, cet espace propre. Et il est parti, je suis resté ici, et avec le groupe de jeunes on a eu une discussion avec la coordination de l'*assentamento* pour libérer cet espace, ça a été très facile, la coordination a laissé l'espace. La jeunesse s'est organisée et tout. »

L'Aviario s'appuie sur l'organisation des jeunes dans l'assentamento : « Le groupe de jeunes de *l'assentamento* est composé de 20 jeunes aujourd'hui. Au début du groupe, en 2006, il y avait 42 jeunes. [...] Dans le groupe de jeunes il y a 4 personnes qui accompagnent tout le processus, tout le travail qu'il y a: dans l'Aviario das artes, dans le TIC (Olho na Terra), faire le lien avec d'autres mouvements (avec le régional à Sao Miguel,, avec la PJR et la PJMP), et aussi un peu de formation tournée vers la jeunesse (organiser des vidéos, des débats, des petits débats). Ça c'est le rôle de la coordination aujourd'hui. Il y a un règlement interne du groupe de jeunes, il y a la planification aussi, tout ce que le groupe doit faire. La préoccupation première est de former la jeunesse, et nous avons des travaux volontaires, des tâches en rapport avec la communauté : nettoyage de l'Aviario, organisation du salao, des *misticas* qui ont lieu quand on va à l'extérieur et aussi à chaque fois qu'il y a quelque chose dans la communauté on fait une *mistica* en articulation avec le salao de la communauté. [...] Pour moi l'Aviario c'est nécessaire de tenter, de risquer l'expérience. Les adultes avaient peur que ça ne marche pas, mais il faut tenter. [...] [Parlant de la nécessité de doter l'Aviario d'un règlement intérieur] Non il n'y en a pas besoin, c'est une chose qu'on discute depuis le début, c'est l'idée de pouvoir, premièrement, de responsabiliser les jeunes. Alors, comment pourrions-nous faire de l'Aviario un endroit où le jeune se sente à l'aise, se sente bien, et où il peut se sentir accueilli pour ne pas ressentir l'envie, la nécessité de partir de *l'assentamento*. Ça a été une des choses auxquelles on a pensé dès le début. Au lieu d'avoir besoin de sortir de *l'assentamento* pour faire la fête, pour se sentir bien, amener quelque chose par ici et qu'on puisse tout faire ici. Il y a du travail. Il y a de l'éducation, l'école. Alors, il ne manque que les loisirs, hein ? Il y a les matchs de foot, mais un truc avec toute la jeunesse et qui rapproche la communauté, il n'y en a pas. Et l'Aviario c'était dans cette idée, de faire un espace avec un engagement de la jeunesse et de la communauté. »



L'Aviario a gagné l'appel à projet « Fortalecimento da juventude rural » et les jeunes sont allés à Brasilia pour y recevoir le prix. Des activités se déroulent toujours, assez ponctuellement, comme le montrent ces images de la dernière Jornada Cultural (Séjour Culturel) organisée dans l'Aviario das Artes en juillet 2017. Des ateliers de musique, céramique et de formation politique s'y sont tenus à cette occasion. Photographies : Juliana Adriano.

Texte 14: L'Aviario das Artes, un poulailler reconvertit en lieu culturel par et pour les jeunes

C'est enfin l'exemple de la **pratique théâtrale** que nous souhaitions développer comme exemple d'une pratique traditionnelle dont la réappropriation par les jeunes ruraux est symptomatique à la fois de leur volonté de réactiver une identité rurale (la tradition orale notamment) et d'accéder à des formes contemporaines de création (le théâtre professionnel et sa diffusion étant quasiment exclusivement présents en ville dans cette région du Brésil). Nous avons ainsi eu divers exemples d'initiatives dans les États de Santa Catarina et du Rio Grande do Sul :





Illustration 46: Représentation du Groupe Vertente Teatral à Aberlado Luz en novembre 2012, avec une pièce d'Avito Darci Correa (également metteur en scène), sur l'histoire de l'humanité. La troupe réunissait alors un groupe fluctuant d'une trentaine de jeunes entre 12 et 23 ans venus de plusieurs *assentamento*s environnants.

- La troupe Vertente Teatral, composée de jeunes des *assentamentos* d'Abelardo Luz, a été initialement créée par un dramaturge travaillant pour le *município*. L' « atelier théâtre rural » a ensuite développé une certaine autonomie selon lui : « le petit groupe est presque autonome, il s'agrandit, se responsabilise, se professionnalise presque, se renforce et nous arrivons à un travail de très bonne qualité d'un point de vue théâtral, avec ces jeunes qui n'ont pourtant généralement pas accès à ce domaine culturel et pour qui ça devient une vraie passion ». Nous avons pu témoigner des qualités en effet surprenantes de cette troupe lors de la Jornada Cultural organisée en novembre 2012 , où elle a présenté une pièce longue et aux tirades complexes, servies par une mise en scène originale. Les jeunes ont témoigné leur attachement pour la forme théâtrale avec des références au théâtre action de Boal notamment.

- Le groupe théâtral Meninas Arteiras Compania de Artes développait initialement depuis 2010 ses activités dans la partie urbaine de la ville moyenne de Seara dans l'Oeste Catarinense (10.000 habitants environ). En 2015 les activités se décentralisent dans une communauté rurale des environs où les membres, à la fois urbains et ruraux se déplacent pour les cours de danse et de théâtre.

Le projet est intégré à celui de l'Eco Sítio Lindo, une exploitation agricole produisant des fruits biologiques ouverte au tourisme appartenant à la famille de la fondatrice du groupe théâtral, qui a lancé la première « Route du Tourisme Rural » dans la région. Six actrices ayant entre 15 et 35 ans sont le noyau dur du groupe qui ne reçoit aucune aide publique et continue de se produire dans de nombreux lieux du *municípios*. À propos du choix de s'insérer dans un espace rural, la fondatrice du groupe explique que « Deux autres questions m'ont toujours motivée à suivre ce chemin encore considéré comme à contresens, qui sont: Qui a dit qu'on ne pouvait pas?; Pourquoi pas? Derrière ces questions sont ancrés la volonté et le courage de continuer avec de l'intuition, avec le coeur et en offrant aux personnes un regard différent, élargissant notre bel horizon qui ne termine que quand on le veut »[596]. Cette actrice et professeure de formation témoigne également de la dimension féministe du groupe, qui, sans que ça en soit la volonté spécifique au départ, « donne du pouvoir [*empodera*] » aux femmes et jeunes filles qui y participent, d'autant plus dans un contexte rural machiste.



Illustration 47: Le local du groupe théâtral *Meninas Arteiras*, dans la communauté Linha Treze de Maio du *município* de Seara (ouest du Santa Catarina), on voit écrit « théâtre » sur la maison de bois. Photographie Leila Cosmann.

- La ville de Candelaria abrite un festival qui, sur le modèle des Olympiades d'Arroio do Tigre fait se confronter les communautés rurales, mais dans des modalités plus artistiques, et le *município* est en particulier réputé pour ses « équipes » de théâtre. Dans la partie « urbaine » existe une compagnie professionnelle (Association Culturelle Érico Veríssimo) et un jeune issu d'une *Juventude* locale a même continué professionnellement dans le théâtre après avoir remporté plusieurs festivals locaux. Mais le groupe qui nous a le plus intéressée dans ce *município* est la compagnie *Rindo a Toa,* créée par une jeune tabacultrice souhaitant faire le lien entre la jeunesse locale et la tradition des *causos* (histoires) en langue germanique racontés par les aïeuls. Pour elle (entretien n°89, F, 26 ans, StC), l'impulsion est venue de l'envie de faire des histoires à partir de celles « des gens d'ici » pour « captiver » le public. La troupe procède par collecte auprès des plus vieux mais aussi en s'inspirant d'internet :

> « H: et donc, comment cela s'est passé, de monter vous mêmes vos pièces sans avoir jamais fait de théâtre ? G: C'est que nous, comment je vais dire, on regardait des choses sur Internet, n'est-ce pas? Sur YouTube, où il y a beaucoup de choses de théâtre. Mais nous on avait envie, parce que que nous avons pas mal de personnes âgées par ici, et ils adorent raconter ces histoires d'autrefois. Par exemple notre voisin ici, qui a quoi, 77 ans, et combien de fois il a fait ce genre de théâtre avant nous ! Et il nous a raconté les histoires d'avant […]. C'est là que nous avons commencé, nous avons commencé à raconter des histoires d'ici, des gens d'ici des alentours. Et on a commencé à faire une histoire, à raconter les histoires, d'untel qui conduisait les enfants à la chasse, de tel autre dont l'enfant devait aider à la maison à travailler […] On fait le texte nous même hein ! Nous nous asseyons et chacun raconte l'histoire de son grand-père, de son père, de son arrière-grand-père ou de ce qui s'est passé pendant son enfance, ensuite, nous mettons tout ensemble et faisons un texte pour que tout le monde puisse participer. »

Ils reçoivent l'aide et les encouragements d'une troupe professionnelle locale qui procède également de cette façon, en enquêtant auprès des habitants (« ils demandent les histoires de chacun et montent comme ça leurs histoires. Ils ont fait par exemple "Noël dans la *colônia*" [traduisible par village ou littéralement "colonie"] pour raconter comment les gens fêtaient Noël avant »). Cela plaît au public local toutes générations confondues et, pour la jeune fondatrice, il est réconfortant de voir que leurs représentations captivent un large

[596]Entretien par visioconférence mené en mai 2017 avec la fondatrice du groupe

public, parfois davantage que des représentations professionnelles « plus dramatiques » et qui ne « sont pas de la culture des gens d'ici ». Leur choix d'une forme comique, même pour aborder certains sujets graves comme le travail des enfants, leur permet de toujours créer la surprise et une attente du côté des spectateurs.

Dans des espaces ruraux où il n'existe pas ces cas relativement rares, les pratiques théâtrales sont parmi les pratiques culturelles les plus répandues, notamment liées à la religion catholique et aux « représentations [*encenaçõe*s] » de Noël ou Pâques. Des jeunes disent avoir « fait Jésus » ou « Pilates » avec des groupes de jeunes organisés par l'Église (entretien n°100, M, 29 ans, StC), et cela peut créer un lien entre pratiques acceptées traditionnellement et volonté d'impliquer les jeunes, comme pour ce directeur d'EFA qui explique : « Dans les communautés, avec l'encouragement des communautés ecclésiastiques ici on a ça, par exemple une chose qu'ils ont demandée qui était traditionnelle dans les fêtes ici c'est que nos jeunes monte une pièce de théâtre représentant leur réalité. Et comme ça, on est entré dans ce jeu, donc oui ça existe. Quand je travaille avec le théâtre je veux avoir quelqu'un qui puisse travailler là-dessus, avoir une réflexion, construire quelque chose. Ici ils font, des trucs tirés de la Bible, des mises en scène, quelques satires de la communauté même... ok, ça il y a. » (entretien n°90). Ces initiatives réactivent ainsi une pratique ancrée dans une tradition tout à fait rurale, celle des *causos* encore répandus dans les communautés, notamment du Planalto et de la partie la plus *serrana* de la microrégion de Santa Cruz do Sul. Celle-ci rappelle le temps des veillées dans la France rurale de la fin du XIXème, début du XXème, mêlant loisir et travail artisanal, décrites par Jean-Claude Farcy[597] : « ce "théâtre du quotidien" où l'on rapporte des histoires et des légendes, des anecdotes et des ragots, incarne la culture orale » (Farcy, p.315).

Les actions présentées rappellent les démarches de construction d'un théâtre populaire en milieu rural telles que réalisées au Théâtre du Peuple de Bussang dans les Vosges, où le rôle de l'appropriation citoyenne est important[598]. Il faut également souligner les liens particuliers entre ruralité et théâtre amateur, ce dernier étant caractérisé par « l'absence de rupture radicale avec la vie sociale »[599], ce qui trouve dans la ruralité une portée forte. Mais ces pratiques puisent aussi clairement dans des traditions urbaines brésiliennes telles que le Théâtre de l'Opprimé d'Augusto Boal ou les Saraus (sortes de cercles informels de poésie et de culture hip-hop)[600]. Une hypothèse sur les facteurs de ce transfert est que ces formes ayant été créées pour atteindre des espaces mis à l'écart de la culture légitime, ceux-ci sont nés dans les quartiers périphériques des villes mais conviennent également aux espaces ruraux isolés des institutions qui ne les atteignent pas.

L'hybridation n'est donc pas synonyme d'absorption des spécificités « rurales » par des pratiques « urbaines », mais elle incarne plutôt le renouvellement de la singularisation du rural à travers des éléments nouveaux et l'usage différencié d'outils et de référents communs. Les effets de ces différentes pratiques et de leur hybridation sur les recompositions des espaces sont à la fois directes et indirectes. Directes car elles modifient l'offre et la demande en termes de pratiques culturelles dans les territoires ruraux. Indirectes car elles infléchissent un changement des

[597] Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960,* Flammarion Champs histoire, 1995
[598] Voir Marc Leveratto, 2004, « Le théâtre du peuple de Bussang, Histoire et sociologie d'une innovation », *Vingtième siècle*, N°3. pp. 5-19
[599]Marie-Madeleine Mervant-Roux (dir.), 2004, *Du théâtre amateur. Approche historique et anthropologique,* Paris CNRS
[600] Renan Lelis Gomes, « Os Circuitos Culturais e a Cidade Fragmentada: os saraus na periferia paulistana. » dans *XV Encuentro de Geógrafos de America Latina,* 2015, Havana. XV Encuentro de Geógrafos de America Latina: por uma América Latina Unida y Sustentable, 2015.

représentations. En effet les pratiques culturelles des jeunes modifient le regard des urbains sur le rural qui se révèle à eux comme un lieu de création, de diversité artistique, de culture traditionnelle refuge ou de cultures alternatives ne trouvant pas toujours leur place en ville. Les pratiques donnent aussi aux jeunes ruraux une nouvelle image de leur lieu de vie et les influencent sur leur volonté de s'investir localement.

ꟷ Des pratiques qui reflètent l'investissement local des jeunes

> « Cependant, la parité sociale et économique est loin d'avoir été atteinte de manière homogène, y compris dans les sociétés au capitalisme avancé [...]. Un milieu rural dynamique suppose l'existence d'une population qui fasse de lui un lieu de vie et de travail et pas seulement un champ d'investissement ou une réserve de valeurs. » Stropasolas, 2006, p.46

Si les jeunes que nous avons rencontrés sont « encore là » et qu'ils ne sont pas partis en ville, c'est pour des raisons diverses, principalement familiales et économiques. Mais il est important de faire ressortir qu'au-delà de l'évidence, les pratiques culturelles contribuent elles aussi à les attacher à leur territoire, à son identité, et les engagent à vouloir le faire évoluer, faisant d'eux des « lanceurs d'avenir »[601]. Ils sont ainsi, à travers leur engagement pour faire de ces espaces des lieux de vie, des maillons essentiels de la recomposition des ruralités, sans lesquelles celle-ci fera de nouveaux exclus. Alors comment les pratiques présentées s'articulent-t-elles avec le rôle de « leader » ? Ce terme, très utilisé au Brésil, est traduisible par la notion de meneur/meneuse, instigateur/instigatrice, entraîneur/entraîneuse, en l'occurrence au sein d'un groupe de jeunes, d'une communauté, voire d'entités plus larges. Cette partie va permettre de terminer de répondre à l'une des questions récurrentes posées par ce travail : Pourquoi ceux qui restent restent-ils, qu'ont-ils de différent par rapport à ceux qui partent ? Quelle est la vie sociale qui leur donne envie de s'investir sur place, vers quoi tendent-ils ? Les jeunes qui dévalorisent leur territoire et en partent sont souvent des jeunes se dévalorisant eux-mêmes (Gambino, 2008), qui n'attribuent pas de valeur à leur territoire, aux expériences qu'ils y ont vécues et ainsi à eux-mêmes. Ainsi, l'auto-valorisation des jeunes « leaders » que nous avons rencontrés est symptomatique d'une revalorisation de l'espace rural en tant que tel, et nous paraît en être un des chemins. Un chemin passant par la mobilisation de la jeunesse et par la prise en compte de ses pratiques culturelles et de loisir. Ces jeunes donnent à leur choix résidentiel une valeur particulière et ils en connaissent les conséquences aux échelles à la fois locales et plus globales.

Comment se définissent ces jeunes « lideranças » ? Ils ont d'abord un capital social développé, favorisant la coopération spontanée[602], leur permettant de bien connaître les différents ressorts des communautés dans lesquelles ils vivent. C'est notamment pour cela qu'ils n'en partent

[601] Expression utilisée entre autres par la cinéaste Marie-Monique Robin en référence aux « lanceurs l'alerte » sur la question environnementale, choisissant aujourd'hui de promouvoir les alternatives existantes aux problèmes déjà soulevés.
[602] Putnam, « Capital social e desempenho institucional », dans Putnam, *Comunidade e democratia : a experiencia da Italia moderna,* Rio de Janeiro, FGV, 1996, pp173-174

pas, comme Laurence Garcia Catala le décrit pour les jeunes de la première catégorie de sa typologie (voir annexe n°13) : « Ces jeunes font état d'un capital relationnel, nourri, au sein duquel peuvent se distinguer des amis proches, des amis d'enfance, des connaissances, des relations au travail, des copains de sortie... Les jeunes participent à la vie de leur club, de leur association et ne se contentent pas d'assister à des activités. Ils organisent des sorties, s'occupent des plus jeunes, sont consultés pour prendre des décisions et prennent des initiatives. L'espace local dans lequel ils vivent, parfois par intermittence, n'est pas pour ces raisons un territoire substituable à d'autres. » (Garcia, 2012, p.241). Ensuite, ces jeunes sont souvent des individus qui ont des engagements multiples, ou dont le statut les amène à être conviés dans des engagements multiples. Ils y trouvent généralement leur plaisir comme en témoignait par exemple le duo sertanejo à propos de la vente de ses légumes et de ses CD, activité développée conjointement sur les marchés (entretien n°144), ou un jeune d'Arroio do Tigre engagé à la fois dans plusieurs projets associatifs : « comme j'étais leader dans la *Juventude*, dans la communauté, ils m'ont invité et j'ai accepté. Et moi j'accepte toujours [...] C'est ça mon loisir. » (entretien n°100, M, 29 ans, StC).

Certains jeunes ruraux, ainsi très investis dans les vies locales de leurs communautés sont des **forces de proposition très actives**, en particulier ceux venant des mouvements sociaux, où une réelle formation très approfondie leur est donnée comme on peut l'observer en France dans le MRJC, Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne (Baticle, 2013) et comme en témoigne ce jeune de Barra Bonita (Extremo Oeste) : « J'ai participé au mouvement des agriculteurs et j'ai fait une formation politique dans quelques écoles en 2004, à 16 ans, j'ai fait le collège dans une école paysanne et ensuite j'ai suivi un enseignement technique. Ma famille a toujours été impliquée dans la politique, ils ont été les fondateurs du PT de la région, ils ont fait partie du syndicat, ma mère a participé au mouvement des femmes, et dans la région on travaille sur la théologie de la libération, alors ma famille a toujours remarqué les choses susceptibles de changer. Au début je pensais que c'était le problème de chacun, mais avec les formations politiques j'ai compris que ce n'est pas que l'individuel qui change le monde mais le collectif si. » (entretien n°36). Ces jeunes ont une vision plus nette du rôle qu'ils peuvent jouer dans leur communauté rurale et dans la société plus largement. D'abord grâce à leur rapport au foncier : ils ont plus de chances que les autres d'accéder à la terre et ont une vision évolutive du foncier, avec leurs parents qui ont conquis leur terre au moment où tout le monde ne parlait que de déprise et du rouleau compresseur des *latifundiarios*. Ils ont parfois eux-mêmes accès à des lots, sont autonomes financièrement, ce qui change totalement la donne par rapport à d'autres jeunes. Ils ont également d'ores et déjà une place active au sein de leurs communautés, et ont d'autres perspectives par rapport au milieu rural, que les jeunes de l'agriculture familiale traditionnelle (où le manque d'autonomie et de marge d'initiative est souvent dissuasif) et de l'agronégoce (dont les jeunes ne vivent pas dans les espaces ruraux, perçu uniquement comme des supports de production). Leur dynamique les distingue des autres jeunes également dans les espaces communs qu'ils peuvent fréquenter, devenant des leaders, des porteurs de dynamique comme le reflète le témoignage d'un jeune Sans-Terre entré à l'université et y a été élu délégué et représentant à plusieurs niveaux (entretien n° XLV[603]). Cela touche les pairs qui en reconnaissent d'autant plus le rôle d'une mobilisation sur le temps libre : « je ne pensais qu'à m'amuser et puis quand j'ai entendu ce que disent les jeunes du MST j'ai compris qu'on pouvait occuper ses loisirs aussi à améliorer les choses plutôt que d'essayer de les oublier dans la fête, et je pense que c'est ce qui manque à tous les autres, une organisation pour se réunir, ça nous rend meilleurs » (entretien n°XXVI).

[603]Voir aussi le documentaire réalisé sur le parcours de ce jeune : Paraiso et Tambke, *Sem perder a ternura*, 2012

L'idée que les projets menés dans l'espace rural, en particulier des projets innovants en termes culturels pourraient essaimer plus largement est également un moteur pour ces **jeunes souhaitant que leur dynamisme en inspire d'autres,** comme en témoigne ainsi l'un de ceux ayant participé à l'Aviario das Artes : « Où que j'aille je parle de ça, on exporte cette idée. Ici c'est l'*Aviario das artes* mais sous peu là en ville ça peut être un vieux Collège des arts. N'importe quoi qui attire le jeune, qui unisse la jeunesse de manière à penser, idéaliser, rêver, ça c'est très important, alors il faudrait l'exporter vers d'autres communautés. » (entretien n°29). L'usage des loisirs pour mobiliser les autres est évoqué par tous les jeunes leaders locaux et un syndiqué de la Fetraf dans la microrégion Campos de Lages affirme par exemple que : « Il y en avait un qui disait qu'il venait seulement à cause du déjeuner (rires) [...] Il y a beaucoup de mes amis qui pensent terminer le collège et aller vivre à la ville et travailler comme salarié là-bas et tout... alors, pour les amener eux juste au collectif, juste pour discuter, expliquer comment sont les choses ça ne les attire pas, ça finit par devenir fatigant pour eux et chiant, alors avoir un peu de loisir ce serait une motivation en plus, hein? De là, une chose en entraînant une autre. » (entretien n°143, M, 18 ans, CdL).

Ce témoignage permet aussi d'analyser le **rapport aux pairs** que ces jeunes « leaders » entretiennent. Celui-ci est ambigu, les jeunes les plus dynamiques déplorent le manque de dynamisme et d'engagement (« *compromisso* ») de leurs pairs, ce que certains des jeunes rencontrés confirment par leurs témoignages sur le fait de ne pas vouloir s'engager ou être désintéressés par les loisirs en soi (« ça ne te sers à rien [*não te dá retorno nenhum*] » entretien n°120) :

> Entretien n°82 : « Là à l'école on avait plusieurs *mística* et j'étais leader, comme ça, seulement moi: "ah, allons faire de la *mística*, quelqu'un s'y engage ?" (rires) Toujours moi, hein? [...] Les autres trouvent que c'est n'importe quoi. » ; Entretien n°100, M, 29 ans, StC : « Aujourd'hui les gens veulent plus travailler. Ils vont au boulot, et ils ne veulent pas ce genre de charge qui est volontaire, hein? [...] Tu ne vas rien gagner, et en plus tu vas devoir perdre des jours et tout pour sortir, hein? [...] Et alors déjà, les gens commencent déjà à être frileux face au truc, hein? » ; Entretien n°89, F, 26 ans, StC : « Parce qu'on connait pas mal les milieux de la jeunesse. Aujourd'hui ils veulent internet, regarder un film. Tu les invites pour courir, on va dire comme ça, pour faire du sport, ah, c'est déjà "je ne peux pas, j'ai mal ici ou là". Et avant c'était différent. Avant ils vivaient pour le travail. S'ils avaient eu un endroit où il aurait été possible, on va dire, de jouer au foot, faire du sport et s'il y avait eu quelqu'un qui les avait influencé à le faire, je te garantis que ceux-là y auraient donné plus de valeur que ceux qu'il y a aujourd'hui. » ; Entretien n°128 : « J'ai déjà discuté avec beaucoup de personnes pour qu'ils laissent leurs fils et filles aller à nos rencontres [nb : de la PJR] et ça le fait pas, mais quand P. est venu [le prêtre de São Miguel do Oeste] là ils les ont laissés. Nous voulons essayer de monter des groupes de jeunes [...] quand c'est pour jouer au foot c'est plein de gens, par contre nos rencontres il n'y a personne. [...] Les gens ne viennent que quand il y a du sport ou une messe. Quand c'est autre chose ils ne viennent pas, ça ne vaut pas la peine d'aider. »

Le contact est parfois d'autant plus difficile que l'activité proposée par le « leader » est artistique, à l'exemple de la jeune tabacultrice, fondatrice de la compagnie de théâtre amateur Rindo a Toa rapportant les réticences de ses jeunes amis à jouer un rôle. Elle explique ainsi que c'est parfois le rapport à l'activité artistique elle-même qui est problématique pour les jeunes ruraux, citant l'exemple d'une jeune fille qui chante et joue de la guitare mais refuse de se présenter au festival de talents, ou d'un jeune homme qui se moquait du fait de devoir se déguiser en femme pour une pièce de théâtre par peur des réactions de la communauté (entretien n°89, F, 26 ans, StC).

Mais ce rapport aux autres jeunes est aussi déterminant, on l'a vu dans le paragraphe précédent, dans la réalisation d'une volonté d'être un initiateur qui essaime, le « troisième lieu » du groupe amical étant celui qui donne aux jeunes ruraux « une faculté de contester les frontières du territoire qui leur est imparti, et de faire reculer les effets de la domination sur leur vie, au profit d'un secteur où ils peuvent s'autoriser à désirer »[604]. Émerge ainsi la nécessité du temps passé entre pairs, un lieu de confiance où l'on a rien à prouver (ce que suggère le témoignage ci-dessus), un « espace de désir » en marge des

[604] Schwartz, *Le monde privé des ouvriers*, p.376, cité par Renahy, 2005, p. 258

autres générations, permettant une réappropriation collective d'un destin générationnel spécifique (Renahy, 2005, p. 258). Les jeunes rencontrés traduisent cette nécessité d'*empowerment* ou révèlent la place de l'engouement des pairs comme une motivation originelle pour eux :

> « G: je crois qu'un des plus grands défis donc en ce qui concerne la communauté, même pour des gens qui vivent ensemble, dans de petites propriétés, enfin, et jusqu'à la jeunesse, je crois que c'est le fait de, que les personnes pensent ensemble. De travailler davantage l'associatif, le coopératif, voir cet espace avec des idées pour travailler ensemble, parce que réellement, c'est une impasse énorme parce que des fois les gens essayent un truc et là le voisin vient et dit que ce n'est pas bien, que ça va pas marcher, que je sais pas quoi. » (entretien n°81)
> « Il y en a qui ont réclamé des ordinateurs, on les a, une caméra des meilleures qui existent, on a réussi à l'avoir avec Olho na Terra. Mais le point important c'est la formation pour utiliser tout ça.[...] Si je pouvais améliorer quelque chose ici ce serait la formation politique. Je concentrerai tout sur le fait d'améliorer encore plus le collectif […]. Ce serait mettre tout le monde au même niveau de formation politique, ce serait une super avancée. Quand le politique et le social sont organisés, l'économique aussi évolue, pour arrêter que la jeunesse s'en aille à cause des revenus. » (entretien n°27, F, 24 ans, ExO)
> « G: regarde, la majorité des jeunes que je vois, ils ont assez honte d'être de la campagne, d'avoir un père qui, on va dire comme ça, qui est pauvre, qui n'a pas la possibilité de garder, n'a pas la possibilité de garder une moto, ne peut pas avoir internet. Mais même comme ça, dans notre groupe de jeunes, le groupe de théâtre, on essaie de l'appeler pour participer. [...] Et puis j'essaie, je veux dire, nous essayons de faire en sorte qu'ils fassent quelque chose, hein ? Qu'ils ne restent pas seulement assis à la maison ou à prendre une moto et sortir sans but, sans rien. Va savoir ce que là-bas, ce qu'il est en train de faire, hein ? Et donc on essaie de les rallier au groupe de jeunes. » (entretien n°89, F, 26 ans, StC)

Pour que les acteurs s'impliquent sur un territoire il est nécessaire qu'ils s'y identifient[605]. Or, la **culture** a un rôle important dans l'attachement identitaire à un territoire, c'est ce que démontre aussi l'analyse de l'investissement des jeunes ruraux que nous avons rencontrés. Patrick Champagne fait dans son article « La reproduction de l'identité »[606] quatre portraits de familles d'agriculteurs. Le dernier, cas nommé par l'auteur « la passion de l'agriculture » analyse le parcours d'une famille dont le père est passé par les activités théâtrales de la JAC (Jeunesse Agricole Catholique, actuel MRJC - Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne), et évoque les loisirs et vacances prises comme un élément important d'évolution de son métier, lui ayant donné l'envie de transmettre sa passion de l'agriculture. Ainsi, « l'idéologie de la vocation est le produit de ce travail symbolique par lequel un groupe social instaure ou restaure la croyance en sa propre valeur et par lequel il se justifie d'exister comme il existe » (p. 64), et dans ce travail symbolique d'auto-revalorisation, le rôle des pratiques culturelles est central. Les pratiques culturelles influencent de fait la volonté d'investissement local des jeunes qui en développent, à la fois en leur permettant de cultiver leur singularité rurale et de tendre vers le rural qu'ils souhaitent (rejoignant l'idée du milieu rural « espace de possibles »), et leur volonté juvénile d'avoir une vie « bien remplie » comme le résume Mélanie Gambino à propos du premier type de sa typologie : « Si la comparaison entre ville et campagne fait ressortir le manque, la comparaison entre les pratiques des jeunes met l'accent sur le mode de vie auquel ils s'identifient. Ils attendent mieux de leur lieu de vie. [...] Ils font des choses pour eux, pour être avec leurs amis à travers la rédaction de poèmes, la participation à des actions caritatives, une passion pour un sport, des activités expressives (théâtre, musique, chant, danse, *tunning*). Ce sont des manifestations de leur désir visant leur propre épanouissement : avoir leur jardin secret, exprimer et manifester leur autonomie. » (Gambino, 2008, p.246). Pour ces jeunes, l'installation en milieu rural n'est donc pas subie mais choisie, et elle est liée à ces pratiques, ce qui rappelle également le troisième type de la typologie de Laurence Garcia Catala (Garcia, 2012, p.247). Celle-ci décrit des jeunes pour qui le choix résidentiel rural est une expression de l'individualité et dont les pratiques culturelles et artistiques s'appuient sur les caractéristiques qu'ils attribuent à la ruralité (qualité de vie, plein air,

[605]Voir Gérard-François Dumont, *Diagnostic et gouvernance des territoires,* Paris, Armand Colin, 2012
[606] Champagne Patrick, « La reproduction de l'identité », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 65, novembre 1986, La construction sociale de l'économie, pp.41-64

interconnaissance). Leurs propres pratiques sont porteuses de ces caractéristiques, qu'ils cherchent à accentuer, pour renforcer intentionnellement la singularité de ces territoires.

Au-delà de tel ou tel contexte familial ou de telle ou telle personnalité, les **rencontres et expériences** sont souvent ce qui fait d'un jeune qu'il devient ou non un « leader » dans sa communauté. On voit d'abord le rôle d'un passage en ville, qui peut permettre, comme Nicolas Renahy le décrit pour un des jeunes dont il analyse la trajectoire et pour lequel l'aller (puis le retour dans le village par solidarité familiale et manque de ressources) en ville a permis une affirmation de soi et pour qui « cette courte fréquentation du milieu estudiantin paraît lui avoir permis de prendre conscience de sa singularité d'ouvrier ». Si « en ville il était distant ; au village à son retour il apparaît comme un meneur » (Renahy, 2005, p.71), notamment grâce à l'enrichissement de ses goûts culturels en ville[607]. Ce cas nous semble proche de celui de R., parti travailler en ville puis revenu pour des raisons économiques et familiales, qui, fort de son expérience de l'ailleurs, est devenu un lanceur d'initiatives dans sa communauté (en coordonnant l'aménagement du terrain de foot de la communauté par le groupe de jeunes par exemple, entretien n°122). C'est aussi en partie ce que reflète le témoignage d'un jeune de Santa Cruz do Sul qui a vécu en ville et souhaite retourner vivre en milieu rural, et y concilier ce qu'il appréciait en ville avec ce que lui permettra l'espace rural (entretien n°81).

Des **groupes** tels que les Clubes 4S et les syndicats sont des viviers de jeunes « leaders », dont l'émergence est une des raisons d'être. Des *extensionistas* ayant pris part aux Clubes 4S et y ayant vu émerger des élus, des chefs d'association, des présidents de coopérative, rapportent ainsi leur sentiment que le rôle d'individus clefs peut faire une large différence dans deux contextes similaires : « Parce qu'il y a des endroits ici qui sont très éloignés, Alto Paredão par exemple. Cette communauté ils se sont organisés. Ce sont les jeunes qu'on avait dans les Clubes 4S, maintenant ils ont un profil dynamique, ils ont implanté des trucs là-bas, une antenne téléphonique, une bonne école. Beaucoup sont partis, ils sont allés près de Porto Alegre, ils sont restés 10, 20 ans et ensuite ils sont revenus parce qu'ils ont fait leur expérience ailleurs, mais ils ont fini par revenir à la terre du père [...]. Si les Clubes 4S ont laissé un héritage ou non, cela dépend beaucoup de si les leaders qui tenaient tout ça sont partis pour la ville ou non. Quand certains dirigeants sont partis il n'est rien resté. » (entretien n°83). Les rencontres ou « cursos » organisés par l'Epagri dans le Santa Catarina peuvent, dans une certaine mesure, également jouer ce rôle de connexion entre les jeunes qui mène à une certaine émulation et à l'émergence de meneurs. Le témoignage d'un jeune tresseur de lasso ayant participé à plusieurs cours en alternance proposés par l'institution le suggère puisqu'il évoque avoir « perdu sa timidité », avoir aujourd'hui « de la fierté pour ce que je fais, après leur avoir montré » et avoir « rencontré plein de jeunes avec qui j'ai les mêmes idées, on a bien discuté » (entretien n°62).

C'est le cas aussi dans les syndicats de producteurs qui, bien au-delà de l'organisation du domaine productif, visent à une émancipation sociale par l'émergence de certaines figures, d'autant plus cultivées au pays qui a élu un syndicaliste président (Luiz Inácio Lula da Silva, président du Brésil de 2002 à 2011). Dans ce cadre la Fetraf par exemple, centrale syndicale née dans le Santa Catarina a monté le cours « Juventude semeando Terra Solidaria » dont ont émergé de nombreux leaders locaux (élus, président de syndicats, maires) et nationaux, la plus emblématique étant Severine Macedo, issue d'un groupe de jeune d'Anita Garibaldi (microrégion Campos de Lages),

[607] Sur l'importance des goûts culturels dans la distinction au sein d'un groupe d'amis de jeunes ruraux voir les portraits en longueur réalisés par Renahy (2005, p.194-221)

passée par le Secretaria Nacional da Juventude (entretien n°49) et qui a écrit plusieurs textes sur la jeunesse rurale[608]. Le rôle des organisations professionnelles agricoles dans les processus d'entrée dans l'action collective de jeunes agriculteurs déstabilisés par un contexte changeant (Purseigle, 2003[609]) peut leur permettre de faire face à une large crise identitaire (idem). Nous l'avons perçu clairement dans les témoignages des jeunes rencontrés, comme dans le cas de ce jeune couple de Cerro Negro, pour qui le syndicat local a été décisif (entretiens n°116 et 142). C'est en effet la participation du jeune homme au groupe de jeunes de sa communauté et ses idées sur la vie en milieu rural, acquises notamment via le syndicat qui a séduit la jeune fille et l'a convaincue d'imaginer sa vie avec un agriculteur : « On a discuté, échangé des idées... lui me disant toujours que "ah, aujourd'hui j'ai une réunion, aujourd'hui c'est sur les jeunes" [...] Il me parlait de ses idées et j'y suis allée, comme ça, pensant, me disant "c'est une bonne idée, j'aime cette idée", alors il m'avait invitée à aller dans un groupe de jeunes, sauf que je ne pouvais pas y aller, hein ? Mon père ne voulait pas, n'est-ce pas ? [...] A: Et donc ça s'est passé comme ça, parce que maintenant ça a complètement changé mes idées. » (idem). C'est ainsi que lui se fait le relais de l'importance du syndicat dans la formation et motivation des jeunes : « Le syndicat est un outil des travailleurs, de l'agriculture, hein ? Des agriculteurs, pas vrai ? Et ça c'est fondamental pour les agriculteurs, d'avoir une façon d'avoir une prise de pouvoir […] dans l'échange entre l'agriculteur et les autres, comme pour certains programmes [...] ils parlent un petit peu de tout, depuis la propriété, comment faire... et ça c'est la préoccupation principale du jeune, depuis le début, donc, comment on doit faire, du début jusqu'à la fin. Ça c'est une aide, hein ? Parce que les gens peuvent être assez désorientés et là-bas ils sont orientés » (idem).

Des extraits plus longs d'entretiens avec deux jeunes se définissant eux-mêmes et étant définis par d'autres comme « leaders » dans leur communautés, permettent de comprendre les tenants et aboutissant d'un tel rôle social pour le dynamisme des liens sociaux et l'attachement à la ruralité (voir encadré n°15). Pour la jeune fille à l'origine de la compagnie de théâtre amateur Rindo à Toa, l'intérêt pour être « leader », elle l'a depuis toujours, et c'est ce qui la pousse à vouloir « appeler la jeunesse » pour participer à une activité, théâtrale ou autre. Selon elle, l'investissement vaut le coût car elle s'amuse et veut « tenter de forcer pour maintenir quelque chose », même si elle constate que beaucoup de jeunes se sont désinvestis après s'être mariés (« les jeunes d'aujourd'hui préfèrent se marier que de faire quelque chose »). Elle est modeste sur son rôle de simple « incitatrice » mais son évocation des incertitudes des débuts et de sa volonté de bien faire révèle un certain niveau d'engagement. Le cas du jeune membre d'un syndicat et responsable du groupe de jeunes agriculteurs de son *município* nous éclaire également sur l'influence d'une position de « leader » pour l'accès à certaines opportunités de formation et de voyage (dans son cas à Brasilia et en Argentine pour des rencontres inter-syndicales) pendant le « temps libre ». Il évoque ainsi la « *capacitação* » que l'on peut traduire par autonomisation ou formation » permettant d'éviter « l'exode » et de comprendre « comment la réalité est vraiment ». Pour lui, son rôle est d'être un multiplicateur, repassant les connaissances apprises à ses amis et « *parceiros* », incitant l'un à se lancer dans l'apiculture, ou encourageant l'autre à rester sur la propriété familiale.

[608] Macedo Carmem Severine (entretien avec), « Amérique latine : nous voulons rester dans nos campagnes » dans Défis Sud, Juillet-Aout 2007 : coordinatrice de la FETRAF

[609] François Purseigle, « L'engagement des jeunes agriculteurs dans les organisations professionnelles agricoles. Contribution à l'étude des processus d'entrée dans l'action collective », Ruralia [En ligne], 12/13 | 2003,

Entretien n°89 : « H: S'il n'y avait pas ce truc de théâtre, tu ferais quoi ici? G: Je crois que je serais triste de ne pas faire quelque chose, parce que quand j'étudiais j'avais déjà l'envie de faire, on va dire comme ça, ils me traitaient toujours comme une leader, hein ? S'il y avait un groupe de sciences, j'étais le leader. Quand c'était une équipe de foot, c'était moi la leader. C'était toujours moi la leader, hein ? et donc je crois que j'essaierais de changer. J'essaierais vraiment de faire un truc s'il n'y avait pas le groupe de jeunes, même s'il n'y avait rien. Je crois que j'essaierai de faire un truc qui interpelle notre jeunesse, hein ? Ou même nous même, pour nous. Parce que au delà du fait qu'on fasse du théâtre, on s'amuse ! Parfois on ne gagne rien avec ça, on va dire que, comme la jeunesse d'aujourd'hui dit, on perd notre temps. On perd des neurones en pensant au texte. [...] Et donc on essaie de faire quelque chose et je crois que j'essaierais de motiver, de faire quelque chose pour maintenir... [...] Et de là on a commencé à faire du théâtre, sauf qu'on n'y connaissait rien au théâtre, et même, j'ai seulement été la narratrice, j'ai juste incité la troupe à faire. La majorité de ceux qui l'ont fait la première année, c'était des jeunes de quatorze, quinze ans. Et on a monté la pièce de théâtre cette première année avec là, avec l'intention de montrer les gens de la ville, en mélangeant avec de la danse et ceux de la campagne. On a fait une mixture [*misturéba*] là-bas, mais il y avait plus ou moins onze membres à cette première. Après ça ça a commencé à diminuer, la majorité est partie, la majorité s'est mariée. Les jeunes d'aujourd'hui préfèrent se marier plutôt que de faire quelque chose, hein ? Donc à partir de là on a commencé à pratiquer des sports, à appeler les gens qui était déjà partis dans d'autres groupes pour qu'ils reviennent. »
Entretien n°143 :« CJ: Ce *Coletivo Estadual* de la Fetraf quand j'ai commencé le cours, le principal objectif du cours c'était de donner la capacité aux jeunes pour, c'était par étapes, tous les trente jours nous avions une étape là-bas à Chapeco. Nous allions là-bas à l'Université Fédérale Fronteira Sul, et on faisait la formation avec comme principal objectif d'éviter l'exode rural pour que le jeune reste à la campagne, n'est-ce pas ? Et on suivait la formation là-bas et on retournait au *município* et là il y avait le Coletivo da Juventude ici. Et du coup on transmettait ce qu'on avait appris là-bas à nos jeunes ici. [...] H: Et comment est-ce que tu as été appelé, du coup, pour faire partie de ce collectif? CJ: C'est à travers de P., le président du syndicat, il m'a invité à participer. Moi à première vue quand il m'a invité pour y aller je ne savais pas bien ce que j'allais faire en allant là-bas. Je n'avais pas notion de ce que c'était (rires)... La première fois on se sent bien perdu, hein ? [...] Du coup chaque module qu'on nous enseignait là-bas il fallait le transmettre ici. H: Et alors comment est-ce que ça a été, du coup, cette phase de transmission? Etaient-ils réceptifs? CJ: Oui, ils sont très compréhensifs. Ils étaient tous des copains à moi, on se fréquentaient déjà depuis un moment, avec que des gens qui se connaissent ça a été facile pour transmettre ça [...] CJ: De mon point de vue, le premier pas pour éviter l'exode rural de la jeunesse, il faut leur faire faire des formations. Parce que même dans mon cas moi, quand j'étais petit je suis venu habiter par ici, j'avais en tête de terminer le collège tout comme mes collègues et de partir à la ville, et du coup travailler comme... parce qu'on est pris par l'influence des autres aussi, hein ? On n'a pas vraiment idée de comment c'est réellement. Du coup à travers les cours, à travers la Fetraf, aujourd'hui ils nous montrent que les choses sont différentes, que ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Ils nous ont montré qu'à la campagne il y a la possibilité de vivre bien mieux qu'à la ville. »

Texte 15: Extraits d'entretiens avec deux jeunes "leaders" investis auprès des jeunes de leurs communautés

Conclusion du chapitre 6

Pour conclure ce chapitre de réflexion sur les évolutions de la ruralité, nous proposons de synthétiser dans un tableau (tableau n°9, p.343) les éléments de recomposition soulevés par la littérature et l'analyse des entretiens et observations menées sur nos trois terrains. Il s'agit d'une simplification qui n'a pas vocation à la description fine d'une situation donnée, ni à l'exhaustivité, mais dont le but est d'embrasser de façon modélisée les types majoritaires de représentations, pratiques et réalités géographiques « avant » et « après » l'influence des recompositions décrites.

Pour chaque aspect « recomposé », nous proposons une lecture de son niveau de recomposition dans chacun des trois territoires étudiés en nous appuyant sur les entretiens et observations auprès des jeunes ainsi que sur les discours des responsables politiques, associatifs ou professionnels reflétant les évolutions globales. Cela correspond aux trois colonnes du tableau dans lesquelles les microrégions sont nommées et reçoivent un signe selon le degré d'évolution de tel ou tel aspect en voie de recomposition : évolution nulle ou faible (+), évolution moyenne (+ +), évolution significative (+ + +). Comme nous avons mené une recherche qualitative, il ne s'agit pas de catégoriser de façon rigide tel ou tel territoire, les trois choisis présentant en outre une grande variété interne de situations. Cependant, il est possible, au terme de l'analyse menée dans ce travail, d'établir si tel aspect est davantage en voie de recomposition dans tel contexte territorial plutôt que dans tel autre et pourquoi. On l'a vu au fil de ce chapitre, les pratiques, initiatives concrètes ainsi que les discours et représentations des jeunes et d'autres acteurs des territoires allant dans le sens de certaines recompositions sont présents dans toutes les microrégions analysées. Certaines plus que d'autres, car les obstacles et limitations sont nombreuses, et différentes selon les contextes.

Il est ainsi possible de proposer des explications par catégorie d'aspects en voie de recomposition et par microrégion. Tout d'abord le degré de recomposition des **représentations** varie de façon significative entre les microrégions, celle des Campos de Lages étant plus en proie aux évolutions des représentations des « urbains » sur les « ruraux » ou encore sur la perception de la place de l'agriculture. Cela peut être lié à l'influence des touristes venus du littoral proche mais aussi à une gestion intéressante de la centralité urbaine exercée par Lages. La force mobilisatrice de l'identité régionale est également un facteur favorisant ces éléments. Sur d'autres aspects liés aux représentations, comme celles des « ruraux » sur eux-mêmes ou l'évolution du discours commun sur la ruralité, la microrégion de Santa Cruz do Sul nous semble bénéficier de la culture des *colonos*, qui valorisent l'appartenance à un territoire. En revanche celui-ci est toujours considéré dans sa dimension agricole, notamment car les variables économiques sont davantage mises en avant dans cette région. Sur ces dimensions, l'Extremo Oeste souffre des freins posés par le modèle d'agriculture familiale qui y est développé et qui est principalement intégré aux agroindustries et isolé des grands pôles urbains. Cependant, la présence des mouvements sociaux dans cette région ouvre des possibilités pour les jeunes en termes d'appropriation et de revalorisation des pratiques, comme on a pu le voir à travers le travail autour du *gaúchismo popular* ou des *assentamentos*.

Globalement, le degré de recomposition des **pratiques** nous paraît plus homogène dans les territoires parcourus, sauf pour les pratiques professionnelles. Le développement de la

multifonctionnalité est, en effet, plus visible dans les Campos de Lages (avec le développement de l'artisanat et du tourisme), et dans une moindre mesure dans l'Extremo Oeste, que dans la microrégion de Santa Cruz do Sul qui est encore très orientée sur la production agricole (voire sur la monoculture du tabac) et peine à développer d'autres alternatives. Dans les trois situations géographiques il nous semble que l'évolution des pratiques de loisir (vers le développement d'une démocratisation de l'accès aux loisirs) et l'élargissement des réseaux d'acteurs est globalement moyenne, ni très significative, ni nulle, évoluant lentement et inégalement selon les communautés. Les nouvelles offres ont du mal à émerger même si la modification des attentes semble avoir déjà eu lieu. À l'inverse, les liens entre individus et générations restent souvent de l'ordre de l'interdépendance avec une dimension communautaire forte et une marginalisation de la place du jeune. Toutefois, une évolution un peu plus visible vers un renouvellement de ces liens s'esquisse dans l'Extremo Oeste qui bénéficie de l'influence de réseaux liés à l'organisation de l'agriculture familiale et aux mouvements sociaux.

Enfin, les recompositions plus nettement **géographiques**, liées aux dimensions infrastructurelles, à l'usage des espaces et aux mouvements démographiques nous paraissent plus visibles dans l'Extremo Oeste que dans les deux autres microrégions. La ville de São Miguel do Oeste fournit des emplois non-agricoles, mais ne concurrence pas les espaces ruraux des alentours en termes de mode de vie, ceux-ci devenant attractifs aussi grâce à la facilité d'accès et au réseau de petites villes. De ce point de vue, les Campos de Lages restent pénalisés par la faible densité et les longues distances même si l'image de la région tend à attirer de nouveaux habitants. Enfin, le cas de la microrégion de Santa Cruz do Sul est plutôt dans la moyenne sur ces aspects, la région des *morros* restant relativement coupée de la vallée mais réussissant à « retenir » ses jeunes, sans en attirer de nouveaux. Dans les trois territoires, l'augmentation des interactions entre différentes pratiques culturelles et différents espaces peuvent renforcer la singularité du rural ou en perpétuer la distinction, et permettre ainsi des formes de recompositions liées aux pratiques des jeunes.

La dernière colonne permet d'identifier rapidement le rôle précis des pratiques culturelles et de loisir dans la mutation d'un ensemble d'éléments de recomposition, complétant ainsi les analyses de discours et de pratiques des jeunes menées dans ce chapitre. Cela permet de revenir sur les leviers qui permettent de faire jouer la culture dans les dynamiques en cours, et qui peuvent être actionnés via les politiques publiques, les actions de la société civile, les mouvements sociaux ou les initiatives individuelles.

Domaine « recomposé »	« Avant »	« Après »	Campos de Lages	Extremo Oeste	Santa Cruz do Sul	Rôle des pratiques culturelles et de loisirs
Recomposition des représentations						
Représentations des « urbains » sur les « ruraux »	Vision péjorative // idéalisée. Dimension réactionnaire.	Attentes vis-à-vis de la production alimentaire, de sa qualité. Critique du productivisme, idéalisation de la nature. Dimension alternative	+ + +	+ +	+	La revalorisation de pratiques culturelles traditionnelles ou originales permet de reconsidérer le rural comme espace de création culturelle différenciée
Représentations des « ruraux » sur eux-mêmes	Auto-dévalorisation, honte des origines // peur de l'urbain, sacralisation du modèle de vie « rural », repli sur soi.	Fierté, rénovation. Multi-appartenances. Redéfinition de l'identification au territoire.	+ +	+ +	+ + +	
Discours sur la ruralité	« reculé » « perdu » « retardé »	« authentique » « sain » « alternatif »	+ +	+ +	+ +	
Façons de se projeter dans le rural	Y rester par défaut car on ne peut s'intégrer en ville.	Rural comme lieu d' « autres possibles », « réservoir de valeurs ».	+ +	+ +	+	
Prise en compte du rural dans l'action politique	Oubli, pas de prise en compte ou prise en compte uniquement de l'aspect agricole.	Prise de conscience, usage comme levier. Prise en compte de la complexité.	++	+ +	+	
Perception de la place de l'agriculture	Rural exclusivement comme espace de production agricole.	Rural davantage comme espace de vie, agriculture revalorisée qualitativement.	+ + +	++	+	
Recomposition des pratiques						
Pratiques professionnelles	Massivement agricole (dont agriculture productiviste), mais aussi une multifonctionalité voulue ou subie (artisanat).	Multifonctionnalité forte : développement du tourisme, du commerce, des services, et d'autres types d'agriculture.	+ + +	+ +	+	Nouvelles attentes de « consommation » culturelles et de loisir. Emergence de nouvelles offres qui modifient les pratiques disponibles.
Pratiques de loisir (vacances, ponctuel, quotidien, récréatif)	Loisir d'une élite venant à la campagne. Loisirs communautaires des locaux.	Loisirs de masse, démocratisation de l'accès à des pratiques plus diverses et plus qualitatives.	+ +	+ +	+ +	
Réseaux d'acteurs	Restreint. Peu de communication avec l'extérieur de la communauté.	Élargit. Communication entre différents espaces ruraux et villes/campagnes	+ +	+ +	+ +	
Liens entre individus et générations	Lien fort, interdépendance. Dimension communautaire forte. Place des jeunes marginalisée	Abandon / renouvellement des liens. Individualisation des pratiques. Place des jeunes reconsidérée.	+	+ +	+	
Recompositions géographiques						
Infrastructures de communication	Précaires, rares et chères. Circulation d'un petit nombre d'individus et d'informations, moins loin et moins souvent.	Densification des médias et transports, circulation accrue des informations et des individus.	+	+ + +	+ +	L'augmentation des interactions entre différentes pratiques culturelles et différents espaces renforce la singularité du rural ou du moins perpétue la distinction.
Usage des espaces	Relatif isolement mutuel des types d'espaces (productif/non productif, naturel/artificiel, rural/ urbain, public/privé).	Accès mutuel démultiplié. Circulation facilitée et interpénétration croissante.	+	+ +	+	
Mouvements démographiques	Départs massifs, premiers « néoruraux », retours de ceux qui « échouent » à la ville	Néoruraux, villages dortoirs, retours à la terre, génération boomerang, néopaysans, départs alimentant les petites villes rurales.	+ +	+ +	+ +	

Tableau 9: Synthèse des aspects de la recomposition et de leur degré d'évolution sur les territoires ruraux analysés

Conclusion générale

> « Si le milieu rural est considéré comme étant seulement l'expression, toujours minorée [for apenas a expressão, sempre minguada], de ce qui va rester au fur et à mesure des concentrations urbaines, il s'assure [se credencia], tout au plus, à recevoir des politiques sociales qui compensent son inévitable décadence et pauvreté. Si, au contraire, les régions rurales ont la capacité de remplir les fonctions nécessaires à leurs propres habitants et ceux des villes – mais ceux-ci ne peuvent pas produire – alors la notion de développement pourra être appliquée au milieu rural »
>
> Abramovay, *O futuro das regiões rurais,* 2009, p. 23

Au terme de notre thèse, nous espérons avoir montré que les pratiques culturelles des jeunes font partie des « fonctions nécessaires » des régions rurales évoquées par Abramovay, face à une hypothétique « inévitable décadence ». En effet, au fil de nos chapitres nous avons montré qu'il est nécessaire de s'intéresser aux pratiques culturelles des jeunes et de voir comment elles participent aux recompositions des territoires ruraux et sont influencées par elles.

Une première partie nous a permis de poser les bases de l'analyse : définition et description des terrains, des objets et des méthodes choisis pour aborder des enjeux interconnectés. La seconde a caractérisé les pratiques culturelles des jeunes et le contexte dans lesquelles elles se mettent en place en termes d'infrastructures et d'acteurs impliqués, ainsi que l'influence des recompositions en cours dans les sociétés rurales observées sur leur développement. La troisième partie a précisé les éléments qui, dans les pratiques culturelles et ce qu'elles impliquent sur les modes d'habiter des jeunes et leurs rapports à la ruralité, impacte ces recompositions. Nous sommes ainsi en mesure de répondre aux différentes hypothèses formulées en introduction.

La **première hypothèse** était que les pratiques culturelles sont mobilisées dans les expériences des jeunes ruraux comme une réponse à une crise multifactorielle des milieux ruraux. En effet, les jeunes « engagés » que nous avons rencontrés mobilisent les pratiques culturelles pour faire face à un ensemble d'éléments qu'ils critiquent dans les espaces ruraux. Ils les utilisent pour se maintenir sur place, valoriser leur identité, motiver leurs pairs, sensibiliser à leur condition, détourner les mécanismes d'interconnaissance. Mais c'est avant pour s'y projeter, et construire par les pratiques de nouvelles représentations de la « figure » du rural, qu'ils invoquent les pratiques culturelles (Debarbieux, 2005). Elles ne sont pas mobilisées par tous, mais par ceux dont l'attachement à la ruralité s'ancre dans des dimensions idéelles ou des convictions profondes d'un rôle renouvelé du rural dans la société. D'autres acteurs mobilisent la culture comme une « réponse » à la crise, mais il n'y a en réalité aucun mécanisme systématique qui puisse faire de la culture, et a fortiori de l'usage que les jeunes en font, un outil efficace et normé pour un but donné. C'est ce que montre l'exemple du conflit de générations autour des pratiques de loisirs dans les mouvements sociaux, ces mouvements qui « font la preuve qu'ils sont porteurs de visions susceptibles de rassembler, d'unir, de

donner à réfléchir »[610] mais semblent achopper sur l'engagement de sa seconde génération. En effet celle-ci demande l'accès à des pratiques parfois mal comprises par les « historiques » qui leur reprochent de ne pas s'engager, et le récent mouvement de criminalisation des mouvements sociaux semble paralyser la résistance aux mesures du gouvernement de Michel Temer, qui nuisent considérablement aux droits des populations paysannes. Face au recul de la citoyenneté, les jeunes semblent sidérés, perplexes comme le reste de la population, et les réponses les plus significatives viennent pour le moment surtout des populations dites traditionnelles (indigènes, *quilombola*s) qui, en oeuvrant dans ces luttes de manière originale (en particulier via les réseaux sociaux) et en faisant la preuve de la valeur de leurs revendications, pourraient faire évoluer les mouvements sociaux en général. Quoi qu'il en soit, pour la dimension économique, politique, sociale ou environnementale de la « crise de reproduction » de l'agriculture familiale, la culture peut être mobilisée, mais elle ne peut l'être dans une logique de « réponse », ce que les pratiques développées directement par les jeunes révèlent. De la même façon, elle ne peut l'être sur un mode similaire à d'autres territoires, reflétant d'autres époques, contextes et traditions nationales. Sur cette question, la spécificité de l'Amérique Latine en général et des microrégions concernées en particulier ne doit pas être oubliée.

La **seconde hypothèse** était justement que chaque configuration spatiale et profil territorial influe sur les représentations et les moyens d'action des jeunes, aboutissant à des initiatives dont la forme et le contenu dépendent des espaces où ils s'insèrent ou, au contraire, ont des similitudes qui dépassent les spécificités locales. De fait, la possibilité de l'élaboration d'une typologie assimilant des échelles d'appartenance différenciées à des usages distincts des pratiques culturelles et des modes d'habiter des jeunes, montre en partie la validité de cette assertion. Dans le même temps, si la géographie cherche à saisir la réalité à partir des contextes territoriaux, parce que l'espace, et son histoire, comptent, elle ne peut nier l'importance des variables sociologiques, qui révèlent des questions transversales à la jeunesse rurale et son rapport à la culture. Ainsi, si la typologie a révélé que nos objets de recherches s'incarnent dans telle configuration de façon privilégiée et sur tel type de territoire avec ses caractéristiques propres, il faut en revanche être prudent et ne pas verser dans l'analogie systématique. Notre choix de rencontrer des jeunes particulièrement investis dans la vie locale et la recomposition des territoires et de leur ruralité nous semble davantage significatif de l'influence des configurations spatiales et profils territoriaux sur leurs pratiques culturelles. En effet, « le passé des territoires, leur organisation, leurs comportements collectifs, le consensus qui les structure sont des composantes majeures de l'innovation. Il s'ensuit que les comportements innovateurs ne sont pas nationaux, mais qu'ils dépendent de variables définies au niveau local ou régional » (Maillot, 1996, p.256[611]).

La **dernière hypothèse** était que les territoires ruraux étudiés au Sud du Brésil connaissent un processus de recomposition, dans lequel leurs différentes fonctions sont modifiées par les usages de la jeunesse, en particulier par leurs pratiques culturelles. La recomposition est présente mais elle est peut être moins profonde que nous l'avions supposé au départ. Les espaces ruraux sont bien considérés par les jeunes que nous avons rencontrés comme un « espace de possible » dans un pays

[610] Silvia Perez Vitoria à propos du MST et de Via Campesina dans *Manifeste pour un XXIème siècle paysan*, 2015, p.159
[611] Cité dans Jean-Paul Auray, Antoine Bailly, Pierre-Henri Derycke, Jean Marie Huriot (sdd), *Encyclopédie d'économie spatiale : concepts, comportements, organisations*, 1994

lui même considéré comme « terre de possibles »[612] dont ils exploitent le « caractère interstitiel » (Gambino, 2008, p.285). Ces jeunes n'ont pour la plupart pas *choisi* le rural, mais ont choisi d'y *rester*, ce qui réactive dans une certaine mesure des « modèles locaux d'habiter ». Or, comme Nicole Mathieu[613] le constatait dans les années 1990 en Europe, on assistait à deux tendances contradictoires : « l'une, dominante, conduirait à une perte de diversité des modèles d'habiter ; l'autre, plus récente, se traduirait par une renaissance ou une réactivation de modèles locaux d'habiter ». Elle présente plus loin ces modèles « locaux » d'habiter comme des contre-modèles, fondés sur une « idéologie » se construisant en regard de la ville et de son image de progrès technique, d'artificialité, des lieux de pollutions diverses. Mais il ne s'agirait plus d'opposition ou de domination, celle-ci étant « renvoyée au niveau supérieur, à l'ordre économique mondial, aux réseaux des multinationales qui gèrent le travail et la vie économique mais pas la vie privée et le mode d'habiter » (p.199). Ainsi, la part du renouvellement des liens avec l'urbanité[614] est un aspect important de ces recompositions, en particulier pour les jeunes et leurs pratiques culturelles, qui reflètent comme soulevé au Chapitre 6 des choix de vie motivés par des éléments nouveaux. Mais cette part n'est pas selon nous tout à fait centrale dans la recomposition et celle-ci concerne davantage la façon dont les citoyens s'organisent, faisant émerger de nouvelles forces sociales (voir Abramovay, 2010, cité en introduction). Se pencher sur les projets menés par des jeunes individuellement, par des groupes, des organisations de la société civile, associatives, militantes, permet de développer l'idée d'un capital social central dans le développement territorial : « Plus importants que les facteurs “naturels”, sont les institutions qui ne cessent pas de transmettre aux acteurs locaux l’idée que le plus court chemin vers l’émancipation de la pauvreté est de migrer. Construire de nouvelles institutions propices au développement rural consiste, avant tout, à renforcer le capital social des territoires » (Abramovay, « O capital social dos territorios : repensando o desenvolvimento rural », dans *O futuro das regioes rurais*, 2009). Or nous soulignons dans notre travail que les pratiques culturelles sont une des facettes d'expression, de maintien et de déploiement du capital social. Cela rejoint le constat fait par les chercheurs ayant traité les données nationales de l'enquête *Projeto Juventude* qui conclue que si presque la moitié des jeunes qui disent faire partie d'un groupe ou d'une organisation est insérée dans des groupes à contenu culturel, cela témoigne de « la force mobilisatrice des actions organisées autour de la production de sens symboliques et d'identités collectives »[615].

Finalement, à notre **problématique** de départ qui était de comprendre comment les pratiques culturelles des jeunes ruraux d'une part et la recomposition des territoires ruraux au Sud du Brésil d'autre part s'influencent réciproquement, nous pouvons répondre simplement. Au croisement des problématiques futures et actuelles du rural brésilien, notre sujet était une manière d'interroger la société dans son ensemble. Car que ce soit au Brésil, en Europe ou ailleurs, dans les espaces de faible densité ou dans les villes, chez les jeunes ou les moins jeunes, la place de la culture et des loisirs dans l'évolution des territoires est un sujet important, qui touche à la fois aux pratiques et aux

[612] Dominique Vidal, *Le Brésil, terre de possibles,* 2016, PUR Presses universitaires de Rennes, 132 p.
[613] Mathieu dans Jollivet et Eizner, 1996, p.193
[614] « dans ce cas, le milieu rural est l'espace de la vie quotidienne tandis que l'accès à la ville à des fins commerciales religieuses ou de loisirs suit des rythmes et fréquences variées ; la vie dans les campagnes correspond à un mode de vie qui se différencie de l'urbain mais qui l'incorpore » Wanderley Maria de Nazareth - « Regards sur le rural brésilien » dans Zanoni Magda et Lamarche Hugues (coord.) *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement*. Éditions Karthala, 2001. 346p. - page 49
[615] Brenner Ana Karina, Dayrell Juarez, Carrano Paulo « Cultures du loisir et du temps libre des jeunes brésiliens » dans Abramo Helena Wendel; Branco Pedro Paulo Martoni. *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005. 446 p. - page 209

représentations, et qui contribue à modeler les espaces et les dynamiques qui les traversent. La réciprocité de l'influence des pratiques culturelles des jeunes et de la recomposition des territoires n'est pas unilatérale, ni systématique. Elle a lieu, selon les contextes et les modes d'action, de façon différenciée et variable. L'influence est parfois nette comme sur les conflits entre générations ou la réaffirmation de singularités, elle est parfois plus floue, comme sur les parcours des jeunes ou la reconfiguration des usages des espaces.

Nous n'avons pas rencontré « le » *colono funkeiro* ni « la » *gaúcha baladeira,* types de départ incarnant le syncrétisme, la complexité et l'imprévisibilité des jeunes ruraux, mais une grande diversité de parcours de vie, fondant des identités et aspirations diverses, incluant toute une réflexion autour de la ruralité. Un des résultats de ce travail est la nécessité de reconsidérer les actions menées auprès de ces jeunes ruraux. On voit aujourd'hui un nouveau type de jeune rural, qui n'est pas enfermé dans les profils et habitudes strictement « rurales », mais mélange, intègre des références diverses, en particulier en termes de culture et de loisir. Les politiques publiques et autres initiatives autour des jeunes doivent être pensées en termes d'accompagnement, les jeunes demandant avant tout (de la part des politiques publiques mais pas seulement) de l'écoute, de la confiance, de l'aide à faire et non plus seulement des appels à participer. Il est urgent d'intervenir, car « si l'économie et le marché continuent à être une menace pour les composantes humaines et naturelles du tissu social rural, que peut-on espérer d'autre qu'une large part d'agriculteurs et de jeunes ne se lèvent pour être entendus et reconnus et pour voir leurs attentes et leurs droits inclus dans la société ? […] Les bénéfices pour la société à favoriser la résolution des demandes des jeunes ruraux sont innombrables »[616] . La question demeure de savoir comment intervenir, quels outils utiliser, sur quelles structures s'appuyer, quelles méthodologies mettre en œuvre. Nous avons tenté de donner les premières pistes de réponse à ces questions, mais là encore, il nous semble que ces réponses sont avant tout à trouver dans les ressources de l'articulation territoriale et dans la compréhension des enjeux spatiaux. C'est ce par quoi passe par exemple Anita Brumer quand elle suggère la solution de l' « économie d'échelle », justement pour l'action culturelle dans les milieux ruraux brésiliens parlant de « formuler des projets entre communautés : il pourrait y avoir une école dans l'une, le théâtre dans l'autre, le cinéma dans une autre encore. »[617].

Sans verser dans une prescription approfondie, il est cependant possible d'avancer quelques pistes d'après les analyses présentées au long de cette thèse. En effet, l'appui au maintien, à l'investissement, à l'installation ou au retour des jeunes dans l'espace rural est l'affaire de toute la société et de nombreuses actions ont des conséquences sur ces dynamiques. Des politiques telles que les Pontos de Cultura et Pontos de Memoria sont un exemple de ce qui peut être fait, de façon adaptée à notre sens au contexte brésilien rural, pour consolider les initiatives des acteurs du monde de la culture à destination d'un public délaissé par les autres politiques. Elles ont permis de faire émerger des réseaux d'acteurs et des pratiques qui bénéficient, et pourraient bénéficier davantage aux jeunes de l'agriculture familiale, leur permettant de s'exprimer ou d'accéder à des pratiques différenciées. Des structures comme les Sesc, avec leur savoir faire, peuvent être mobilisées à condition de réfléchir au sens de leur action. En termes de recomposition des territoires ruraux, les

[616] Stropasolas Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*. Florianópolis: Editora da UFSC, 2006, p. 329
[617] Intervention de Anita Brumer dans Carneiro et Castro, 2007, p. 76

politiques d'aide à l'agriculture familiale permettant de stabiliser un revenu, tels que le PAA ou le PNAE, ou d'accompagnement de projets tels que mènent les Epagri ou les États (comme dans le Santa Catarina le programme SC Rural), ont des effets très positifs sur les jeunes. Raffermis dans leur projet de vie agricole ou leur pluriactivité rurale, ils s'investissent d'autant plus dans leurs territoires et font vivre leurs communautés. Mais les opportunités culturelles et de loisir ne sont pas développées en parallèle et la concentration des moyens sur les aspects économiques et agricoles nuit au processus de refondation du rôle du rural dans la société. Enfin, les mouvements sociaux mènent un riche travail qui nourrit très concrètement la recomposition des espaces ruraux, par les actions mises en place, les méthodes développées et les réflexions menées. Y compris dans la remise en question de leurs actions passées et la refondation de leurs propres dynamiques, ils sont un élément clé des dynamiques territoriales.

Le bilan de notre travail en termes de **méthodologie**, est que l'ensemble des outils utilisés et des postures épistémologiques adoptées nous ont permis de mener à bien notre analyse. La comparaison comme stratégie de recherche s'est révélée fructueuse dans la possibilité de généralisation offerte et pour l'effort de typologie qui, s'il a de nombreuses limites, a permis de lire certaines spécificités de façon approfondie. Le choix d'une approche qualitative et sensible de la récolte de données, indirecte par les récits de vie et entretiens et directe par les observations a permis de dévoiler des représentations intimes et des pratiques familières riches pour l'analyse. L'interdisciplinarité en tant qu'attitude dans le savoir a rendu possible une connaissance contextualisée des objets choisis, dans la pleine conscience des problématiques agroécosystémiques, sociologiques et géographiques soulevées. Outre la réponse à des hypothèses et à une problématique, ce travail apporte ainsi, nous l'espérons, à sa discipline principale d'ancrage, la géographie sociale, des éléments pour l'approfondissement des réflexions sur la ruralité. En effet, si l'urbanité a été pensée de façon multiple et complexe, la ruralité en tant que mode d'être au monde propre à l'espace rural, est parfois en reste. Nous souhaitons que nos analyses sur la notion d'habiter, dont nous montrons qu'elle gagne à incorporer l'objet que sont les pratiques culturelles et de loisir, fassent avancer la géographie sociale dans sa compréhension des liens que les hommes tissent avec leur milieu.

La posture que nous avons souhaité non-ethnocentrée apporte aussi à notre approche des problématiques françaises : nous y voyons d'autant mieux les forces sociales en présence, en particulier les potentialités des mouvements sociaux, organisations de jeunesse et initiatives d'éducation populaire que nous avons côtoyé les Pastorales, les Sans-terre, les Juventudes et tout ceux qui tentent au jour le jour de recomposer les territoires dans un pays à bien des points de vue si déshérité que le Brésil. Ces forces sont le ferment des possibles, même confrontées à leurs contradictions et en sachant que rien n'est jamais transposable. Autre apport d'un retour au pays après une immersion au Brésil : une prise de conscience de l'incontournabilité de la place de l'agriculture dans les recompositions de l'espace rural. Ayant grandi dans la ruralité et m'étant formée en Etudes Rurales sans jamais vraiment baigner dans les questions agricoles, c'est en allant sur des terrains où ruralité et agriculture sont indissociables à l'extrême et en collaborant avec des

agronomes intéressés par les sciences sociales que l'essencialité de ce lien m'apparait plus forte. Alors que certains imaginent l'humanité future se nourrir de food-tech et les individus se divertir exclusivement dans la virtualité, il nous semble que le voyage entrepris par ce travail replace au centre de la notion de société le rapport à la terre et à l'autre. Nous aurions sans doute pu percevoir ces éléments sans ce décentrement géographique, et ils n'ont par ailleurs rien de révolutionnaire, mais celui-ci nous a convaincu plus intimement de la nécessité de ces considérations pour questionner les doctrines actuelles du développement.

Ce travail comporte enfin de nombreuses **limites**, en partie liées à son temps de réalisation (trois ans) et aux choix méthodologiques initiaux. En effet, le nombre de cas retenus, s'il n'invalide pas la réflexion (voir Chapitre 2), la rend davantage sujette à précaution, d'autant que l'angle adopté des jeunes « *lideranças* » n'est pas majoritaire. Les microrégions très spécifiques mériteraient une comparaison plus large avec d'autres territoires du Sud du Brésil, ou même d'autres espaces du pays, très différents comme peuvent l'être les ruralités du Nordeste, afin de dégager la variété des usages qui peuvent être fait notamment d'outils communs venus des politiques publiques. À ce propos, les politiques publiques et autres actions développées par la société civile ou le secteur privé dans le domaine des pratiques culturelles pourraient être l'objet de recherches plus approfondies pour saisir l'usage et l'évaluation que peuvent en faire les jeunes ruraux. Le travail effectué dans cette thèse donne aussi des éléments pour poursuivre la réflexion autour de la validité des concepts scientifiques en général et géographiques en particulier (rural, ruralité, culture, développement, territoire, temps libre), leur opposant ceux façonnés par les jeunes, et une année supplémentaire nous aurait permis d'approfondir ces aspects conceptuels ainsi que l'assimilation de certains volets théoriques que nous n'avons pu que survoler.

Enfin, ces recherches pourraient donner lieu à une **actualisation** profonde en lien avec les événements politiques de l'année écoulée. Les bouleversements provoqués par les réformes menées en quelques mois ont exacerbé le sentiment d'injustice, le rejet de la classe politique et d'un certain mode de développement. Il serait nécessaire d'étudier à quel point les changements politiques récents interfèrent sur les objets travaillés dans cette thèse, sur les pratiques culturelles des jeunes ruraux et sur la recomposition des territoires. Notre souhait est de pouvoir procéder, ou que d'autres puissent le faire, à une enquête « par retrouvaille », des enquêtés avec lesquels j'ai gardé de nombreux contacts, afin de récolter, d'une part, des données relatives aux évolutions nationales et locales récentes, mais également dépendantes du « vieillissement » de « mes jeunes » qui sont aujourd'hui pour certains sortis de la fourchette d'âge que nous avions initialement déterminée. Sont-ils toujours les « *lideranças* » qu'ils étaient ? Que sont devenues leurs pratiques culturelles mouvantes ? Quelle lecture font-ils de l'avancement ou du recul des recompositions qu'ils constataient ou appelaient de leurs voeux ? Si Martine Droulers s'interrogeait en 2001 sur le passage du Brésil « de la géophagie, sa traditionnelle boulimie de l'espace à une géosophie, sagesse de la gestion de l'espace » (p.13), les bouleversements récents de l'orientation politique du pays remettent en partie en question cette possibilité. Si les acteurs sociaux nous semblaient être pour certains dans cette dynamique d'un rapport renouvelé à l'espace, il serait nécessaire de le vérifier sur le terrain.

Pour conclure, si nous n'avons pas réalisé une « histoire du temps libre », on peut se demander si le XXIème siècle sera le siècle du ralentissement et de la ruralité, quand le XXème avait été celui de l'accélération et de l'urbanisation. Avec Jean-Claude Farcy, nous concluons en questionnant un fil rouge de ce travail, l'usage et l'instrumentalisation de l'interstice précieux du temps libre qui participe au façonnement des individus, des groupes, et des territoires :

> « À qui souhaite faire l'histoire du temps libre s'impose aussi l'étude des formes de la domination, réelle, imaginaire ou symbolique, à laquelle celle-ci est alors soumise. Le subtil relais des diatribes contre l'oisiveté, la passivité, la vacuité des heures, la permanente dénonciation du gaspillage du temps, qui s'accorde à l'obsession de la perte, et du même coup, l'exaltation de l'activité ont induit bien des remords et ont gêné l'assouvissement de bien des désirs. Cette crainte de la brèche, voire de l'interstice dans l'emploi calculé des heures, ce souci permanent de disqualifier la spontanéité engendrent un système de normes qui a longtemps pesé sur les usages du temps disponible. Il en est ainsi de la visée d'organisation qui incite à dessiner, voire à imposer les emplois du temps de l'autre. »[618]

[618]Jean-Claude Farcy, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans Alain Corbin, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Flammarion Champs histoire, 1995

Bibliographie

Seules les références explicitement citées dans le corps du texte sont ici répertoriées.

ABRAMO Helena Wendel, BRANCO, Pedro Paulo Martoni, *Retratos da juventude brasileira: análises de uma pesquisa nacional*. São Paulo (SP): Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2005

ABRAMOVAY Ricardo, *O futuro das regiões rurais*, Porto Alegre, UFRGS, 2003 (réédité en 2009)

ABRAMOVAY Ricardo, « Para uma Teoria do Estudos Territoriais », dans VIEIRA Paulo Freire et al, *Desenvolvimento territorial sustentavel no Brasil : subsidios para uma politica de fomento,* Florianopolis : Aped/Secco, 2010

ABRAMOVAY Ricardo, MORELLO Thiago Fonseca, « A democracia na raiz das novas dinâmicas rurais brasileiras » . In: *International Conference Dynamics of Rural Transformations in Emerging Economies,* April 14-16, New Delhi, India, 2010

ACOSTA Alberto, *Le Buen Vivir , Pour imaginer d'autres mondes*, 2014

ALLARD Laurence, intervention au Colloque « Jeunes adultes et circulation des biens culturels », Bobigny, Septembre 2014

ALVARADO Sara Victoria, VOMMARO Pablo, *Jóvenes, Cultura y Política en América Latina: algunos trayectos de sus relaciones, experiências y lecturas (1960-2000)*. Rosário: Homo Sapiens Ediciones, 2010

ANDERSON Nels, *Man's Work and Leisure*, Monographs and theorical strudies in Sociology and antropology in honour of Nels Anderson, 4, 1974

ANDION Carolina, « Développement territorial durable en milieu rural, gouvernance et rôle des organisations non gouvernementales : l'État de Santa Catarina au Brésil » dans Mondes en développement n°136, 2006

ARBORIO Anne-Marie, FOURNIER Pierre, *L'observation directe*, 2010, Armand Colin.

AUED Idaleto Malvezzi, GRADE Marlene, *A busca de uma nova forma do agir humano: o MST e seu ato teleológico*. Textos e Debates (UFRR), Boa Vista - Roraima, v. 08, p. 16-35, 2005.

AUGUSTIN Jean-Pierre, ION Jacques, *Des loisirs et des jeunes,* « Le social en Acte » Les Editions ouvrières, 1993

BABADZAN Alain, « L'invention des traditions et le nationalisme », *Journal de la société des océanistes* n°109, 1999

BACHA Edmar, *O Rei da Belíndia*, 1974

BARBAZA Yvette, « Approche géographique et thématique des loisirs » dans *Norois* n°120, p.481- 490. Octobre - décembre 1983

BARKIN David, « The New Rurality: A Framework for Social Struggle in the Face of Globalization. » In.: *International Conference on Land, Poverty, Justice and Development,* Institute of Social Studies, The Hague, 2006

BASTIDE Roger, « Trois Livres sur le Brésil », *Revue Française de Science Politique*, 1955

BAVARESCO Paulo Ricardo, FRANZEN Douglas Orestes et FRANZEN Tiones Ediel, « Emancipação municipal e desenvolvimento local: o caso de Itapiranga », *Revista Brasileira de desenvolvimento regional,* 2013

BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain,* Paris, La Découverte, 1997

BECKER Howard Saul, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance,* 1963

BERNARDY Rógis Juarez et al., *Território, planejamento e gestão: um estudo do Oeste Catarinense a partir da região da AMOSC*. Chapeco, FIE, 2008

BERGER Alain, FONT Eric, « Artisanat et petites entreprises en milieu rural du Languedoc Roussillon », Rapport de recherche, 1995

BERGER Alain, *La recomposition de l'espace rural en Europe du Sud : l'exemple français*. In: *Pôle Sud*, n°5. L'Europe du Sud est-elle en retard ? pp. 57-74, 1996

BERGSON Henri, « La perception du changement », conférences faites a l'université d'Oxford les 26 et 27 Mai 1911

BERRY Brian, *Urbanization and Counter Urbanization,* Beverly Hilles, Sage, 1976

BERTAUX Daniel, THOMPSON Paul, *Pathways To Social Class. A Qualitative Approach To Social Mobility*, Oxford, Clarendon Press, 1997

BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, 2010

BEZERRA Neto, *Avanços e retrocessos da educação rural no Brasil*. Tese de Doutorado. Campinas, São Paulo, 2003

BHABHA Homi, *The location of culture*, 1994

BLANCHET Alain, GOTMAN Anne, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien*, Armand Colin, 2007

BLEIL Susana, « Avoir un visage pour exister publiquement : l'action collective des Sans-Terre au Brésil », *Réseaux* n°129-130, 2005

BLEIL Susana, « Entre la voix et le regard : ethnographie des Sans-Terre dans le Sud du Brésil », dans LETURCQ Guillaume, LOUAULT Frédéric, SCHNEIDER Marques Teresa Cristina, *Le Brésil : un laboratoire pour les sciences sociales*, L'Harmattan, 2013

BLOEMER Neusa Maria Sens, *Brava gente brasileira: migrantes italianos e caboclos nos campos de Lages*. Cidade Futura: Florianópolis, 2000

BOBINEAU Olivier, « La troisième modernité, ou "l'individualisme confinitaire" », *SociologieS [En ligne], Théories et recherches*, 2011

BOICHOT Camille, *Centralités et territorialités artistiques dans la structuration des espaces urbains. Le cas de Paris et de Berlin*, Thèse sous la direction de Nadine Cattan, 2012

BONETTI Alinne, FLEISCHER Soraya, *Entre saias justas e jogos de cintura. Experiências de trabalho de campo de jovens antropólogas brasileiras*, Florianopolis : EdUnisc, 2007

BONNEAU Michel, *L'analyse géographique des loisirs*. Présentation. In: Norois. N°120, pp. 479- 480, Octobre - décembre 1983

BONTRON Jean-Claude, CABANIS Sylvie, *La recomposition du territoire: essai de typologie socio-économique des cantons français,* 1992

BONTRON Jean-Claude, MOREL-BROCHET Annabelle, « Tourisme et fonctions récréatives: quelles perspectives pour les espaces ruraux? » dans PERRIER-CORNET (dir.), *Repenser les campagnes*, 2002

BOSCHMA Ron, FRITSCH Michael, « Creative Class and Regional growth - Empirical Evidence from eight European Countries », *Jena Economic Research Papers*, n° 2007-066, Friedrich Schiller University Jena, Max Planck Institute of Economics, Thueringer Universitaets und Landesbibliothek, 2007

BOURDIEU Pierre, « La jeunesse n'est qu'un mot », Entretien avec Anne-Marie Métailié, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Ages, 1978

BOURDIEU Pierre, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Points, 2002

BRANDÃO Carlos Rodrigues, *A partilha da vida,* 1995

BRANDENBURG Alfio, *Movimento agroecologico : trajetórias, contradições e perceptivas, Desenvolvimento e Meio Ambiente*, Curitiba : Ed. UFPR n6, p11-28, 2002

BROCHIER Christophe, « Quelques remarques sur les enjeux de méthode dans la recherche sociologique sur le Brésil », dans LETURCQ Guillaume, LOUAULT Frédéric, SCHNEIDER Marques Teresa Cristina, *Le Brésil : un laboratoire pour les sciences sociales*, L'Harmattan, 2013

BRUMER Anita, « A problematica dos jovens rurais na pòs-modernidade » dans CARNEIRO Maria José, CASTRO Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva*, Rio de Janeiro : Mauad X, 2007

BRUNET Roger, THÉRY Hervé, FERRAS Robert, *Les Mots de la Géographie, dictionnaire critique,* Collection Dynamiques du territoire, RECLUS La Documentation Française, Montpellier-Paris, 520p. 3ème édition, 1993

BRYDEN John et HART Keith, *Dynamics of Rural Areas (DORA) – The International Comparison, an EU Project involving Germany, Greec, Scotland and Sweden,* The Arkleton Trust, Aberdeen University, 2001

CALDART Roseli Salete, *Pedagogia do movimento sem terra: escola e mais do que escola,* Petropolis: Vozes, 2000

CAMARANO Ana Amélia, ABRAMOVAY Ricardo, *Êxodo rural, envelhecimento e masculinização no Brasil: panorama dos últimos cinqüenta anos*. Revista Brasileira Estudos da População, Brasília, n.15, p. 45-65, 1998

CAMPANHOLA Clayton, GRAZIANO DA SILVA José, *O Novo rural brasileiro*. Jaguariúna/SP, Embrapa Meio Ambiente, 4 Volumes. 2000

CAMPO Fioretti Elena, *Políticas públicas para a cultura como fator de desenvolvimento econômico e social no estado de Roraima,* Porto Alegre, dissertação de pós-graduação em economia da UFRGS, 2009

CAMPOLIN Adalgiza Inês, *Quando alunos e alunas são rurais e a escola é urbana: o significado do ensino médio para jovens rurais*. Dissertação de Mestrado, Programa de Pós-Graduação em Educação/Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2000

CANCLINI Nestor, Culturas híbridas: *Estrategias para entrar y salir de la modernidad*, 1989

CÂNDIDO Antonio, *Os Parceiros do Rio Bonito*. São Paulo: Duas Cidades, 1964

CÂNDIDO Antonio, « Uma palavra instável », *Folha de São Paulo*, août 1995

CAPELLESSO Adinor José, *Crédito e Seguro da Agricultura Familiar: Políticas Públicas de Apoio à Sustentabilidade ou de Subsídio a Sistemas Produtivos de Baixa Eficiência?* , Tese PGA – CCA – UFSC, 2016

CAPELO Maria Regina Clivai, SUELY Aparecida Martins, AMARAL Wagner Roberto do Amaral, « Jovens do Campo: a procura da visibilidade social » dans PAULILO, Maria Ângela Silveira, JEOLÁS Leila Sollberger, CAPELO Maria Regina Clivati, *Juventudes, Desigualdades e Diversidades,* Londrina: Eduel, 2007

CAPUTO Virginia, « Anthropologys silent others, a consideration of some conceptual and methodological issues for the study of youth and childrens cultures », dans V. AMIT-TALAI, H. WULFF, *Youth Cultures. A cross Cultural perspective,* Routledge, London, pp. 43-62, 1995

CARNEIRO Maria José Teixeira, « Ruralidade: novas identidades em construção », dans *Estudos Sociedade e Agricultura*, Rio de Janeiro, 1998

CARNEIRO Maria José Teixeira, « O ideal rurbano: campo e cidade no imaginário de jovens rurais » dans SILVA, Francisco Carlos Teixeira, *Mundo rural e política,* Rio de Janeiro, Campos/Pronex, 1998

CARNEIRO Maria José Teixeira, MALUF Renato (Orgs.), *Para além da produção: multifuncionalidade e agricultura familiar,* Rio de Janeiro : Mauad, 2003

CARNEIRO Maria José Teixeira, « La ruralité dans la société contemporaine: une réflexion théorique et méthodologique », *Les Carnets de l´Observatoire ds rapports entre rural et urbain*, Nanterre - França, v. 3, p. 5-27, 2005

CARNEIRO Maria José Teixeira, CASTRO Elisa Guaraná de (Orgs), *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007

CARNEIRO Maria José Teixeira, « Brésil : des politiques publiques pour la jeunesse » dans *Défis Sud,* Juillet-Aout 2007

CARRIÈRE Jean Paul, CAZELLA Ademir Antonio, « Abordagem introdutoria ao conceito de desenvolvimento territorial », Florianopolis, *Eisforia*, pp23-47, 2006

CASTRO Mary Garcia, *Cultivando vida, desarmando violências : experiências em educação, cultura, lazer, esporte e cidadania com jovens em situação de pobreza*. Brasília: UNESCO, 2001

CASTRO Elisa Guaraná, CORREA José G., MARTINS Maíra, FERREIRA Salomé Lima, « A categoria juventude rural no Brasil: o processo de construção de um ator político. Contribuições para um estado da arte » dans ALVARADO, Sara Victoria Alvarado, VOMMARO, Pablo A., *Jóvenes, Cultura y Política en América Latina: algunos trayectos de sus relaciones, experiências y lecturas* (1960-2000). Rosário: Homo Sapiens Ediciones, 2010

CASTRO Elisa Guaraná, « Juventude Rural no Brasil: processos de exclusão e a contrução de um ator político », *Revista Latinoamericana de ciencias sociales, niñez y juventud*, v. 7, p. 179-208, 2009

CAZELLA Ademir Antonio, « Contribuições metodológicas da sócio-antropologia para o desenvolvimento territorial sustentável », *Eisforia* (UFSC), v. 4, p. 225-247, 2006

CAZELLA Ademir Antonio, CERDAN Claire, VIEIRA Paulo et CARRIÈRE Jean-Paul (coord), *Desenvolvimento Territorial Sustentavel no Brasil,* 2010

CAZELLA Ademir Antonio, CAPELLESSO Adinor José, MEDEIROS Monique, TECCHIO Andréia, SENCEBÉ Yannick et BURIGO Fabio Luiz, « Políticas publicas de desenvolvimento rural no Brasil: o dilema entre inclusão produtiva e assistência social », *Politica & Sociedade*, Florianopolis, Vol. 15, Edição Especial, 2016.

CAZELLA Ademir Antonio, CHAUVEAU Hélène, SCHMITT FILHO Abdon, ROVER Oscar, BOSA Jairo Antonio, MAGNANTI Natal João, « Perspectives critiques de l'Agroécologie au Brésil » dans l'ouvrage de Bernard CHARLERY, Fabienne CAVAILLÉ et Michael POUZENC (coord.), *La Renaissance rurale d'un siècle à l'autre ?*, PUM, à paraître en 2018

CAZES Georges, *Fondements pour une géographie du tourisme et des loisirs,* 1992

CERDAN Claire, FOURNIER Stéphane, « Le système agroalimentaire localisé comme produit de l'activation des ressources territoriales. Enjeux et contraintes du développement local des productions agroalimentaires artisanales » dans Hervé GUMUCHIAN, Bernard PECQUEUR (Coord.), *La ressource territoriale,* Paris, FRA : Economica, 2007

CHAMBOREDON Jean-Claude, « Classes scolaires, classes d'âge, classes sociales : les fonctions de scansion temporelle du système de formation », *Enquête, Cahiers du CERCOM 6*, 1991

CHAMBOREDON Jean-Claude, RETIÈRE Jean-Noël, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol.16, n°63, 2003

CHAMPAGNE Patrick, « Elargissement de l'espace social et crise de l'identité paysanne », *Cahiers*

d'Economie et Sociologie Rurales, p. 73-89, 1986

CHANTELOT Stéphane, « La géographie de la classe créative : une application aux aires urbaines françaises », XLVIe Colloque ASRDLF, Clermont-Ferrand, 6-8 juillet, 29 p., 2009

CHAUVEAU Jean-Pierre, « Introduction thématique. Les jeunes ruraux à la croisée des chemins », *Afrique contemporaine,* n° 214, pp.15-35, 2005

CHAYANOV Alexander Vassilievitch, *The theory of peasant economy*. American Economic Association, Illinois, 1966

CHONCHOL Jacques, *Sistemas agrarios na America Latina*, 1994

CLAVAL Paul, *Géographie culturelle*, 1999

CLOKE Paul, « Country backwater to virtual village ? Rural studies and the 'cultural turn' », *Journal of Rural Studies*, Vol. 13, pp. 367-375, 1997

CLOKE Paul, MARSDEN Terry, MOONEY Patrick, *Handbook of Rural Studies*, 2006

CONSTANTE Vinicius Tavares, *Rancho Queimado : Uma periferia de amenidades na região da Grande Florianopolis ?,* Orientador: Prof. Dr. Ewerton Vieira Machado Dissertação de Mestrado, Área de Concentração: Desenvolvimento Regional e Urbano Florianópolis, 2011

CORRÊA Josel Machado, CORRÊA Walkiria Kruger, GERALDI Lucia Helena, « A problemática da definição e da delimitação do espaço rural e urbano, mudanças no espaço rural e praticas institucionais : o exemplo da ilha de Santa Catarina », dans la revue *Geografia*, p37-59, avril 2001

CORREA Sílvio Marcus de Souza, « Brésil : une société des jeunes ? » Conférence à la Chaire Fernand Dumont sur la Culture (INRS – Urbanisation, culture et société) et à l'Observatoire Jeunes et Société, 2005

COURTIN Émilie et al., « Démêler les fils du récit comparatif » , *Revue internationale de politique comparée*, vol. 19, p.7-17, 2012

CROIX Nicole, *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?,* 2000

CROZAT Dominique, « Scène, musique et espaces hyper réels », *Géocarrefour*, Vol. 83/1 | 2008

CROZAT Dominique et FOURNIER Sébastien, « De la fête aux loisirs: événement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de géographie* n° 643, 2005

CRUZ Rita de Cássia Ariza da, *Turismo, território e o mito do desenvolvimento*. Espaço e Geografia (UnB), Brasília, v. 5, p. 19-26, 2000

CRUZ Rita de Cássia Ariza da, *Patrimonialização do patrimônio: ensaio sobre a relação entre turismo, patrimônio cultural e produção do espaço*. Geousp (USP), v. 31, p. 95-104, 2012

CUCHE Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2010

CUSSET Yves, HELFTER Caroline, « La cohésion sociale à l'épreuve de l'entre-soi », *Informations sociales*, n° 147, p. 116-119, 2008

DAGNESE Felipe, « Contingente de estabelecimentos agropecuários de baixa renda beneficiários do Pronaf em Santa Catarina, uma pesquisa a partir do censo agropecuário de 2006 », *Seminário em Agroecossistemas, PGA-UFSC,* 2015

D'ALLENS Gaspard et LECLAIR Lucile, *Les néo-paysans*, 2016

DARDEL Eric, *L'Homme et la Terre*, 1952

DAVID Olivier, *Le temps libre des enfants et des jeunes à l'épreuve des contextes territoriaux*, Habilitation à diriger des Recherches, 2010

DAVID Olivier, « Le temps libre des jeunes ruraux : des pratiques contraintes par l'offre de services et d'activités de loisirs », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement,* 2014

DEBARBIEUX Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique » , *Espace géographique,* Volume 24 Numéro 2 pp. 97-112, 1995

DEBARBIEUX Bernard, « Obsolescence ou actualité des objets géographiques modernes ? », dans ARLAUD Samuel, YVES Jean, ROYOUX Dominique (dir), *Rural-Urbain, Nouveaux liens, nouvelles frontières*, Rennes:PUR, 2005

DEBARIEUX Bernard, « Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores », *L'Espace géographique,* 2014

DELBAERE Roland, « *L'approche géographique de l'étude des loisirs. Le projet Loreto et l'importance de la linguistique dans cet ensemble », Norois,* N°124, Octobre - décembre 1984

DELFOSSE Claire, *Géographie rurale, culture et patrimoine*, HDR, Université de Lille I, 2 vol. : vol. de synthèse (312 p.) et volume de publications (443 p.), 2003

DELFOSSE Claire, « La culture à la campagne », *Pour* N° 208, p. 43-48, 2011

DELFOSSE Claire, « Culture et inégalités spatiales en milieu rural », dans Frédéric CHAUVEAU, Yves JEAN, Laurent WILLEMEZ (coord,), *Justice et sociétés rurales*, Rennes, PUR, pp.103-117, 2011

DELFOSSE Claire, « Produits de terroir et territoires. Des riches heures du développement rural à la gouvernance métropolitaine », *Sud-Ouest européen*, n°35, pp. 17-30, 2013

DELFOSSE Claire, GEORGES Pierre-Marie, « Artistes et espace rural : l'émergence d'une dynamique créative », *Territoire en mouvement*, 19-20, 2013

DELFOSSE Claire, « Villes moyennes et produits de terroir. Quatre villes à l'ombre de la métropole lyonnaise », dans Philippe MEYZIES et Corinne MARACHE, *Produits de terroir. L'empreinte de la ville*, PUR, 2015

DELFOSSE Claire « Patrimoine-culture en milieu rural : désert culturel ou foisonnement ? », Pour N° 226,

p. 29-38, 2015

DEMANGEOT Jean, *Le continent brésilien*, Préface de Pierre Monbeig, Paris, SEDQES, 1972

DERRUAU Max, *Précis de géographie humaine*, 4e édition, Paris, A. Colin, 1967

DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable*, Le Seuil, 2000

DEWAILLY Jean-Michel, FLAMENT Emile, *Géographie du tourisme et des loisirs,* SEDES, Paris, 1993

DIANIN Irene Maria Brzezinski, *Suicídio: políticas e ações de enfrentamento a partir da política nacional de saúde pública, no Vale do Rio Pardo*, Tese, Unisc, 2006

DIAS Leila Christina Duarte, RAUD Cecile, *Villes et régions au Brésil,* Paris, L'Harmattan, 2000

DI MÉO Guy, «Un regard de géographe », dans BORD Jean-Paul, BADUEL, Pierre Robert, *Cartographie, géographie et sciences sociales*, 2000

DI MÉO Guy, « Identité et territoire : un essai d'exploration conceptuel », dans BARRAQUE Jean-Pierre, THIBON Christian, *Actes du colloque Les variantes du discours régionaliste en Béarn*, Éditions Gascogne, pp.369-396, 2004

DIRY Jean-Paul, *Les espaces ruraux,* Paris, SEDES, 1999 > changer ds texte mettre ts les DIRY em 1999

DORIGON Clovis, « Os mercados de produtos coloniais da Região Oeste de Santa Catarin », dans José Marcos FROEHLICH (Org.), *Desenvolvimento Territorial - Produção, Identidade e Consumo,* Unijuí, v. 1, p. 1-424, 2011

DORIGON Clovis, RENK Arlene, *Juventude Rural, Produtos Coloniais e Pluriatividade*. 1ª. ed. Chapecó: Argos, 2013

DORIGON Clovis, RENK Arlene (coord.), *Juventude rural, Cultura e Mudança social*, Argos, Unochapeco, 2014

DOZENA Alessandro, « O samba na constituição do processo de urbanização e conformação de territorialidades na cidade de São Paulo », *Revista Geografia e Pesquisa,* v. 3, p. 93-115, 2009

DOZENA Alessandro, *A Geografia do Samba na Cidade de São Paulo,* 1a. ed. São Paulo: PoliSaber, 2011

DROULERS Martine, « Formes de la croissance urbaine et environnement au Brésil » dans DIAS Leila Christina Duarte, RAUD Cecile, *Villes et régions au Brésil,* Paris, L'Harmattan, 2000

DROULERS Martine, *Brésil : une géohistoire*, Paris, PUF, Géographies, 2001

DUBY Georges, « Avant-propos », dans DUBY Georges, WALLON Armand (dir.), *Histoire de la France rurale*, Tome 1, Paris, Ed. du Seuil, 1975

DUMAZEDIER Jean, *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Le Seuil, 1962

DUMONT Gérard-François, *Diagnostic et gouvernance des territoires,* Paris, Armand Colin, 2012

DUPUY Gabriel, *Les pauvres entre dépendance automobile et assignation territoriale : Comparaison France/Royaume-Uni*, Rapport pour le Ministère de l'Equipement, des Transports et du Logement, 2001

DUTRA Alves Flamarion, « O pensamento francês na geografia rural do Brasil », *Confins*, 16, 2012

EIZNER Nicole, *L'Europe et ses campagnes,* 1996

ESCAFRE Fabrice, GAMBINO Mélanie, ROUGE Lionel, « Les jeunes dans les espaces de faible densité, Sociétés et jeunesses en difficulté », n° 4 automne 2007

FARCY Jean-Claude, « Le temps libre au village (1830-1930) » dans CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Flammarion Champs histoire, 1995

FAUCHER Daniel, *Géographie agraire. Types de cultures*, 1949

FERREIRA Angela Duarte Damasceno, « Vers la construction du rural au Brésil : voies en cours et perspectives », dans ZANONI Magda et LAMARCHE Hugues (coord.) *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement,* Éditions Karthala, 2001

FERREIRA Angela Duarte Damasceno, « Processos e sentidos sociais do rural na contemporaneidade: indagações sobre algumas especificidades brasileiras » , *Estudos sociedade e agricultura,* n° 18, Rio de Janeiro: CPDA/UFRRJ, p. 28-46, 2002

FILY Clément, HOUIJI Ramzi, JOURDAN Elsa, MONTAGNAT Morgane, TISSOT Louise *Apport à l'évaluation de la convention d'éducation aux arts et à la culture. Étude de deux intercommunalités d'Ardèche et de Drôme*, Rapport du Projet Tutoré du Master 2 Gestion des Territoires et Développement Local, Université Lyon 2, Laboratoire d'Études Rurales, 2017

FLEURY Antoine, *Les espaces publics dans les politiques métropolitaines. Réflexions au croisement de trois expériences : de Paris aux quartiers centraux de Berlin et Istanbul,* thèse de doctorat en géographie, Université de Paris 1, 2007

FLEURY Antoine, « Croiser les terrains en géographie », colloque "À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie", Arras, 18-20 juin 2008

FLORIDA Richard, *The Rise of the Creative Class. And How It's Transforming Work, Leisure and Everyday Life,* Basic Books, 2002

FOSSILE Alvez Nicole, *Ressignificação dos papeis sociais de mulheres na agricultura familiar de base agroecologica*, Florianópolis, CCA, PGA-LAF, 2016

FOURNIER Jean-Marc, SABOT Emmanuelle, « Comparer : une démarche de recherche stimulante et risquée », Université de Caen et Rennes II UMR 6590, ESO N° 16, octobre 2001

FRAGA Paulo César, « Narcotráfico e jovens no Brasil: dimensões urbana e rural », dans Anais VI Congresso. Porto Alegre, ALASRU, 2002

FREYRE Gilberto, *Casa-Grande e Senzala,* 1933

FROEHLICH José Marcos, RAUBER Cassiane da Costa, CARPES Rocardo Howes, TOEBE Marcos, « Êxodo seletivo, masculinização e envelhecimento da população rural na região central do RS », *Ciência Rural,* Santa Maria, v.41, n.9, p.1674-1680, setembro 2011

GABAS Jean-Jacques, LOSCH Bruno, « La fabrique de l'émergence en trompe-l'œil », dans JAFFRELOT Christophe, *L'enjeu mondial, les pays émergents*, Paris, Les Presses de Sciences Po, p. 25-40, 2008

GALLAND Olivier, LAMBERT Yves, *Les jeunes ruraux,* Paris, INRA, l'Harmattan, 1993

GALLAND Olivier, « Itinéraire d'un sociologue », Entretien avec Olivier Galland réalisé par Francis Lebon et Chantal de Linares, dans Agora débats/jeunesses N° 46, 2007

GALLAND Olivier, ROUDET Bernard. *Une jeunesse différente ? Les valeurs des jeunes Français depuis 30 ans*, Armand Colin, pp.179-185, 2012

GAMBINO Mélanie, *Vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population: pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord vert (France) et le Rural Galway (Irlande)*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2008

GAMBINO Mélanie et DESMESURE Olivier, « Habiter les espaces ruraux : les enjeux des formes de mobilité des jeunes. Regards interdisciplinaires », *Norois* n° 233, p. 25-35, 2014

GARCIA CATALA Laurence, *Parcours artistiques et culturels de jeunes habitants dans les perspectives et les enjeux des dynamiques rurales en pays Midi Quercy*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2012

GAUCHET Marcel, *Le Désenchantement du monde*, Paris, Éditions Gallimard, 1985

GÉDOUIN Maëlle, *Agrobusiness du soja et de la viande en Uruguay : financiarisation des systèmes agraires et nouvelles différenciations sociales et productives en agriculture*, Nanterre, 2017

GEISER Gustavo Caminoto, CAZELLA Ademir Antonio, « O pólo madeireiro e suas implicações no desenvolvimento da região dos Campos de Lages - SC », dans *XLV Congresso da Sociedade Brasileira de Economia Administração e Sociologia Rural*, 2007

GEORGE Pierre, *Précis de géographie rurale,* 1963

GEORGE Pierre (dir.), *Dictionnaire de la géographie*, Presses universitaires de France, 1970

GIARRACCA Norma, « Los pequeños productores en la nueva ruralidad: procesos y debates », XIX Congress of the Latin American Association of Sociology, Caracas, 1993

GIARRACCA Norma (coord), *¿Una Nueva Ruralidad en América Latina?,* Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales – Clacso, Buenos Aires: 45-65., 2001

GIRARDI Eduardo Paulon, *Atlas da questão agraria brasileira,* 2008

GIRAUD Colin, « Structurer la comparaison par l'expérience de l'écriture », Revue internationale de politique comparée, Vol. 19, p. 95-113, 2012

GLASER Barney, STRAUSS Anselm, *The Discovery of Grounded Theory,* 1967

GOMES Renan Lelis, *A Regionalização Do Hip Hop No Brasil Sob A Ótica Da Geografia: Horizontalidades E Verticalidades*.. Revista Geografica de America Central (Online), v. 2, p. 1-10, 2011

GOMES Renan Lelis, *O Hip-Hop Como Manifestação Territorial: Aspectos Regionais Do Rap No Brasil*.. Boletim Campineiro de Geografia, v. 4, p. 82-104, 2014

GOMES Renan Lelis, « Os Circuitos Culturais e a Cidade Fragmentada: os saraus na periferia paulistana. » dans *XV Encuentro de Geógrafos de America Latina,* 2015, Havana. XV Encuentro de Geógrafos de America Latina: por uma América Latina Unida y Sustentable, 2015

GOMEZ Sergio, *La "nueva ruralidad": ¿Qué tan nueva?,* LOM Ediciones, Santiago de Chile, 2002

GRADE Marlene, *Forum do Maciço do Morro da Cruz e Agreco como espaço transitorio : germinando a espacialização de relações solidarias em Santa Catarina,* UFSC, Centro de Filosofia e Ciências Humanas Programa de Pós-graduação em Geografia, Tese de Doutorado em Desenvolvimento Regional e Urbano, Florianópolis, 2006

GRAVARI-BARBAS Maria et VIOLIER Philippe (sdd), *Lieux de culture, culture des lieux : production(s) culturelle(s) locale(s) et émergence des lieux dynamiques, acteurs, enjeux*, Presses universitaires de Rennes, 2003

GRAZIANO DA SILVA José, *O Novo rurál brasileiro*. Campinas, SP: UNICAMP. IE, Coleção Pesquisas I, 1999

GRAZIANO DA SILVA, *Velhos e novos mitos do rural brasileiro*, 2001

GRAZIANO DA SILVA José, DEL GROSSI Mauro, CAMPANHOLA Clayton, « O que há de realmente novo no rural brasileiro », *Cadernos de Ciência e Tecnologia*, Brasília v.19, n.1, p.37-67, jan/abr. 2002

GRAZIANO DA SILVA, *Tecnologia e Agricultura Familiar*, 2ª ed. Porto Alegre, 2003

GRÉSILLON, *Berlin, métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002

GRÉSILLON Boris, « Ville et création artistique. Pour une autre approche de la géographie culturelle », Annales de géographie (n° 660-661), 2008

GRISA Catia et SCHNEIDER Sergio (dir.), *Políticas públicas de desenvolvimento rural no Brasil,* UFRGS, 2015

GUIBERT Martine et al., « Les notions de rural, de ruralité et de développement rural en contextes latino-américains », Communication lors du Colloque « La Renaissance rurale d'un siècle à l'autre ? », Toulouse, mai 2016

GUIU Claire, « Pratiques folkloriques dans les « Terres de l'Èbre » : représentations et mises en scène de la ruralité », *Norois* n°204, 2007

HERVIEU Bernard et VIARD Jean, *Au Bonheur des campagnes*, éd. De l'Aube, 1996

HILAL Mohamed, BARCZAK Aleksandra (coord.), « Typologie des campagnes françaises et des espaces à enjeux spécifiques », *Travaux en ligne,* 12, Paris, Datar, 2012

HIRSHMAN Albert Otto, *Autosubversão : teorias consagradas em xeque*, São Paulo, Companhia das Letras, 1996

HOBSBAWM Eric et RANGER Terence (coord.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1983

HOBSBAWN Eric, *On History,* Weidenfeld & Nicolson, 1997

JACQUOT Sébastien, *Enjeux publics et privés du réinvestissement des espaces historiques centraux, une étude comparée de Gênes, Valparaiso et Liverpool,* Thèse de doctorat, Université d'Angers, 2007

JAMIESON Lynn, « Migration, place and class : youth in a rural area » , *The Sociological Review*, 48-2, 2000

JANATA Natacha Eugênia, *« Fuxicando » sobre a cultura do trabalho e do ludico das meninas, jovens, mulheres de assentamentos do MST*, Mémoire soutenu à Florianopolis, 2004

JANATA Natacha Eugênia, *« Juventude que ousa lutar » : trabalho, educação et militancia des jovens assentados do MST*, Thèse soutenue à Florianopolis, 2012

JEAN Yves, PÉRIGORD Michel, *Géographie rurale : La ruralité en France*, Armand Colin, 2009

JOLLIVET Marcel, EIZNER Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*. Presses FNSP, pp. 187-216, 1996

JOLLIVET Marcel (dir.), *Vers un rural postindustriel; rural et environnement dans huit pays européens*. Paris: Éditions L'Harmattan, 1997

JOLLIVET Marcel, *Pour une science sociale à travers champs. Paysannerie, ruralité, capitalisme,* 2001

JORDÃO Gisele (coord.), *Panorama setorial da cultura brasileira 2011/2012*, São Paulo : Allucci & Associados Comunicações, 2012

JOUSSEAUME Valérie, DAVID Olivier, DELFOSSE Claire, « Patrimoine, culture et construction identitaire dans les territoires ruraux », Norois, n°204, pp. 7-9, 2007

JUILLARD Étienne, « L'urbanisation des campagnes en Europe occidentale », *Études rurales*, 1961

JUILLARD Étienne, « Urbanisation des campagnes », *Études rurales* 49-50, 1973

KAUFMANN Vincent et JEMELIN Christophe, « La motilité, une forme de capital permettant d'éviter les irréversibilités socio-spatiales ? », Lausanne, octobre 2004

KAUFMANN Vincent, RAVALET Emmanuel, DUPUIT Élodie (dir.), *Motilité et mobilité : mode d'emploi,* Neuchâtel, Éditions Alphil, coll. « Espaces, mobilités et sociétés », 2015

KAY Cristobal, « Reflections on Latin American Rural Studies in the Neoliberal Globalization Period: A New Rurality? », *Development and Change* 39(6): 915–943, 2008

KAYSER Bernard, « Où en est-on de la culture rurale ? », dans *Aujourd'hui la culture du monde rural*, p. 23, 1987

KAYSER Bernard, *La renaissance rurale. Sociologie des campagnes du monde occidental*. Paris: Armand Colin, 1990

KAYSER Bernard, *Naissance de nouvelles campagnes*, Aube (Editions de l'), Collection le monde en cours, 1993

KAYSER Bernard, « Les Sciences sociales face au monde rural - Méthodes et moyens », PU Mirail (Toulouse), Géocarrefour, « Géographie(s) rurale(s) en question(s) » Vol. 83, 2008

KELLY John, *Leisure Identities and Interaction*, London, George Allen and Unwin, 1983

KIRK Jerome, MILLER Marc, *Reliability and Validity in Qualitative Research,* SAGE, 1986

LAHIRE Bernard, *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires,* Paris, Gallimard, Le Seuil, 1995

LALLEMENT Michel, SPURK Jan(dir.), *Stratégies de la comparaison internationale*. Paris : CNRS Editions, 2003

LAMARCHE Hugues (dir.), *L'agriculture familiale. Comparaison internationale, tome 1 : Une réalité polymorphe*, Paris, Éditions L'Harmattan, 304 p. (pp. 13-14), 1991

LAMARCHE Hugues, « Le travail en agriculture : nouvelles demandes, nouveaux enjeux » , *Économie rurale*, 1998

LANDEL Pierre-Antoine, TEILLET Philippe, *La place de la culture dans la recomposition des territoires. Le cas des pays issus de la loi Voynet,* Observatoire des politiques culturelles, 2003

LANDRY Charles, BIANCHINI Franco, *The Creative City,* Ed:Demos, 1995

LANDRY Charles pour le réseau Urbact Culture, *Culture et régénération urbaine. Activités culturelles et industries créatives, moteurs du renouvellement urbain. Approche intégrée : le rôle de la culture et de la créativité dans le (re)développement des villes*, 2006

LAURENS Jean-Paul, *1 sur 500 : la réussite scolaire en milieu populaire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992

LE BERRE Maryvonne, « Territoires », in A. BAILLY, R. FERRAS, D. PUMAIN [dir.], *Encyclopédie de géographie,* Paris, Economica : 601-621, 1995

LE BRETON Éric, *Les raisons de l'assignation territoriale, quelques éléments d'appréhension des comportements de mobilité de personnes disqualifiées,* 2002

LEFRANÇOIS Claire, « Articuler différentes échelles d'analyse dans la comparaison », Terrains & Travaux, n°2, 93–108, 2012

LE GOFF Jean-Pierre, *La fin du village. Une histoire française*, Paris, Gallimard, 2012

LEITÃO Jóyce Oliveira, « A relação entre caipiras e o processo de urbanização na música sertaneja entre as décadas de 1920 e 1980 », *Confins*, 30 | 2017

LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique*, 1975

LERICHE Frédéric, DAVIET Sylvie (dir.), *L'économie culturelle et ses territoires*, Toulouse, PUM, 2008

LEVERATTO Marc, « Le théâtre du peuple de Bussang, Histoire et sociologie d'une innovation », *Vingtième siècle*, N°3. pp. 5-19, 2004

LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel (co-dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, 2003

LIEFOOGHE Christine, « La créativité: une ressource pour le développement économique d'une région de tradition industrielle », *XLVIe Colloque ASRDLF, Clermont-Ferrand*, 6-8, 2009

LIEFOOGHE Christine, « Économie créative et développement des territoires: enjeux et perspectives de recherche », *Innovations, 181-197,* 2010

LLAMBÍ Luis, « Globalización y Nueva Ruralidad en América Latina: Una agenda teórica de investigación », *Revista Latinoamericana de Sociología Rural* 2: 29-39, 1994

LLAMBÍ Luis, PÉREZ Edelmira, « Nuevas ruralidades y viejos campesinismos. Agenda para una nueva sociología rural latinoamericana », *Cuadernos de Desarrollo Rural* 4(59): 37-61, 2007

LOCKS Geraldo, *Antes e depois do olhar antropológico sobre a Etnia Cabocla desde uma organização não-governamental na Serra Catarinense*. In: 23ª Reunião Brasileira de Antropologia, 2002

LOCKS Geraldo, *A população Cabocla a caminho da cidade: uma investigação de seu trajeto e reinvenção de sua vida na cidade de Lages*. In: V Reunião de Antropologia do Mercosul, 2003

LOPES Milena Nunes, *O celibato masculino e as perspectivas de reprodução da agricultura familiar,* UFRGS, 2006

LUSSAULT Michel, PAQUOT Thierry, YOUNES Chris, *Habiter. Le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007

MACEDO Carmem Severine (entretien avec), « Amérique latine : nous voulons rester dans nos campagnes » dans *Défis Sud,* Juillet-Aout 2007

MADEIRA Felicia Reicher, RODRIGUES Eliana Monteiro, « Recado dos jovens: mais qualificação » dans CNPD *Jovens acontecendo na trilha das políticas públicas*. Brasília, CNPD, 1998

MAGNANTI Natal, « A importância social e econômica do pinhão na Serra Catarinense » dans Zilma Isabel PEIXER, José Luís CARRARO (Org.), *Povos do Campo, Educação e Natureza*. 1ed. Lages-Santa Catarina: Grafine Gráfica e Editora, 2016

MALENFANT Séverine, « La migration du folklore et des fêtes germaniques au Sud du Brésil » dans la *Revue européenne des migrations internationales,* Vol. 25, p. 153-165, 2009

MALINOWSKI Bronisław Kasper, *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, 1922

MARSDEN Terry, MURDOCH Jonathan, *Reconstituting rurality; class, community and power in the development process,* London: UCL, 1994

MARTINE George, GARCIA Ronaldo, *Os impactos sociais da modernização agrícola,* São Paulo: Caetes, 1987

MARTINS José de Souza, *Fronteira, a degradação do Outro nos confins do humano,* 1997

MARTINS de Carvalho Horacio, *Agricultura familiar y el campesinado en America Latina*, CSEAM, 2014

MARTINS Pedro, SANCHEZ Hector, WELTER Tânia, *Território & sociabilidade : relatos latinoamericanos,* Florianópolis : Editora da UDESC, 2012

MATHIEU Nicole, BONTRON Jean-Claude. « Les transformations de l'espace rural. Problèmes de méthode. » In: *Études rurales,* n°49-50, pp. 137-159, 1973

MATHIEU Nicole, « Rural et urbain : unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter. » dans JOLLIVET Marcel, EIZNER Nicole (dir.), *L'Europe et ses campagnes*. Presses FNSP, pp. 187-216, 1996

MATHIEU Nicole, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Les années quatre-vingt-dix. » In: *Économie rurale*. N°247, pp. 11-20, 1998

MATTEI Lauro, « Emprego agrícola: cenários e tendências », *Estudos avançados* 29 (85), 2015

MENASCHE Renata, « Gauchismo: tradição inventada », *Estudos Sociedade e Agricultura*, 1993

MENDRAS Henri, *La fin des paysans, vingt ans après*, Arles, Actes Sud, 1984

MERVANT-ROUX Marie-Madeleine (dir.), *Du théâtre amateur. Approche historique et anthropologique,* Paris CNRS, 2004

METEREAU Renaud, *Mouvement coopératif paysan et SYAL au Nicaragua : leviers d'écodéveloppement ?,* Thèse d'Economies et finances sous la direction de Catherine Figuière, Université Grenoble Alpes, 2016

MIOR Luis Carlos, *Agricultores familiares, agroindústrias e redes de desenvolvimento rural,* Chapecó, Unochapecõ, Editora Argos, 2005

MIRLOUP Joël, « Les loisirs des français, approche géographique », *Revue de géographie de Lyon,* Vol. 59 n°1-2, pp. 15- 27, 1984

MOREL-BROCHET Annabelle, ORTAR Nathalie (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Habitat et sociétés », 2012

MORUZZI MARQUES Paulo Eduardo, RÉTIÈRE Morgane, « Renaissance rurale dans l'État de São Paulo

au Brésil : processus représentatifs des transformations récentes », Communication à Toulouse, Colloque *La Renaissance Rurale d'un siècle à l'autre*, 2015

NOVAES Regina, VANNUCHI Paulo, RIBEIRO Renato Janine, *Juventude e sociedade: trabalho, educação, cultura e participação*. São Paulo: Instituto Cidadania: Fundação Perseu Abramo, 2004

NOVAES Regina « As juventudes e a luta por direitos », *Le Monde Diplomatique,* édition Brésilienne n°64, dossier Juventude e politica, p. 10 à 18, 2012

OCTOBRE Sylvie, *Deux pouces et des neurones, Les cultures juvéniles de l'ère médiatique à l'ère numérique,* Coll. Questions de culture Ministère de la Culture - DEPS, 2014

OGANAUSKAS Filho Vladimir, *Descentralização administrativa do Estado de Santa Catarina: caracterização e resultados (2003-2015)*, Florianopolis, 2016

OGANAUSKAS Filho Vladimir, CAZELLA Ademir, BURIGO Fabio, TECCHIO Andrea, *Descentralização Administrativa em Santa Catarina: a dimensão política do planejamento regional*. In: 3° Seminário Nacional de Planejamento e Desenvolvimento, 2016, Campos dos Goytacazes. Anais do SNPD. Curitiba: UTFPR, 2016

OLIVEN Ruben George, « À la recherche des origines perdues, le mouvement traditionaliste *gaúcho* au Brésil », *Études Rurales*, 2002

OLIVIER de SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », Revue Enquête, no 1, 1995, pp. 71-109. Numéro intitulé : “Les terrains de l’enquête.”

PAILLÉ Pierre, MUCCHIELLI Alex, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, 2012

PAIM Elison Antonio, « Aspectos da constituição historica da região Oeste de Santa Catarina », *Saeculum Revista de Historia,* João Pessoas, 2006

PARTANT François, *La Ligne d'horizon,* La Découverte, 1988

PARTANT François, *Cette crise qui n'en est pas une*, 1994

PAULILO Maria Ignez Silveira, *Terra à vista... e ao longe*, 2. ed. Florianópolis: Editora da UFSC, 1998

PAULILO Maria Ignez Silveira, *Movimento das mulheres camponesas e os muitos sentidos da igualdade de genero,* 2003

PAULILO Maria Ignez Silveira, SCHMIDT Wilson, *Agricultura e espaço rural em Santa Catarina,* Editora da UFSC, 2003

PECQUEUR Bernard, *Le développement territorial : une nouvelle approche des processus de développement pour les économies du Sud,* Grenoble : Institut de Géographie Alpine, 2004

PEEMANS Jean-Philippe, *Territoire, développement et mondialisation. Points de vue du sud*, éd. Sylepse, coll. Alternative sud, 2008

PEREIRA João Antenor, Percepção do uso do solo e desenvolvimento rural : um estudo de etnopedologia no Planalto Sul de Santa Catarina, Dissertação de Mestrado, Programa de Pós-graduação em Agronomia, 2004

PERES Frederico, « Saúde, trabalho e ambiente no meio rural brasileiro », *Ciência e saúde coletiva,* 2009

PEREZ Vitoria Silvia, *Manifeste pour un XXIème siècle paysan,* 2015

PERRIN Coline, *Construire les campagnes méditerranéennes, Usages, aménagement et valorisations du foncier agricole périurbain en Provence et en Toscane (1950-2010)*, Thèse de Géographie, 2009

PESAVENTO Sandra Jatahy, *História do Rio Grande do Sul,* 2. ed. Porto Alegre: Mercado Aberto, 1982

PETERSEN Paulo, « Edito » , *Juventude na construção da agricultura do futuro*, Agriculturas vol 8 n.1, ASPTA, Leisa Brasil, 2011

PIAGET Jean, *La représentation du monde chez l'enfant*, Alcan, Paris, 1926

PISTRE Pierre, *Renouveaux des campagnes françaises : évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales*, Thèse de doctorat, université Paris Diderot, 2012

PISTRE Pierre, « À la recherche d'un entre-deux spatial idéal, motivations d'installation dans les campagnes françaises », *Carnets de géographes*, 7, 2014

POLANYI Karl, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, 1983

PURSEIGLE François, « L'engagement des jeunes agriculteurs dans les organisations professionnelles agricoles. Contribution à l'étude des processus d'entrée dans l'action collective », Ruralia [En ligne], 12/13 | 2003

PUTNAM Robert, *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*, 2000

PUTNAM Robert, *Comunidade e democratia : a experiencia da Italia moderna,* Rio de Janeiro, FGV, 1996

QUEIROZ Maria Isaura Peireira, *O campesinato brasileiro (ensaios sobre civilização e grupos rústicos no brasil)* Petrópolis: vozes, 1973

QUÉVA Christophe « Entre territoires et réseaux : la requalification des espaces locaux en France et en Allemagne. Jeux d'acteurs, d'échelles et de projets », *Trajectoires* [En ligne], 2 | 2008

RAIBAUD Yves, « Animation, culture et développement : le rôle de la culture dans les recompositions territoriales », 2006

RAIBAUD Yves, « Genre et loisirs des jeunes », *Empan*, n°65, pp.67-74, 2007

RAUD Cécile, « Potentiel et Modalités d'une Industrialisation décentralisée au Brésil », *Espaces et Sociétés*, Paris, v. 88, n.88/89, p. 161-183, 1997

RAUTENBERG Michel, MICOUD André et al, *Campagne de tous nos désirs. Patrimoine et nouveaux*

usages sociaux, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, coll. Ethnologie de la France, 2000

REDIN Ezequiel, « Relações de trabalho e lazer do jovem rural », *3o Encontro Juventude, Consumo & Educação*, ESPM, Porto Alegre, 2009

REDIN Ezequiel, *Família rural e produção de tabaco: estratégias de reprodução social em Arroio do Tigre,* Tese de Doutorado, UFSM 2015

REGOURD Estelle, « Les associations culturelles, porteuses de projet pour de nouvelles ruralités? », *Norois* [En ligne], 204 | 2007

REIS Ana Carla Fonseca, *Economia da cultura e desenvolvimento sustentável: O caleidoscópio da cultura*. Barueri: Manole, 2007

REMAUD Olivier, SCHAUB Jean-Frédéric et THIREAU Isabelle (dir.), *Faire des sciences sociales 2. Comparer* (Editions EHESS), 2012

RENAHY Nicolas, « Football et représentation territoriale : un club amateur dans un village ouvrier », p. 707-715, Ethnologie française n°31, 2001

RENAHY Nicolas, *Les gars du coin, Enquête sur une jeunesse rurale,* Paris, La Découverte, 2005

RENK Arlene, *A reprodução social camponesa e suas representações : O caso de Palmitos- SC*. Tese (Doutorado), Rio de Janeiro, 1997

RENK Arlene, *A luta da erva. Um oficio étnico da nação brasileira no oeste catarinense,* Chapecó, Argos, 2006

REYNAUD Alain, « L'intérêt de la démarche comparative en géographie », *Espaces Temps*, n° 26-27-28, p. 26-33, 1984

RIBEIRO Darcy, *O povo brasileiro – a formação e o sentido do Brasil,* 1995

RICOEUR Paul, *Soi même comme un autre*, 1990

RIEUTORD Laurent et THOMASSON Christine, « Quel sentiment d'appartenance pour les jeunes ruraux ? », *Pour* n°228, 2016

RODRIGUES Juliana Nunes, « La comparaison en géographie. Contribution à partir de l'étude de la coopération intercommunale en France et au Brésil. », Confins, 2012

ROVER Oscar José, « Obstáculos e exigências para a governança regional », *Revista Brasileira de Gestão e Desenvolvimento Regional*, v. 7, p. 130-152, 201

RUBIM Antonio, « Politiques culturelles du gouvernement Lula/Gil: défis et affrontements » , *Intercom – Revue Brésilienne des Sciences de la Communication*, v. 31, jan.-jun. 2008

RUFFRAY Sophie de, « De la marginalité territoriale à la recomposition territoriale "marginale" » *Revue Géographique de l'Est* [En ligne], vol. 40 / 4 | 2000

SAHUC Philippe, AURIAULT Audrey, COLY Bertrand, GAMBINO Mélanie, LACAILLE Marc et NOUVELOT-GUEROULT Marie-Odile (coord.), « Initiatives des jeunes dans les espaces ruraux » , *Pour* n°211, Septembre 2011

SALAÜN Serge, ÉTIENVRE Françoise (coord.), *Ocio y ocios. Du loisir aux loisirs en Espagne (XVIIIe-XXe siècles)*, CREC, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2006

SALLAS Ana Luisa Fayet, BEGA Maria Tarcisa Silva, « Por uma Sociologia da Juventude – releitura contemporaneas », *Politica e sociedade revista de sociologia politica*, 2006

SARKOVAS Yakoff, *Palestra: Estratégias de financiamento Privado,* UNESCO: Encontros Temáticos, 2002

SARTORI Giovanni, « Bien comparer, mal comparer » , *Revue Internationale de Politique Comparée,* Bruxelles, vol. 1, n°. 1, 1994

SAVIAN Moisés, A*gricultura Familiar e Sucessão geracional em Ponte Alta-SC*, Dissertação de Pos-graduação em Geografia, UFSC, 2011

SCHMIDT Wilson et al., « Desenvolvimento local em espaços rurais : a construção de um « territorio » nas Encostas da Serra Geral, em Santa Catarina », dans PAULILO Maria Ignez Silveira, SCHMIDT Wilson, *Agricultura e espaço rural em Santa Catarina* Editora da UFSC, 2003

SCHMITT Bertrand, « Structure spatiale et développement économique des espaces ruraux », 32ème colloque de l'ASRDLF, 1993

SCHMITZ Serge, « Du new urbanism au new ruralism: un débat en cours sur de nouvelles visions de l'avenir des campagnes aux Etats-Unis », Géocarrefour, Vol. 83/4 | 2008

SCHNEIDER Sergio, «Ciências Sociais, Ruralidade e Territórios: em busca de novas referências para pensar o desenvolvimento», *Campo.Território*, v. 4, p. 24--62, 2009

SCHNEIDER Sergio, Intervention au Colloque Agriculture Familiale, Porto Alegre, novembre 2014

SCHOLZE Alessandro Rolim, ZANATTA Luiz Fabiano, BRÊTAS José Roberto da Silva, « Dados sobre o consumo de alcool entre a juventude rural : uma constatação de ausências », *Revista Contexto & Saude*, Ijui, Editora Unijui, v. 15 n. 29, 2015

SCOTSON John, ELIAS Norbert, *Logiques de l'exclusion*, 1965

SCOTT Parry, CORDEIRO Rosinei et MENEZES Marilda, *Gênero e geração em contextos rurais*, Florianopolis, ed Mulheres, 2010

SCOTT Karen, ROWE Frances, POLLOCK Venda, « Creating the good life? A wellbeing perspective on cultural value in rural development », Journal of Rural Studies, 2016

SÉCHET Raymonde, DAVID Olivier, KEERLE Régis, « Penser la justice pour penser les politiques territorialisées. Une application à partir des cas du sport et de la petite enfance », communication au

Colloque *Justice et injustice spatiale*, Laboratoire GECKO, 2008

SENCÉBÉ Yannick, « Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) » , *Ethnologie française,* Vol. 34, p. 23-29, 2004

SENCÉBÉ Yannick, *Multi(ples) appartenances en milieu rural*, CNAF, 2011

SENCEBÉ Yannick et CAZELLA Antonio Ademir, « Le paradoxe d'un pays rural qui s'ignore : urbanisation et place de l'agriculture familiale au Brésil », *Espace populations sociétés*, 2014

SEYFERTH Giralda, *Etnicidade, política e ascensão social: um exemplo teuto-brasileiro*, Mana v.5 n.2 Rio de Janeiro out. 1999

SEYFERTH Giralda, *A dimensão cultural da imigração*, RBCS Vol. 26 n° 77 Outubro /2011

SHANIN Teodor, « The Peasantry as a Political Factor », *Sociological Review*, 1966

SIBERTIN-BLANC Mariette, « La culture dans l'action publique des petites villes. Un révélateur des politiques urbaines et recompositions territoriales », *Géocarrefour*, n°83, pp. 5-13, 2008

SIBERTIN-BLANC Mariette, « Cultures et projets de territoire », *Sud-Ouest européen*, n°27, 2009

SILVA Claiton Marcio da, *Saber, sentir, servir e saúde: a construção do novo jovem rural nos clubes 4-S, SC (1970-1985)*, Dissertação - Universidade Federal de Santa Catarina, Centro de Filosofia e Ciências Humanas, 2002

SILVA Vanda Aparecida da, *As flores do pequi: Sexualidade e vida familiar entre jovens rurais*. Campinas-SP: CMU Publicações; Arte Escrita, 2007

SILVESTRO Milton et al, *Os Impasses sociais da sucessão hereditaria na agricultura familiar,* Florianopolis / Brasilia, Epagri / Nead, MDA, 2001

SPANEVELLO Rosani Marisa, VELA Hugo Anibal Gonzalez, « Os fatores limitantes ao desenvolvimento dos jovens rurais pertencentes à agricultura familiar do município de Nova Palma/RS ». *Revista de Pesquisa e Pós-Graduação* – Santo Ângelo, 2003

STROPASOLAS Valmir Luiz, *O mundo rural no horizonte dos jovens*. Florianópolis: Editora da UFSC, 2006

STROPASOLAS Valmir Luiz, « Os desafios da sucessão geracional na agricultura familiar » dans *Juventude na construção da agricultura do futuro*, Agriculturas vol 8 n.1, ASPTA, Leisa Brasil, mars 2011

STROPASOLAS Valmir Luiz et AGUIAR Vilenia Venancio Porte, « As problemáticas de gênero e geração nas comunidades rurais de Santa Catarina », dans SCOTT Parry, CORDEIRO Rosineide e MENEZES Marilda, *Gênero e geração em contextos rurais,* Florianopolis, ed Mulheres, 2010

SULZBACHER Aline Weber, DAVID Cesar De, « O rural na construção de suas alternativas: a Agroindústria Familiar Rural », *Encontro de Grupos de Pesquisa. Anais,* Porto Alegre: UFRGS, 2007

TEIXEIRA Márcio Antônio, LAGES Vinicius Nobre, *Dossiê reflexões sobre o rural. Transformações no espaço rural e a geografia rural : idéias para discussão,* Revista de Geografia/UNESP; São Paulo, v.14, p.9-33,1997

TESTA Vilson Marcos, NADAL Raul de, MIOR Luiz Carlos, BALDISSERA Ivan Tadeu, CORTINA Nelson, *O desenvolvimento sustentável do Oeste Catarinente: proposta para discussão,* Florianópolis: EPAGRI, 1996

THÉRY Hervé, *Le Brésil,* 5. ed. Paris, Armand Colin, 2005

THÉRY Hervé et DE MELLO Nelly Aparecida, *Atlas du Brésil,* Lassay-les-Châteaux, CNRS-Libergéo et la Documentation Française, Collection Dynamiques du territoire, 2003

THOMAS Jean-Noël, *Stratégies d'acteurs et requalification du territoire : l'espace Fauriel à St-Etienne / Revitalising urban space and the strategies of different actors : the case of the Fauriel area in St-Etienne*. In: Revue de géographie de Lyon, vol. 66, n°2, 1991

THORBORG Marina, RUIZ-LESCOT Nicolas. "Où sont passées toutes les jeunes filles ?". In: *Perspectives chinoises*. N°86, 2004

TISSOT Sylvie (dir.), « Les espaces de l'entre-soi », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 204, 2014

TONNEAU Jean-Philippe et SABOURIN Éric, « Agriculture Familiale et politiques publiques de développement territorial : le cas du Brésil de Lula », *Confins*, 2009

TOURAINE Alain, *La parole et le sang,* 1988

VAN DER PLOEG Jan Douwe, *Camponeses e Impérios alimentares*, Porto Alegre: Ed. UFRGS, p.17-71, 2008

VAN DER PLOEG Jan Douwe, *Les paysans du XXIème siècle. Mouvements de repaysanisation dans l'Europe d'aujourd'hui*, Éditions Charles Léopold Mayer, 2014

VAN DER PLOEG Jan Douwe, « Dez qualidades da Agricultura Familiar », dans *Agriculturas, Cadernos de debate* n°1, 2014

VANSUITA Ana Paula, *Educação de jovens e adultos do campo : um estudo sobre o PRONERA em Santa Catarina*, Florianópolis, agosto de 2007

VEIGA José Eli, *Cidades imaginárias; o Brasil é menos urbano do que se calcula*. Campinas, Autores Associados, 2002

VEIGA José Eli, *Destinos da ruralidade no processo de globalização*. Estudos Avançados, São Paulo, v.18, n.51, maio-agosto 2004

VEIGA José Eli, *Nascimento de outra ruralidade*, Estudos avançados 20 (57), 2006

VERGÉS Armando Bartra, *Os novos camponeses*, 2011

VIDAL Dominique, « Comparer le comparatisme ordinaire », Terrains & Travaux, no. 2, 55–73, 2012

VIDAL Dominique, *Le Brésil, terre de possibles*, PUR Presses universitaires de Rennes, 132 p., 2016

VIDAL DE LA BLACHE Paul, « Les genres de vie dans la géographie humaine. Premier article », Annales de Géographie, année XX, n° 111, p. 193-212 et « Les genres de vie dans la géographie humaine. Deuxième article », Annales de Géographie, année XX, n° 112, p. 289-304, 1911

VIDAL DE LA BLACHE Paul, *Principes de géographie humaine,* 1922

VIEIRA Paulo Freire et al, *Desenvolvimento territorial sustentavel no Brasil : subsidios para uma politica de fomento*, Florianopolis : Aped/Secco, 2010.

VIGOUR Cécile, *La comparaison dans les sciences sociales, Pratiques et méthodes*, Grands Repères Guides, 2005

VITROLLES Delphine, *La promotion de l'origine au Brésil,* sous la direction de Claire Delfosse (Sciences Sociales n° 483 - Lyon 2 /Géographie), Thèse de géographie, 2011

VITROLLES Delphine, CERDAN Claire, DELFOSSE Claire, QUIUMENTO Velloso Carolina, NABINGER Carlos et LIMA DA SILVA Aparecido, « La diversité biologique et culturelle dans les démarches de qualité et de valorisation de l'origine au Sud Brésil », *Autrepart* 2009/2 (n° 50).

VIVANT Elsa, *Qu'est-ce que la ville créative ?,* Presses universitaires de France, coll. « La ville en débat », 2009

VULBEAU Alain, « La jeunesse, ressource des politiques locales ? », *Territoires*, n° 475, 2007

WANDERLEY Maria de Nazareth Baudel, « A emergência de uma nova ruralidade nas sociedades modernas avançadas – o "rural" como espaço singular e ator coletivo. » dans *Estudos Sociedade e Agricultura*, n.15, p.87-146, outubro 2000

WANDERLEY Maria de Nazareth, « Regards sur le rural brésilien » dans ZANONI Magda et LAMARCHE Hugues (coord.) *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement*. Éditions Karthala, 2001

WANDERLEY Maria de Nazareth Baudel, « A ruralidade no Brasil moderno; por um pacto social pelo desenvolvimento rural » dans GIARRACCA Norma (Org.). *Una nueva ruralidad en America Latina ?* Buenos Aires: CLACSO, v., p. 31-44, 2001

WANDERLEY Maria de Nazareth Baudel « Jovens rurais de pequenos *município*s de Pernambuco : que sonhos para o futuro » dans CARNEIRO Maria José, CASTRO Elisa Guaraná de (Orgs). *Juventude rural em perspectiva,* Rio de Janeiro : Mauad X, 2007

WANDERLEY Maria de Nazareth Baudel, *O mundo rural como um espaço de vida,* Porto Alegre UFRGS, 2009

WANDERLEY Maria de Nazareth Baudel, Édito à la revue Juventude na construção da agricultura do futuro

Agriculturas vol 8 n.1, ASPTA, Leisa Brasil, mars 2011

WANDERLEY Maria de Nazareth, « A sociologia do mundo rural e as questões da sociedade no brasil contemporâneo », *Ruris - Revista do Centro de Estudos Rurais* - UNICAMP, v. 4, n. 1, 2012

WEISHEIMER Nilson, *Juventudes Rurais: mapa de estudos recentes*. Brasília: MDA/NEAD, 2005

WIERENGA Ani, « Transitions, local culture and human dignity Rural young men in a changing world », Journal of Sociology, The Australian Sociological Association, Volume 47, pp.371–387, 2011

WILLEMS Emilio, *Aculturação dos alemães no Brasil*, São Paulo, Editora Nacional, 1946

ZANDER Navarro, *A agricultura brasileira, desempenho recente, desafios e perspectivas*, Brasilia, IPEA/MAPA, 2010

ZANOL Silvia Verona, *Juventude Rural : projetos juvenis no contexto das novas ruralidades*, UFSC, 2013

ZANONI Magda et LAMARCHE Hugues (coord.) *Agriculture et ruralité au Brésil. Un autre modèle de développement,* Éditions Karthala, 2001

ZASK Joëlle, *La démocratie aux champs*, 2016

Littérature grise :

CECCA (Centro de Estudos Cultura e Cidadania). *Uma cidade numa ilha: relatório sobre os problemas sócio-ambientais da Ilha de Santa Catarina*. Florianópolis: Insular, 1997

Comissão de Jovens do Fórum Sul dos Rurais da Central Única dos Trabalhadores (CUT), *Juventude rural abrindo espaços e conquistando direitos*, Curitiba, 2000

CONDRAF, *Política de Desenvolvimento do Brasil Rural,* 2010

DESER/UNIJUI/ASSESSOAR, *Diagnostico socio-economico da agricultura familiar do Sudoeste do Parana, Curitiba/Ijui/Francisco Beltrão*, Mimeo, 1992

DESER, « A dimensão rural do brasil », *Estudos Sociedade e Agricultura*, n. 22, 2004

Estado do Santa-Catarina, *Relatório de Oportunidades de Investimentos. Secretaria de, Estado de Turismo, Cultura e Esporte*, 2009

Estado do Santa-Catarina, Secretaria de Estado do Planejamento, *Plano de desenvolvimento regional (PDR) do Secretaria de Estado de Desenvolvimento Regional Xanxerê*, Avril 2012

FERRAN Marcia (coord.), *Perspectivas da Economia da Cultura: um modelo de análise do caso brasileiro - Área: Indicadores para Política Cultural no Campo da Arte Contemporânea,* Ministério da Cultura / Fecamp Projeto, Campinas, 2012, 50p.

IBGE, *Atlas do Censo Demográfico,* 2000

IBGE, *Perfil dos Municípios Brasileiros*, Gestão Pública, 2001

IBGE, Diretoria de Pesquisa, Coordenação de População e Indicadores Sociais. *Pesquisa de Informaçoes Básicas Municipais,* 2014

IBGE, Diretoria de Geociências, Coordenação de Geografia. *Perfil dos Estados e Municípios Brasileiros : Cultura,* 2014

IBGE, *Estimativa Populacional,* 2015

IPEA/IBGE/Nesur-IE/Unicamp *Caracterização e tendências da rede urbana do Brasil*. Campinas: Unicamp, (2 Vol.) 1999

Loi n°11.326, du 24 juillet 2006

Loi du Statut de la Terre du 30 novembre 1966

Ministério da Cultura. *As metas do Plano Nacional de Cultura*, São Paulo, Instituto Via Pública; Brasília: MinC, 2012

Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural, *Brasil Rural na Virada do Milênio - Encontro de Pesquisadores e Jornalistas,* Brasília : Ministério do Desenvolvimento Agrário / Conselho Nacional de Desenvolvimento Rural Sustentável / Núcleo de Estudos Agrários e Desenvolvimento Rural, 2001

Pescadores de Cultura, document de présentation du projet, Avril 2008

Projeto Teatro Circula Dô, document de présentation du projet, 2010

UNESCO, *Un monde très culturel - Premier panorama mondial de l'économie de la culture et de la création*, 2015

Films documentaires :

ALVES Alfredo, *Noivas de cordeiro*, 2007

DESTANG Jean-Michel, *Un samedi soir en province,* 1995

PARAISO Marcia et TAMBKE Ralf, *Sem perder a ternura,* 2012

PARAISO Marcia, *Terra Cabocla*, 2015

SABIA, *Mulheres e agroecologia, renovando a vida no semiarido,* 2007

SILVA Marcelo, *Raimunda a quebradeira,* 2007

STROPASOLAS Valmir Luis, *Juventude rural : trajetorias de vida*, 2010

VITORINO Cassemiro et GOLDSCHMIDT Ilka, *Celibato no campo,* 2010

ZINGARO Frédérique, BONNASSIEUX Mathilde, *Brésil, le grand bond en arrière*, 2016

Annexes

Les annexes sont présentées dans l'ordre de citation dans le corps de la thèse.

1) Application de la typologie de José Eli da Veiga aux territoires de l'étude....376
2) Tableau des jeunes enquêtés....377
3) Liste des publications et interventions réalisées dans le cadre de la thèse....379
4) Synthèse des terrains....381
5) Guides d'entretiens....389
6) Un cas de dérive du secteur public, une réunion avec les Pontos de Cultura....394
7) Tableau des politiques culturelles mises en place dans chaque município....395
8) Infrastructures de communication et équipements culturels par município....397
9) Cartes de la répartition des équipements culturels sur le territoire national (Perfil dos municípios brasileiros, IBGE)....400
10) Une Jornada Cultural illustrant le lien entre MST et pratiques culturelles....401
11) Extraits des entretiens avec Carla....403
12) Extraits d'entretiens de jeunes à propos de l'accès au temps libre....406
13) Typologies existantes autour des modes d'habiter et des pratiques culturelles en milieu rural....408
14) Les acampamentos, événements qui mobilisent une identité universelle, en faisant appel à la culture comme instrument de lutte....411
15) FormationPJR/MP : extraits de notes de terrain, janvier 2016, SMO....412
16) Le rodéo, événement qui mobilise l'appartenance régionale serrana, en faisant appel à la culture comme instrument de valorisation....413
17) Les Olimpiadas Rurais et festivais, événements qui mobilisent l'hyperlocalité, en faisant appel à la culture comme instrument de sociabilité....414
18) Carte des IDMS Culture dans le Santa Catarina....418

1) Application de la typologie de José Eli da Veiga aux territoires de l'étude

Município	Pop. 2010	Évolution 2000-2010	Densité	*Município*	Pop. 2010	Évolution 2000-2010	Densité	*Município*	Pop. 2010	Évolution 2000-2010	Densité
Santa Cruz do Sul (RS)				Campos de Lages (SC)				Extremo Oeste (SC)			
Arroio do Tigre	12 648	4%	40	Anita Garibaldi	8 623	-16%	15	Anchieta	6 380	-11%	28
Candelária	30 171	2%	38	Bocaina do Sul	3 290	10%	7	Bandeirante	2 906	-9%	19
Estrela Velha	3 628	-2%	13	Bom Jardim da Serra	4 395	8%	5	Barra Bonita	1 878	-11%	20
Gramado Xavier	3 970	8%	18	Bom Retiro	8 942	12%	8	Belmonte	2 635	2%	28
Herveiras	2 954	0%	25	Campo Belo do Sul	7 483	-7%	7	Descanso	8 634	-5%	29
Ibarama	4 371	-2%	23	Celso Ramos	2 753	-9%	2	Dionísio Cerqueira	14 811	4%	39
Lagoa Bonita do Sul	2 662	5%	25	Celso Ramos	2 771	-3%	13	Guaraciaba	10 498	-5%	32
Mato Leitão	3 865	20%	84	Cerro Negro	3 581	-13%	8	Guarujá do Sul	4 908	-79%	49
Passa Sete	5 154	11%	17	Correia Pinto	14 785	-13%	23	Iporã do Oeste	8 409	7%	42
Santa Cruz do Sul	118 374	10%	158	Lages	156 727	-1%	60	Itapiranga	15 409	10%	58
Segredo	7 158	4%	29	Otacílio Costa	16 337	17%	19	Mondaí	10 231	17%	56
Sinimbu	10 068	-1%	20	Painel	2 353	-1%	3	Palma Sola	7 765	-5%	23
Sobradinho	14 283	-13%	140	Palmeira	2 373	11%	8	Paraíso	4 080	-15%	23
Vale do Sol	11 077	5%	34	Rio Rufino	2 436	1%	9	Princesa	2 758	6%	32
Venâncio Aires	65 946	8%	85	São Joaquim	24 812	9%	14	Riqueza	4 838	-6%	25
Vera Cruz	23 983	13%	82	São José do Cerrito	9 273	-11%	10	Romelândia	5 551	-14%	25
Évolution moyenne RS = 5%				Urubici	10 699	4%	11	Santa Helena	2 382	-8%	29
				Urupema	2 482	-2%	7	São João do Oeste	6 036	4%	37
				Évolution moyenne SC = 17%				São José do Cedro	13 684	0%	49
								São Miguel do Oeste	36 306	12%	168

LÉGENDE du tableau, d'après VEIGA, José Eli da, et alii, *O Brasil rural precisa de uma estratégia de desenvolvimento*, Brasília: Convênio FIPE – IICA, 2001, 108 p.

« Léthargiques » : « qui ont eu des pertes relatives, mais indiquent une croissance en termes absolus, ce qui les placent en dessous de la moyenne de leurs États »	« Se vidant »: « qui ont eu de fortes chutes de population relative (et souvent également absolues) »
« Attirants » : « qui ont eu une croissance supérieure à celle, moyenne, de leurs État »	« Urbains » : « entre 80 et 100.000 hab. Et tout ceux ayant une densité supérieure à 80 hab/km2 »

2) Tableau des jeunes enquêtés

Au fil du texte, nous faisons référence aux entretiens principalement par leur numéro. Pour les jeunes auprès desquels nous avons menés des récits de vie, la mention de leur genre (F/M), âge et microrégion de résidence (CdL pour Campos de Lages, ExO pour Extremo Oeste et StC pour Santa Cruz do Sul) a été ajoutée.

Nom / n° d'entretien	*Sexe*	*Age*	*município*	*Communauté*	*Profil*	*Commentaires*
Microrégion Campos de Lages						
Récits de Vie						
n°45 et n°76	M	1993	Lages	Rancho de Tabuas	Dresseur de chevaux	D'une famille évangélique radicale, L. est revenu il y a peu vivre en rural avec toute sa famille par passion pour les chevaux de rodéo.
n°64 et 65	M	1996	Palmeira	Mato Escuro	Locutor Rodeio	Cours *d'empreendedorismo* de l'Epagri, passionné de rodéo, y gagne quasiment sa vie mais veut rester à la propriété, grand attachement pour l'élevage.
n°143 et 117	M	1998	Anita Garibaldi	Lagoa da estiva - Encruzilhada Galvão	Membre du syndicat local	Investit dans la vie locale, C. participe beaucoup aux événements divers, est un leader du groupe de jeunes. Il cultive des fraises en hydroponie et étudie en ville.
Entretiens						
n°62	M	1992	Cerro Negro	Sagrado	Trançador Lasso	Cours *d'empreendedorismo* de l'Epagri, précarité familiale, éloignement du centre.
n°46 et 74	M	1991	Bocaina do Sul	Areião	Artisan du rotin	A participé au cours *d'empreendedorismo* de l'Epagri, grande précarité familiale, de culture *caboc*la, il tresse le rotin et sors dans la ville voisine.
n°68 et 69	M/F	1986	Campo Belo do Sul	Nossa Senhora dos Prazeres	Caminho de São João Maria	Jeunes étant partis vivre en ville (Lages), reviennent les week-end pour la sociabilité locale. Connaissent bien les traditions autour de João Maria.
n°71	F	1994	São José do Cerrito	Santo Mariano	Groupe de jeunes lié à l'Église	Travaille dans une pharmacie mais continue de vivre à la propriété, participe au groupe de jeunes de Freira Iandra (Cerrito).
n°109	M/F	1993	Anita Garibaldi	Flor azul	Jeunes agriculteurs familiaux	Lui était « urbain » est est venu faire sa vie avec elle à la propriété par goût de la vie en milieu rural
n°116 et 142	M/F	1984 / 1994	Cerro Negro	Motas	Jeunes agriculteurs familiaux	Couple ayant hésité à partir en ville (y ont vécu) mais revenus pour se lancer dans l'agroécologie et le tourisme rural
n°LXV	M	1994	Lages	(ville)	Membre d'un CTG	Jeunes aux arrières grands parents agriculteurs, ayant né et grandi en ville mais s'identifiant fortement à la culture *gaúcha* dans son CTG
n°LXVI	F	1998	Lages	Três Arvores	Élève école itinérante	Élève de l'école itinérante ayant assisté à un spectacle itinérant de la Cie Menestrel Fazé Do
n°45 et n°144	M	1993 / 1997	Campo Belo do Sul	Barra do Imigrante	Dupla sertaneja	Frères produisant des légumes en agriculture biologique, jouant dans un groupe animant des bals dans la région et composant un duo de sertanejo romantico
Microrégion Sao Miguel do Oeste						
Récits de Vie						
n°5 et n°27	F	1991	Dionisio Cerqueira	Conquista da Fronteira	Membre du MST	Très investie dans l'Aviario das Artes et les activités de l'*assentamento* depuis petite. Professeur d'arts, célibataire, fille d'un député PT pilier du MST.
n°XLVI et n°4, 5, 6	M	1991	São Miguel do Oeste / Barra Bonita	(ville) / Alto Caçador	Membre des PJR/PJMP	Jeune « urbain » d'une famille précaire qui a découvert le milieu rural par les activités de la pastorale et souhaite y vivre. Étudiant de l'UFFS. Homosexuel.
n°128 et 123	M	2000	Barra Bonita	25 de maio	Membre de la PJR	Jeune fils d'assentados, participant activement à l'équipe de football locale et à la Pastorale. Difficultés familiales et volonté de migration mais fort attachement.

Entretiens						
n°9 et n°36	M	1988	Barra Bonita	Alto Caçador	Membre de la PJR	Jeune pilier de la PJR et PJMP locale et régionale
n°24	F	1997	Dionisio Cerqueira	Conquista da Fronteira	Membre du MST	Jeune de l'*assentamento*, suivant les cours et rencontres du groupe de jeunes
n°29	M	1993	Dionisio Cerqueira	Conquista da Fronteira	Membre du MST	Travaille au Syndicat des Travailleurs Ruraux (en ville), en lien avec le MST.
n°43	F	1991	São Miguel do Oeste	(ville)	Membre de la PJMP	Étudiante en journalisme, très investie dans l'intégration PJR/PJMP
n°6	M/F	1996	Barra Bonita	Alto Caçador	Jeunes d'Alto Caçador	Jeunes d'Alto Caçador partis à São Miguel do Oeste, revenu les week-end pour les bal
n°6	M	1994	Barra Bonita	Alto Caçador	Membre de la PJR	Jeune très investit (récemment) dans la PJR
n° 119	F	1998	São Miguel do Oeste	Linha Três Barra	Jeune suivie par l'EPAGRI	Étudiante vétérinaire, prétend rester sur la propriété, aime beaucoup sortir
n°120	M	1992	São Miguel do Oeste	Linha Caxias	Jeune suivie par l'EPAGRI	A fait parti de la PJR mais en est sorti, vit dans une communauté divisée
n°122	M/F	1991	São Miguel do Oeste	Jacutinga do Veado	Jeunes suivis par l'EPAGRI	Jeune au parcours de vie compliqué, a vécu en ville, est revenu pour aider sa famille face à l'alcoolisme. Aime la pêche, est en conversion agroécologique. Elle étudie.
n°123, 124	F	1998	Paraiso	Linha Entre Rios	Membre de la PJR	Fille d'agriculteurs, passionnée de cheval, participe aux activités de la PJR.
n°123, 125	F	1999	Paraiso	(ville)	Membre de la PJR	Fille d'agriculteurs, membre de la PJR contre l'avis de ses parents
n°126-127	M	1994	São Miguel do Oeste	(ville)	Cadre de la PJR	Fils d'assentados revenus à la ville, membre du groupe de danse *gaúcha* Desgarados
Microrégion de Santa Cruz do Sul						
Récits de Vie						
n°18, n°53, n°56	F	1991	Arroio do Tigre	Linha Paleta	Membre de l'AJURATI	Mariée, un enfant, a quitté « la ville » pour son compagnon tabaculteur (et routier) et la sociabilité rurale proposée par l'Ajurati. Investie en politique
n°13 et n°100	M	1986	Arroio do Tigre	Linha São Roque	Membre de l'AJURATI	Fils de tabaculteurs en reconversion vers le lait. Probable prochain président de l'Ajurati, poulain de l'actuel président, très respecté par les membres de l'association.
n°89	F	1989	Candelaria	Linha Traversão	Membre de la STARJUR	Agricultrice précaire, membre de la Cie semi-professionelle Rindo a Toa. Mariée, elle est assez investie dans l'animation locale avec les jeunes
Entretiens						
n°81	M	1997	Sinimbu	Nia Carvalho	Stagiaire à la CAPA	Membre du MPA, ancien élève de l'Efasc
n°82	F	1997	Vera Cruz	Linha Fondim	Stagiaire à la CAPA	A implanté l'agroécologie dans la propriété familiale
n°86 et 87	F	entre 1993 et 2000	Passo de Sobrado / Vera Cruz / Herveiras	-	Élèves de l'EFASC	Élèves de l'École Familiale Rurale investies dans la sensibilisation à l'égalité filles/garçons en milieu rural et à l'agroécologie
n°102 et 103	M/F	1996	Arroio do Tigre	Linha Paleta	Membre de l'AJURATI	Couple de jeunes qui hésitent à partir du milieu rural, ont suivi des cours du projet WinRock
n°16	F	1992	Sobradinho	(ville)	Membre de l'AJURATI	Mariée au journaliste local, très investie dans l'association depuis très jeune, qu'elle a du quitter en partant du milieu rural pour travailler dans une boutique en ville
n°55	M	1990	Arroio do Tigre	Linha Paleta	Membre de l'AJURATI	Mari de Camilla, membre d'une famille importante de *l'interior* d'Arroio do Tigre, fumiculteur et camionneur, membre de l'Ajurati

3) Liste des publications et interventions réalisées dans le cadre de la thèse

Chapitres d'ouvrages et articles

- Chapitre « O lugar do acesso (ou não - acesso) ao lazer e à cultura na relação que os jovens rurais tem com os territórios do interior catarinense » publié dans l'ouvrage DORIGON Clovis et RENK Arlene (sdd), *Juventude Rural, Cultura e Mudanca Social*, Ediçoes Argos Universitaria, 2014.
- « La place des filles dans les débats sur l'agriculture familiale au Brésil » article paru dans le Bulletin de l'Association de Géographes Français en 2015.
- « Culture et Jeunes : la carpe et le lapin des territoires ruraux ? Enquête auprès de lycéens et apprentis du LEGTA de Saint-Genest Malifaux et d'organisateurs de festivals dans le Forez (Loire) », article pour la revue POUR, Cultures et patrimoines en rural, 2015/2 (N° 226), p. 121-127.
- Chapitre « Praticas culturais e lazer da juventude rural nas recomposiçoes territoriais das ruralidades de três territórios do Sul do Brasil » publié dans l'ouvrage *Povos do campo, educacão e natureza*, sous la direction de Zilma Isabel Peixer et José Luis Carraro, Lages (SC) : Grafine, 2016.
- En co-rédaction avec Ademir Cazella, Abdon Schmitt Filho, Oscar Rover, Jairo Antonio Bosa, Natal João Magnanti, Chapitre « Perspectives critiques de l'Agroécologie au Brésil » dans l'ouvrage à paraître sous la direction de Bernard Charlery, Fabienne Cavaillé et Michaël Pouzenc aux PUM*, La Renaissance rurale d'un siècle à l'autre ?*, 2017.
- « Les recompositions récentes des espaces ruraux au Sud du Brésil vues à travers les pratiques culturelles des jeunes », co-écrit avec Valmir Stropasolas, à paraître dans *Confins* en 2018.
- « Culture et loisirs dans l'agriculture familiale : pratiques de jeunes ruraux sud-brésiliens », numéro spécial « Nouvelles ruralités » de la revue *Mondes en développement*, à paraître en 2018.

Communications scientifiques

- Communication « Jeunes, culture et requalification des espaces ruraux au Sud du Brésil » au colloque de l'ASRDLF « Culture, Patrimoine, Savoirs » à Mons en juillet 2013.
- « Jeunes, culture et requalification des espaces ruraux au Sud du Brésil », communication aux Doctorales de l'ASRDLF, le 4 février 2015, Université Paris-Est.
- « Jovens, cultura e requalificação dos espaços rurais no Sul do Brasil », communication faite au colloque international EGAL le 6 avril 2015 à La Havane.
- « Jovens, Cultura e requalificação dos espaços rurais o sul do Brasil », communication dans le Groupe de travail « Educação e juventude no/do campo » à l'ENGRUP (VIII encontro dos grupos de pesquisa « agricultura, desenvolvimento regional e transformaçoes socioespaciais) le 30 mars 2015.
- « Les recompositions des espaces ruraux sud-brésiliens à travers les pratiques culturelles des jeunes », communication au Colloque international « La Renaissance rurale d'un siècle à l'autre ? » 27 mai 2016, Commission de géographie rurale (CNFG) UMR 'Dynamiques Rurales.
- Animation d'un séminaire du Groupe Petites Paysanneries, septembre 2016, Nanterre « Culture et paysanneries ».

- « Dimension utopique des pratiques culturelles de jeunes ruraux du Sud du Brésil », communication au colloque « Utopies Culturelles Contemporaines », 7e Rendez-vous de Géographie culturelle, Ethnologie et Etudes culturelles en Languedoc-Roussillon, organisé par ART-Dev et EA 741, Université Paul Valéry Montpellier 3 à Nîmes, juin 2016.
- « Culture et loisirs dans l'agriculture familiale : pratiques de jeunes ruraux sud-brésiliens », colloque « Agricultures, ruralités et développement » Université Libre de Bruxelles, mai 2017.

Autres types d'intervention

- Echange universitaire à l'ICS (Instituto das Ciências Sociais) de Lisbonne encadré par Dulce Freire et Carlos Manuel Faísca, février 2014.
- Intervention radio autour du Mouvement des Sans-Terre au Brésil dans l'émission *Culturesmonde* sur France Culture : « Amérique Latine, les paysans à l'avant-garde de la contestation ? » - 25 février 2014.
- « A importância do acesso a cultura para os jovens rurais catarinense, visão de uma pesquisadora francesa », intervention au Seminario de Sucessão Familiar e Políticas Publicas, le 11 décembre 2014, Epagri de Chapeco.
- Intervention radio le 7 mai 2015 sur Radio Sobradinho pour les Olympiades Rurales d'Arroio do Tigre.
- Intervention radio le 20 février 2016 sur Radio Peperi pour évoquer l'importance des pratiques culturelles pour les jeunes de la région de São Miguel do Oeste.
- Intervention au Stage de Recherche annuel du MRJC autour de la Culture en Milieu Rural, 15 décembre 2016, à Argentan.
- « A descoberta de um campo diferente », article sur les ruralités européennes sur le blog du chercheur de l'UFSM Ezequiel Redin.
- « Domingo de cançoes entre agriculores assentados », photographie exposée au Brete Fotografico à l'UFSC, les 19 et 20 novembre 2014, Florianopolis.
- Introduction de l'exposition photographique et archivistique *Sem-Terra*, produite par le CEOM.
- Intervention radio le 31 juillet 2017 sur Radio Vatican autour des occupations de terre réalisées par le MST pendant la campagne « Corrompus, rendez-nous nos terres ».

4) Synthèse des terrains

PC : Ponto de Cultura
SC : Santa-Catarina
CTG : Centre de Tradition Gaucha
IFSC : Instituto Federal do Santa-Catarina
UFSC : Universidade Federal do Santa-Catarina
SESC : Serviço Social do Comercio
Ass. CdF : Assentamento Conquista da Fronteira

Les entretiens et observations en chiffre romains ont été réalisées pour le travail de Master 2 entre janvier 2012 et 2013. Celui-ci prennait pour terrain le Planalto, le Littoral et l'Oeste Catarinense, d'où la réalisation de relevés dans ces territoires non présents dans cette thèse.

Code couleur des terrains :

EXTREMO OESTE
CAMPOS DE LAGES
RS = Rio Grande do Sul (dont Santa Cruz do Sul)

LITORAL
OESTE CATARINENSE
AUTRE

Certains entretiens menés à Florianopolis mais concernant d'autres territoires sont identifiés par la couleur du territoire concerné.

N°	Fonction	Type de terrain	Lieu	Date	Durée
I	Animation de Carnaval du PC Baiacu	Participation	Santo Antônio de Lisboa	17/02/12	journée
II	Réunions PC Engenhos	Participation	Florianópolis	23/03/12 12/04/12 26/04/12 10/05/12 12/06/12	3h 2h 3h 1h 3h
III	Préparation Animation Vidéo Engenho	Participation	Sertão do Peri	15/04/12	5h
IV	Responsable PC Engenhos	Entretien	Florianópolis	29/03/12	1h
V	Animation Vidéo Engenho	Observation participative	Sto Antônio de Lisboa Sertão do Peri Costa da Lagoa Campeche	05/05/12 19/05/12 26/05/12 02/06/12	journée journée journée journée
VI	Animation d'un Boi de Mamao	Observation	Florianópolis	20/02/12	2h
VII	Responsable CEPAGRO	Entretien	Florianópolis	01/03/12	1h
VIII	Visite CEOM	Observation	Chapecó	22/05/12	2h
IX	Visite assentamento	Observation	Abelardo Luz - Assentamento	23/05/12	4h
X	Responsable assentamento	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	23/05/12	1h
XI	Municipio de Abelardo Luz	Réunion	Abelardo Luz	23/05/12	2h
XII	Visite avec responsable tourisme	Observation	Joaçaba	24/05/12	3h
XIII	Visite Ervateria Catanduvas	Observation	Catanduvas	24/05/12	3h
XIV	Visite EPAGRI	Observation	Curitiba	25/05/12	2h
XV	Visite Granja Estança Vella	Observation	Curitiba	25/05/12	3h
XVI	Coordination Culture MST SC	Entretien	Radio Campeche	06/11/12	2h
XVII	Jornada Cultural	Observation participative	Abelardo Luz - Assentamento	13/11/12 à 16/11/12	4 jours
XVIII	Professeur de théâtre	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	13/11/12	1h30
XIX	Professeur accompagnateur	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	13/11/12	30 min
XX	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	13/11/12	30 min

XXI	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	14/11/12	30 min
XXII	Coordination Culture MST Brésil	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	14/11/12	1h
XXIII	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	15/11/12	30 min
XXIV	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	15/11/12	30 min
XXV	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	15/11/12	30 min
XXVI	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	15/11/12	30 min
XXVII	Jeune MST	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	15/11/12	30 min
XXVIII	Responsable PC Aracamar (Passos Maia) – Professeur de musique	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	16/11/12	30 min
XXIX	Jeune MST – Responsable Grupo de Jovens de Dionisio	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	16/11/12	30 min
XXX	Jeune MST – Responsable PC Aracamar (Passos Maia) – Professeur de musique	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	16/11/12	30 min
XXXI	Festival de Chanson	Observation participative	Abelardo Luz - Assentamento	17/11/12	journée
XXXII	Responsable Jornada et Festival	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	18/11/12	1h
XXXIII	Co-coordinatrice Assentamento Dionisio Cerqueira	Entretien	Dionisio Cerqueira - Assentamento	19/11/12	1h30
XXXIV	Jeune Communauté Abelardo – membre de la radio	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	20/11/12	30 min
XXXV	Jeune Communauté Abelardo - membre de la radio	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	20/11/12	30 min
XXXVI	Directeur de collège	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	20/11/12	1h
XXXVII	Professeur d'artisanat – Assistante sociale	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	20/11/12	30 min
XXXVIII	Coordinateur de la Radio Communautaire	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	20/11/12	1h
XXXIX	Coordinateur MST SC	Entretien	Abelardo Luz - Assentamento	20/11/12	1h
XL	Sous-secrétariat Culture Abelardo	Entretien	Abelardo Luz	21/11/12	1h
XLI	Secrétariat Agriculture Abelardo	Entretien	Abelardo Luz	21/11/12	30 min
XLII	Secrétariat Education et sports Abelardo	Entretien	Abelardo Luz	21/11/12	30 min
XLIII	Secrétariat Industrie-Commerce-Tourisme-Culture Abelardo	Entretien	Abelardo Luz	21/11/12	30 min
XLIV	Prefeito d'Abelardo Luz	Entretien	Abelardo Luz	21/11/12	30 min
XLV	Jeune MST – Etudiant à Chapeco	Entretien	Chapecó	26/11/12	1h
XLVI	Jeune PJR (Sao Miguel do Oeste)	Entretien	Chapecó	27/11/12	1h
XLVII	SESC Xanxerê - Gérante	Entretien	Xanxerê	29/11/12	1h
XLVIII	SESC Xanxerê - Culture	Entretien	Xanxerê	29/11/12	1h
XLIX	SDR Xanxerê - Culture	Entretien	Xanxerê	29/11/12	30 min
L	CEOM	Entretien	Xanxerê	29/11/12	2h
LI	Formation museologie	Participation	Xanxerê	29/11/12	ap-midi
LII	Journal local « Tudo sobre Xanxerê »	Interview	Xanxerê	29/11/12	30 min

LIII	Réunion projet Egon Schaden	Participation	Sao Bonifacio	30/11/12	matin
LIV	Soutenance de Mémoire sur les PC	Observation	Florianópolis	03/12/12	2h
LV	Réunion PC – Prefeitura de Florianopolis	Observation	Florianópolis	04/12/12	2h
LVI	Coordinateur réseau PC Santa-Catarina	Entretien	Lages	10/12/12	4h
LVII	SESC Lages - Culture	Entretien	Lages	10/12/12	2h
LVIII	Secrétariat Culture Lages – Fundaçao Cultural de Lages	Entretien	Lages	11/12/12	1h
LIX	SDR Lages - Culture	Entretien	Lages	11/12/12	30min
LX	Coordinatrice CTG Anita Garibaldi	Entretien	Lages	11/12/12	2h
LXI	PC Museu Thiago Castro	Entretien	Lages	11/12/12	2h
LXII	Évènement Natal do Riso	Observation	Braço do Norte	12/12/12	soirée
LXIII	Professeur de danse CTG	Entretien	Lages	13/12/12	30 min
LXIV	Cours de danse CTG	Observation	Lages	13/12/12	2h
LXV	Jeune CTG	Entretien	Lages	13/12/12	30 min
LXVI	Élève de l'École Itinérante de Lages	Entretien	Três-Arvores (municipio de Lages)	14/12/12	30 min
LXVII	Membre PC Menestrel Faze-Dô	Entretien	Lages	14/12/12	1h
LXVIII	Représentation théâtrale Teatro Circula-Dô dans une école rurale	Observation	Três-Arvores (municipio de Lages)	14/12/12	1h
LXIX	Professeure de géographie de l'École Itinérante de Lages	Entretien	Três-Arvores (municipio de Lages)	14/12/12	30 min
LXX	Gestionnaire de l'École Itinérante de Lages	Entretien	Três-Arvores (municipio de Lages)	14/12/12	30 min
LXXI	Membre PC Menestrel Faze-Dô	Entretien	Lages	14/12/12	3h
LXXII	Coordinatrice PC Kleinetanzer	Entretien	São Bonifacio	15/12/12	30 min
LXXIII	Professeur de danse germanique	Entretien	São Bonifacio	15/12/12	30 min
LXXIV	Secrétariat Culture São Bonifacio	Entretien	São Bonifacio	15/12/12	30 min
LXXV	Jeune Communauté Sao Bonifacio – élève de l'université à distance	Entretien	São Bonifacio	15/12/12	30 min
LXXVI	Jeune Communauté Sao Bonifacio – membre du PC Kleinetanzer - musicien	Entretien	São Bonifacio	15/12/12	30 min
LXXVII	Jeune Communauté Sao Bonifacio – membre du PC Kleinetanzer	Entretien	São Bonifacio	15/12/12	30 min
LXXVIII	Coordinatrice PC TOCA	Entretien	Campeche	17/12/12	2h
LXXIX	Coordinateur PC Baleira	Entretien	Armaçao	17/12/12	1h
LXXX	Coordination Culture du SESC Santa-Catarina	Entretien	Florianopolis	20/12/12	2h
LXXXI	Jeune agriculteur biologique Sao Bonifacio	Entretien	Florianópolis	20/12/12	15 min
1	Coordinateur projet De Olho na Terra	Entretien	Florianópolis	16/10/14	1h
2	Encontro estadual De Olho na Terra (Oficinas, misticas, noites culturais, marcha, entretiens informels)	Observation participante	UFSC	29-30-31/10/14	3 jours

3	Visite d'un municipio sous l'angle du rôle de l'Église (entretien, entretien collectif avec 8 jeunes)	Visite	Taquari	10/11/14	Journée
4	Jeune PJR	Entretien	SMO	05/12/14	2h+2h
5	Visite Dionisio avec une classe de l'UFFS	Observation	Ass. CdF + frontière	06/12/14	Journée
6	Dimanche dans la communauté d'Alto Caçador (foot, churrasco, messe, entretiens avec 3 jeunes)	Observation participante	Barra Bonita	07/12/14	Journée
7	Maman de Tayson	Entretien	Barra Bonita	07/12/14	1h
8	Maman de Rafael	Entretien	SMO	07/12/14	1h
9	Jeune PJR	Entretien	Barra Bonita	08/12/14	30min
10	Chercheurs et extensionistas Epagri	Visite	Epagri Chapeco	09/12/14	2h
11	Militante PJ	Entretien informel	Chapeco	09/12/14	30min
12	Séminaire Succession familiale et politiques publiques	Participation	Chapeco	11/12/14	journée
13	Compétitions, concert, élection miss	Observation (participante)	Arroio do Tigre	01-02/05/15	2 jours
14	Président Ajurati	Entretien	Arroio do Tigre	01/05/15	1h
15	Trésorière Ajurati	Entretien	Arroio do Tigre	01/05/15	30min
16	Secrétaire Ajurati	Entretien	Arroio do Tigre	01/05/15	30min
17	Fondateur Ajurati	Entretien	Arroio do Tigre	01/05/15	1h
18	Jeune Ajurati	Entretien	Arroio do Tigre	02/05/15	30min
19	Président STR	Entretien + Visite Vila Progresso	Arroio do Tigre	02/05/15	3h
20	Président de l'association Du Quilombo	Visite + entretien	Quilombo Invernada dos negros	13/07/15	2h
21	Extensionista Epagri	Entretien	Zortéa	13/07/15	2h
22	Étudiant Arte no Campo	Entretien	UDESC Florianopolis	16/07/15	1h30
23	Extensionista social Epagri	Entretien	Chapeco	20/07/15	1h
24	Jeune assentamento	Visite assentamento, aviário + entretien	Ass. CdF	21/07/15	3h
25	Habitante assentamento	Entretien informel	Ass. CdF	21/07/15	30min
26	Membre fondateur assentamento	Entretien informel	Ass. CdF	21/07/15	2h
27	Jeune assentamento	Entretien	Ass. CdF	22/07/15	2h+2h
28	Jeune MST	Entretien	Ass. CdF	22/07/15	30min
29	Jeune MST / Sintraf	Entretien	Ass. CdF	22/07/15	1h
30	Coordination politique et sociale assentamento	Entretien	Ass. CdF	22/07/15	1h
31	Vereador, membre fondateur assentamento, Père de Lidi	Entretien informel	Ass. CdF	23/07/15	30min
32	Extensionista sociale Epagri	Entretien	Dionisio Cerqueira	23/07/15	1h
33	Extensionista Epagri	Entretien	Dionisio Cerqueira	23/07/15	1h

34	Secretaria da Paroquia	Entretien	Dionisio Cerqueira	23/07/15	30min
35	Presidente do conselho municipal de esporte	Entretien	Dionisio Cerqueira	23/07/15	30min
36	Jeune PJR	Entretien	Alto Caçador	23/07/15	2h
37	Extensionistas Epagri	Entretien collectif	Epagri SMO	24/07/15	3h
38	Directeur Du secretaria culture loisir, tourisme de SMO	Entretien	São Miguel do Oeste	24/07/15	20min
39	Responsable Du Musée municipal	Entretien	São Miguel do Oeste	24/07/15	30min
40	Responsable de La cie Entre Aspas, professor de teatro	Entretien	São Miguel do Oeste	24/07/15	20min
41	Coordinatrice Culture du SESC SMO	Entretien	Sesc SMO	24/07/15	30min
42	Reunion coordination PJR	Observation	Salao paroquial SMO	24/07/15	4h
43	Jeune PJMP	Entretien	Salao paroquial SMO	25/07/15	20min
44	Coordinatrice PJR/PJMP	Entretien	Salao paroquial SMO	25/07/15	1h
45	Évènement	Observation	Encontro dos Jovens empreededores do meio rural catarinense - Lages	12/08/15	Journée
46	Jeune travaillant le rotin	Entretien	Encontro dos Jovens empreededores do meio rural catarinense - Lages	12/08/15	30min
47	Coordinatrice du secteur « Capital humain et social » de l'EPAGRI (organisatrice de l'événement)	Entretien	Encontro dos Jovens empreededores do meio rural catarinense - Lages	12/08/15	30min
48	Responsable PC - Directeur du secteur Politiques Publiques du Secrétariat à la culture	Entretien	Lages	13/08/15	2h
49	Responsable jeunesse à la Fetraf	Entretien	Lages – Centro Vianei	13/08/15	1h
50	Fondateur du Centro Vianei	Entretien	Florianópolis	18/08/15	2h
51	Soutenance de la thèse "Família rural e produção de tabaco: estratégias de reprodução em Arroio do Tigre/RS"	Observation	Santa Maria	21/08/15	4h
52	Dîner dansant dans la localité de Sao José	Observation	Arroio do Tigre	22/08/15	Soirée
53	Jeune de l'AJURATI	Entretien	Arroio do Tigre	23/08/15	2h+ 1h30
54	Parents de Camila	Entretien	Arroio do Tigre	23/08/15	30min
55	Mari de Camila	Entretien	Arroio do Tigre	23/08/15	30min
56	Olimpiadas rurais de Sobradinho	Observation	Sobradinho	23/08/15	Soirée
57	Trésorier du CEJURS	Entretien	Sobradinho	23/08/15	20min
58	Responsable Efasc	Entretien	Santa Cruz do Sul	24/08/15	2h
59	Cours de présentation des projets à l'Efasc	Observation	Santa Cruz do Sul	24/08/15	1h
60	Responsable du secteur « culture » de	Entretien	Lages	30/09/15	1h

	Vianei				
61	Extensionista social EPAGRI (coordinatrice des Cursos de Empreendedorismo)	Entretien	Lages	01/10/15	2h
62	Jeune rural (trançador de lasso)	Entretien + Observation	Cerro Negro	01/10/15	1h
63	Extensionista social EPAGRI	Entretien	Sao Joaquim	02/10/15	1h
64	Jeune rural (locutor de rodeio)	Entretien	Palmeira	03/10/15	45min
65	Torneio de lasso	Observation	Palmeira	03/10/15	Après-midi
66	Membre de l'association Matakiterani (projet des Pousos de Sao Joao Maria)	Entretien informel	Lages	04/10/15	1h
67	Projet des Pousos de Sao Joao Maria	Observation	Campo Belo do Sul	04/10/15	Journée
68	Jeune de Campo Belo	Entretien informel	Campo Belo do Sul	04/10/15	15min
69	Jeune de Campo Belo	Entretien informel	Campo Belo do Sul	04/10/15	15min
70	Recomendador de almas	Entretien	Campo Belo do Sul	04/10/15	30min
71	Jeune de Sao José do Cerrito (membre d'un groupe de jeunes)	Entretien	Campo Belo do Sul	04/10/15	45min
72	Torneio de lasso	Observation	Campo Belo do Sul	04/10/15	2h
73	Mère de Romario (jeune trançador de vime)	Entretien	Bocaina do Sul	05/10/15	15min
74	Jeune rural trançador de vime	Entretien + Observation	Bocaina do Sul	05/10/15	1h
75	Extensionista Epagri	Entretien informel	Bocaina do Sul	05/10/15	20min
76	Jeune rural dresseur de chevaux	Entretien + Observation	Lages (communidade Rancho de Tabuas)	05/10/15	3h
77	Extensionista Emater Santa Cruz	Entretien	Santa Cruz do Sul	09/11/15	1h
78	PróCultura	Entretien informel	Santa Cruz do Sul	09/11/15	10min
79	WinRock / Programa Arise	Entretien	Santa Cruz do Sul	09/11/15	1h30
80	CAPA Santa Cruz	Entretien	Santa Cruz do Sul	10/11/15	1h
81	Jeune EFA/CAPA	Entretien	Santa Cruz do Sul	10/11/15	1h
82	Jeune EFA/CAPA	Entretien	Santa Cruz do Sul	10/11/15	1h
83	Retraitée Emater Santa Cruz (Clubes 4S)	Entretien	Santa Cruz do Sul	11/11/15	1h
84	Coordinatrice du Département Culture / Municipio de Santa Cruz	Entretien	Santa Cruz do Sul	11/11/15	20min
85	Extensionista indépendant	Entretien	Santa Cruz do Sul	11/11/15	1h
86	Compte-rendu de la 3° Conférence Estadual da Juventude	Observation	Santa Cruz do Sul	11/11/15	3h
87	Élèves de l'EFASC	Entretien collectif	Santa Cruz do Sul	11/11/15	1h
88	Extensionista social Emater	Entretien	Candelaria	12/11/15	45min
89	Jeune membre de la Cie Rindo a Toa	Entretien	Candelaria	12/11/15	1h30
90	Coordinateur EFASol	Entretien + visite	Vale do Sol	12/11/15	2h30
91	Président de l'AJURATI	Entretien informel	Arroio do Tigre	13/11/15	1h

92	Secrétariat d'Education (relais du programme Arise)	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	30min
93	Présidente du groupe de femmes agricultrices de Linha Paleta	Entretien informel	Arroio do Tigre	13/11/15	30min
94	Secrétariat d'Administration	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	30min
95	Propriétaire du Clube 25	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	30min
96	Coordinatrice IELCB (groupe de l'Église Luthérienne)	Entretien informel	Arroio do Tigre	13/11/15	20min
97	Extensionista Emater	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	1h30
98	Patron et professeur de danse du CTG Pousada das caretas	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	1h
99	Coordinateur du groupe de jeunes de l'IELCB	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	20min
100	Jeune liderança da Ajurati	Entretien	Arroio do Tigre	13/11/15	1h30
101	Base de loisirs	Visite + bref entretien informel	Arroio do Tigre	13/11/15	30min
102	Couple de jeunes ruraux	Entretien informel	Arroio do Tigre	13/11/15	30min
103	Anniversaire dans une famille d'Arroio do Tigre	Observation participante	Arroio do Tigre	13/11/15	Soirée
104	Technicienne de la politique publique de Territoires Ruraux	Entretien	Santa Cruz do Sul	14/11/15	1h
105	Superintendant de la Fondation Culturelle de Lages	Entretien	Lages	17/11/15	1h
106	Spectacle au festival de théâtre FETEL	Observation	Lages	17/11/15	Soirée
107	Réunion de lancement	Observation participante	Anita Garibali	18/11/15	Matin
108	Agriculture Familiale	Visite	Anita Garibali	18/11/15	1h
109	Couple de jeunes ruraux	Entretien	Anita Garibali	18/11/15	30min
110	Agriculture Familiale	Visite	Anita Garibali	18/11/15	1h
111	Réunion de cadrage	Observation participante	Cerro Negro	19/11/15	30min
112	Agriculture Familiale	Visite	Cerro Negro	19/11/15	30min
113	Agriculture Familiale	Visite	Cerro Negro	19/11/15	30min
114	Agriculture Familiale	Visite	Cerro Negro	19/11/15	20min
115	Point de sociabilité important du bourg	Observation / entretien informel	Cerro Negro	19/11/15	1h
116	Couple de jeunes ruraux	Entretien	Cerro Negro	19/11/15	20min
117	Réunion de clôture	Observation participante	Anita Garibaldi	19/11/15	Après-midi
118	Extensionista Epagri	Entretien informel et visites	SMO	28/01/16	Après-midi
119	Jeune rurale	Entretien + visite propriété	SMO	28/01/16	1h
120	Jeune rural	Entretien	SMO	28/01/16	30 min
121	Extensionistas Epagri	Entretien informel + visite	SMO	29/01/16	Matinée
122	Couple de jeunes ruraux en conversion agroécologique	Entretien + visite propriété	SMO	29/01/16	2h

123	Réunion de formation militante	Observation participante	SMO	30 et 31/01/16	2 jours
124	Jeune PJR	Entretien	SMO	31/01/16	1h
125	Jeune PJR	Entretien	SMO	31/01/16	1h
126	Répétition de danse gaucha « raiz »	Observation	SMO	31/01/16	3h
127	Visite de familles et communautés du municipio	Observation	Barra Bonita	01/02/16	Après-midi
128	Jeune caboclo	Entretien	Communauté 25 de maio	01/02/16	2h
129	Coordinateur Funcult – Prefeitura de SMO	Entretien	SMO	02/02/16	1h
130	EPAGRI Xanxerê	Entretien (collectif)	Xanxerê	03/02/16	30min
131	Jeune responsable du Mercado de la Coopérative de Production	Visite / entretien	Xanxerê	03/02/16	1h
132	Jeune élu du PT	Entretien	Xanxerê	03/02/16	1h
133	Famille cabocla	Entretien (collectif) + visite propriété	Xanxerê	03/02/16	1h
134	Alambique artisanal de cachaça	Visite (collective)	Xanxerê	03/02/16	30min
135	Secretaria da cultura de Xanxerê	Entretien	Xanxerê	04/02/16	1h
136	Cabocla	Entretien (collectif)	Faxinal dos Guedes	04/02/16	1h
137	Agente de saude Faxinal	Entretien (collectif)	Faxinal dos Guedes	04/02/16	30min
138	Président du Syndicat de Travailleurs Ruraux	Accompagnement visites	Faxinal dos Guedes	04/02/16	Journée
139	Mère et fille caboclas	Entretien (collectif)	Faxinal dos Guedes	04/02/16	30min
140	Responsable IFSC	Entretien (collectif)	Xanxerê	05/02/16	10min
141	Jeunes musiciens caboclos	Entretien (collectif)	Xavantina	05/02/16	1h
142	Couple de jeunes du syndicat	Entretien	Cerro Negro	19/02/16	1h
143	Jeune du syndicat	Entretien	Cerro Negro	19/02/16	1h
144	Jeunes Dupla Sertaneja	Entretien	Cerro Negro	19/02/16	30min
145	Acessor parlementar PT / Municipio	Accompagnement visites	Cerro Negro	19/02/16	Journée

5) Guides d'entretiens

Guide pour entretien dans l'objectif de collecter un récit de vie

Ne pas oublier :
magnétophone / piles
cahier de terrain / stylo
TCLE
revoir infos éventuelles avant l'entretien (âge, comment on s'est rencontré, ce que je sais sur ce jeune, le projet auquel il participe, la région)

Mémo :
« Reprenez votre *guide d'enquête*, il se s'agit évidemment pas d'un questionnaire, ni même d'un guide d'entretien thématique. C'est une courte liste de points à aborder, mais seulement à la fin de l'entretien si le sujet n'en a pas déjà parlé. Ces points correspondent aux questions que *vous* vous posez (…). Vous allez suivre le modèle de l'*entretien narratif*, qui se compose de deux parties : dans la première, la plus importante, vous inciterez le sujet à se raconter (…) Ce n'est qu'à la fin de la partie proprement narrative que vous vous reporterez au guide d'enquête » (BERTAUX, 2010)
Ne pas trop parler / ni trop peu. Ne poser qu'*une* question à la fois !
Lancer l'entretien : rappeler qui je suis / sur quoi je travaille / ce que j'attend de cet entretien / pourquoi j'ai choisi cette personne. Phrase d'entrée comme « j'aimerais que tu me *raconte* comment et pourquoi tu es entré dans tel projet / mouvement / association de jeunes ruraux ».
Pour relancer : « et ensuite que s'est-t-il passé ? » « c'est à dire ? » « qu'est-ce que c'est que ? » « que veux-tu dire par (…) ? » « pourquoi ça te donne ce sentiment ? » « peux-tu me décrire (tel personne / tel endroit) ? » « est-ce que tu aurais pu faire autrement ? » « pourquoi as-tu / a-t-il/elle fais ci ? » (inciter à décrire le *champ des possibles* à un temps T).

Avant de clore, toujours :
demander contact de personnes éventuellement mentionnées
revenir sur l'évocation de moments positifs / de la plus grande fierté du sujet
remercier / expliquer combien cela a pu aider

Guide d'enquête

Raconte moi ton enfance / adolescence
Quelle a été la réaction de tes parents / amis quand (…) ?
Quelles dates / rencontres ont marqué ta vie / ont été décisives dans ton parcours ? > Turning points (HAREVEN et MASAOKA, 1988)
Quelles pratiques du territoire ? (quels déplacements fais-tu, à quel fréquence, pour quoi ?)
Quels sont tes projets / vision de l'avenir pour toi, ta famille, ta région ?
Quelle est ta définition de « culture » / « loisir » / « jeunesse » ?
Qu'aime tu faire pendant tes temps libres ? Quel est ton usage d'internet / TV / musique etc...
Quelle est ta perception du milieu urbain / du milieu rural ?
Que pense tu des spécificités de ta région / des gens d'ici par rapport au reste de l'État / Pays ?
Que pense-tu de ta position ?
Quelle est ta religion ? Comment te défini-tu ?
Qu'est-ce que pousse les jeunes à partir vivre en ville selon toi ?
Connais-tu l'action de telle politique publique / institution privée / organisation ici ?
Que pense-tu des possibilités de loisir ici ? Par rapport à ce qu'il y a en ville ?

Après l'entretien

noter le ressenti immédiat
noter ce qui a pu être dit hors-magnéto
noter attitude générale du sujet, par rapport à moi / aux questions / à tel ou tel sujet / à tel moment du récit ? Que paraissait-il vouloir développer / cacher ?
noter intuitions / idées
noter les questions à éventuellement poser la prochaine fois

1 « Si l'on mentionne dans la consigne la catégorie sociale que l'on cherche à connaître, cela signifie qu'on s'intéresse au phénomène collectif, on désamorce ainsi le caractère inquisitoire de l'entretien, tout en orientant l'esprit du sujet vers ce phénomène collectif dont il a une expérience directe » (BERTAUX, 2010)

Guides d'entretiens par catégorie d'acteurs utilisés en Master 2

Guide d'entretien > Responsable d'un assentamento MST

> Description de l'assentamento
Date, circonstances, contexte de création
Nombre de membres, évolution de ce nombre
Production agricole, coopérative
Structure géographique (étalement, centre, type d'infrastructures)

> Réseau de l'assentamento
Avec qui travaille l'assentamento ? Des associations s'y sont elles constituées ? Des institutions participent-t-elles ?
Quelles relations entretenez vous avec le tissu local ? Avec les autres assentamentos du SC ?
Avec le municipio, ses habitants ?

> Place des jeunes dans l'assentamento
Combien sont ils ?
Que font ils (travail, études,...) ?
Comment sont ils impliqués dans la vie de l'assentamento (participation, représentation, expression) ?
Dans la vie de la communauté entière ou dans celle du groupe des jeunes ?

> Vie culturelle et loisirs
Quelles sont les activités organisées dans l'assentamento (nature, type) ?
A quelle fréquence ?
Par qui ? Pour qui (cible, public effectif, envergure) ? Comment (financement, moyens matériels, mise en place, lieu, logistique) ?
Y'a t il des activités sportives récurrentes / ponctuelles ? (ateliers, clubs,...)
Y'a t il des activités culturelles récurrentes / ponctuelles ? (ateliers, clubs,...)
Y'a t il des activités de loisir (artisanat, sorties,...) récurrentes / ponctuelles ? (ateliers, clubs,...)

> Dynamique de la jeunesse
Ces activités concernent-elles en priorité les jeunes ? Ou marginalement ?
Sont-ils faciles à mobiliser (si oui comment, si non pourquoi) ?
Quels loisirs ont ils selon vous ?
Pensez-vous qu'il y a une offre intéressante de loisirs pour eux ? Quelles infrastructures existent ?
Quels événements ? Quelles structures ?
Quelle importance le loisir des jeunes a-t-il pour la communauté (action périphérique, principale) ?

> Renaissance rurale / Exode rural sélectif
Quelles perspectives ont les jeunes d'ici ? Quelles attentes ? Quelles difficultés ? Y-a-t-il des jeunes qui partent (vers les villes ou non) ? Des jeunes qui viennent s'installer ? Des jeunes qui reviennent ? Pourquoi ?
Les jeunes ont-ils le même rapport aux loisirs et à la culture que les générations précédentes ? Et que les jeunes urbains ? Et que les jeunes ruraux hors-assentamento ?
Pensez-vous que la nature du milieu rural sur lequel vous agissez a évoluer récemment ? Quelle place l'agriculture y occupe-t-elle selon vous ? Quelles évolutions seraient possibles ? Quelles actions seraient profitables selon vous ?

> Avenir
Qu'espérez vous pour l'assentamento à l'avenir (évolution, pessimisme, optimisme) ?
Et pour le territoire sur lequel vous êtes ?

Guide d'entretien > Responsable d'un Ponto de Cultura

> Description du Ponto
Quand a-t-il été créé ?
Comment ? Sur quelle structure de base (association déjà existante, ONG, institution, compagnie) ?
Quel était le projet initial ? A-t-il évolué ?
Combien de personnes y travaillent ? Sont-t-elles bénévoles, salariées ? Quels sont leur profils (profession, âge,...) ?
Quelles sont leurs fonctions respectives ?
L'équipe évolue-t-elle beaucoup, se renouvelle-t-elle ?
Avez-vous des membres ponctuels (animateurs sur un secteur précis,...) ?

> Activité du Ponto
Quel type d'activités menez vous ? Sous quelles formes ?
Fréquence des activités
Pour vous ces activités sont-elles culturelles ? Dans quel sens (folklorique, identitaire, expression personnelle, découverte, loisir, savoir-faire, diffusion d'une production, production, démocratisation)
Avez-vous une politique particulière (manière de monter les projets,...) ?

> Échelle géographique du Ponto
Sur quelle échelle travaillez vous (quartier, municipe, micro région, région) ?
Où se déroulent vos actions (lieu géographique et logistique) ?
Selon vous les Pontos de Cultura sont ils une manière d'appliquer une volonté politique de l'Etat ou sont-ils le moyen de soutenir une dynamique locale déjà existante (ou les deux) ?

> Public cible
Avez vous un public cible privilégié ? Réussissez vous à toucher ce public ?
Touchez vous aussi d'autres publics, occasionnellement ou non ?
Quelles quantité de public avez vous ? Évolution sur les dernières années ? D'où viennent-ils ?

> Réseau du Ponto
Avec qui travaille le Ponto ? (écoles, institutions, autres Pontos,...)
Le Ponto organise-t-il des activités avec d'autres structures, lesquelles, de quel type sont-elles ?A quelle échelle ?
Quelles relations entretenez vous avec le tissu local ? Avec les autres Pontos du SC ? Avec le municipio ?
Quelles relations avez vous avec l'Etat Fédéral ? Et avec le Ministère de la Culture ?

> Les jeunes ruraux / vie locale
Est-ce un public que vous avez ?
Est-ce votre première cible ? Pourquoi ?
Parvenez vous à les toucher (si oui comment, si non pourquoi) ? Quels loisirs ont ils selon vous ?
Pensez-vous qu'il y a une offre intéressante de loisirs pour eux ? Quelles infrastructures existent ? Quels événements ? Quelles structures ?
Quelle importance le loisir des jeunes a-t-il pour vous (action périphérique, principale) ?
Quelles perspectives ont les jeunes d'ici ? Quelles attentes ? Quelles difficultés ?
Les jeunes ont-ils le même rapport aux loisirs et à la culture que les générations précédentes ? Et que les jeunes urbains ?

> Renaissance rurale / Exode rural sélectif
Pensez-vous que la migration des jeunes vers les villes est ici une réalité ? Si oui vers où ? Pourquoi ? Les raisons économiques sont-elles primordiales ou font elles partie d'un tout ?
Selon vous l'action du Ponto peut-elle avoir un lien avec cette tendance ?
Pensez-vous que la nature du milieu rural sur lequel vous agissez a évoluer récemment ? Quelle place l'agriculture y occupe-t-elle selon vous ? Quelles évolutions seraient possibles ? Quelles actions seraient profitables selon vous ?

> Avenir
Qu'espérez vous pour votre Ponto à l'avenir (évolution, reprise, pessimisme) ?
Et pour le territoire sur lequel vous travaillez ?
Quelles autres structures que les Pontos de Cultura pourraient agir (ou agissent déjà) dans le domaine des loisirs (et des loisirs des jeunes ruraux) ?

Guide d'entretien type questionnaire utilisé en Master 2 avec les jeunes

> PERFIL

Idade / Sexo / Nome. Local de origem / local de vida atual. Ocupação (trabalho, escola)
Você esta estudante atualmente ? Se sim : em que série ou ano você està ? Se não : até que ano de escola você estudou Atualmente você esta trabalhando; nunca trabalhou, nem procurou trabalho; nunca trabhalou mas esta procurando trabalho; ou jà trablahou e està desempregado(a)

Família
Você mora com seus pais ?
NAO > desde quando ? Mora sozinho ?
SIM > Se pudesse decidir agora, sem se preocupar com qualquer coisa, você mudaria jà para morar sem os seus pais, esperaria mais um tempo para mudar ou você não tem planos de morar sem os seus pais ?
Qual é tua religião ? Isso tem uma grande importancia na tua vida ?

> SER JOVEN NO BRASIL RURAL HOJE

Como você se sente como jovem : você diria que tem mais coisas boas ou mais cosas ruins em ser joven ?
E quais soa os problemas que mais lhe preocupam atualmente ? No mundo / pais / comunidade ?
Na sua opinião, quando uma pessoa deixa de ser jovem ? Por quê ?
Você se sente um morador da zona rural? Por quê? O que inspira você?
O que você acha que existem na cidade e que falta no campo ? (E vice-versa?)
Fala me 3 palavras que inspiram o rural segundo você, e 3 para o urbano
Você conhece bem a cidade? Em que ocasiões ?
Quais são seus planos ? O que você quer fazer na vida?
Que represente o trabalho agricola para você ? Você se imagina fazer uma atividade não-agrícola? No campo ou alèm ?
Você jà migrou fora da communidade ?
SIM > Onde ? Porque ? O dia-dia foi muito diferente em relação com o lazer ? Você voltou na communidade ? Porque ? O que você fazia là na cidade / na outra communidade ?
NAO > Você jà pensou fazer ? Porque ? Porque não fez ?

> LAZER

Das seguintes atividades, quais são as que você costuma fazer no tu tempo livre ?

> Assistir a TV
> Ouvir rádio
> encontrar amigos
> Ajudar nas tarefas em casa
> Falar ao telefone
> namorar
> ler revistas
> ler algum livro
> estudar (fora da escola)
> ler jornal
> jogar futebol
> praticar algum outro esporte
> Jogar ao computador ou usar internet de uso
> Tocar instrumentos ou cantar

O que você mais gosta de fazer no seu tempo livren mesmo que você sò faça de vez em quando ?

> ir dançar / baile
> Ir à missa / igreja / culto
> Ir à praia
> Ir ao shopping
> passear em praça ou parque
> Ir a festas em casa de amigos
>Ir a bares com os amigos
> Viajar no fim de semana
> Ir à lanchonete
> Ir ao cinema
> jogar bola / futebol
> Ir a show
> ir ao circo
> encontrar amigos
> assistir a futebol em estadio
> namorar
> assistir a TV
> ouvir musica
> ir ao teatro

Agora vou citar algumas atividades e passeios e gostaria que você me dissesse quais você fez é quando foi a ultima vez ?

	No ultimo mes	No ultimo ano	Alguma vez	Nunca fez		No ultimo mes	No ultimo ano	Alguma vez	Nunca fez
> passear na cidade					> patinar				
> lanchonete					> jogar boliche				
> Missa / culto religioso					> correr de kart				
> Festa em casa de amigos					> cinema				
> Bar com amigos					> show de música				
> Dançar em baile / danceteria					> biblioteca				
> Ir ao shopping center					> Jogo de futebol (estádio)				
> Ir à praia / represa / rio					> teatro				
> Restaurante com amigos					> Exposição de fotos				
> viajar no fins de semana					> circo				
> sala de jogos electronicos					> Museu de Arte				
> Parque de diversões					> Debate ou conferência				
> passear o dia em clube					> Música clássica				
> quadra de escola de Samba					> Dança moderna				
					> Ballet clássico				

Pensando nas coisas que você nunca faz nas suas horas livres, se você não tivesse que se preocupar com tempo, dinheiro, proibição dos pais, mobilidade ou qualquer outro problema, o que você gostaria de fazer ?
> atividades que gostaria fazer
> razão que impede de fazer o que gostaria

Quais são os gêneros ou tipos de musica que você mais gosta ?
> Sertanejo
> Rock
> Pagode
> MPB
> Axé
> Pop
> Samba
> Rap

Você costuma ler jornais diarios, ainda que de vez em quando ? Quais são os assuntos, seçoes ou cadernos que você mais gosta de ler no jornal ?

Você esta lendo algum livro atualmente ? Quantos livros você lei no ultimo semestre ? Não lee nenhum em seis meses ? Nunca lee um livro ?

Na sua opinio, o que é mehor como jovem : ser homem ou ser mulher ?
Você costuma beber bebida alcoolica ?
> jà bebeu mais não bebe mais > costuma tomar bebidas alcoolicas > nunca bebeu
Você pratica uma atividade cultural o de lazer regular em um contexto particular (música, esporte, teatro / / família, escola, associação da communidade) ?
Você tem accesso a internet ? Onde ? Quantos tempo por semana (mais ou menos) ?
O que você maus faz na internet ?

> ESPAÇOS DE PARTICIPAÇAO / EXPRESSAO

Aqui uma lista de alguns projetos e atividades que gostaria que você me anota se você jà participoi de algum deles :

> Concertos ou atividades culturais em lugares da cidade ou o distrito
> atividades Culturais em escolas durante os fins de semana
> atividades esportivas gratuitas no distrito, a cidade
> Projetos Estatais de proteção do meio ambiental onde você mora
> projetos Culturais conduzidos pelo governo ou o ONG
> Centros de Juventude
>MST
> Pontos de Cultura
> projetos vinculados a uma universidade
> atividades organisadas pela Igreja

Você jà pensou em fazer algum trabalho social, ou montar um pequeno negocio que fosse bom para a sua comunidade ?
Que tipo de trabalho ou negocio queria fazer ou esta fazendo na sua comunidade ?
Que tipo de apoio você acha que seria necessario para você fazer um trablaho ou negocio com esse ?

Você conhece algum grupo cultural jovem na sua comunidade que faça alguma dessas atividades ?
> Música
> Dança
> Teatro
> Radio comunitaria
> skate / patins / bicicleta
> grafite / pichação

Você faz parte ou particicipa das atividades de algum grupo de jovens no sua communidade ou alèm ?
De quais grupos você é membro ou participa ? Mais algum ?
> De jovens da igreja
> musica
> dança
> teatro
> futebol
> outros

Você diria que o que acontece na politica influi ou não na sua vida ? Muito ou um pouco ?

E você, influi ou não na politica ? Muito ou um pouco ?

Aqui um lista de alguns tipos de associaçoes e grupos e gostaria que você me dissesse para cada um deles : se você participa atualmente; jà participou; se nunca participou, mas gostaria ; se nunca participou e não gostaria de participar :

> clube / associação esportiva
> grupo religioso
> associação de amigo do bairro
> cooperativo de credito, de produção, de servico
> organisação feminista / movimento de mulher
> MST
> partido politico
> PJR

DANS L'ASSENTAMENTO
> Como você entrou no assentamento? Por quê?
> Você tem um sentimento de pertencimento ao MST ? O que o MST significa para você ?
> Quais são as suas relações com o mundo exterior ao assentamento (amizades, atividades, experiências, ...).
> O que você mudaria aqui ? Do que você sente falta ?

DANS LE PONTO DE CULTURA
> Participação: quais atividades ? Quando ? Quantas vezes ? Motivações ?
> Nível de participação: investimento pessoal, organização ?
> O Ponto responde às suas expectativas de lazer ?
> Você teria outras expectativas enquanto a ele ?

6) Un cas de dérive du secteur public, une réunion avec les Pontos de Cultura

Les Pontos que nous avons rencontrés ont tous eu des problèmes de trésorerie en 2012, car une partie de leur subvention, le tiers qui doit être versé par l'État du Santa-Catarina ne l'a tout bonnement pas été : « Normalement il y a trois périodes, trois versements, mais nous sommes en train de rester longtemps sans avoir de transfert d'argent et ça fini par faire une période assez grande et à porter préjudice à notre activité. Par exemple, là ça fait presque une année que nous attendons le troisième versement, et pour cela par exemple, on a un professeur qui a dû arrêter les activités et ça nous nuit » (entretien n°LXXII) ou encore « Je pense qu'il est très bon oui il nous a bien aidé mais bon, on n'arrive pas vraiment à mener un travail continu à cause de l'intervalle des versements. Ils devraient nous payer plus régulièrement. Un an c'est bien, ça nous permet de faire notre prestation de compte et de recevoir ce qu'il faut... sauf qu'on attend toujours l'argent de l'année dernière, alors comment on fait ? » (entretien n°LX). Des manifestations ont eu lieu à Florianopolis en octobre 2012 à ce propos suite au manifeste dont voici un extrait :

« Les 60 PC du Santa-Catarina viennent vers le public pour protester à propos des manquements du gouvernement estadual pour son retard à la distribution de la troisième parcelle du partenariat signé avec ces entités socio-culturelles. Les PC sont des initiatives de la société civiles appuyés par le gouvernement fédéral via le programme Cultura Viva, qui décentralise ses actions auprès des États comme le Santa-Catarina qui ont l'obligation de gérer et honorer leur contrepartie financière. […] Conformément à la loi, les prestations de compte ont été remises en juin 2012 via la Fundação Catarinense de Cultura. Le gouvernement fédéral a déjà remis sa part et les PC attendent actuellement toujours son versement. La plupart n'ont pas voulu cesser leurs activités et on continuer de forme volontaire ou réduite jusqu'à la limite du soutenable. Mais le travail de la suite de l'année est fortement compromis avec des risques de paralysation totale de l'activité, difficulté à se maintenir dans les espaces physiques occupés, discrédit pour les activités et les communautés qui en bénéficient. D'est en ouest de l'État, les PC réalisent un immense travail focalisé sur les communautés exclues, les communautés rurales, périphériques, les jeunes, les enfants, améliorant leur qualité de vie par la culture, pour des gens qui ne profitent jamais d'aucune politique publique. Le gouvernement catarinense, resté impassible est en train de frustrer les acteurs du terrain. Pour une gestion qui a été élue pour son discours "les personnes d'abord", cette attitude est encore une preuve que rien ne vaut plus face à la réalité. »

Suite à cette manifestation, un dialogue a été engagé entre le gouvernement catarinense et le réseau des Pontos catarinenses. Nous avons assisté à l'une des réunions menées dans ce cadre, le 4 décembre 2012 à la Fondation Catarinense de la Culture (FCC, autre nom donné au secrétariat estadual à la Culture). Étaient présents le président de la FCC, la coordinatrice du programme Ponto de Cultura auprès de la FCC (qui aide à l'année les PC à gérer leur activité et fait la médiation entre eux et le FCC), une gestionnaire du budget, justement en charge de payer les PC. Une dizaine de responsables ou membres de Pontos de Cultura étaient également présent. Le président de la FCC a annoncé que 36 des 60 Pontos catarinenses allaient enfin être payés dans les semaines à venir, sur la base de critères de régularité financière, établis à la suite d'une affaire de barbecue familial payé par un responsable de PC avec les subventions de son association. Quoi qu'il en soit, une fois les critères remplis, les Pontos devraient être satisfaits car de l'argent a été retiré au service des Sports afin de rémunérer les Pontos. Le ton monte quand il est évoqué par une des responsables de Ponto que ce n'est « que justice que l'argent soit versé », le président s'insurge et demande à ce que sa « grande mansuétude dans la résolution de ce conflit soit reconnue ». À la faveur de la fin de la réunion nous discutons avec la médiatrice, plutôt compréhensive envers les Pontos ces derniers mois, essayant d'influer sa propre administration. Lorsque nous lui demandons pourquoi il a été nécessaire d'aller chercher l'argent dans un autre service, et où est donc passé cet argent destiné en principe aux Pontos elle réponds gênée que « c'est bien là la question... » en vérité, cet argent aurait été utilisé par l'actuel prefeito pendant la campagne électorale pour réaliser un grand événement culturel à Florianopolis. Cet homme a d'ailleurs été élu le mois suivant, notamment par rapport à sa forte politique culturelle. En effet, un grand événement très visible et démocratique (puisque gratuit) a bien été mené, déployant concerts et activités gratuites à Florianopolis, mais pendant ce temps 60 Pontos de Cultura ont du cesser leurs activités.

Ce que cette histoire raconte, ce n'est pas la dénonciation d'une affaire en particulier (qui choque peu d'ailleurs au Brésil) mais surtout le dysfonctionnement systémique de politiques culturelles menées par un État où la porosité des secteurs et des échelles est forte, et où la mauvaise gestion et le détournement de fonds fléchés se fait avec une impunité flagrante.

7) Tableau des politiques culturelles mises en place dans chaque *município*

Microrégion	*município*	Organe municipal en charge de la culture	Politique Municipale de Culture	Plan Municipal de Culture (E = en élaborat°)	Dévelop-pement d"actions en faveur de la production culturelle locale *autosustentavel*	Promeut, met en place ou appuie des initiatives culturelles dans le domaine de la diversité culturelle	Action d'implantat° de rénovat° ou de modernisat° d'un équipement culturel	Dévelop-pe un program-me ou une action de promot° du tourisme culturel	Les initiatives de la société civile dans le domaine culturel sont facilitées	Il existe un Ponto de Cultura	Quantité de Pontos de Cultura	Le *município* a un partenariat avec un Ponto de Cultura	Législat° de protect° du patrimoine culturel	Conseil Munic. de Culture	Conseil Munic. de Preservat° du Patrimoine
Santa Cruz do Sul	Arroio do Tigre	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	√	1	√	-	√	-
	Candelária	Secrétariat conjoint	√	-	√	√	√	√	√	√	1	√	-	-	-
	Estrela Velha	Secrétariat conjoint	√	-	-	-	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Gramado Xavier	Secrétariat conjoint	-	E	-	-	√	-	√	-	-	-	-	√	-
	Herveiras	Secrétariat conjoint	-	-	√	√	-	√	√	-	-	-	-	√	-
	Ibarama	Secteur subordonné à un autre	-	-	-	√	√	√	-	-	-	-	√	√	√
	Lagoa Bonita do Sul	Secrétariat conjoint	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-	-
	Mato Leitão	Secrétariat conjoint	-	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Passa Sete	Secrétariat conjoint	√	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	√	-
	Santa Cruz do Sul	Secrétariat conjoint	√	√	√	√	-	√	√	-	-	-	√	√	-
	Segredo	Secrétariat conjoint	-	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Sinimbu	Secrétariat conjoint	-	-	-	√	-	√	√	-	-	-	-	-	-
	Sobradinho	Secrétariat conjoint	√	√	√	√	√	√	√	√	1	√	√	√	-
	Vale do Sol	Secrétariat conjoint	-	-	-	√	-	√	√	-	-	-	-	√	-
	Venâncio Aires	Secrétariat conjoint	√	√	√	-	√	√	√	-	-	-	√	√	-
	Vera Cruz	Secrétariat conjoint	√	√	√	√	√	√	√	-	-	-	√	√	√
Campos de Lages	Anita Garibaldi	Secrétariat conjoint	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-	-
	Bocaina do Sul	Secrétariat conjoint	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	√	-
	Bom Jardim da Serra	Sans structure	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-
	Bom Retiro	Secrétariat conjoint	-	-	-	-	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Capão Alto	Secteur subordonné à un autre	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	Campo Belo do Sul	Secrétariat conjoint	-	E	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	Celso Ramos	Secrétariat conjoint	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	Cerro Negro	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	-	√	√	-	-	-	-	-	-

	Correia Pinto	Organe d'administration indirecte	√	√	-	√	√	-	√	-	-	-	-	√	-
	Lages	Secteur subordonné à l'exécutif	√	-	-	√	√	√	√	√	5	√	√	√	√
	Otacílio Costa	Secteur subordonné à l'exécutif	√	E	√	√	-	√	√	-	-	-	-	√	-
	Painel	Secrétariat conjoint	√	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-	-
	Palmeira	Secrétariat conjoint	-	E	-	√	√	-	√	-	-	-	-	-	-
	Rio Rufino	Secrétariat conjoint	-	-	-	√	-	√	-	-	-	-	-	-	-
	São Joaquim	Secteur subordonné à un autre	-	E	-	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	São José do Cerrito	Secrétariat conjoint	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-
	Urubici	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	-	√	-	-	-	-	-	-	-
	Urupema	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	-	-	-	-	-	-	-
Extremo Oeste	Anchieta	Secrétariat conjoint	√	-	√	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Bandeirante	Secrétariat conjoint	-	E	√	√	-	√	√	-	-	-	-	√	-
	Barra Bonita	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Belmonte	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-	-	-
	Descanso	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	-	√	-	-	-	-	-	-	-
	Dionísio Cerqueira	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Guaraciaba	Secrétariat conjoint	√	-	√	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Guarujá do Sul	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Iporã do Oeste	Secrétariat conjoint	√	E	√	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Itapiranga	Secrétariat conjoint	√	E	√	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Mondaí	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Palma Sola	Organe d'administration indirecte	√	-	√	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	Paraíso	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Princesa	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	-	-	-	-	-	-	-
	Riqueza	Secteur subordonné à un autre	√	-	-	√	√	-	√	√	3	√	-	-	-
	Romelândia	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Santa Helena	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	-	-	-	-	-	-	-
	São João do Oeste	Secrétariat conjoint	√	√	-	√	√	√	√	-	-	-	-	√	-
	São José do Cedro	Secrétariat conjoint	√	-	-	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	São Miguel do Oeste	Organe d'administration indirecte	√	E	√	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-
	Tunapolis	Secrétariat conjoint	√	-	√	√	√	√	√	-	-	-	-	-	-

8) Infrastructures de communication et équipements culturels par *município*

Microrégion	Município / Équipement culturel / de communication	Journal papier local	Revue papier locale	Radio AM locale	Radio FM locale	Radio communautaire	TV communautaire	Canal TV	Fournisseur internet	TV ouverte*	Bibliothèque	Musée	Théâtre **	Centre culturel***	Archives publiques	Stades ou gymnase	Centre d'artisanat	Cinéma	Kiosque à journau-	Loueur de vidoés	Shopping center	Disquaire	Librairie	Galerie d'art	Enseignement supérieur	Club****	Lan house	Cirque fi-e	Kiosque musical	Ponto de leitura	Ponto de memoria	Espace pour le cirque
Santa Cruz do Sul	Arroio do Tigre	√	-	√	-	-	-	-	√	>5	√	√	-	-	-	√	√	-	√	√	-	√	√	-	√	√	√	-	-	-	-	-
	Candelária	√	-	√	√	√	-	-	√	1	√	√	-	-	-	√	-	-	√	√	-	-	√	-	√	√	√	-	-	√	-	-
	Estrela Velha	-	-	-	-	-	-	-	√	1	√	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Gramado -avier	-	-	-	-	√	-	-	-	1	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	Herveiras	-	-	-	-	√	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-
	Ibarama	-	-	-	-	-	-	-	-	0	√	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Lagoa Bonita do Sul	-	-	-	-	-	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Mato Leitão	√	-	-	-	√	-	-	√	5	√	-	-	√	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Passa Sete	-	-	-	-	-	-	-	-	1	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Santa Cruz do Sul	√	-	√	√	√	-	√	√	>5	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	-	-	-	-	-
	Segredo	-	-	-	-	-	-	-	√	>5	√	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Sinimbu	√	-	-	-	√	-	-	-	3	√	√	-	-	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Sobradinho	√	-	√	√	√	-	√	√	>5	√	√	√	√	√	√	√	-	√	√	-	-	√	-	√	√	√	-	-	-	-	-
	Vale do Sol	√	-	-	-	√	-	-	-	2	√	-	-	-	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Venâncio Aires	√	-	√	√	√	-	-	√	5	√	√	-	-	√	√	-	√	√	√	√	√	√	-	√	√	√	-	-	-	-	-
	Vera Cruz	√	√	√	√	√	-	-	√	>5	√	√	√	√	√	√	√	√	√	√	-	√	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-
Campos de Lages	Anita Garibaldi	√	-	-	-	√	-	-	√	4	√	-	-	√	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-
	Bocaina do Sul	-	-	-	-	√	-	-	-	0	√	√	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	√	-
	Bom Jardim da Serra	-	-	-	-	√	-	-	-	2	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Bom Retiro	√	-	-	√	√	-	-	-	4	√	√	-	-	-	√	√	-	-	√	-	-	√	-	√	√	√	-	-	-	-	-
	Capão Alto	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Campo Belo do Sul	-	-	-	√	√	-	-	√	2	√	-	-	-	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Celso Ramos	-	-	-	-	√	-	-	√	2	√	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	Cerro Negro	-	-	√	√	√	-	-	-	1	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-

* Canaux de TV ouverte captés dans le município

** Théâtre ou salle de spectacle

*** Lieu destiné à des activités artistico-culturelles et qui compte plus de deux types différents d'équipement culturel en fonctionnement

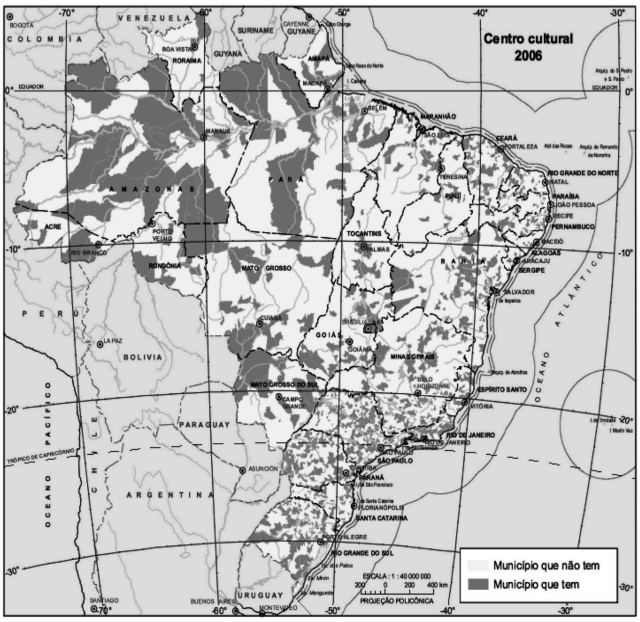
****ou association récréative

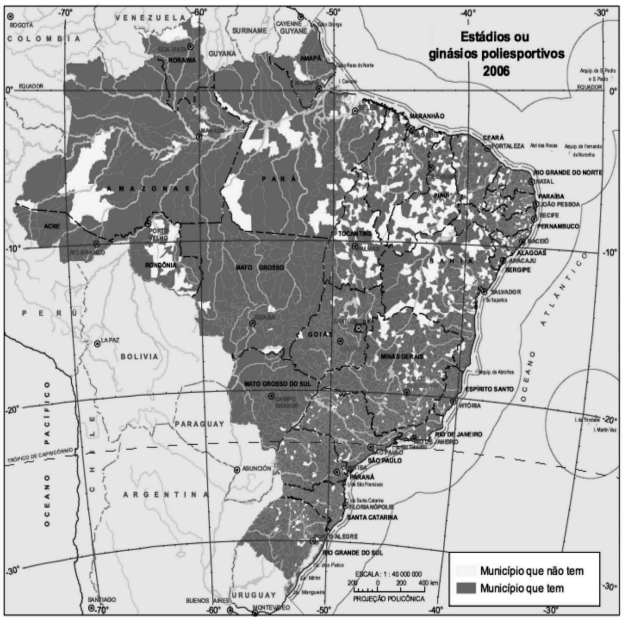
√ = oui

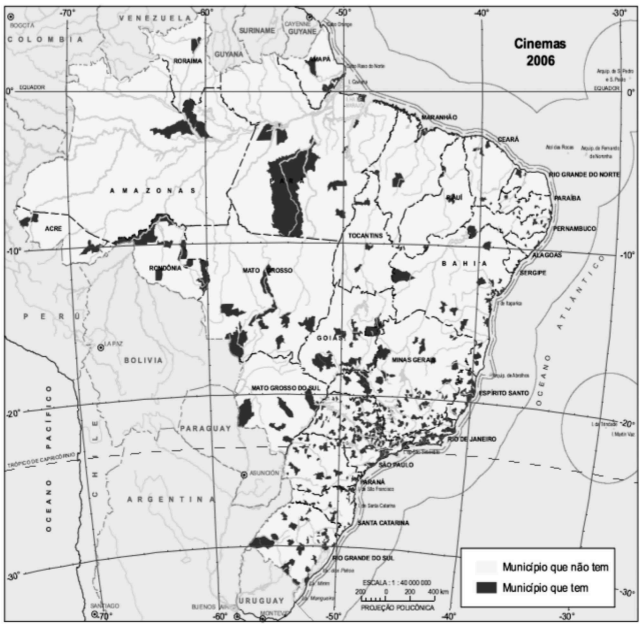
X = non

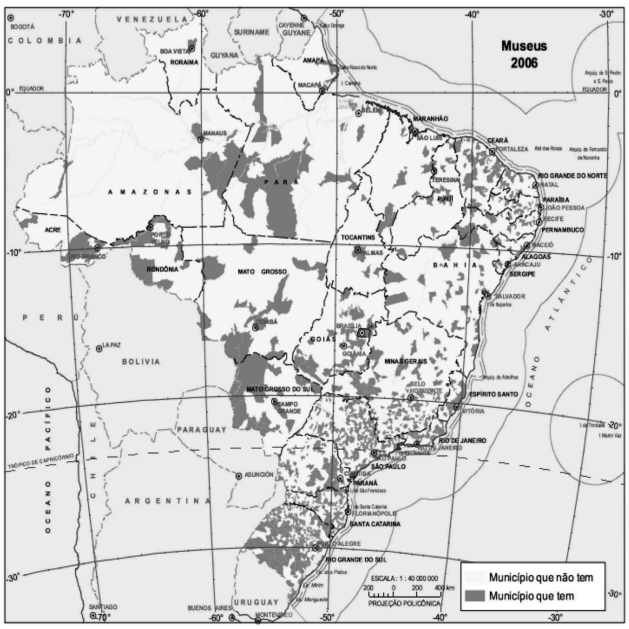
	Correia Pinto	√	-	-	√	√	-	-	-	4	√	-	-	√	-	√	-	-	-	√	-	√	√	-	√	√	√	-	-	-	-	-
	Lages	√	√	√	√	√	-	√	√	5	√	√	√	√	-	√	√	√	√	√	√	√	√	-	√	√	√	-	√	-	-	-
	Otacílio Costa	√	-	-	-	√	-	-	-	3	√	-	√	-	-	√	-	-	√	√	-	√	√	-	√	√	-	-	-	-	-	-
	Painel	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	Palmeira	√	-	-	-	√	-	-	-	4	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-
	Rio Rufino	-	-	-	-	-	-	-	√	4	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
	São Joaquim	√	-	√	√	√	-	-	√	4	√	√	-	√	√	√	-	-	-	√	-	√	√	-	√	√	√	-	√	-	√	-
	São José do Cerrito	-	-	-	-	√	-	-	-	2	√	√	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Urubici	-	-	√	√	√	-	-	√	4	√	√	-	√	-	√	-	-	-	√	-	√	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Urupema	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	-	-	√	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
E-tremo Oeste	Anchieta	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Bandeirante	-	-	-	-	-	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Barra Bonita	-	-	-	-	-	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Belmonte	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Descanso	-	-	√	√	-	-	-	-	4	√	-	-	-	√	√	-	-	-	√	-	√	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Dionísio Cerqueira	√	-	√	-	√	-	-	-	1	√	-	-	-	-	√	-	-	-	√	-	-	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Guaraciaba	√	-	-	√	-	-	-	-	2	√	√	-	√	-	√	-	-	-	√	-	√	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Guarujá do Sul	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	√	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Iporã do Oeste	√	-	-	√	√	-	-	-	3	√	√	-	-	√	√	-	-	-	√	-	√	√	-	-	√	√	-	-	-	√	-
	Itapiranga	√	√	√	-	√	-	-	-	3	√	√	-	√	-	√	√	-	-	√	-	√	√	-	√	√	√	-	-	-	√	-
	Mondaí	-	-	√	-	-	-	-	√	2	√	√	√	√	√	√	-	-	-	√	-	√	√	-	-	√	√	-	-	√	-	-
	Palma Sola	√	-	-	√	√	-	-	-	3	√	√	-	√	√	√	√	√	-	√	-	-	√	-	√	√	√	-	-	-	√	-
	Paraíso	-	-	-	-	√	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Princesa	-	-	-	-	-	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	√	-	√	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Riqueza	-	-	-	-	-	-	-	-	2	√	-	-	√	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	Romelândia	-	-	-	-	-	-	-	-	4	√	-	-	-	-	√	-	-	-	√	-	√	-	-	-	√	√	-	-	-	-	-
	Santa Helena	-	-	-	-	-	-	-	-	0	√	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-	-	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	São João do Oeste	√	-	-	-	√	-	-	-	0	√	√	-	-	-	√	-	-	√	√	-	-	√	-	-	√	-	-	-	-	-	-
	São José do Cedro	√	-	√	√	-	-	-	-	4	√	√	-	-	-	√	-	-	-	√	-	√	√	-	√	√	√	-	-	-	-	-
	São Miguel do Oeste	√	√	√	√	√	-	-	√	4	√	√	-	√	-	√	√	√	√	√	-	√	√	-	√	√	√	-	√	-	-	-
	Tunapolis	-	-	-	-	√	-	-	-	4	√	√	√	√	-	√	-	-	√	-	-	√	√	-	-	√	√	-	-	-	-	-

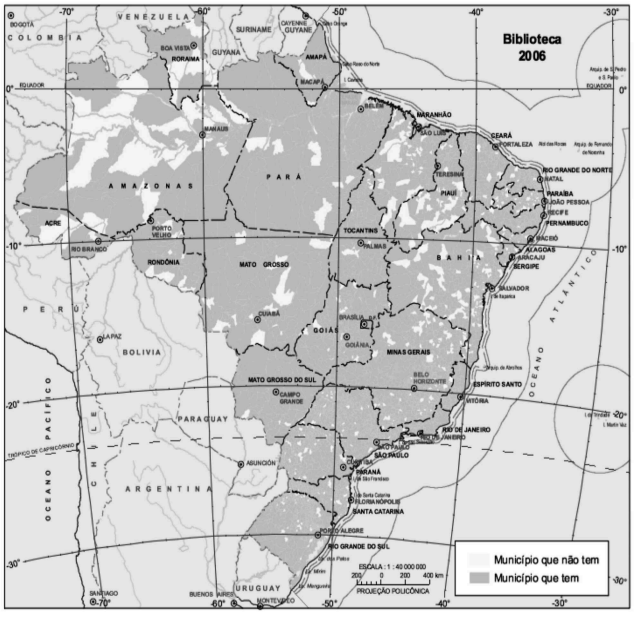
9) Cartes de la répartition des équipements culturels sur le territoire national (*Perfil dos municípios brasileiros*, IBGE)

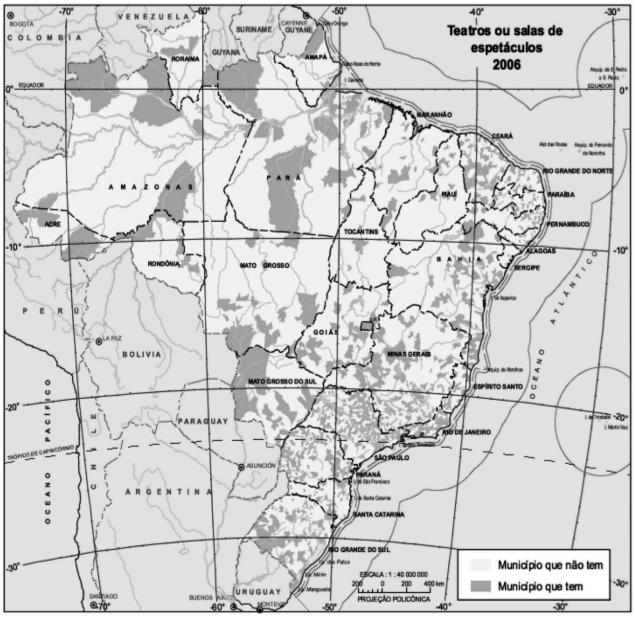












10) Une Jornada Cultural illustrant le lien entre MST et pratiques culturelles

Lors de la Jornada Cultural organisée par la coordination catarinense et réunissant des centaines de jeunes membres du MST nous avons pu assister à de nombreux discours s'adressant directement aux jeunes présents à propos de la place de la culture dans le mouvement et pour les jeunes ruraux en général, en voici quelques extraits :

La culture ne tient pas aux goûts mais à la connaissance. Le folklore est un art qui vient du peuple et qui n'appartient pas à la personne mais au groupe. [...] Tout le système de l'industrie culturelle d'aujourd'hui est fait pour vous retirer le pouvoir de penser et vous faire consommer. (observation n°XVII, intervention d'un professeur de théâtre lors de la conférence inaugurale)

Il ne faut jamais oublier que « culture » a une étymologie commune avec la culture de la terre. La culture c'est toute la vie, tout ce qu'on produit et elle peut toujours changer, prendre la forme qu'on lui donne. Avant tout le monde produisait sa culture, aujourd'hui nous sommes des consommateurs culturels, tout se paye, s'achète. Mais ça peut changer. Avant les *assentamento*s n'avaient pas l'eau ni la TV, aujourd'hui oui car on fait changer les choses. Si on ne produit pas sa propre culture, on subit celle du système, on est dominé par la culture de masse. Il faut donc prendre conscience de l'oppression et ensuite avoir les moyens de production car tout le monde peut produire sa propre culture. L'État nous offre des programmes, comme le Vale Cultura, pour soutenir la consommation culturelle des ruraux, mais attention, on n'a pas besoin d'avoir *accès* aux choses mais de produire *nos* choses. C'est toujours plus facile pour le pouvoir de nous aider à accéder à une offre existante plutôt que de nous donner nos propres infrastructures, nos propres projets. [...] La culture c'est fait pour nous ouvrir, nous enrichir, célébrer la vie et résister, et pas seulement pour se divertir, et ça doit toujours être quelque chose de collectif, du *nous* et non du *je*. Est-ce que la culture est mieux en ville ? Non, car il faut toujours payer et le temps libre ne l'est pas vraiment car il est contrôlé par les horaires et le travail et comme les engrais chimiques tuent notre santé, la culture de masse tue notre enfance et nos spécificités. (observation n°XVII, intervention d'une cadre nationale du MST lors de la conférence inaugurale)

Ces conceptions particulières se sont confirmées au cours des ateliers de pratiques artistiques proposés aux jeunes pendant les quatre jours de la Jornada Cultural. En atelier de poésie il était expliqué que l'art n'est pas un don et qu'il est dangereux de le penser et qu'en vérité tout le monde peut être poète, à force de travail collectif. En atelier théâtre, il était rappelé que l'art est fait pour penser avant tout, apporter la conscience, dans le plaisir et c'est Augusto Boal, théoricien et praticien du *théâtre de l'opprimé* qui est cité en référence. En arts plastiques l'œuvre réalisée est collective et militante. En capoeira sont rappelées les racines multiples du peuple brésilien et le devoir de perpétuation de la jeunesse d'aujourd'hui, par la pratique de ce loisir ancestral.

Lors d'un entretien personnel plus poussé, nous avons demandé à une cadre nationale du MST de préciser certains points (entretien n°XXII). Tout d'abord, elle nous a rappelé la place historique qu'occupe traditionnellement la culture au sein du MST puisque les membres du mouvement « ont toujours considéré que la culture et l'art faisaient partie intégrante de la lutte puis de notre projet de société. Depuis les premières occupations, il y a toujours eu de la musique, des chants, du théâtre pour se rappeler "qui" "pourquoi" et "comment". Ça avait lieu de façon spontanée, il n'y avait pas de mise en place de ça, d'organisation. Dans les années 1980 ce sont surtout les musiciens qui s'organisaient, ils composaient beaucoup, sortaient des CD, tout le monde connaissaient les chansons, même hors du mouvement. Dans les années 1990, on a redéfini ce que le MST entendait par "culture" et comment ça pouvait être un outil. C'est en 2000, lors du 4ème Congrès que le secteur spécifiquement culturel a été créé, alors que le champ d'action s'était diversifié » (entretien n°XXII). Aujourd'hui les productions du mouvement sont paradoxalement plus confidentielles mais un travail de fond est réalisé. Le secteur culturel du MST fonctionne parfois en partenariat avec le Ministère de la Culture ou les gouvernements locaux mais généralement les choses sont faites avec peu de ressources et « il faut chasser les miettes » (idem). Le mouvement se tourne donc très souvent vers le mécénat privé, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Pour cette même responsable nationale, les entreprises jouent un rôle très important pour le développement de la culture au Brésil, notamment parce que le

budget du Ministère de la Culture est très réduit, même s'il a un peu augmenté. La loi Rouanet, grâce à ces incitations fiscales finance donc via les entreprises (leurs choix et leur argent mais qui pourrait être celui de l'État fédéral puisque c'est une déduction fiscale) la majorité des projets culturels du pays, y compris ceux du MST mais « le souci c'est que comme ce sont des entreprises ils cherchent les projets qui peuvent leur donner une visibilité, un minimum de retour sur investissement et ils sont donc pour beaucoup situés à Rio et São Paulo, autour d'artistes déjà connus. Avec le MST on a essayé de mener le projet Cinema da Terra avec Petrobras. On a réussi car le cinéma ça donne une grosse visibilité. » (idem).

La revendication de l'accès à des moyens de production et de création de la culture plus que celle de sa diffusion est importante pour le MST, comme nous avons pu le voir précédemment dans les discours tenus. La responsable nationale nous a confirmé et expliqué cette orientation. En fait, c'est davantage pour contrebalancer le discours dominant qu'elle tient ces propos, considérant qu' « on ne parle que d'"aller au cinéma" "aller au théâtre" en ville ou d'amener les grandes compagnies urbaines jouer dans les zones rurales, et on l'a fait aussi, parce que tout le monde veut cet accès bien sûr et que ça contribue à une ouverture », mais aujourd'hui, selon elle, il faut accentuer la demande de production propre : « parce que ça on ne l'a jamais fait, ou pas avec la qualité que l'on pourrait atteindre. On produisait de la musique mais sans l'avoir jamais étudiée, et on veut aujourd'hui pouvoir aussi faire ça, pour aller contrer la production consumériste qui est partout. C'est pareil pour la vidéo. De Cinema Na Terra, on est passé à Cinema Da Terra [de Cinéma *dans/sur* la Terre à Cinéma *de* la Terre], avec une auto-production de nos propres médias ». Et pour les jeunes selon elle, cela a un rôle fondamental, de leur montrer « vous aussi vous pouvez le faire, vous devez apprendre à faire du théâtre, de la musique parce qu'on n'aura jamais accès à tout et il ne le faut pas, il faut produire vous même pas seulement votre nourriture alimentaire, mais aussi votre nourriture de l'esprit ! ».

Programação da jornada.

Dias	Manha.	Tarde:	Noite:
13/11/12	⅄ Mística de Abertura. ⅄ Apresentação da jornada e organicidade. ⅄ Conhecer os Pontos das oficinas. ⅄ História do MST: (Irma)	Oficinas.	
14/11/12	⅄ Centenário do Contestado. ⅄ Exposição de fotos da história do contestado. Vicente Teles.	Oficinas.	Lançamento do documentário: *Sem perder a ternura.* Direção Márcia Paraíso e Ralf Tambke.
15/11/12	⅄ Revolução Cultural: Ana Chan. Confirmado. ⅄ História da cultura no Brasil. Avito Confirmado.	Oficinas.	Apresentação grupo de dança gaucha. Apresentação de Flauta e cantos.
16/11/12	⅄ A luta de classe no campo. Programa de reforma Agrária popular. Dilso Barcelos ⅄ Papel da juventude.	Oficinas.	Jornada cultural das Oficinas. Apresentação do pro-jovem. Apresentação cultural de violeiros.
17/11/12	III Festival da Canção. Apresentação do grupo dança Germânica. Homenagem Neuri Brizola, criou a marca Terra Viva.	Apresentação dança do facão. Maria Rosa. III Festival da Canção	Apresentação cultural de teatros. III Festival da Canção

"Sofremos uma dominação cultural a seculos em nosso país.
Portanto se queremos ser uma nação livre e soberana. Precisamos
nos da classe trabalhadora produzir as nossas artes, musicas, poesias..."

Ademar Bogo.

Oficinas:

- Musica: Godói, Cezar e Eziquel. Confirmado.
- Poesia: Júlio MS: Confirmado
- Teatro: Avito. Confirmado.
- Artes Plástica: Alcir: Confirmado
- Áudio Visual: Lugar onde morro. Pepé Confirmado.
- Artesanato: Maritânia,
- Capoeira: Altamiro Confirmado.
- Disign: Raphael Augustus. Fapheael confirmado.

Ci-contre : programme de la Jornada tel que distribué aux jeunes et autres participants.
Ci-dessous : en haut un atelier poésie pendant la Jornada. En bas un moment musical autour du *Contestado.*





11) Extraits des entretiens avec Carla[619]

Le cas de Carla est particulièrement symptomatique de l'influence des ces représentations positives de la communauté comme argument de migration vers le milieu rural. Dans son discours, la « communauté » au sens religieux fini par se confondre avec la « communauté » géographique, la famille, le groupe d'ami, de voisins, l'équipe des Olympiades. Elle déclare que cette vie communautaire est un élément déterminant de son choix de vivre en milieu rural et d'y élever son enfant, sur le modèle de son époux, sa façon d'être (« *o modo dele ser* ») et des ruraux en général, des « gens bien » (« *pessoas boas, muito coretas, de familias boas »)*. Elle confond ces éléments avec sa vision de l'amitié, de l'éducation : « Je me sens comme si je vivais ici depuis de nombreuses années, parce que j'aime beaucoup ça, je m'entends très bien avec les gens ici. [...] J'ai été princesse de la municipalité mais je dis toujours que si je pouvais, je préférerais jouer pendant les Olympiades, n'importe quelle discipline (rires), parce je j'adore ça ! [...] c'est une ville, qui n'a pas beaucoup de loisirs, mon loisir il a toujours été dans l'interior, tu sais, d'aller chez des amies, chez mon copain. Si je devais dire une amie que j'ai en villes... je n'en ai pas [...] H : Quelle a été l'influence de la présence d'Ajurati dans ta décision de vivre à la campagne? C : Écoute... ce n'est pas LE facteur, mais je le considère comme un des facteurs qui nous ont fait rester [...] C'est quelque chose que j'aime beaucoup, j'aime beaucoup ça, être ensemble, nous nous en soucions beaucoup [*E é uma coisa que eu gosto bastante, eu gosto muito assim, de estar todo mundo junto, a gente preza bastante por isso*]. J'ai l'impression de faire partie de cela depuis longtemps. Nous parlons beaucoup de ces choses, de la façon d'élever notre fils,... et on dit toujours oui, ah, je veux que mon fils étudie, que ce soit, et je veux qu'il étudie, mais je veux vraiment qu'il reste à la campagne, pour répéter tout ce que M. a fait, toutes ces choses, sa façon d'être [*mas eu quero muito que ele fique no interior, que ele repitisse tudo o que o Marcos fez, todas essas coisas, o modo dele ser*]. J'aime vraiment cela, car je pense qu'à la campagne, nous avons beaucoup d'accès à d'autres choses qui ne sont pas en ville. [...] Je pense que c'est vraiment chouette qu'ils puissent profiter d'être ensemble, dans des écoles plus petites, de former et jouer tous ensemble. Je veux vraiment qu'il grandisse ici. Parce que les valeurs ici sont très différentes de la ville. Je n'ai jamais fait beaucoup d'amitiés dans la ville, je ne sais pas si c'est parce que je ne suis pas du temps de la technologie, parce que ma soeur elle elle a pleins d'amis en ville. Mais je parle aux gens ici, j'aime vivre avec les gens de l'interior, notre compagnie [*convivio*] c'est seulement chez des gens de l'interior. [...] Je pense que nous vivons beaucoup plus ensemble ici [*a gente aqui convive muito mais*], avec ces choses de la communauté, d'être insérés dans la communauté, d'aider les voisins. Dans la maison de ma mère, nous ne vivons pas avec les voisins comme ça. [...] Ceci est encore plus important pour moi, qui vient d'une famille nécessiteuse [*carente*], qui n'avait pas l'habitude de se réunir. Et ici c'est très fort, tous les anniversaires, les vendredi saint, Pâques, le Nouvel An, la famille est toujours réunie. Donc, je pense que c'est ce que je veux vraiment, c'est pour ça que je veux vraiment rester ici, élever notre enfant dans ce milieu. Parce que vous dois avoir un lien, une base, pour fonder ta vie, je pense que c'est important, la coutume [*o habito*]. »

La description qu'elle fait de la ville du point de vue de ces caractéristiques communautaires devient ainsi un miroir inversé repoussant, dangereux et aux relations humaines et sociales vides de sens : « Je me souviens que mon adolescence a été très vide, et mon enfance aussi, mes parents travaillaient toute la journée et bon, je devais rester à la maison en regardant la télévision parce que je ne pouvais pas sortir, on ne pouvait pas c'était comme ça, parce que tout est plus dangereux et vous avez accès à d'autres choses, et c'est ce qui s'est passé... mes amies sont tombés enceintes, ont commencé à sortir avec des garçons très tôt, et pas avec de bonnes personnes... Et je suis partie, et les deux copains que j'ai eu à la campagne étaient de bonnes personnes, très correctes, de bonnes familles [*pessoas boas, muito coretas, de familias boas*], beaucoup de mes amies n'ont pas eu cette chance. [...] Il y a beaucoup d'insécurité dans la ville, il y a des caméras là-bas dans la rue parce que parfois tout le monde part et personne n'est plus à la maison, donc ce n'est pas sûr. Ici non, tout est ouvert, ils n'ont pas peur. ». Mais elle reste aussi consciente des aspects coercitifs de ce voisinage omniprésent, du jugement social dont elle a pu être victime mais qu'elle exerce à son tour : « Mais c'est vrai que quand quelque chose se passe, tout le monde le sait très vite. Tout le monde le sait, ce côté est très, je ne sais pas, cela dépend des gens, il y a beaucoup de gens qui ne participent pas à la communauté. Ils ne participent pas à la communauté, ni à la Juventude, ni aux groupe de dames, ni aux fêtes. Nous quand nous sommes arrivés, nous avons mit un point d'honneur à participer mais il y a des gens qui ne le font pas. Je ne sais pas pourquoi il y a des gens comme ça qui ne veulent pas aider, qui ne veulent pas participer [*fizemos questão de participar mas tem pessoas que não. Porque que sera que tem pessoas assim que não querem ajudar, não querem participar*] [...] Il a le poids des potins, il y aura toujours ça, à n'importe quel âge, mais si tu n'a rien fait de mal, tu n'a pas à t'inquiéter pas, et habituellement ces personnes qui critiquent les ragots et qui sont connus pour ça c'est parce qu'ils ne sont pas très... […] Mes amies trouvaient que je n'étais pas faite pour ici parce que j'ai mis un

[619]Entretiens n°18 et 53, F, 24 ans, StC. Le nom a été modifié pour des questions d'anonymat

petit moment à avoir une amitié bien solide ici, et au début elles avaient une certaine appréhension [*receio*] avec moi. Elles avaient une vision faussée [*errada*] de moi, mais moi je suis une personne très simple tu sais, alors ça a mis un peu de temps, mais maintenant je me sens tellement bien ici, bien insérée, je discute avec tout le monde, je vais beaucoup dans la maison des uns des autres, ils m'invitent toujours, moi et M. on rigole avec ça parce que si on devait aller partout où on nous invite, le jour ou il faudra rendre l'invitation la maison va être envahie (rires). Et on a hâte d'avoir notre maison, pour recevoir nos amis. » Cet extrait permet de noter également l'importance du foyer et de l'accueil qui y est réservé à l'hôte comme trait important de la culture rurale transmise, duquel chaque région se réclame détentrice, et dont nous avons pu être largement témoin en tant qu'invitée dans de nombreuses familles.

À propos de l'*a priori* qu'elle dit avoir subit en arrivant en milieu rural la faisant passer pour une profiteuse et son choix de vivre en milieu rural : « Mais il y a des choses, comme les cous de poulet, les gens pensaient que je n'allais pas en manger, précisément parce que j'étais de la ville, mais, bien, aujourd'hui, il y a des filles de l'intérieur qui pensent qu'elles valent beaucoup plus que les filles de la ville [*tem meninas do interior que elas se acham muito mais do que meninas da cidade sabe*]. Parce que aujourd'hui il y a en a dans l'interior qui ont une très bonne situation de vie, une situation financière aussi... H : Que penses tu justement des gens qui pourraient penser que tu a épousé M. pour avoir une meilleure situation ? C : J'ai souffert de beaucoup de préjugés à cause de cela, parce que je viens d'une famille humble et que sa famille à lui, ils sont bien établis malgré le fait que bon, tout le monde doit travailler dur... et vraiment ils pensaient que j'étais avec lui à cause de cela. Je ne l'ai jamais entendu directement, mais je l'ai su... Mais la famille de M. non je me suis toujours bien entendue avec eux. Mais j'ai toujours travaillé, ce n'est pas comme si j'étais venu travailler ici et vivre, et M. supporterait tout. Non, j'ai toujours travaillé, je n'ai jamais arrêté, B. a été planifié, et j'ai toujours eu mon argent, je ne suis pas une sangsue. [...] Ma mère pensait que nous allions acheter une maison et vivre en ville, mon père non, il a toujours dit "La famille de M. est là-bas, le travail de M. est là-bas, la maison de M. est là-bas, alors vous devez vous projeter là-bas". Mais ma mère, elle aurait trouvé plus facile qu'on vive en ville, plus près d'eux... alors c'est une chose... mais pour moi... mais vivre ici est quelque chose que je veux vraiment. [...] Je suis très attachée, aux choses, aux personnes avec lesquelle que je vis, la routine [*eu sou muito agarada, as coisas, as pessoas que eu convivo, a rotina*] »

Carla, qui accompagne son mari président de la « Jeunesse » de leur communauté dans les réunions, affirme qu'en vérité c'est elle qui travaille même s'il est le président sur la forme et qu'en public, le rôle de la femme est d'être effacée, au risque de « faire porter la culotte » au mari : « Il y a toujours la question de dire que qui dirige c'est l'homme [*quem manda é o homem nê*], alors il y a cette chose que la femme doit rester silencieuse en public, mais à la maison, je lui dit toujours "je pense qu'il faudrait faire comme ça comme ci". C'est surtout parce que si la femme réagit le gens disent "ah! La femme est le patron!", et je ne sais quoi... mais en fait on débat beaucoup sur les affaires de la Juventude et tout. » . Elle semble regretter cette situation tout en faisant comme si elle était partie intégrante de cette « culture rurale » et communautaire qu'elle apprécie tant par ailleurs (voir plus haut) : « Il y a encore beaucoup de machisme, par exemple, un homme ne peut pas être commandé par une femme, c'est mal vu par la communauté [*isso é visto com maus olhos aqui na comunidade*], un homme qui serait dirigé par sa femme, et ça parle... Et tu sais que, même si je pense que c'est mauvais, je suis d'accord avec ça (rire nerveux), parce que moi aussi parfois sur les questions de la communauté ou de la jeunesse je me tais parce c'est M. qui doit parler, et c'est après qu'on discute alors je respecte beaucoup ça. » Carla relaie ainsi une conception très genrée des loisirs, expliquant les groupes qui se forment pendant les week-end entre amis : femmes (et enfants en bas âge) d'un côté, balades « en ville », après-midi à discuter, cuisiner et s'occuper des petits ; et hommes (et garçons) de l'autre, pêchant et campant. Elle décrit à cet égard une sororité solide qu'elle considère comme précieuse : « Mais quand nous allons, parfois, nous allons dans la ville entre nous, on va manger quelque chose, on aime cuisiner, faire des recettes. Mais c'est comme ça, je les aime beaucoup, elles sont comme mes sœurs [...] Nous va dans la maison d'une, s'il y en a une qui n'a pas le permis on va la chercher, si'l y a besoin de faire des courses on le fait. Et parfois, nous allons à Sobradinho, acheter ceci ou cela. Je laisse mon fils avec elles, et je sais que je n'ai jamais besoin de m'inquiéter. »

Elle se perçoit comme plutôt progressiste mais admet que celui qui ne respecte pas la séparation hommes/femmes (en s'asseyant avec sa femme) ou celle (en jouant aux cartes avec les hommes) sera l'objets de quolibets. Elle-même, par le fait d'être bavarde et de converser aussi avec les hommes, se sent victime de machisme[620]. Nous avons pu nous même en faire les frais, au tout début de nos travaux de terrain, en manquant à la règle de rester en compagnie des femmes et en ne

[620]« H : Et tu es très bavarde non ? C : Je ne relaye pas les potins, mais bon, c'est vrai que les femmes me regardent avec d'autres yeux, bien dans ce sens là, parce que je parle beaucoup et que je parle à beaucoup d'hommes; nous sommes déjà au XXIe siècle et avons encore cette question du machisme. Les gens disent "ah! Une femme qui parle beaucoup à un homme, elle est plus …" etc... »

portant pas d'alliance (détail que j'ai ensuite modifié, constatant de fait un changement de considération des hommes comme des femmes à mon égard, étant par ailleurs parfois accompagnée de mon compagnon sur mes terrains).

Le fait de travailler en dehors de l'exploitation est parfois mal perçu par la communauté, comme Carla nous l'expliquait dans son cas, elle ayant choisi de travailler à Sobradinho (et aujourd'hui à Arroio do Tigre) pour améliorer la condition financière de sa famille. Elle explique que ses parents et sa belle-mère lui reprochent d'être ainsi moins présente auprès d'eux et de son fils, « Il y a des gens qui pensent que ce n'est pas très normal, que je sorte seule, que j'aille en ville comme ça […]. Les gens parlent parce que je vais seule en ville, et ma belle-mère me critique parce qu'elle c'est elle qui reste avec mon fils. Les gens sont un peu mécontents [*as pessoas ficam meio inconformadas*] », mais elle le fait également par goût, aimant le contact du public. Elle redoute tout en l'espérant le jour où elle travaillera à la ferme, inquiète d'être frustrée mais pensant que cela lui permettrait également d'être plus proche de ses enfants et de son époux. Elle souligne également la dépendance au réseau d'entraide familial pour exercer cette liberté : « Je m'inquiète beaucoup à ce sujet, tu sais, mon fils, comment je vais m'en occuper, en travaillant toute la journée. Pour l'instant, ma belle-mère s'occupe de lui. Mais elle est fatiguée, alors soit on va dans la ville, on le met en crèche, soit je rentre à la maison et je m'occupe de lui, je fais le déjeuner, je m'occupe de la maison ». Carla considère qu'elle a su imposer son rôle mais que d'autres femmes souffrent bien davantage d'un machisme ambiant, ne pouvant donner leur opinion dans leur propre foyer ou ne pouvant passer leur permis de conduire : « Je vois des endroits où le machisme est beaucoup plus grand et où la femme ne peux rien dire sur ce qui se passe dans la maison [*a mulher ela não opina sobre nada dentro da casa*]. S'il y a un vieux poêle et que lui il veut changer de voiture, alors il change de voiture et elle elle reste avec le vieux poêle... ça existe encore. Avoir son permis... il y a beaucoup de femmes qui ne peuvent pas passer le permis, les maris ne les laissent pas "pourquoi tu aurais ton permis ?" ». Dans ce cadre, elle considère les loisirs entre voisines comme un mode d'émancipation des femmes rurales : « Ici, chaque week-end, on va prendre un café, jouer aux cartes, jouer aux boules, on a une plus grande coexistence, ici les femmes surtout on vit beaucoup ensemble [*tem uma convivencia maior, aqui as mulheres especialmente convivemos muito*], on va chez les unes et les autres, c'est un signe d'indépendance, il y a des femmes qui restent seulement à la maison. »

En complément, des extraits de l'entretien avec son mari : « H: Quel est le rôle de Carla dans son implication pour l'Ajurati? M : Elle aime bien ça. Elle est encore plus impliquée que moi [*ela tah até mais envolvida que eu*]. Elle va aux matchs, aux entraînements. Elle est très heureuse, très enthousiaste à ce sujet, elle aide beaucoup aux Olympiades, ce qui est beaucoup de travail. Je ne pensais pas qu'elle allait si bien s'adapter. Parfois il y a ce "ah, c'est une fille de la ville, à la campagne ça ne fonctionnera pas", c'est un, on va dire des gens disent ça, un préjugé disons, que c'est une fille de la ville, qui travaille en ville. Mais cela dépend de la personne, et si la personne veut changer elle change, si elle veut s'adapter, elle s'adapte. Ça a été très simple, presque automatique son adaptation. Elle s'est adaptée petit à petit et aujourd'hui nous sommes là, et elle m'aide beaucoup, pour tout ce qui est, dans la partie de... avec la maison. [...] H: Que penses-tu du fait qu'elle travaille toujours en ville? M : C'est un peu un consensus, c'est tout. Elle m'a demandé cela, nous avons discuté, et j'ai pensé qu'il était bon qu'elle continue, parce que ça fait un autre revenu. Imagines qu'il y ai un problème ici, il y a déjà un autre revenu. Mais bon c'est un peu pénible aussi de travailler là-bas, rester loin et tout. Elle est fatiguée. Mais pour l'instant, nous continuerons ainsi. Ma mère n'est pas très d'accord avec cela, ici ce n'est pas commun, et encore les choses ont changé par rapport à avant, aujourd'hui la culture a changé. La tradition était de rester à la maison, mais si cela peut aider, c'est mieux. Je suis même fier qu'elle le fasse, je dois la soutenir. Là-bas, elle a son revenu à elle qui lui appartient. Avec ma mère ça fait quelques conflits, mais c'est normal dans une famille, il est normal d'avoir des conflits familiaux, chacun a son idée. […] H: Comment ça a été quand elle est arrivée ici, il y a eu des préjugés? M : Les plus âgés, les grands-parents un peu... mais tout le monde l'aime aujourd'hui. Au début, ça a été plus difficile, mais avec mes parents il n'y a jamais eu de problème. H : Comment vous êtes vous rencontrés ? M : Sur internet au début, et après il y a eu un bal à Arroio do Tigre et nous nous sommes rencontrés et voilà nous sommes mis ensemble. Je n'avais pas de préjugés sur le fait qu'elle soit de la ville. Parce qu'ici en fait la ville et la campagne c'est presque pareil [*Que aqui na verdade interior e cidade é quase a mesma coisa nê*]. C'est assez calme ici, en fait, la plupart de mes amis ont aussi des copines de la ville. Parce que notre communauté il y a surtout des garçons, que des garçons, et très peu de filles »

12) Extraits d'entretiens de jeunes à propos de l'accès au temps libre

En complément du schéma sur le temps libre présenté au Chapitre 2, voici des extraits d'entretiens révélant des dimensions composant les deux premiers obstacles présentés, à savoir la disponibilité et la subordination du temps libre des jeunes (non traduits car ne correspondant pas directement au sujet traité dans ce travail), le troisième (la présence d'opportunités), étant abordé tout au long de la thèse.

Sur la disponibilité du temps libre :

Entretien n°143, M, 18 ans, CdL : « C'est beaucoup de travail. Tu dois y aller à fond. Il n'y a qu'en hiver que ça ralentit, qu'il y a moins de travail, mais en été, faut y aller. Il faut fonctionner en fonction de ça, par exemple avec les vaches laitières, il n'y pas de samedi ou de dimanche. Ou bien quand les fraises sont mures, il faut les ramasser, sinon elles se perdent. » ;

Entretien n°100, M, 29 ans, StC : « C'est un type de travail où il faut être à la maison au moins le matin tôt et en fin d'après-midi. Maintenant avec les vaches laitières je suis plus prisonnier. Si tu sors, en fin d'après-midi il faut être de retour. Si tu aimais sortir les week-ends et tout ça, il faut se déshabituer et revenir à la maison le soir pour faire la traite. /.../ L'époque la plus pénible pour nous, où on a peu de divertissement, c'est genre, maintenant, jusqu'à novembre ce n'est plus tant de travail. Décembre, Janvier, de mi-Novembre à mi-Février on va dire, ce sont les trois mois où chacun reste plus à la maison. /.../ J : « Ils voudraient que je reste, mais je ne sais pas encore, je dois bien y réfléchir. Parce que c'est une responsabilité, ici, avec le lait et tout, c'est plus de responsabilité, tu vois. Pour pouvoir sortir… Avec le tabac c'est plus les 3 mois en ce moment et après, le reste de l'année tu t'en occupes mais c'est pas vraiment à fond, tu vois. Genre tu peux sortir, et le lait c'est tous les jours. Ça tu dois t'en occuper tous les jours et du coup, je ne sais pas vraiment ce que je vais faire. »

Entretien n°27, F, 24 ans, ExO : « H : Qu'est-ce que tu penses de ton temps libre ? R : Avoir plus de temps libre ce serait super. Avoir un temps libre « *ocio* », genre vraiment sans rien faire, c'est important aussi, pour écouter de la musique… Il y a toujours quelque chose à faire, en fait. »

Entretien n°53, F, 24 ans, StC : « H : Quelle est la relation des évangélistes avec le loisir ? C : Pour moi, au début, c'était très difficile. Moi et M on se disputait pas mal à cause de ça. Je suis arrivé avec ma routine qui é »tait de travailler la semaine et j'arrivais ici pour le week-end, parce que je ne travaillais pas, pour profiter du week-end et M avait toujours 1000 choses à faire. Alors, on ne pouvait rien faire. Mais bon, maintenant je trouve ça normal, mon esprit est plus préparé à ça. Au fait, qu'il n'y a pas de samedi et de dimanche parce que M travaille beaucoup. Pendant la période où on plante, on peut s'organiser, mais pendant la récolte, non, il faut être préparé. »

Entretien n°76, M, 22 ans, CdL : « H : Et avec toutes ces activités, tu arrives à avoir du temps pour te reposer ou faire autre chose ? L : Bon, c'est plutôt le week-end, des choses comme ça. Le dimanche, on se repose un petit peu. H : Et qu'est-ce que tu fais pour te reposer ? L : Comment je peux dire, on fait juste une pause dans le travail, mais pas… »

Entretien n°142 : « A : Par exemple aujourd'hui, on a fait la traite et pour venir ici, on a dû se lever très tôt. Si tu veux, tu peux ne pas faire le travail mais il reste là. Si tu es vraiment le patron, tu décides de tes horaires et tu travailles, mais tu ne peux quand même pas rester arrêter. Il faut travailler, n'est-ce pas ? […] Par exemple notre travaille aujourd'hui, c'est de Dimanche à Dimanche, n'est-ce pas ? […] E : Par exemple, en ce moment, depuis 2-3 mois, on ne prend que quelques heures le Dimanche pour aller voir ma mère. En ce moment, avec l'horaire d'été, ici dans notre région on dort très peu. Moi je n'ai pas besoin de beaucoup dormir, mais elle est déjà plus… à rester dormir. A : Mais nos horaires en général c'est qu'on se lève à 5h-5h30, on prend 1 h pour faire la traite, plus 1h30 pour commencer à faire le fromage, parce qu'il faut faire cailler… Et là on prend le café. Il faut amener les vaches au champ. Et après, bon, logique, il faut faire le déjeuner, alors on court. Alors parfois, quand il ne peut pas faire le fromage, je dois le faire. Et quand je ne peux pas, il le fait. Et quand on doit sortir tous les 2, on doit s'aider. Parfois, il faut faire les choses en avance. Et parfois, l'après-midi, arrive 16h30, 17h, il faut déjà aller chercher les vaches pour qu'on ne se couche pas trop tard. Et du coup à 19h, on commence à faire le fromage et on arrive à 21-21h30 […]. Il y a eu des soirs cette année où c'était totalement incontrôlable. On avait de la visite et tout, on allait se coucher à minuit-1h et du coup ce n'était pas possible. Il fallait s'excuser auprès de nos visites… E : Il y a des moments où il y a moins de travail, de 10h du matin à 16h, mais même comme ça, comme c'est une propriété rurale, il y a toujours des choses à faire, le potager, etc. […] A : Parfois c'est possible… Quand on a une pause pendant la semaine, parfois 2 fois par semaine, on fait la sieste après le déjeuner, on va s'allonger, on se repose, au moins une demi-heure, on s'allonge et on se repose. Mais ça, c'est seulement quand c'est possible. […]Parce que le lait, le fromage… C'est tous les jours, n'est-ce pas ? Cette année ma famille est partie voyager et moi j'ai dû rester.»

Entretien n°89, F, 26 ans, StC : G : ça dépend beaucoup du temps que chacun a. Par exemple, nous, on a du temps

le soir. Mais les autres qui font partie du groupe de théâtre, il y en a 3 qui travaillent en ville. Et du coup le temps est court. Parfois ils font des heures supplémentaires alors il faut attendre jusqu'à 22h et on se retrouve après, plus dans la nuit. Et nous par exemple, pendant la récolte, on arrête les répétitions. […] Ecoute, il y a pas mal de localité qui font du théâtre. Il y a des bons groupes, mais je ne sais pas, on va dire qu'ils n'ont pas d'enthousiasme. La majorité dit qu'ils n'ont pas le temps pour répéter, pour faire le texte et tout, sauf que nous non plus, on n'a pas le temps. Nous, on va dire qu'on prend le temps pour le faire, n'est-ce pas ? Si tu veux faire quelque chose, tu dois prendre le temps pour faire cette chose. Par exemple, dans le groupe de théâtre, si on regardait le temps… Par exemple ceux qui travaillent en ville, qui travaillent toute la journée et qui font des heures supplémentaires… Et nous on travaille dans les champs, on a le séchoir dont il faut beaucoup s'occuper, de jour comme de nuit. Et bien on pourrait dire "je n'ai pas le temps". Sauf qu'on se réunit, on s'appelle, on commence parfois à 22h-23h et on répète jusqu'à 1h ou 2h du matin. »

Entretien n°53, F, 24 ans, StC : « Mais tu sais qu'ici à Paleta, même si j'aime beaucoup, la communauté est très pauvre dans le sens culturel. Ils n'ont rien développé dans ce sens. Ici c'est le football et ils travaillent beaucoup. Alors les gens d'ici n'ont pas le temps pour ça. Ce côté est très faible ici et les gens ne voient pas d'un bon œil. Parce qu'il y a toujours du travail à faire et qu'ici la culture, c'est d'être très travailleur. […] On a fait une excursion à la plage cette année, ça fait 5 ans qu'on est en semble et cette année on est allé à la plage ensemble pour la 1ère fois, avec la Juventude. Les autres fois, ça n'a jamais fonctionné, parce que c'est à la même période que le tabac. Et du coup les gens ne prennent pas de repos. Cette année, on a pu s'organiser et y aller. M a aussi son entreprise de transport. Mais du coup pour aller à la plage, il faut s'organiser. M. peut juste après le tabac mais avant que ne commence la période du transport. »

Entretien n°143, M, 18 ans, CdL : « Non, dernièrement, je n'ai pas beaucoup de temps libre. Je l'utilise plus pour étudier et m'occuper de mon bétail. […] Non je ne suis pas trop à sortir de la maison. Quand j'étais petit, j'allais pas mal aux tournois et tout, mais maintenant, à cause du travail et des études, il ne me reste pas beaucoup de temps. Les week-ends je les garde pour étudier un peu et aller voir ma copine. Il ne me reste pas beaucoup de temps pour aller à des fêtes ou des choses comme ça. »

Sur la subordination du temps libre (négociation avec les parents) :

Entretien n°142 : « H : Et comment ça a été le fait que tes propres parents ne veuillent pas que tu restes à la campagne. A : En fait, ces gens plus vieux, ils avaient une habitude et aujourd'hui, ils sont quand même un peu plus libéraux. Mais avant, inviter son copain à la maison c'était difficile. Mon dieu, les parents n'acceptaient pas ! Sortir toute seule, les parents n'acceptaient pas. Il fallait sortir avec l'oncle, la tante et encore, quand tu pouvais sortir… Et sortir vraiment, seulement après 18 ans. H : Mais seulement pour toi u pour ton frère aussi ? A : Mes frères, pour que tu voies, ils ont commencé à sortir à 17 ans, et encore, avec un oncle qui allait avec eux. Ils avaient un horaire pour partir et un pour rentrer. […] Alors la liberté, même pour parler, il ne fallait pas dire n'importe quoi aux parents. Alors c'était vraiment difficile, on était triste et tout. On se révoltait, n'est-ce pas ? Parce que tout seul à la maison, il n'y avait rien, personne pour discuter et c'est pénible… Alors parfois, je pense à ces jeunes qui ne peuvent pas toujours sortir. Aujourd'hui c'est plus rare mais il y en a toujours. Et quand le père ne t'autorise pas, il ne t'autorise pas. »

Entretien n°144 : « Nous aidons aux dépenses de la famille, pour l'alimentation et les dépenses basiques. Et ensuite, on a aussi notre propre affaire. Les week-ends notre père s'occupe de la plantation, arrose les légumes pour nous, pour qu'on puisse sortir jouer dans les bars. »

Entretien n°122 : « H : Et vous réussissez à partir 1 semaine par exemple ? R : Oui, c'est plutôt quelques jours. L'an dernier on était allé dans le Rio Grande do Sul, on est resté 5 jours. On y est allé 4 personnes de la même famille, moi, toi, ma mère et ma grand-mère. Et mon père et mon frère sont restés à la maison et se sont occupés de tout. Et là on est en train de réfléchir, parce que mon frère qui travaille en ville a pris des vacances et du coup, il va venir 15 jours à la ferme pour que je puisse voyager, faire ce que je veux, genre oublier la routine. Et l'idée c'est de pouvoir augmenter un petit peu, de 15 à 30 jours, tu sais, prendre un moment pour tout oublier. Il faut au moins ce temps, qui est mérité je trouve, sinon on est beaucoup dans la routine, c'est compliqué. »

Entretien n°119 : « A : Si tu habites à la campagne, tu peux aussi avoir tes week-ends, si tu t'entends avec tes parents : "je vais sortir Dimanche, vous faites le travail ", et la semaine suivante, les parents sortent et tu restes à la maison faire le travail pour eux. C'est un échange, n'est-ce pas ? […] Pendant ces vacances, je suis resté ici. H : Pour aider ? A : Ma sœur a dû partir du coup j'ai préféré resté à la maison pour aider. […] Tu peux rester à la maison, tu peux. Tu peux sortir, tu peux. Tu dois juste discuter et bien t'entendre avec tes parents. »

13) Typologies existantes autour des modes d'habiter et des pratiques culturelles en milieu rural

Cette annexe complète la partie A.1 du Chapitre 5 dédiée à la typologie et aux modes d'habiter des jeunes ruraux. Elle est partagée en quatre points, chacun concernant un chercheur.

1 / Trois types de pratiques du rural par les jeunes : Mélanie Gambino[621]

	Type 1	Type 2	Type 3
Profil	- Moins scolarisés - Plus précaires - Plus jeunes - Installation rapide dans la vie adulte	- Classe moyenne - en études	- Plus vieux - Mieux diplômés (études ou artisanat) - Fort capital culturel
Relation à la ville	Séparation, différenciation	Complémentarité. Fatalité et obligation du passage en ville mais surtout adaptations à celle ci et usage de ce qu'elle apporte (dont loisirs culturels)	Singularisation. Choix de vivre en rural. Évitement des villes moyennes et grandes agglo.
Présence locale	Très visible. Pratique du tissu urbain local, villes et villages proches.	Moins visible, a lieu surtout dans les sphères privées.	Circonscrite. Réseau relationnel privilégie la qualité des liens sociaux à leur nombre.
Pratiques	« Centrées sur le local, leurs pratiques ont pour conséquence la reproduction des caractéristiques de la campagne qu'ils veulent différencier des grandes villes (…) Le lieu de vie marqué par la faible densité constitue à leurs yeux un signe distinctif de leurs habitudes et de leur quotidien » p.196	« L'ensemble de leurs pratiques rapprochent ces deux types d'espace et fonctionnent sur le même mode : celui du passage ». « Au sein de leur espace vécu, ville et campagne, bien que distinctes, ne sont que des formes déclinées d'un même espace qui s'emboitent et s'adaptent l'un à l'autre. » p.198	Loisirs axés sur lectures et concerts. Tissu relationnel sollicité. Valorisation des attribut de l'espace rural (grand air, agriculture). « Ils sont habitant de ces espaces pour ces raisons (individualité, liberté, choix personnel, *ndlr*) et leurs pratiques contribuent à renforcer et à accentuer ces caractéristiques parce qu'ils désirent voir ce cadre de vie prospérer » p.200
Type de représentation	*Piège*	*Refuge*	*Cadre de vie*
	Manque, éloignement. Caractère naturel. Absence d'activités de loisir et d'animation sociale. Entre-soi problématique. Interconnaissance un peu négative. Espace enfermant et dévalorisant.	Espace en plein essor. Modernité. Les qualités de la campagne (communauté, tranquillité, qualité de vie). Un espace qui protège de la ville, isolement spatial positif car pas social.	Lieu de vie pour soi, intégré, connecté. Chance, autonomie. Projet de vie, de famille. Espace des possibles.
Mode d'habiter	RESTER	PARTIR ET REVENIR	S'INSTALLER
	La proximité privilégiée : - Mobilité dans un périmètre continu - Travailler et sortir : à l'origine de l'attachement local	L'alternance privilégiée : - L'importance des allers-retours dans la mobilité - Famille et loisirs avant tout	L'ancrage privilégié : - Ce que la mobilité permet : s'installer - Ce que s'installer chez soi permet : travailler, sortir, bouger
Territorialité	Une territorialité locale : - Des jeunes de la campagne, « a country person » - Un rapport banal au territoire	Une territorialité discrète : - Une identité indéterminée ? - Attachement fonctionnel au lieu de vie	Une territorialité existentielle : - Les jeunes ruraux, des jeunes atypiques - Entre engagement et attachement
Rationalité	Une rationalité reproductrice : - Faire sa vie « dans les coins »	Une rationalité instrumentale : - L'être par l'avoir	Une rationalité réflexive : - « Etre dans son petit chez soi »

[621] D'après Gambino, *Vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population: pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord vert (France) et le Rural Galway (Irlande)*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2008 – p.195 à 289 ; et F. Escaffre, M. Gambino et L. Rougé, « Les jeunes dans les espaces de faible densité : d'une expérience de l'autonomie au risque de la "captivité" », 2007, *Revue pluridisciplinaire de recherche*

2/ Trois territorialités : Laurence Garcia Catala[622]

Territorialité	1- Des territorialités fragmentées, distantes et opposées	2- Des territorialités bipolaires, complémentaires et spécialisées	3- Des territorialités existentielles, diffuses et réifiées
Parcours des jeunes par rapports à leurs pratiques culturelles	La professionnalisation au centre des parcours culturels	Des pratiques culturelles non transposable à d'autres espaces	Des pratiques rurales distinctives et créatives
	- circulation nécessaire à l'épanouissement d'un projet culturel personnel	- valorisation du capital relationnel et, jeune investit localement, relation affectueuse - ce territoire n'est pas substituable à d'autres - complémentarité renforcée entre villes et campagnes	- l'installation en rural est une expression de l'individualité et est un choix personnel - les pratiques culturelles distinctives cherchant à appuyer sur les caractéristiques qu'ils attribuent au rural (qualité environnementale, grand air, agri paysanne, interconnaissance, collectif), elles déterminent leur présence et leur maintient (++) - espace choisi, investit, habité
Comment les jeunes perçoivent leur espace rural	Un espace enfermant et dévalorisant	Des espaces ruraux valorisés, sources de signes distinctifs	Un espace de possibles, réinventé
	- nécessité du départ, mais départ redouté - espace piège > mobilité contrainte - contrôle de la communauté sur une sociabilité renfermée	- valorisation des atouts du territoire, touristiques par exemple, de son attractivité, des transformations récentes (cadre et qualité de vie) - espace affectif / (ville > espace d'émancipation) - être rural donne une singularité à leurs pratiques culturelles	- singularisation du lieu de vie vécu comme un espace de possibles - logique existentielle et individuelle d'épanouissement, voient dans le rural les opportunités du rural recomposé, jouant un rôle plus global
La relation à leur lieu de vie	Entre désir de reconnaissance et rupture inévitable	Habiter en alternance	Habiter en réseau les espaces ruraux
	- reconnaissent être de la campagne et que ça leur apporte une spécificité mais celle ci est plutôt enfermante - partir est un choix rationnel, d'affranchissement - territorialités fragmentées, qui séparent clairement ici et ailleurs, rural et urbain	- double investissement dans des lieux de vie distincts, qui coexistent, se combinent - territorialité bipolaire où la mobilité est un élément structurant du mode d'habiter - confronte les jeunes aux inégalités de capital économique, culturel, social de la famille +/- favorable - les pratiques culturelles matérialise la complémentarité des espaces	- ramification à d'autre lieux >alentours et plus éloignés mais qui ont les mêmes caractéristiques (rural alternatif, reculé, avec initiatives) - réseaux avec lieux ruraux ou non, pas de dialectique ville / campagne mais un rural qui rassemble ruraux et urbains pour une alternative à la ville. - ancrage en un point où se polarise la mise en place d'un projet de vie personnel

3 / « Raviver les métaphores » : Bernard Debarbieux[623]

« Cet article propose de raviver la dimension métaphorique de ces notions, en les complétant de deux autres – mouillage et amarrage – dans une double intention : d'une part, en montrant qu'en les prenant au sérieux, il est possible de leur faire désigner différents types de rapport aux lieux qui exploitent directement les images sous-jacentes »

[622] D'après Garcia C. Laurence, *Parcours artistiques et culturels de jeunes habitants dans les perspectives et les enjeux des dynamiques rurales en pays Midi Quercy*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2012. p.229 à 252
[623] D'après DEBARBIEUX, Bernard, « Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores », *L'Espace géographique* 2014/1 (Tome 43), p. 68-80.

Métaphore	*Enracinement*	*Ancrage*	*Amarrage*
Types de lieux	un lieu nourricier	lieu occasionnel dont les qualité résulte des ressources relationnelles auxquelles celui qui jette l'ancre se voit donner l'accès	un lieu d'une dépendance momentanée aux ressources du milieu
Façons d'être au lieu	dépendance (prétendument) organique, vitale	une contingence, physique, mécanique	
Attachement à un lieu	« Attachement par lequel une personne se penserait elle même (ou serait pensée par d'autres) comme étant fondamentalement constituée, par lequel un lieu serait pensé et vécu existentiellement (ou pensé analytiquement) comme matrice d'individuation constamment réactivée »	« Attachement par lequel une personne penserait un investissement psychique et social sur une période de sa vie (le temps du mouillage, entre le moment où elle jette l'ancre et le moment où elle la lève). »	« Attachement par lequel une personne penserait un investissement localisé par une des activités par lesquelles elle se nourrit (à l'aide d'un point d'ancrage parmi d'autres qui peut être par exemple une résidence secondaire ou un lieu de pratique récréative). »
Puissance métaphorique	inscription structurelle, plus forte donc, mais davantage capable de menacer l'acteur en question si l'environnement et la configuration spatiale venaient à changer de nature ou si l'acteur devait s'en éloigner.	inscription conjoncturelle d'un acteur dans un milieu et une position spatiale donnée	lien ou un ensemble de liens, eux aussi conjoncturels, qu'un acteur établit au sein d'une configuration spatiale simple ou complexe

4/ Formes d'appartenance en milieu rural : Yannick Sencebé[624]

« appartenance » = « les manières dont les individus sont inscrits dans les lieux, et [les] façons dont ils tissent et entretiennent leurs relations sociales » (2011, p.37). Les formes d'appartenance[625] ont des enjeux sociaux et territoriaux : la cohabitation (cohésion sociale, récit commun) et la ségrégation sociale (place des uns et des autres, relégation).

Rapport à l'espace	Immersion	Distanciation	Dissociation	Extériorité
Type d'appartenance	Attaché	Engagée	En tension*	Labile*
	Interconnaissance, solitude, proximité, territoires identitaires et défensifs	Contrat, mode du choix, moments de relâchement avec expérience d'un ailleurs. Réticularité. Ponts ici-ailleurs. Complémentarité ville-campagne	Séparation, on doit chercher à partir, exil est un devoir et l'ici est pourvoyeur d'identité généalogique. Espace vécu bipolaire, déchirement/devoir.	Lieux et liens substituables. Plongés dans un lieu mais retirés de l'environnement proche. Épanouissement et promotion individuelle. Affranchissement du contrôle social local.
2 pôles entre lesquels se positionnent les individus	Attachement			Distanciation
Forme d'appartenance	Pôle de l'attachement prédominant. Sédentarité (civilisation paysanne, Mendras). Interconnaissance. Classes populaires. Absence d'avenir ici. Revalorisation de l'attachement.	Ancrage comme choix, mobilisation de ressources. On saisi d'autant mieux l'ici qu'on fait l'expérience de l'ailleurs. Classes moyennes réinvestissant le rural.	Tension ici/ailleurs. Attachement à l'ici mais engagement dans des liens ailleurs. Rapport ambivalent. Allers-retours selon les cycles de vie. Classe moyenne.	Détachement comme injonction sociale. Lieux sont des occasions-supports, des points d'appui pour s'approprier les lieux. Labile, temps présent. Large palette sociale

* sont symptomatiques du régime de mobilité dominante

[624] D'après Sencebé, *Multi(ples) appartenances en milieu rural*, CNAF, 2011 et pour les deux lignes du bas : Sencebé, « Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie française* 2004/1 (Vol. 34), p. 23-29.

[625] « La notion d'« appartenance » est définie ici dans un sens large : elle concerne l'ensemble des groupes (familial, professionnel, associatif, politique...) et des lieux (de résidence, d'origine, de travail, de loisirs, de mémoire...) dans lesquels l'individu est inscrit. La notion de « formes » renvoie aux modalités de cette inscription : la place de l'individu au sein de ces groupes et lieux, le sens de la relation entre l'individu et ceux-ci. Il s'agit, autrement dit, de proposer une morphologie sociale qui tienne compte de l'inscription individuelle dans la société (et ses différents groupes) et dans l'espace (et ses différents lieux). »

14) Les acampamentos, événements qui mobilisent une identité universelle, en faisant appel à la culture comme instrument de lutte



Photographies d'*acampamentos* dans le Santa Catarina par Juliana Adriano.

En haut : une vue générale des cabanes de l'acampamento Eldorado, installé le 18 avril 2015 dans un latifundio du municipio de Passos Maia. Le drapeau du MST flotte sur les installations déjà en place un mois plus tard, précaires dans l'attente d'une régularisation.

En bas : la cantine collective de l'acampamento Kide réunissant 500 familles sur un latifundio du municipio d'Abelardo Luz, fêtant ici en juin 2015 la première année d'occupation. La grande tente de bâche est ornée pour l'occasion d'une banderole (dans le fond) : « Acampamento Kide, 1 an de lutte et de résistance ».

Réunion de la coordination PJR/PJMP au Salao Paroquial de Sao Miguel do Oeste (août 2015). Sont présents : W. (PJR), E. (PJMP), M. (PJE-UCE), C. (MMC-PJR/MP), J. (bureau national de la PJR), C. (journaliste, PJR puis MP), P. (PJMP), M. et T. (PJR).

Usages de codes de présentation assez solennels, notamment par la remise d'une lettre d'invitation pour la PJE (étudiants) au premier *acampamento* organisé localement.

Discussion autour de la préparation de l'*acampamento* de septembre : prévoir une messe (« mais pas trop liturgique, plutôt dans le style *mistica* »), les soirées culturelles et ateliers artistiques avec des chanteurs « populaires ». Débat à propos de la récente loi sur la majorité pénale. Ensuite la discussion dérive sur l'évocation de conflits avec les *liders* locaux, les mouvements membres, la politique locale, des grèves locales, du « coup » de la droite à Dionisio. Parole très libre et peu structurée. Whatsap et Facebook semblent avoir un rôle important dans l'articulation du mouvement, des jeunes entre eux, mais aussi car ses membres reçoivent des menaces par Facebook. La présence d'environ 400 jeunes est prévue pour cette première. Pour le financement, des membres des pastorales donnent de l'argent (le curé de Sao Miguel, acquis à la cause ; des députés PT et la représentante du bureau national). Ils estiment à 2500R$ de dépense pour faire venir deux chanteurs engagés de niveau national : Pedro Rocha et Pedro Munhoz, qui acceptent de demander un cachet réduit étant donné le type d'événement. Le deuxième temps de réunion est plus structuré, on prévoit des demandes d'aide aux *prefeituras* pour le transport des jeunes et on débat sur la possibilité ou non de demander une participation de 15R$ à chaque jeune pour contribuer aux coûts de l'événement. Les éléments de communication (affiche, flyer) sont discutés. Comme il ne reste qu'un mois avant l'événement, la pertinence de réaliser des affiches est questionnée : « en plus les jeunes ne sont que sur facebook, c'est la page d'événement facebook qu'il faut alimenter », finalement des affiches seront imprimées car « c'est important pour la visibilité dans les communautés, pour les afficher à l'église, dans le salon communautaire, inciter les jeunes à en parler ». Chaque jeune devra apporter son « kit militant » (matelas, draps, couverture, coussin, assiette, verre, couverts, matériel de prise de notes).

Texte 16: Extraits de carnet de terrain : réunion de préparation de l'acampamento

15) FormationPJR/MP : extraits de notes de terrain, janvier 2016, SMO



Environ 45 jeunes des municipios de Paraiso, Descanso, Barra Bonita, Sao Miguel do Oeste (Bairro Progresso, Dagostini, Estrela).

Samedi 14h Ouverture > chansons (dont *Chuva*) ; mistica (« que communiquons nous ? ») ; puis lancement d'une « dynamique » (jeu sur la déformation de l'information).

14h15 – Formation sur la communication

. problème dans les mouvement sociaux avec la communication : « c'est votre rôle de bien communiquer sur ce qu'on fait ». « Attention à la simplification, immédiateté, interprétation »

. « Il n'y a pas de culture plus ou moins bonne ou légitime, mais le problème des médias c'est l'uniformisation qu'ils en font, tentant de désaculturer, de retirer leur identité aux peuples. » « La massification c'est la destruction de la culture populaire. »

. « Portal Peperi a un quasi monopole sur les moyens de communication à SMO. Communiquer c'est mobiliser ! »

16h Travail en groupe sur un texte autour des médias au Vénézuéla

17h « Socialisation » des travaux en groupe.

. Internet : « on n'utilise presque que que *facebook »,* « pourquoi vous ne partagez pas les nouvelles de la PJR/MP sur vos profils » ?

. « Jésus n'était pas appuyé par la majorité ! Jésus a dit "je viens pour diviser", et nous la PJ on divise, c'est sûr que le foot par rapport ça uni, mais ce n'est pas notre but ! »

18h : groupes de discussion

Une membre de la coordination et trois jeunes filles (entre 15 et 17 ans), raconte leur histoire personnelle. R. nous expliquait que « c'est une étape essentielle car au début les jeunes ne viennent pas par conviction dans le mouvement mais pour des raisons personnelles qu'on doit connaître. Les jeunes des Pastorales sont là par choix, souvent en opposition avec la famille, contrairement à ceux du MST. »

. Je n'ai pas pu enregistrer car moment intime, particulier entre membres où on se livre. D'ailleurs les trois ont pleuré et disent que les groupes de la PJ leur font « un bien fou, que c'est le seul espace où on peut s'exprimer puisqu'il n'y a plus de groupe de base dans les communautés ». Par exemple le week-end de *l'acampamento* les autres étaient à un ciné, un concert, mais elles ont préféré aller au campement, même si c'est pour « étudier », cela semble être un vrai choix militant de participer. Elles parlent du « seul espace où elles trouvent des gens un peu comme elles » (voir témoignages *).

20h Dîner, debrief puis film *Batismo de sangue* (sur la torture d'un groupe de franciscains pendant dictature)

23h Nuit, camping dans une salle du Salao paroquial (nuit calme)

8h Petit Déjeuner, puis chant d'un morceau de Legiao Urbana

9h Avaliaçao das atividades de 2015 : Jornada de luta ; Formaçoes ; Acampamento ; Grupos de base. Chaque groupe de base s'exprime sur la situation du groupe dans sa communauté :

> Paraiso où quand des jeunes sont venus ils sont reparti en disant que c'était vraiment une après-midi de perdue passée à discuter plutôt que de jouer au foot. Il n'y a plus personne dans le groupe, plus d'engagement [compromisso] , « Ils sont distraits par n'importe quoi, les filles ne viennent plus quand elles commencent à avoir un copain, parfois les parents ne les laissent pas aussi ». Après la communion les jeunes ne vont plus à l'église du coup c'est plus difficile de les mobiliser. Reflexion sur le lieu adéquat pour organiser les rencontres... « parce que le foot chez nous c'est nul, ça fini en bagarre. Et là l'école est passée de l'autre côté aussi. »

> Tribo da Perifa marche bien, 9 jeuens dont 4 vraiment actifs. Moins de problèmes avec les parents, qui laissent plutôt y aller. Ils disent aux autres : « assume ou disparaît [assume ou suma] » parce que ne sert à rien de venir pour faire du bazar.

> Progresso : bon appui de toute la communauté qui aime bien le groupe de jeunes (14 environ). Réunion chaque semaine, ils font des jeux de rôle, pour ou contre telle ou telle chose. Ils ont été déçus par deux jeunes dont un a relié les indépendantiste et l'autre est devenu pasteur évangélique.

> Descanso, 20 jeunes avaient confirmés pour *acampamento*et au final seuls 5 sont venus. « Le théâtre a plus la confiance des parents, ils faudrait peut être aller dans ce sens »

> Barra Bonita : problème des communautés rurales où on ne reconnaît pas l'investissement singulier des jeunes, ils veulent que les gens soient ministres, curés mais ne voient pas que les jeunes ont d'autres formes, ont besoin d'autres formes d'engagement. Différence d'acceptation des groupes de jeunes selon s'il est en ville ou à la campagne. Ça dépend pas mal des curés qui appuient ou non selon les cas. On essaie de « recruter » pendant le catéchisme.

. Coordinatrice : « Vous ne pouvez pas dire "je vais à la pastorale" car vous êtes la pastorale ! »

. Distribution de documents de la CONIC (Conseil National des Églises Chrétiennes) sur les activités faisables dans les groupes.

* . E. raconte le cas d'une discussion sur le viol dans sa famille (son parrain lui disant « quand tu te fera violer tu comprendra que tu ne doit pas t'habiller comme ça ») où elle était la seule à défendre la victime. Elle a coupé les ponts avec une partie de sa famille à cause de ça... « C'est pour ça que c'est très compliqué parfois d'affirmer ce qu'on pense, ce qu'on apprend en se conscientisant ». A perdu son père tôt, raconte son parcours en disant combien sa mère est contre ça, ne veut pas qu'elle aille aux rencontres car trouve que ça lui met des mauvaises idées dans la tête. Se sent à contre courant de tout son entourage.

. A. raconte aussi son parcours, est de Paraiso. Rentrée à la PJR après que J. soit venue parler dans leur école. Cela a été, est toujours très compliqué. Elle a honte car ses parents sont racistes. Est mal car ses parents valorisent beaucoup sa soeur, est un modèle, comme le mari de sa soeur, image de gendre idéal alors que très machiste. Ses parents l'accusent aussi d'aller aux rencontres de la PJR, « gauchiste », mais ça lui fait du bien, elle ne veux pas suivre ce modèle. Elle veut faire autrement mais ça paraît très difficile dans un contexte où tout le monde (école, famille), trouve que la PJ véhicule un mauvais message. Se fait accuser de ne pas participer à la vie de la communauté et d'y préférer les activités de la PJ.

. V., interior de Paraiso, gros conflit avec ses parents qui trouvent que la pastorale ne fait que piquer de l'argent : « ils t'ont mis de la drogue dans la tête pour que tu penses des trucs pareils ». Racistes également. Quand elle a fait sa formatura, ses parents lui ont dit qu'elle avait « l'air d'un boudin » dans sa robe « trop courte », que ses cheveux étaient « moches ». Elle a eu un concours pour partir de chez elle, mais finalement a renoncé devant la pression familiale pour rester... La maitresse d'école est contre la PJ aussi. Elle a refusé de participer à un voyage de l'école à Beto Careiro (même si elle voulait beaucoup voir la plage qu'elle n'avait jamais vu), pour pouvoir faire un voyage avec la PJ. Ce voyage venu ses parents ne l'ont pas laissé y participer.

16) Le rodéo, événement qui mobilise l'appartenance régionale *serrana*, en faisant appel à la culture comme instrument de valorisation

Nous arrivons au « Centro de eventos de Palmeiras » (en réalité la cancha de lasso de Palme
que la
prono
voir l
dérou
tendu
transp
forme
nomb
mem
sont
tribunes plutôt clairsemées et en attirant fortement l'attention (mon compagnon et moi ne sommes pas en costume traditionnel gaucho, je porte un pantalon et les cheveux courts). Nous sommes salués avec amusement lorsque nous allons à la buvette-alimentation tenue exclusivement par les femmes. Le public est globalement très familial, de nombreux enfants occupent les alentours de la piste, certains ont même des fonctions comme de ramener le bétail dans l'enclos de départ une fois la piste parcourue. Beaucoup sont à cheval.

	Vendredi	
Matin	-	Messe d'o Début des
Après-midi	Installation des campements	Compétiti
Soirée	Tradicional Caldo de Soquete	Grand rep

Illustration 50: Déroulement typique d'un week-

La compétition débute avec une musique type Vangelis (conquérante et empathique), et les narradores commencent leur flot de paroles continu. Le niveau sonore global est très fort et il est très difficile de comprendre ce qui est prononcé (le débit des narradores est très rapide et le contenu assez technique). Les candidats se succèdent, passant quelques secondes sur la piste à tenter d'attraper les cornes d'un bovin au lasso. Nous assistons aux modalités pères-fils puis « a mais desejada » pères-filles. La bière et le *chimarrão* sont présents, mais relativement peu dans les tribunes (comparé aux Olimpiadas par exemple) et davantage dans le campement. Nous interrogeons le jeune que nous étions venu rencontrer puis il nous convie dans la cabine des narradores, d'où l'ont peut voir les tribunes où traînent des groupes de jeunes.

Notes de terrain lors du rodéo de Palmeiras



Illustration 48: Un groupe installé au campement près du rodéo. On peut voir le camion derrière eux où est écrit "Piquete União Gaúcha", soit "Piquet (nom des sous-groupes d'un CTG) Union Gaúcha". Les hommes portent des habits traditionnels et les femmes boivent le chimarrão installées sous les bâches (Palmeiras, octobre 2015)



Illustration 49: Un cavalier fait un passage (une "laçada") devant les spectateurs en habits *gaúcho*s dans les gradins (ici une coursive où sont installées des tables et des chaises) et les autres cavaliers en attente. (Palmeiras, octobre 2015)

17) Les Olimpiadas Rurais et festivais, événements qui mobilisent l'hyperlocalité, en faisant appel à la culture comme instrument de sociabilité

Participant au Colloque International de l'Agriculture Familiale à Porto Alegre en novembre 2014, nous rencontrons un chercheur et jeune rural d'Arroio do Tigre qui nous parle de sa ville natale comme étant le siège du « plus grand événement de jeunesse rurale du Sud du Brésil », les Olimpiadas Rurais d'Arroio do Tigre. Après quelques recherches, nous décidons de nous y rendre pour observer cet événement mettant à l'honneur les pratiques de loisir des jeunes ruraux d'un *município* au profil très différent de ceux que nous connaissions jusqu'alors. Voici les extraits de notes de terrain prises à cette occasion en mai 2015 :

Notre participation observante aux Olimpiadas d'Arroio débute par une aprés-midi de matchs dans le Tigrao, un gymnase assez plein. Nous sommes présentée au micro (ainsi que mon compagnon), au public entre deux matchs et sommes interviewée par un journal puis une radio sur la raison de notre exotique présence. Nous observons les différentes disciplines de compétition (32 au total) : tir à l'arc, à la carabine, volley, foot, jeux de carte, tir de corde, sciage de bûche... Le public est nombreux et très familial. De nombreux jeunes sont présents mais aussi des enfants, des plus vieux, etc... Nous avons raté l'ouverture la veille, avec la cérémonie sur le modèle de celui des JO (avec flamme olympique, musique olympique, défilé des délégations de chaque communauté avec sa bannière), et on nous en passe des extraits durant les entretiens que nous faisons dans l'après-midi. Nous sommes ensuite conviés par les organisateurs à faire partie, le soir même au pied levé, du jury (qui doit être composé de personnes extérieures au municipio) qui élira la Reine de l'AJURATI. On tente de décliner pour rester simple observateurs mais c'est impossible.

En début de soirée nous nous rendons donc au « coquetel » qui marque le début de la compétition entre les différentes jeunes filles, qui a lieu dans la salle du conseil de la *prefeitura*, en comité restreint (sont présents les « notables » d'Arroio : président du syndicat, élus municipaux, chefs d'entreprises partenaires[1]). Des discours (*prefeito*, président de l'association) sont prononcés et on y entend notamment que « notre défi c'est d'accueillir toujours plus de monde aux olympiades, et on contribue aux valeurs de convivio em familia, nao de competiçao, todo mundo compete avos, filhos, pais » ; « somos colonos, somos rurais, com orgulho, somos o celeiro do Centro Serra ». Les reines sont « la partie "sociale" (au sens de sociabilité), de l'événement ».

Les 17 jeunes filles, toutes très maquillées, vêtues d'une même robe plutôt courte et moulante et juchées sur de hauts talons, passent l'une après l'autre devant le public prononcer un discours très préparé et cadré suivant ce schéma :
- présentation de soi, de sa famille et de l'exploitation familiale ;
- présentation de sa communauté, ses spécialités culinaires, confessionnelles et agricole ;
- valorisation de la vie rurale : bien être, dimension saine et gratifiante de la vie rurale, mise en avant des valeurs familiales et communautaires : « orgulho, raizes, familia, amar agricultura, satisfaçao de produzir » ;
- pourquoi souhaiter représenter l'Ajurati et la partie rurale du municipio.

Le petit groupe se dirige ensuite vers le gymnase plein (environ 3000 personnes) qui attend le défilé des reines et leur élection avant le grand bal. Chaque « torcida » (groupe de supporter) a mis en place le portrait de sa reine et des guirlandes de ballons Le défilé a proprement parler rappelle un concours de bétail, le défilé étant commenté par un animateur radio donnant les mensurations, le nom des parents et la citation préférée de chaque jeune fille (entre 14 et 18 ans). Certaines *torcidas* ont préparé des chants, se soulèvent dans une dynamique très unies, d'autres ne font qu'éclater les ballons de leur tribune pour supporter leur candidate. Après des délibérations (la moyenne faite entre les notes données au discours et celles données au défilé sur les critères de : posture, beauté, aisance, sympathie, sourire) la reine désignée est célébrée et son retour à sa tribune marque un moment particulier.

S'en suit la désignation de la Juventude vainqueur des Olimpiadas (selon un tableau de point acquis dans les différentes modalités, dont l'élection de la reine, et de nouvelles scènes de liesse avec la remise de la coupe et des différentes médailles. Nous restons peu de temps au concert qui suit (le son du gymnase, l'attitude des chanteurs, la tonalité de la musique), mené à grand renforts de basses et d'effets de lumières mais le gymnase est plein. Peu de personnes dansent, quelques couples seulement, les femmes et jeunes filles en particulier sont sur leur 31, avec souvent peu de tissu et quelques hommes sont en costume gaucho. Des jeunes « urbains » (en bande, que nous n'avons pas repéré l'après-midi dans les torcidas) dénotent un peu, mais la fête est globalement très familiale. S'il y a beaucoup de jeunes, l'ambiance reste calme et la nuit ne semble pas réellement leur appartenir. Une des familles rencontrées restera jusqu'à 5h du main avant de rentrer sur sa propriété que nous visiterons le lendemain.

[1] Sont présentes aussi les Reines, urbaine et rurale de l'année précédente et « La plus belle noire du municipio » (a « Mais bela negra »), vétûe elle d'une robe aux imprimés panthère. Nous nous étonnerons de l'existence de cette distinction (et donc d'une élection à part) auprès d'un contact sur place qui nous a expliqué ne pas devoir considérer cela comme du racisme et au contraire une marque de reconnaissance des minorités. « Ils font des choses maladroites parfois mais ils ne pensent pas à mal, même si le bal de la Mais bela negra est celui qui attire le moins de monde », nous dira-t-il à propos des habitants d'Arroio do Tigre



Illustration 51: Post de la page facebook de l'AJURATI faisant la promotion d'une des soirées des Olimpiadas de 2017. On peut y voir le logo de l'association, la mise en avant du terme "Olimpiada Rural" et la coloration globale rappelant une promotion pour une soirée festive destinée aux jeunes.

Interrogé sur le choix des groupes invités, le président de l'Ajurati nous a expliqué que le choix se fait « dans les succès du moment », selon le budget de l'association et les réseaux des uns et des autres. Les groupes viennent généralement du Rio Grande do Sul ou du Santa Catarina et jouent « un peu de tout, ce qui est à la mode » : du funk et du sertanejo universitario principalement. L'entrée et gratuite et c'est la vente de boisson qui rembourse quasiment tout l'événement (« on nous accuse de vendre de la bière à un événement pour les jeunes, mais c'est notre principal recette ! » nous disait encore le président).

Le rôle d'un tel événement dans l'entretien d'une sociabilité hyperlocalisée est central. D'après plusieurs témoins, « tout se produit ici, tout se raconte, on échange les nouvelles, on parle de comment s'est passé la collecte du tabac surtout... avant c'était à la messe, maintenant c'est plutôt aux Olympiades car les gens vont moins à la messe » (observation n°13). Les récits plus approfondis de jeunes nous ont aussi montré ce lien fort entre cet événement et la volonté de s'investir dans la sociabilité locale : « H : Que pensez-vous du rôle d'Ajurati pour les jeunes d'ici ? M : Elle a très certainement un rôle important, en fait les gens les plus jeunes va aller de plus en plus en ville, si on ne s'en occupe pas [*no caso pessoal novo ta indo cada vez mais para cidade, se não tomar para frente*]. Si personne n'est intéressé pour reprendre la direction, ce sera terminé ici. Et essayer de rester c'est quelque chose qu'on aime, c'est sain [*tantar ficar, é uma coisa que a gente gosta, é saudavel*], alors on essaye... à la direction, pour la communauté, pour nous, on essaye d'inciter les autres. Aussi incroyable que cela puisse paraître, même la plus jeune génération, même avec toute la technologie qu'ils ont, ils sont fou de football, de ces choses. Alors aux Olympiades, ils y sont tous les jours eux aussi. Ça c'est une bonne chose, hein. […] H : Tu a déjà pensé à vivre en ville ? M : J'y ai pensé, mais ça mettrait fin à ces choses, comme ces choses de l'Ajurati par exemple, je pourrais participer, mais plus de l'intérieur, ici on est bien. […] Nous allons nous stabiliser par ici. Parce que nos amis sont tous par ici. Nous aimons être au milieu de cela. Je n'ai jamais été jaloux des possibilités de loisirs de la ville, car ici nous avons le gymnase et tout. » (Entretien n ° 55); « Ça fait trois ans que je participe au groupe de jeunes, j'ai commencé après avoir défilé pour représenter ma communauté et après j'ai commencé à assister aux réunions, j'ai rejoint le groupe dans ma communauté parce que tout le monde en faisait partie et qu'on commence à y participer depuis petits. Principalement à travers des Olympiades, alors à travers le sport j'ai commencé à participer aux des rassemblements de la Juventude. La participation aux réunions n'est pas obligatoire, mais j'ai commencé à aimer les sujets et le groupe, jusqu'à ce que je sois vice-secrétaire, puis le secrétaire est parti étudier à l'extérieur et je suis devenue secrétaire du groupe de jeunes. Ça fais maintenant deux ans que je vis en ville pendant deux ans et que je travaille, alors que quand je vivais à la campagne, c'était plus facile, parce que maintenant je travaille dans un magasin de vêtements et je dois respecter les horaires, mais quand je finis le travail, je cours aux réunions du groupes de jeunes (rires). » (entretien n°16)

Le témoignage du responsable administratif de la *prefeitura* et ancien vice président de l'Ajurati (entretien n°94) reflète la dimension de construction d'un certain mythe entourant localement l'histoire de l'Ajurati : « Nous ici en tant que municipalité, nous avons une histoire très particulière à propos de cette question du regard sur les jeunes ruraux. Ma génération est née déjà dans cette histoire de l'Olympiade [*jà nasceu dentro dessa questão da Olimpiada*], de la dispute sur l'organisation de la jeunesse rurale, comment s'organiser, comment faire. L'histoire nous montre combien d'années d'organisation de jeunesse rurale nous avons ici […]. La plus belle chose que je vois dans la question de la jeunesse rurale et que vous ne travaillez pas seulement la question du jeune. Vous avez du grand-père à l'enfant, c'est dans le sang des agriculteurs ici. Tous le monde attends avec impatience le jour des Olympiades, et ce n'est pas parce qu'ils sont jeunes et agriculteurs que la discipline est menée avec moins de technique, moins d'enjeu, bien au contraire. J'ai été champion 5 années consécutives en saut en hauteur, je m'entrainais 3 ou 4 mois avant, à cause de cette compétition ! Nous, en tant qu'Arroio do Tigre, nous devons nous féliciter et être reconnaissants d'avoir eu ces personnes qui, il y a quelque temps, ont eu un peu cette vision qu'il fallait discuter de l'agriculture, qu'il fallait chercher une alternative […]. Je ne participe plus parce que je vis en ville et j'ai hâte de revenir vivre dans l'intérieur pour pouvoir recommencer à jouer pendant les Olympiades [*eu não vejo a hora de voltar morar no interior pelos motivos poder jogar na Olimpiada*]. Nous avons X jeunes qu'ils déménagent à la campagne six mois avant les Olympiades pour pouvoir y jouer tu sais ! C'est très fort, alors que cela termine je n'y crois pas [*é muito forte isso então terminar acho muito dificil*]. »

Dans ce cadre, le cas de Carla est particulièrement symptomatique de cette compréhension de l'identification à une micro-localité cultivée par les Olympiades : « Après la naissance de mon fils, dès

qu'il a eu un mois, je suis venu ici, définitivement, un peu aussi en vertu des Olympiades [*até em virtude das olimpíadas*]. Et j'ai toujours beaucoup aimé, j'admirais beaucoup les Olympiades et je ne pouvais pas participer. Mais j'y assistais. Mais vous savez que, comme c'est le plus grand événement, pour moi, à mon avis, le plus grand événement de la ville, ce que la plupart des gens attendent, et bien c'est le plus attendu. Et nous, au lycée, nous n'avions pas le droit de sortir pour y aller, alors on fuyait pour aller assister aux matchs. Et j'ai toujours beaucoup aimé, je m'imaginais participer, mais comme ma relation avec mon premier copain de la campagne ne s'est pas très bien terminée, j'ai toujours pensé que cela n'arriverait pas. Et quand j'ai rencontré M., j'ai pensé que j'allais avoir l'opportunité de participer [*eu pensei que eu ia ter a oportunidade de participar*] […]. Je ne comprenais pas bien jusqu'à ce que je rencontre mes collègues à l'école, moi je ne connaissais pas très bien et ce sont elles qui ont commencé à m'expliquer, parce qu'elles venaient de différentes localités, chacune avait sa propre Juventude. C'était bien, et à l'intérieur de la salle de classe, il y avait toute une rivalité entre elles. Et ce qui s'est passé c'est qu'il y a eu le défilé et beaucoup de mes camarades ont défilé, sinon toutes. Et moi non. J'ai été princesse de la municipalité, mais je dis toujours que si je pouvais, je préférerais jouer une modalité […]. La princesse de la municipalité, c'est la princesse la plus importante de la municipalité, elle doit donner l'exemple, représenter la municipalité, mais au sens rural, elle représente plus, c'est la communauté et tout ! Je me suis toujours imaginé aller là-bas et tout... [...]. L'Olympiade de cette année a été la première à laquelle j'ai participé. Mais j'étais membre de la Juventude de Paleta depuis que je sors avec M., parce que leur règlement n'exige pas de vivre à la campagne. La Juventude organise des dîners, chaque mois, on travaille toujours en cuisine, et nous avons aussi les tournois de futsal. La jeunesse elle-même participe pour récolter des fonds. Ici Linha Paleta, c'est une des plus fortes de la municipalité, et les jeunes ici sont des gens qui travaillent très dur, alors nous pouvons beaucoup nous entraîner, au moins pour les quatre premières modalités, chaque semaine, sauf lors de la récolte du tabac qui donne beaucoup de travail et pendant laquelle nous n'avons pas le temps de nous entraîner. [...] Parce que cela fait 3 ans que nous avons décidé que c'était moi qui allait venir vivre ici, mes amis sont d'ici, les amis de M. qui sont devenus les miens sont ici, la famille de M. est ici, dans la ville d'Arroio je n'ai que mon père et ma mère, le reste de ma famille est de Sobradinho, et l'une des choses qui motive beaucoup c'est les Olympiades [*uma das coisas que motiva muito é a Olimpiada*]. M. y participe depuis de nombreuses années, je viens d'y participer cette année. Je ne suis pas très bonne en sport, mais j'aime bien, alors je fais des efforts […]. Le jeudi il y a entrainement, c'est sacré, chaque jeudi toute l'année, même s'il fait froid, que c'est l'hiver. »

Les Olympiades d'Arroio do Tigre sont les plus grandes de la région, mais il en existe dans quasiment tous les *município*s. Nous avons pu assister à celle de Sobradinho par exemple où participent « seulement 700 familles, de 4 juventudes », et où l'Emater maintient l'événement qui n'a pas prit son indépendance comme c'est le cas à Arroio. Le bal est lui aussi bien plus modeste et se termine en fin d'après midi. Selon l'*extensionista* responsable, aussi trésorier de l'association (CEJURS) : « ici il y a beaucoup moins de jeunes ruraux et surtout beaucoup travaillent en ville donc ils s'identifient moins à la ruralité. ».

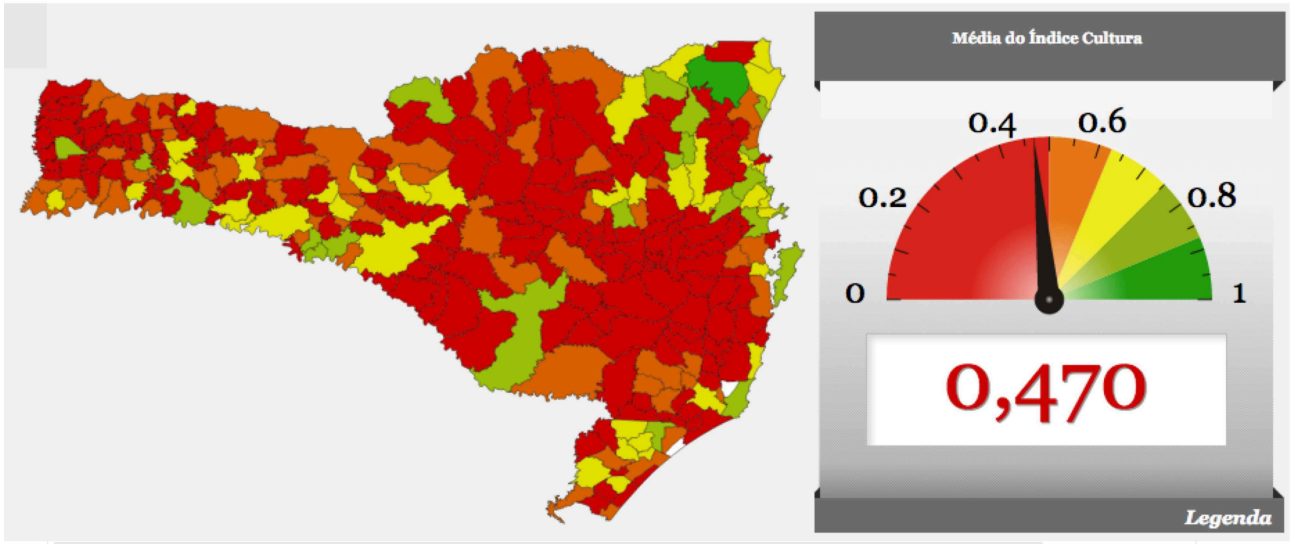
Arroio do Tigre, dans tout le Centro Serra, est associé au sport et aux Olimpiades. Le *município* de Candelaria est lui associé au théâtre, avec son **Festival culturel**. Selon l'*extensionista* de l'EMATER qui supervise l'organisation de cet événement « nous aussi on fait tout ce qu'Arroio do Tigre fait de bien ». Ce sont 10 « grupos de jovens » qui participent à trois étapes par an de l'association ACANJUR (qui possède un partenariat avec l'industrie de tabac JTI) : 1/ « festival artistique et culturel » où chaque groupe doit proposer une présentation de danse, de théâtre ou de chant, et où un groupe professionnel est toujours invité ; 2/ les *jogos* sportifs ; 3/ le bal « social ». C'est chaque année une communauté rurale différente qui doit organiser les trois étapes en son sein, accueillant les autres communautés du *município* chez elle (cela dépend cependant de l'infrastructure de chacune, certaine investissant les infrastructures du bourg quand c'est à leur tour d'accueillir la série d'événement). Cette mise en œuvre renforce d'autant plus l'esprit de distinction entre communautés saisi aux Olympiades d'Arroio do Tigre. Le témoignage d'une jeune membre d'une troupe de théâtre dans une des communautés explique ainsi l'importance a ses yeux d'avoir son propre groupe de jeunes pour participer aux compétitions : « G: Ah, ça fait dix ans que je vis ici. La communauté n'avait pas de groupe de jeunes, la plupart des jeunes d'ici participait ailleurs, à Alta, Passa Sete, Salso. Du coup tout le monde voulait avoir un groupe de jeunes d'ici, mais personne n'avait le courage d'y aller et de s'y mettre [*daí todo mundo tinha vontade de ter um grupo de jovens daqui, só que ninguém tinha coragem de ir lá e botar a cara a tapa pra fazer*]. H: Mais il y avait suffisamment de jeunes ? G: Oui. Du coup nous nous sommes réunis, le 1er mai 2010, nous nous sommes réuni et nous avons demandé si la volonté de la communauté était bien celle-ci [*perguntou se a vontade da comunidade era essa mesma*], d'avoir un groupe de jeunes qui participent à des festivals, à la fois dans la municipalité et à l'extérieur. Et puis des championnats. Et puis, la communauté a accepté, a déclaré que c'était cela sa volonté, alors je suis allé là-bas, j'ai parlé avec E. [*extensionista* Emater de Candelaria], je me suis présenté à ceux qu'il y avait déjà, les groupes déjà existants, n'est-ce pas? Et à partir de là, nous avons commencé, mais nous avons commencé, c'était le 1er mai 2010, mais l'ACANJUR avait déjà toute sa programmation, donc nous ne pouvions pas participer, seulement l'année suivante. Mais de la même façon, nous avons commencé en 2010 déjà pour voir comment cela fonctionnait, où étaient les groupes les plus forts, où était les groupes le plus faibles [*mas igual, a gente começou no ano 2010 já pra ver como é que funcionava, onde é que era os grupos mais forte, onde é que era os grupo mais fraco*]. Et à partir de là, nous avons commencé en 2011. En 2011, nous avons déjà commencé avec le festival de Linha Alta. De là, tout compte, n'est-ce pas? Présentation de chant, présentation de danse, de théâtre.... »



Illustration 52: La mise en scène de la sociabilité hyper-locale aux Olimpiadas Rurais 1: Aux Olimpiadas Rurais de Sobradinho, les tribunes sont partagées entre les différentes Juventudes supportrices de leur candidates au titre de Rainha; 2: Bannière de la Juventude União Catolica de Vila Progresso pour sa candidate au titre de Rainha das Olimpiadas Rurais d'Arroio do Tigre; 3 : La modalité de truco (jeu de cartes traditionnel) est la plus intergénérationnelle des Olimpiadas, chaque communauté y envoi une équipe vêtue de de ses couleurs; 4: La joie de la tribune de la Juventude Sorrindo para o amanha de la communauté Linha São Roque après un match remporté; 5: Groupe de supporters de cette même communauté avec la banderole de leur Juventude; 6: Des jeunes de la ville d'Arroio do Tigre viennent assister aux Olimpiades Rurales sans pouvoir y participer car il n'y a pas de communauté ni donc de Juventude dans la zone urbaine du município*; 7: Les candidates au titre de Rainha da AJURATI (association organisatrice des Olimpiadas), doivent faire un discours louant leur communauté et présentant ses particularités (gastronomiques, productives, festives, ethniques); 8: Pendant les matchs, les tribunes sont distinguées par communautés qui forment les groupes de supporters de leur Juventude. Photographies : H. Chauveau, 2015*

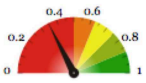
18) Carte des IDMS Culture dans le Santa Catarina

Disponible sur le site de la Fecam (Federação Catarinense de Municípios)[626], les cartes de l'IDMS (Indicador de Desenvolvimento Municipal Sustentável), sont élaborées en partenariat avec des Universités de l'État. Parmi les critères retenus pour ce calcul de l'indice de développement durable des *município*s, la culture, avec des indicateurs tels que le type de structure en charge de la culture, l'adhésion à des politiques nationales, les ressources investies dans ce domaine, les équipements culturels des *município*s. Nous avons choisi de ne pas exploiter davantage ces données car elles lissent les *município*s par rapport à leur pôle urbain (Lages et São Miguel do Oeste apparaissent en vert car ils possèdent des infrastructures urbaines dont ne profitent pas nécessairement toute la population) et que cet indice n'existe pas pour le Rio Grande do Sul. Il est au demeurant intéressant de marquer son existence, traduisant un certain intérêt pour la question.



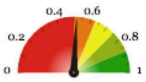
Indicador: Estrutura de Gestão para Promoção da Cultura

Variável	Média dos Valores	Média dos Índices
Adesão ao Sistema Nacional de Cultura (un)	0,65	0,645
Conselho de Política Cultural (un)	0,40	0,396
Fundo Municipal de Cultura Exclusivo (un)	0,21	0,208
Legislação de Proteção ao Patrimônio Cultural Material ou Imaterial (un)	0,24	0,242
Plano Municipal de Cultura (un)	0,26	0,259



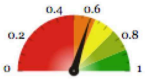
Indicador: Infraestrutura Cultural

Variável	Média dos Valores	Média dos Índices
Equipamentos Socioculturais (un)	6,84	0,507
Meios de Comunicação (un)	3,06	0,526



Indicador: Iniciativas Culturais da Sociedade

Variável	Média dos Valores	Média dos Índices
Atividades Artesanais (un)	2,53	0,736
Grupos Artísticos (un)	6,39	0,455



Indicador: Recursos na Cultura

Variável	Média dos Valores	Média dos Índices
Investimento em Cultura Per Capita (R$)	30,51	0,555
Investimento em Cultura sobre a Receita Corrente Líquida (%)	0,83	0,270



[626]http://indicadores.fecam.org.br/indice/estadual/ano/2017/codDimensão/1013

Index des photographies, cartes et schémas

Illustration 1: La triple invisibilité académique de notre sujet de recherche.....5
Illustration 2: Définition de l'agriculture familiale pour le ruraliste Sergio Schneider.....10
Illustration 3: Deux extraits de la bande dessinée populaire Radicci.....15
Illustration 4: Structure politico-administrative brésilienne.....23
Illustration 5: Schématisation de structures spatiales rurales.....24
Illustration 6: Contexte démographique rural brésilien à la fin du XXème siècle.....27
Illustration 7: Un habitant du rural historiquement caricaturé dans l'imaginaire collectif.....31
Illustration 8: Enjeux de la ruralité brésilienne.....38
Illustration 9: Rio Grande do Sul et Santa Catarina :.....41
Illustration 10: Brochures invitant le touriste dans le froid de la Serra Catarinense, microrégion de Campos de Lages.....42
Illustration 11: Carte "Les étapes de l'occupation du territoire brésilien".....43
Illustration 12: Proportion de la population s'auto-déclarant "blanche", IBGE, Censo demografico, 2010.....44
Illustration 13 : Une mosaïque culturelle surprenante. 45
Illustration 14: Campagne du mouvement indépendantiste "Le Sud est mon Pays".....46
Illustration 15: Ensemble de cartes montrant des indices de développement plus élevés dans les deux États du Sud.....48
Illustration 16: Une forte anthropisation par l'agriculture et une majorité d'exploitations de nature familiale.....49
Illustration 17: Des États aux densités très contrastées.....50
Illustration 18: Cartes de présentation générale des trois microrégions 57
Illustration 19: Microrégion Campos de Lages.....60
Illustration 20: Microrégion Extremo Oeste.....63
Illustration 21: Microrégion de Santa Cruz do Sul.....66
Illustration 22: Brochures récoltées dans des arrêts de bus de la région de Xanxêre.....73
Illustration 23: Enjeux de la jeunesse rurale sud-brésilienne.....75
Illustration 24: Les neuf jeunes pour lesquels nous avons mené des récits de vie.....78
Illustration 25: Contraintes se posant à l'accès au temps libre et ses bénéfices.....97
Illustration 26: Carte des entretiens menés (réalisation : H. et N. Chauveau, 2017).....109
Illustration 27: Infrastructures routières des communautés visitées. 122
Illustration 28: Carte du nombre d'équipements culturels et moyens de communication existant dans chaque município.....126
Illustration 29: Infrastructures culturelles et de loisirs privées dans les microrégions de Campos de Lages et Santa Cruz do Sul.....128
Illustration 30: Vues aériennes du centre de l'assentamento Conquista da Fronteira à Dionisio Cerqueira et de la communauté d'Alto Cacador à Barra Bonita.....130
Illustration 31: Le "Likes Bar" dans la communauté de Sagrado à Cerro Negro.....131
Illustration 32: Reprise du schéma « Conceptualisation schématique de la mobilité ».....133
Illustration 33: Schémas individuels de mobilité : les exemples de trois jeunes.....139
Illustration 34:"La qualité éducative du temps libre".....142
Illustration 35: Ensemble de cartes présentant les politiques publiques culturelles au Brésil. 153
Illustration 36: Le programme Arca das Letras.....161
Illustration 37: Affiche de promotion du programme Beija-Flor.....161
Illustration 38: Festival de chanson à l'assentamento 25 de Maio, Abelardo Luz.....170
Illustration 39: Des jeunes participent à un atelier d'artisanat dans l'assentamento 25 de Maio à Abelardo Luz en novembre 2012.....172
Illustration 40: Jeune du groupe Grupo de Arte e Cultura Desgarrados.....195

Illustration 41: Femmes jouant au balãozinho et hommes jouant à la bocha 204
Illustration 42: Baile dos Casais à Arroio do Tigre, 2015.....221
Illustration 43: Lignes de vie de trois jeunes et mise en évidence de l'influence des pratiques culturelles sur leurs choix de vie.....255
Illustration 44: Deux exemples de l'usage de la culture régionale dans une dynamique de valorisation touristique.....270
Illustration 45: Affiche du 1er concours de Queijo Artesanal Serrano tenu à São Joaquim en novembre 2016.....272
Illustration 46: Représentation du Groupe Vertente Teatral à Aberlado Luz.....331
Illustration 47: Le local du groupe théâtral Meninas Arteiras.....332
Illustration 48: Un groupe installé au campement près du rodéo.....413
Illustration 49: Un cavalier fait un passage (une "laçada") devant les spectateurs en habits gaúchos dans les gradins (ici une coursive où sont installées des tables et des chaises) et les autres cavaliers en attente. (Palmeiras, octobre 2015).....413
Illustration 50: Déroulement typique d'un week-end de rodéo.....413
Illustration 51: Post de la page facebook de l'AJURATI faisant la promotion d'une des soirées des Olimpiadas de 2017.....415
Illustration 52: La mise en scène de la sociabilité hyper-locale aux Olimpiadas Rurais.....417

Index des encadrés

Texte 1: Définitions de l'agriculture familiale.....10
Texte 2: Localisation des domiciles de trois jeunes dans la structure spatiale de leur município....125
Texte 3: Un équipement de loisir privé, le Clube 25 d'Arroio do Tigre. Informations et citations issues de l'entretien n°95 avec le patron du Clube 25.....129
Texte 4: Extraits de notes de terrain lors d'événements organisés par l'Epagri à destination des jeunes ruraux.....149
Texte 5: Témoignages sur la Radio Terra Livre, Assentamento 25 de Maio, Abelardo Luz.....174
Texte 6: Les misticas, une pratique culturelle mobilisant la jeunesse.....175
Texte 7: La place des pratiques culturelles dans une École Familiale Agricole.....176
Texte 8: Deux parcours de jeunes ruraux marqués par l'associatif et le politique.....186
Texte 9: Un bal dans une communauté rurale d'Arroio do Tigre : "Jantar dançante de casais da linha São José".....203
Texte 10: Extraits d'entretien de deux jeunes de l'EFA de Santa Cruz do Sul.....253
Texte 11: Extrait du témoignage de R., jeune « urbain » séduit par le travail agricole.....304
Texte 12: Extraits d'entretiens avec les fondateurs du projet Caminho dos Pousos de João Maria (entretiens n°48 et 66).....306
Texte 13: Extrait de l'entretien d'un jeune rural militant de la PJR à propos de la "culture rurale".325
Texte 14: L'Aviario das Artes, un poulailler reconvertit en lieu culturel par et pour les jeunes.....330
Texte 15: Extraits d'entretiens avec deux jeunes "leaders" investis auprès des jeunes de leurs communautés.....340
Texte 16: Extraits de carnet de terrain : réunion de préparation de l'acampamento.....411

Index des tableaux

Tableau 1: Aspects généraux impliqués dans la migration des jeunes et des femmes des communautés rurales, liés aux conditions de l'agriculture, du milieu rural, et du jeune dans l'unité familiale. D'après Aguiar et Stropasolas, 2010.....29
Tableau 2: Typologie des espaces ruraux brésiliens d'après José Eli Veiga.....34
Tableau 3: Méthodes de comparaison selon l'approche adoptée (d'après Fournier J. M. , Sabot E., 2001, p.59 ; Vigour, 2005 ; Lallement M., Spurk J., 2003).....54
Tableau 4: Synthèse des caractéristiques des trois microrégions d'étude.....56
Tableau 5: Tableau de synthèse des aires de concentration, lignes de recherche et projets de recherche du PGA.....104
Tableau 6: Les référentiels d'analyse des politiques « jeunesses » d'après Richez J.-C, "Six façons bien différentes de voir la jeunesse", dans « Politiques locales de la jeunesse : les jeunes comme ressource », Territoires, 2007, pp. 24-25. (David, 2014).....167
Tableau 7: Synthèse des éléments constitutifs de la typologie des modes d'habiter.....280
Tableau 8: Synthèse des caractéristiques territoriales favorisant certains modes d'habiter.....282
Tableau 9: Synthèse des aspects de la recomposition et de leur degré d'évolution sur les territoires ruraux analysés.....343